

1947

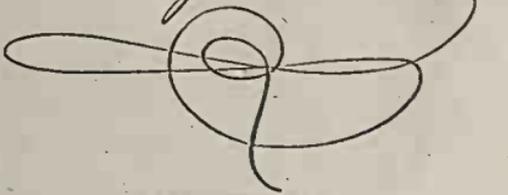
HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Charles Delagrave et C^{ie}



A LA MÊME LIBRAIRIE :

DE LA MÊME COLLECTION :

- Histoire de la littérature grecque, par M. E. BURNOUF, directeur de l'École française d'Athènes. 2 vol. in-8°, brochés..... 10 fr.
- Histoire de la littérature italienne, depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours, par M. PERRENS, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte. 1 vol. in-8°, broché..... 6 fr.
- Histoire de la littérature espagnole, depuis les origines les plus reculées jusqu'à nos jours, par M. EUGÈNE BARET, doyen de la Faculté des lettres de Clermont. 2 vol. in-8°, brochés..... 7 fr.

CORBIL, Typ. et stér. de CHÂTÉ FILS.

COLLECTION D'HISTOIRES LITTÉRAIRES

Inu.A.46.878

HISTOIRE

264399

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

PAR

PAUL ALBERT

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

TOME PREMIER



Onașiunea Prof.
mniceanu, Bârlad



PARIS

CH. DELAGRAVE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

58, RUE DES ÉCOLES, 58

1871

63195

~~1947~~

CONTROL 1953

BIBLIOTECA TARA
COTA 65707

1956

nr 147/03

B.C.U. Bucuresti



C63195

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

LE PEUPLE ROMAIN.

Les deux peuples qui ont joué dans le monde ancien le rôle le plus considérable, les Grecs et les Latins, ont une origine commune. Pendant une longue période qu'il est impossible de déterminer exactement, ils ne formaient qu'un seul corps, parlaient la même langue, invoquaient les mêmes divinités, menaient le même genre de vie. Les noms des dieux les plus importants de l'Inde, de la Grèce, de l'Italie, sont les mêmes. On retrouve encore dans le *sanscrit*, le grec et le latin un grand nombre de termes identiques pour désigner les animaux domestiques, les plantes, les instruments de culture, les habitations, les vêtements, les premiers éléments des sciences. A quelle époque les diverses fractions qui forment la

race indo-germanique, se séparèrent-elles pour constituer des nationalités distinctes, et poursuivre isolément l'œuvre de la civilisation ébauchée en commun ? On est réduit encore sur ce point à des conjectures plus ou moins plausibles. L'histoire réelle, authentique ne commence à vrai dire pour nous que le jour où chaque peuple nous apparaît établi dans les lieux qu'il s'est choisis, parlant la langue qu'il s'est faite, pratiquant le culte qu'il a imaginé, régi par les institutions civiles et politiques qu'il s'est données à lui-même. Tout cela constitue sa personnalité et lui assigne son véritable caractère.

Or, de tous ces peuples celui qui a exercé sur les destinées générales du monde l'influence la plus profonde, c'est le peuple romain. Et ce n'est pas seulement parce qu'il est le dernier venu, parce qu'il a réuni sous sa domination presque toutes les nations de la terre : c'est par son esprit qu'il a été tout-puissant. Il a conquis le monde, non à la façon des hordes d'Attila ou de Gengiskan, mais lentement, par un développement régulier de sa force. La légende raconte qu'en creusant les fondements du Capitole, les ouvriers découvrirent une tête humaine : les devins consultés répondirent que là devait être la tête du monde, *ibi caput orbis futurum*. Chaque Romain était convaincu que telle était en effet la destinée de Rome, et il se mettait résolument à l'œuvre de la domination universelle. Les peuples soumis partagèrent bientôt cette croyance. La première des divinités adorées était la *déesse Rome*. Dans le temps même où les barrières de l'Empire tombent sous les coups des barbares, des poètes comme Claudien et Rutilius célèbrent encore la *Divinité* et l'*Éternité* de Rome. L'amour de la patrie a inspiré aux Grecs plus d'un acte d'héroïsme, aux poètes, aux

orateurs, aux historiens des vers admirables, des pages éloquentes ; mais c'est à Rome qu'il faut chercher le vrai patriotisme, c'est-à-dire le dévouement absolu de tous et de chacun à la chose publique. Le dernier des Quirites aussi bien que le consul est prêt à sacrifier à l'État ses biens et sa vie. C'est là une obligation stricte, une dette contractée en naissant (1). Parmi la plus grande violence des discordes civiles, l'approche de l'ennemi étouffe toutes les haines dans un élan unanime pour la défense de la patrie. Un sentiment aussi profond et aussi universel était une force énorme, on le comprend, mais c'était en même temps une force organisée. Toutes les institutions civiles, politiques, religieuses avaient pour but de développer et de diriger ce patriotisme.

LA FAMILLE.

La famille, composée de l'homme libre, de sa femme, de ses fils et des fils de ses fils, est la base de l'ordre social. Le père de famille est le chef souverain des siens et de tout ce qui leur appartient. La femme n'est point une esclave comme en Orient : elle n'appartient point à la cité, il est vrai, elle est toujours *dans la main* de son père ou de son mari, ou de son plus proche agnat mâle, mais elle est maîtresse dans l'intérieur de la maison ; elle y est respectée. Le fils n'est jamais affranchi de la tutelle paternelle, fût-il marié lui-même et père ; tout

(1) Neque enim hac nos patria lege genuit aut educavit, ut nulla quasi alimenta exspectaret a nobis, sed ut plurimas et maximas nostri animi, ingenii, consilii partes ipsa sibi ad utilitatem suam pigneraretur, tantumque nobis in nostrum privatum usum quantum ipsi superesse posset, remitteret.

(Cicer., de Repub., I, 4.)

ce qu'il acquiert appartient en droit au chef de la famille. Celui-ci peut même le vendre soit à un étranger, soit à un Romain. Bien plus, affranchi, il retombe sous l'autorité paternelle. La mort seule du père l'affranchit définitivement. Il devient alors à son tour chef de famille et exerce le pouvoir qu'il a subi.

Mais le père de famille a des devoirs sacrés à remplir envers ses fils. Il doit en faire des citoyens. Le but de l'éducation en Grèce était le développement harmonieux du corps et de l'âme, par la *gymnastique* et la *musique*. Les poètes étaient les premiers et les plus chers instituteurs de la jeunesse : orner et charmer l'esprit, assurer le développement libre de toutes les facultés par des exercices qui donnent aux membres toute leur souplesse et à l'intelligence toute sa force, unir étroitement le beau et l'utile, le sérieux et l'agréable, former non des soldats seulement ou des hommes d'État, ou des athlètes, ou des artistes, mais des hommes complets : voilà ce que se proposaient les Grecs dans l'éducation de la jeunesse. A Rome, l'éducation et l'instruction ne se préoccupent point de l'individu, mais de l'État. On cherche moins à former des hommes que des Romains. Pendant plus de six siècles les arts ne tiennent aucune place dans l'éducation. La gymnastique a pour but de faire de vigoureux soldats, non de beaux corps. Ce que l'on grave dans la mémoire des enfants, c'est le texte de la *la loi des Douze Tables*, c'est là le *poème nécessaire*, comme dit Cicéron (1). Ainsi ils seront en état de bien servir la patrie sur les champs de bataille, et ils sauront par cœur le

(1) *Discebamur enim pueri XII Tabulas ut carmen necessarium, quas jam nemo discit.*

code national. A peine sorti des mains maternelles, l'enfant commence son apprentissage de citoyen. Dans l'intérieur même de la famille il retrouve Rome. Dans les festins solennels, il chante les louanges de ses ancêtres et des hommes illustres. Son père, qu'il accompagne partout, l'initie aux détails de la vie publique. Il assiste du seuil aux délibérations du sénat, aux assemblées du forum. La gravité des mœurs qu'il a sous les yeux, la majesté de l'État qu'il doit bientôt servir lui-même, font naître en lui un respect sérieux et une sorte de gravité précoce. Il associe dans un culte commun la famille et la patrie. Toutes les qualités qu'il possède, toutes les connaissances qu'il peut acquérir, il sait qu'il les doit à la patrie : aussi pendant plus de six siècles, le jeune Romain resta-t-il étranger à tous les arts qui sont le charme de la vie, mais qui ne semblaient être d'aucune utilité pour le service de la chose publique. Pour lui, le véritable foyer d'inspiration, c'est le théâtre même de son action comme citoyen ; la véritable occupation, c'est celle du forum, *occupatio fori*. Après le forum, la curie, cette école supérieure de l'homme d'État. Agir, en un mot, et agir pour la patrie, voilà le but de la vie pour le Romain. La vertu pour lui, *virtus*, c'est l'énergie virile (*vir*). Le Grec au contraire se réserve en dehors des devoirs publics un loisir qu'il consacre à la culture des arts (1). Par là il échappe à ce que la vie purement active a d'absorbant et souvent d'aride. Il garde surtout son individualité, sa liberté. Pendant les six premiers siècles de Rome, tous les Romains se ressemblent. La même éducation, les mêmes idées, le même but toujours présent à

(1) C'est le *græcum otium*, pour lequel les Romains marquaient tant de mépris.

l'esprit, les a jetés tous dans le même moule. L'État s'agrandit, eux ne varient point. Jamais un Grec n'eût consenti à payer du sacrifice absolu de sa personnalité l'unité et la force de l'État. Le Romain ne comprenait même pas qu'il pût en être autrement. Aussi les Grecs ont-ils été des artistes inimitables, et les Romains, les plus grands citoyens du monde.

Mais la force est sans effet, si elle n'est organisée. L'ordre, voilà encore une des qualités essentielles du peuple romain. Les plus anciens souvenirs de son histoire nous le montrent déjà en quête de cette constitution remarquable, qui unit dans un but commun tous les éléments de la chose publique, et les subordonne à l'utilité générale. Rome s'élève, non point dans le territoire le plus fertile, le plus riche en eau, où l'air soit le plus pur, mais sur les bords du Tibre, dans des lieux souvent visités par la peste. Seulement le Tibre est un rempart contre les peuples du Nord et de plus c'est la route naturelle du commerce. La fameuse constitution de Servius, la distribution du peuple en classes et en centuries, l'importance et le rôle attribués à chacune de ces classes; cette savante hiérarchie qui crée des distinctions sans élever des barrières infranchissables, qui ne relègue en dehors de la chose publique que les esclaves et les étrangers; l'institution et les privilèges de la royauté et du consulat; les fonctions si exactement déterminées du Sénat; la création successive des magistratures devenues nécessaires; cette participation progressive et lente des plébéiens aux charges importantes de l'État, cet art merveilleux de concilier la stabilité et la tradition avec les progrès exigés par l'extension de l'État et les changements survenus dans les mœurs; le sens pratique, en un mot, élevé à sa plus haute puissance:

voilà ce qui soutient, fortifie et rend invincible la cité romaine. Aucun des éléments qu'elle renferme n'est sacrifié, et chacun d'eux y est mis en sa véritable place. Son organisation militaire n'est pas moins admirable. « C'est un dieu, dit Végèce, qui a inspiré aux Romains l'idée de la légion. » Mais ses armées, composées exclusivement de citoyens, n'auraient peut-être jamais conquis le monde, si l'habile et patiente politique du Sénat, qui fut, à toutes les époques, l'âme même de Rome, n'eût préparé de longue main la victoire et ne l'eût rendue facile. Ce n'est pas en effet par le génie militaire proprement dit que les Romains sont venus à bout de tous leurs ennemis : nous voyons, au contraire, qu'ils ont presque toujours été battus dans leur première rencontre avec un adversaire nouveau, les Gaulois, Pyrrhus, Xanthippe, Annibal, les Cimbres. Ce qui a fait leur force et leur triomphe définitif, c'est l'opiniâtreté et la discipline. Le Sénat, ce représentant si fidèle de l'esprit romain, a déployé pour la conquête du monde cette froide persévérance, ces efforts obstinés et réguliers que chaque Romain mettait en œuvre pour conserver et accroître son patrimoine. Fermeté, prudence, patience, économie, les qualités les plus solides et les moins brillantes, vous les retrouverez au premier plan à toutes les époques de l'histoire de la République, à tous les moments de l'existence de chaque Romain. Le fameux M. Porcius Caton en est le type le plus achevé.

LA RELIGION.

Mais l'utilité n'est pas le but unique de l'homme. En dehors et au-dessus des nécessités de la vie, il y a des besoins d'un ordre supérieur. C'est la religion qui doit

*Negotium scripta Caton de re II sub Valentinian
a series o opera artem militari (De
militari) in 5 carti. —*

les satisfaire. Chez tous les peuples de l'antiquité, la religion fut en même temps la poésie et l'art : chez les Romains seuls elle n'eut point ce caractère. Quand nous lisons les poètes du siècle d'Auguste, nous nous croyons transportés dans le monde hellénique : les divinités, les légendes, les fables sont les mêmes. Mais tout ce monde divin est artificiel ; mais cette religion poétique n'a rien de national. Les dieux de l'Inde et de la Grèce, personnifications colossales ou simplement humaines, possèdent le mouvement et la vie : ils sont nés, ils ont vécu, aimé, souffert ; une immense famille composée de types variés à l'infini représente sous des traits divins tous les phénomènes de la nature, toutes les idées de l'homme, toutes ses impressions. De là une incroyable diversité dans les figures célestes, des couleurs éclatantes, des individualités nobles, terribles, gracieuses, agissantes surtout : de là les épopées gigantesques de l'Inde, vaste déroulement de la nature personnifiée dans ses images les plus radieuses ; de là l'*Iliade*, le premier et splendide affranchissement des personnes divines qui, jusque-là emprisonnées dans la nature, viennent s'épanouir, humaines et frémissantes de vie parmi les hommes. Rien de tel en Italie. Les conceptions naturalistes primitives que ce peuple a puisées à la source commune avec les Grecs et les Indous, il ne les traduit point en images humaines. L'idée reste chez lui dominante, tandis qu'en Grèce elle disparaît sous l'éclatante parure du costume. Les dieux Romains sont des signes des êtres et des choses, non des individus. Ils ne se marient point, ils n'engendrent point, ils ne se mêlent point au tourbillon des passions humaines ; ils n'ont pas d'histoire. Ils sont innombrables, car ils reproduisent tous les aspects de la nature extérieure, toutes les cir-

constances de la vie de l'homme : chaque homme a un Dieu avec lui (*genius*) ; un dieu spécial préside à chaque opération des travaux des champs ; il y a un dieu pour semer, pour herser, pour sarcler, pour couper le blé, le lier en gerbes, le rentrer, etc., etc. Mais ces divinités, on le voit bien, ne sont que de pures abstractions. Chez les Grecs, au contraire, tout est concret,

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Ici l'imagination ne joue aucun rôle ; tout est arrêté, nu, sec ; mais les croyances gagnent en profondeur et en gravité ce qu'elles perdent en éclat et en grâce. Ainsi conçue, la *religion* reçoit d'eux le nom qui lui convient entre tous. Elle est un *lien*, et un lien moral. Mais comme la famille, comme la cité, comme la légion, la religion sera organisée. Les dieux sont divisés en grands dieux et en petits dieux (*dii majorum gentium* — *dii minorum gentium*), les divisions de la cité terrestre se retrouvent dans la cité céleste. Les dieux des patriciens ne sont point ceux des plébéiens : les privilèges religieux des premiers sont refusés aux seconds. Pendant les sept premiers siècles de Rome, les dieux du dehors sont aussi sévèrement repoussés de la cité que les étrangers eux-mêmes. *Ne qui nisi romani dii, neu quo alio more quam patrio colerentur* (1). Toutes les formalités du culte sont nettement déterminées, et il est interdit de s'en écarter en quoi que ce soit. Une foule de prêtres, desservants des principales divinités, interprètes de la volonté divine, ordonnateurs des cérémonies, exercent des fonctions distinctes, mais s'ils forment des corporations, ils ne sont point une caste spéciale. Tout citoyen peut être prêtre à son tour ; le sacerdoce est une fonction ci-

(1) Cicer., *de Leg.*, II, 19.

vile comme les autres. De plus, les augures, les aruspices, n'exercent leur ministère d'interprètes de la divinité que sur l'autorisation et la requête formelle du magistrat romain : *Ne quis de cælo servare vellet*. Les choses de la religion, comme tout le reste, sont au service de la cité. La croyance est une force; elle est dans la main du sénat ou des patriciens. De même que pendant près de cinq siècles ils se réservèrent spécialement la connaissance des formules judiciaires; ainsi tout le rituel, la fixation des jours de fête, celle des jours fastes ou néfastes, et par suite du calendrier tout entier, tout cela resta pendant longtemps la propriété exclusive d'un ordre qui représentait alors l'âme de la nation et de la politique romaines.

Si la littérature d'un peuple est l'image de l'état social, politique et religieux de ce peuple, quel sera le caractère de la littérature romaine? On peut assurer que l'imagination ne sera point sa qualité dominante. Nous ne trouverons point à son berceau quelque-une de ces vastes compositions poétiques, comme les *Védas*, l'*Iliade*, les *Nibelungen*. Le Romain, qui a immobilisé ses dieux et emprisonné le culte dans des formules rigoureuses, n'aura ni épopée nationale originale, ni chants lyriques religieux. L'invention lui fera défaut, aussi bien que l'élan. Il ne pourra traduire en images éclatantes, en types vivants ce monde mystérieux d'idées, de sentiments, d'impressions, qui naissent dans l'âme à la vue des phénomènes infinis du monde extérieur. Voué de bonne heure aux rudes travaux de la terre, courbé sur la charrue ou réduit, pour vivre, à aller piller les moissons de son voisin, il restera enchaîné à ce sol ingrat qui le nourrit à peine; et la vue de la nature n'éveillera point en lui l'enthousiasme; elle ne lui rappellera que la dure loi du travail et de l'épargne.

Pendant plusieurs siècles, faible, toujours menacé, toujours préoccupé d'agrandir le territoire public (*ager publicus*), la guerre sera pour lui non un stimulant de poésie, mais un labeur plus rude que les autres. La nécessité, le calcul, les lentes combinaisons de la politique : voilà ce qui absorbera toutes ses facultés, et arrêtera en lui tout essor. Il ne s'avisera point de lui-même de chanter, ou quelques mélopées sauvages suffiront à ses besoins d'expansion rythmique. La poésie pénétrera dans ses murs, mais comme une importation étrangère, et elle y sera longtemps méprisée comme chose inutile. Cicéron aurait deux fois plus d'années à vivre qu'il ne trouverait pas encore le temps de lire les lyriques grecs. Horace les traduit et s'en fait gloire ; Virgile imite Homère et les Alexandrins : tous deux lentement, laborieusement composent des vers admirables et d'une science profonde. Mais ne cherchons pas dans la poésie l'originalité de ce peuple : elle ne saurait y être. C'est à la prose qu'il faut la demander. Cette énergie du Romain, ce sens pratique si sûr, cette gravité dans les mœurs, ce patriotisme si absolu, toutes ces qualités solides et rares, elles trouvent dans la prose leur expression naturelle et tout leur relief. Qu'il travaille pour la chose publique ou pour sa propre chose (*res publica, res privata*), le Romain est avant tout homme d'affaires, *omnium utilitatum et virtutum rapacissimus*, dit Pline. De là sa prédilection pour les arts et les sciences d'une utilité manifeste et immédiate. Le premier ouvrage d'une certaine étendue composé en prose est un traité d'exploitation rurale, le *De re rustica*, de Caton. La première et la plus estimée des sciences, c'est celle du droit. Le seul art pour lequel ils n'affectèrent jamais de mépris, c'est l'éloquence : elle a ses fonde-

vile comme les autres. De plus, les augures, les aruspices, n'exercent leur ministère d'interprètes de la divinité que sur l'autorisation et la requête formelle du magistrat romain : *Ne quis de cœlo servare vellet*. Les choses de la religion, comme tout le reste, sont au service de la cité. La croyance est une force; elle est dans la main du sénat ou des patriciens. De même que pendant près de cinq siècles ils se réservèrent spécialement la connaissance des formules judiciaires; ainsi tout le rituel, la fixation des jours de fête, celle des jours fastes ou néfastes, et par suite du calendrier tout entier, tout cela resta pendant longtemps la propriété exclusive d'un ordre qui représentait alors l'âme de la nation et de la politique romaines.

Si la littérature d'un peuple est l'image de l'état social, politique et religieux de ce peuple, quel sera le caractère de la littérature romaine? On peut assurer que l'imagination ne sera point sa qualité dominante. Nous ne trouverons point à son berceau quelque-une de ces vastes compositions poétiques, comme les *Védas*, l'*Iliade*, les *Nibelungen*. Le Romain, qui a immobilisé ses dieux et emprisonné le culte dans des formules rigoureuses, n'aura ni épopée nationale originale, ni chants lyriques religieux. L'invention lui sera défaut, aussi bien que l'élan. Il ne pourra traduire en images éclatantes, en types vivants ce monde mystérieux d'idées, de sentiments, d'impressions, qui naissent dans l'âme à la vue des phénomènes infinis du monde extérieur. Voué de bonne heure aux rudes travaux de la terre, courbé sur la charrue ou réduit, pour vivre, à aller piller les moissons de son voisin, il restera enchaîné à ce sol ingrat qui le nourrit à peine; et la vue de la nature n'éveillera point en lui l'enthousiasme; elle ne lui rappellera que la dure loi du travail et de l'épargne.

Pendant plusieurs siècles, faible, toujours menacé, toujours préoccupé d'agrandir le territoire public (*ager publicus*), la guerre sera pour lui non un stimulant de poésie, mais un labeur plus rude que les autres. La nécessité, le calcul, les lentes combinaisons de la politique : voilà ce qui absorbera toutes ses facultés, et arrêtera en lui tout essor. Il ne s'avisera point de lui-même de chanter, ou quelques mélopées sauvages suffiront à ses besoins d'expansion rythmique. La poésie pénétrera dans ses murs, mais comme une importation étrangère, et elle y sera longtemps méprisée comme chose inutile. Cicéron aurait deux fois plus d'années à vivre qu'il ne trouverait pas encore le temps de lire les lyriques grecs. Horace les traduit et s'en fait gloire ; Virgile imite Homère et les Alexandrins : tous deux lentement, laborieusement composent des vers admirables et d'une science profonde. Mais ne cherchons pas dans la poésie l'originalité de ce peuple : elle ne saurait y être. C'est à la prose qu'il faut la demander. Cette énergie du Romain, ce sens pratique si sûr, cette gravité dans les mœurs, ce patriotisme si absolu, toutes ces qualités solides et rares, elles trouvent dans la prose leur expression naturelle et tout leur relief. Qu'il travaille pour la chose publique ou pour sa propre chose (*res publica, res privata*), le Romain est avant tout homme d'affaires, *omnium utilitatum et virtutum rapacissimus*, dit Pline. De là sa prédilection pour les arts et les sciences d'une utilité manifeste et immédiate. Le premier ouvrage d'une certaine étendue composé en prose est un traité d'exploitation rurale, le *De re rustica*, de Caton. La première et la plus estimée des sciences, c'est celle du droit. Le seul art pour lequel ils n'affectèrent jamais de mépris, c'est l'éloquence : elle a ses fonde-

ments dans le droit : et c'est de tous les arts le plus utile soit à l'homme d'État, soit au particulier. La philosophie, au contraire, sera redoutée ou méprisée pendant plus de six cents ans. Quoi de moins utile en effet que les spéculations de la métaphysique ? Le jour où la philosophie obtiendra droit de cité à Rome, elle se sera réduite volontairement à la seule morale : de là la prédominance des deux écoles grecques qui ont fait à cette branche de la philosophie la part la plus large : l'épicurisme et le stoïcisme. Les problèmes de la destinée de l'homme, du souverain bien, des droits et des devoirs, de l'ordre et de l'importance des vertus : voilà les seuls objets véritablement dignes de l'attention d'un Romain. Envisagée ainsi, la philosophie touche par une foule de points à l'éloquence ; c'est à l'éloquence qu'elle empruntera sa méthode d'exposition et son style. Plus de théories ou de systèmes, mais des plaidoyers. L'histoire est aussi considérée comme une province de l'éloquence. Les amis de Cicéron le pressaient fort de s'exercer dans ce genre ; et lui-même était convaincu qu'il y eût réussi. La forme et la couleur oratoires dominant dans Tite-Live. Enfin, dans les derniers siècles de l'empire, lorsque depuis longtemps toute vie publique a cessé, la littérature n'est plus guère représentée que par les écoles des rhéteurs et celles des jurisconsultes. L'éloquence est réduite à une technique aride ; elle n'a plus d'aliments, plus de sujets, plus de flamme par conséquent ; mais elle demeure le premier des arts, comme le droit reste la première des sciences. Ainsi se maintint, malgré toutes les révolutions sociales, politiques et religieuses, le ferme caractère de ce peuple qui suppléa à l'imagination par la discipline, et préféra toujours au beau l'utile et le bon.

CHAPITRE II

Niebuhr et les épopées populaires. — Les premières manifestations de la poésie latine. — Les chants de table. — Les inscriptions funéraires. — Les chants des Saliens et des Arvales. — Les vers Fescennins. — Les chants de triomphe. — La Satire. — Le vers Saturnin. — Les monuments de la prose primitive. — La loi des Douze Tables.

§ I.

Dès l'année 1738, époque de la publication du livre de Beaufort *Sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, l'histoire traditionnelle et légendaire de Rome fut ruinée. Dans les premières années de ce siècle, Niebuhr essaya de la refaire. C'était en 1811, au fort de la grande mêlée des peuples de l'Europe, dans cette surexcitation des nationalités que la guerre avive. Romances espagnoles, ballades écossaises, irlandaises, chansons des Tyroliens, des Russes, des Serbes, étaient incessamment traduites d'une langue dans une autre. L'Allemagne venait d'exhumer son fameux poème des *Nibelungen*; l'audacieuse supercherie de l'Ossian de Macpherson avait réussi : il y avait un enthousiasme universel pour les épopées populaires, naïves, jaillissant de l'âme des multitudes. Wolff avait donné le signal de cette restauration des chants nationaux au profit des peuples par ses fameux *Prolégomènes*, qui supprimaient la personnalité d'Homère et remplaçaient le poète par le chœur immense des Hellènes.

Ossian célèbre héros scottique du 12^e siècle qui fut le principal

de nos jours

Macpherson écrivain anglais du 18^e siècle

contes populaires scottiques et de la tradition en France

Ces conceptions un peu aventureuses de la critique nouvelle, Niebuhr les appliqua à l'histoire des premiers siècles de Rome. Beaufort s'était borné à la ruiner dans sa base ; son livre était un monument élevé au scepticisme. Niebuhr reprend ces ruines et avec elles reconstruit l'histoire. Cette histoire n'est à ses yeux autre chose qu'une série d'épopées, transformées plus tard en une suite chronologique d'événements réels. Il existe dans la même ville deux peuples, deux races bien distinctes, les patriciens et les plébéiens. Les patriciens sont le peuple primitif, le maître légitime de la cité. Ils sont divisés en *gentes* ou familles, dont les membres sont unis par la loi et des sacrifices communs. Les plébéiens sont la race vaincue, incorporée aux vainqueurs, mais réduite au rôle de vassaux, de clients, n'ayant part ni à la loi ni à la religion. Ces deux peuples, bien que réunis un moment par la constitution de Servius Tullius, restent cependant séparés. Chacun d'eux a son assemblée, ses magistrats, ses intérêts particuliers, son caractère. Les retraites du peuple ne sont autre chose que la séparation de deux races unies, mais non confondues. Telle est d'ailleurs dans le monde antique la constitution de presque toutes les cités. Sparte a ses ilotes, Athènes ses métœques, Carthage, ses non-citoyens tributaires. Ainsi s'expliquent les divisions sociales, la séparation des magistratures patriciennes et plébéiennes, les révolutions intérieures, l'expulsion des rois, l'exil de Coriolan, etc. L'âme de l'histoire primitive, c'est la coexistence dans les mêmes murs de deux peuples distincts qui plus tard se confondirent.

Quant aux fables mêlées à cette histoire et qui en sont non la substance, mais l'ornement, c'est le peuple ro-

main lui-même qui les a créées. La légende de Romulus est une épopée, celle de l'enlèvement des Sabines en est une autre. La trahison de Tarpeia en est un épisode. — Le règne de Numa est une épopée d'un autre genre, elle est pacifique, comme celle de Romulus était guerrière. L'élément guerrier éclate dans l'épopée de Tullus Hostilius et les admirables épisodes des Horacès et des Curiaces. La ruine d'Albe est une Iliade, comme la prise de Troie. L'histoire des derniers rois de Rome n'est ni moins poétique ni moins expressive. Sous Ancus Martius arrive dans la cité le Lucumon étrusque, chef de cette famille des Tarquins, odieux représentants de la caste oppressive. C'est lui qui plonge le peuple dans les carrières, qui construit les égouts, les aqueducs, le cirque. Il est assassiné. Le peuple prend un roi tiré de ses rangs, c'est l'esclave Servius Tullius. Ici les événements revêtent une couleur toute poétique. Les deux filles de Servius, l'une bonne, l'autre criminelle, sont unies aux deux Tarquins, l'un honnête, l'autre scélérat. La femme vertueuse, le mari honnête sont assassinés, et les deux meurtriers s'unissent. Tullie fait passer son char sur le corps de son père. Les divers épisodes de l'histoire de l'expulsion des rois, la mort de Lucrece, la folie de Brutus, l'emblème du bâton grossier rempli d'or, le baiser à la terre, la conspiration des fils du vengeur du peuple, Horatius Cocès, Scévola, Clélie, fragments d'une vaste épopée, dont le dénouement suprême est la victoire du lac Régille, à laquelle prennent part Castor et Pollux montés sur des chevaux éclatants de blancheur, et qui viennent baigner leur corps poudreux dans la fontaine du Juturne.

Or ces épopées sont l'œuvre du peuple romain. En

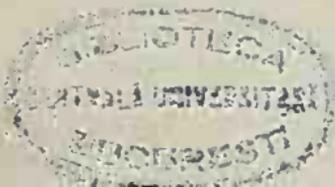
vain l'on s'obstine à le représenter comme dépourvu d'imagination et d'invention. C'est lui qui a fait son histoire, vaste composition poétique.

Mais, quand et comment se constituèrent ces chants nationaux ? L'incendie de Rome par les Gaulois anéantit presque tous les documents authentiques. Il ne resta plus des trois siècles et demi qui avaient précédé que le souvenir vague de grands événements accomplis. Or ce vague des souvenirs est éminemment propre à frapper les imaginations et à les féconder. Les faits dominants survivent seuls ; la fantaisie populaire groupe autour de ces faits les épisodes ; elle crée le merveilleux et le confond avec le réel. L'histoire authentique faisait défaut, le peuple la remplaça par la légende. Ainsi avaient fait les rapsodes du cycle thébain et du cycle troyen. Mais l'épopée romaine eut un caractère particulier. Comme ce peuple était divisé en deux nations, patriciens et plébéiens, vainqueurs et vaincus, la grande épopée nationale se forma de deux chœurs distincts : le chant patricien et le chant plébéien. Le génie populaire créa les légendes où revivait le souvenir des luttes et des triomphes de la plèbe : le génie patricien créa le reste. Ainsi le cinquième siècle de Rome est le véritable âge d'or de la littérature latine. A cette époque seulement s'est développé le génie profond et puissant de ce peuple. Il a refait son histoire détruite dans ses monuments authentiques, et il l'a refaite à la façon des légendes, par une inspiration énergique, en suppléant, en agrandissant, en personnifiant. Il n'a pu le faire plus tôt, car l'histoire existait ; il n'a pu le faire plus tard, car Rome fut mise en contact avec la Grèce et devint grecque. La poésie nationale fut dédaignée en présence des grâces maniérées

de l'hellénisme. L'élément patricien, c'est-à-dire l'élément oppressif, domina seul, et livra Rome à l'étranger. Les Métellus et les Scipions sont les représentants de cette révolution antinationale qui détruisit la première et splendide éclosion du véritable génie romain. L'instrument, ce fut un étranger, le Calabrais Ennius, poète de commande aux gages des grandes familles, qui substitua aux éclatantes couleurs des épopées primitives les froides contrefaçons des poèmes grecs, et créa ainsi cette école d'imitation bâtarde qui a formé les Horace, les Virgile, les Properce, et tout le troupeau servile de ceux qui se traînèrent sur leurs traces.

Rien ne sourit plus à l'imagination que cette hypothèse d'une immense épopée populaire; rien ne s'accorde moins avec la réalité.

Et d'abord il n'en est pas resté le moindre fragment : aucun grammairien, aucun archéologue n'en cite un seul vers, n'en rappelle un seul mot; aucun d'eux ne semble en soupçonner l'existence. Et cependant presque tous rappellent ou mentionnent les monuments les plus anciens de la poésie primitive, tels que le chant des prêtres Saliens et celui des frères Arvales. Mais un argument, plus grave encore que celui du silence de tous les auteurs, est tiré du caractère même du peuple romain et de son existence pendant les quatre premiers siècles de son histoire. Vainement chercherait-on en lui quelques-uns des traits propres aux nations poétiques. Ressemble-t-il à ces Ioniens qu'une vie facile sous un ciel radieux, dans un pays fortuné, provoque à l'expansion du chant? Est-ce au milieu des infécondes plaines de Rome ou sur les coteaux arides de la Sabine, que l'on placerait quelques-uns de ces rapsodes qui parcouraient



63195
96189

les cités et les bourgs de la Grèce, qui trouvaient dans chaque île, dans chaque ville, une tradition nationale, une légende locale, à Lemnos, celle de Philoctète, à Lesbos, celle des Argonautes, en Crète, celle de Minos, à Salamine, celle d'Ajax et de Teucer, à Ithaque, celle d'Ulysse, dans le Péloponnèse, celle des Atrides, à Thèbes, celle des Labdacides, dans la Thessalie, le berceau de tous ces personnages poétiques, Orphée, Musée, Linos, Thamyris? Le pays est ingrat, pauvre, malsain; la peste et la famine le désolent régulièrement. — Pas de rhapsodes voyageurs faisant en tous lieux leur moisson de belles légendes; mais des hommes opiniâtres, courbés sur la charrue, ne quittant le hoyau que pour prendre la lance, se défendre contre le voisin pillard, ou le piller à leur tour. Rude et difficile est leur existence : combats incessants, contre le sol d'abord (il faut labourer des cailloux, dit le vieux Caton), contre les bandes armées qui menacent le territoire, contre les oppresseurs du dedans, les patriciens et les usuriers. Le Romain laboure, se bat et plaide. Il réclame l'égalité des droits civils et politiques, l'égalité des mariages, l'abolition des dettes. Rien dans sa vie qui rappelle de près ou de loin les nations poétiques et créatrices, les Hellènes, les Burgondes, les Scandinaves, les Outlaws de l'Angleterre, les compagnons de Pélage, les Bretons d'Arthur, les Francs de Charlemagne. Interrogez la langue : elle du moins doit avoir conservé le souvenir de ces épopées antiques : aèdes, rhapsodes, scaldes, bardes, trouvères, peu importe le nom, tous les pays où a fleuri la poésie ont un mot pour désigner cet être à part, qui est l'âme chantante de la nation. Le mot *poète*, *poeta*, n'est que du sixième siècle, et c'est un mot

grec. Il n'y a qu'un mot pour exprimer l'insinie variété des produits de l'inspiration poétique, *carmen*. La loi des Douze Tables désigne ainsi les vers injurieux. Les prosateurs, Tite-Live et Cicéron, l'emploient dans le sens de *texte* (*Lex horrendi carminis erat leges Duodecim Tabularum, carmen necessarium*). Enfin, dans ce pays où s'est développée la longue série des épopées nationales, le poète sera un être à part, estimé, honoré, vénéré. Loin de là : à peine commence-t-il à apparaître, il est méprisé et honni. Les institutions, les mœurs, les fêtes publiques, religieuses ou patriotiques auront du moins gardé la trace de ce penchant poétique commun à tout un peuple. Il y aura dans le Latium comme en Grèce des concours de poésie. Loin de là : les jeux, les fêtes ont un caractère exclusivement guerrier; et le peuple, à toutes les époques de son histoire, a toujours préféré à la représentation des tragédies et des comédies les danses d'ours et de saltimbanques, les exhibitions du grand triomphe, et enfin les combats de gladiateurs. Ses plaisirs sont violents; ses spectacles favoris sont ceux où se déploient l'adresse et la force du corps. La guerre et le travail : voilà où s'épuise toute son activité. Il conquiert, recule la grosse borne de son territoire, organise la cité, fonde le Droit, régleme la religion. Voilà ses arts à lui : *Hæ tibi erunt artes...* Comment transformer en un chœur d'aèdes le peuple le plus essentiellement positif et calculateur qu'il y eût jamais (1) ?

(1) Voir le remarquable travail de Quinet, *De l'histoire de la poésie*, à qui j'emprunte les principaux traits de ce tableau.

§ II.

Il faut bien le reconnaître, cependant, Niebuhr invoquait à l'appui de son opinion l'autorité de deux ou trois textes. Le premier est tiré de Cicéron. « Que n'existent-ils encore ces vers dont parle Caton dans ses *Origines*! Ces vers qui bien des siècles avant lui étaient chantés dans les festins par chaque convive pour célébrer la gloire des grands hommes! » (*Brutus*, 19).

Dans deux autres passages (*Tuscul.*, IV, 2; *de Orat.*, III, 51), il reproduit la même idée. Horace rappelle en poète cet usage antique :

Virtute functos, more patrum, duces
Lydis remixto carmine tibiis
Canemus.

(*Carm.*, IV, 15.)

Valère Maxime (II, I, x) fait allusion au même fait, et Varron, cité par Nonnius (*assa voce*) également, avec certaines variantes.

Ainsi le fondement de cette hypothèse d'épopées populaires repose sur un ancien usage qui n'existait déjà plus au temps de Caton, et suivant lequel chaque convive chantait à son tour les exploits des hommes illustres. Ces chanteurs étaient, d'après les témoignages différents des auteurs, tantôt des vieillards, tantôt des jeunes gens. Quels étaient ces chants? C'était seulement dans des festins solennels de commémoration ou de funérailles qu'ils retentissaient. On peut donc les considérer comme une sorte d'adieu rythmique envoyé au mort par chacun des convives. En effet, suivant le texte de la loi des Douze Tables, la coupe passait de main en main, et chacun, en la recevant, devait sur un rythme consacré

dire quelques phrases en l'honneur du défunt. Dans les funérailles qui précédaient le festin, se déployaient tout le faste et l'orgueil des patriciens; les décorations funèbres les plus splendides rappelaient non-seulement l'illustration du mort, mais celle de la famille; l'éloge était prononcé sur la place publique. Le festin suivait; et les chants des convives n'étaient autre chose que le résumé rapide et concis du discours prononcé devant le peuple. C'est là un usage essentiellement romain et surtout essentiellement patricien; seuls les patriciens avaient un père, seuls ils avaient des ancêtres, seuls ils pouvaient les célébrer en public et dans l'intérieur de leur maison. La loi des Douze Tables ne laisse aucun doute à cet égard: « *honoratorum virorum laudes in concione memorentur.* » Quant au citoyen, qui avait vécu et était mort plébéien, ce luxe lui était interdit: ses funérailles étaient *silencieuses* (*tacita funera*). C'est donc singulièrement exagérer la portée de quelques textes, qui même ne s'accordent pas, que de transformer en épopées populaires, et par conséquent plébéiennes, un usage ou plutôt un privilège essentiellement patricien.

Que si l'on se demande quel était le caractère de ces chants laudatifs, les inscriptions tumulaires des Scipions peuvent en donner une idée. Bien que d'une époque fort postérieure aux origines proprement dites de la littérature latine, elles expriment dans leur brièveté hautaine le langage probable de ces premiers bégayements de l'orgueil patricien.

Voici celle de L. Cornélius Scipion, consul en 456. (298)

Cornelius Lucius Scipio Barbatus

Gnaivod patre prognatus, fortis vir sapiensque

Scipion Lucius Scipio Barbatus
consul en 456 av. J.-C.
épouse: Cornelia

Quojus forma virtuti parisuma fuit,
 Consol, censor, aidilis quei fuit apud vos
 Taurasia(m) Cesauna(m) Samnio(m) cepit,
 Subigit omnem Loucana(m) opsidesque abdoucit.

La seconde est celle de L. Scipion, fils de Scipion Bar-
 batus, consul en 494.

Hone oino(m) ploirume consentiont R (omal)
 Duonoru(m) optumo(m) fuisse viro(m)
 Luciom Scipione(m). Filios Barbati,
 Consol, censor, aidilis hic fuet a(pud vos)
 Hec cepit Corsica(m) Aleria(m)que urbe(m)
 Dedet tempestatibus aede(m) merito.

La troisième est celle du second fils de Cn. Scipion
 Hispalus, consul en 578, et qui mourut jeune. On remar-
 quera dans les antithèses simples, mais éloquentes, une
 intention littéraire, qui ne se découvre pas dans les pré-
 cédentes inscriptions.

Magna(m) sapientia(m) multasque virtutes
 Etate quom parva posidet hoc saxum,
 Quoiei vita(m) defecit non honos, honore
 Is hic situs, quei nunquam victus est virtute.
 Annos gnatus viginti is terreis mandatus ;
 Ne quairatis honore(m) quei minus sit mandatus (1).

Il faut joindre enfin à ces monuments presque infor-
 mes de la littérature primitive le chant laudatif qui ac-
 compagnait le cortège funèbre, et auquel s'unissaient
 les accords de la flûte. On l'appelait *nœnia funebris*.
 Aucun modèle de ce genre de poésie ne nous a été
 conservé : nous savons seulement qu'elle était chan-
 tée par les parents du mort. Plus tard on chargea des

(1) Consulter, pour toute cette partie, l'ouvrage spécial de M. Egger
Latini sermonis vetusti reliquiæ.

pleureuses à gage de ce soin (*præficæ*). Après la mort d'Auguste, le sénat ordonna que la *nénie* funèbre en son honneur serait chantée par les jeunes garçons et les jeunes filles des premières familles. Caligula se fit chanter de son vivant sa *nénie* laudative. Mais ici encore, comme pour l'éloge funèbre et le chant de table, les patriciens seuls jouissaient de ce privilège. Il est donc impossible de découvrir dans aucun des usages de la Rome primitive la moindre trace d'une inspiration populaire, créatrice de vastes épopées.

§ III.

Il ne faut pas la chercher non plus dans les vestiges inintelligibles qui nous ont été conservés des litanies chantées avec accompagnement de danses et de flûte par les prêtres Saliens et les frères Arvales. Comme l'a fort bien montré M. Mommsen, dans ces fêtes religieuses la danse et la musique étaient le principal, les paroles étaient l'accessoire. Il en sera de même au vi^e siècle. La mimique scénique passe avant le texte même du drame ; l'acteur avant le poète. A toutes les époques, le côté sensible et matériel de l'art dominera. Autant qu'on en peut juger par les restes de cette poésie barbare, ces chants religieux n'étaient qu'une simple invocation aux dieux, où se mêlaient des commandements pour l'ordre de la cérémonie, adressés aux prêtres et à la foule. C'est ainsi du moins que les interprètent les plus récents archéologues (1). Nous ne possédons aucun

(1) Voici d'après M. Mommsen le texte et la traduction du chant des frères Arvales :

Enos, Lases, juvate.

Neve lue rue, Marmar, sins incurrere in pleores!

monument des antiques prédictions des devins et parmi eux du célèbre Marcius, dont le nom était resté dans la mémoire des hommes : ces interprètes de la divinité, dont ils entendaient la voix dans les solitudes murmurantes des forêts, ces faiseurs d'incantations magiques destinées à conjurer les mauvais sorts, les vents, la pluie, à faire passer les semences d'un champ dans un autre, étaient contemporains des premiers âges du Latium. Chez tous les peuples, le spectacle des choses extérieures, la contemplation et l'effroi des phénomènes de la nature, ont provoqué les premières expansions du génie poétique : mais l'élan inspiré, la couleur, la vie ont manqué aux chanteurs de l'Italie. La légende même n'a pu faire, pour eux, ce qu'elle a fait chez les Grecs pour les Orphée, les Musée, les Linus.

Satur fu, fere Mars!

Limen sali ! Sta ! berber !

Semunis alternis advocapit conctos !

Enos, Marmor, juvato !

Triumpe !

Ce qui signifie :

(Aux Dieux) :

Lares, venez à notre aide !

« Mars, Mars ne laisse pas tomber la mort et la ruine sur la foule!... »

« Sois rassasié, féroce Mars!... »

(A un prêtre) :

« Saute sur le seuil ! Debout ! frappe!... »

(A tous) :

« Vous d'abord, vous ensuite, invoquez tous les Semones (Dieux lares) !

(Au Dieu) :

« Toi, Mars ! Mars ! viens-nous en aide ! »

(A tous) :

« Sautez ! sautez ! sautez ! »

§ IV.

C'est que tout autre est le génie de la race latine. Le Grec anime, personnifie, divinise tout ce qu'il voit, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sent ; le Latin reste dans l'abstraction. Le Grec est prompt à l'enthousiasme ; il revêt de belles formes les objets et les idées : le Latin est railleur comme tous les esprits positifs. Il a le génie de la mimique, de la farce. Aussi les plus anciens monuments de poésie italique populaire dont il soit fait mention, ce sont des vers satiriques. Tels étaient, on n'en peut douter, les vers *fescennins*, les chants *de triomphe*, les *satires* proprement dites, et les premiers essais de comédie, les *farces Atellanes*. Ce penchant à la raillerie a créé les vieux mots *succinere*, *occentare*, *pipulus*, *obvagulatio* ; c'est encore lui qui a donné naissance à ces innombrables sobriquets, destinés à rappeler soit un vice habituel, soit une difformité physique, comme *Nasica*, *Cornutus*, *Capito*, *Bestia*, *Verres*, *Bibulus*, *Dentatus*, etc. Un article de la loi des Douze Tables punissait de mort tout auteur de vers injurieux. Cette grosse gaieté bouffonne devint plus tard l'urbanité ; mais la satire demeura le genre vraiment national, et Quintilien a raison de dire : *Satira tota nostra est*.

Les vers *Fescennins* ne sont pas originaires de Fescennie, ville d'Étrurie, pas plus que *corimonia* n'est dérivé de Cœré. C'est un des plus anciens genres de poésie, et de poésie tout à fait nationale. Voici, d'après Horace, quelle en est l'origine probable (1).

« Les Romains d'autrefois, laboureurs, hommes

(1) Epist. II, 1, 139.

énergiques, riches de peu, après avoir rentré la moisson, accordaient dans un jour de fête quelque relâche à leur corps et à leur âme qui supportait dans l'espoir de la fin de rudes travaux. En compagnie de leurs aides, de leurs enfants, de leur femme fidèle, ils apaisaient la Terre par le sacrifice d'un porc ; Silvain, en lui offrant du lait ; en présentant des fleurs et du vin au Génie qui préside à nos courts instants. C'est de cet usage que naquit la licence de la poésie fescennine, qui dans des vers alternés jetait des sarcasmes rustiques. »

D'abord ces plaisanteries enjouées furent bien accueillies de tous, mais les railleries devinrent envenimées, les plus honnêtes familles furent attaquées ouvertement ; alors fut portée la loi qui interdisait de marquer qui que ce fût d'un vers injurieux (*malo carmine*). Virgile parle aussi de ces antiques laboureurs d'Ausonie, qui s'égayent en des vers sans mesure et un rire sans frein :

Versibus incomptis ludunt risuque soluto.

Presque tous les chants primitifs ont la même origine, ils sont nés dans la joie des fêtes, à l'occasion de la moisson ou des vendanges. Mais en Italie ils ont ce caractère particulier de licence satirique. Il faut y joindre l'idée superstitieuse qui a donné leur nom aux vers *fescennins*. Il y avait en Italie un Dieu *Fascinus*, dont la statue était placée sur le char du triomphateur. L'esclave public, qui tenait au-dessus de la tête de celui-ci la couronne d'or massif, lui criait de temps en temps : « Retourne-toi, Imperator, et regarde *Fascinus*, afin que ce Dieu conjure la fortune qui se plaît à châtier la gloire. » Ce dieu *Fascinus* était la divinité qui conjurait les mauvais sorts. De là son importance chez un peuple de laboureurs qui croyaient aux in-

cantations magiques, aux sorts qui faisaient passer la semence d'un champ dans un autre. La loi des Douze Tables punissait de mort celui *qui avait enchanté les fruits de la terre* (qui fruges excantassit) : Virgile a conservé le souvenir de cette antique superstition, quand il parle de ce mauvais œil qui fascine les agneaux à la mamelle et les fait dépérir. Quant à ces vers alternés, dont parle Horace, c'est un usage que nous retrouvons dans toutes les fêtes de l'ancien culte. Aux Lupercales, la troupe se divisait en deux bandes : l'une, celle des brebis ; l'autre, celle du loup ; aux fêtes de la moisson, il y avait aussi un double chœur : l'un chantait les louanges de Pan, de Silvain, de Faune, de Silène ; le second répondait par des vers où étaient rappelés en termes grossiers et licencieux le souvenir des mésaventures amoureuses de ces dieux à demi ridicules. Après avoir célébré et raillé les dieux, on raillait les hommes. C'était un échange de quolibets salés. Ovide fait allusion à ces anciens usages lorsqu'il dit :

Plebs venit ac virides passim disjecta per herbas.
 Potat et accumbit cum pare quisque sua.
 Inde joci veteres, obscœnaque dicta canuntur (1).

Mais c'était surtout dans les réjouissances qui suivaient les noces que la verve de ces improvisations licencieuses se donnait pleine carrière. C'est là que ce malin dieu *Fascinus* jouait un grand rôle, surtout quand l'âge des époux n'était pas assorti, qu'une vieille femme épousait un jeune homme. Peu à peu les vers fescennins ne furent autre chose que des épithalames ; mais, jusque dans les derniers temps de Rome, ils conservèrent le privilège

(1) Ovide, *Fast.*, III, 525-695 ; II, 655 ; VI, 407.

antique de la verve sans frein. — Claudien célèbre, en poète de cour, le mariage d'Honorius et de Marie, mais il nous apprend que le chœur populaire fait entendre à la porte du palais des chants d'un caractère bien plus libre :

Permissisque jocis turba licentior,
Exultet tetricis libera legibus.

Ce même caractère satirique et licencieux se retrouve dans une des institutions les plus imposantes de Rome, la cérémonie du triomphe. Le vainqueur, porté sur un char magnifique précédé du butin et des prisonniers, s'avavançait entre deux haies de soldats, et montait au Capitole pour y rendre grâce aux dieux. Les soldats se divisaient en deux chœurs qui se répondaient : les uns chantaient les louanges du vainqueur, les autres lui lançaient au visage une foule d'invectives et de sarcasmes. Les Cincinnatus, les Camille, les Politius, subirent ces explosions de la verve soldatesque (*carmine triumphali solennibus jocis jocos militares alternis inconditi versus militari licentia jactati*) (1).

Nous retrouvons encore ici comme dans les vers fescennins ce double chœur, ces chants alternés et satiriques. Théocrite offre plusieurs exemples de ces joutes de quolibets, Virgile en a reproduit un faible spécimen dans son églogue troisième; Horace est resté plus fidèle à la tradition nationale dans sa peinture du combat d'invectives entre les deux bouffons Sarmenus et Messius (2). Nous ne possédons aucun spécimen des chœurs satiriques chantés au triomphe de Cincinnatus et de Camille; mais il est facile de s'en faire une idée en lisant ceux qui saluè-

(1) Tit. Liv., VII, 10, 38; IV, 20; X, 30; XXVIII, 9; XXIX, 7.

(2) Sat., I, 5.

rent César. Ils sont inintelligibles, si l'on ne les divise en un double chœur :

Gallias Cæsar subegit — Nicomedes Cæsarem.

— Ecce Cæsar nunc triumphat qui subegit Galliam,

— Nicomedes non triumphat qui subegit Cæsarem. —

Ces antithèses rapides, ces rapprochements qu'un mot fait jaillir, sont éminemment propres à l'esprit romain. Suétone est plein de ces sarcasmes préparés par un éloge et d'autant plus pénétrants. Les empereurs en furent plus d'une fois atteints et percés profondément. C'est au théâtre surtout que se conserva la vieille liberté; nous en retrouverons plus d'un exemple.

La Satire proprement dite appartient aussi à cette période primitive. Aucun monument ne s'en est conservé, mais les poètes de l'époque immédiatement postérieure, Nævius, Ennius et Lucilius lui-même, ont reproduit la forme et jusqu'à un certain point le caractère de leurs devanciers anonymes. La Satire a la même origine que les vers Fescennins. Dans les fêtes appelées *Liberalia*, qui avaient lieu au printemps, on présentait aux dieux qui protégeaient les travaux des laboureurs un vaste bassin rempli des prémices de toutes les productions de la terre. Ce bassin était appelé *lanx Saturæ*, d'un mot osque qui signifie pot-pourri. Puis commençaient les chants joyeux et railleurs accompagnés du son des instruments et de danses. C'étaient des contes licencieux, des plaisanteries salées, des équivoques grossières. On y tournait surtout en ridicule certains personnages comme les vieillards amoureux, les vieilles femmes éhontées, les débauchés. En même temps les assistants se faisaient des masques avec des écorces d'arbre pour effrayer les passants :

Oraqæ corticibus sumunt horrenda cavatis.

on suspendait aux arbres des mannequins de Bacchus, et des chœurs de paysans ivres échangeaient des invectives grossières. C'est dans des circonstances analogues que naquirent la tragédie et la comédie chez les Grecs : mais les deux peuples qui devaient à leur origine commune une religion identique dans le fond et des fêtes à peu près semblables développèrent sous d'autres cieux des qualités différentes. Des chœurs dithyrambiques et ithyphaliques Eschyle et Aristophane formèrent le drame et la comédie. Dans le Latium, les expansions de la gaieté populaire ne produisirent aucune œuvre d'art.

Il n'en sortit même pas une métrique quelconque, si rudimentaire qu'elle fût. Tous ces chants populaires avaient, pour expression uniforme, non un vers régulier, mais un nombre, sans mesure fixe, appelé saturnin, qu'Horace qualifie de *horridus*. Le saturnin variait dans ses dimensions ; il était de trois et de sept pieds : la cadence seule coupait les syllabes, composées en général d'une succession redoublée de trochées unis à des iambes, et par là assez bien choisis pour rendre les saillies des ripostes. C'est dans ce mètre qu'étaient composés les antiques chants religieux, les prédictions des devins. Le *Saturnin* s'appelait aussi *Faunien* : Ennius y fait allusion dans ces vers :

Scripiere alii rem
Versibus quos olim *fauni* vatesque canebant,
Quum neque musarum scopulos quisquam superarat,
Nee dicti studiosus erat.

Les chants de table, de funérailles, de triomphe, les inscriptions tumulaires étaient aussi en vers saturnins.

De cette poésie primitive les débris sont rares et de peu d'importance. Si l'on en a parlé ici, c'est qu'il était

nécessaire de constater l'impuissance native de la race Latine à concevoir et à rendre sous une forme harmonieuse et colorée les idées et les sentiments qui l'animaient. Remarquons de plus que ces ébauches grossières d'œuvres poétiques ont presque toutes le même caractère : un penchant à la raillerie. Le Romain est le citoyen sérieux par excellence ; mais s'il cesse de l'être, s'il accorde à son corps et à son esprit toujours tendus quelque repos, s'il s'égayé en un mot, sa gaieté n'a rien de délicat ; c'est une brusque détente, une explosion grossière. Rien de plus contraire que cette disposition d'esprit à l'essor de la grande poésie.

§ V.

Sauf quelques restes de la loi des Douze Tables, il n'est rien parvenu jusqu'à nous des monuments de la prose primitive. La tradition seule s'en est conservée. Ces monuments étaient déposés dans les temples, et ils ont péri dans l'incendie de la ville par les Gaulois. Nous nous bornons à en donner un simple catalogue.

Les *Lois royales* (*Reges Regiæ*) remontaient aux premiers temps de Rome.

Le droit Papirien (*Jus Papirianum*).

Les livres du roi Numa (*Libri Numæ Pompilii*) découverts seulement en 573, et fort probablement supposés, furent condamnés au feu par le Sénat (1).

Les actes officiels des principaux magistrats religieux ou politiques, et qu'on désignait sous le noms de *Libri Lin-*

(1) Tit. Liv., XL, 29; Plutarch., Numa, XXII; Plin., *Hist. nat.*, XIII, 13.

*P. L. Papirius patricianus si quis esset Romanus
 qui invenisset in Senatu si quis populus sub
 in Tarquinio Superbo in a Roma regis
 de Numa Pompilio - Livy's see the summary*

tei, Libri pontificales, Commentarii pontificum, Libri augurales, Libri prætorum, Tabulæ censoriæ : tous monuments d'une importance capitale pour l'histoire, mais nuls pour la littérature.

Les grandes Annales (Annales Maximæ), chronique de Rome, sèche énumération des faits les plus dignes de mémoire (1).

Les traités conclus avec les Latins et les Carthaginois(2). Horace se moque des archéologues qui se piquaient de les comprendre.

Les éloges funèbres et les généalogies des principales familles, documents précieux pour l'histoire, mais altérés par la vanité et le mensonge (3).

Enfin un certain nombre de lois publiées pendant le quatrième et le cinquième siècle ; mais dont nous ne connaissons que les dispositions, le texte s'en étant perdu.

Les lois des Douze Tables, promulguées en 302 et 304. C'est le fondement du droit civil et privé. Suivant une tradition qui n'a plus cours aujourd'hui, ces lois auraient été empruntées à la Grèce. Un certain Hermodore aurait traduit pour les députés romains la constitution de Solon, qui serait devenue le modèle de celle de Rome. C'est une œuvre essentiellement romaine. Nous ne les possédons pas dans toute leur intégrité, le texte lui-même a été modifié, dépouillé en partie de sa couleur archaïque : mais, telles qu'elles sont, les lois des Douze Tables renferment des renseignements précieux sur les mœurs, les idées, les croyances, l'agriculture et les arts du quatrième siècle. Elles furent de bonne heure commentées, interprétées

(1) Quintil., X, 2, 7; Cicer., *Orat.* II, 12; Tit. Liv., II, 19.

(2) Dio Hal., IV, 58.

(3) Aul. Gel., XIII, 19.

Handwritten notes in French:
 ... grec vers le ... 450. ...
 ... a traduit ...
 ...

par les jurisconsultes, et restèrent jusque dans les derniers temps de l'empire la source première du droit. La rédaction en est sentencieuse, propre à se graver facilement dans l'esprit : une sorte d'apophthegme moral et comminatoire. La diction en est dure, heurtée, tranchante. Bien qu'on en apprit encore le texte par cœur vers le milieu du septième siècle, Cicéron déclare que les lois des Douze Tables, les livres des Pontifes, et tous ces anciens monuments de la vieille langue n'offrent plus guère d'intérêt qu'à l'archéologue. Qu'on en juge par ces deux textes :

« *Si membrum rupit, ni cum eo pascit, talio esto. —
Si nox furtum factum sit, si im occisit, jure cæsus esto.* »

CHAPITRE III

LE CINQUIÈME ET LE SIXIÈME SIÈCLE.

Livius Andronicus. — Nævius. — Ennius.

§ I.

C'est vers la fin du quatrième siècle que commence l'histoire authentique de Rome ; c'est aussi vers cette époque que Rome entre en communication avec la Grèce par les villes de la Campanie, de l'Italie méridionale, de la Sicile, et que des modifications importantes s'introduisent dans la constitution, les lois, les mœurs, les usages. Quel intérêt n'aurait pas l'étude détaillée des transformations graduelles opérées au sein de ce peuple qui doit soumettre tous les autres peuples !

M. Mommsen a réuni presque tous les éléments de ce travail qui, s'il était exécuté à part, jetterait la plus vive lumière sur l'histoire littéraire : je ne puis ici qu'en signaler l'importance.

Les premiers écrivains dont les noms et quelques fragments nous soient parvenus appartiennent aux premières années du sixième siècle ; et, autant que nous en pouvons juger, la plus grande partie de leurs œuvres consiste dans une imitation plus ou moins libre des modèles grecs. Ainsi ce n'est qu'après cent cinquante ans environ de rapports avec le monde hellénique, que la lit-

térature proprement dite apparaît. Ce fut à vrai dire la dernière chose que les Romains eurent l'idée d'emprunter à la Grèce : pourquoi ? C'était de toutes la plus superflue. Aussi ne conquiert-elle droit de cité à Rome, que le jour où tout ce qui constitue le luxe eut aussi pénétré dans la cité. Il ne faut pas se figurer les vieux Romains du cinquième siècle comme systématiquement hostiles aux importations étrangères ; loin de là, ils étaient tout prêts à adopter ce qui leur semblait bon et utile ; mais les arts proprement dits ne leur semblaient ni l'un ni l'autre. Le Sénat avait recours aux divinités de la Grèce ; il envoyait consulter l'Apollon de Delphes (360), il faisait élever un temple à l'Esculape d'Épidaure (463), des statues à Pythagore et à Alcibiade, singulier rapprochement (411) ; il comptait même dans son sein des membres qui parlaient grec, témoin les députés envoyés à Tarente, et d'autres qui se paraient de surnoms grecs, *Philippos*, *Philon*, *Sophos* ; on installait à Rome un calendrier solaire apporté de Catane (491) ; enfin la civilisation hellénique pénétrait jour par jour la société romaine, mais il fallut une communication incessante de cent cinquante années avant qu'une œuvre littéraire en sortit.

Un personnage d'une puissante originalité représente assez bien le moment indécis où le vieil esprit romain commence à sortir du cercle étroit où il enfermait sa vigoureuse activité, c'est le censeur Appius Claudius Cæcus. Ce défenseur violent et obstiné des privilèges de sa caste est en même temps le promoteur d'innovations fort remarquables, un homme de progrès, comme on dirait de nos jours. Politique et financier, il songe à l'extension de la cité et de la fortune publique ; jurisconsulte éminent, il est aussi célébré comme le premier ora-

teur de son siècle. On lisait et on admirait encore au temps de Cicéron la harangue qu'il prononça dans le Sénat à l'occasion de la paix demandée par Pyrrhus vainqueur. Ennius en a reproduit quelques traits ; on peut en voir un résumé énergique dans Plutarque (*Vie de Pyrrhus*, ch. xix). Appius s'occupa même de grammaire : c'est à lui qu'on attribue le changement de l's en r dans les mots *Furius*, *Valerius*, etc. Il paraît même qu'il traduisit dans son rude langage latin les sentences morales de Pythagore. Voilà dans quelles limites un Romain de ce temps songeait à cultiver son esprit. Le droit national, l'éloquence, un peu de grammaire et de morale. Ajoutons-y certaines connaissances pratiques en agriculture : tel est le point où l'on jugeait qu'il était bon de se tenir. Poésie, philosophie, musique, arts plastiques, c'est cent ans plus tard seulement que ces superfluités furent introduites à Rome, non sans soulever d'énergiques protestations.

§ II.

Au commencement du sixième siècle, l'extension de la puissance romaine et de la population de la ville, qui nécessite la création d'un préteur pour les étrangers, le grand mouvement d'expansion qui suit la fin de la seconde guerre punique, impriment un élan remarquable à la civilisation. La langue grecque est connue et parlée à Rome ; elle était indispensable au commerçant qui trafiquait avec la Sicile, à l'homme d'État qui rencontrait des Grecs partout. De nombreux esclaves originaires de la Grèce et de l'Italie du sud, introduisent la connaissance de leur langue nationale dans les classes inférieures de la société. Les comédies de Plaute sont pleines de

mots grecs. Les sénateurs romains parlaient grec devant un public grec (Tibérius Gracchus à Rhodes, en 577). Les premières chroniques romaines sont écrites en grec. Flamininus répond à un compliment que des Grecs lui font en latin, par deux distiques grecs. Caton reproche à un sénateur d'avoir, dans une orgie à la grecque, chanté des paroles grecques sur un air grec. L'hellénisme pénètre partout. On met aux mains des enfants, dans les écoles; *l'Iliade* et *l'Odyssée*, avec la traduction latine. Mais le vieux préjugé romain subsiste toujours : on distingue avec soin les occupations dignes d'un homme libre, de celles qu'on abandonne à des étrangers, à des personnes de basse condition. Le Romain écrit en prose ; c'est la langue du droit, des affaires, de la politique. Ce sont les étrangers et les affranchis qui écrivent en vers.

§ III.

LIVIVS ANDRONICUS.

Le premier introducteur de la littérature grecque fut *Livius Andronicus*, Grec de Tarente, amené à Rome après la prise de cette ville en 482, par Livius Salinator, qui l'affranchit et lui donna son nom. Il était de son métier acteur et copiste. Il se fit maître d'école, d'abord des enfants de son patron, puis de ceux de ses amis. Il enseignait ensemble le latin et le grec, mettant aux mains de ses élèves le texte de *l'Odyssée* et la traduction latine qu'il en avait faite. Il semble avoir joui d'une certaine considération si l'on en juge par l'honneur qu'il eut de composer, sur les ordres du Sénat, le chœur chanté par vingt-sept jeunes filles pour obtenir des dieux l'éloignement d'Asdrubal. Ce fut lui qui fit connaître aux Romains

la tragédie grecque. La première pièce traduite du grec fut représentée en 514, à la fin de la première guerre punique. Que pouvait être pour des Romains de ce temps une œuvre d'une civilisation si raffinée, écrite dans le rude idiome national ?

Ce fut cependant ce pastiche informe qui donna le ton à toute la littérature de cette époque. De rares essais de tragédie nationale furent tentés, et il ne semble pas qu'ils aient eu du succès, puisque de bonne heure cette voie fut abandonnée. Il faut bien se souvenir, en effet, que la poésie était, et fut encore pendant longtemps, considérée comme une vaine et puérile occupation, et surtout que les Romains ne pouvaient s'imaginer qu'elle dût ou pût toucher sans profanation à des sujets nationaux ; que ceux-ci d'ailleurs n'admettaient pas les ornements et les fictions ; et enfin, que sur ce sol ingrat du Latium, la légende n'avait jamais pu prendre racine. Livius Andronicus donna donc le signal de la littérature d'imitation qui, du moins en ce qui concerne la poésie, était à vrai dire la seule possible. Bien que nous ne puissions en juger par nous-mêmes, il est certain que cette lutte avec l'idiome grec aux rythmes si variés, dans l'épopée homérique, dans la tragédie euripidéenne, fut favorable à la langue latine. L'hexamètre commença à poindre ; l'iambe et le trochée, qui se trouvaient déjà dans le vieux Saturnin, se débrouillèrent et s'isolèrent davantage : une certaine souplesse fut acquise, qui devait se développer de plus en plus (1).

(1) Voici d'après Otto Ribbeck (*Fragmenta Latinorum tragicorum*) les titres des pièces de L. Andronicus : *Achilles*, *Ægysthus*, *Ajax*, *Andromeda*, *Danae*, *Equus Trojanus*, *Hermiona*, *Tereus*.

§ IV.

NÆVIUS.

Cicéron compare les poèmes de Livius Andronicus à ces statues de Dédale, immobiles, roides, les bras collés au corps ; mais il admire fort Nævius : « Sa guerre punique, dit-il, nous charme encore comme une statue de Myron ; il a écrit avec grâce (*luculente*) et Ennius l'a pillé plus d'une fois sans en rien dire. » Nævius est le favori de Niebuhr : il salue en lui le poète national, courageux, indépendant, qui se détourne avec mépris des modèles de la Grèce pour se plonger aux sources vives de l'inspiration patriotique, bien différent en cela de ce demi-Grec Ennius, imitateur de l'étranger et flatteur de l'aristocratie. Cette opinion, qui sourit à l'imagination, est celle de presque tous les critiques allemands modernes, et particulièrement de Klusmann (1), le dernier éditeur des fragments du vieux poète. Il faut avouer qu'elle est assez vraisemblable. Mais évitons de bâtir sur des hypothèses, si ingénieuses qu'elles soient, tout un système de poésie nationale romaine. Nævius était campanien : c'est Aulu-Gelle qui nous l'apprend. Klusmann en veut faire un Romain, afin de mieux l'opposer au Calabrais Ennius. Il était citoyen romain, cela est incontestable. De plus, il était l'ennemi acharné et mordant du parti des nobles ; les Métellus et les Scipions tenaient déjà alors dans la république une place considérable : honneurs, dignités de toute nature semblaient leur être réservés par droit de naissance. Le courageux Nævius ne craignit

(1) *Nævii vita et reliquæ*. Descripsit et edidit Klusmann. Tenæ, 1843.

*Myron célèbre sculpteur grec né à Paros, condisciple
d'Athènes, florissait vers 520 av. J.-C. son chef-d'œuvre
était une jeune fille qui existait encore l'an 550 de J.-C.
Rome devant le temple de sa déesse. Il représentait la*

pas d'attaquer en face les puissantes familles. « A Rome les Métellus naissent consuls, » disait-il :

Fato Metelli Romæ sunt consules.

A quoi les Métellus répondirent par cette menace qui ne fut pas vaine. Les Métellus sauront bien punir le poète Nævius :

Malum dabunt Metelli Nævio poetæ.

Il osa même, dans une allusion transparente, rappeler un scandale de la vie privée de Scipion l'Africain. « Cet homme, qui a accompli glorieusement de sa propre main tant de grandes choses, cet homme dont les exploits sont encore tout vivants, qui seul attire les regards des peuples étrangers, cet homme, son père l'a fait sortir de chez son amie, n'ayant pour tout vêtement qu'un manteau. » De là des haines violentes contre lui, et la persécution. Il est jeté en prison ; délivré par l'intercession des tribuns, il revient à la charge ; cette fois il est exilé, et va mourir à Utique en 550. Fut-il réellement maltraité dans sa prison ? faut-il voir en lui *ce poète barbare* auquel Plaute fait allusion ? (*Miles gloriosus*, act. II, sc. II, vers 56.) On ne sait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait de lui-même une haute opinion, si l'on en juge par l'épithète qu'il se composa :

S'il était permis aux immortels de pleurer les mortels,
Les divines Camènes pleureraient Nævius le poète.
Depuis qu'il est devenu la proie de l'Orcus,
On a oublié à Rome de parler la langue latine.

Prétendait-il opposer son œuvre toute nationale, toute romaine, aux imitations grecques qui allaient prévaloir ? Niebuhr et d'autres l'ont prétendu. Je ne vois dans ces

vers qu'une jactance de poëte. Nævius avait écrit des tragédies, des comédies, des satires, et un poëme héroïque en sept livres : *la Guerre punique* (la première). De tout cela à peine quelques vers, cités par les grammairiens, nous sont parvenus. Ses tragédies étaient pour la plupart empruntées au théâtre grec, comme celles de Livius et d'Ennius ; cependant deux d'entre elles étaient nationales (*fabulæ togatæ prætextatæ*) ; l'une avait pour titre *Romulus*, l'autre *Clastidium*, nom d'un bourg de la Gaule, livré par trahison à Annibal, événement contemporain. Ses comédies, si l'on en juge par les titres, sont aussi des imitations du théâtre grec. Quant à son épopée nationale, je m'étonne qu'elle ait servi de base à l'hypothèse de Niebuhr. Les premiers livres en effet étaient consacrés à l'histoire d'Énée, après la prise de Troie, fable d'origine toute grecque, adoptée plus tard par Rome, il est vrai, mais qu'un vieux et vrai poëte romain eût ignorée alors ou repoussée avec mépris. L'argument tiré de la métrique informe de Nævius qui en était resté au vers saturnin, ne prouve rien, si ce n'est que l'hexamètre lui était inconnu. Peut-être est-ce à lui et à ses devanciers qu'Ennius faisait allusion dans ces vers :

« C'est ainsi que chantaient jadis les Faunes et les devins, alors que nul n'avait encore gravi les rochers des Muses (c'est-à-dire les difficultés du mètre) et ne s'appliquait avec amour au beau langage. »

Quoi qu'il en soit de toutes ces hypothèses, voilà les origines de la littérature romaine. Elle est absolument imitatrice, traductrice avec Livius Andronicus ; un peu plus indépendante avec Nævius, mais sans s'affranchir de l'imitation hellénique, elle demeure encore informe,

incertaine de la voie où elle s'engagera. Ce fut Ennius qui lui imprima définitivement la direction qu'elle devait suivre.

§ V.

C'est sur Ennius (1) que sont tombées toutes les colères de Niebuhr. Ennius, c'est l'étranger, le Grec, courtisan et vain, qui arrête brusquement l'éclosion de la littérature nationale et fait partout dominer l'hellénisme : ainsi que je l'ai montré, cette accusation n'a aucune portée, car elle repose sur une hypothèse inadmissible, à savoir, qu'il y avait eu à Rome avant Ennius une puissante végétation de poésie nationale. Ennius n'a rien détruit, et son œuvre, qui fut considérable, n'a excité parmi ses contemporains et dans la postérité que la reconnaissance et l'admiration.

Il est né en Calabre, à Rudies, vers 514 ou 515. Il fut soldat pendant la première partie de sa vie, connut Scipion l'Africain et Caton qui, après sa questure, l'amena de Sardaigne à Rome (550). Sa vie est toute romaine ; de bonne heure il a reçu le droit de cité, et il s'écrie avec orgueil : « Je suis romain, moi qui fus jadis habitant de Rudies. »

Nos sumu' Romani qui fuimus ante Rudini.

Il vit dans la société des plus nobles familles de Rome ; c'est un client, un ami qu'on se dispute. M. Fulvius Nobilior l'emmena en Grèce avec lui, malgré les observations de Caton le Censeur. Les Scipions font placer sa statue parmi les monuments de la famille Cornélia. Jamais

(1) *Ennianæ poesis reliquæ*. Vahlen ; Leipsick, 1854.

adoption ne fut plus complète. Lui-même se compose son épitaphe et s'adresse ainsi à ses concitoyens : « Contemplez, mes concitoyens, l'image du vieil Ennius : c'est lui qui a chanté les grands exploits de vos pères : »

Aspicite, o cives, senis Ennii imaginiformam :
Hic vestrum panxit maxuma facta patrum.

Tous les auteurs postérieurs saluent en lui le Père de la poésie latine. « C'est lui qui le premier, dit Lucrèce, a cueilli sur l'Hélicon une belle couronne. » Cicéron n'en parle qu'avec une sorte de pieuse admiration ; Virgile l'étudie, l'imité, lui emprunte des vers entiers, comme celui qu'il consacre à Fabius Cunctator :

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

Horace et Sénèque semblent les seuls écrivains qui aient essayé d'entamer cette vieille gloire nationale. La perfection des œuvres du siècle d'Auguste ne fait pas oublier le grand précurseur ; l'élégant et raffiné Ovide lui rend pleine justice : Ennius, dit-il, génie puissant, poète sans art :

Ennius ingenio maximus, arte rudis.

Dans le siècle suivant, quand des érudits comme Fronton, Aulu-Gelle et autres se reportent aux plus anciens monuments de la littérature latine, c'est Ennius et Caton qu'ils invoquent comme autorités. L'empereur Hadrien préférait Ennius à Virgile. Du temps d'Aulu-Gelle, des rhapsodes prenant le nom d'*Ennianistes* déclament les vers du vieux poète au théâtre. On pourrait multiplier ces témoignages, mais à quoi bon ? Il est plus intéressant de rechercher quel a été le caractère de la poésie d'Ennius, en quoi il a imité les Grecs, et comment cependant il est

resté romain. Qu'on ne s'y trompe pas : il s'agit ici de la voie où va s'engager la poésie latine ; il serait tout aussi injuste de lui dénier toute originalité que de prétendre qu'elle a tout tiré de son propre fonds.

La grande composition poétique d'Ennius, celle qui a fait de lui un Homère latin, ce sont les *Annales*, en dix-huit livres. Nævius, son prédécesseur, avait raconté en sept livres non la première guerre punique seulement, mais l'histoire légendaire de Rome jusqu'à l'année 500 environ. Ennius compose son poëme dans un temps où l'histoire traditionnelle des premiers siècles de Rome est définitivement constituée. Il raconte lui aussi la prise de Troie, l'arrivée d'Énée en Italie, ses guerres, éléments héroïques et nationaux de la légende : car si les Grecs en ont imaginé une partie, depuis longtemps la légende elle-même est devenue romaine. Le mariage d'Énée avec une fille du Latium, Procas, Numitor, Amulius, Rhéa Sylvia, Romulus et Rémus, tous ces événements fabuleux, mais acceptés, forment la matière du premier livre. Le savant éditeur d'Ennius, Vahlen, a essayé l'analyse des livres suivants avec beaucoup de sagacité : ce n'est pas ici le lieu de revoir son travail dans les détails. Ce qui importe, c'est de constater l'originalité absolue de l'œuvre d'Ennius. Ce poète, qui prétendait posséder l'âme d'Homère, qui imposa, dit-on, l'hellénisme à ses contemporains, produit cependant une œuvre toute romaine, et même toute barbare. D'abord il choisit un sujet national. Ensuite, il adopte la forme imaginée par les prosateurs de son temps et du temps qui précède, la forme des *Annales*. Il ne se préoccupe point de l'unité de sujet ; il suit les événements, mettant en lumière les plus glorieux : il s'arrête même dans son récit, et consacre un livre tout

entier à la glorification d'un ami, d'un protecteur illustre : le XI^e livre est dédié à Flamininus, le XII^e à Fabius, le XV^e à Fulvius Nobilior. C'est là une composition rudimentaire, qui ne doit rien à l'art, qui est donc toute romaine. L'esprit qui anime l'œuvre est essentiellement romain. Les moindres vers qui nous ont été conservés sont tout vibrants de patriotisme indompté. C'est Ennius qui a résumé dans un seul vers le génie de la vieille Rome :

Moribus antiquis res stat romana virisque.

C'est lui qui a tracé le portrait de cette belle et sérieuse amitié du patricien et du plébéien, unis par les liens religieux du patronat. Enfin l'enthousiasme guerrier de ce contemporain d'Annibal éclate à chaque instant dans un langage barbare, mais puissant, qui rappelle l'ardente inspiration d'Eschyle. C'est à lui que Lucrèce emprunte les traits les plus expressifs de ses rapides descriptions de batailles.

Donc cette partie de son œuvre est absolument originale ; et l'on ne saurait trop en déplorer la perte. Il y en a une autre, et celle-là semble autoriser jusqu'à un certain point les regrets de Niebuhr.

Ennius s'est à peu près exercé dans tous les genres. C'est un poète tragique, comique, satirique, didactique, c'est encore un philosophe. Dans toute cette partie de son œuvre, c'est encore un Romain, mais un Romain qui veut initier ses contemporains aux diverses productions du génie grec. Ses tragédies sont des imitations, presque des traductions des poètes grecs. Nous avons vu que Livius Andronicus et Nævius n'avaient pas fait autre chose. Le théâtre à Rome ne fut jamais à aucune époque pure-

ment national : la gravité romaine se fût difficilement résignée à être exposée aux regards de la foule, et d'ailleurs les histrions étaient ou des esclaves ou des affranchis, toujours des êtres de vile condition : comment supporter la vue de ces gens sous le costume d'un consul ou d'un dictateur ? C'est donc à la Grèce que l'on emprunta les sujets des drames : on restreignit les chants du chœur, on modifia certains détails de la fable ; on présenta certains faits sous un autre jour ; mais, en somme, la tragédie romaine resta grecque par une foule de côtés. Le plus important de tous, ce fut l'esprit philosophique dont elle était animée. Le modèle auquel Ennius et ses successeurs s'attachèrent de préférence, c'est Euripide. On sait de quelles hardiesses philosophiques et religieuses étaient remplies les pièces du poète grec. Ennius semble avoir goûté de préférence cette partie de l'œuvre de son modèle. On entendit sur une scène romaine une Ménalippé philosophe déclamant contre l'existence des dieux, ou attaquant dans sa base l'institution du mariage ; un Télamon invoquant l'existence du mal pour démontrer l'impuissance des dieux. Ajoutez à ces tirades irréligieuses des plaisanteries fort vives sur les devins et les astrologues, plaisanteries qui tombaient directement sur les augures.

Ennius ne s'arrêta point là. Il se fit le traducteur et l'introduit à Rome d'Épicharme et d'Évhémère. Il enseigna aux Romains, d'après ses modèles, que Jupiter est tour à tour l'air personnifié ou un ancien roi dont la reconnaissance des mortels a fait un dieu. L'auteur a vu son tombeau en Crète, avec cette inscription : ZANKPONOY (*id est latine, Jupiter Saturni*). C'est donc à Ennius qu'il faut faire remonter le scepticisme religieux

Ennius ne s'arrêta point là. Il se fit le traducteur et l'introduit à Rome d'Épicharme et d'Évhémère. Il enseigna aux Romains, d'après ses modèles, que Jupiter est tour à tour l'air personnifié ou un ancien roi dont la reconnaissance des mortels a fait un dieu. L'auteur a vu son tombeau en Crète, avec cette inscription : ZANKPONOY (id est latine, Jupiter Saturni). C'est donc à Ennius qu'il faut faire remonter le scepticisme religieux

qui sera l'âme de la société romaine, cent ans plus tard. Bien que Cicéron n'admette pas le point de vue étroit auquel se place Évhémère, on ne voit que trop dans ses traités de *la Nature des Dieux* et de *la Divination*, qu'un travail sérieux de critique religieuse s'est fait dans les esprits, et que les vieilles croyances nationales ont été de bonne heure battues en brèche.

Ennius écrivit aussi des *Satires* (six livres). Il ne nous en a été conservé que des fragments sans aucune importance. Nous savons seulement, par Aulu-Gelle, qu'il avait traduit en vers le bel apologue *Ésopique* dont la Fontaine a fait sa fable de *l'Alouette, ses Petits et le Maître d'un champ*. Il est fort probable qu'Ennius avait renoncé à la vieille forme de la satire nationale, dont j'ai parlé plus haut. De ce côté encore ce serait donc un novateur, il aurait frayé la voie à Lucilius.

Enfin il traduisit du grec, d'Archestratos de Géla un poème gastronomique, *les Friandises* (Ἡδυσχητικά).

Tel est ce personnage intéressant : nous sommes réduits à deviner pour ainsi dire le caractère de ses œuvres ; car nous ne possédons de lui que des fragments d'une médiocre étendue, mais on ne peut s'y méprendre. Si Ennius a fait à la Grèce des emprunts considérables, il a cependant gravé sur ses productions l'empreinte de son propre génie et du génie romain. On la retrouve jusque dans les moindres vers cités par les grammairiens. Il n'a aucune idée de l'atticisme, et on ignore encore à Rome l'urbanité. D'autant plus efficace fut l'influence du vieux poète : il laisse de côté les grâces molles du génie grec, et les remplace par l'énergique élan du Romain de ce temps-là. Sa pensée se grave tout d'abord dans l'esprit : « Salut, dit-il, ô poète Ennius, toi qui verses aux

mortels jusqu'au fond de la moelle des vers de flamme ! »

Enni poeta, salve, qui mortalibus
Versus propinas flammeos medullitus.

Écrivain rude, mais puissant, il a tiré de l'idiome latin des ressources inattendues. Il a banni définitivement l'horrible mètre Saturnin dont l'impuissance était bien constatée ; il a donné droit de cité à l'hexamètre, rudimentaire encore et fruste, mais vivace et perfectible ; il a même essayé de reproduire les formes métriques de la poésie grecque. Enfin il a préparé les esprits de ses contemporains à l'intelligence de cette civilisation hellénique, qui après lui prit possession de Rome.

CHAPITRE IV

LE THÉÂTRE.

Plaute. — Cæcilius. — Térence.

§ I.

Les Romains eurent de bonne heure des jeux publics, qui duraient un certain nombre de jours. Le dernier était consacré aux jeux du théâtre. Mais ces jeux ne furent pendant longtemps que des danses, des jongleries, des exercices de force et d'adresse. Il s'y mêlait bien quelques chants dialogués, mais sans action. C'est au sixième siècle seulement que des représentations scéniques proprement dites s'établirent à Rome. Il n'y avait pas de théâtre permanent ; le premier fut construit par Pompée. Les représentations théâtrales étaient occasionnelles : elles avaient lieu aux grands jeux (*Megalensia*), à la suite d'un triomphe, et tout au plus deux ou trois fois l'an. Un parquet, supporté par des poutres, formait la scène où se plaçaient les acteurs (*pulpitum-proscenium*). Au fond était le décor (*scena*). Les spectateurs occupaient un demi-cercle sans gradins et sans sièges (*cavea*). Les femmes étaient séparées des hommes et reléguées aux plus mauvaises places. Ce ne fut qu'en 560, que des places particulières furent réservées aux sénateurs et aux chevaliers.

L'auteur des pièces représentées appartenait d'ordinaire aux derniers rangs de la société ; c'était parfois un esclave affranchi. Le chef de la troupe (*dominus gregis, factionis, choragus*) n'est pas d'une condition plus relevée. Directeur et acteurs sont dans la main de la police. L'édile achète au premier une pièce quelconque ; et il ne la paye pas bien cher : encore le poète ne touche-t-il son argent que si la pièce réussit. Ne cherchez pas ici de concours littéraire comme à Athènes, des récompenses honorifiques, une multitude attentive, recueillie, intelligente, érigée en juge des œuvres d'art qui sont représentées devant elle : rien de tout cela. Si les acteurs jouent mal, on les corrige à coups de fouet ; s'ils jouent convenablement, on leur donne une outre de vin. Voilà les stimulants pour le poète et pour les acteurs. Ces derniers sont des esclaves, et, fussent-ils affranchis, par cela seul qu'ils sont comédiens, ils sont déclarés infâmes : quant à l'auteur, il compose des pièces pour gagner sa vie ; il exerce un métier, et un métier méprisé. Il écrit vite, il compose à la hâte sa comédie, qu'il traduit du grec ; il est en effet interdit de mettre en scène des personnages romains. Ainsi la comédie perd tout son nerf en perdant toute application directe aux personnages et aux événements contemporains.

Il ne faut point songer à Aristophane. « Ce n'est pas
 « le poète, dit Cicéron, qui a le droit de noter un ci-
 « toyen d'infamie, c'est le censeur. Quoi ! un misé-
 « rable bouffon, payé par l'édile, aurait le droit de bafouer
 « en public un Scipion, un Caton, un Métellus ! La
 « vie d'un Romain est livrée aux enquêtes des magistrats,
 « aux discussions légales, mais non aux fantaisies des
 « poètes. Nul de nous ne peut être attaqué et insulté,

« s'il n'a en même temps le droit de se défendre en justice (1). » Voilà dans quelles conditions déplorables naît le théâtre romain. Nous y trouverons la licence, non la liberté. Rome apparaîtra bien derrière Athènes, mais travestie; les mœurs romaines s'y feront jour, mais timidement, par des allusions souvent inintelligibles. L'œuvre dans ses parties essentielles n'est pas nationale. Ce qui étonne le plus, c'est qu'elle ait été si remarquable, assujettie à tant d'entraves.

§ II.

LA COMÉDIE ROMAINE ET LA COMÉDIE GRECQUE.

De toutes les importations helléniques de cette période, la comédie fut la plus populaire : la société grecque, telle qu'elle nous apparaît dans Ménandre et ses contemporains, ne ressemble guère, il est vrai, à la société romaine du milieu du sixième siècle; mais les personnages et les caractères de la tragédie étaient bien plus étrangers à l'Italie que les personnages et les caractères dont les originaux se rencontraient à chaque pas. De plus, les Romains étaient par nature plus portés à l'imitation des choses plaisantes qu'aux représentations idéalisées de la nature humaine. Il y eut donc dans le sixième siècle une multitude de comédies contre une quantité bien inférieure de tragédies. Et l'on peut assurer que les premières furent plus originales que les secondes. Les unes et les autres étaient imitées; et ce fut par le théâtre surtout que l'hellénisme pénétra à Rome.

Quel était le caractère général de la comédie grec-

(1) Cicér., *de Republ.*, IV.

que? Les sujets sont peu variés. C'est toujours la lutte d'un jeune homme amoureux contre son père ou contre le *leno* pour obtenir la possession de celle qu'il aime. Il est aidé dans son entreprise par un esclave rusé et escroc. L'action se compose des péripéties qu'amène cette poursuite de l'objet aimé (1). Notre comédie des *Fourberies de Scapin* peut en donner une idée assez exacte. Embarras, plaintes, désespoir des amants, scènes de tendresse et de douleur; la passion dans toute sa véhémence : tel était le sentiment qui était l'âme des comédies de Ménandre. Lui-même semble avoir abandonné à l'amour la plus grande part de sa vie. Le dénouement de ces comédies était toujours le même. Les deux amants séparés par une foule d'obstacles étaient enfin réunis; la jeune fille était reconnue personne de condition libre, et le mariage était célébré.

D'autres comédies avaient une action plus compliquée : c'étaient des pièces d'intrigues. Le romanesque y dominait; naufrages, enlèvement par des pirates, cassettes mystérieuses, signes de reconnaissance découverts au dénouement, peintures de nobles sacrifices, l'ami se dévouant pour l'ami, l'esclave pour son maître. Mais, à quelque genre qu'elles appartenissent, ces comédies étaient claires, faciles à embrasser dans toutes leurs parties. Le théâtre ayant perdu son ancienne liberté politique, était devenu plus psychologique. Les types généraux avaient remplacé les caricatures d'individus; la peinture des mœurs et des caractères était moins vive, mais plus profonde; la composition du drame plus régulière, le dialogue plus mesuré et plus naturel. Les bouf-

(1) Dum fallax servus, durus pater, improba lena
Vivent, dum meretrix blanda, Menander erit. (Ovid., *Amor.*, l. 15)

fonneries étincelantes d'Aristophane, sa verve satirique, ses saillies avaient disparu. Le citoyen n'existait plus ; on avait l'homme, l'Athénien oisif, partageant les loisirs que lui faisait la liberté absente entre le plaisir et les arts. Cette comédie ne s'adresse plus au peuple tout entier, à ce peuple mobile et passionné qui applaudissait et sifflait au théâtre ses orateurs et ses généraux ; mais à un public restreint, fort civilisé et fort corrompu, fort sceptique surtout, et qui ne veut être qu'amusé. Des peintures fines et délicates, rien d'excessif, aucun éclat de voix, l'ingénieux, le romanesque, les molles tendresses, voilà ce qu'il faut à cette aristocratie blasée. C'est le temps des grandes expéditions d'Alexandre ; la transformation du patriotisme étroit des anciens en un cosmopolitisme universel se prépare. Les barrières artificielles tombent de toutes parts. La comédie, qui est l'image de la vie privée, amène doucement les esprits à une sorte de fusion générale. Les pères sont les camarades de leurs fils, non leurs maîtres ; il y a même entre le maître et l'esclave une sorte d'égalité qui commence à percer. Ce que nous appelons aujourd'hui la vie du monde existe déjà. Les hétaires tiennent maison, comme Ninon et les femmes du dix-huitième siècle. Chez elles se réunissent les artistes, les philosophes, les princes du commerce et de la finance. Une foule d'industries nouvelles, difficiles à nommer, fruit de la molle corruption du temps, commencent à se faire jour, sont acceptées ; le théâtre les met en scène. Voilà le vice élégant, gracieux, de bonne compagnie, qui n'a rien de cynique et de révoltant.

Mais il faut dans ce tableau, baigné d'une douce lumière, jeter les ombres. Le peintre, avec un art exquis, mêle à ces personnages charmants des êtres ridicules,

grossiers, parfois même odieux. Le cuisinier joue un grand rôle dans cette société mondaine : il tiendra une place importante au théâtre. Après lui, le parasite, avec les nombreuses variétés de l'espèce, depuis le flatteur de bon ton jusqu'au bouffon qui paye son dîner par des facéties. Puis le sycophante, non plus le délateur politique, mais le fourbe et le traître des rapports sociaux. Le marchand d'esclaves (leno), tour à tour odieux ou ridicule ; le prêtre et le superstitieux, l'un dupant, l'autre dupé. Ajoutez à cela les gros marchands étrangers, bouffis d'insolence, qui se croient adorés et enviés de toutes et de tous, parce qu'ils ont de l'argent, Turcarets antiques, qu'on vole et qu'on raille ; le soldat fanfaron, mercenaire que le pillage a enrichi, et qui se plaît à raconter des exploits impossibles, dont il est innocent. Voilà les héros de la comédie nouvelle, voilà l'esprit général de ces modèles charmants, essentiellement attiques, que le rude génie de Plaute chercha à introduire à Rome.

Quel qu'ait pu être l'art de Ménandre et de ses contemporains, l'inspiration élevée manque à leur œuvre. Il y a plus de licence et d'obscénités dans Aristophane, mais la lecture en était plus saine. Le patriotisme y vibre. Ici la grâce de la forme ne peut cacher le vide du fonds. On le sent trop, le premier intérêt de tous ces personnages, c'est l'amour, le plaisir. Hors de là ils ne sont plus. L'activité, l'enthousiasme, sont le partage des fripons ; eux seuls représentent l'énergie de la volonté. Ils sont l'âme de la pièce. Les dénouements d'une moralité fade ou équivoque sont le triomphe de la passion. Parfois d'étranges conciliations rapprochent sur un singulier terrain amis et ennemis, enfants révoltés, pères barbares. Voyez le dernier acte des *Bacchis*. Il y a là une

naïveté de dissolution profonde qu'on ne peut mesurer sans effroi. Voilà les modèles sur lesquels s'est formée la comédie romaine.

Le créateur du genre est Plaute.

§ III.

Maccius Plautus (1) est né à Sarsina, village de l'Ombrie, dans les premières années du sixième siècle : il était donc contemporain de Nævius et d'Ennius. D'abord acteur ou chef de troupe, puis commerçant, il fut ruiné par des spéculations malheureuses, et réduit à un travail servile pour vivre : il tournait, dit-on, la meule d'un boulanger. La misère le fit poète. C'était un métier peu estimé, nous le savons. Il l'était moins encore lorsqu'on l'exerçait sans appuis, sans patrons. C'est ce qui arriva à Plaute : Livius Andronicus, Ennius, et plus tard Térence, jouissaient de la protection et jusqu'à un certain point de l'estime des Livius, des Fulvius, des Scipions ; le plébéien misérable, comédien, petit commerçant, originaire de l'Ombrie, fut inconnu et méprisé des nobles. Il n'eut jamais de rapport qu'avec les édiles auxquels il vendait ses pièces. Elles durent lui être de bonne heure fort bien payées, car le peuple les adorait. Aussi de nombreuses contrefaçons ou imitations s'en produisirent. Il y avait au siècle suivant plus de 130 comédies Plautiniennes. Ælius Stilo réduisit à 25 le nombre des pièces authentiques : Varron n'en admit que 21 : nous en possédons 20. La dernière sur la liste de Varron (*Vidularia*) ne nous a pas été conservée. Elles restè-

(1) Nous l'appelons Maccius et non M. Accius. C'est l'opinion de Bernhardt, déjà émise par Ritschl.

rent presque toutes au théâtre avec le plus grand succès. Une *tessera* trouvée il y a quelques années à Pompéï nous apprend qu'on y jouait, l'an 79, la *Casina* de Plaute. Le catalogue dressé par Varron a été suivi par tous les éditeurs ; les comédies y sont rangées par l'ordre alphabétique des titres. Il nous est donc impossible de suivre les développements du génie de Plaute, et les modifications que subit sa première manière ; nous savons seulement que le poète avait une prédilection particulière pour son *Truculentus* et son *Pseudolus*. Sur quoi était-elle fondée, nous l'ignorons. Était-elle même fondée ? qui peut le dire ? Les jugements contradictoires des critiques ne nous apprennent à peu près rien sur le poète. Cicéron goûtait fort sa plaisanterie qu'il qualifie de *elegans, urbanum, ingeniosum, facetum*, et qu'il rapproche de l'atticisme. Horace la méprisait profondément. *Ælius Stilo*, contemporain du docte Varron, disait que « si les Muses voulaient parler latin, elles emploieraient le langage de Plaute ». Quintilien se récrie à cette étrange assertion. Tout dépend de l'idée que chaque époque se fait de l'esprit, de la grâce, du bon ton, choses essentiellement sujettes à la mode.

Plaute est un homme du peuple et de la dernière classe du peuple. C'est pour le peuple qu'il écrit, et il a su plaire à son public. Il est hors de doute que, si le théâtre eût été libre, s'il avait été permis à ce plébéien à moitié esclave de mettre sur la scène romaine des pièces tout à fait romaines, nous aurions dans le théâtre de Plaute la production la plus forte, la plus originale de toute la littérature latine. Je ne sais même si, malgré la nécessité de l'imitation qui pesait sur lui, le poète n'est pas encore le chef des écrivains latins.

Le sujet de toutes ses comédies est emprunté au théâtre grec. Toutes avaient un prologue dans lequel l'auteur exposait l'argument de la pièce et indiquait les sources auxquelles il avait puisé ; mais les deux tiers de ces prologues sont perdus. Plaute semble avoir mis à contribution Diphile et Philémon, bien plus que Ménandre, « cet astre de la comédie nouvelle ». Il y a aussi en lui des ressouvenirs manifestes d'Aristophane et d'Épicharme, bien autrement vifs et mordants que les poètes du siècle d'Alexandre (1). Une de ces pièces, *Amphitryon*, désignée par lui sous le nom de tragi-comédie, parce que les personnages du drame sont des dieux et des rois, doit avoir pour modèle le sceptique et railleur Épicharme. Mais, quels que soient les sujets qu'il emprunte, Plaute donne à son œuvre une forme originale. Il prenait d'ailleurs toutes les libertés possibles avec ses modèles, supprimait des épisodes et des personnages, les remplaçait par d'autres. Térence le lui reproche à mots couverts dans le prologue des *Adelphes*. Voilà donc bien des éléments divers et ennemis, à ce qu'il semble, pour composer une œuvre dont l'unité est la première loi. Un plébéien de Rome, condamné à un métier servile, imitant les chefs-d'œuvre de l'atticisme hellénique ; les imitant avec une grande liberté, les transformant au point de faire aimer à la populace de Rome, gens grossiers, violents, tapageurs, des sujets, des personnages, des mœurs qui n'ont aucun rapport avec le train ordinaire de la vie nationale. Les fausses couleurs abondent, il ne peut en être autrement : une reproduction fidèle de la société grecque au temps de

(1) Consultez sur le caractère des imitations de Plaute la thèse de M. Boissier. *Quomodo græcos poetas Plautus transtulerit*. Paris, 1857.

Ménandre n'eût eu aucun charme pour les Romains du sixième siècle. Il fallait leur rappeler incessamment et par une foule de détails la patrie absente de l'œuvre originale. Le lieu de la scène est toujours hors de Rome, toujours en Grèce ou en Sicile ; les Romains sont appelés barbares, suivant l'usage grec. Tous les personnages sont grecs, portent le pallium (*comedia palliata*), mais le Romain retrouve Rome à chaque instant. Les dieux ont des noms romains, les cérémonies du culte sont romaines, les termes de la langue militaire et juridique sont empruntés à la langue nationale. Plaute conserve bien çà et là les mots de *démarques* et d'*agoranomes* ; mais le plus souvent ce sont des *édiles*, des *préteurs*, des *triumvirs*, des *curions*. Nous retrouvons le Vélabre et le Capitole en Étolie. Le poète se permet aussi en passant de décocher quelques traits sarcastiques contre certaines villes d'Italie, comme Atella, Préneste, Capoue ; il se répand même en invectives générales contre les usuriers, les accapareurs, les suborneurs de témoins, les collecteurs d'impôts et d'amendes, les marchands d'huile... Mais il s'arrête court, et pense au sort de Nævius. « Je suis bien sot, dit-il, de me mêler des affaires publiques : il y a des magistrats faits pour cela. » Tout au plus se permet-il, dans le prologue ou à la fin de la pièce, quelques allusions aux événements de la guerre, des vœux pour la victoire de sa patrie. Il ne pourrait aller impunément plus loin. La loi et la police s'y opposent. Mais il ne lui est pas interdit de transformer à sa fantaisie le modèle grec : on tolérera des personnages romains, s'ils ont le pallium grec, s'ils sont transplantés en Grèce : il faut même qu'il en soit ainsi, ou le public préférera à ces froides exhibitions de la société hellénique les saltimbanques et les jongleurs.

Mais y a-t-il à Rome des hétaires, des leno, des soldats fanfarons, des parasites spirituels, des esclaves fins, rusés, des pères faciles et accommodants, qui font la débauche avec leurs fils? Rien de tout cela n'existe encore, à vrai dire, et n'existera guère que cent ans plus tard. Les conversations délicates, les sentiments raffinés, la philosophie aimable, qui donnent une couleur particulière et un charme exquis au modèle grec, tout cela sera-t-il, pourra-t-il être reproduit? En aucune façon. Les principaux événements, la charpente du drame, la situation des personnages : voilà ce que Plaute emprunte; mais pour tout le reste il n'en a souci. Il transforme tout, épaisit, grossit, charge tout. Ses parasites, ce ne sont point des gens de bonne compagnie, qui pratiquent avec une habileté consommée l'art de se faire inviter à dîner; ce sont de pauvres diables qui payent bien cher les aliments qu'on leur jette : « Pour être parasite, il faut savoir endurer les soufflets, et les pots qu'on vous casse sur la tête; » on les relègue au bas bout de la table, sur un escabeau. Ce sont des Spartiates (*Lacones*), car ils supportent tout, particulièrement les coups (*plagipatidæ*). Quand le vin a échauffé les convives et les a mis en bonne humeur, plats, vases, cendre, ordures, eau glacée, ils lancent à la tête du parasite tout ce qui leur tombe sous la main. Il quitte tout sanglant la table inhospitalière : convives et spectateurs rient aux larmes des mésaventures du misérable. Pour l'esclave, même transformation du type primitif. La comédie nouvelle, contemporaine d'Épicure et de Zénon, est pleine des plus belles maximes sur l'égalité des hommes, et contre le préjugé de la servitude. L'esclavage n'est qu'un mot : voilà ce

que répètent tous les personnages de Ménandre. Dans la vie ordinaire, l'esclave était en effet traité avec douceur : les Grecs n'ont jamais eu cette dureté du Romain propriétaire envers sa chose. L'esclave grec fait en réalité partie de la famille, non comme le bœuf ou le chien, mais comme un homme ; à Rome, c'est un meuble animé. L'esclave joue un rôle considérable dans la comédie grecque ; il est même souvent représenté comme supérieur à son maître par l'intelligence et le dévouement. Plaute accepte le plus souvent cette donnée de l'original ; mais l'esclave a toujours le fouet pendu sur les épaules : une effrayante richesse d'injures sinistres, menaçantes, est déployée pour lui ; des supplices d'une incroyable variété sont sans cesse mis sous ses yeux ; lui-même plaisante sur les ingénieux raffinements imaginés pour le torturer. Il faut qu'il rie et soit gai même sous les coups. Le Romain, le pauvre diable qui tournait la meule du meunier, se souvient de ce qu'il a vu et souffert. Ce qu'il y avait de plus difficile à transporter sur la scène romaine, c'était la vie intérieure des familles grecques, qui semblent plutôt des associations volontaires dont une commune tolérance adoucit le joug, que la sévère collaboration à l'œuvre si grave de l'éducation des enfants. En Grèce, l'épouse jouit d'une grande liberté : la douceur et la facilité des mœurs l'exigeaient ; de plus, la femme riche était par sa dot même affranchie. Le mari, plus libre encore, vivait volontiers hors de chez lui et chez les hétaires ; les filles, élevées légèrement et surveillées plus légèrement encore, étaient souvent exposées à de singuliers accidents. Quant aux fils, émancipés de bonne heure, ils imitaient leurs pères ; et il dut arriver plus d'une fois que le père et le fils se trouvèrent

rivaux. Quel spectacle à présenter aux Romains du milieu du sixième siècle, que celui de cette dissolution intime et profonde de la famille ! C'étaient des personnages grecs ; mais de tels exemples, vissent-ils du fond de l'Orient, n'étaient pas bons à mettre sous les yeux des Romains. Plaute l'a fait. Rien de plus révoltant que le sujet des *Bacchis*, de l'*Asinaria*, de *Casina*, et les détails de la pièce. Les pères font bon marché de leur autorité et de leur majesté : ils n'ont conservé du caractère romain qu'un seul trait ; ils sont avarés, ils pardonnent facilement les folies amoureuses, mais, s'il leur en coûte quelque chose, ils s'emportent. Quant aux fils, ils raillent volontiers leur père, et s'entendent avec des esclaves pour le voler. Seule la mère de famille est respectée. La matrone a protégé la femme grecque. Plaute se borne à la représenter comme importune, chagrine, acariâtre, soupçonneuse : « C'est, disait le censeur Métellus au peuple, un ennui nécessaire... » Mais du moins elle est chaste, jalouse de son honneur et de ses droits. Même dans la position équivoque où la supercherie de Jupiter a placé Alcmène, elle ne perd rien de sa majesté et de ses droits au respect. Panégryris et Pinacie dans le *Stichus*, Palæstra, dans le *Rudens*, Alcmène, dans l'*Amphitryon*, sont de belles images de la vertu féminine. Mais tout cela, on le voit, forme un composé assez étrange ; dans ce mélange de grossièreté romaine et de fine corruption hellénique, le seul enseignement qui se fasse jour n'est pas précisément celui de l'honneur, de la chasteté et de la vertu. Le poète ne se faisait pas illusion sur la portée de son œuvre et s'en souciait médiocrement. *Gestit enim nummum in loculos demittere*. C'était le ton ordinaire de la comédie. Il termine ainsi les *Captifs*, pièce morale et héroïque en

6
ciccalitè

7

quelques scènes : « Spectateurs, cette pièce est faite sur
 « le modèle des bonnes mœurs. Elle ne renferme ni
 « scène d'amour ni mouvements déshonnêtes, ni supposi-
 « tion d'enfant, ni escroquerie ; pas de jeune homme
 « amoureux qui affranchisse sa maîtresse à l'insu de son
 « père. Elles sont rares les comédies de ce genre, des
 « comédies qui rendent meilleurs ceux qui y assistent.
 « Et maintenant, si vous le voulez bien, si nous avons
 « réussi à vous plaire, témoignez-le par ce geste : ap-
 « plaudissez, vous qui voulez récompenser la vertu. »

On ne peut donc en douter, le théâtre propagea la corruption : peintures aimables du vice, mépris des devoirs de la famille, glorification du plaisir, de l'amour, subordination de tout sentiment sérieux et élevé ; le public romain ne put impunément être mis à un tel régime moral. Si la police romaine, au lieu d'obéir à un scrupule d'orgueil national peu intelligent, eût accordé aux poètes plus de liberté, le théâtre eût été moins licencieux. Une certaine gravité naturelle à ce peuple eût tempéré les écarts de la verve comique (1). Mais qu'importait à Plaute l'immoralité des sujets et des personnages ? Tout cela venait de Grèce. Comme si le poison, pour être étranger, n'était pas du poison ! Le mauvais l'emporta donc sur le bon ; mais il y eut du bon. Si le patriotisme romain ne trouva aucun aliment dans le théâtre étranger importé à Rome, il ne faut pas trop s'en plaindre. Un souffle nouveau pénétra dans l'Italie, et jusqu'au cœur du Sénat. L'idée de l'égalité des hommes, fus-

(1) Et d'ailleurs la société romaine d'alors n'eût pas fourni au poète les types que la Grèce seule pouvait donner.

sent-ils séparés par les mers, les lois, la langue, les institutions, les préjugés de toute nature, se fit jour. La littérature grecque postérieure au siècle de Périclès en est profondément imprégnée. L'immense empire d'Alexandre, qui rapprochait sous une même domination des peuples jusqu'alors ennemis et presque inconnus les uns aux autres, cette œuvre grandiose de fusion anime d'une inspiration nouvelle les productions des artistes et les systèmes des philosophes. On ne peut la méconnaître, cette inspiration, dans les fragments de la comédie nouvelle. Le monde commence à apparaître comme une grande cité dont tous les hommes sont citoyens. De là un singulier adoucissement dans les mœurs, l'ébranlement de bien des institutions nationales ou civiles, des revendications éloqu岸tes en faveur de l'esclave, du pauvre, une sorte de cosmopolitisme en germe. Or, par ses conquêtes, par la diffusion de sa langue, par ses colonies, par l'influence prépondérante qu'elle exerçait dans le monde, Rome était appelée à être l'instrument de cette grande révolution qui s'élaborait. Le théâtre romain y prépara jusqu'à un certain point les esprits, et contribua à ébranler les barrières que le patriotisme s'obstinait à maintenir. Nous ne sommes pas fort éloignés du temps où les Gracques se feront les interprètes passionnés des réclamations et des droits des Italiens et des dépossédés.

Plaute est un génie véritablement comique et un grand écrivain. Il a la verve et la gaieté qui manquent presque absolument à Térence. Tout lui est bon pour exciter le rire : jeux de mots, mots forgés, charge, il anime la scène d'un entrain extraordinaire. Les monologues eux-mêmes, véritables hors-d'œuvre pour nous, sont pétillants

d'esprit. Les délicats seront parfois choqués et demanderont grâce, mais il sait aussi prendre un ton plus noble ; il ne le garde pas longtemps, son public ordinaire ne l'eût pas permis. Dans cette partie de son œuvre, il rappelle notre Rabelais ; mais il lui manque ce qui fait accepter toutes les bouffonneries de l'autre : une idée. Jamais la tyrannie du goût des spectateurs ne pesa plus impérieuse sur un poète. Mais il portait le joug facilement, étant par son caractère et son éducation assez semblable à ses contemporains. Il abonde en situations d'un comique naturel, et alors sa verve est merveilleuse. Il se saisit de tout ; l'attitude, la grimace, les gestes, les moindres mots de ses personnages sont mis à nu, reproduits, chargés ; on voit la mimique sous les paroles, le poète a été acteur, on le sent bien. Cette habile et puissante économie de l'intérêt, cet à-propos de la plaisanterie pour soutenir la scène, cette bouffonnerie imprévue, grâce à laquelle le poète et l'acteur reprennent haleine et s'élancent de nouveau en avant, cette sage économie du dialogue qui à travers toutes les saillies se poursuit régulier jusqu'au bout : il faut avoir pratiqué et étudié sérieusement le théâtre pour posséder ces qualités si diverses et si rares que la nature ne donne point. Après de cela, des fautes grossières dans la composition générale et l'agencement des scènes. Il était homme à les éviter aisément s'il eût voulu s'en donner la peine ; mais quoi ! les Romains de ce temps-là se souciaient fort peu de l'observation des règles ; ils voulaient être amusés à tout prix. Horace l'a remarqué avec raison, mais il n'a pas compris que les négligences étaient imposées au poète, et qu'elles n'enlèvent presque rien à la puissante et entraînante gaieté de l'œuvre. Les caractères de Plaute

sont vivants. Il les dessine à grands traits, mais en vigoureuses saillies. Ne cherchez point les nuances délicates, les fines oppositions, l'art de distribuer l'ombre et la lumière. Les Romains de cette époque n'eussent rien compris à ces raffinements d'une pénétrante observation. Et d'ailleurs le poëte n'a pas le temps de limer patiemment son œuvre. Il prend un personnage à Philémon ou à Ménandre, le met à nu et l'habille à sa façon. C'est souvent une caricature, mais l'ensemble est vrai, saisissant ; la physionomie primitive est profondément altérée, ou plutôt c'en est une autre, qui est bien réellement l'œuvre du poëte, et que le modèle renierait. Plaute a donc une originalité vraie et puissante : il a l'audace et le vif sentiment de ce qu'il faut au théâtre de son temps. Ses fautes grossières, le plus souvent, ne viennent pas d'ailleurs. Horace lui a reproché de n'avoir pas su garder jusqu'au bout à ses personnages le caractère qu'il leur avait donné d'abord : c'était exagérer singulièrement quelques écarts de détail. Et, d'ailleurs, ces modifications brusques, surtout au dénoûment, ces revirements complets sont aussi dans la nature. Le misanthrope a commencé par aimer les hommes plus qu'ils ne méritaient. Ces coups de théâtre peuvent plaire et trouvent bien souvent un complice dans le spectateur.

6 La langue est la plus belle création du poëte. Singulièrement plus souple que celle de Nævius, elle est encore rude et heurtée, mais elle se prête à tout. Claire et vive, elle se meut aisément, malgré le luxe encore lourd des mots inutiles qui surchargent la phrase. Plaute manie en maître cet instrument encore rebelle. Exact, précis, énergique, il reste fidèle aux lois étroites de l'analogie, et il est demeuré une autorité comme source. Quant au style,

je ne sais s'il y en a de plus vif et de plus coloré. Nul écrivain n'a osé plus heureusement; il abonde en expressions trouvées, en alliances de mots ingénieuses et pittoresques; il a surtout le mouvement, l'élan brusque et imprévu.

17 Quant à la métrique, elle semble avoir plutôt consisté pour lui dans le nombre que dans la régularité du rythme. L'iambe n'y tient pas la place qui lui convient au théâtre. Le tétramètre iambique y domine; il fallait aux Romains de ce temps une certaine majesté même au théâtre. Cicéron appelle ses vers *versus innumeri*; il dit même que souvent c'est à peine si on peut y reconnaître un nombre et un vers. (*Orat.*, 55.)

12 Nous ne pouvons nous flatter de posséder le texte authentique de Plaute dans toutes ses pièces. Les acteurs ont fait subir à un grand nombre d'entre elles de graves modifications: il a été souvent interpolé. La liste même dressée par Varron ne contient-elle que des pièces de Plaute? Pendant de longs siècles on ne connut que les huit premières; les douze autres, qui ont souffert davantage, ne furent connues qu'en 1430. Les premiers manuscrits des vingt comédies ne remontent par au delà du quinzième siècle. Enfin plusieurs pièces, comme l'*Aulularia*, sont incomplètes. Quelques éditions mettent à la suite des vingt comédies de Plaute *Querolus*, œuvre sans esprit, sorte d'*Aulularia* en prose qui ne pouvait être de lui (1).

17 Plaute mourut en 570, c'est-à-dire au moins trente ans avant que l'hellénisme eût reçu définitivement droit de cité à Rome. Par certains côtés il se rattache à Nævius, qui voulut rester et resta romain; par d'autres, il se

(1) Il est à regretter que M. Ritschl ne termine pas son édition de Plaute, si bien commencée.

rapproche de Térence, qui est déjà tout imprégné d'atticisme. C'est ce qui explique son succès constant auprès du peuple, que les délicatesses de la civilisation hellénique ne touchèrent jamais, et le mépris qu'il inspira aux poètes raffinés du siècle d'Auguste. A l'exemple de Nævius, il avait composé lui-même son épithèque que voici :

Post quam est mortem aptus Plautus, comedia luget,
Scena deserta, dein Risus Ludu Jocusque
Et numeri innumeri simul omnes collacrumarunt.

Les pièces de Plaute se divisent naturellement en deux séries : l'une comprend les huit premières, qui furent seules connues jusqu'en 1430, et qui sont :

Amphitruo (Amphitryon), tragi-comédie. Le modèle de Plaute est probablement Épicharme. Bocace, Molière, Dryden, l'ont imitée.

Asinaria. Comédie empruntée à Démophile. Nous ferons remarquer à ce propos que ces terminaisons en *aria* ne veulent dire autre chose que *pièce où il est question de*. Ainsi *Asinaria*, comédie où il est question d'ânes. Le principal ressort de l'action est l'argent qui provient de la vente d'un troupeau d'ânes. « Cette comédie est très enjouée, » dit Plaute dans le prologue. Elle l'est à un tel point que nous ne pouvons en donner une analyse.

Aulularia (ou la Marmite). C'est le premier modèle de l'*Avare* de Molière. Les dernières scènes ne sont pas de Plaute, mais de l'érudit *Urceus Codrus*.

Captivi (les Captifs). C'est la plus morale des pièces de Plaute. Il n'y a ni *leno* ni amoureux. Elle fut représentée en 560, dix ans avant la mort de l'auteur. Il est probable

qu'elle inaugurerait une manière nouvelle. Elle a été imitée par *Rotrou*.

Curculio (le Charançon). C'est le nom du parasite qui y joue le principal rôle.

Casina. Comédie imitée des *Κληρούμενοι* de Diphile. Le sujet en est fort scabreux. C'est la rivalité d'un père et d'un fils.

* *Cistelloria* (ou la Corbeille). Une des premières de Plaute. Une certaine sentimentalité vertueuse, qui n'est pas sans charme, y contraste heureusement avec le cynisme d'une *lena*.

Épidicus, ou les ruses d'un esclave qui trompe le père de son jeune maître.

Les douze comédies découvertes seulement au quinzième siècle sont dans un état de conservation bien inférieur aux premières. Les mutilations, les interpolations y abondent.

Bacchides (les Bacchis). Pièce d'amour. Le prologue est apocryphe, ainsi que la première scène.

Mostellaria ou *Phasma* (le Revenant). Comédie imitée par Régnard, Addison, Destouches.

Menæchmi (les Ménéchmes). Imitée aussi par Régnard.

Miles gloriosus (le Soldat fanfaron). Rappelle le *Brambas* d'Holbein. Ce type est tout à fait étranger aux mœurs romaines.

Mercator (le Marchand). Imitation de *Ἐμπορος* de Philémon, encore une comédie dont le sujet est la rivalité d'un père et d'un fils.

Pseudolus (le Fourbe). Une des pièces de prédilection de Plaute (avec *Epidicus* et *Truculentus*). Bons tours joués à un *leno* par un esclave.

Pœnulus (le Carthaginois). Probablement traduit du *Carthaginois* de Ménandre. Il est remarquable que dans un tel sujet il n'y ait pas la moindre allusion politique. Il fallait donc que tout ce qui touchait à la vie publique des Romains fût sévèrement banni du théâtre. C'est dans le *Pœnulus* que se trouve ce fragment en langue carthaginoise qui a si longtemps exercé la sagacité des philologues (1). Le *Pœnulus* fut représenté en 563 ou 564. Il appartient donc à la dernière manière de l'auteur. Aussi y remarque-t-on une observation plus exacte, une peinture plus scrupuleuse des caractères.

Persa (le Perse.) C'est à peu près le même sujet que le *Pseudolus*. Pas de prologue.

Rudens (le Câble.) Pièce romanesque et morale empruntée à Diphile. Le prologue, prononcé par l'étoile Arcturus, est d'une grande élévation religieuse et philosophique. Tout n'était pas mauvais dans l'hellénisme que Plaute introduisait au théâtre.

Stichus. C'est le nom d'un esclave qui célèbre à la fin de la pièce le retour de son maître. Peu de mouvement, mais une singulière pureté de sentiments.

Trinummus ou le Trésor, imité du *Θησαυρός* de Philémon. Appartient aussi à la dernière manière de Plaute. Le sujet en est moral. Quelque analogie avec celui de l'Enfant prodigue.

Truculentus (le Bourru). Tentative pour donner à un esclave une sorte de rôle moral. Plaute aimait beaucoup cette comédie.

(1) Acte V.

EXTRAITS DE PLAUTE

I

Arrivée de Sosie à Thèbes.

SOSIE.

Allons nous acquitter du message dont Amphitryon nous a chargé pour Alcmène. (*Apercevant Mercure.*)

Mais qui est-ce qui se tient là devant la maison à cette heure de nuit ? Cela ne dit rien de bon.

MERCURE (*à part*).

Il n'y a pas de plus grand poltron.

SOSIE (*à part*).

Je me figure que cet homme est venu tout exprès pour rebattre mon manteau.

MERCURE (*à part*).

Il a peur, je veux m'en assurer.

SOSIE (*à part*).

C'est fait de moi. La mâchoire me démange. Certainement il va me régaler d'une provision de coups pour mon arrivée. Il est trop bon. Mon maître m'a fait veiller ; lui avec ses gourmandes veut me faire dormir. Je suis mort ! Voyez, qu'il est grand et robuste.

MERCURE (*à part*).

Parlons haut pour qu'il m'entende ; il faut redoubler son effroi. (*Haut.*) Allons, mes poings, ne soyez pas de mauvais pourvoyeurs. Il me semble qu'il s'est passé un siècle, depuis qu'hier vous couchâtes par terre ces quatre hommes bien endormis et nus comme ver.

SOSIE (*à part*).

Ah ! que je crains de changer de nom aujourd'hui ! de

Sosie je deviendrai Quintus! Il dit qu'il a couché par terre quatre hommes : je tremble d'augmenter le nombre (1).

MERCURE (*dans l'attitude d'un homme qui se prépare à frapper*).

Or çà, qu'on se dispose.

SOSIE (*à part*).

Le voilà qui s'apprête et qui se met sous les armes.

MERCURE (*à part*).

Il ne s'en ira pas sans tâter de mes gourmades.

SOSIE (*à part*).

Qui donc?

MERCURE.

Le premier que je rencontrerai... je lui fais avaler mes poings.

SOSIE (*à part*).

Non, non, je ne mange pas la nuit, si tard ; je viens de souper. Tu feras mieux de servir ce repas à des gens en appétit.

MERCURE (*à part*).

Ces poings-là sont d'un assez bon poids.

SOSIE (*à part*).

Je suis perdu ! Il essaye la pesanteur de ses poings.

MERCURE.

Si je commençais à le caresser pour l'endormir.

SOSIE (*à part*).

Tu me ferais grand bien. Voilà trois nuits que je ne dors pas.

MERCURE.

Je suis très-mécontent de ma main. Elle ne sait plus frapper comme il faut un visage. Un homme ne doit plus être reconnaissable, quand on lui a frotté le museau avec le poing.

SOSIE (*à part*).

Il va me mettre en presse, et me façonner à neuf la figure.

MERCURE (*à part*).

Il faut qu'il ne reste pas un seul os à une mâchoire, si les coups sont bien appliqués.

SOSIE (*à part*).

Il a sans doute envie de me désosser comme une mu-

(1) Quintus le cinquième.

rène. Va-t'en, vilain désosseur d'hommes. C'est fait de moi, s'il m'aperçoit.

MERCURE (*à part*).

Ne sens-je pas ici quelqu'un ? C'est tant pis pour lui.

SOSIE (*à part*).

O ciel ! est-ce que j'ai de l'odeur ?

MERCURE.

Il ne peut pas être éloigné.

SOSIE (*à part*).

C'est un sorcier.

MERCURE (*à part*).

Les poings me grillent.

SOSIE (*à part*).

Si tu les apprêtes pour moi, attendris-les un peu contre la muraille.

MERCURE (*à part*).

Des paroles ont volé jusqu'à mes oreilles.

SOSIE.

Que je suis malheureux d'avoir des paroles volantes ! Il fallait leur couper les ailes.

MERCURE (*à part*).

Il vient au galop chercher sa ruine.

SOSIE (*à part*).

Je ne suis pas à cheval.

MERCURE (*à part*).

Allons ! une bonne charge de coups.

SOSIE (*à part*).

La traversée m'a bien assez fatigué. J'ai encore mal au cœur. A peine si je puis marcher sans rien porter ; comment ceux-tu que j'aïlle avec ton fardeau ?

MERCURE (*à part*).

Assurément, j'entends ici parler je ne sais qui.

SOSIE (*à part*).

Je suis sauvé, il ne m'a pas vu. Il dit qu'il a entendu parler je ne sais qui ; moi je m'appelle Sosie.

MERCURE, *à part.*

Une voix, ce me semble, est venue de ce côté frapper mon oreille.

SOSIE, *à part.*

J'ai peur de payer aujourd'hui pour ma voix qui le frappe.

MERCURE.

Le voici justement qui s'approche.

SOSIE, *à part.*

Je tremble de tout mon corps. Je ne saurais dire en quel lieu de la terre je suis dans ce moment. La terreur me rend perclus, immobile. C'en est fait de Sosie et du message de mon maître. Mais non, parlons-lui vertement, pour qu'il me croie homme de cœur, il n'osera pas me toucher.

MERCURE.

Où vas-tu toi qui portes Vulcain dans cette prison de coché ?
(une lanterne).

SOSIE.

Qu'est-ce que cela te fait, à toi qui brises les os des gens à coups de poings ?

MERCURE.

Es-tu esclave ou libre ?

SOSIE.

L'un ou l'autre, selon mon bon plaisir.

MERCURE.

Ah ça ! vraiment, répondras-tu ?

SOSIE.

Je te réponds, vraiment.

MERCURE.

Enclume à coups de bâton.

SOSIE.

A l'instant tu mens.

MERCURE.

Je te ferai bientôt convenir que je dis vrai.

SOSIE.

Ce n'est pas nécessaire.

MERCURE.

Puis-je enfin apprendre où tu vas ? à qui tu es ? ce qui t'amène ?

SOSIE.

Je vais là, j'appartiens à mon maître. Es-tu plus savant ?

MERCURE.

Tu ne cesseras pas de faire le bel esprit ? Que cherches-tu auprès de cette demeure ?

SOSIE.

Qu'y cherches-tu toi-même ?

MERCURE.

Le roi Créon met ici toutes les nuits une sentinelle.

SOSIE.

Grand merci d'avoir protégé notre logis en notre absence ! Mais tu peux t'en aller à présent ; dis-lui que les gens de la maison sont de retour.

MERCURE.

Je ne sais à quel titre tu peux en être ; mais si tu ne t'éloignes au plus vite, notre ami, tu ne seras pas reçu en ami de la maison.

SOSIE.

Mais je demeure ici, te dis-je, et je suis serviteur des maîtres de ce logis.

MERCURE.

Prends garde, tu vas être battu ; dépêche-toi de partir.

SOSIE.

Comment ! tu voudrais, quand j'arrive, m'interdire l'entrée de chez nous ?

MERCURE.

C'est ici ta demeure ?

SOSIE.

Je te dis que oui.

MERCURE.

Qui donc est ton maître ?

SOSIE.

Amphitryon, maintenant général des Thébains, époux d'Alcène.

MERCURE.

Dis-moi quel est ton nom ?

SOSIE.

A Thèbes, on m'appelle Sosie, fils de Dave.

MERCURE.

O comble de l'effronterie ! tu te repentiras de venir avec un tissu de fourberies et de mensonges.

SOSIE.

Point du tout, je viens avec un tissu de laine et non de mensonges.

MERCURE.

C'est toi qui mens, car tu viens avec tes pieds et non avec un tissu de laine.

SOSIE.

Oui-dà.

MERCURE.

Oui-dà, tu mérites d'être rossé pour tes impostures.

SOSIE.

Oui-dà, je m'en passerai.

MERCURE.

Oui-dà, tu le seras malgré toi. Tiens, voilà qui est fait ; on ne te demande pas ton avis. (*Il le bat.*)

SOSIE.

Grâce ! par humanité !

MERCURE.

Oses-tu dire encore que tu es Sosie, quand c'est moi qui le suis ?

SOSIE.

Je suis perdu !

MERCURE.

Tu n'y es pas encore : ce sera bien autre chose. A qui appartiens-tu maintenant ?

SOSIE.

A toi, puisque ton poing t'a mis en possession de ma personne. O Thébains ! citoyens ! à l'aide !

MERCURE.

Tu cries, bourreau ! parle : pourquoi viens-tu ?

SOSIE.

Pour exercer ton humeur battante.

MERCURE.

A qui appartiens-tu ?

SOSIE.

A Amphitryon, te dis-je, moi, Sosie.

MERCURE.

Je t'assommerai pour mentir ainsi. C'est moi qui suis Sosie. Ce n'est pas toi.

SOSIE, *à part.*

Plût aux dieux que tu le fusses au lieu de moi, comme je t'étrillerai !

MERCURE.

Tu murmures.

SOSIE.

Je me tais.

MERCURE.

Qui est ton maître ?

SOSIE.

Qui tu voudras.

MERCURE.

Et ton nom ?

SOSIE.

Aucun, que celui qu'il te plaira que je porte.

MERCURE.

Tu me disais que tu étais Sosie à Amphitryon.

SOSIE.

Je me suis trompé ; c'est associé à Amphitryon que je voulais dire.

MERCURE.

Je le savais bien que nous n'avions pas d'autre esclave Sosie que moi. Tu as perdu l'esprit.

SOSIE, *à part.*

Que n'en as-tu fait autant de tes poings !

MERCURE.

C'est moi qui suis ce Sosie que tout à l'heure tu prétendais être.

SOSIE.

Je t'en supplie, permets-moi de te parler en paix, et sans que les poings soient de la partie.

MERCURE.

Eh bien ! faisons trêve pour un moment, et parle.

SOSIE.

Je ne parlerai pas que la paix ne soit conclue ; tu es trop fort quand on en vient aux coups.

MERCURE.

Dis tout ce que tu voudras, je ne te ferai pas de mal.

SOSIE.

Tu me le promets ?

MERCURE.

Oui.

SOSIE.

Et si tu me trompes ?

MERCURE.

Qu'alors retombe sur Sosie la colère de Mercure.

SOSIE.

Écoute donc. A présent je peux parler librement sans rien déguiser. Je suis Sosie, esclave d'Amphitryon.

MERCURE.

Encore !

SOSIE.

J'ai fait la paix, j'ai fait un traité. Je dis la vérité.

MERCURE.

Mille soufflets !

SOSIE.

Ce que tu voudras, comme tu voudras, tu es le plus fort. Mais tu auras beau faire ; par Hercule ! je ne me renierai pas.

MERCURE.

Par la mort, tu ne m'empêcheras pas aujourd'hui d'être Sosie.

SOSIE.

Et toi, par Pollux, tu ne m'empêcheras pas d'être moi, et d'appartenir à mon maître. Il n'y a pas ici d'autre esclave nommé Sosie que moi, qui ai suivi Amphitryon à l'armée.

MERCURE.

Il est fou.

SOSIE.

Tu me gratifies de ton propre mal. Quoi, diantre ! est-ce que je ne suis pas Sosie, l'esclave d'Amphitryon ? notre vaisseau ne m'a-t-il pas conduit ici cette nuit, du port Persique ? mon maître ne m'a-t-il pas envoyé ici ? n'est-ce pas moi qui suis devant notre maison ? n'ai-je pas une lanterne à la main ? ne parlé-je pas ? ne suis-je pas éveillé ? ne m'a-t-il pas tout à l'heure meurtri de coups ? Vraiment oui, ma pauvre mâchoire ne s'en ressent que trop. C'est trop tarder, entrons chez nous.

MERCURE.

Chez vous ?

SOSIE.

Oui, sans doute.

MERCURE.

Non, tu n'as dit que des mensonges. C'est moi qui suis Sosie, esclave d'Amphitryon. Notre vaisseau est parti cette nuit du port Persique, et nous avons pris la ville où régna Ptérélas, et nous avons défait les légions des Téléboens, et mon maître a tué de sa propre main Ptérélas dans le combat.

SOSIE.

Je m'en crois à peine, quand je l'entends parler de la sorte. C'est qu'il dit tout, de point en point, exactement. Mais voyons. Sur le butin enlevé aux Téléboens, qu'a-t-on donné à Amphitryon ?

MERCURE.

La coupe d'or qui servait au roi Ptérélas dans ses repas.

SOSIE.

C'est cela. Et où est-elle à présent ?

MERCURE.

Dans un coffret scellé du cachet d'Amphitryon.

SOSIE.

Et quel signe porte le cachet ?

MERCURE.

Un soleil levant sur un quadrigé. Pourquoi toutes ces questions insidieuses, bourreau ?

SOSIE, *à part.*

Voilà des preuves convaincantes. Je n'ai plus qu'à trouver un autre nom. D'où a-t-il vu tout cela ? Mais je vais bien l'attraper. Ce que j'ai fait tout seul, sans témoin dans notre tente, c'est ce qu'il ne pourra pas me dire. (*Haut.*) Si tu es Sosie, pendant le fort de la bataille que faisais-tu dans la tente ? Je m'avoue vaincu si tu le dis.

MERCURE.

Il y avait un tonneau de vin ; je remplis de ce vin un grand flacon.

SOSIE.

L'y voilà !

MERCURE.

Et tel qu'il était sorti du sein maternel, je l'avalai tout pur.

SOSIE.

C'est merveille, s'il n'était caché dans le flacon. Le fait est vrai. J'ai bu un grand flacon de vin pur.

MERCURE.

Eh bien ! t'ai-je convaincu que tu n'es pas Sosie ?

SOSIE.

Tu prétends que je ne le suis pas ?

MERCURE.

Oui, certes, puisque c'est moi qui le suis.

SOSIE.

J'atteste Jupiter que je n'en impose pas.

MERCURE.

Et moi j'atteste Mercure que Jupiter ne te croit pas. Il s'en rapportera plus, j'en suis sûr, à ma simple parole qu'à tous tes serments.

SOSIE.

Qui suis-je donc, au moins, si je ne suis pas Sosie ? je te le demande.

MERCURE.

Quand je ne voudrai plus être Sosie, alors tu pourras l'être. Mais à présent que je le suis, je t'assommerai si tu ne t'en vas, mortel sans nom.

SOSIE.

Par Pollux ! plus je l'examine, et plus je reconnais ma figure. Voilà bien ma ressemblance, comme je me suis vu souvent dans un miroir. Il a le même chapeau, le même habit. Il me ressemble comme moi-même. Le pied, la jambe, la taille, les cheveux les yeux, la bouche, les joues, le menton, le cou ; tout enfin. Vraiment, s'il a le dos labouré de cicatrices, il n'y a pas de ressemblance plus ressemblante. Cependant, quand j'y pense, je suis toujours ce que j'étais. Certes, je connais mon maître, je connais notre maison, j'ai l'usage de ma raison et de mes sens. Ne nous arrêtons pas à ce qu'il peut dire, frappons.

MERCURE.

Où vas-tu ?

SOSIE.

A la maison.

MERCURE.

Quand tu monterais sur le char de Jupiter, pour t'enfuir au plus tôt, tu aurais peine encore à éviter l'orage qui te menace.

SOSIE.

Ne m'est-il pas permis de rapporter à ma maîtresse ce que mon maître m'a chargé de lui dire ?

MERCURE.

A ta maîtresse, oui, tant que tu voudras ; mais pour la nôtre, ici, je ne souffrirai pas que tu lui parles. Si tu m'irrites, tu n'emporteras d'ici que les débris de tes reins.

SOSIE.

J'aime mieux me retirer. O dieux immortels, secourez-moi ! que suis-je devenu ? où m'a-t-on changé ? comment ai-je perdu ma figure ? est-ce que je me serais laissé là-bas par mégarde ? car il possède mon image, celle qui fut mienne jusqu'aujourd'hui. Vraiment on me fait de mon vivant un honneur qu'on ne me rendra pas après ma mort. Allons retrouver au port Amphitryon ; je lui raconterai tout ce qui s'est passé, si toutefois il ne me méconnaît pas aussi. O Jupiter ! fais-moi ce bonheur, et puissé-je aujourd'hui, devenu chauve par l'office du rasoir, me coiffer du chapeau d'affranchi (1) !

(Plaute, *Amphitryon*, acte I, scène 1.)

II

L'Avare au marché.

EUCLION.

J'ai voulu faire un effort et me régaler pour la noce de ma fille. Je vais au marché, je demande : Combien le poisson ? trop cher. L'agneau ? trop cher. Le bœuf ? trop cher. Veau, marée, charcuterie, tout est hors de prix. Impossible d'en approcher, d'autant plus que je n'avais pas d'argent. La colère me

(1) Rapprocher cette scène de la scène semblable de l'*Amphitryon* de Molière.

prend et je m'en vais, n'ayant pas le moyen d'acheter. Ils ont été ainsi bien attrapés, tous ces coquins-là. Et puis, dans le chemin, j'ai fait réflexion : quand on est prodigue les jours de fête, on manque du nécessaire les autres jours ; voilà ce que c'est que de ne pas épargner. C'est ainsi que la prudence a parlé à mon esprit et à mon estomac ; j'ai fait entendre raison à la sensualité, et nous ferons la noce le plus économiquement possible. J'ai acheté ce peu d'encens et ces couronnes de fleurs ; nous les offrirons au dieu Lare, dans notre foyer, pour qu'il rende le mariage fortuné. Mais que vois-je ? ma porte est ouverte ! Quel vacarme dans la maison ! Malheureux ! est-ce qu'on me vole ?

CONGRION (*de l'intérieur de la maison*).

Va demander tout de suite, chez le voisin, une plus grande marmite. Celle-là est trop petite pour ce que je veux faire.

EUCLION.

Hélas ! on m'assasine. On me ravit mon or, on cherche la marmite ; je suis mort, si je ne cours en toute hâte. Apollon, je t'en conjure, viens à mon secours. Perce de tes traits ces voleurs de trésors : tu m'as déjà défendu en semblable péril. Mais je tarde trop, courons avant qu'on m'ait égorgé. (*Plaute, la Marmite, acte II, scène III.*)

III

Désespoir de l'avare à qui on a volé son trésor.

EUCLION.

Je suis mort ! je suis égorgé ! je suis assassiné ! Où courir, où ne pas courir ? Arrêtez ! arrêtez ! Qui ? lequel ? je ne sais ; je ne vois plus, je marche dans les ténèbres. Où vais-je ? où suis-je ? Qui suis-je ? Je ne sais ; je n'ai plus ma tête. Ah ! je vous prie, je vous conjure, secourez-moi. Montrez-moi celui qui me l'a ravie..... Vous autres, cachés dans vos robes blanchies, et assis comme des honnêtes gens..... Parle, toi, je veux t'en croire ; ta figure annonce un homme de bien... Qu'est-ce ? pourquoi riez-vous ? On vous connaît tous. Certainement il y a ici plus d'un voleur... Eh bien ! dis, aucun d'eux ne l'a prise?..... Tu

me donnes le coup de la mort. Dis-moi donc, qui est-ce qui l'a ? Tu l'ignores ! Ah ! malheureux, malheureux ! C'est fait de moi ; plus de ressource, je suis dépouillé de tout ! Jour déplorable, jour funeste, qui m'apporte la misère et la faim ! Il n'y a pas de mortel sur la terre qui ait éprouvé un pareil désastre. Et qu'ai-je affaire de la vie, à présent que j'ai perdu un si beau trésor, que je gardais avec tant de soin ? Pour lui je me dérobaï le nécessaire, je me refusais toute satisfaction, tout plaisir. Et il fait la joie d'un autre qui me ruine et qui me tue ! Non, je n'y survivrai pas. (Plaute, *la Marmite*, acte IV, scène ix.)

IV

Dévouement de l'esclave Tyndare qui s'est fait passer pour son maître Philocrate et lui a fait rendre la liberté.

HÉGION, TYNDARE, ARISTOPHONTE.

PLUSIEURS ESCLAVES.

HÉGION.

Qu'on mette à l'instant les menottes à ce pendard.

TYNDARE.

Qu'est-ce que cela signifie ? quel mal ai-je fait

HÉGION.

Tu le demandes ? Recueille la moisson de tes crimes, bon semeur, bon sarcleur.

TYNDARE.

Pourquoi n'as-tu pas dit d'abord bon herseur ? La herse précède toujours le sarcloir, dans le labourage.

HÉGION.

Avec quelle hardiesse il me brave !

TYNDARE.

La hardiesse sied bien à un esclave innocent et sans reproches, surtout devant son maître.

HÉGION.

Allons, serrez-lui vigoureusement les mains, je vous l'ordonne.

TYNDARE.

Je t'appartiens; tu peux même les faire couper. Mais qu'est-ce? pourquoi cette colère?

HÉGION.

Parce que tu as fait tout ce qui dépendait de toi, imposteur, avec tes impostures scélérates, pour massacrer moi et mon bien, pour couper bras et jambe à ma fortune, pour exterminer mes espérances avec tous mes calculs. Ne m'as-tu pas dérobé Philocrate par tes mensonges? Je l'ai cru esclave, et je t'ai cru libre, selon que vous disiez; vous aviez ainsi fait échange de noms entre vous.

TYNDARE.

Oui, je l'avoue, la chose s'est faite comme tu le dis, et par moi; il t'a échappé, grâce à mes feintes et à mon adresse. Est-ce donc cela, par Hercule! qui m'attire ton courroux?

HÉGION.

Oui, et ce qui t'attirera de terribles supplices.

TYNDARE.

Pourvu que je n'aie pas mérité la mort, elle m'effraye peu. Si je meurs ici, et qu'il ne revienne pas, ainsi qu'il l'a promis, moi, j'aurai l'honneur, après mon trépas, d'avoir tiré mon maître captif de la servitude et des mains de l'ennemi, de l'avoir renvoyé en liberté dans son pays chez son père, et d'avoir exposé ma tête aux périls pour qu'il ne périt pas.

HÉGION.

Va donc jouir de ta gloire sur les bords de l'Achéron.

TYNDARE.

Qui périt pour la vertu ne meurt pas.

HÉGION.

Quand je t'aurai fait passer par les plus cruelles tortures, et que je t'aurai mis à mort pour tes manœuvres, qu'on dise, après, ou que tu es mort ou que tu as péri, il ne m'importe guère; on peut dire même que tu vis, pourvu que tu périsses.

TYNDARE.

Par Pollux! ce ne serait pas impunément que tu ferais cela, si Philocrate revient, comme j'en suis sûr.

HÉGION.

T'avais-je recommandé de ne pas me tromper?

TYNDARE.

Oui.

HÉGION.

Pourquoi as-tu osé me mentir?

TYNDARE.

Parce que la vérité nuisait à celui que je voulais servir, et que mon mensonge lui est utile à présent.

HÉGION.

Mais il te sera nuisible, à toi.

TYNDARE.

C'est très-bien, mais j'ai sauvé mon maître; je suis heureux de l'avoir sauvé, lui à qui son père m'avait attaché pour être son gardien. Penses-tu que j'aie fait une mauvaise action?

HÉGION.

Très-mauvaise.

TYNDARE.

Moi je dis qu'elle est bonne; mon sentiment diffère du tien. Réfléchis un peu: si un de tes esclaves se conduisait ainsi envers ton fils, quel gré ne lui en saurais-tu pas? Affranchirais-tu, oui ou non, un tel serviteur? ne te serait-il pas bien cher? Réponds (1).

HÉGION.

Cela se peut.

TYNDARE.

De quoi donc me sais-tu mauvais gré?

HÉGION.

D'avoir été plus fidèle à un autre qu'à moi.

TYNDARE.

Quoi! tu aurais voulu qu'il te suffit d'un jour et d'une nuit pour changer le cœur d'un captif tout nouveau, tout récent, et de la veille à ton service, au point qu'il préférât ton intérêt à celui d'un homme avec qui il a passé sa vie dès l'enfance?

HÉGION.

Demande donc à l'autre qu'il t'en soit reconnaissant. (*Aux esclaves.*) Conduisez-le où il doit être, pourvu de grosses et lourdes

(1) Cette hypothèse est justement la réalité.

chaines. De là tu iras tout droit à la carrière, et, au lieu de huit pierres que tirent les autres par jour, il faudra que tu fasses moitié plus d'ouvrage ; autrement tu prendras le nom de *Sext-centoplagus* (1).

ARISTOPHONTE.

Par les dieux et les hommes ! je t'en conjure, Hégion, ne perds pas ce malheureux.

HÉGION.

On y aura soin. La nuit il sera gardé dûment enchaîné ; le jour, il demeurera sous terre à fendre le roc. Je veux que son supplice dure longtemps. Il n'en sera pas quitte pour une journée.

ARISTOPHONTE.

Est-ce bien certainement arrêté ?

HÉGION.

Aussi certainement qu'on doit mourir un jour. Emmenez-le promptement à la forge d'Hippolyte ; dites qu'on lui applique de fortes entraves, et menez-le ensuite chez mon affranchi Cardalus, à la porte de la ville, à la carrière. Recommandez de ma part qu'on ait soin de lui, si bien qu'il ne soit pas plus maltraité que celui qu'on maltraite le plus.

TYNDARE.

Pourquoi voudrais-je être sauvé, si tu ne le veux pas ? Ma vie est en péril à tes périls et risques. Après la mort il n'y a plus dans la mort aucun mal que j'aie à redouter. Quand mes jours se prolongeraient jusqu'au terme le plus reculé, courte sera toujours la durée des souffrances dont tu me menaces.

Adieu — le ciel te conserve ! quoique tu mérites un autre vœu. Toi, Aristophonte, que les dieux te rendent ce que tu m'as fait ! car c'est à toi que je suis redevable de mon infortune.

HÉGION.

Qu'on l'emmène.

TYNDARE.

Je ne demande qu'une chose : si Philocrate revient, permets-moi de lui parler.

(1) Qui reçoit mille coups.

HÉGION, *aux esclaves.*

Vous êtes morts si vous ne l'emmenez hors de ma présence.

TYNDARE.

On me tire, on me pousse, par Hercule ! ne me faites pas violence.

HÉGION.

On le conduit en lieu de sûreté, où il mérite d'être. Ce sera une leçon pour les autres captifs, s'il était quelqu'un qui fût tenté de faire une action pareille. Sans celui-ci, qui m'a tout découvert, ils me mèneraient encore avec leurs ruses comme un âne bridé.

Désormais je ne me fie plus à personne. C'est assez d'avoir été dupe une fois. Quel malheur ! j'espérais avoir racheté mon fils de la servitude, mon espoir s'est évanoui. J'ai perdu un fils, qu'un esclave me ravit à l'âge de quatre ans, et j'en'ai jamais retrouvé ni l'esclave ni l'enfant ; mon aîné est tombé au pouvoir de l'ennemi. Quel funeste sort ai-je donc ? il semble que je mettes au monde des fils pour rester isolé sur la terre. (*A Aristophonte.*) Suis-moi, que je te ramène où je t'ai pris. Je veux n'avoir de pitié pour personne, puisque personne n'a pitié de moi.

ARISTOPHONTE.

J'inaugurais ma sortie de prison ; il me faut, à ce que je vois, réinaugurer ma captivité.

(*Plaute, les Captifs, acte III, scène v.*)

Tyndare représente l'esclave sous un jour nouveau. — Sosie est lâche, gourmand ; il a tous les vices qui naissent de la servitude. Tyndare est noble, dévoué, courageux. — Aussi quelle élévation dans le langage ! Comme il abandonne volontiers la vie, heureux qu'il est d'avoir sauvé son jeune maître ! — Ce caractère est une des plus belles créations de Plaute.

V

Embarras du parasite.

ERGASILE, *seul.*

Malheureux est le mortel qui cherche sa vie, et la trouve à grand'peine ! plus malheureux celui qui se donne de la peine

sans rien trouver ! Malheureux sans égal celui qui a faim et n'a pas de quoi manger !

La maudite journée ! que j'aurais plaisir à lui arracher les yeux, si je pouvais ! C'est elle qui met l'avarice dans le cœur de tous ceux à qui je m'adresse. Non, je n'en vis jamais de plus famélique, de plus soulée de jeûnes, de plus malencontreuse en toutes ses recherches. Mon ventre et mes mâchoires aujourd'hui chôment la fête de la famine. Peste soit du métier de parasite ! je lui dis adieu. La jeunesse aujourd'hui relègue loin d'elle les plaisants, qui meurent de misère. On ne fait plus le moindre cas des Spartiates du bas bout de la table, ces intrépides souffre-gourmades, riches en bons mots, mais n'ayant rien dans le garde-manger et dans l'escarcelle. Qui invite-t-on à présent ? Celui qui, après s'être régalé de bon cœur chez les autres, peut les traiter à son tour. On fait soi-même ses emplettes au marché, fonction dévolue jadis au parasite. On ne fait pas plus de cas d'un bouffon que d'une obole. Ce sont tous des égoïstes. Tout à l'heure, en sortant d'ici, j'accostai des jeunes gens au Forum : « Eh bien ! chez qui dinons-nous aujourd'hui ? » Pas un mot. « Qui est-ce qui répond : Chez-moi ? Qui se présente ? » Ils restent silencieux comme des muets, et gardent leur sérieux. « Chez qui soupions-nous ? » Ils me font nenni ; alors je décoche un lazzi, un de mes plus risibles, qui me valait autrefois un mois de bonnes lippées ; personne ne rit. Plus de doute, c'est un complot. Pas un ne veut seulement imiter un chien en colère, et sinon me faire un rire d'approbation, montrer les dents du moins. Je les laisse là, quand je vois qu'ils se moquent ainsi de moi ; je m'adresse à d'autres, et ensuite à d'autres, puis encore à d'autres, c'est tout un ; ils se sont donné le mot, comme les marchands d'huile, au Vélabre. J'ai quitté la place ; cela m'ennuie d'être joué de la sorte. Il y avait aussi d'autres parasites qui se promenaient et se morfondaient dans le Forum. Je suis bien décidé à demander justice, conformément à la loi barbare. Un complot ayant été formé pour nous ôter les vivres et la vie, j'intente procès aux coupables ; je réclame une amende : dix soupers à ma discrétion, vu la cherté des denrées. C'est cela. Maintenant je vais au port ; là est la seule espérance de mon souper pour ce soir ; si elle fuit, je reviendrai chez le vieillard souper à la dure.

(*Les Captifs*, acte III, scène 1.)

VI

Le militaire fanfaron.

PYRGOPOLINICE, ARTOTROGUS (suite du militaire).

PYRGOPOLINICE.

Soignez mon bouclier ; que son éclat soit plus resplendissant que les rayons du soleil dans un ciel pur. Il faut qu'au jour de la bataille, quand il sera temps, les ennemis, dans le feu de la mêlée, aient la vue éblouie par ses feux. Et toi, mon épée, console-toi, ne te lamente pas tant, ne laisse point abattre ton courage, s'il y a trop longtemps que je te porte oisive à mon côté, tandis que tu frémis d'impatience de faire un hachis d'ennemis. Mais où est Artotrogus ?

ARTOTROGUS.

Me voici, fidèle compagnon d'un guerrier fortuné, intrépide, beau comme un roi, vaillant comme un héros. Mars n'oserait, pour vanter ses prouesses, les comparer aux tiennes.

PYRGOPOLINICE.

Lui que je sauvai dans les champs Gurguotidoniens, où commandait en chef Bomlevachidès Clunin Staridysarchidès, petit-fils de Neptune ?

ARTOTROGUS.

Je m'en souviens ; tu veux parler de ce guerrier aux armes d'or, dont tu dispersas d'un souffle les légions comme le vent disperse les feuilles ou le chaume des toits.

PYRGOPOLINICE.

Ce n'est rien, par Pollux, que cette prouesse.

ARTOTROGUS.

Rien, par Hercule, au prix de toutes les autres..... (*à part*) que tu n'as jamais faites. Si l'on peut voir un plus effronté menteur, un glorieux plus vain, je me livre à qui le trouvera, en toute propriété pour une confiture d'olives, et je consens à enrager la faim dans ma nouvelle condition.

PYRGOPOLINICE.

Où es-tu ?

ARTOTROGUS.

Me voici. Et dans l'Inde, par Pollux, comme tu cassas d'un coup de poing le bras à un éléphant !

PYRGOPOLINICE.

Comment, le bras ?

ARTOTROGUS.

Je voulais dire la cuisse.

PYRGOPOLINICE.

Et j'y allais négligemment.

ARTOTROGUS.

Si tu y avais mis toute ta force, par Pollux, tu aurais traversé le cuir, le ventre, la mâchoire de l'éléphant avec ton bras.

PYRGOPOLINICE.

Trêve pour le moment à ce récit.

ARTOTROGUS.

Par Hercule, tu n'as pas besoin de me raconter tes hauts faits, à moi qui les connais si bien. (*A part.*) C'est mon ventre qui me cause tous ces ennuis ; il faut que mes oreilles les endurent pour que mes dents ne s'allongent pas ; et je suis obligé d'applaudir à tous les mensonges qu'il lui plaît d'inventer.

PYRGOPOLINICE.

Qu'est-ce que je voulais dire ?

ARTOTROGUS.

Voici : je sais déjà ta pensée. Oui, le fait est vrai, par Hercule, je m'en souviens.

PYRGOPOLINICE.

Qu'est-ce ?

ARTOTROGUS.

Tout ce qu'il te plaira.

PYRGOPOLINICE.

As-tu des tablettes ?

ARTOTROGUS.

Veux-tu faire des enrôlements ? j'ai aussi un poinçon.

PYRGOPOLINICE.

Que tes pensées s'accordent heureusement avec les miennes !

ARTOTROGUS.

C'est un devoir pour moi de connaître ton humeur, de m'en

faire une étude assidue, pour que mon esprit vole au-devant de tes désirs.

PYRGOPOLINICE.

Te souviens-tu?

ARTOTROGUS.

Oui, cent cinquante hommes en Cilicie, cent Sycolatronides, trente Sardes, soixante Macédoniens périrent sous tes coups en un seul jour.

PYRGOPOLINICE.

Combien cela fait-il de morts?

ARTOTROGUS.

Sept mille.

PYRGOPOLINICE.

Ce doit être le nombre, tu comptes bien.

ARTOTROGUS.

Je n'ai pas besoin de tenir registre pour m'en souvenir.

PYRGOPOLINICE.

Par Pollux, ta mémoire est excellente.

ARTOTROGUS, *à part.*

Les bons morceaux me la rafraîchissent.

PYRGOPOLINICE.

Tant que tu te comporteras comme jusqu'à ce jour, tu seras constamment bien nourri, je t'admettrai toujours à ma table.

ARTOTROGUS (*avec un redoublement de chaleur*).

Et en Cappadoce, si ton glaive ne s'était pas émoussé, n'aurais-tu pas tué d'un seul coup cinq cents ennemis, seuls restes de l'infanterie, s'ils ont échappé? Et pourquoi te dirai-je ce qui est connu de l'univers, que Pyrgopolinice efface tout ce qui existe sur la terre par sa beauté, sa bravoure, sa force invincible? Toutes les femmes t'adorent, et elles n'ont pas tort vraiment, tu es si beau!.... Par exemple, celles qui me prirent hier par mon manteau.

PYRGOPOLINICE.

Que t'ont-elles dit hier?

ARTOTROGUS.

N'est-ce point Achille qui est avec toi? demandait l'une d'elles. Non, répondis-je, c'est son frère. Ah! oui, par Castor,

s'écrie l'autre avec un mouvement de tête, qu'il me semble beau, qu'il a l'air noble ! Regarde comme sa chevelure tombe avec grâce ! Heureuses les femmes qui sont honorées de son attention !

PYRGOPOLINICE.

Oui-dà ! elles s'exprimaient ainsi ?

ARTOTROGUS.

Et elles m'ont supplié toutes les deux de te mener aujourd'hui de ce côté-là.

PYRGOPOLINICE.

On est bien à plaindre d'être si beau.

ARTOTROGUS.

Elles m'assomment ; ce sont toujours des prières, des sollicitations, des instances pour que je leur procure le bonheur de te voir ; ce sont des messages pour me faire venir, au point que je n'ai plus le temps de vaquer à tes affaires.

PYRGOPOLINICE.

Il est l'heure, je crois, d'aller à la place, pour payer aux soldats que j'enrôlai hier le prix de leur engagement. Le roi Séleucus m'a prié avec instances de lever et d'enrôler pour lui des soldats mercenaires. Je veux consacrer la journée au service de ce prince.

ARTOTROGUS (*d'un air belliqueux*).

Eh bien ! marchons à sa suite.

PYRGOPOLINICE.

Soldats, suivez-moi.

(*Plaute, le Militaire fanfaron, act. I, sc.-I.*)

VII

Prologue du Cordage.

L'ÉTOILE ARCTURE.

Le grand moteur de toutes les nations, et des terres et des mers, je suis son concitoyen dans la cité céleste. Je suis, vous le voyez, un astre brillant, une blanche étoile, qui se lève tou-

jours à son heure, ici et dans le ciel. Mon nom est Arcture. Je brille là-haut pendant la nuit parmi les dieux ; je parcours durant le jour la demeure des mortels. Mais je ne suis pas la seule constellation qui descende sur la terre. Le souverain des dieux et des hommes, Jupiter, nous envoie dans les différentes contrées pour observer les mœurs et la conduite des mortels ; comment ils pratiquent le devoir et la bonne foi, comment chacun obtient les présents de la fortune. Ceux qui soutiennent des poursuites frauduleuses par de frauduleux témoignages ; ceux qui nient avec serments une dette devant les tribunaux, leurs noms sont écrits par nous et portés à Jupiter. Chaque jour il sait qui provoque sa vengeance. Que les méchants s'efforcent de gagner des procès par leurs impostures, qu'ils obtiennent par la sentence du juge un bien qui ne leur appartient pas ; Jupiter remet en jugement la chose jugée, et l'amende qu'il leur inflige dépasse le gain qu'ils emportent. Il garde les noms des honnêtes gens inscrits sur d'autres tables. Voyez encore les criminels ; ils s'imaginent qu'ils pourront acheter la clémence de Jupiter par des offrandes, par des sacrifices ; ils perdent leurs soins et leur argent. C'est que jamais les prières des perfides ne sauraient le toucher. Mais lorsqu'un homme juste implore les dieux, il lui est plus facile qu'à l'impie de trouver grâce devant eux. Je vous le conseille donc, hommes de bien, dont la vie est conforme aux lois de la justice et de la vertu, persévérez, vous vous félicitez, après, de votre conduite (1).

§ IV.

CONTEMPORAINS ET SUCCESSEURS IMMÉDIATS DE PLAUTE.

Il y eut, du vivant même de Plaute et dans les dernières années du sixième siècle, un assez grand nombre de poètes comiques, imitateurs du théâtre grec. Les fêtes publiques, les jeux, les triomphes, les funérailles d'hommes illustres

(1) La traduction de ces fragments de Plaute est empruntée à M. Naudet.

rendirent naturellement plus fréquentes les représentations scéniques. Le métier de poète commença donc à être lucratif. Il ne semble pas qu'il ait été beaucoup plus estimé. En effet, les auteurs dont l'histoire nous a conservé les noms sont ou des esclaves affranchis ou des personnages de basse extraction. — Nous sommes bien éloignés encore du temps où des Romains de noble naissance ne croiront pas s'avilir en se faisant poètes.

CÆCILIUS STATIUS.

A la tête des poètes comiques de cette période, dont nous ne possédons que des fragments recueillis et disposés par Otto Ribbeck (*Reliquiæ comicorum Latinorum, præter Plautum et Terentium*, Leipzig, 1855), se place *Cæcilius Staius*, qui fut contemporain de Plaute, et connu Térence. C'était un esclave. Il était Gaulois Insubrien de naissance. Les écrivains du septième siècle en faisaient le plus grand cas, et l'un d'eux, *Volcatius Sédigitus*, dans le canon qu'il a dressé des auteurs comiques, lui donne la première place, même avant Plaute. Cicéron serait volontiers du même avis, mais un scrupule semble l'arrêter : Cæcilius est un mauvais écrivain, *malus auctor latinitatis*. Varron admire fort la sage économie de ses pièces ; Horace parle de sa *gravité*, peut-être ironiquement. Aulu-Gelle, dans un long chapitre qu'il lui consacre, ne le compare à Ménandre que pour le déclarer bien inférieur au poète grec. Cæcilius imita surtout Ménandre. Les noms de *Luscius Lavinius*, de *Sextus Turpilius*, de *Licinius Imbrex*, et de plusieurs autres qui vivaient à cette époque, ne nous apprendront rien de nouveau sur le théâtre romain au sixième siècle. A quoi bon rapporter

les jugements des anciens sur leur compte, puisque nous ne pouvons les contrôler ? Venons à Térence.

§ V.

TÉRENCE.

Dans le canon des poètes comiques, dressé au septième siècle par Volcatius Sédigitus, Térence n'occupe que la sixième place. Avant lui sont rangés *Cæcilius*, *Plaute*, *Nævius*, *Licinius*, *Attilius*. Ennius est le dernier de tous, et peut-être n'aurait-il pas l'honneur d'y figurer, si l'on ne devait quelques égards à la vieillesse :

Decimum addo causa antiquitatis Ennium.

Il s'en faut que de tels jugements doivent être acceptés sans réserves par nous. Ils sont d'ailleurs démentis par d'autres jugements portés à des époques différentes. Rien de plus mobile, de plus sujet aux caprices de la mode et du goût du jour que la renommée des poètes dramatiques. Térence en est un exemple bien curieux. A mesure que l'hellénisme pénétra de plus en plus la littérature romaine, sa gloire s'accrut ; au commencement du septième siècle, le vieil esprit romain existait encore, au théâtre surtout : c'est l'époque du grand succès des *Atellanes* et de quelques comédies à toge (*comædia togata*). Térence fut relégué au sixième rang. Cent ans plus tard, César le place *in summis*. Horace l'épargne seul dans son injuste censure des vieux poètes. Les critiques des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ont pour lui la plus vive admiration : pourquoi ? Il est plus poli, d'une douceur unie, ses peintures de la nature humaine sont plus gé-

nérales. De nos jours, il est moins goûté que Plaute. Celui-ci sent plus son Romain ; il a ce goût de terroir qui nous plaît ; la forte empreinte du cachet national est sur son œuvre. Térence est plus terne, ni Grec ni Romain.

A vrai dire, il est plus Grec que Romain. Originaire d'Afrique, d'où le surnom d'*Afer*, amené dès son bas âge à Rome, il est élevé avec le plus grand soin par le sénateur Terentius Lucanus, qui l'affranchit. Toutes les traditions nous le représentent beau, doux, aimable, avec une légère teinte de mélancolie qui n'est pas sans charmes. D'une santé délicate, d'une âme plus délicate encore, il ne peut supporter la douleur que lui cause la perte de ses vers engloutis dans un naufrage, et il meurt à trente-cinq ans, dans le plus pur épanouissement de son talent. Ajoutez à cela ce voyage en Grèce, sorte de pèlerinage pieux à la terre nourricière de toute poésie, à la patrie de Ménandre, ce cher modèle du poète latin ; cette langueur subite, et cette mort mystérieuse en Arcadie, seconde patrie des Muses et de la vie poétique : il y a dans cette existence, si tôt dénouée, je ne sais quoi de romanesque et de sentimental qui entraîne l'imagination bien loin de Rome. Les biographes, obéissant peut-être à leur insu à une loi mystérieuse d'analogie morale, ont reproduit, à propos de Térence, quelques-unes des plus touchantes circonstances de la vie de Virgile, notamment ce suprême voyage en Grèce, et cette mort dont la cause reste ignorée. Ces deux figures s'attirent, se répondent. Elle ont des traits communs ; toutes deux emportent la pensée loin du Latium et font ressouvenir de l'Attique. Virgile, Térence, plantes étrangères, charmantes et délicates, qui, trans-

plantées, languissent, se retournent vers le lieu natal et meurent.

Il est né vers 560 ou 562, huit ou dix ans avant la mort de Plaute. Il débuta fort jeune au théâtre par sa comédie de l'*Andrienne*. On connaît l'anecdote rapportée à ce sujet par les biographes. Térence se présenta chez le vieux poète Cæcilius pour lui lire sa pièce. Timide, embarrassé, ne sachant quelle contenance garder, on le fait asseoir sur un escabeau ; le maître de la maison était étendu sur un lit de table et soupait. La lecture commence : Cæcilius s'étonne, il est touché, il admire, il force Térence à quitter son escabeau, à venir s'asseoir auprès de lui, à partager son souper. Les derniers vers lus, il comble d'éloges le jeune poète, et lui fait acheter sa pièce par les édiles. Voilà l'anecdote ; elle est honorable pour Cæcilius, et on y retrouve cette légère teinte romanesque dont je parlais. Les biographes l'ont voulu : le charme qui était en Térence gagne jusqu'au vieux rival et le transforme en ami, en admirateur. Les prologues du poète ne permettent guère d'ajouter foi à cet aimable conte. Il s'y plaint sans cesse des attaques malveillantes et envieuses d'un vieil adversaire : celui-là, disciple de Plaute sans doute, n'avait que du mépris pour les grâces efféminées de l'affranchi du sénateur. Il semble que les spectateurs aient été de son avis. Le poète lui-même nous confesse, non sans amertume, qu'à deux reprises différentes le peuple abandonna la représentation d'une de ses comédies pour courir aux tours de force d'un athlète, à un funambule. Il s'en consolait en disant qu'il aimait mieux plaire aux gens d'un goût délicat qu'à la multitude grossière. Ici encore la tradition se plaît à représenter

Térence honoré des plus hautes amitiés, admis dans la familiarité intime des jeunes nobles comme Scipion Émilien et Lélius; elle va même jusqu'à attribuer une partie de son œuvre à des collaborateurs illustres; et il est certain que le poète lui-même autorisait cette conjecture lorsqu'il disait : « Des envieux prétendent que des hommes de haute naissance m'aident de leurs lumières et travaillent avec moi : eh bien ! qu'y a-t-il là d'injurieux pour le poète ? Il est fier de plaire à des hommes qui plaisent à tous, au peuple tout entier, à des hommes qui dans la guerre, dans la paix, dans toutes les affaires ont rendu service à chaque citoyen sans en être plus vains. » Certains commentateurs sont allés jusqu'à indiquer les scènes qui appartiennent à Scipion, et celles qui sont l'œuvre de Lélius. Naïve et innocente illusion de l'érudition ! Quoi qu'il en soit, tous ces traits réunis donnent à Térence une physionomie toute particulière. C'est un étranger, un affranchi comme la plupart des poètes du temps : mais il a été élevé à Rome ; de plus, il a été admis dans la société intime de l'aristocratie la plus délicate de son temps : dans ce monde déjà raffiné il a puisé ces habitudes d'élégance, ce bon ton, cette urbanité qui ne l'abandonnèrent jamais ; et ses comédies en étaient si profondément imprégnées que les contemporains croyaient y reconnaître la main de ces hommes distingués et polis qui étaient les arbitres des belles manières et du goût.

Voilà donc, on peut l'assurer d'avance, un poète qui ne ressemblera guère à Plaute. Avec lui, en effet, commence une ère nouvelle ; il est le premier et un des plus parfaits représentants de cette qualité charmante et indéfinissable que les Grecs appelaient *atticisme*, que les Romains com-

mençaient à désigner sous le nom d'*urbanitas*. La première condition de l'urbanité, c'est une culture intellectuelle riche et variée. Pour les Romains de ce temps, cette culture ne pouvait leur venir que de la Grèce. D'abord méprisée par les purs représentants de l'esprit national, elle commence à être avidement recherchée dans les dernières années du sixième siècle. Caton lui-même sacrifie au goût du jour. Paul-Émile, dit Plutarque, fait élever ses fils à la romaine, mais surtout à la grecque. Après la défaite de Persée, il fait apporter à Rome les livres de la Grèce et fonde la première bibliothèque (587). L'hellénisme pénètre de tous côtés : des philosophes grecs parlent en public et passionnent la jeunesse romaine : des Grecs illustres, et à leur tête Polybe et Pannælius, vivent dans la société intime des plus grandes familles. On commence à rougir de la grossièreté des mœurs nationales, à comprendre et à rechercher les élégances de la vie. Cette révolution universelle, qui, comme toutes les choses de ce monde, fut à la fois un bien et un mal, ne pouvait laisser la littérature hors de son action. Le théâtre, ce puissant véhicule de toutes les nouveautés, fut le premier à ressentir l'effet de cette transformation générale. Il y eut une réaction très-vive contre la comédie telle que Plaute l'avait conçue et montrée à la génération précédente. Térence fut le représentant de cette réaction.

A en juger par les prologues de ses comédies, le peuple romain, j'entends la multitude, regretta Plaute et sa grosse bouffonnerie. Térence semble demander grâce aux spectateurs ; il accuse d'envie le *vieux poète malveillant*, et se justifie assez faiblement des innovations qu'il hasarde. Les comédies de Plaute étaient pleines

de mouvement (*motoriæ*, comme disent les grammairiens), il brûlait les planches, comme nous dirions aujourd'hui ; celles de Térence sont du genre calme, presque immobiles (*statariaæ*). Il implore le silence et l'attention ; il se doute bien en effet que la douceur unie, les grâces délicates de son œuvre échapperaient à un public turbulent. Celui-ci était forcé de tenir ses yeux et ses oreilles attachés à la scène, quand à chaque instant un esclave s'y précipitait en fuyant, un vieillard s'y démenait en fureur, un parasite y exposait ses bouffonnes infortunes, un avare *leno* se voyait assiégé ou battu par l'amant dont il détenait la maîtresse. Rien de tout cela dans Térence ; il méprise ces turbulences, il ne veut pas abaisser son art jusqu'à l'emploi de ces grossiers moyens. Mais le succès était à ce prix. C'est là le caractère le plus saillant de ses comédies : elles manquent de mouvement. Charmantes à la lecture, elles sont froides à la représentation. Des Athéniens auraient pu s'y plaire : elles ennuyaient des Romains.

Les sujets sont empruntés au théâtre grec ; c'était une nécessité, mais quelle variété dans les poètes de la comédie nouvelle ! Lequel imiter de préférence ? Plaute a une prédilection particulière pour Philémon, le plus gai, le moins scrupuleux de tous ; et il charge encore les peintures du modèle. C'est à Ménandre que Térence s'attache, au plus pur et au plus délicat des poètes attiques, le moins romain de tous, si on peut parler ainsi. Les didascalies, les prologues ne manquent pas de nous apprendre que la pièce est tout entière grecque (*est tota græca*) : cela est vrai ; elle est grecque par le choix des sujets, par l'unité de cou-

leur, par la scrupuleuse observation de la vérité locale. Pas d'anachronismes, pas de transpositions de lieux, de mœurs, d'usages : dans Plaute, on voit Rome derrière Athènes, on la sent pour ainsi dire vivante et présente dans tous les détails de l'œuvre ; rien de tel dans Térence. Pas une allusion, pas une réminiscence. La pièce est bien grecque ; c'est un calque d'un art parfait. Mais où est la vie, où est l'intérêt pour les contemporains ?

Chose bien remarquable et qui met en pleine lumière l'art exquis de Térence. Il avoue que plus d'une fois, à l'imitation de ses devanciers, il a fondu deux pièces grecques en une seule. Dans Plaute, ces agencements sautent aux yeux ; on voit la pièce rapportée : Térence adapte l'épisode au sujet principal avec tant d'art, que l'ensemble de l'œuvre n'en est pas détruit. Il est vrai que les innombrables comédies grecques, presque toutes semblables par le sujet, rendaient plus faciles ces transpositions. On l'accusait cependant de se les permettre : c'était gâter, disait-on, les sujets grecs (*contaminare græcas fabulas*). Sans doute ses rivaux, qui lui adressaient ces reproches, craignaient que ces soudures si habilement faites ne rendissent le public plus exigeant et plus difficile pour leurs propres œuvres : ils n'y mettaient eux pas tant de façons. Térence avait l'amour et le respect de son art. Ses prédécesseurs exerçaient un métier et un métier peu estimé ; Térence est un poète, dans l'acception la plus délicate du mot : c'est en qualité de poète et d'homme de bonne compagnie, qu'il est recherché par les Scipions et les Lélius ; il ne compromettra jamais ce double caractère. Dût le succès faire défaut, il n'abaissera point le niveau de l'art,

il ne souillera point par des plaisanteries viles la fine fleur de son beau langage. Les épisodes qu'il ajoute à l'action principale font corps avec elle : dans Plaute, ce sont des hors-d'œuvre que rien ne justifie, si ce n'est le besoin d'égayer la scène. Souvent même Plaute introduit un personnage qui n'est d'aucune utilité dans la pièce, un parasite par exemple : Térence se refuse sévèrement une telle licence. Le public romain la supportait, la réclamait même ; mais le poète plus difficile ne voulait pas acheter un succès à ce prix.

Non-seulement il n'y a aucun personnage inutile ; mais tous se tiennent et se complètent pour ainsi dire l'un l'autre. Térence excelle dans ces oppositions heureuses qui mettent en lumière les différences de caractères, source féconde de comique noble. Les *Adelphes* sont un modèle du genre. Notre Molière a reproduit à un degré bien supérieur ces contrastes ingénieux dont il ne faut pas abuser, sous peine de faire dominer les abstractions dans une œuvre éminemment concrète par sa nature.

Mais l'innovation capitale de Térence, ce sont ses caractères. Dans Plaute, ils sont esquissés à grands traits, et souvent voisins de la caricature : Térence peint avec amour de fines miniatures. De là son aversion pour les personnages bas et ignobles, qui exigeraient des tons criards, de grosses couleurs, et forceraient l'acteur et le poète à élever la voix. Le vil leno, si cher à Plaute, est banni du théâtre de Térence ; vous n'y trouverez pas non plus l'impassible et rapace courtisane, être sans entrailles et qui ne vit que pour le gain ; ni l'esclave ivrogne, gourmand et débauché, toujours placé entre la fourche, les étrivières ou le cachot

humide de la cave ; ni les pères imbéciles et lascifs, qui tolèrent les vices de leurs enfants à condition qu'ils puissent satisfaire les leurs ; ni les jeunes gens sans pudeur et sans esprit, exploités, raillés, insultés par les esclaves malins et méprisants. Toutes ces crudités font rire le peuple, mais de quel air les gens du monde les recevraient-ils ? De tout ce monde tumultueux, grossier, cynique, à qui Plaute a donné droit de cité, Térence n'a conservé que le parasite. Mais comme il l'a transformé ! Qui reconnaîtrait dans Gnaton, gros, fleuri, gai, dispos, ce misérable Laconien, ce souffredouleur, cet homme du bas bout de la table, que les convives en belle humeur vilipendent, inondent d'eau sale, accablent de projectiles de toute nature, et qui quitte la table du festin tout en sang ? La vie du monde qui commence à adoucir les mœurs, poli les vices, modifié les industries. Les gens riches ont encore des parasites à leur table, mais ce n'est point pour les rouer de coups, distraction grossière et bonne pour les Romains d'autrefois. Le parasite moderne est un homme d'esprit qui sait flatter. Voilà pourquoi il trouve son couvert mis dans les bonnes maisons. Le passage est curieux, je veux le transcrire. Nous prenons sur le vif un des côtés les plus intéressants de la société nouvelle qui se fonde sur les ruines de l'ancienne, et Térence nous apparaît ce qu'il est en effet, le représentant au théâtre des mœurs et des habitudes du jour.

Le parasite Gnaton. « Quelle différence, grands dieux ! d'un homme à un autre ! Que les gens d'esprit l'emportent sur les sots ! Voici ce qui me fait penser ainsi. Aujourd'hui, en arrivant, je rencontre un homme de

mon pays, de ma condition, homme très comme il faut, qui avait dévoré tout son patrimoine. — Le malheureux était sale, malpropre, défait, couvert de haillons et vieilli par la misère. « Quel est cet équipage, lui dis-je? — J'ai perdu tout ce que je possédais : voilà où j'en suis réduit. Tous mes amis, toutes mes connaissances m'abandonnent. » — Je le pris en dédain : il me ressemblait si peu ! « Quoi ! lui dis-je, ô le plus lâche des hommes, es-tu donc au point de ne trouver plus en toi-même aucune ressource ? as-tu perdu l'esprit en perdant ton bien ? Je suis de même condition que toi : vois ce teint, cette fraîcheur, cet embonpoint, ces habits ! J'ai tout et ne possède rien ; je n'ai pas un as et rien ne me manque. — Mais j'ai un malheur, je ne sais pas faire le métier de bouffon et endurer les coups. — Eh ! crois-tu donc que ce soit là mes moyens ! Tu te trompes du tout au tout. Jadis, dans l'ancien temps, on gagnait ainsi sa vie ; mais nous faisons une autre chasse aujourd'hui : et c'est moi qui en suis l'inventeur. Il y a des gens qui veulent être les premiers en tout, et qui en sont bien loin : je m'attache à eux, non pour les faire rire ; au contraire, c'est moi qui ris de tout ce qu'ils disent. Je me pâme d'admiration à leurs moindres mots, des éloges à propos de tout : quand ils disent oui, je dis oui ; quand ils disent non, je dis non. Enfin je me suis fait une loi de leur complaire, de les flatter en tout. C'est aujourd'hui la meilleure de toutes les industries (1). »

On peut étendre ce parallèle à tous les caractères ; l'étude est intéressante, et l'on voudrait pouvoir s'y arrêter. Je me borne à indiquer celui de l'esclave, de la

(1) *Eunuch*, act. II, sc. III.

courtisane, du père, et enfin du soldat fanfaron. Tous ces types, vulgaires, mais saisissants de vérité et de verve dans Plaute, sont adoucis, *urbanisés* dans Térence. La touche est plus mesurée, plus délicate ; il n'aime pas les gens de basse compagnie et de langage grossier ; il faut avoir fait sa toilette pour entrer dans le salon où le poète réunit ses personnages.

Ces délicatesses qui nous charment doucement, le poète comique les expie chèrement. Ses personnages n'ont pas les mouvements assez vifs, le verbe assez haut, l'expression assez colorée. On ne supporterait pas dans le monde un homme qui se démènerait, agiterait les bras, frapperait du pied, parlerait haut et fort, accaparerait pour lui seul toute l'attention de l'assemblée ; au théâtre, il faut être ainsi. Les personnages sont censés possédés d'une passion dominante qui ne leur permet pas d'être calmes et mesurés. Comme la tragédie, la comédie est une crise. Il y faut de l'action et une action vive, de l'entrain, une certaine fièvre. Cet amant obtiendra-t-il celle qu'il aime, dont il est séparé, qu'il désire, qu'il pleure ? Ce père inquiet, tourmenté des folles amours de son fils, réussira-t-il à le guérir de sa maladie ? Cet esclave qui sert son jeune maître aux dépens du père de famille, sera-t-il assez malin, assez rusé, assez menteur pour tromper le vicillard et satisfaire le jeune homme ? Térence est trop calme ; il craint trop les saillies impétueuses, les incorrections de termes et de langage ; ses personnages, même les plus infâmes, sont trop convenables. Il n'a pas le diable au corps, l'action se déroule doucement, uniformément, régulièrement. Les parties en sont bien disposées, bien agencées, l'intrigue raisonnablement embrouillée, jamais trop, le

dénoûment judicieusement préparé, chaque chose est à sa place, chaque personnage se tient religieusement dans son rôle; mais quoi! le rôle manque de relief, on est intéressé, non ému. Et ce qui est plus grave, on ne rit jamais. Tout au plus, ce sourire des dilettanti, qui n'applaudissent jamais, parce que cela est de mauvais ton, et qu'ils ne sentent jamais assez vivement pour s'oublier à ce point.

La sentimentalité remplace la gaieté. Térence est une âme tendre; il a fait ses personnages à sa ressemblance. Ce n'est pas la fougue de la jeunesse, l'élan désordonné du désir qui emporte ses jeunes gens; ils aiment de toute leur âme: ce sont des amants modèles dont on souhaite de voir couronner la flamme. L'objet de leur passion, c'est une courtisane, il est vrai: mais que de grâces et de vertus dans cette courtisane! L'une ne vit que pour sa sœur, et la recommande à son lit de mort aux nombreux amants qui recueillent ses dernières volontés (l'*Andrienne*); l'autre ne songe qu'à prévenir de toute souillure, pour la rendre à sa famille, la jeune esclave dont un amant lui a fait cadeau (l'*Eunuque*); une troisième inspire par ses aimables qualités une si profonde affection, que son amant marié par force lui reste fidèle et refuse de vivre avec sa jeune femme (l'*Hécyre*). C'est a courtisane qui en fait un bon mari. — Quelle honnêteté! quelle douceur! quelle grâce dans ces créatures! N'est-ce pas là l'idéal de la femme? Dévouées, généreuses, spirituelles, complaisantes, qui pourrait se flatter de trouver toutes ces qualités réunies dans l'épouse que donne la loi? Aussi la conclusion naturelle que tire le spectateur de ces belles peintures, c'est que le célibat est le meilleur de tous les états. Les pères:

regrettent de s'être mariés et ne pressent pas trop leurs fils de les imiter. Il faut que jeunesse se passe, disent-ils, et le plus agréablement possible. L'un d'eux (*Heautontimorumenos*) se punit cruellement d'avoir contrarié les amours de son fils et se réjouit du dénouement qu'il avait voulu empêcher. Tout cela respire une corruption achevée, si achevée qu'elle n'a plus conscience d'elle-même. L'in vraisemblance et l'impossible dominant chez Plaute. On a beau faire, on ne peut prendre au sérieux l'action qu'on voit représenter. C'est un prétexte à scènes gaies, à saillies joyeuses et folles ; le dénouement arrive comme il peut. On n'emporte du théâtre que l'impression générale d'une heure de bouffonnerie. Térence atteint les fibres secrètes du cœur ; il faut qu'on s'intéresse à ce monde qu'on a sous les yeux. La multitude n'y prenait pas grand plaisir ; mais quelles leçons pour ces jeunes patriciens, riches, ardents, élevés à la grecque, et tout disposés à vivre à la grecque !

Telle est la véritable originalité de Térence. Il donna définitivement droit de cité à l'hellénisme ; il en importa à Rome la grâce et la corruption douce. La hardiesse philosophique des poètes grecs, leurs plaidoyers simples mais concluants en faveur de l'égalité des hommes, des droits de la raison, trouvèrent en lui un interprète modéré, réservé. De telles idées n'étaient pas mûres encore, et eussent effarouché le patriciat orgueilleux et exclusif de Rome. Cependant c'est Térence qui a écrit (sans doute traduit) le plus beau vers peut-être de toute la littérature latine... « Je suis homme, rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger. » —

Térence est un des plus purs écrivains latins, *puri ser-*

*Homo sum et nihil humanum a me
alienum fuit.*

monis amator, dit César. Varron résumait, par le mot expressif de *mediocritas*, l'ensemble de ses qualités, la mesure, la proportion exacte : voilà bien en effet le caractère de son style. Rien de forcé, rien d'excessif, pas de tons criards dans la peinture, pas de note imprévue dans cette douce harmonie : mais aussi rien de piquant, de saisissant, de dominateur. Il ne s'impose pas, il s'insinue. Il faut, pour le comprendre et l'apprécier, avoir le goût délicat, l'esprit cultivé, être du monde. Il vous donne une idée assez juste de ce que pouvait être le ton des honnêtes gens d'alors. Il a eu dans l'antiquité même de nombreux commentateurs, Probus, Donatus, Eugraphius ; ses œuvres ont été reproduites fort souvent ; le manuscrit du Vatican est du cinquième siècle. Peu représentées, elles n'ont pas eu comme celles de Plaute à souffrir des mutilations et des interpolations des comédiens. Chacune de ses pièces est accompagnée d'une didascalie qui nous donne la date à peu près certaine de la représentation. Suivant toute vraisemblance, le poète, lié avec les principaux personnages du temps, vendit fort bien ses pièces aux édiles, le prix qu'il voulut (*pretio emptas meo*). — La censure ne fut pas une entrave pour lui ; et d'ailleurs l'anecdote de Cæcilius semblerait prouver que les édiles se déchargeaient volontiers de la tâche de choisir les comédies à représenter, sur des littérateurs de profession. Ils n'intervenaient que pour payer. C'est là un progrès réel, très-sérieux, qui fut une conquête pour l'art. — Mais il eût fallu ne pas s'arrêter là, et permettre sur une scène romaine la représentation de la vie romaine.

Les six comédies de Térence portent toutes des titres

grecs. — Voici l'ordre dans lequel elles furent représentées.

L'*Andrienne* (588).

L'*Heautontimorumenos* (591), représentée en deux fois. — Les deux premiers actes d'abord, les trois derniers le lendemain.

Le *Phormion* (592).

L'*Eunuque* (593).

L'*Hécyre* (594), deuxième représentation. La première échoua : les spectateurs quittèrent la salle pour courir aux exercices d'un athlète et d'un funambule.

Les *Adelphes* (594).

Térence mourut probablement en 595. Il laissait à sa fille un nom illustre et une certaine fortune. Elle épousa un chevalier romain.

EXTRAITS DE TÉRENCE.

VIII

L'*Heautontimorumenos*

(ou le père qui se punit lui-même de sa sévérité envers son fils).

CRÉNÈS.

Il n'y a pas longtemps que nous nous connaissons, car c'est seulement depuis que vous avez acheté un champ ici près, et nous n'avons guère eu d'autre liaison : cependant votre mérite ou notre voisinage qui, à mon avis, est une des premières conditions de l'amitié, m'enhardit à vous dire franchement que

vous me paraissez travailler trop pour votre âge et pour votre fortune. Car au nom des dieux quel est votre dessein ? que cherchez-vous ? Vous avez soixante ans et davantage, si je ne me trompe. Il n'y a point dans ce canton de terre meilleure ou plus fertile. Vous avez assez d'esclaves et vous faites sans relâche leur ouvrage, comme si vous n'en aviez pas un. J'ai beau sortir matin, rentrer tard, je vous vois toujours dans votre champ bêcher, labourer, porter quelque fardeau. Vous ne prenez pas un instant de repos, vous ne vous ménagez point. Ce n'est pas par plaisir assurément. Mais, direz-vous, je ne suis pas content de l'ouvrage que font mes esclaves. Si vous preniez, pour les faire travailler, la peine que vous prenez pour travailler vous-même, vous avanceriez davantage.

MÉNÉDÈME.

Chrémès, avez-vous assez de loisir pour vous mêler des affaires qui vous sont étrangères, et qui ne vous regardent nullement ?

CHRÉMÈS.

Je suis homme : rien de ce qui intéresse un homme ne m'est étranger. Prenez ceci, ou pour un conseil, ou pour des instructions que je vous demande. Ce que vous faites est-il bien, je vous imiterai ; est-il mal, je vous en détournerai.

MÉNÉDÈME.

Je dois faire ainsi, conduisez-vous comme il vous convient.

CHRÉMÈS.

Quel homme a pour devoir de se tourmenter ?

MÉNÉDÈME.

Moi.

CHRÉMÈS.

Si vous avez quelque chagrin, j'en suis fâché. Mais quel malheur vous est-il arrivé ? quel crime avez-vous donc commis, pour vous traiter ainsi ?

MÉNÉDÈME.

Hélas ! hélas !

CHRÉMÈS.

Ne pleurez pas. Dites-moi ce que ce peut être. Ne me le cachez point ; ne craignez rien. Ayez confiance en moi. Je vous consolerai, je vous aiderai ou de mes conseils ou de mon bien.

MÉNÉDÈME.

Vous voulez donc le savoir ?

CHRÉMÈS.

Par la seule raison que je viens de vous dire.

MÉNÉDÈME.

Vous le saurez.

CHRÉMÈS.

Mais quittez cette herse ; ne vous fatiguez pas.

MÉNÉDÈME.

Je n'enfermerai rien.

CHRÉMÈS.

Quel est votre dessein ?

MÉNÉDÈME.

Permettez que je ne prenne aucun instant de repos.

CHRÉMÈS (*prenant la herse*).

Je ne le permettrai pas, vous dis-je.

MÉNÉDÈME.

Ah ! vous avez tort.

CHRÉMÈS.

Comment, une herse si lourde !

MÉNÉDÈME.

C'est un juste châtiment.

CHRÉMÈS.

Parlez à présent.

MÉNÉDÈME.

J'ai un fils unique à la fleur de l'âge. Hélas ! qu'ai-je dit, j'ai ? non, Chrémès, je l'avais ; aujourd'hui je ne sais si je l'ai ou non.

CHRÉMÈS.

Comment cela ?

MÉNÉDÈME.

Vous allez voir. Il y a ici une vieille étrangère de Corinthe qui est fort pauvre. Mon fils devint éperdument amoureux de sa fille, au point qu'il voulait presque l'épouser ; tout cela à mon insu. Sitôt que j'en fus informé, je commençai à le traiter non avec la douceur qu'il convenait d'employer envers un jeune esprit malade, mais avec la violence et le train ordinaire des pères. Tous les jours je le grondais. Comment ! espères-tu long-

temps pouvoir te conduire ainsi? Tu te trompes, Clinias, si tu le crois, et tu ne me connais pas. Je veux bien t'avouer pour mon fils, tant que tu te comporteras d'une manière digne de toi; sinon je saurai te traiter d'une manière digne de moi. Tout cela ne vient que de trop d'oisiveté. A ton âge je ne m'occupais pas d'amourettes. La pauvreté me força d'aller en Asie porter les armes; et par ma valeur j'y acquis honneur et fortune. Enfin la chose en vint au point que ce jeune homme, à force de s'entendre répéter à chaque instant les mêmes duretés, n'y put tenir. Il s'imagina que mon âge et mon affection pour lui me rendaient plus instruit sur ses intérêts, plus éclairé que lui-même. Mon cher Chrémès, il s'en alla en Asie servir le roi.

CHRÉMÈS.

Que dites-vous?

MÉNÉDÈME.

Il partit sans m'en prévenir; et voilà déjà trois mois.

CHRÉMÈS.

Vous êtes tort tous deux. Cette résolution indique cependant un jeune homme qui a du cœur et de l'énergie.

MÉNÉDÈME.

Quand ses confidants m'eurent tout dit, je rentre chez moi tout triste, l'esprit troublé, et ne sachant quel parti prendre. Je m'assieds, mes esclaves accourent, ils me déchaussent, d'autres se hâtent de mettre le couvert, de servir le souper; chacun fait de son mieux pour adoucir ma peine. Voyant cela, je me dis en moi-même: « Comment tant de gens pour moi seul, empressés à me servir seul, à satisfaire à mes désirs? tant de servantes occupées à me vêtir! pour moi seul tant de dépenses! et mon fils unique, qui devrait user de ces biens comme moi, et plus que moi puisqu'il est dans l'âge d'en jouir, je l'aurai chassé et rendu malheureux par mon injustice! je me croirais digne de tous les supplices si je continuais une telle vie. Allons, tant qu'il sera dans la misère, éloigné de sa patrie par ma dureté, je le vengerai sur moi-même. Je travaillerai, j'amasserai, j'épargnerai pour lui. Aussitôt dit, aussitôt fait. Je ne laisse rien dans ma maison; vaisselle, étoffes, je fais rasle de tout. Servantes, valets, excepté ceux qui, par les travaux rustiques, pouvaient m'indemniser de leur dépense, je les mène au marché et les vends; je

mets écriteau à ma porte ; je ramasse environ quinze talents. J'achète cette terre, je m'y tourmente. Il m'a semblé, Chrémès, que je serais un peu moins injuste en me rendant malheureux ; et que je devais rester étranger aux plaisirs jusqu'à ce que mon fils revint sain et sauf pour en jouir avec moi.

CHRÉMÈS.

Je crois que vous êtes naturellement bon père, et qu'il aurait été fils obéissant, si on l'eût traité avec justice et douceur : mais vous ne le connaissiez pas, et il ne vous connaissait pas. Quand on en vient là, ce n'est plus vivre. Vous ne lui avez jamais montré combien vous l'aimiez, il n'a jamais osé avoir confiance en son père. Autrement ceci ne serait jamais arrivé.

MÉNÉDÈME.

C'est vrai, j'en conviens ; la plus grande faute est de mon côté.

CHRÉMÈS.

J'ai bonne espérance, Ménédème ; au premier jour il vous reviendra en bonne santé.

MÉNÉDÈME.

Les dieux le veulent !

CHRÉMÈS.

Ils le voudront. C'est aujourd'hui la fête de Bacchus. Si cela ne vous dérange pas, passez le reste de la journée chez moi.

MÉNÉDÈME.

Je ne peux pas.

CHRÉMÈS.

Pourquoi donc ? de grâce, donnez-vous un peu de relâche. Votre fils, tout absent qu'il est, le désire.

MÉNÉDÈME.

Il ne convient pas, qu'après l'avoir mis dans la peine, je m'en exempte.

CHRÉMÈS.

Vous y êtes résolu ?

MÉNÉDÈME.

Oui.

(Act. I, sc. 1. Traduction Collet.)

CHAPITRE V

Caton (Marcus Porcius Priscus Cato Censorius).

Caton vécut quatre-vingt-dix ans. Il mourut en 605; il est donc né en 515, c'est-à-dire la même année que le poëte Ennius, et il a survécu à Térence. Il a vu l'hellénisme se glisser timidement à Rome, servir de modèle aux premiers essais littéraires, puis régner au théâtre et bientôt après dans les habitudes et dans les mœurs. Quand il meurt, cette importante révolution est consommée. La Grèce vaincue a réellement subjugué son farouche vainqueur. Caton luttait toute sa vie pour empêcher ou restreindre cet envahissement de l'étranger. C'est en cela que consiste surtout son originalité. On peut lui donner pour devise le beau vers d'Ennius : « C'est par ses mœurs antiques et ses hommes que Rome se tient debout : »

Moribus antiquis res stat romana virisque.

Voyons donc ce que c'était au sixième siècle qu'un Romain de mœurs antiques.

Il est né à Tusculum. Rome ne produisait déjà plus de tels hommes. Il sortait d'une forte race de laboureurs, de soldats et aussi de plaideurs. Déchirer et pressurer le sol, battre l'ennemi et lui enlever son territoire, défendre en justice son bien et celui de ses amis : voilà les trois

occupations capitales du Romain de vieille souche. Pas un moment réservé à l'étude, au loisir (*otium*), aux aimables entretiens. Les ancêtres de Caton étaient hommes des champs, adonnés à la culture et à l'élevage du bétail ; de là le surnom de Porcius (porcher). C'étaient gens rudes, sobres, vigoureux. Tel fut Caton. Ce fut lui qui porta le premier ce surnom « en raison de son grand sens et de sa suffisance » (*catus*, avisé). Il était roux, yeux gris, robuste ; sa première jeunesse se passa aux champs ; à dix-sept ans, il fit la guerre contre Annibal et assista à la défaite du lac de Trasymène. Tout le temps que lui laissait la guerre et les travaux des champs, il le consacra à plaider soit pour lui-même, soit pour d'autres. « Ainsi se rendit-il bon plaideur et eut la parole à commandement. »

A la guerre il allait à pied, portant lui-même son bagage, ne buvait en marche que de l'eau relevée d'un peu de vinaigre. Aux champs, il labourait avec ses esclaves, nu comme eux, mangeant avec eux, couchant tout habillé, jetant sur lui une mauvaise jaquette. Dans son voisinage on voyait encore la maison du fameux Curius Dentatus. Ce fut l'idéal que se choisit Caton. Plutarque en voudrait faire un disciple du pythagoricien Néarque : rien de moins vraisemblable. Il n'allait pas chercher ses modèles si loin de Rome.

De telles mœurs étaient déjà devenues fort rares. Quand Caton se présenta à Rome, avec la recommandation de M. Valérius, le peuple reconnut un des siens et le nomma tribun des soldats d'abord, puis questeur. Il accompagna en cette qualité Scipion en Sicile (548). Celui-ci trouva en son questeur un surveillant incommode et le renvoya à Rome. Grandes clameurs de Caton

contre cette noblesse hautaine, dépensière et qui affichait le mépris des vieilles mœurs. Le peuple estime d'autant plus Caton, et, malgré les nobles, l'élève successivement à la préture, au consulat, à la censure. En Espagne, il prend en trois cents jours quatre cents villes ou villages, rapporte au trésor une somme immense. Au moment de s'embarquer, il vend son cheval pour épargner à l'État les frais du transport. Il obtient le triomphe, et retourne à l'armée, simple tribun, pour combattre Antiochus. Il sauve les légions aux Thermopyles.

Il est surtout célèbre par sa censure. Jamais fonctions plus délicates ne furent exercées avec une plus intraitable rigidité. Il faut voir dans Plutarque le récit de toutes ses exécutions. Il dégrade et chasse du sénat les représentants des plus nobles familles, un Flaminius, un Manilius. Il fait une guerre sans pitié à toutes les importations du luxe, établit des taxes énormes sur les beaux meubles, les belles étoffes, les beaux esclaves, les délicatesses de la table. Il casse les marchés onéreux pour l'État, qui enrichissent les entrepreneurs. Tout cela au grand applaudissement du peuple, dont ce luxe semblait braver la misère ; mais il suscite contre lui des haines énergiques et insatiables. Il fut accusé jusqu'à cinquante fois ; mais il n'en avait souci. Il était toujours absous, et il réussissait presque toujours à faire condamner ceux qu'il attaquait. A quatre-vingt-dix ans il cite en justice Servilius Galba, et soutient lui-même l'accusation.

Il haïssait les Grecs : il les avait vus chez eux, et les y aimait mieux qu'à Rome. Il dit à son fils : « Je parlerai des Grecs en temps et lieu, mon fils Marcus. Je dirai ce que j'ai observé à Athènes. Il peut être bon d'effleurer

leurs arts, mais non de les approfondir. Cette race est de toutes la plus perverse et la plus intraitable. Ce que je vais dire, crois-le, c'est parole d'oracle. Toutes les fois que cette nation nous apportera ses arts, elle corrompra tout, et c'est pis encore si elle envoie ici ses médecins. Ils ont juré entre eux d'exterminer par la médecine tous les barbares jusqu'au dernier. Ils n'exigent le salaire de leur métier que pour usurper la confiance et tuer plus à l'aise. Nous aussi ils nous appellent barbares, et nous outragent plus ignominieusement que tous les autres peuples, en nous traitant d'*Opiques*. Mon fils, je t'interdis les médecins. »

Cette haine, instinctive d'abord, puis raisonnée, politique pour ainsi dire, étouffe en lui tout sentiment de pitié pour les individus. Polybe et les autres exilés grecs supplient depuis de longues années le sénat de les rétablir dans leur patrie. Voici l'ordre du jour que propose Caton : « Nous avons autre chose à faire qu'à nous amuser à discuter tout un jour pour savoir si des vieillards grecs seront enterrés ici par les fossoyeurs de Rome ou par ceux d'Achaïe. »

On voulait lui faire admirer Socrate : « C'est un bavard et un séditieux, dit-il, qui attaquait les croyances, corrompait les mœurs et aspirait à la tyrannie. »

Il entend les beaux discours des trois philosophes grecs envoyés en ambassade, Carnéade, Diogène, Critolaüs (599) ; il est témoin de l'enthousiasme de la jeunesse pour ces agréables parleurs. Vite, il demande qu'on les renvoie chez eux. « Quand les Romains s'adonneront aux lettres grecques, disait-il, ils perdront et gâteront tout. »

Tel est l'homme politique, avec sa rigueur, ses préjugés, son inflexibilité. Dans la vie privée, c'est le mo-

dèle du père de famille. Il voit tout et fait tout par lui-même. Il est agriculteur, économe, intendant, médecin, pédagogue, maître d'école. Il soigne sa femme, son fils, ses bœufs malades, lui-même, et par quels remèdes ! Il est bon époux, bon père, ne maltraite jamais ces êtres faibles dont la loi l'a fait le maître. Il est juste envers tous, même envers ses esclaves. Après dîner il distribue aux négligents et aux paresseux le nombre exact de coups de fouet qu'ils ont mérités. Il ne confie à nul autre qu'à lui-même l'éducation de son fils. Il lui apprend lui-même la lecture, puis la grammaire, les lois, voilà pour l'esprit. L'escrime, l'équitation, le pugilat, voilà pour le corps. Il compose lui-même et écrit de sa propre main de belles histoires en gros caractères pour lui faciliter les débuts de la lecture. Homme d'ordre et d'économie, il était âpre au gain. C'était une de ses maximes favorites : « Que celui-là était un homme divin qui par son industrie augmentait son avoir et laissait à ses enfants en revenu ce qu'il avait reçu en capital. » De tels principes mènent loin. Caton en arriva sur la fin de sa vie à pratiquer l'usure et la plus décriée de toutes, l'usure maritime. Il faisait commerce d'esclaves ; les achetait tout petits, à bas prix, les revendait grands et bien formés. Quand ils devenaient vieux, il les vendait avec le vieux bœuf et la vieille ferraille. « Le père de famille, disait-il, doit être vendeur, non acheteur. »

Voilà l'homme. Que sera l'écrivain ?

A coup sûr ce ne sera point un poète. C'est Caton qui a fait cadeau à Rome d'Ennius, mais il l'a probablement regretté plus d'une fois, car nous savons qu'il reprocha comme une honte (*objecit ut probrum*) à M. Fulvius Nobilior de s'être fait accompagner du poète en Etolie.

C'est lui qui disait : « La poésie n'était pas en honneur, ceux qui s'y appliquaient et ceux qui allaient mendier des repas, portaient le même nom » (*grassator vocabatur*). Il méprise souverainement et l'industrie et la personne des faiseurs de vers. J'ai montré déjà que ce préjugé tout romain avait sa raison d'être. Les poètes du sixième siècle, étrangers, esclaves ou affranchis, étaient peu faits pour commander le respect et l'estime. De plus, c'étaient des traducteurs de ces Grecs que Caton craignait et dédaignait à la fois. Caton sera donc un prosateur. Par ses qualités et ses défauts, son bon sens rigide, son esprit pratique, son manque complet d'imagination, il est voué fatalement à la prose. La poésie est un luxe, la prose est la langue des affaires. Un beau poème ne prouve rien, ne sert à rien ; un bon discours, un solide traité, une histoire savante : voilà des œuvres éminemment utiles. Dans Caton l'écrivain disparaît derrière le politique, l'économiste, le citoyen. Il n'écrit pas pour écrire. Il a toujours un but pratique, positif, nettement déterminé. Nous voilà bien loin des tragédies et des comédies imitées du grec. Livius Andronicus, Ennius, Plaute et Térence importent à Rome comme ils peuvent les produits de l'art attique ; Caton nous montre les produits naturels de l'esprit romain.

C'est un savant jurisconsulte. A Tusculum il donnait des consultations sur le droit et plaidait pour le premier venu. C'est un avocat habile, qui possède toutes les adresses du métier ; à Rome, il devient orateur. Les sujets croissant en importance, l'éloquence de Caton grandit avec eux. Il n'est pas insensible à la gloire de bien dire, gloire utile entre toutes. L'éloquence est une arme redoutable aux mains d'un homme résolu, ferme dans

ses principes, vivant au grand jour et toujours prêt à la lutte. Il accuse, il se défend, il défend ses amis : voilà pour l'éloquence judiciaire ; il prend la parole au sénat, au forum, sur les grandes questions de la paix ou de la guerre, des lois à proposer ou à abroger. Il défend par exemple contre le tribun Valérius et contre l'émeute des femmes qui assiègent le forum la *loi Oppia* qui interdit aux matrones de porter des vêtements de pourpre, de se faire traîner dans des chars, loi absurde dans sa rigueur, loi portée pendant qu'Annibal campait à Capoue et que Rome était au plus bas, loi que des temps meilleurs et les progrès nécessaires du bien-être et du luxe ont abolie en fait, mais dont Caton exige le maintien. Voilà bien l'homme opiniâtre, l'homme des anciens usages, l'ennemi irréconciliable de toute innovation. La plupart de ses discours ont le même caractère : âpre censure du présent, glorification sarcastique des choses du passé. Il se plaît à opposer aux hommes du jour l'image de sa vie. « On m'accuse, dit-il : moi qui ai consumé toute ma jeunesse dans l'épargne, la pauvreté rude, le travail, moi qui ai vécu en labourant mon champ, au milieu des rochers de la Sabine, défrichant et ensemençant des cailloux ; » et ailleurs : « Dans cet outrage qui m'est fait par ce misérable écervelé, c'est la chose publique, oui, c'est elle que je prends en pitié. » Partout le même ton âpre et méprisant ; partout cette hautaine identification de sa personne avec la république. Il se sent et se proclame le seul vrai Romain de son temps. Écoutez-le rendant compte de ses dépenses devant le peuple. Sans doute il était accusé d'avoir dilapidé les fonds publics. Son apologie est une censure du tour le plus violent et le plus insolent. Chaque détail est un coup de massue

pour ses détracteurs. On accuse Caton, Caton accuse tout le monde.

« Je fis apporter le registre où était écrit mon discours. On produit les tablettes où se trouve l'engagement contracté par moi avec M. Cornélius ; on lit les belles actions de mes ancêtres, puis les services que j'ai rendus à la république. A la suite on trouve dans le discours ces mots : « Jamais je n'ai dilapidé dans des brigues ni mon argent, ni celui des alliés. » Non ! non ! n'écris point cela, dis-je, ils ne veulent entendre rien de tel. » Il continua à lire. « Ai-je jamais imposé aux villes des alliés des lieutenants qui ravissaient leurs biens et leurs enfants ? » Efface encore cela : ils ne veulent point l'entendre. Continue : « Jamais je n'ai partagé entre trois ou quatre amis ni le butin, ni ce qui avait été pris à l'ennemi, ni les dépouilles de la guerre ; jamais je n'ai enlevé leur conquête à ceux qui l'avaient faite. » Efface encore cela, il n'y a rien qu'ils veuillent moins entendre, ce n'est pas bon à dire. Continue : « Jamais je n'ai fait cadeau de relais publics à mes amis, afin qu'ils pussent en trafiquer, et gagner gros. » Efface, efface encore cela avec le plus grand soin. « Jamais je n'ai distribué entre mes appariteurs et mes amis de grosses sommes d'argent pour le vin et la nourriture qui leur étaient dus ; je ne les ai point enrichis au détriment du trésor. » Ah ! pour cela, efface-le jusqu'au bois. Vois, je te prie, où en est réduite la république ! Ce que j'ai fait de bien à son service, les actions qui étaient pour moi un titre à la reconnaissance, je n'ose pas les rappeler aujourd'hui, de peur de soulever la haine contre moi. Voilà où nous en sommes ! On peut faire le mal impunément, on ne peut faire le bien. »

On possédait au temps de Cicéron plus de cent cinquante discours de Caton. Il avait occupé les dernières années de sa vie à revoir et à publier ces monuments de son éloquence et de son intégrité. Il avait même composé sous le titre de *de Oratore* une sorte de manuel de l'orateur pour son fils. Cicéron faisait le plus grand cas de ces discours : cependant ils étaient dédaignés de son temps : la forme en était trop rude. Voici ce qu'il en dit :

« Est-il aujourd'hui un seul de nos orateurs qui lise Caton ? en est-il même un seul qui le connaisse ? Et cependant quel homme, grands dieux ! Ne voyons point en lui le citoyen, le sénateur, le général, il ne s'agit ici que de l'orateur. Qui jamais sut louer avec plus de noblesse ? blâmer avec une plus mordante énergie ? Quelle finesse dans les pensées, quelle ingénieuse simplicité dans l'exposition des faits et des arguments ! Les cent cinquante discours et plus, que j'ai trouvés de lui jusqu'à ce jour et que j'ai lus, sont remplis d'idées et d'expressions brillantes. On peut en extraire ce qui est digne de remarque et d'éloges ; on y trouvera toutes les beautés oratoires... » Et plus loin : « Son style est trop vieux ; on trouve chez lui des mots surannés ; c'est qu'alors on parlait ainsi. Changez ce qu'il ne pouvait changer dans ce temps-là ; ajoutez du nombre à ses périodes ; mettez entre leurs parties plus de liaison et de symétrie ; joignez et assemblez avec plus d'art les mots eux-mêmes ; alors vous ne mettrez personne au-dessus de Caton (1). »

Dans son recueil des fragments des orateurs anciens, M. Meyer a réuni tout ce qui nous a été conservé de Caton. Tite-Live avait peut-être sous les yeux l'original de

(1) Cicér., *Brut.*, c. xvii.

son discours pour la loi Oppia, quand il a composé la fameuse harangue qu'il prête au défenseur de la loi. On sait que Salluste étudia avec le plus grand soin la langue et le style de Caton, et imita l'un et l'autre avec plus d'affectation que de bonheur. Sous les empereurs, les érudits remirent à la mode le vieil orateur. Hadrien le préférait à Cicéron. Les compilateurs le citèrent et le commentèrent avec complaisance. C'est à eux, à Aulu-Gelle surtout, que nous devons les fragments qui nous ont été conservés.

Si nous en jugeons par les témoignages de l'antiquité tout entière, il y a peu d'ouvrages dont la perte soit plus regrettable que celle des *Origines* de Caton. Sous ce titre évidemment incomplet, Caton avait construit une sorte d'encyclopédie de toutes ses connaissances historiques. L'ouvrage se composait de sept livres. La légende, l'histoire, les lois, les mœurs, les événements anciens et récents, tout y était rapporté. L'auteur s'était d'abord proposé, comme le titre l'indique, un essai sur l'histoire de la fondation des principales villes d'Italie. Le premier livre était consacré à Rome : quelle tradition avait adoptée Caton ? on l'ignore. Le deuxième et le troisième livre renfermaient l'histoire des origines des cités les plus importantes de l'Italie. Les quatre derniers étaient consacrés au récit des guerres puniques en Sicile, en Italie et en Espagne. Toute cette partie devait ressembler pour la composition et la forme à nos mémoires. Caton exposait avec complaisance les événements où il avait joué un rôle. Le discours pour les Rhodiens, dont Aulu-Gelle nous a conservé des fragments considérables, faisait partie des *Origines*. C'est encore dans cet ouvrage que Caton rappelait l'héroïsme du tribun des soldats Cécilius. C'est

là encore qu'il mentionnait l'antique usage romain, de célébrer dans des chants accompagnés de la flûte les grands hommes qui avaient illustré la patrie. Cicéron donne à l'auteur l'épithète de *gravissimus* : voilà pour le sérieux du fond. Quant à la forme, elle était plus remarquable encore. « C'est une fleur, c'est une lumière d'éloquence, » dit Cicéron. Mais ce qui donnait à cet ouvrage une importance capitale, c'est qu'il inaugurerait la prose latine. Tous les prédécesseurs immédiats, tous les contemporains de Caton écrivent en grec ; tel Q. Fabius Pictor, tel Cincius Alimentus, tel Acilius Glabrio, soit par dédain de l'idiome national, soit pour faire admirer leur érudition. Caton écrit pour des Romains, et il écrit dans leur langue. Elle est rude encore, sans souplesse, sans élégance, mais elle n'en rend que mieux la forte et sobre pensée de l'auteur. Autre innovation. Tous les écrivains que je viens de citer, sont des annalistes. Ils enregistrent année par année, à l'exemple des pontifes, les principaux événements dont ils ont été témoins. Aucune autre composition que l'ordre chronologique. L'ouvrage de Caton forme un tout, il est distribué en diverses parties : la personnalité de l'auteur crée l'ouvrage. Il expliquait lui-même d'ailleurs les raisons qui lui avaient fait renoncer à la forme des annales. « A quoi bon, disait-il, répéter ce qui se trouve dans les annales des pontifes, le prix du blé, les disettes, les éclipses de lune ou de soleil ? » Ainsi sur ce point, Caton est novateur, homme de progrès, comme nous dirions aujourd'hui, mais c'est un progrès romain qu'il veut. Qu'on emprunte aux Grecs leur art, soit, mais qu'on écrive en langue nationale l'histoire de la patrie.

Cicéron, dans cet aimable plaidoyer en faveur de la

vieillesse, qu'il intitule *Caton l'Ancien* (Cato Major), se plaît à environner d'une sorte d'auréole poétique cette rude figure de l'inflexible censeur. C'est un Socrate mélancolique, doux, tendre, comprenant et aimant tout ce qui est beau, délicat, gracieux. Jamais transformation ne fut plus complète d'un type en un autre tout différent. Parmi les plaisirs que le Caton de Cicéron trouve dans la vieillesse, il n'a garde d'oublier ceux que donne la vie des champs. Quelle merveille que cet attendrissement de la terre au printemps, ce sein tiède qui s'ouvre pour recevoir la semence, le grain qui fermente, éclate et pousse la frêle tige verte ; celle-ci se durcissant, s'arrondissant en cylindre flexible, se couronnant enfin de l'épi ; la capsule délicate et résistante qui retient chaque grain de blé, ces longs piquants qui le garantissent comme un rempart contre le bec des petits oiseaux ! Et la vigne dont les vrilles rampantes s'accrochent, relèvent le sarment ! et les bourgeons, ces diamants qui percent la rugueuse écorce du bois qui semble mort ! et les jardins, et les belles fleurs, et tous ces parfums, tout cet éclat, tout ce charme de la nature se révélant heure par heure dans sa féconde variété à l'œil de l'homme qui admire ! C'est dans son imagination et aussi dans la lecture de Xénophon que l'orateur latin a pris ces belles peintures de la vie des champs. Il n'y en a pas trace dans l'ouvrage spécial que Caton a composé sur les travaux de la campagne, *De re rustica*. On y chercherait vainement un jardin, des fleurs, le sentiment de la nature, l'admiration des merveilles qu'elle produit : ce n'est pas un philosophe, un orateur, un poète, qui a écrit ce livre ; c'est un propriétaire, et quel propriétaire ! Jamais la terre, cette généreuse nourrice des humains, n'en a porté de plus impitoyable ;

jamais ses entrailles n'ont été déchirées par des mains plus rudes, avec un cœur plus indifférent.

Et d'abord ne demandons pas à l'ouvrage ordre, composition, méthode; c'est une série de préceptes et d'observations, fruit de l'expérience, consignés au hasard, suivant le travail du jour apparemment. Mais, tel qu'il est, il y a peu de livres plus importants pour nous. Le maintien de l'ancienne agriculture était intimement uni au maintien même des mœurs et de la constitution : ce sont les petits propriétaires, cette race opiniâtre représentée par les *Dentatus*, les *Cincinnatus*, qui ont créé la légion et donné une base solide à la conquête. Laboureur et soldat, voilà le vrai Romain; l'agriculture, voilà la pépinière des armées : Pyrrhus l'avait compris, et que les légions recrutées ainsi étaient inépuisables et invincibles; les Gracques le comprirent bien aussi : la race des ingénus disparaissait, ils voulurent la refaire en refaisant la petite propriété rurale. Horace lui-même le sentait peut-être, quand il rappelait dans ses vers de commande, les Romains de son temps à la vie des *Dentatus* et des *Fabricius*. Virgile le sentait mieux encore; et il enchâssait dans son vers harmonieux et plein d'images la plupart des préceptes du vieux Caton (1).

Or le livre de Caton est écrit au moment même où le danger de la concentration de grands domaines en un petit nombre de propriétaires, apparaît : *Latifundia perdidere Italiam*, ce sont les grands domaines qui ont perdu l'Italie, dit Pline. Les grands domaines, c'est-à-dire, le remplacement des travailleurs libres par des

(1) Sur cette grave question, consulter le remarquable mémoire de Bureau de la Malle.

esclaves, les bois et les prés substitués aux champs à céréales; l'Italie ne produisant plus de quoi nourrir ses habitants. On entrevoit déjà le jour où seront inaugurées les distributions de blé, c'est-à-dire l'encouragement à la désertion des champs, l'appel à Rome d'une foule oisive, démoralisée, vile, qu'il faudra nourrir et amuser. Caton lui-même, après avoir été un Fabricius et un Dentatus, devint dans les dernières années de sa vie un grand propriétaire. Il préféra les bois et les prés aux terres arables, disant avec raison, que les bois et les prés ne demandent à l'homme aucun travail et que Jupiter se charge de les mener à bien. Il n'en était pas encore là quand il écrivit son Manuel d'agriculture pratique.

Quel est le but de tout homme sage? gagner, acquérir, *rem quærere*. Il y a bien des moyens, le commerce d'abord; mais le commerce est chanceux. Il y a l'usure, excellent moyen, mais puni par les lois. Il y a enfin l'agriculture, moyen plus lent, mais honnête. L'agriculture forme des hommes vigoureux, sains, des soldats excellents; elle est estimée et considérée de tous.

Dans quelles conditions faut-il acheter un domaine? Avec circonspection, après mûr examen. Voir si les voisins sont à leur aise, bon augure pour le sol. Si ceux qui ont vendu, le regrettent.

Ce domaine acheté, les terres bien labourées et fumées, le propriétaire ne s'endort pas. Voyons-le dans l'exercice de ses fonctions de surveillant: vous reconnaîtrez ici cet œil du maître que rien ne vaut.

— « Le père de famille arrive à son domaine. Il salue les Lares domestiques, et fait le jour même le tour de sa propriété. Il voit comment elle est tenue, ce qu'il y a d'ouvrage fait, ce qu'il reste à faire. Le lendemain qu'il

appelle le fermier. Qu'il lui demande ce qu'il y a d'ouvrage fait, ce qu'il reste à faire. Qu'y a-t-il en vin, en froment, en autres choses? Le compte du travail fait, il faut faire celui des jours. S'il n'y a pas eu assez d'ouvrage fait, le fermier assure qu'il n'a pas épargné sa peine, mais que les esclaves ont été malades, que le temps a été mauvais; que des esclaves ont pris la fuite, qu'il a fallu exécuter des travaux publics. Après qu'il a donné toutes ces excuses, ramène-le au compte des jours et des travaux. S'il a plu, pendant combien de temps? Du reste il y a des ouvrages qu'on fait pendant la pluie. On lave les tonneaux, on les goudronne, on nettoie la maison, on transporte le blé, on met dehors le fumier, on lui creuse une fosse, on vanne les graines à semence, on raccommode les vieilles cordes; les esclaves raccommodent leurs habits. S'il y a eu des jours de fête, il fallait les employer à curer des fossés, réparer les chemins, élaguer les haies, piocher le jardin, sarcler le pré, moudre la farine. Si les esclaves ont été malades, ils n'ont pas dû manger autant.» Ce dernier trait est admirable.

Les fonctions du fermier, avec un tel maître, ne sont pas une sinécure. Le malheureux vit dans la peur des coups: il ne doit pas aimer la promenade, ne diner jamais dehors, ne pas avoir de parasite (ô ironie!), ne pas se croire plus habile que son maître, ne prêter jamais rien. (Caton lui permet d'emprunter aux voisins.) Qu'il vive toujours en société des esclaves, travaille comme

(1) Le doux et humain Virgile se souvient de Caton, lorsqu'il conseille comme récréation des jours de fête de faire détourner des ruisseaux, de planter des haies, dresser des pièges aux oiseaux, incendier les ronces, baigner les moutons. (*Georg.*, I, 169-199.)

eux, les surveille de près. Le bon travail fait le bon sommeil. Qu'il soit couché le dernier, levé le premier.

Quant à la fermière, les recommandations sont les mêmes. Elle ne doit pas non plus se promener ni dîner dehors.

Les esclaves doivent travailler ou dormir, sinon des coups. Le maître a soin de les tenir en haine les uns contre les autres; ils se dénoncent réciproquement, il les tient dans sa main. Pour vêtement, ils auront tous les deux ans une tunique de trois pieds de long et des saies. On les nourrira avec les olives tombées, ou les olives mûres dont on ne pourrait faire de l'huile, un peu de vin, pris sur celui qui doit être plus tard du vinaigre. Quand l'esclave devient vieux ou infirme, on le vend. Il faut voir les nobles et touchantes protestations de Plutarque contre cette barbarie et cette ingratitude.

Dans le domaine de Caton les animaux, les bœufs surtout, sont plus heureux que les hommes. On les soigne dans leurs maladies. Le maître a quelques prétentions en médecine. Un bœuf est indisposé, qu'on lui donne un œuf de poule cru. Mais que le bœuf et celui qui le lui donne soient tous deux à jeun ! *Jejunus jejuno bovi dato.*

La religion a aussi sa place dans ce recueil de préceptes. Le sacrifice du porc, les prières aux dieux avant d'élaguer les bois, de creuser les fossés, les lustrations des champs, les invocations à Mars pour écarter les maladies, la truie immolée à Cérès, à Janus, à Jupiter, la prière sacramentelle pour rendre la santé aux bœufs, les incantations magiques; toutes les recettes d'une religion grossière, superstitieuse, mais purement nationale; les croyances les plus bizarres, les procédés les plus absurdes, mais consacrés par la tradition : voilà ce que l'on

rencontre à chaque page dans cette encyclopédie d'un propriétaire du sixième siècle. Jamais œuvre ne porta plus vive empreinte du temps et du milieu où elle a paru. On comprend, en lisant Caton, l'ardeur avec laquelle ses contemporains se portèrent vers l'hellénisme. Que l'on compare l'*Économique* de Xénophon au *De re rustica*. Rien ne fera mieux comprendre l'opposition radicale du génie grec et du génie romain : le premier sachant concilier dans une heureuse harmonie l'utile et l'agréable, doux, humain, aimant la terre non-seulement pour les biens qu'elle produit, mais pour la beauté qui est en elle, associant à ses travaux une jeune femme, des esclaves traités avec bonté, soignés dans leurs maladies par la maîtresse de la maison ; le second exploitant avec opiniâtreté le sol, les animaux, le fermier, l'esclave, ennemi de toute superfluité gracieuse, n'ayant qu'un but, augmenter son revenu.

Si l'on en croit Cicéron, Caton, dans la dernière partie de sa vie, fut un admirateur sincère et un disciple studieux des Grecs. Plutarque en dit autant. Mais il importe de bien déterminer la valeur de ces témoignages. Il est certain que Caton connaissait la littérature grecque : ses jugements sur Socrate, sur Isocrate, Thucydide et Démosthènes ne laissent aucun doute à ce sujet. Ne faisons donc pas de lui un ennemi quand même de tout ce qui venait de la Grèce ; mais ne nous le représentons pas non plus comme un vieux pécheur endurci que la grâce vient toucher vers la fin de sa vie et qui adore ce qu'il a brûlé. Caton ne méprisait pas toutes les œuvres de la littérature grecque ; il ne comprenait pas, n'aimait pas la poésie, la philosophie spéculative et la pure rhétorique. Quel dédain il a pour Isocrate, cet

homme qui enseigna à parler pendant quatre-vingts ans, et ne sut jamais parler lui-même ! Il redoutait pour sa patrie un Socrate, qui après tout est un révolutionnaire. Mais il estimait fort Thucydide et Démosthènes, génies essentiellement pratiques et positifs. Les poètes ne le touchaient point : il y a des esprits ainsi faits dans tous les temps, dans tous les pays. La poésie lui semblait chose vaine, exercice frivole et dangereux. A quoi servent un poème épique, une tragédie, une ode ? De plus les représentants de la poésie à Rome étaient ou des étrangers de basse extraction, ou des affranchis, ou des esclaves, flatteurs pour la plupart, parasites, vivant d'une industrie précaire et méprisée. Longtemps encore la société romaine conservera les préjugés du vieux Caton. Il ne faut pas que la faveur dont jouirent Horace et Virgile nous fasse illusion. Leurs chaînes étaient dorées, mais c'étaient des chaînes. Il fallait célébrer le prince et les amis du prince et sa famille et les grands. Plus tard ce fut bien pis encore : qu'on lise les doléances et les adulations d'un Stace, d'un Martial et de tant d'autres. Caton juge les premiers poètes et la poésie elle-même un peu plus durement que l'âge suivant ; mais sur ce point les Romains de tous les temps descendent plus ou moins directement de Caton.

C'était un homme fait pour la prose. Dans la prose seule pouvaient se développer à l'aise les qualités solides mais sans éclat du caractère national. Caton l'avait compris ; mais comme tous les réactionnaires ardents, il exagéra son principe et prétendit vainement restreindre l'horizon. La société polie de son temps se précipitait avec enthousiasme vers les brillantes et gracieuses peintures de la poésie grecque : Caton voulut opposer à cet

engouement excessif un obstacle qui est toujours renversé, la raison froide, le bon sens pratique. C'était justement contre cette sécheresse que se faisait la révolution. Il marcha dans la voie, seul, intrépide, d'autant plus obstiné que le goût public se tournait de l'autre côté. Tous les écrits qu'il publia, sont en prose; tous ont le même caractère, ce sont des livres d'utilité pratique, des manuels à l'usage du citoyen romain. — J'ai parlé du *De rerustica*, — il y ajouta divers traités sur la guerre, (*De disciplina* ou *De re militari*), sur la jurisprudence, sur l'éducation des enfants. (*Præcepta ad filium* ou *De pueris educandis*), un recueil de préceptes et d'aphorismes, des lettres, toute une encyclopédie des connaissances utiles. Par là il se flattait sans doute de créer une littérature nationale en opposition à cette littérature artificielle, toute d'imitation, qui régnait alors. Tentative qui ne manque pas de grandeur : où est en effet la véritable originalité de l'esprit romain, si ce n'est dans l'éloquence, la jurisprudence, la morale? c'est-à-dire, en fin de compte, dans la prose?

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

LE SEPTIÈME SIÈCLE.

Tableau de la société romaine au septième siècle. Religion, philosophie, éducation, mœurs.

Les grands événements qui s'accomplissent dans la première moitié du septième siècle, soit à l'extérieur, soit à Rome même, n'ont laissé qu'une faible empreinte sur la littérature. J'ai dit qu'elle était envisagée par les Romains comme une occupation oiseuse, un amusement de désœuvrés, ou un métier peu considéré. Il y eut, il est vrai, à la fin de la période précédente, une réaction contre le préjugé national, Térence en est la preuve ; mais pendant plus de cinquante ans encore, les citoyens mêlés au gouvernement de la chose publique et aux orages des partis, abandonnèrent aux oisifs ou aux indifférents la gloire d'auteur.

Les grands noms de cette époque, Scipion Émilien, les Gracques, Marius, Sylla, n'ont rien ou presque rien écrit. Ceux qui occupent le second rang, comme les Mucius Scévola, les Tubéron, sont des jurisconsultes. Tous cependant cultivèrent l'éloquence et furent de grands orateurs. Que ne donnerait-on pas pour posséder les discours des Gracques et ceux de leurs adversaires ? La vie

publique, si orageuse à cette époque, absorbait toute l'activité de ces hommes. Le loisir (*otium*) n'existait pas pour eux ; si orné que fût leur esprit, on voit bien qu'ils ne cultivaient pas les lettres pour elles-mêmes : tout ce qu'ils apprenaient, tout ce qu'ils savaient était d'avance consacré au service de la chose publique. Le littérateur proprement dit n'existait pas encore. C'est avec Lucrèce, Catulle et jusqu'à un certain point Salluste, qu'il commence. Cicéron domine et remplit la seconde moitié de ce siècle ; c'est à la fois un homme d'action et un écrivain : il revendique hautement cette double gloire, et il ne se dissimule pas qu'il y a un certain courage à le faire. Le vieux préjugé romain n'était pas encore anéanti ; et plus d'une fois Cicéron entendit murmurer à son oreille l'épithète méprisante de *Græculus*.

Il y eut cependant des poètes et des prosateurs avant Cicéron et avant Lucrèce. De leurs œuvres il ne nous reste que des fragments plus ou moins importants. Voyons dans quel milieu se produisirent ces œuvres dont nous essayerons de reconstituer le véritable caractère.

Après la ruine de Carthage, de Corinthe et de Numance, la domination de Rome sur le monde est accomplie. Un des résultats les plus considérables de la conquête, c'est la fusion universelle qu'elle amène. L'Italie, la Grèce, et l'Orient entrent en communications étroites et journalières. En même temps que l'esprit italien se répand dans le monde par les colonies, les préfectures, les proconsulats, la grande cité reçoit dans son sein les représentants de tous les pays, de toutes les civilisations. L'esclavage, qui prend alors un développement

inouï ¹, introduit à Rome, dans l'Italie, dans la Sicile, une immense population, composée d'éléments étrangers, qui, se mêlant aux classes inférieures de la société et agissant même sur ses maîtres, exerce une prodigieuse influence sur les mœurs, les idées, les usages des vainqueurs. L'élégance, la grâce, l'esprit, étaient le privilège de ces Grecs d'Asie, si fins, si habiles à tout, corrompus et corrupteurs. Il se fait un échange incessant entre les peuples : l'hellénisme, plus délicat et plus raffiné, pénètre plus rapidement à Rome, d'abord dans les hautes classes de la société, jalouses de se distinguer du peuple par des manières et un ton plus relevés, puis dans les classes inférieures. Le pontife Publius Crassus dans sa préture d'Asie, rend ses arrêts en grec, et dans les divers dialectes de l'idiome grec. Presque tous les Romains de haute naissance eussent pu en faire autant. Mais ce qui est plus digne de remarque, c'est la transformation que subissent à leur tour tous les Grecs qui restent en communication un peu suivie avec les principaux Romains de ce temps. Polybe et Panælius en sont un exemple bien curieux. Clitomaque, le Carthaginois, qui fut disciple et successeur de Carnéade, avait un commerce épistolaire régulier avec les principaux personnages politiques de ce temps ; il leur dédie ses ouvrages. On sait avec quelle animosité le vieux Caton poursuivait les Grecs ; de son temps en effet les Grecs de Rome n'étaient guère ou que des ambassadeurs beaux parleurs, ou des bannis, ou des charlatans qui exploitaient l'ignorance et les vices grossiers des Romains : on les écoutait,

(1) Le recensement de l'année 661 constata que le nombre des esclaves était plus du double de celui des hommes libres.

on se servait d'eux, on les chassait de temps en temps, on les méprisait toujours. Il n'en est plus ainsi. Panætius et Polybe sont estimés, recherchés ; le poète Archias d'Antioche est patroné par Marius et défendu plus tard par Cicéron comme vrai citoyen Romain. Si l'on rapproche de ces faits les grands événements de cette époque, les réformes des Gracques, les guerres serviles, la guerre sociale ; si surtout l'on se souvient que la classe moyenne, la bourgeoisie, c'est-à-dire l'élément romain par excellence, disparaissait, que les affranchis, les Italiens et bientôt après les Gaulois, les Espagnols, tous les peuples allaient être appelés à remplir les vides occasionnés par les guerres, l'abandon de l'agriculture, la ruine de la petite propriété, l'usure et la spoliation, on reconnaît que le vieil esprit romain, exclusif et étroit, est entamé, que les peuples, en se rapprochant, en se pratiquant, voient s'effacer peu à peu les traits les plus accentués du caractère national, et qu'une sorte de cosmopolitisme se prépare. Les productions littéraires les plus essentiellement romaines de cette époque portent déjà l'empreinte de la révolution qui se fait.

La révolution se manifesta d'abord, ainsi que cela arrive d'ordinaire, dans les choses de la religion. J'ai montré comment dans la période précédente Ennius et les traducteurs des modèles grecs avaient habitué peu à peu les esprits à une sorte de réflexion et de scepticisme ; mais, à vrai dire, l'evhémérisme ne porta pas une atteinte bien sérieuse à des dieux qui n'avaient pas d'histoire. L'importation des cultes étrangers venus d'Orient eut une influence bien plus grave. Introduits à Rome dès le siècle précédent, ils s'y développèrent avec une rare énergie. En vain le sénat porta la hache sur les temples

d'Isis et de Sérapis ; il fallut les relever. En vain les mystères des Bacchanales furent interdits et punis ; ils persistèrent. Ce qui attira le plus vivement les Romains vers les religions orientales ; ce fut cette soif de connaître l'avenir qui est une des maladies les plus incurables de l'esprit humain. Devins, astrologues, charlatans de la Chaldée, mathématiciens, diseurs de bonne aventure, tout un monde étrange, mystérieux, repoussant s'agitait dans les bas-fonds de la ville. Les croyances superstitieuses que ces étrangers entretenaient parmi la masse du peuple, et dont ils vivaient, étaient partagées par les personnages les plus considérables de la république. Une prophétesse syrienne, nommée Martha, osa bien proposer au sénat de lui révéler les moyens de vaincre les Cimbres. Le sénat refusa de l'entendre et la fit chasser, mais Marius la recueillit dans sa maison, et la mena avec lui à l'armée. On sait combien les sortilèges, les sorcelleries et enchantements de tout genre jouèrent un rôle considérable dans les guerres serviles avec Eunus et Spartacus, et en Espagne avec Sertorius. Il est bien certain que l'incrédulité religieuse favorisa les développements inouïs que prit la superstition à cette époque. Les Orientaux ont toujours excellé dans l'art des prestiges ; l'Orient est la patrie du merveilleux : là, point d'incrédules, car il n'y a point de réflexion ; l'âme est toute tendue de désir vers les choses surnaturelles. La plupart des astrologues, devins, enchanteurs venus de l'Orient, exerçaient de bonne foi une industrie lucrative, et en se faisant payer, se faisaient croire et croyaient eux-mêmes. J'ai parlé de Marius ; Sylla le surpassait encore en superstition ; le sénat lui-même avait plus d'une fois recours à l'art des devins. Le monde du surnaturel a reçu droit de cité à

Rome ; les sombres et bizarres pratiques de la divination étrusque pâlisent et s'effacent devant les imposantes révélations des sorciers d'Orient.

Par une inconséquence qui ne doit pas nous étonner, la même époque qui vit ce débordement de superstitions étrangères, vit aussi l'institution définitive de la religion d'État. Montesquieu et les philosophes du dix-huitième siècle pensaient que toute religion est une sage invention des politiques pour contenir le peuple et le diriger ; opinion excessive, en ce qu'elle n'admet pas la sincérité primitive du sentiment religieux. Les religions deviennent un moyen de gouvernement ; mais telles elles ne sont point à leur naissance. Il y a bien des dupes en ce monde ; il y en avait davantage autrefois. C'est vers la fin du sixième siècle et pendant le septième que la religion romaine se transforme en institution purement politique. On comprend de quelle importance il était pour le sénat de rompre les comices, de dissoudre les assemblées du peuple, quand il prévoyait qu'une loi funeste à l'État allait être votée, que des hommes dangereux ou incapables allaient être nommés aux plus hautes fonctions de la république. Les auspices qu'il avait en son pouvoir revenaient, suivant les circonstances, favorables ou défavorables. Dès la fin du sixième siècle, Fabius le Cunctateur, qui était augure, disait : Ce qui est utile à la république se fait toujours sous de bons auspices, ce qui lui est nuisible, sous de mauvais, ou plutôt contre les auspices¹. De là l'importance considérable de ces fonctions

(1) Caton allait plus loin encore ; c'est lui qui a dit : « Je ne comprends pas que deux haruspices puissent se regarder sans rire. »

(Cic., de Nat. Deor., I, 26.)

d'augure. Avec quel naïf orgueil Cicéron se pare de ce titre ! Être augure, c'était être initié aux secrets de l'État. On sait comment, dans les orages des guerres civiles, les deux partis tiraient à eux les choses et les ministres de la religion, afin de donner à leurs actes, à défaut de la légalité, la sanction divine. Les nombreuses confidences de Cicéron, tout son traité *de Divinatione* ne laissent aucun doute à ce sujet. Enfin Scévola et, après lui Varron, réduisirent en une formule l'opinion de tous les esprits éclairés sur la religion : « Il y a trois sortes de théologie, l'une *mythique*, c'est l'œuvre des poètes ; l'autre *naturelle*, c'est l'œuvre des philosophes ; la troisième, *politique*, c'est l'œuvre de l'État. » — Ne nous étonnons donc pas de ne trouver dans les poètes qui suivront, j'entends les plus grands, Horace et Virgile, que des images languissantes de la Divinité. Il n'y a chez eux ni cet enthousiasme de la beauté, de la grandeur, de la force, qui a fait éclore le monde divin homérique, ni la foi naïve qui échauffe l'âme ; tout l'effort de leur génie ne réussira qu'à nous présenter de pâles copies des dieux de la Grèce. Les dieux romains n'ont à vrai dire jamais eu une personnalité poétique.

Cette ruine de la religion nationale a bien des causes : une des plus efficaces, ce fut l'introduction de la philosophie à Rome. Je ne crois pas qu'il faille attacher une importance bien grande à l'ambassade des trois philosophes grecs, *Diogène le Stoïcien*, *Critolaüs le Péripatéticien*, et *Carnéade l'Académicien*, qui vinrent demander au sénat la remise d'une amende de cinq cents talents à laquelle avait été condamnée Athènes (599). Je ne sais non plus s'il faut croire la fameuse histoire des deux discours prononcés par Carnéade, l'un pour la justice,

l'autre contre la justice. Laclance est le seul auteur qui rapporte ce fait. Carnéade avait à ce qu'il semble trop d'esprit, pour se hasarder à de telles pasquinades devant un tel auditoire. Est-il vraisemblable qu'il eût employé en présence de ces Romains si fiers, si scrupuleux, ce raisonnement bizarre en faveur de l'injustice... « C'est par l'injustice que vous avez conquis la plus grande partie du monde : donc l'injustice est bonne. » L'an 599, les Romains instruits, et ils étaient nombreux, n'avaient pas besoin d'entendre trois ambassadeurs grecs pour avoir une idée de la philosophie. Ils avaient des livres grecs ; ils avaient Polybe et ses compagnons de captivité. La plèbe n'avait peut-être jamais vu de philosophes, elle en vit et en entendit pour la première fois : voilà à quoi se borna l'influence immédiate des ambassadeurs.

Quoi qu'il en soit, lorsque la philosophie grecque pénétra chez les Romains, elle était depuis longtemps déjà en décadence. Non-seulement depuis cent cinquante ans aucun grand système n'avait apparu, mais les chefs des anciennes écoles n'avaient pas même conservé l'intelligence exacte et complète des doctrines qu'ils étaient censés représenter. Les héritiers de Platon et d'Aristote étaient écrasés par ces grands noms et incapables d'exposer dans leur ensemble des systèmes dont ils ne pouvaient embrasser toutes les parties. Cette faiblesse même, loin de nuire à la philosophie grecque auprès des Romains, lui servit de recommandation. Les spéculations métaphysiques les eussent rebutés : la science, pour leur plaire, devait être simple, accessible à tous, et surtout avoir une tendance pratique. Aussi trois écoles seulement, en dehors de l'évhémérisme, firent-elles fortune à Rome, celle d'Épicure, celle de Zénon, celle d'Arcési-

las et de Carnéade. Cette dernière n'était autre chose, comme on sait, qu'un scepticisme de sens commun, merveilleusement fait pour des hommes à demi cultivés qui aiment à exercer leur esprit, sans trop en tendre les ressorts, et se contentent de demi-vérités. L'épicurisme, plus scientifique, plus fortement lié dans les diverses parties qui le constituent, ruinait par sa base la religion. Les dieux d'Épicure relégués dans les intermondes, n'ayant point créé ni arrangé l'univers, ne s'occupant en rien ni de sa conservation, ni du mouvement des choses humaines, n'existent pas. Le sage, l'homme habile et prudent qui cherche ici-bas le souverain bien, c'est-à-dire le bonheur, imitera, autant qu'il sera en lui, la Divinité. Il ne se mêlera point aux orages des affaires publiques, où les meilleurs sont souvent victimes des pires; il ne se mariera point, car le ménage, les enfants sont des sources de tribulations incessantes; il vivra pour lui-même, vertueux, je le veux bien, à la condition de réduire la vertu aux sages calculs d'un égoïsme raffiné. Pendant la première moitié du septième siècle, cette philosophie si contraire au caractère essentiel du Romain, ne fit que peu de prosélytes. Les grandes catastrophes des guerres civiles, les proscriptions, les spoliations, l'incertitude où l'on vivait, le droit de la force tendant à prévaloir chaque jour davantage sur la légalité, la lassitude, le dégoût, l'abaissement des âmes, suites ordinaires des calamités publiques, propagèrent parmi les Romains cette triste doctrine. Nous la retrouverons plus tard, non plus à ses débuts, mais triomphante.

Le stoïcisme avait un tout autre caractère. D'abord il ne détruisait pas la croyance aux dieux nationaux; au contraire, il s'y adaptait assez exactement. Les dieux

romains, j'ai déjà eu occasion de le montrer, étaient de pures allégories, non des êtres vivants, ayant une histoire, une physionomie distincte. Or, le stoïcisme admettait tous les dieux, avec leurs noms et leurs attributions distinctes. Il les considérait comme des modifications de la substance universelle, ou, si l'on veut, comme des émanations du dieu premier. « Ce dieu, dit Sénèque, « a autant de noms, qu'il prodigue de bienfaits. C'est « Bacchus, Hercule, Mercure. » Une telle doctrine ruinait dans sa base le polythéisme hellénique, dont l'anthropomorphisme est le principe, mais elle n'avait rien d'hostile à la religion abstraite des Romains. Ajoutons que la morale du stoïcisme primitif, que cette tension du ressort de l'activité humaine, cette rigidité inflexible, tout cela était fait pour plaire à des hommes qui ne comprenaient pas encore qu'on pût donner pour but à la vie le repos, et pour nourriture à l'âme, l'indifférence. Enfin les subtilités mêmes de la casuistique stoïcienne ne déplaisaient pas à ces jurisconsultes éminents, les Tubéron, les Scévola, appelés chaque jour à débattre les plus délicates questions du droit.

Mais ce qui contribua puissamment à accréditer la philosophie stoïcienne à Rome, ce fut le caractère même de son introducteur. Panælius vécut longtemps à Rome et se concilia, par l'élévation de ses sentiments, la bienveillance et l'estime des personnages les plus considérables de ce temps. Scipion l'Africain l'avait recueilli dans sa maison, et l'emmenait avec lui dans ses expéditions guerrières. Panælius est le prince des stoïciens, dit Cicéron : tel il n'eût point paru aux yeux des Grecs ; mais le milieu dans lequel il vécut le transforma ; il devint à demi Romain. Les Grecs sont toujours enclins à accor-

der davantage à la philosophie contemplative. Panætius se sépara sur ce point de ses compatriotes : de là la faveur dont il jouit parmi les Romains, peu faits pour la spéculation pure, et toujours tendus vers l'action. Cicéron le loue fort d'avoir peu goûté les subtilités épineuses de la dialectique (*spinæ disserendi*) et l'inflexible rigidité des opinions (*acerbitas sententiarum*) ; par là encore, il est Romain. Il alla même jusqu'à ne pas accepter le fameux aphorisme : « La douleur n'est pas un mal. » Il s'abstint du moins de le développer dans la consolation qu'il adressa à Tubéron. C'est le grand instructeur des Romains de ce temps. Pour eux il écrit une histoire critique des principaux systèmes philosophiques (Περὶ ἀφίσεων). Enfin il condense la substance d'un stoïcisme pratique, c'est-à-dire tout romain, dans son traité du *Devoir* (Περὶ καθήκοντος) que traduisit plus tard Cicéron. Ainsi s'opérait cette fusion d'idées et d'opinions qui est un des traits les plus remarquables de cette époque. On a généralement pris trop au pied de la lettre le vers d'Horace : *Græcia capta ferum victorem cepit*. Les deux peuples exercèrent l'un sur l'autre une influence salutaire : les Grecs se relâchèrent quelque peu de leur exclusivisme littéraire et philosophique ; les Romains renoncèrent à leurs sots préjugés contre les lettres, les sciences et les arts ; mais ils ne voulurent point y voir un simple amusement de l'esprit : l'idée toujours présente de la patrie et des devoirs qu'elle impose, ce besoin invincible de rapporter toutes choses à une fin déterminée, modifièrent singulièrement le fond même des œuvres grecques. C'est justement dans cette transformation que réside l'originalité du génie romain. On ne peut nier, je crois, que Panætius n'ait subi l'in-

fluence de ces idées si étrangères à la Grèce d'alors. On en peut dire autant de Polybe, qui n'est ni un conteur ni un philosophe, mais un *pragmatique*, comme on disait alors, un esprit positif, comme nous dirions aujourd'hui. Jusqu'où alla cette influence de l'esprit romain sur l'esprit grec, il est difficile de le déterminer, mais elle existe. Les Grecs éprouvèrent une véritable admiration pour l'édifice imposant de la grandeur romaine ; plusieurs d'entre eux s'attachèrent étroitement aux personnages les plus considérables de cette époque ; et cet attachement allait jusqu'au fanatisme. Tel fut Blossius de Cume, philosophe stoïcien, ami et conseiller de Tibérius Gracchus. Interrogé par les consuls, après la mort de son ami, il répondit « qu'il avait exécuté tout ce que Tibérius lui avait commandé. » « Eh quoi ! dit Scipion Nasica, s'il t'avait commandé de mettre le feu au Capitole ? » « Je l'eusse fait, » répondit-il.

La même fusion s'opère dans l'instruction de la jeunesse. Nous ne sommes plus au temps où le sénat, sur la proposition de Caton, expulse les philosophes et les rhéteurs étrangers, coupables d'*enseigner des choses nouvelles, contraires à la coutume et aux usages des ancêtres* (1) (*An. U.* 593). On ne peut bannir par un décret public les hommes qu'on admet dans son intimité. La vieille encyclopédie de Caton, cet arsenal de toute la science jugée nécessaire à un Romain, ne suffit plus à la génération nouvelle ; elle n'a que du dédain pour ces manuels grossiers. Le cercle des connaissances indispensables à tout honnête homme s'est singulièrement

(1) Voir le texte du sénatus-consulte dans Suétone, *De claris rhetoribus*, I, et dans Aulu-Gelle, XV, 11.

étendu : des maîtres romains commencent l'éducation du jeune citoyen : le *litterator* lui apprend à lire, à écrire, à compter ; le grammairien lui enseigne les principes de la langue nationale ; il étudie le droit à l'école des jurisconsultes les plus éminents , et en assistant lui-même aux consultations des parties, aux procès, aux plaidoiries ; en même temps il se forme à la connaissance des affaires publiques, de l'art militaire, de l'administration : voilà l'enseignement purement national. Combien il est différent de cette partie de l'éducation que les Grecs appelaient *Μουσική*, et qui comprenait l'étude de tous les arts, y compris la danse, le chant et la musique ! *Saltare in vitiiis ponitur*, dit Cornélius Népos. Le Romain ne consentit jamais à s'abaisser jusqu'à cultiver des arts exercés par des baladins et des jongleurs. Un Néron seul put concevoir une si étrange fantaisie. Quant à la gymnastique, elle durait toute la vie. Marius, âgé de plus de soixante ans, s'exerçait encore à la course, au saut, au jet du disque en plein champ de Mars. Mais ces exercices avaient pour but de maintenir le corps sain et dispos, non de donner de la grâce à la personne. On y formait de vigoureux soldats, on eût rougi de songer à la gloire des athlètes. L'éducation nationale est complétée par l'éducation à la grecque. Le grammairien enseigne à ses élèves les deux langues à la fois : vers la fin du sixième siècle, l'étranger *Cratès de Mules* fait un cours public de critique littéraire sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Son exemple enhardit les Romains ; on essaye de commenter devant un auditoire les anciens poètes de Rome, Nævius et Ennius, plus tard Lucilius. L'érudition commence ; son premier représentant sera *Elius Lanuvinus Stilo*, prédécesseur du docte Varron. Mais combien

+ Le fu termino de reghe Bourguignon en 1363
 Le 12 d'octobre 1363

cet enseignement timide, hésitant, sans base assurée, pâlit auprès de celui des rhéteurs, des grammairiens, des philosophes de la Grèce ! La bibliothèque apportée par Paul Émile livre aux Romains avides tous les trésors de la science, de l'esprit, de l'éloquence des Grecs. Des maîtres, comme Panælius, des amis comme Polybe, sont là pour diriger et faciliter les lectures de ces jeunes gens si curieux de s'instruire. La langue grecque leur devient aussi familière que l'idiome national ; ils se plaisent à écrire en grec, ils déclament en grec ; ils sèment de mots grecs et leur prose et leurs vers. Après des enfants de Paul Émile « on voit non-seulement des maîtres de grammaire, de rhétorique et de dialectique, mais aussi des peintres, des imagiers, des piqueurs et dompteurs de chevaux et des veneurs grecs. » Le vieux Paul Émile lui-même assiste aux leçons de ses fils. Dans son voyage à travers la Grèce, il avait admiré en connaisseur les chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux, et déclaré que le Jupiter Olympien de Phidias était réellement le Zeus homérique. Mais ne nous imaginons pas trouver à Rome de fins appréciateurs des œuvres du pinceau ou du ciseau des grands artistes grecs. Il ne faut pas sur ce point juger les Romains d'après leurs paroles, ni même d'après leurs actes ; à les entendre, ils n'avaient que du mépris pour ces fragiles merveilles qui avaient demandé tant de travail et de génie. Cicéron lui-même n'affecte-t-il pas plus d'ignorance sur ce sujet qu'il n'en avait réellement ? Ne soyons pas dupes de ces petites hypocrisies. Les Romains aimaient les beaux tableaux, les belles statues, les bronzes précieux ; mais ils étaient incapables de les bien goûter. Ils en faisaient la décoration des temples, des basiliques, des villas ; c'étaient des meubles comme

d'autres, qui ornaient agréablement. Ils n'aimaient point les statues d'une nudité parfaite; ils faisaient adapter aux membres éclatants d'un Apollon une cuirasse ou une saie. Il n'y avait pour eux rien de plus beau qu'un guerrier. Le mot naïf de Mummius les peint tout entiers. Il menace les ouvriers chargés de transporter les splendides œuvres d'art de Corinthe à Rome, de les faire réparer à leurs frais, s'ils ont la maladresse d'en briser quelque-une. N'est-ce pas lui qui ordonnait aux musiciens grecs de jouer tous à la fois et chacun un air différent? Cent ans plus tard Agrippa propose de vendre tous les tableaux, toutes les statues qui ornent la ville; proposition digne du plus grand des citoyens, dit naïvement Pline. Ainsi, à l'époque où nous sommes parvenus, l'esprit grec et l'esprit romain, mis en présence depuis près d'un siècle, se pénètrent l'un l'autre. Les Grecs sont les instructeurs; mais l'élève n'apprendra que ce qu'il veut, et comme il veut. Il fait au superflu sa part; mais il n'entend pas lui sacrifier le sérieux et l'utile. Il n'y eut guère de plus grand et de meilleur citoyen que ce Scipion Émilien, élevé *trop curieusement* à la grecque, dit Plutarque: il sut concilier le loisir et les affaires (*otium, negotium*), cultiver et charmer son esprit sans l'amollir, se faire grec, sans cesser de demeurer romain. C'est par là sans doute qu'il resta aux yeux de Cicéron comme le type achevé sur lequel chacun devait essayer de se régler. N'est-ce pas, en effet, comprendre excellentment la vie que de ne sacrifier ni le positif à l'idéal, ni l'idéal au positif? Voilà ce qui frappait d'admiration des Grecs de ce temps-là. N'ayant plus de patrie, et se consolant aisément de n'être plus citoyens en restant artistes, ils éprouvaient un respect involontaire à la vue de ces hommes qui avaient cessé d'être des barbares, sans ces-

ser d'être Romains, qui recherchaient et aimaient les choses de l'esprit sans s'y absorber exclusivement, et qui savaient concilier les douceurs du loisir et les sérieux devoirs de la vie publique. Caton leur avait déjà présenté cette image de l'homme complet. Un jour qu'il leur fit « une soudaine et brève harangue », ils s'écrièrent : « Que le parler nesortait aux Grecs que des lèvres, et aux Romains du cœur. »

Il n'est pas de mon sujet de présenter ici un tableau complet des mœurs de la première moitié du septième siècle. Je me borne à une esquisse générale et fort rapide. Les Romains ont effrayé le monde du spectacle de leurs vices grandioses. Au moment où le christianisme parut, Rome était devenue l'immense foyer où s'était concentrée la corruption de tout le monde antique. L'Italie, la Grèce, l'Orient, apportaient chaque jour leur contingent de turpitudes au centre universel. La corruption y était profonde, intense, infiniment variée, se renouvelant et s'étendant sans cesse avec ce mouvement incessant qui faisait affluer au cœur de l'empire les religions, les usages, les mœurs, la langue, les dissolutions et les misères du monde entier. Au commencement du septième siècle, cette centralisation commence. Plus de peuples à subjuguier, si ce n'est les Gaulois à l'Occident, les Parthes à l'Orient. La race des ingénus est détruite aux trois quarts. Ce sont les étrangers et les affranchis qui vont recruter les légions romaines. Une immense population, pauvre, affamée, se précipite sur Rome pour y vivre des distributions de blé, pour y exercer une foule d'industries équivoques qui accélèrent les progrès de la corruption. La vieille noblesse romaine, jalouse conservatrice des droits et des traditions de la cité, voit s'élever à ses côtés, et la menacer dans son influence, une aristocratie toute nouvelle, l'aristocratie d'argent, les

chevaliers. Ce sont les chevaliers qui exploitent le monde conquis, ils représentent l'État dans ses contrats avec les provinces et les peuples alliés ; ils perçoivent les impôts, les tributs, les redevances. La ruine des derniers petits propriétaires de l'Italie est bientôt suivie de la spoliation effrénée des peuples. Des réclamations s'élèvent. Les provinces ont des patrons au sénat, parmi ces nobles de vieille souche, qui sauront les défendre. Ils ne le peuvent. Les chevaliers prévaricateurs sont les juges des procès en prévarication. Ils s'acquittent eux-mêmes. Plus tard on leur enlève les jugements ; ils achètent les juges. Un million ou deux, qu'est-ce que cela pour des hommes qui savent en tirer dix ou douze par an d'une seule province ? Voilà le principe et la source féconde de la corruption, mot vague, et qu'il faut préciser. La conquête et l'exploitation de la conquête : voilà ce qui ruina les vieilles mœurs. Il était à peu près impossible qu'il en fût autrement. Les Romains des premières années du septième siècle sont des parvenus. Les voilà tout à coup riches, puissants, environnés de flatteurs, exposés à toutes les tentations, en état de satisfaire tous les caprices, d'épuiser les plaisirs de toutes les civilisations, la grecque, l'asiatique, l'orientale. Quoi d'étonnant qu'ils n'aient pu résister ? L'austérité des anciennes mœurs avait pour fondement et pour gardienne la pauvreté : peut-on continuer à vivre en Fabricius, lorsqu'on est plus riche qu'un roi ?

Toutes les conséquences de cette grande révolution ne se développèrent pas immédiatement ; mais elles commencent à se manifester. Dès l'année 605, L. Calpurnius Pison porta sa fameuse loi contre les prévarications des gouverneurs de province (*de pecuniis repetendis*). C'est au nom de cette loi que, quatre-vingts ans plus tard, Cicéron attaqua Verrès.

L'insolence et la cruauté des magistrats romains s'étaient exercées d'abord en Italie, dans les villes des alliés, comme Préneste, Ferentum, Teanum. Ils faisaient saisir et battre de verges les magistrats des cités, tantôt parce qu'ils étaient mécontents des vivres qui leur avaient été apportés, tantôt parce qu'ils n'avaient pas trouvé les bains publics assez propres. Ici, la femme d'un consul exige qu'on lui livre les bains ; elle ne les trouve pas convenables, le questeur de Teanum est attaché à un poteau et battu de verges. Ailleurs, un jeune Romain porté dans une litière est rencontré par un bouvier de Venusium. « Est-ce que vous portez un mort ? » dit le rustre. Les porteurs détachent les bâtons de la litière et le frappent jusqu'à ce qu'il expire. Un Q. Flaminus, pour faire plaisir à un jeune garçon qu'il aimait, et qui n'avait jamais vu mourir, fait trancher la tête à un Gaulois en sa présence : — voilà les mœurs publiques.

A l'intérieur, les antiques rapports de client à patron sont tout à fait modifiés. Le patron exploite ses clients. La loi *Cincia* défend de recevoir des présents ; mais le peuple est déjà devenu le tributaire des nobles (*vectigalis et stipendiaria plebes esse cœperat*). Il est vrai que les nobles à leur tour payent le peuple : ils lui achètent ses suffrages ; c'est la principale ressource de la plèbe. Les innombrables lois sur la brigue (*de ambitu*) se succèdent, et, toujours impuissantes, ne servent qu'à constater le mal et ses progrès. Tel est l'esprit public à Rome. Si l'on interroge la vie privée, on voit déjà éclos les germes de cette effrayante corruption dont les Verrines, les Catilinaires et quelques autres plaidoyers de Cicéron nous traceront de si éloquents peintures. La famille, c'est-à-dire, d'après la constitution primitive de Rome, l'État lui-même formé de

la réunion de ces associations légales d'où sortait l'ingénu, le citoyen est attaqué dans sa base par le développement menaçant du célibat. Les mœurs grecques et orientales, les esclaves des deux sexes, charmants, corrompus, dociles, suppriment la vie de famille. Un censeur invite les citoyens à se marier, voici en quels termes : « Si nous pouvions vivre sans épouse, Romains, nous nous affranchirions tous de cet ennui : mais puisque la nature l'a voulu, puisque, si l'on ne peut vivre agréablement avec les femmes, sans elles on ne peut vivre du tout, pensons plutôt au salut de l'État qu'à un plaisir de peu de durée. » Ainsi contractées, les unions étaient bientôt rompues. La répudiation et le divorce, à peu près inconnus au siècle précédent (1), se multiplient et deviennent l'issue ordinaire de presque tous les mariages. La femme que sa dot affranchit n'est réellement plus *dans la main de son mari*, comme le voulait l'ancienne législation. Émancipée, toujours sûre de trouver un autre époux, tant qu'elle sera riche, elle s'abandonne à toutes les fantaisies de ces unions passagères qui sont la ruine de la famille. Cent ans plus tard, Auguste, par ses lois, par l'attrait des honneurs et des récompenses publiques, par les sermons en vers qu'il commande aux poètes célibataires en l'honneur du mariage et des anciennes mœurs, essayera en vain de reconstituer la noble et féconde association des époux. On ne se mariera plus, suivant la forte expression de Plutarque, pour avoir des héritiers, mais pour avoir des héritages. Cependant la pureté des anciennes mœurs se conservait encore dans les villes du Latium, dans la province, et parmi quelques grandes familles qui avaient bien voulu emprunter à la Grèce sa civilisation et

(1) Le premier divorce est de 533.

ses arts, mais non ses vices. Tels étaient Scipion et ses amis, à Rome même ; et nous verrons bientôt naître hors de Rome presque tous les hommes qui dans la politique, la guerre, les lettres seront la gloire de leur temps.

Parlerai-je des progrès du luxe à cette époque ? Un grand nombre de lois somptuaires essayent en vain d'en arrêter les débordements ; la rigoureuse censure de Caton avait été impuissante, les lois qui interdisaient de consacrer à un festin plus de telle ou telle somme, d'avoir plus de tant de livres d'argenterie, sont violées et abrogées par le mépris qu'on en fait chaque jour. Le luxe, chose utile, nécessaire dans nos sociétés modernes où l'industrie et le commerce ont une place si considérable, était un véritable fléau, une source permanente de corruption chez un peuple qui ne s'enrichissait que par la conquête, la spoliation, les exactions de tout genre. Ces beaux meubles, ces beaux esclaves qui coûtaient jusqu'à 400,000 sesterces, ces bronzes, ces statues, on les payait avec l'argent extorqué aux provinces. Les jeux splendides donnés au peuple pour obtenir ses suffrages et par suite une préture, un proconsulat, c'étaient les provinces qui en faisaient les frais. Ainsi tout s'enchaîne. Les basses classes de la société sont dépravées par l'oisiveté ; il n'y a plus de petits propriétaires, parlant plus de travail : il faut nourrir cette multitude, la faire voter, l'amuser. De là les distributions de blé, les jeux, les brigues. De là la nécessité de dépenses énormes pour les hommes qui veulent jouer un rôle dans l'État. C'est la conquête et l'administration des provinces qui fourniront l'argent nécessaire.

CHAPITRE II

Lucilius. Le théâtre au septième siècle. — Tragédies d'imitation. — Tragédies nationales. — Pacuvius. — Attius. — Comédie nationale. Les Atellanes.

§ I.

Voilà le milieu dans lequel vécut et se forma un poète que les Romains de tous les temps ont célébré et admiré. Quelques-uns même n'hésitaient pas à le préférer à tous les autres. Horace, si impitoyable pour les écrivains du sixième siècle, si dédaigneux envers Nævius, Ennius et Plaute, n'ose qu'avec réserve attaquer cette gloire incontestée. Des protestations s'élèvent contre le premier jugement qu'il en porte. On trouve fort mauvais qu'Horace blâme le style parfois bourbeux, les longueurs, les négligences de Lucilius; Horace est forcé d'expliquer ce qu'il a voulu dire, de faire à l'éloge une part plus grande, de déclarer « qu'il n'oserait jamais enlever au front du vieux poète la couronne que tant de gloire y avait attachée. » — Tout l'art, toute la douceur, tout le génie des écrivains du siècle d'Auguste, ne réussirent jamais à faire descendre de son piédestal la statue de Lucilius : de lui volontiers tout Romain eût dit : « Il est des hommes à qui l'on succède, mais qu'on ne remplace jamais. »

Les titres de cette grande renommée sont à peu près perdus pour nous. Des trente livres de satires qu'avait

composés Lucilius, il ne nous reste que quelques fragments cités par les érudits et les grammairiens. L'ensemble de l'œuvre nous échappe complètement, malgré les conjectures plus ou moins ingénieuses des éditeurs pour en distribuer et en relier les unes aux autres les diverses parties : nous ne pouvons apprécier le mouvement, la verve, l'élan du poète, c'est-à-dire les premières qualités que l'on cherche dans la satire. De plus, les personnages sur qui Lucilius se précipitait « le glaive à la main » (c'est ainsi que parle Juvénal) nous sont inconnus, et deux vers de Lucilius ne peuvent être acceptés comme une peinture suffisante. Nous devons croire, puisque Quintilien l'a dit, qu'il régnait dans ses satires une grande liberté, beaucoup de mordant et de sel ; mais nous ne comprenons guère pourquoi Quintilien le loue particulièrement de sa *merveilleuse érudition*. Ce n'est guère le premier mérite que l'on admire dans un poète satirique. Essayons cependant de reconstituer dans ses parties essentielles l'œuvre mutilée.

Voyons d'abord quel fut le personnage. — Ce n'est pas un Romain de Rome. Il est né dans la colonie latine de Suessa, en 606, un an après la mort de Caton. Il appartient donc à cette génération qui succède aux âpres et opiniâtres lutteurs de la seconde guerre punique. Il n'a pas vu les désastres de la patrie ; il trouve Rome partout victorieuse, dominatrice déjà, ou n'ayant qu'à étendre le bras pour renverser les derniers ennemis qui restent debout, Numance, Corinthe, Carthage. Au dedans, l'intolérance de Caton contre les arts et les sciences de la Grèce n'est plus qu'un souvenir presque ridicule. On reconnaît enfin qu'un homme peut être un bon et utile citoyen, bien qu'il sache le grec et qu'il étudie les poètes

et les philosophes. Lucilius est bien l'homme de ce temps ; il est profondément pénétré de l'esprit nouveau, de plus il vit dans le milieu même d'où cet esprit se répand comme d'un foyer dans toutes les classes éclairées de la société romaine. Il est admis dans la familiarité de Scipion, de Lélius, de L. Furius Philus, qui fut consul en 618, de Spurius Mummius, frère du vainqueur de Corinthe. Avec ces personnages illustres il assista au siège de Numance ; sans doute il entendit lire à Mummius ces épitres en vers qu'il adressait du camp à ses amis de Rome, vif et élégant badinage qui cent ans après conservait encore tout son charme. Il connut aussi et pratiqua le jurisconsulte Rutilius Rufus, homme éminent par sa science et sa probité, stoïcien, disciple de Panælius. Mais ces personnages distingués n'étaient pas, il importe de le rappeler, des admirateurs fanatiques et exclusifs de la civilisation grecque ; ils n'affectaient et n'avaient aucun dédain pour les mœurs nationales : citoyens dévoués, actifs, intelligents, ils savaient concilier les devoirs que la patrie leur imposait, avec la culture de l'esprit et les charmes du loisir : voilà le juste tempérament qui les distingue. Ils aiment les arts que Caton affectait de dédaigner ou de redouter, mais ils n'en font pas l'unique occupation de leur vie. Ils ne croient pas non plus qu'un Romain doive rompre avec la vieille tradition nationale ; l'antique discipline, qui était l'âme même de Rome, adoucie, non supprimée, par une culture intellectuelle plus large : voilà le milieu dans lequel avec un rare bon sens ils savent se fixer et se plaire. On ne comprendrait point Lucilius, si on ne le replaçait par la pensée dans la société de ces hommes de goût et de mesure, qui surent conserver au milieu des entraînements irrésistibles de la mode et des sé-

ductions de la civilisation hellénique, l'attitude, le caractère et les mœurs de Rome.

Lucilius appartenait à une noble famille, il était chevalier et fort riche. Quelques historiens font de lui un publicain, sans doute pour expliquer sa fortune, qui était considérable ; mais Lucilius déclare en propres termes qu'il ne veut pas cesser d'être Lucilius pour se faire publicain d'Asie (1). Il était d'ailleurs d'une santé fort délicate, et incapable de résister aux fatigues de la vie publique. Il traversa donc les terribles orages de cette époque, la révolution tentée par les Gracques, les commotions de la guerre sociale, sans se mêler aux affaires, sans même s'attacher à aucun parti. Il resta l'ami des citoyens les plus considérables, sans épouser leurs intérêts et leurs passions. M. Mommsen voit en Lucilius un Béranger romain, comparaison plus humoristique que solide : car Béranger était d'un parti. Il faut beaucoup d'esprit, de véritable indépendance et de droiture pour prendre et conserver une position aussi délicate. Dans des temps de luttes, les combattants ne sont guère disposés à la sympathie pour ceux qui, neutres la veille, peuvent être demain des ennemis déclarés. Il paraît que Lucilius sut faire accepter sa neutralité, disons mieux, son indépendance. Car rien ne serait plus faux que de voir en lui un indifférent, un épicurien à la façon de Lucrèce. S'il ne partage pas les ardentes passions de ses contemporains, s'il ne lutte pas pour le triomphe de tel ou tel parti, c'est qu'il veut conserver la franchise et le pur dévouement du citoyen. Lui aussi a une cause à défendre, mais ce n'est ni celle du Sénat, ni celle des

(1) *Publicanus vero ut flam, scripturarius pro Lucilio, id ego nolo, et uno hoc non muto omnia.* — (Lib. XXVI, 6.)

Manuscrits de la bibliothèque de la ville de Paris, 1780-1887

alliés, ni celle des plébéiens, c'est la cause des mœurs publiques. Ame honnête, sincère, ardente, excitée encore par les souffrances du corps, il ressent des indignations généreuses, des dédains, des afflictions profondes à la vue des désordres sans nombre et de tout genre qui s'étaient à la face du ciel. Ses relations étendues, la finesse de son esprit, lui permettent de tout voir, de tout comprendre, de tout exprimer; de plus, avantage énorme, il ne fait pas un métier comme Ennius, Plauté et Térence; il n'écrit point pour vivre, car il est riche. Il est le premier des Romains qui ose mépriser le préjugé qui interdit à un homme libre la profession de littérateur. C'est par là encore qu'il conserva sur Horace aux yeux des Romains une certaine supériorité. Tel est l'homme, voyons l'œuvre.

Lucilius est le créateur de la satire littéraire, poème didactique et moral, que tous les peuples modernes ont emprunté aux Romains, et que les Grecs ne connaissaient pas. Horace salue dans Lucilius un inventeur, l'auteur d'un poème ignoré des Grecs (*inventor Graiis intacti carminis auctor*). Avant Lucilius, la satire était dramatique et bouffonne; Ennius ne réussit point à lui donner une forme définitive; après Lucilius le genre est constitué. Une seule modification sera apportée à son œuvre. Par ressouvenir de la satire primitive, sorte de pot-pourri facétieux et licencieux, Lucilius ne s'astreignit pas à l'uniformité du mètre, il passait sans transition de l'hexamètre à l'iambe trimètre, et à d'autres rythmes. Peut-être la variété des sujets exigeait-elle ces changements? peut-être faut-il regretter que la satire se soit condamnée à l'hexamètre, plus souple il est vrai, chez les Latins et les Grecs que chez les Français, mais ce-

pendant difficile à manier, et trop majestueux. Mais laissons l'extérieur de l'œuvre de Lucilius ; voyons-en l'âme.

C'était un Romain, honnête homme, indépendant, d'un esprit cultivé, sans affectation de rigorisme, n'ayant rien d'un Caton morose, ou d'un déclamateur de profession. Si la comédie aristophanesque eût été tolérée à Rome, il semble qu'il eût été capable de la faire applaudir de ses contemporains. Il n'hésite pas à mettre les noms au bas des portraits ; il déchire, raille et loue des personnages vivants. Lui-même se met en scène, et ne s'épargne pas. On sait que sur ce point Horace l'imita. Quels étaient les vices, les turpitudes, les ridicules alors à la mode ? Lucilius semble en avoir recueilli une ample moisson. Le premier livre de ses satires est d'une haute et fière conception, tout épique. Il rassemble les dieux dans un conseil solennel : ils se sont émus du triste spectacle que présente alors la ville qu'ils ont élevée si haut, et, pour arrêter le débordement du mal, ils décident de faire un exemple dans la personne de Lupus. Voilà le frontispice de l'œuvre. Les livres suivants seront une galerie de portraits : les imitateurs, les amis de Lupus y figureront. On peut juger de l'intérêt de cette vaste composition pour les contemporains. Mais nous sommes réduits à de vagues indications sur l'ensemble et les détails. Prenons donc au hasard les vers les plus significatifs.

Voici le peuple romain au Forum.

« — Mais aujourd'hui, du matin à la nuit, jour de fête et jour ouvrier, tous les jours et tout le jour, peuple et sénateurs s'agitent au Forum et n'en sortent point. Tous se livrent à une seule et même étude, à un seul

art, celui de tromper par d'adroites paroles, de combattre par la ruse, de faire assaut de flatteries, de se donner des airs d'honnête homme, de se tendre des pièges, comme si tous à tous étaient des ennemis. » Peinture générale, un peu vague, de la vie publique ; mais supposez, après cette sorte d'entrée en matière, des portraits en pied des principaux types du temps, le relief au lieu de l'esquisse, la forte saillie bien accusée ; voilà dans les deux parties l'œuvre du poëte : le général menant tout droit au particulier. Malheureusement fort peu de fragments nous aident à compléter cette ébauche de la vie publique des Romains. Je ne fais pas difficulté de croire que Lucilius avait été fort réservé sur ce point. Il voyait et flétrissait les vices des particuliers ; mais la patrie était respectée : c'était avant tout un bon citoyen. — Il a dit : « Lucilius présente au peuple ses salutations et ses vers faits de son mieux, et tout cela avec affection et sincérité. » Il a résumé aussi en ces deux vers toute l'histoire militaire de sa patrie : « Le peuple romain a été plus d'une fois vaincu par la force et surpassé en de nombreux combats, mais dans une guerre, jamais ; et tout est là. »

Ut populus romanus victus vi et superatus præliis
 Sæpe est multis, bello vero nunquam, in quo sunt omnia.

Tite-Live dira la même chose et moins bien :

Populus romanus, etsi nullo bello, multis tamen præliis victus.

Peu d'allusions aux grands événements du temps ; cependant une critique amère contre la lenteur de la guerre d'Espagne, et un hémistiche terrible. — « Les légions servent pour de l'argent. » Ajoutez un mot obscur sur la loi de Calpurnius Pison, contre les con-

cussionnaires, c'est à peu près les seuls renseignements que nous offrent les fragments de Lucilius sur la vie publique des Romains. Il y a là, si je ne me trompe, un scrupule honorable, un respect de la patrie, qui est grande après tout aux yeux du monde. Quant aux individus, il n'est tenu à rien envers eux, et il le prouve. Lucilius vit de ses yeux les premières folies du luxe, les raffinements encore grossiers de la table, du mobilier, des vêtements, les premiers scandales de la débauche, l'acclimatation à Rome des vices empruntés à la Grèce et à l'Orient. J'ai dit comment tout cela s'était concentré à Rome, qui devenait le grand refuge de tous les étrangers, de toutes les industries équivoques, de toutes les vilenies du monde. La province était infiniment moins corrompue. Le respect des vieilles mœurs s'y conserve encore, avec un certain mépris pour le dévergondage de la capitale. Il ne faut pas oublier que Lucilius est un provincial ; il y a chez lui une certaine satisfaction à opposer aux vices de Rome, l'innocence des villes où se recrutaient alors les meilleurs et les plus distingués serviteurs de la patrie.

Je ne chercherai pas à présenter un tableau complet des mœurs de cette époque. Les satires de Lucilius, telles que nous les possédons, ne pourraient m'en fournir tous les traits, et les citations sont délicates. Les vices que Lucilius semble avoir flétris de préférence sont la débauche sous toutes ses formes, et elles étaient déjà alors singulièrement nombreuses et variées, et l'intempérance de la table. « Ce n'est pas vivre, dit-il quelque part, que de n'avoir pas d'appétit. » Tel gourmand d'alors reconnaît au goût la patrie des huîtres qu'on lui sert. Le type qu'il semble avoir reproduit

avec le plus de complaisance, c'est celui de l'affranchi parvenu qui inonde de parlums sa tête hérissée (1), tranche du grand seigneur, mène grand train, étale le luxe de ses esclaves, de ses maîtresses, de ses festins. — C'étaient ces parvenus qui dans le Forum se permettaient d'assâillir de leurs clameurs Scipion Émilien. — « Silence, leur crie-t-il, bâtards de l'Italie. Vous aurez beau faire, ceux que j'ai amenés garrottés à Rome ne me feront pas peur, tout déliés qu'ils sont maintenant. » C'étaient les ancêtres de Trimalcion.

Autant qu'il est permis d'en juger, les peintures de Lucilius étaient d'une singulière énergie, surtout celles des amours de ce temps-là. Lui-même se met plus d'une fois en scène, et il est aisé de voir que, s'il condamnait les excès inouïs de ses contemporains, il n'était pas lui-même un modèle de continence et de retenue. C'est ce qui donnait à ses satires un charme particulier : on y retrouvait non un censeur chagrin, mais un homme qui avait ses faiblesses, ses misères morales et les confessait ingénument. Liberté, franchise et sincérité : voilà ce qui semble avoir caractérisé l'œuvre du satirique et l'avoir fait accepter.

Je signalerai un point qui n'a pas été assez remarqué jusqu'ici. Les contemporains de Lucilius copiaient avec fureur et parfois avec une gauche affectation les modes, les mœurs, les goûts de la Grèce : ils écrivaient volontiers en grec, émaillaient la conversation de mots grecs. On en trouvera un grand nombre intercalés dans les vers de Lucilius, soit qu'il ait lui aussi sacrifié au goût du jour, soit qu'il veuille railler les sottises affectées.

(1) *Illi quos divitiæ producunt et caput unguent horridulum.*

tations des grécomanes. L'intention des vers qui suivent n'est pas douteuse :

« Au lieu de rester romain, sabin, concitoyen de Pontius, de Trétannus, de ces centurions, de ces hommes illustres, les premiers de tous, et nos porte-étendards, tu as mieux aimé te faire appeler grec. En grec donc, puisque tu le préfères, je te salue, moi préteur à Athènes. *Χαῖρε*, Titus. Et mes lecteurs, et ma suite, et ma cohorte te disent : *Χαῖρε*, Titus. Voilà pourquoi Titus Albutius est mon ennemi public, mon ennemi privé. » C'est encore contre le même Albutius que sont décochés ces deux vers : « Que ces mots (*λέξεις*) sont agréablement agencés ! On dirait les petits casiers d'une mosaïque, un assemblage de marqueterie. »

Et ailleurs. — Ne *rhétorise* (1) pas trop avec moi.

Ainsi Lucilius tournait en ridicule l'abus de l'hellénisme : il voulait que la langue nationale, le parler national, gardassent leur propre couleur ; il va même jusqu'à railler doucement certains élégants qui raffinent sur la langue. Voici deux vers à l'adresse de son ami Scipion Émilien : « Pour paraître plus agréable et plus savant que les autres, tu ne dis pas *pertaxus*, mais *pertisus*. » Ce qui n'empêchait pas Lucilius de faire à l'occasion le pédant, et d'étaler avec complaisance tout son savoir. Le livre IX^e tout entier était consacré à l'orthographe et à la grammaire. Les fragments conservés sont plus longs que ceux des autres livres. On voit bien que ce sont les grammairiens qui les ont recueillis. Le caractère et la valeur des lettres, des étymologies, des définitions, par exemple la différence qu'il y a entre

(1) *Rhétoricoteros*.

poesis et *poema*, *fervere* et *fervere*, etc., c'est un savant de la veille qui fait montre de ses connaissances. — Il est donc bien l'homme que j'ai dit, grec et romain à la fois, ennemi de tout excès, ni Caton, ni ce fol Albutius, tout grec.

Terminons cette étude par la traduction du fragment le plus considérable de Lucilius. C'est Laclance qui nous l'a conservé (1) pour le réfuter, cela va sans dire. On ne peut dire qu'il y ait réussi. Le poète essaye une définition de la vertu. Je ferai remarquer que sa définition est toute stoïcienne ; c'est comme le sommaire du traité de Cicéron sur les *Devoirs*. Nous retrouvons ici directe et vivante l'influence de Panætius.

« La vertu, Albinus, c'est de savoir apprécier les soins et les affaires de la vie ; la vertu, pour l'homme, c'est de savoir ce que chaque chose renferme en soi : la vertu, pour l'homme, c'est de savoir ce qui est droit, utile, honnête, ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est dangereux, honteux, malhonnête. La vertu, c'est de savoir un terme et une fin au désir d'amasser ; la vertu, c'est de savoir apprécier ce que valent les richesses ; la vertu, c'est d'honorer ce qui mérite en effet de l'honneur ; c'est d'être l'ennemi public et privé des hommes mauvais, des mœurs mauvaises ; c'est d'être le défenseur des hommes de bien, des bonnes mœurs ; de les glorifier, de leur vouloir du bien, de vivre leur ami ; c'est de placer au premier rang les intérêts de la patrie, au second ceux de nos parents, au troisième et au dernier les nôtres. »

Il manquerait quelque chose à cette exposition si

(1) *Div. Inst. Lib. VI, c. v.*

solide de la morale stoïcienne, si le poète n'avait ailleurs décoché son épigramme contre ce fameux sage qui seul est beau, riche, libre, roi ; Horace ajoute, bien portant... quand il n'a pas la pituite. Tel est le bon sens romain : il saisit avec ardeur et reproduit avec respect et conviction ce qui est vrai, grand, utile dans la doctrine stoïcienne, et, pour agrandir le cercle, dans l'hellénisme tout entier : quant à l'exagération, aux puérités prétentieuses, aux vains jeux d'esprit, il s'en raille. Le disciple veut bien s'instruire, mais il n'apprendra et n'admira que ce qui lui paraîtra bon et vrai. Lucilius est le premier en date de ces esprits cultivés et modérés, pleins de tact et de goût, qui s'arrêtent juste au point où le ridicule va commencer.

Parlerai-je de son style ? Il est çà et là d'une fière venue, étincelant d'heureuses rencontres. « Quand je fais jaillir un vers de mes entrailles, » dit-il (*ego ubi quem ex præcordiis versum effero*). Le plus souvent, c'est de la prose, forte, saine, un peu lourde. Il faisait deux cents vers avant diner, deux cents vers après, *stans pede in uno*, ce qui révolte fort le laborieux Horace. Ses vers coulaient parfois bourbeux, il est vrai ; mais ils coulaient, c'est-à-dire qu'un mouvement rapide de l'âme les emportait. Voilà ce que l'on admirait encore du temps d'Horace ; voilà ce qu'on chercherait vainement dans les satires plus jolies, plus élégantes, plus froides, de son successeur.

§ II.

LA TRAGÉDIE ET LA COMÉDIE AU SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous ne possédons pas une seule des nombreuses tragédies écrites par Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Pacuvius, Attius et plusieurs autres ; nous n'en possédons pas même une seule scène : quelques définitions philosophiques sur le principe des choses, sur la Fortune, le récit d'un songe, une ou deux lamentations : voilà les faibles indices sur lesquels nous devons essayer de fonder un jugement. Chose difficile, impossible même : pourrions-nous nous flatter de connaître Corneille et Racine s'il n'avait survécu de leurs œuvres que le récit de la mort d'Hippolyte ou celui du songe de Pauline ? Ces morceaux brillants permettent d'apprécier les qualités épiques ou descriptives du poète, non son génie dramatique. Il nous reste, il est vrai, les jugements portés par les anciens sur des œuvres qu'ils connaissaient en entier, qu'ils avaient vu représenter. Mais, outre que nous ne pouvons contrôler ces jugements, il faut bien avouer qu'ils ne nous apprennent rien ou presque rien. Cicéron célèbre avec enthousiasme la *Médée* d'Ennius, l'*Antiope* de Pacuvius : « Il faudrait, dit-il, être ennemi du nom romain pour ne pas admirer de tels ouvrages. » Nous voulons bien le croire : mais en quoi sont-ils admirables, voilà ce qu'il serait pour nous utile de savoir. Horace traite les vieux poètes tragiques avec plus de respect que les comiques : mais un vers lui suffit pour caractériser Pacuvius et Attius : l'un brille par sa science, l'autre par son élévation.

« Aufert. Pacuvius docti famam senis, Attius alti. »

Enfin Quintilien admire en eux l'élévation des pensées, la gravité du style, la majesté des personnages ; du reste leurs écrits manquent d'élégance et de poli ; Cicéron va plus loin : il dit que Cécilius et Pacuvius écrivaient mal.

Cependant, si l'on en croit Cicéron, ces poètes jouirent de la plus grande faveur de leur vivant et jusqu'à la fin de la république. C'était même, parmi la foule grossière et ignorante, un enthousiasme qui se manifestait par des cris confus. Mais étaient-ce les tragédies elles-mêmes qui ravissaient la multitude ou le jeu consommé des acteurs, ou, ce qui est encore plus probable, les allusions aux événements et aux personnages contemporains ? Cicéron lui-même nous apprend que les acteurs ne se faisaient pas faute de commenter ainsi le texte et même d'intercaler des vers de circonstance. Ainsi l'acteur Diphilus a bien soin de désigner clairement Pompée à la multitude, en prononçant ces vers : « C'est par notre misère que tu es grand » (Pompée s'appelait Magnus). Le comédien Esopus, si l'on en croit Cicéron, rappela éloquemment au souvenir du peuple Cicéron exilé, et lui appliqua ce vers du *Brutus* d'Attilius :

« Tullius, qui libertatem civibus stabiliverat. »

De même après la mort de César le peuple saisit avidement toutes les allusions à Brutus alors absent ; et en cela il fit preuve de grande perspicacité ; car la pièce représentée était *Térée*, et il y avait réellement fort peu d'analogie entre ce roi de Thrace et le dictateur Jules César. Mais qui ne sait combien l'esprit préoccupé d'une seule idée y rapporte facilement tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend ? Le meurtre de César, la fuite de Brutus et de ses

amis, les funérailles du dictateur, cette scène si dramatique du cadavre étalé sur la tribune aux Harangues, ces plaies encore fraîches montrées à la multitude en même temps qu'Antoine lisait le testament plein de legs pour le peuple : comment, au sortir de ces drames d'une si puissante réalité, ne pas découvrir même dans la tragédie de *Térée* des rapprochements quelconques avec tel ou tel de ces événements ? Et d'ailleurs les acteurs aidaient les spectateurs à en découvrir ; ils en créaient au besoin. Ce que l'on admirait donc, ce qui excitait les transports de la multitude, ce n'était pas le génie du poète tragique, ni l'œuvre représentée, mais ce que l'imagination des spectateurs y ajoutait ou croyait y trouver. De tels applaudissements, loin de témoigner en faveur de la tragédie romaine, la condamnent. Elle était l'occasion, le prétexte de grandes émotions populaires. Elle n'en était pas la source. Ce que l'on saluait en elle avec transport, c'était ce qu'on y mettait, non ce qu'elle renfermait. Or le propre d'une œuvre réellement forte et vraie est de désintéresser du présent l'âme du spectateur, de l'entraîner dans le monde imaginaire où le poète a placé l'action du drame, et de ne laisser en lui aucune autre pensée, aucune autre émotion. Il ne fut que trop évident trente ans plus tard que la tragédie latine n'avait pas en elle-même sa vitalité et son charme. Quand Auguste eut pacifié le théâtre comme l'éloquence et tout le reste, quand les allusions devinrent impossibles dans cette espèce de léthargie et d'indifférence à la chose publique devenue la chose d'un seul, la tragédie romaine tomba à plat. Réduite à n'être plus qu'une œuvre d'art, les spectateurs s'en détournèrent avec dégoût. Ils retournèrent à leur véritable inclination, les jeux du cirque et les combats de l'arène. Tels ils étaient déjà

d'ailleurs au temps même de Térence. Et c'est là à vrai dire une des causes principales de la faiblesse du théâtre tragique chez les Romains. Qu'était-ce que les souffrances imaginaires d'un Oreste ou d'un Télèphe auprès des sensations violentes d'un combat de bêtes ou de gladiateurs ? Les critiques se sont ingénies à rechercher les causes de l'infériorité des Romains en ce genre, et ils en ont découvert un grand nombre : celle que je viens d'indiquer me semble capitale. Le génie d'un peuple se manifeste dans les divertissements qu'il préfère. Jamais les sanglantes scènes du cirque ne purent s'introduire à Athènes, chez un peuple qui comprenait et ressentait les pures jouissances des arts : les Romains n'en goûtèrent jamais d'autres. Tout spectacle qui n'était pas fait pour les yeux, qui s'adressait à l'intelligence et à la sensibilité dans ce qu'elle a de plus délicat, les ennuyait : ils préféraient un saltimbanque à Térence. Même avant la fin de la république, les mimes et les pantomimes remplacèrent en partie la comédie et la tragédie. Dès le début même des représentations dramatiques, dans la première chaleur de la nouveauté, ils manifestèrent leur prédilection pour la partie qui s'adressait plus directement aux sens. Livius Andronicus, qui jouait lui-même ses tragédies, s'étant brisé la voix, se fit remplacer dans cette partie de son rôle par un jeune esclave, et se borna à faire les gestes. Le public y attachait plus d'importance qu'aux paroles. Nous verrons cette prédilection se développer de plus en plus. Sous les empereurs les représentations dramatiques ne furent plus que des gesticulations et des danses.

Reconnaissons-le donc sans hésiter. Les Romains étaient incapables de goûter la tragédie : c'était un plaisir trop noble et trop délicat pour leurs fibres gros-

sières. Qu'on se reporte à la naissance du poëme dramatique en Grèce. Il apparaît au moment où la source des épopées naïves tarit, où la réflexion s'éveille, et, se détachant du monde extérieur, commence à sonder les profondeurs de la nature humaine. Tous les éléments, toutes les formes poétiques des âges antérieurs entrent dans la composition du poëme dramatique ; il est à la fois épique et lyrique ; de plus il touche à l'éloquence qui commence à naître, et s'inspire déjà de la philosophie qui s'essaye : c'est comme la synthèse harmonieuse et vivante de toutes les facultés, de toutes les richesses de la race hellénique. Par-dessus tout il est éminemment et exclusivement national. Or de toutes les parties qui le composent, quelles sont celles que le poëte romain trouvait autour de lui ? L'épopée et la poésie lyrique n'existent pas à Rome, ou du moins n'y ont aucune originalité ni aucun élan. Les légendes héroïques sont de création récente, et de plus c'est un dépôt sacré auquel cet être méprisé qu'on appelle un poëte ne saurait toucher sans sacrilège : l'orgueil national ne tolérerait pas une telle profanation. Un historien, un vil esclave jouant sur la scène le rôle d'un Romulus ou d'un Brutus ! Enfin la philosophie est inconnue aux Romains. L'éloquence seule, ce genre vraiment national, jette son premier éclat. Voilà les éléments qui s'offrent au poëte. Jamais peut-être œuvre d'art ne fut conçue et exécutée dans des conditions plus défavorables. Ne nous faisons donc pas d'illusion sur les éloges décernés par un Cicéron à ces poëtes tragiques du septième siècle : Cicéron n'est pas un juge bien compétent en fait de poésie. Pacuvius et Attius avaient été parfois des hommes éloquents, il n'en fallait pas davantage pour ravir le grand orateur.

Il ne semble pas en effet qu'ils aient été autre chose. Chacun d'eux a une physionomie distincte ; mais, dans ses parties essentielles, leur œuvre est la même.

Pacuvius, neveu et compatriote d'Ennius, né à Brindes en 533, vécut quatre-vingt-dix ans. Il fut d'abord peintre. Il vécut à Rome dans la société de Scipion et de ses amis, et retourna, déjà fort avancé en âge, mourir dans sa ville natale. C'était un homme fort instruit pour ce temps-là, ce qui veut dire sans doute qu'il aimait à faire étalage de ses connaissances. Il y a en effet dans les fragments de Pacuvius une certaine pédanterie : l'auteur de la rhétorique à Hérennius en avait été frappé. J'y trouve aussi un certain abus des formes syllogistiques.

Lucilius se moque quelquefois de ses exordes embrouillés (*contorto exordio*), ce qui prouve que la forme oratoire avec tout son appareil didactique lui était chère : autre marque de pédanterie. Enfin les grammairiens ont recueilli dans Pacuvius un certain nombre de mots forgés par lui avec plus d'affectation que de bonheur, comme *gemitudo*, *prolixitudo*, *vastitudo*, *grandavitas*, *concorditas*, *repandirostrum*, *incurvicervicum pecus*, *rudentisibilus*, etc., ce qui fait penser à notre Ronsard, quand il croit ne devoir plus être français pour paraître plus docte.

Attius était de cinquante ans plus jeune que Pacuvius ; il naquit en 584, et vécut jusqu'en 670. Il put connaître à la fois Scipion et Cicéron. Il débuta dans la carrière dramatique sous les auspices de Pacuvius, auquel il alla lire un jour sa tragédie d'*Atrée*. Pacuvius en trouva les vers grands et sonores, mais un peu durs et âpres. Attius s'en consola ; car les bons fruits naissent durs et deviennent doux, tandis que ceux qui sont doux

en naissant, pourrissent. Il y avait une certaine fierté; comme on le vit, dans le caractère d'Attius : ce que marque assez bien l'*altus* d'Horace. Si c'est bien d'Attius qu'il est question dans un passage de Valère Maxime, (lib. III, cap. VII), il eût porté dans les relations ordinaires de la vie une indépendance quelque peu ombrageuse. Il fut, dit-on, l'ami particulier du consul Décimus Brutus; et c'est peut-être ce qui le détermina à composer sa tragédie nationale *Brutus*. Tous les critiques de l'antiquité s'accordent à admirer dans Attius l'énergie et l'élévation : par là il agissait puissamment sur les âmes. Cicéron se plaît à le citer sans cesse. C'est un autre personnage que le docte Pacuvius; et il semble qu'on puisse lui appliquer l'hémistiche d'Horace : *Spirat tragicum satis*. « Il y a en lui un certain souffle tragique. » Attius est en effet le seul poète qui ait eu la fibre dramatique, autant qu'un Romain pouvait l'avoir.

Pacuvius composa douze tragédies : nous avons du moins conservé les titres et quelques fragments de douze tragédies différentes dont il était l'auteur. Ces tragédies sont *Antiopa* (que Cicéron déclarait supérieure aux Grecs) — *Armorum Judicium* — *Atalanta* — *Chryses* — *Dulorestes* — *Hermiona* — *Iliona* — *Medus* — *Niptra* — *Pentheus* — *Periboea* — *Paulus*.

Attius en composa un bien plus grand nombre. J'en trouve mentionnées jusqu'à quarante-six, dont voici les titres : — *Achilles* — *Myrmidones* — *Ægysthus* — *Clytemnestra*, — *Agamemnonidæ* — *Erigona* — *Alcestes* — *Alcmæo* — *Alphæsi bæa* — *Amphytruo* — *Persidæ* — *Andromeda Antenoridæ* — *Deiphobus* — *Antigona* — *Armorum Judicium* — *Astyanax* — *Athamas* — *Atreus* — *Bacchæ* — *Chrysippus* — *Diomedes* —

Epigoni — Eriphyla. — Epinausimache. — Eurysaces.
 — *Hellenes — Prometheus — Medea — Menalippus —*
Meleager — Minos — Neoptolemus — Troades —
Nyctegresia — Ænomaüs — Pelopidæ — Philocteta
 — *Phinidæ — Phœnissæ — Thebaïs — Tropæum —*
Liberi — Telephus — Tereus — Decius — Brutus.

Ce qui frappe d'abord dans ce double catalogue, c'est l'incroyable disproportion qui existe entre le nombre des tragédies ayant des titres grecs, et celles qui ont des titres latins. *Paulus, Decius, Brutus*, trois tragédies en tout sur près de soixante, voilà la place que l'histoire nationale tenait sur le théâtre romain. Était-ce impuissance des poètes à composer d'inspiration, sans être soutenus par un modèle grec, une œuvre originale? Était-ce par un respect excessif de tout ce qui touchait à la patrie? Était-ce par crainte de ne pas intéresser le public en lui présentant sur la scène des faits et des personnages qu'il connaissait déjà? Toutes ces raisons peuvent être vraies : ce sont à peu près les mêmes qui ont donné à notre théâtre du dix-septième siècle sa forme et son esprit. Il ne vint pas une seule fois à la pensée de Corneille et de Racine de prendre dans l'histoire de leur pays le sujet d'une tragédie. Nous touchons ici le point délicat, la profonde et incurable infériorité des littératures d'imitation. Elles peuvent produire des œuvres d'un art merveilleux : la vie intérieure leur manque. Elle leur manque, parce qu'il y a un divorce absolu entre la littérature et le milieu social. Chez de tels peuples, il faut être savant pour être poète : au dix-septième siècle il fallait connaître à fond Aristote et les auteurs grecs et latins à qui l'on empruntait le sujet d'une tragédie. Il est vrai que ce sujet antique, on le traitait à la moderne, qu'on dénaturait la physiono-

mie des événements, le caractère et les mœurs des personnages, que l'élément national banni de la scène y rentrait à la dérobée, et s'imposait à une œuvre qui lui était absolument étrangère, qu'on avait des héros antiques taillés sur le patron des brillants cavaliers du jour ; mais personne n'était choqué de ces fausses couleurs ; et des œuvres admirables d'éloquence, de passion, de vérité morale sortaient de ce bizarre amalgame de deux mondes et de deux sociétés. Les poètes romains du septième siècle ne firent pas autre chose. La littérature et la vie réelle étaient deux mondes séparés : de même qu'on demandait à l'Afrique ses figues, au Pont-Euxin ses huîtres et ses sardines, à Tyr sa pourpre, c'est la Grèce qui avait la spécialité d'approvisionner le théâtre romain. Avec quel naïf orgueil Térence répète dans tous ses prologues : « C'est une pièce entièrement grecque : *Est tota fabula græca !* » Ce qui veut dire : vous pouvez l'admirer de confiance ; elle vient du pays où l'on n'en fait que de bonnes.

Ce point bien établi, cette loi fatale de l'imitation bien constatée, voyons quels étaient les caractères de l'imitation ; nous essayerons ensuite de déterminer ce que pouvait être une tragédie nationale (1). Pacuvius et Attius connaissaient, outre les trente-deux tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide que nous possédons, toutes celles qui avaient été écrites par ces poètes et dont le nombre était considérable, plus celles de leurs contemporains et de leurs successeurs, c'est-à-dire la plus riche et la plus abondante matière qui pût jamais être offerte à l'imitation. Le nombre des tragédies latines ne s'élève pas au-dessus de trois cents. Celui des tragédies grecques

(1) Voir sur ce sujet les chapitres IV et V de la thèse de M. Boissier : *Le poète Attius.*

dépasse mille. Mais nous ne pouvons en douter, les poètes grecs ne se faisaient aucun scrupule de traiter un sujet traité déjà par leurs prédécesseurs ou leurs contemporains ; ils ne cherchaient point la nouveauté de la matière ; il n'y en avait pas, à vrai dire, qui fût inconnue au public. Une seule tragédie, *la Fleur* d'Agathon, est de pure invention. Que firent les poètes latins ? Ils firent ce qu'avaient fait les comiques : ils empruntèrent à Eschyle le sujet, à Sophocle tel personnage nouveau, à Euripide telle tirade pathétique ; ils firent un mélange plus ou moins heureux des traits les plus frappants choisis avec plus ou moins de discernement dans les poètes grecs. C'est là *l'heureuse audace* que leur attribue Horace (*feliciter audet*). Par ces ingénieuses combinaisons ils évitaient l'extrême simplicité de l'art grec, qui n'eût pu se faire agréer des Romains ; ils introduisaient dans leur œuvre une agréable variété, donnaient plus de mouvement à l'action, plus d'imprévu aux situations, et produisaient en somme une tragédie originale. Au point de vue de l'art, il ne se peut rien imaginer de plus grossier qu'un tel procédé ; mais la première condition imposée au poète dramatique, c'est de plaire au public. Un calque fidèle de la tragédie grecque eût été inintelligible et inacceptable à des Romains du septième siècle. Plaute arrangeait pour eux Ménandre, Philémon et Diphile : le scrupuleux Térence lui-même réunissait en une deux comédies grecques. Il fallait avant tout intéresser et retenir un spectateur toujours disposé à quitter le théâtre pour les tréteaux des baladins et les combats de bêtes ou d'hommes.

Pacuvius et Attius suivirent tout naturellement la loi de leur caractère dans l'assemblage des parties hétérogènes qui composaient leurs tragédies. Le docte Pacuvius

imita de préférence Euripide. Il y a dans Euripide quelque pédanterie ; on voit qu'il a connu et admiré les princes de la sophistique, alors dans tout l'éclat de leur gloire. Il vit au sein de la plus orageuse des démocraties, parmi des hommes qu'il faut persuader et charmer pour les conduire. De là ces longs plaidoyers et ces discussions subtiles qui refroidissent l'action, mais ravissaient les Grecs qui y retrouvaient l'écho des belles luttres oratoires de l'Agora. Disciple d'Anaxagore, et aussi de Socrate, il est le premier interprète d'une philosophie nouvelle, moins ambitieuse, mais plus humaine, et plus morale. Voilà ce qui séduisit surtout Pacuvius, et ce qu'il essaya de reproduire. On lit parmi les fragments de ses pièces deux passages, l'un sur le perpétuel mouvement des choses ; l'autre sur la fortune, cette aveugle dispensatrice des biens et des maux, qui sont évidemment empruntés à Euripide. Attius, moins philosophe, moins savant, ou moins désireux de le paraître, âme plus haute, caractère plus énergique, imita surtout Eschyle. Mais l'extrême simplicité des tragédies d'Eschyle, si dénuées d'incidents, de péripéties, d'imprévu, ne pouvait satisfaire un public romain. Attius combina donc dans son œuvre l'inspiration forte et mâle du vieux poète, sa couleur pour ainsi dire avec le mouvement plus rapide de ses successeurs. Il est même fort probable, ainsi que l'a supposé ingénieusement M. Boissier, qu'Attius réunissait parfois dans une seule tragédie tous les événements relatifs à quelque une de ces antiques familles légendaires, comme les Pélopidés, les Labdacides. Ainsi de la trilogie d'Eschyle *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides*, il faisait une seule tragédie. Il s'efforçait d'ailleurs de mettre le plus souvent possible sous les yeux du spectateur les évé-

ments que le poète grec se bornait à exposer dans un récit : ainsi, dans Sophocle, le gardien du cadavre de Polynice vient raconter la pieuse désobéissance d'Antigone qui pendant la nuit est venue recouvrir d'un peu de terre le corps de son frère : Attius montrait Antigone surprise par le gardien. Il fallait de ces scènes vives et saisissantes pour des spectateurs déjà blasés sur ces histoires tragiques, et avides d'émotions nouvelles. Pacuvius lui-même, beaucoup plus froid, avait cependant représenté devant Thoas lui-même le généreux combat entre Oreste et Pylade qui s'écrient tous deux : Je suis Oreste ! tandis que Euripide s'était borné à une longue discussion entre les deux amis. C'est par ces qualités, à savoir, une remarquable énergie d'expressions, une fierté soutenue dans les caractères, et un mouvement plus rapide de l'action qu'Attius, le dernier venu des poètes tragiques romains, fut le plus admiré.

Le chœur, cette partie si importante de la tragédie grecque, et qui fut dans le principe toute la tragédie, tenait fort peu de place dans la tragédie latine. Les Romains n'ont pas le génie lyrique ; Cicéron, qui n'aurait pas trouvé le temps de lire les poètes lyriques grecs, quand même le nombre de ses années eût été doublé, n'eût point admiré Attius, si celui-ci eût donné une importance considérable à cette superfluité, le chœur. Il n'y avait pas de place réservée pour le chœur sur la scène romaine : l'orchestre était occupé par les sièges des sénateurs. Les poètes en usaient fort librement avec cette partie de l'œuvre de leurs modèles. Ennius, dans son *Iphigénie*, remplace un chœur de jeunes filles par un chœur de soldats, maugréant sur les ennuis du service militaire. Ce qui tenait lieu de chœur aux Romains, c'était ce qu'ils

appelaient *cantica*. Les *cantica* étaient des monologues d'un mètre plus rapide, que déclamaient, avec l'accompagnement de la flûte, les personnages principaux du drame. Étroitement unis à l'action, avantage que n'avait pas le chœur, ils résumaient sous une forme plus vive les traits de la situation présente et préparaient l'avenir. C'était un mélange de poésie et d'éloquence, et c'est par là qu'il réussissait auprès des Romains. L'éloquence faisait passer la poésie. C. Gracchus avait lui aussi un joueur de flûte placé derrière lui aux rostres. Le passage de l'*Eurysacès* d'Attius, que le comédien Esopus sut appliquer si heureusement à l'exil de Cicéron, était un *canticum* : c'est une éloquente péroraison. Attius était un orateur énergique. Aussi l'on s'étonnait qu'il ne fût que poète, lui qui semblait si bien fait pour les luttes de la parole (1).

La tragédie latine était donc, selon toute vraisemblance, une œuvre oratoire; et c'est ce qui explique l'enthousiasme de Cicéron pour Pacuvius et Attius. Éloquence, philosophie, peinture de l'énergie morale : voilà à peu près tout ce que les Romains demandaient au théâtre. Les modèles grecs leur offraient tout cela, non dans un seul auteur; mais, je l'ai déjà dit, ils mettaient sans scrupule à contribution Eschyle, Sophocle et Euripide à la fois pour composer une seule tragédie. L'influence d'Euripide fut certainement la plus considérable; et c'est par là que la tragédie latine compta de si ardents admirateurs au septième siècle. Quelque opinion que l'on ait du drame d'Euripide, on ne peut méconnaître qu'il fut, pour toute l'anquité grecque et latine, le modèle par excellence, le grand initiateur. C'est un incrédule et

(1) Quintil., V, 13.

un moraliste : voilà ce qui explique les fausses couleurs dont son œuvre abonde ; il a rompu avec la vieille tradition héroïque et religieuse, et il a entrevu l'esprit nouveau qui va bientôt animer le monde hellénique. Il est placé entre ce qui n'est plus et ce qui sera ; forcé d'emprunter au passé la matière de ses poèmes, il en altère profondément le sens et la portée, et revendique pour la raison une part considérable dans des œuvres de pure imagination et de naïve poésie. Le premier de tous les poètes antiques, il substitue le libre arbitre humain à la fantaisie du destin ou des dieux ; ce n'est pas Vénus qui cause les égarements de l'amour, c'est l'abandon volontaire de l'âme à sa passion. Vénus est jetée au-devant de la tragédie dans le prologue, hommage dérisoire à la croyance populaire, mais le drame se développe dans le cœur humain lui-même. Ces railleries contre des dieux cruels, injustes, impudiques, cette hardie protestation au nom du bon sens et de la morale, ces analyses subtiles, et ces dissertations ingénieuses et déplacées ; ce mélange de pathétique brûlant et de raisonnements oratoires ; et par-dessus tout cette glorification de la liberté humaine qui s'affirme, même quand elle abdique devant la passion : voilà ce qui frappa le plus les Romains dans le théâtre grec ; voilà ce qui fit leur éducation philosophique ; voilà ce que les poètes latins s'appliquèrent de préférence à reproduire. C'est par là que la tragédie latine, si faible qu'elle ait été au point de vue poétique, mérite cependant d'attirer l'attention. Elle est un fait social important. Térence d'un côté, Pacuvius et Attius de l'autre, ce n'est pas autre chose que Ménandre et Euripide, les deux grands noyateurs, qui reçoivent le droit de cité à Rome.

Il est facile après cela de comprendre l'espèce d'indifférence qui accueillit les rares essais de tragédies nationales (*fabula prætexta* ou *prætextata*) (1). En supposant que le public romain pût s'intéresser à un drame dont le sujet était connu et fixé par l'histoire, et où le merveilleux ne pouvait naturellement qu'être froid et déplacé, comment le poète eût-il pu introduire dans une œuvre de ce genre les opinions, le langage, l'esprit de la tragédie euripidienne? y eut-il jamais dans aucune famille romaine rien qui ressemble à l'horrible légende des Atrides, des Labdacides, des Alcmæonides? Si le drame est un combat, soit entre des individus, soit entre des intérêts et des passions, s'il est la peinture des incertitudes, des défaillances, des élans subits, des emportements, où trouver matière à tout cela dans l'histoire de Rome? Le poète osera-t-il introduire dans son œuvre ces éléments qui lui sont étrangers? La gravité romaine, l'orgueil romain, ne sauraient s'accommoder de cette métamorphose. On veut bien devoir à la Grèce un divertissement; mais on ne veut pas affubler de costumes grecs des personnages romains. L'histoire de Rome n'offrait qu'un seul sujet qui pût se passer à la rigueur de ces couleurs étrangères, sujet héroïque entre tous et que de bonne heure la légende avait embelli et poétisé, le drame de l'expulsion des Tarquins; Lucrece, Brutus, les deux Tarquins, tout ce que la vie privée avait de plus pur, indignement souillé par un tyran, tout ce que la vie publique avait de plus grand, l'amour de la liberté, l'horreur du crime et de la royauté: il était impossible que de tels souvenirs présentés sur la scène aux yeux des

(1) Consulter sur la tragédie et la comédie nationales l'ouvrage de Neukirch, *De Fabula togata Romanorum*.

républicains du septième siècle, ne fissent pas éclater un véritable enthousiasme populaire. Aussi c'est la seule des tragédies nationales (il n'y en eut jamais que six en tout) qui ait eu un véritable succès. Attius en est l'auteur, elle a pour titre *Brutus*. Quant au *Romulus* de Nævius, au *Paulus* de Pacuvius, on ne sait absolument ce que c'était. Le dévouement de Décius inspira à Attius une autre tragédie : *Æneadæ sive Decius*. Quelle pouvait être l'action d'un drame de ce genre ? Des prodiges annonçaient le courroux des dieux : voilà du moins un effort pour donner place à la religion nationale dans une œuvre toute nationale, puis le récit de la bataille, le dévouement de Décius, et probablement ses funérailles. La tragédie de *Brutus* renfermait un songe. Tarquin se voyait pendant son sommeil jeté à terre par un bélier. Les devins consultés voyaient dans ce bélier le stupide Brutus. Quelle place tenait dans le drame l'épisode de Lucrece, on ne sait. Peut être Tite-Live, en refaisant en orateur l'antique légende, s'est-il inspiré d'Attius.

§ III.

COMÉDIE NATIONALE.

Les essais de comédie nationale furent plus nombreux et plus heureux. S'il était difficile aux Romains de trouver dans leur histoire ou dans leur imagination des sujets de tragédies et les ressorts d'une action tragique, le génie comique ne leur manquait pas : les antiques satires, les vers fescennins et saturnins, les chants de triomphe en sont la preuve. Rien de plus franc que ce comique sorti du sol même de l'Italie. Un peuple plus artiste eût fait



jaillir de ces dispositions naturelles toute une moisson de chefs-d'œuvre nationaux ; mais l'intelligence et l'amour des beautés de la forme manquèrent toujours aux Romains. Ils purent dessiner à grands traits de vives et piquantes ébauches ; ils ne surent point composer un tableau achevé dans toutes ses parties. Il importe cependant de signaler l'existence et la popularité de la comédie nationale qui ne céda point la place, comme on se l'imagine à tort, à la comédie grecque de Plaute et de Térence. Les noms d'Afranius, d'Atta, de Dossenus, de *Nævius* et de *Pomponius* étaient et restèrent fort célèbres ; mais leurs œuvres ne nous sont pas plus connues que celles de *Pacuvius* et d'*Attius*. Essayons de retrouver, d'après les fragments et les indications des auteurs, la physionomie véritable de la comédie nationale.

Elle offre d'abord une certaine variété. Si l'on s'en rapporte aux grammairiens, gens volontiers enclins aux divisions et aux classifications, la comédie nationale (*fabula togata*) comprenait la comédie *trabeata*, la comédie *tabernaria*, la comédie *atellana*, la comédie *planipedia* ou *planipedaria*. Ajoutons-y, si l'on veut, la tragi-comédie, appelée *rhintonica*, bien que le sujet en fût emprunté à la Grèce (1), et la comédie *satyrica*, qui a le même caractère. Dans la *trabeata* les personnages principaux appartenaient à l'ordre équestre : la trabée était le costume ordinaire de cet ordre ; c'étaient des comédies nobles. La *tabernaria*, de *taberna*, taverne, cabaret, représentait des personnages et des mœurs de basse condition. Les plus célèbres de ces comédies furent celles

(1) Consulter sur ces divisions Neukirch, et Revens, *Collectanea Litteraria*, cap. iv.

que l'on nomme *fables Atellanes*. Voici quelle en fut l'origine.

Dès que Livius Andronicus et Nævius eurent introduit à Rome la tragédie et la comédie grecques, il se produisit une protestation de l'esprit italique contre cette importation étrangère. La jeunesse romaine, pleine de mépris pour les pièces helléniques et pour les acteurs de condition servile qui les représentaient, opposa tréteaux à tréteaux. Elle emprunta aux Osques, peuple célèbre par son langage rude, ses mœurs grossières et sa bouffonnerie, un divertissement scénique analogue à l'antique satire. Les Osques en étaient les inventeurs, ils en furent bientôt les victimes. Ce furent en effet des personnages osques qui d'abord figurèrent seuls dans les fables Atellanes (d'Atella, capitale des Osques), véritables farces satiriques qui furent reçues avec le plus vif applaudissement et ne disparurent jamais du théâtre (1). Ces personnages devinrent de bonne heure des types, c'est-à-dire des portraits d'une vérité générale, qui pouvaient recevoir les modifications les plus diverses, sans perdre leur caractère originel. C'est la plus remarquable création du génie comique et bouffon de l'Italie; aussi est-ce la seule qui ait survécu à la littérature romaine. On la retrouve encore aujourd'hui en Italie sous le nom de *comedia dell'arte*. Ses personnages fondamentaux étaient *Maccus*, bossu, chauve, grand nez recourbé, oreilles hautes et pointues, démarche vacillante, chutes fréquentes. *Maccus* est gourmand, poltron, sot. C'est l'*Arlechino* des Italiens modernes. *Maccus* est tantôt soldat, laboureur, marchand, et dans tous ces états il reste fidèle au ca-

(1) Voir la monographie des Atellanes, par Munck, de *Fabulis Atellanis*.

ractère primitif. Il avait une grande analogie avec les faunes et les satyres, dieux italiques. Après lui venait *Bucco* (grosses joues), type du parasite vorace, flatteur, affectant la niaiserie. C'est à la fois *Brighella* et *Polichinelle*. *Pappus*, bonhomme avare, ambitieux, superstitieux, créé pour être dupe. C'est lui qui est le père des *Cassandre*, des *Bartholo*, des *Pantalon*. Il est célèbre surtout par ses infortunes conjugales. La vieille farce Atellane en faisait aussi un candidat aux honneurs publics d'Albe. *Dossenus* ou *Dorseus*, ainsi nommé à cause de l'excessive prééminence d'une de ses épaules, charlatan fourbe, prédit l'avenir, dupe les paysans, leur donne au besoin des consultations de droit et de médecine. C'est le *docteur de Bologne* et notre *Pathelin*; *Bridoisson* en a conservé quelques traits. Ces personnages étaient les acteurs obligés de toute Atellane. Les comédiens imaginaient un scénario quelconque, les situations et les événements qu'il leur plaisait : dans ce cadre de convention, mobile et accidentel, se retrouvaient toujours ces quatre types de la sottise humaine. D'autres personnages se mêlaient à l'action ; ceux-là avaient une origine et un caractère religieux : c'étaient des êtres surnaturels tirés de la grossière mythologie des pâtres et des laboureurs du Latium, *Manducus*, rictus ouvert démesurément, dents horribles et claquantes, espèce d'ogre et de croquemitaine dont on effrayait les petits enfants. *Lamia*, *Mania*, sées ogresses, avaient le même caractère. Horace parle d'enfants qu'on leur retirait du ventre. Quant à la composition des pièces, elle était abandonnée à l'imagination des acteurs. Ils la divisaient entre eux par scènes, et ces scènes, ils les remplissaient au caprice de l'improvisation et de la verve.

Quel était le caractère général des Atellanes? Nous avons vu qu'elles étaient une sorte de protestation de l'esprit national contre le théâtre grec importé à Rome. Les acteurs des Atellanes étaient de jeunes Romains, de condition libre. Le divertissement populaire qu'ils avaient imaginé suivait immédiatement la représentation de la pièce imitée du grec : de là le mot d'*exodium* pour le désigner. Les acteurs portaient des masques, et ces masques représentaient souvent les traits de personnages vivants tournés en ridicule sur la scène. On laissait à ces acteurs de farces populaires la plus grande liberté ; eux-mêmes étaient fort jaloux de leurs privilèges, et n'eussent jamais permis à un histrion de profession de jouer en leur compagnie, *polluere fabulas*, dit Tite-Live. La loi qui déclarait les comédiens infâmes ne les atteignait pas : ils gardaient leur rang dans la curie et à l'armée : de plus ils n'étaient pas forcés d'ôter leurs masques sur la scène. Sous les empereurs, les farces Atellanes furent le refuge de la liberté bannie de tous lieux ; et plus d'une allusion sanglante partie de ces tréteaux populaires vint frapper les Césars au milieu des rires de tout le peuple.

Pendant près de deux cents ans (de 450 à 650), les fables Atellanes ne furent pas autre chose que des farces improvisées avec des personnages et des caractères fixes (*statae personæ*) : elles étaient alors l'amusement de la populace ; les élégants épris de la grâce attique les méprisaient fort. Au septième siècle seulement, elles subirent une transformation devenue nécessaire. Deux écrivains fort estimés des contemporains et de l'antiquité, Novius et Pomponius, donnèrent une forme plus régulière à l'Atellane, agrandirent le cadre du scénario primitif, ajoutèrent aux personnages convenus d'autres person-

nages, et écrivirent leurs comédies. L'Atellane devint un genre littéraire. On s'accorde généralement à regarder *Pomponius* comme l'auteur de cette innovation. On ne sait que fort peu de chose sur ce personnage : il florissait vers l'an 650, et il sut se faire applaudir. Si l'on en juge d'après les titres de ses pièces, il présentait aux spectateurs les personnages de l'Atellane primitive dans les conditions les plus diverses, en leur conservant leur caractère traditionnel. C'est ainsi que chez nous on voyait Pierrot tour à tour soldat, épicier, ministre, etc. *Pomponius* montrait *Bucco* adopté (*Bucco adoptatus*), *Bucco* vendu (*Bucco auctoratus*), *Maccus*, soldat, chevalier, jeune fille. On imagine les obscénités d'une telle transformation. *Pomponius* n'avait pas non plus sacrifié le merveilleux de l'antique Atellane : une de ses pièces porte le titre de *Pytho gorgonius*, sorte de croquemitaine originaire du Latium. Enfin un grand nombre de comédies représentaient au vif les mœurs, les habitudes, les ridicules des provinces, de certaines industries et de certains métiers. On ne peut trop en regretter la perte. Ce que nous possédons de *Novius* offre les mêmes caractères. Il était contemporain de *Pomponius*. Il représentait dans ses Atellanes *Maccus* en exil, *Maccus* cabaretier, l'ogresse *Mania*, exerçant la médecine. *Sylla*, qui aimait beaucoup les farces Atellanes, en écrivit, dit-on, quelques-unes.

Le Mime fit mépriser l'Atellane vers la fin de la république. La comédie nationale disparut du théâtre pendant près d'un siècle ; elle revint à la lumière sous

Afranius est un des poètes les plus célèbres de cette période. Les critiques postérieurs le mettent sur la même

ligne que Plaute et Térence ; il paraît même, si l'on en croit Horace, que des enthousiastes voyaient en lui un Ménandre. Tous sont d'accord sur un point, le seul important pour nous, c'est que Afranius fut un poète comique national (*togatarum auctor*) ; quelques-uns même lui attribuent une Atellane. Il n'emprunte donc pas le sujet de ses pièces à la Grèce. Le titre de *Thais* que porte une de ses comédies ne prouve rien, sinon qu'il y avait à Rome plus d'une courtisane de ce nom très-vulgaire dans l'antiquité. De plus les comédies d'Afranius n'étaient ni des *prætextatæ*, ni des *trabeatæ*, mais des *tabernariæ*, c'est-à-dire que le poète s'était appliqué à peindre les mœurs des gens de basse condition, et il semble y avoir excellé. Cicéron le qualifie de *disertus*, faible éloge à nos yeux pour un poète comique, mais le plus grand sans doute aux yeux de Cicéron. Velleius Parterculus déclare que Afranius soutient fort bien la comparaison avec les Grecs. Est-ce ironiquement que Horace le rapproche de Ménandre ? Il ajoute cependant que le public romain se presse au théâtre pour applaudir ces vieux poètes. Afranius était encore fort goûté du temps de Néron : Apulée le cite avec éloge. Ausone l'appelle *facundus*. On ne peut donc en douter, cet auteur de comédies populaires fut estimé de l'antiquité tout entière. Mais nous devons ajouter que la plupart des critiques lui reprochent l'extrême liberté de ses peintures. Ce ne fut pas son seul emprunt à la Grèce. Des détracteurs lui reprochaient d'avoir imité trop souvent Ménandre. Il en convient tout le premier. « Oui, j'ai emprunté à Ménandre plus d'un passage ; et « non à lui seulement. J'ai pris partout ce qui me conve-
« nait, quand je n'espérais pas pouvoir faire mieux. J'ai
« même emprunté aux Latins. » Il serait au moins témé-

raire de supposer avec certaines critiques que les pièces d'Afranius, bien que latines par les sujets et les personnages, étaient toutes grecques. Pourquoi le poète se serait-il imposé la peine de trouver des sujets nationaux pour les affubler à la grecque ?

Il reste les titres de plus de quarante pièces d'Afranius.

Il était contemporain de Pomponius et d'Attilius. Avant lui, Titinius s'était exercé dans le même genre, ainsi que Quinctius Atta, dont Horace fait mention. Le pédant Vulcatius Sédigitus ne parle pas de ces poètes, parce qu'ils n'ont pas emprunté aux Grecs les sujets de leurs pièces : il ne cataloguait que les auteurs de comédies *palliatae*. Il était utile de rappeler que dans ce siècle, où la civilisation hellénique transformait les mœurs et les idées romaines, l'esprit national se maintint encore au théâtre.

CHAPITRE III

VARRON. — LUCRÈCE. — CATULLE.

§ I.

VARRON (1).

Si l'on jugeait Varron d'après les témoignages de l'antiquité et du moyen âge, il faudrait lui donner dans l'histoire des lettres latines une place aussi grande, plus grande même que celle de Cicéron. Lactance le déclare supérieur aux Grecs en science, saint Augustin le loue avec effusion, Pétrarque le place entre Cicéron et Virgile, et salue en lui « la troisième grande lumière de Rome ». Cet enthousiasme s'explique tout naturellement. Varron représentait à lui seul toute l'érudition romaine : ses écrits, dont le nombre nous semble prodigieux, étaient le vaste arsenal où chacun, suivant son goût, pouvait aller puiser les faits qu'il était désireux de connaître. De tels hommes sont précieux aux époques où la barbarie commence et aux époques où elle va cesser. Ce dont on est affamé alors, ce n'est pas de beau langage, ni de pure fleur de poésie, mais de connaissances exactes et variées. Varron savait tout et avait écrit sur tout. On disait plus

(1) Je renvoie à la savante et intéressante monographie de Varron, par M. Boissier.

tard de Longin qu'il était une bibliothèque vivante et un musée ambulant : on l'eût dit de Varron avec bien plus de raison. Et Varron avait sur Longin cet avantage qu'il n'avait pas gardé pour lui sa science. La bibliothèque qu'il portait dans son cerveau, il l'avait publiée, mise en circulation dans une foule d'ouvrages; enfin il avait essayé jusqu'à un certain point de sacrifier aux grâces et de rendre agréable l'érudition.

C'est un Romain de vieille souche. Il y a en lui quelque chose de Caton le Censeur. Il est Sabin d'origine, né à Réate, au cœur même de ce rude pays où s'était concentrée l'énergie patiente de la vieille Italie. Il est né dix ans avant Cicéron, auquel il survécut de dix-sept ans (638-727); corps de fer, âme vaillante, à quatre-vingt-dix ans il écrit encore. Il traverse les crises les plus orageuses sans défaillir un seul instant : il voit passer tour à tour Sylla, Pompée, César, Antoine, Octave, et meurt sous Auguste, entouré de ses livres et de quelques amis épargnés comme lui par la guerre civile.

D'abord lieutenant de Pompée, pour lequel il compose des manuels sur la marine et le consulat, il fait avec son chef la guerre aux pirates, et obtient l'insigne honneur d'une couronne rostrale. Républicain sincère et sans faiblesse, il se sépare de Pompée le jour où celui-ci entre dans le premier triumvirat, et décoche contre les Triumvirs son pamphlet intitulé : *Le Monstre à trois têtes* (Τριτάπυλον). Mais il reconnaît bientôt que ce serait folie et peine perdue de lutter contre la force des choses; il ne songe plus qu'à sauver son honneur et sa vie. Envoyé en Espagne par Pompée, il ne peut lutter contre César. Celui-ci par sa douceur politique a gagné les cœurs de tous. Varron, vieux Romain fidèle aux traditions de mépris et de dureté

*Longin n'est pas critique parce qu'il est II. A l'ère de
l'antiquité de l'ère de l'antiquité de l'antiquité*

envers les provinces, se trouve tout à coup abandonné et forcé de faire sa soumission à César. Il n'assiste pas à la bataille de Pharsale : Pompée l'avait mal reçu à son retour d'Espagne. Sous la dictature de César, il se tient à l'écart : mais le dictateur, ce fin connaisseur d'hommes, rallie Varron en le priant de fonder d'immenses bibliothèques publiques. Auguste lui continuera le même emploi. C'était l'enlever à l'opposition sans lui faire sentir le joug. Après la mort de César, à laquelle il semble avoir été tout à fait étranger, Antoine le met sur la liste des proscrits, s'empare de sa maison, la souille de ses orgies et la met au pillage. Mais Varron échappe. On se disputa, dit Appien, le droit de le sauver. Ce fut le dernier orage. Auguste respecta le vieillard inoffensif, et Varron put mourir en écrivant. « L'homme n'est qu'une bulle d'air, disait-il, dans ses derniers jours, et encore plus le vieillard ; aussi faut-il que je me presse, et songe à plier bagage avant de quitter la vie. »

490. Varron disait dix ans avant de mourir : « J'ai écrit quatre cent quatre-vingt-dix livres, » et il continua d'écrire jusqu'à sa dernière heure. Il portait dans l'érudition cette opiniâtre ténacité des hommes de sa race tour à tour laboureurs défrichant les cailloux sur les coteaux de la Sabine, soldats battus, taillés en pièces par Annibal, et ne perdant jamais cœur, puis pillards grandioses, épuisant dans des jeux et des orgies inouïes le loisir, l'or et les forces dont ils ne savaient que faire. Varron, lui, fut un engloutisseur de livres (*helluo librorum*). Tout lui était bon : antiquités humaines et divines, grammaire, poésie, théâtre, éloquence, histoire, jurisprudence, astronomie, économie rurale, satires, philosophie : il avait tant lu et si fidèlement retenu qu'il était en état

Accom. pseudo-fragor, pœnitate leni

de dicter sur un sujet quelconque un traité complet. Presque tout cela a péri pour nous; nous ne possédons pas même tous les titres de ses ouvrages. Des fragments de satires, de philosophie, de grammaire, d'histoire ou plutôt d'archéologie, et d'économie rurale: voilà tout ce que le temps a épargné, pas un seul traité complet. Les deux qui ont le moins souffert du temps sont le *de Lingua latina* et le *de Re rustica*.

Le plus original de ces ouvrages était évidemment les *Satires*, intitulées *Ménippées*. Varron les écrivit dans la première partie de sa vie, avant d'avoir perdu dans les fouilles de l'érudition le nerf et l'élan de la pensée. Avait-il réellement l'intention que lui prête Cicéron (*Académiques*, I, 3) de faire accepter aux Romains les enseignements de la philosophie en les revêtant d'une forme piquante et chère au génie national? Cela est douteux. Varron n'était pas étranger à la philosophie; mais, en sa qualité de Romain de vieille souche, il avait un sincère mépris pour les professeurs de subtilités si à la mode et si recherchés de son temps. Il y a en lui, comme je l'ai dit, beaucoup du vieux Caton. Il emprunta aux Grecs ce personnage de Ménippe, parce que c'était de tous les vieux cyniques, dit Lucien, celui qui aboyait le plus et mordait le mieux, surtout ses confrères en philosophie. Quant à la forme qu'il donna à son œuvre, elle rappelle la satire nationale antique, qui était un véritable pot-pourri. Ennius avait mêlé tous les mètres, Varron mêla la prose et les vers. Il connaissait à fond et aimait de tout cœur les antiquités nationales, comme il était le partisan des anciennes mœurs et le défenseur de la vieille liberté. Il emprunte aux temps les plus reculés quelques-uns de ses titres: c'est *Tanaquil*, *Serranus*, les *Abori-*

gènes : il met en scène le fameux Pappus, ce héros de l'Atellane : souvent même des dictons populaires lui servent de titres : *Sardines à vendre. Ne mêlez pas les parfums aux jèves. La marmite a trouvé son couvercle, ou du mariage.* Grâce au théâtre, le public romain était familiarisé avec les noms et la personne des héros des légendes grecques ; Varron les mettait en tête de ses Satires : il annonçait un *Œdipothyeste*, un *faux Énée*, un *Ulysse et demi*, les *Colonnes d'Hercule* ; puis c'était tout un monde habillé à la cynique, l'orateur, le chevalier, et une foule d'autres. Tous les personnages lui sont bons, tous les cadres lui agrément. Il envoie un Romain de son temps, homme de luxe et de plaisir, chez les barbares qui lui enseignent la frugalité et la tempérance. Et, par contre, il ramène à la vie un Romain contemporain des Gracques, et qui ne reconnaît plus sa Rome d'autrefois. Il se bâtit à lui-même une autre cité que celle qu'il a sous les yeux et l'appelle *Marcopolis*. Là, il ne rencontre plus les prêtres eunuques de Cybèle, se livrant aux transports orgiastiques de leurs danses sauvages, ni les astrologues chaldeéns, ni les thaumaturges d'Égypte, ni les marchands de philosophie ayant chacun leur recette et leurs solutions. « Jamais, disait-il, un malade n'a fait de rêve si absurde qu'un philosophe n'en ait fait son système. » Puis, à travers ces caricatures de la vie romaine de son temps, un accent sérieux d'honnête homme, et aussi des réflexions pédantes d'érudit. Il aime le dilemme, et il en abuse. Voit-il un homme déchirer ses habits en signe de deuil, il lui dit avec beaucoup de sens : « Si tu as besoin de tes habits, pourquoi les déchires-tu ? Si tu n'en as pas besoin, pourquoi les portes-tu ? » Sur le mariage : « Il faut ou détruire ou

supporter les défauts de sa femme : celui qui les détruit rend sa femme plus agréable ; celui qui les supporte se rend meilleur lui-même. »

2) Sous le titre général de *Logistorici*, Varron avait composé jusqu'à *soixante-dix* ouvrages différents sur des matières philosophiques. Il traitait d'après les Grecs et au point de vue romain toutes les questions imaginables, passant d'un livre sur la *fortune* à un livre sur la *santé*, sur les *nombres*, sur la *folie*, sur le *culte des dieux*, sur la *paix*, sur l'origine du *théâtre*. Comme il avait imité Ménippe dans la satire, il imitait Héraclide d'Héraclée (vers 450) dans les *Logistorici*. Le philosophe grec avait adopté la forme du dialogue, mais en même temps il avait revêtu des ornements de la mythologie les enseignements de la sagesse (*μυθιστορικὰ βιβλία*) ; c'était un attrait de plus pour ce public grec si amoureux de belles fables et de subtiles recherches. Varron, plus sévère, avait remplacé les héros mythologiques des dialogues d'Héraclide par des personnages empruntés à l'histoire même de Rome. Ainsi le traité sur l'éducation des enfants avait pour titre : *Cato, de liberis educandis*. C'était évidemment la glorification des anciennes mœurs opposée à la corruption de son temps : d'autres portaient les noms de personnages plus récents, comme *Marius*, *Messala*, *Tubéron*, *Atticus*, *Métellus Pius*, *Scaurus*, *Sisenna*, *Calenus*, etc. Les traités de Cicéron sur la *Vieillesse* et l'*Amitié*, qui portent les noms de *Caton* et de *Lelius*, sont probablement imités de Varron. Les Romains considéraient comme ouvrages philosophiques ces dissertations plus ou moins savantes, plus ou moins ingénieuses sur de petites questions qui seraient pour nous sans intérêt. J'en excepte, bien entendu, le

traité sur l'éducation des enfants. Les fragments conservés de cet ouvrage nous autorisent à en regretter la perte.

Quant à la philosophie proprement dite, Varron n'avait eu garde de la négliger. Il y avait consacré au moins deux ouvrages spéciaux (*de Formâ philosophiæ — de Philosophiâ*). A quelle doctrine s'était-il attaché? Cicéron nous dit qu'il tenait pour l'ancienne Académie, représentée par Antiochus d'Ascalon. Rien n'empêche de l'admettre : mais n'oublions pas que tous les Romains de ce temps, sauf peut-être Caton, étaient plus ou moins académiciens, c'est-à-dire sceptiques et éclectiques à la fois. Ils prenaient dans tous les systèmes ce qui leur convenait, et ne se piquaient guère de concilier ces éléments hétérogènes. Varron, plus érudit que ses contemporains, devait pratiquer une synthèse plus large. M. Mommsen, qui n'aime pas les républicains, représente Varron exécutant pendant toute sa vie la danse des œufs entre le portique, le diogénisme (ou cynisme, à cause de ses satires Ménippées) et le pythagorisme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il recommanda en mourant qu'on l'ensevelit à la façon des Pythagoriciens, dans un cercueil de briques, avec des feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier noir. Il fut érudit même par delà la mort ! Quant à la valeur du traité sur la Philosophie, elle se réduit à peu de chose : c'était un inventaire de toutes les opinions des anciens philosophes sur le souverain bien. Les Romains bornaient volontiers tout le travail de la raison humaine à cette recherche. Varron avait trouvé et rappelé jusqu'à deux cent quatre-vingt-huit solutions différentes données au grand problème !

Je ne parle point des *sentences* qui portent le nom de Varron : c'est une compilation apocryphe où tous les

auteurs, tous les temps, toutes les idées, tous les styles, sont confondus.

Le grammairien en lui est beaucoup plus original. C'était une science qui avant lui n'existait pas. Son maître Élius Stilon était plutôt un commentateur des anciens poètes et des premiers monuments de la langue (le chant des Saliens, par exemple) qu'un grammairien proprement dit. Varron étudia la grammaire dans les auteurs grecs, notamment dans les philosophes stoïciens, passés maîtres en ce genre. Selon toute probabilité, il avait uni à l'étude abstraite des lois du langage les recherches particulières les plus minutieuses sur la langue nationale. Les titres conservés de ses ouvrages ne laissent aucun doute à ce sujet. Les lettres, l'orthographe, la synonymie des termes, l'origine de la langue latine, étaient par lui étudiées à part dans des ouvrages spéciaux. Un grand traité en vingt-cinq livres, le *de Lingua latina*, résumait toutes ces observations de détail. L'auteur, après avoir envisagé les mots dans leur origine même, les étudiait dans leurs flexions, ou, comme il disait, dans leurs *déclinaisons* ; puis dans leur réunion qui constitue la phrase. Les divers éléments qui la composent étaient distingués et examinés avec soin. L'étymologie tenait une grande place dans cette étude : c'était la passion des Romains d'alors : ils y déployaient beaucoup plus de subtilité et d'esprit que de véritable science. Après l'étymologie, venait l'analogie, sujet traité aussi par César ; et enfin douze livres étaient consacrés aux lois de la syntaxe. C'était donc un ouvrage d'une grande étendue, et de plus remarquable par la disposition de ses parties. Ce que le temps nous a conservé est malheureusement d'un intérêt médiocre. Il faut bien le reconnaître d'ailleurs, auprès des grands travaux mo-

dernes de philologie comparée, de cette filiation universelle de tous les idiomes qui tous les jours devient de plus en plus évidente et ouvre à la science des perspectives splendides, les travaux les plus estimables de l'érudition ancienne renfermée en elle-même, étrangère à la connaissance des langues orientales, méritent à peine d'attirer l'attention.

Varron n'est pas un historien, c'est un archéologue. C'est à lui sans aucun doute que nous devons une bonne partie des inepties dont Denys d'Halicarnasse a farci ses *Antiquités romaines*. Varron a recueilli, conservé, rappelé et même célébré toutes les traditions primitives de Rome. Il sait les moindres détails du siège de Troie, l'autorisation donnée par les Grecs à Énée d'emporter ce qu'il lui plaira de la ville en flammes, l'enlèvement d'Anchise, puis des Pénates. Il accepte les généalogies héroïques que les grandes familles se faisaient fabriquer par des poètes ou des Grecs affamés ; il croit que les Cluentius descendent de Cloanthe, compagnon d'Énée. Tout ce qui peut rehausser la gloire de Rome et de ses premiers fondateurs, il n'hésite pas à le rappeler : c'est un érudit, qui ne veut pas laisser perdre les découvertes qu'il a faites, même dans le pays des chimères. C'est aussi un patriote, un vieux Romain à qui l'admiration ferme les yeux au lieu de les ouvrir.

Ses travaux sur les antiquités nationales se divisent en deux groupes : l'un comprend les antiquités humaines, l'autre les antiquités divines. Les *Antiquités humaines*, qui avaient quarante et un livres, traitaient successivement des hommes, des lieux, des temps et des choses. Les voyages d'Énée, les premiers rois de Rome, la géographie complète de l'Italie ancienne, faite par un homme

qui connaissait et aimait de cœur son pays ; des tentatives ingénieuses pour fixer la chronologie de ces temps reculés, question qui attirait alors l'attention des Romains ; et enfin une étude détaillée des institutions et des usages de la Rome primitive : voilà à peu près quelle était la matière des *Antiquités humaines*. Voici les éloges que Cicéron adresse à Varron au sujet de ce grand ouvrage : « Nous étions comme des voyageurs errants, des étrangers dans notre propre patrie ; c'est toi qui nous as ramenés dans nos demeures : tes livres nous ont fait savoir ce que nous sommes et en quels lieux nous vivons ; tu as fixé l'âge de Rome et la date des événements ; tu nous as enseigné les règles des cérémonies sacrées et des divers sacerdoces, les usages de la paix et ceux de la guerre, la situation des contrées et des villes, enfin toutes les choses divines et humaines, avec leurs noms, leurs caractères, les devoirs qu'elles imposent et les motifs qui leur ont donné naissance (1). »

5) Les *Antiquités divines* avaient seize livres et étaient composées sur le même plan que les *Antiquités humaines* : les personnes, les lieux, les temps, les choses, et enfin les dieux. C'était l'ouvrage le plus complet qui eût été écrit sur la matière. Non-seulement il fut la source où les poètes de l'âge suivant allèrent puiser leur enthousiasme de commande pour les dieux nationaux ; mais de plus les Pères de l'Église ne crurent avoir ruiné le polythéisme dans sa base que le jour où ils eurent battu en brèche et renversé ce formidable monument. C'est que Varron ne s'était pas borné cette fois à compiler et à exposer sur les choses de la religion tous les documents et toute la science des

(1) Cicér., *Academ.*, I, 3.

époques antérieures. Les *Antiquités divines* étaient une œuvre de foi. Je m'explique : Varron ne croyait pas aux fables débitées par les poètes sur les dieux, leurs amours, leurs unions ; il ne croyait pas non plus que les statues et les temples qu'on leur élevait fussent l'hommage qui leur était dû : mais il croyait à l'influence salutaire et moralisatrice des institutions religieuses. Émanées de l'État, réglées par l'État, placées pour ainsi dire par lui comme la préface nécessaire à tous les actes de la vie civile et politique, ces institutions ont fait la grandeur de Rome, et tout bon citoyen doit en souhaiter la conservation. Voilà le but de l'auteur. Nous retrouvons donc encore ici en lui un défenseur zélé des anciennes mœurs. Mais était-ce plaider avec succès la cause de l'antique religion que de l'exposer dans le plus minutieux détail ? Varron ne se doutait pas que son livre devait être un jour une arme terrible entre les mains des chrétiens. Sa fameuse division empruntée à *Mucius Scévola* ruinait dans sa base l'édifice qu'elle croyait soutenir. « Il y a trois théologies, disait-il : l'une *mythique*, c'est celle qu'ont imaginée les poètes ; elle est propre au théâtre ; la seconde est *naturelle*, c'est celle des philosophes, elle est propre au monde ; la troisième est *civile*, elle est propre à la cité. » Il méprise souverainement la première, pratique la seconde, et veut que la troisième soit conservée scrupuleusement. Elle est en effet une partie et une partie considérable de l'État, un moyen de gouvernement précieux, un frein salutaire. On voit quel parti les adversaires du polythéisme purent tirer d'un tel aveu. Varron représente bien le patriotisme étroit de l'aristocratie romaine, qui ne voulait que pour elle-même la liberté, la science et la vérité ; dure pour les étrangers,

les vaincus, les alliés, pleine de méfiance envers le peuple, elle l'enfermait au cœur de la cité comme dans une tour inexpugnable. Le jour vint où un homme appela au partage des droits politiques tous ceux qui en étaient exclus, et avec eux renversa la vieille constitution. Il ne resta debout que la religion. Mais pendant qu'Auguste et ses successeurs essayaient de rendre la vie à ce moribond, et prétendaient maintenir chez le peuple des croyances qu'ils tournaient eux-mêmes en ridicule, le christianisme appela à lui tous les hommes grands et petits, et les dieux de l'empire n'eurent plus pour défenseurs que l'aristocratie qui n'y avait jamais cru.

Le traité de Varron sur l'agriculture (*de Re rustica*) porte le même titre que celui de Caton; mais il en diffère complètement par la forme comme par le fond. Caton écrivit un manuel, sans souci d'imaginer et de suivre un plan quelconque, ni même d'enchaîner les uns aux autres les préceptes qu'il donne à son fils: le but de l'ouvrage est d'enseigner à celui-ci à tirer de l'exploitation d'un domaine le plus de revenus possible. Varron, à l'exemple de Xénophon et de Cicéron, employa la forme du dialogue. Il crut par là donner plus d'intérêt à son sujet. Il le divisa en trois livres: le premier traite des travaux des champs en général; de la construction de la ferme, des instruments de labourage, des diverses cultures. Le deuxième est consacré à l'élevage du bétail: le troisième à la basse-cour, à la garenne, au vivier. L'archéologue et le partisan des anciennes mœurs se retrouvent encore ici. Varron évoque le souvenir de ces *porchers italiens*, « dont les paroles, dit-il, sentaient l'ail et l'oignon, mais qui étaient gens de cœur. » Comme Caton, il voudrait voir ses contemporains revenir aux rudes travaux et aux

mâles vertus des Serranus, des Curius Dentatus, souhait sincère, mais singulièrement naïf. Lui-même n'est-il pas une preuve des modifications considérables survenues dans les idées et les habitudes des Romains? Il est plus savant que Caton, il n'a plus les préjugés ou les niaises superstitions de son devancier. Il ne borne pas la médecine à un recueil de recettes et d'incantations magiques. Enfin il a le cœur plus humain envers l'esclave, que Caton mettait sur la même ligne que le bœuf. La décadence dont se plaint Varron avait donc du bon, puisque, grâce à elle, les esprits s'étaient éclairés, et les mœurs s'étaient adoucies. Mais les Romains de son temps ne s'occupaient plus guère des travaux de la campagne. Ils avaient de belles villas, ornées de statues, de bibliothèques, de portiques même; ils allaient s'y reposer des fatigues de la vie publique: mais ils abandonnaient au fermier et au colon toute l'agriculture. C'est à cette époque que les grands domaines se convertissent en bois ou en pâturages: la culture des céréales est abandonnée. C'est du dehors que l'Italie tire sa subsistance. Varron raille ces mœurs nouvelles et l'abandon de l'antique tradition: mais jusqu'à quel point était-il sincère? Que faisait-il lui-même dans son domaine de Tusculum qui fut souillé et pillé par Antoine? Il y compilait ses traités laborieux: on ne voit point qu'il y travaillât aux champs, nu, avec les esclaves, mangeant et buvant comme eux, ainsi que faisait le vieux Caton. Il y avait une volière et un vivier: le vieux Caton eût banni ces superfluités de citadin oisif. Ces contrastes, je dirai presque ces contradictions, sont un signe du temps. L'originalité de Varron, s'il en a une, c'est d'appartenir malgré lui, pour ainsi dire, à une génération qui a rompu sur tous les points avec les vieilles

arts libéraux: granater, etc.

traditions, et de tenir encore à celles-ci par une sympathie secrète. Il veut les honorer, les glorifier, les pratiquer encore ; et il le fait jusqu'à un certain point ; mais à chaque instant il s'en sépare forcément. Caton lui-même n'avait-il pas dû subir l'influence des idées nouvelles ?

§ II.

LUCRÈCE.

Titus Lucretius Carus.

Ce n'est pas la vie de Lucrèce qui nous aidera à comprendre son œuvre. Nous ne savons au juste ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Suivant une tradition romanesque, il écrivit son poëme dans les intervalles lucides que lui laissait la folie ; et cette folie fut occasionnée par un philtre amoureux que lui donna sa maîtresse. On le représente aussi étudiant la philosophie épicurienne à Athènes, sous Zénon, uniquement sans doute parce que Zénon vivait à cette époque. Laissons là toutes les conjectures plus ou moins ingénieuses, mais qui importent peu. Si l'homme nous échappe, nous avons le poëte ; de plus nous avons le temps où il a vécu.

Il est contemporain de tous les grands hommes de la fin de la république : né vers 655, mort vers 609, il a connu Cicéron, Varron, César, Pompée, Salluste, Catulle. Appartenant à une famille distinguée, il a reçu l'instruction riche et variée que recevaient ses contemporains. De bonne heure il connut tous les systèmes philosophiques de la Grèce, représentés alors à Rome par une foule de

maîtres illustres; il fit un choix et s'attacha à l'épicurisme. Son poëme *de la Nature des choses* (*de Rerum natura*) est le fruit de ces études et de cette préférence.

L'ouvrage est dédié à Memmius (C. Memmius Gemellus), descendant d'une famille illustre, un des personnages les plus remuants de cette époque singulièrement orageuse. Il était le neveu de ce fameux C. Memmius, à qui Salluste prête les discours les plus violents contre la faction des nobles. Il semble lui-même avoir été un fougueux adversaire de Lucullus, dont il voulut empêcher le triomphe. Préteur en Bithynie, puis tribun du peuple, il échoua dans la poursuite du consulat, fut accusé de brigue et condamné à l'exil. C'est à Athènes qu'il alla passer les dernières années de sa vie. Il voulut s'y construire une maison sur une partie du terrain où se trouvaient encore les jardins d'Épicure. C'était un orateur distingué, âpre et mordant. Très-versé dans la connaissance de la littérature grecque, il n'avait guère que du dédain pour les écrivains et les ouvrages de son pays. A quel moment de sa vie reçut-il la dédicace du poëme de Lucrèce? Sans doute avant son exil; car le poëte, dans une allusion rapide aux troubles de la république, se refuse à croire que l'illustre descendant des Memmius puisse abandonner en de tels périls la cause de la patrie. Il l'abandonna bientôt, ayant succombé dans la lutte; et peut-être le fit-il sans regrets, car c'était un véritable épicurien, j'entends un épicurien pratique, un homme de plaisirs, peu capable sans doute d'apprécier et de partager l'ardent enthousiasme de son ami.

Le poëme est divisé en six livres; malgré quelques lacunes dans le premier et dans le sixième, il est fort probable que nous possédons l'œuvre entière de Lucrèce, telle du

moins qu'il l'a laissée à sa mort. On ne peut méconnaître l'ordre et l'enchaînement des parties.

Le premier livre est consacré aux atomes, corpuscules invisibles, qui sont le principe de tout ce qui existe, car rien ne peut naître de rien. Il réfute à ce propos les hypothèses méprisables des philosophes qui voient dans les quatre éléments le principe et l'origine des choses. Le monde est infini, les atomes sont innombrables, le vide n'a pas de bornes. Mais comment les atomes ont-ils formé les êtres? En se combinant dans le vide, en vertu de certaines lois qui président à leur rencontre et résultent de leur forme et de leur nature. Parmi les principales créations des atomes se trouve l'âme, dont Lucrèce démontre la matérialité, et qu'il identifie parfois avec le souffle (*anima-animus*). Elle n'est pas localisée ici ou là; elle est répandue par tout le corps. Elle doit donc périr avec lui. C'est une loi naturelle; les insensés seuls peuvent s'en affliger et la redouter. Ici se placent les éloquentes invectives du poëte contre la lâcheté humaine, contre les terreurs d'une autre vie qui est impossible.

Le quatrième livre est consacré à l'explication des opérations des sens; c'est par les sens que toutes les idées s'acquièrent. De la surface des corps se détachent sans cesse des particules invisibles, des *simulacres*, qui, en frappant les sens, donnent la connaissance des objets dont ils sont comme une émanation. C'est ainsi qu'il explique encore les rêves et les passions, surtout l'amour. L'objet aimé envoie un perpétuel rayonnement dont on est pénétré et comme enchaîné. Servitude cruelle le plus souvent, et qu'il faut briser! Mais comment le faire? En combattant le mal par le mal.

Comme Buffon, comme Rousseau (*Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*), Lucrèce veut réduire l'amour à une fonction physique : mais quelle tristesse poignante dans la peinture des désordres qu'il occasionne ! Est-ce le physicien qui parle, ou un cœur blessé qui gémit ? Il expose ensuite ses idées sur la formation du monde, qui a eu un commencement et qui aura une fin. Il détermine la place et les fonctions de la terre, de l'air, de l'éther, du soleil, de la lune, des astres, dans le système général des choses, et essaye de démontrer que les corps célestes n'ont pas un volume supérieur aux proportions que nos yeux leur assignent. C'est la partie la plus faible (avec la négation des antipodes) de la physique épicurienne. L'originalité réelle de ce cinquième livre est l'histoire des productions de la terre, dont la fécondité naissante donne la vie aux plantes, aux fleurs, aux arbres, aux animaux et enfin à l'homme lui-même. Il apparaît, ce roi de la nature, au moment où la terre encore humide, tout enveloppée de chaudes vapeurs, lance à sa surface des myriades d'êtres. Le poète montre ces premiers-nés de la Mère commune, corps gigantesques, dont la solide charpente est mue par des muscles d'une force merveilleuse : les voilà comme perdus au sein de l'immensité, rencontrant à chaque pas un obstacle ou un ennemi. Ils dévorent les glands des chênes, les fruits de l'arbousier ; quand la nuit les surprend au sein des vastes forêts, ils étendent leurs membres sur le sol et ramènent sur eux les feuilles tombées. Le lion, le tigre, le sanglier, tous les monstres des bois rôdent autour d'eux, les saisissent dans leur sommeil, les emportent criant et se lamentant. Puis ils se rapprochent, ils s'unissent ; la femme donne naissance à l'enfant, la famille est constituée par l'amour d'abord,

puis par la pitié. Ces sauvages, ne sachant encore parler, se montrent les uns aux autres leurs petits et conviennent d'épargner les êtres sans défense. Ne poussons pas plus loin cette analyse ; ce que nous avons dit suffit pour faire apprécier la force et la beauté de cette conception. Nous voilà bien loin du joli et fade roman de l'âge d'or, lieu commun des poètes antérieurs. Lucrèce a retrouvé, on peut le dire, l'histoire des premiers humains, et il l'a décrite avec une vigueur qui fait pâlir les tableaux puérils des Ovide et de tant d'autres. Rousseau lui-même, si âpre et si énergique, languit auprès de cette poésie sombre et profonde.

Le sixième livre est consacré aux météores, sujet fort important, puisqu'il donne au poète l'occasion d'expliquer les causes des phénomènes célestes, source éternelle d'épouvante pour les hommes. Les nuages, la pluie, la foudre, l'arc-en-ciel, les tremblements de terre, tout est rapporté à des causes naturelles. Le merveilleux, l'intervention et le courroux des dieux sont bannis du monde. La paix rentre dans le cœur des mortels. C'est en expliquant la cause des exhalaisons fétides qu'il est conduit à décrire, d'après Thucydide, la fameuse peste d'Athènes.

Sous quelque aspect que l'on envisage ce poème, unique dans la littérature romaine, il est impossible de ne pas être frappé d'abord de la passion profonde qui l'inspire et le soutient. Ceci est une œuvre de foi. Les contemporains de Lucrèce étudiaient en amateurs les systèmes de la Grèce, et concluaient pour la plupart à un scepticisme superficiel ou à un éclectisme facile qui n'engageait en rien la conscience. Lucrèce a l'enthousiasme et l'esprit de propagande : comme il possède la vérité,

cette lumière de l'intelligence, et avec elle la vraie vertu, cette santé de l'âme, il veut communiquer aux autres ces biens inestimables, les arracher aux erreurs, aux préjugés, aux infirmités morales, pour les associer à la félicité pure qu'assure sa doctrine, et les entraîner à sa suite dans ces temples lumineux et sereins où résident les sages. Vous reconnaissez ici le Romain, homme pratique, même dans les spéculations sur le monde et la nature, comme Cicéron, comme Varron, comme tous les Romains de ce temps. Lucrèce, lui aussi, a retourné en tous sens le problème du souverain bien ; et de toutes les solutions données par les écoles, il a préféré celle d'Épicure. La conviction est en lui : seul sur le rivage, sans crainte de la tempête, il voit le reste des hommes ballottés par les flots, et il leur tend la main et les appelle à lui. Jamais voix plus pressante ne s'éleva dans un moment plus solennel. Sous les dehors brillants de la société d'alors couvaient de grandes misères. De la vieille constitution républicaine, le squelette seul est debout ; le règne de l'aristocratie conservatrice touche à sa fin, Caton et Cicéron le sentent bien ; la domination de César apparaît dans un lointain que les fautes et l'opiniâtreté de ses adversaires rapprochent tous les jours. Les esprits inquiets pressentent l'explosion de la guerre civile. Le souffle de la grande révolution a passé sur les âmes ; Lucrèce entend déjà les sourds grondements qui annoncent la catastrophe. Les uns s'enveloppent fièrement de leur vertu, certains de tomber, mais plus certains encore de tomber noblement ; d'autres calculent et se préparent à tous les événements. Quelques-uns cherchent dans les voluptés l'oubli des préoccupations pénibles. C'est à cette société menacée et malade que s'adresse Lucrèce : il veut

la sauver et la guérir en la convertissant à la sagesse. Triste sagesse ! Quelques-uns la partageaient déjà, et, pour se soustraire au grand naufrage, refusaient de monter sur le vaisseau. Si Lucrèce avait persuadé ses contemporains, tous eussent fait ainsi, et la tâche de César eût été plus facile. Mais cette lâche sagesse qui préfère le repos à la liberté, elle ne triompha qu'avec l'empire, quand il n'y eut plus d'espoir dans les choses, ni de ressort dans les hommes. L'épicurisme était le fruit naturel d'une telle époque. En politique abdication, en religion athéisme peu courageux, en morale égoïsme perfectionné : voilà ce dont Caton ne voulait pas, voilà ce qui suffit aux sujets d'Auguste et de ses successeurs. Mais laissons de côté les conséquences, et voyons la doctrine.

Elle est empruntée à la Grèce dans ses principes essentiels. Lucrèce a pour maîtres Empédocle et Épicure ; mais ce qui est bien à lui, c'est la manière dont il l'expose et la passion qui l'anime. La philosophie pour lui n'est pas une occupation d'oisif, il a un but. Le plus grand ennemi du bonheur des hommes, c'est l'idée fausse qu'ils se font de la divinité, et les terreurs qui en sont la conséquence. Lucrèce veut dégager l'âme de ces terreurs. Il prouvera donc que la puissance attribuée aux dieux est imaginaire ; que la nature obéit à ses lois et non aux caprices de ces prétendus maîtres que l'erreur lui impose. Ce n'est pas Jupiter qui lance le tonnerre, qui est l'auteur des phénomènes célestes : des lois immuables régissent ces manifestations. Si Jupiter lançait la foudre, pourquoi tomberait-elle souvent sur les temples mêmes du Dieu ou dans les plaines arides, ou sur un arbre innocent ? Non. Les dieux sont étrangers à ces grands faits de l'ordre naturel. Les dieux n'ont pas fait le monde : s'ils l'eussent

fait, y rencontrerait-on toutes les imperfections dont il est plein ? Ce ne sont pas eux qui le conservent, ce ne sont pas eux qui le feront tomber en poussière ; ce ne sont pas eux non plus qui dirigent le cours des choses humaines : trop d'iniquités y abondent. Laissons donc les dieux dans cette sphère inaccessible où ils jouissent d'une béatitude inaltérable, indifférents à tout, sauf à leur propre félicité. Ne leur adressons plus ni vœux ni hommages ; ils ne peuvent exaucer les uns, et n'ont nul besoin des autres. Si l'homme est bien persuadé de ces vérités, aussitôt les vaines terreurs qui désolent son âme s'évanouissent ; les éclairs, la foudre, tous ces prétendus signes de la colère céleste n'excitent plus en lui la moindre inquiétude ; il ne va point, tremblant et la tête voilée, se prosterner devant une pierre insensible, égorger des animaux, consulter leurs entrailles, pâlir de peur à l'aspect des indices du courroux céleste. La vraie piété, c'est la raison, c'est la ferme assurance du sage. La religion, fille de l'ignorance et de la peur, a causé toutes les misères de l'humanité. N'est-ce pas elle qui a poussé les chefs de la Grèce à égorger aux pieds des autels la jeune Iphigénie ?

Il faut donc enseigner aux hommes la formation du monde, la loi des phénomènes, leur expliquer l'universalité des choses. Quand ils posséderont la vérité, ils seront guéris de leurs vaines terreurs, ils seront heureux. Le poète se met courageusement à l'œuvre, et il expose en longs développements les doctrines d'Empédocle et d'Épicure sur le monde. Malgré quelques inexactitudes de détail, des explications peu plausibles, des infidélités assez graves à ce système dont il s'est fait l'interprète (1), cette

(1) Notamment en ce qui concerne la forme et le mouvement des atomes. Sa définition de la volonté est bien curieuse.

partie technique pour ainsi dire de l'œuvre, est fort belle, et tout à fait nouvelle, chez les Romains. Je n'y insisterai pas. Mais je ne puis passer sous silence un des principaux résultats obtenus par le philosophe : c'est sa démonstration, de la matérialité et de la mortalité de l'âme. Cette conquête du néant le ravit. Comme toutes les choses créées, l'âme est composée d'un agrégat de molécules qui se dissoudront, et retourneront dans le grand mouvement qui emporte les atomes. Si donc l'âme n'est pas autre chose qu'une partie de nous-mêmes, comme le pied et la main

Nostri est pars animus, nihilominus ac manus et pes ;

si elle doit périr comme le dernier de nos membres, que signifient ces vaines terreurs d'une autre existence dont l'homme insensé est assailli ? Quoi ! craindre les dieux pendant sa vie, et, après sa mort, l'Achéron, le Styx, le Tartare, les Furies et les supplices réservés aux impies, ce serait là le triste lot de l'humanité ! Non : tout meurt avec le corps. La mort est le repos éternel. Pourquoi la redouter ? Était-on malheureux de n'être pas encore ? Pourra-t-on être malheureux en n'étant plus ? La cessation de l'existence est une loi naturelle. Tout meurt dans la nature : quel orgueil, quelle folie d'opposer à cette nécessité universelle ses plaintes et son désespoir ! Épicure lui-même est mort, et toi, chétive créature, tu te révolterais contre ta destinée !

Comment donc devra vivre l'homme débarrassé de la crainte des dieux et des terreurs de l'enfer ? Il vivra conformément à la nature. Elle réclame peu de chose ; les besoins du corps sont satisfaits à peu de frais ; plus doux cent fois est le sommeil sur l'herbe aux bords d'un frais

ruisseau que sous les lambris dorés. Les grands ennemis de l'homme, ce sont les passions, les désirs insatiables, la poursuite effrénée des faux biens, tout ce qui trouble l'âme, et l'empêche de goûter cette bienheureuse quiétude, fruit de la raison et de la sagesse. La volupté, c'est l'art de jouir de tous les biens que comporte la nature humaine, sans excès et sans trouble. La vertu n'est pas autre chose non plus que cette sage volupté : vertu, sagesse, félicité, les trois choses se confondent, et le souverain bien est trouvé!

Tel est le philosophe. Venons au poète.

Il ne paraît pas que les anciens l'aient estimé autant qu'il le mérite. Cicéron qui, suivant saint Jérôme, serait l'éditeur du poème de *la Nature des choses*, y trouvait beaucoup d'art, mais peu d'éclat : Quintilien se borne à l'épithète *difficilis*, qui n'est pas un éloge : mais les jugements de Quintilien sur les poètes ne sont pas d'un grand poids. Ovide promet l'immortalité à Lucrèce qu'il appelle *sublime* (1). Stace seul semble l'avoir senti. « Il a, dit-il, la science, l'enthousiasme et l'élévation : » (*doctifuror arduus Lucretii*). Comme la Pauline de Corneille, il semble toujours prêt à s'écrier :

Je vois, Je sais, Je crois, Je suis désabusé.

Il n'a que du mépris pour les machines poétiques en honneur de son temps. Le convenu et l'artificiel lui répugnent. Il ne chantera pas des dieux qu'il relègue dans les intermondes, il ne s'épuisera pas à refaire d'après les Grecs leur légende héroïque et amoureuse. Il est grave, solen-

(1) Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti
Exitio terras quum dabit una dies.

nel, ému. Il vit en contemplation de la vaste nature, sa seule divinité ; il en perçoit la majesté et l'infinie puissance. S'il est disciple des Grecs, c'est aux maîtres les plus sérieux qu'il s'attache, Empédocle et Thucydide. Les agréables badinages des fables, la grâce molle et pédante des Alexandrins, il laisse à d'autres tout cela. Et, en réalité, il y a cent fois plus de grandeur dans la conception cosmogonique d'Empédocle que dans l'anthropomorphisme puéril où s'attardaient les poètes du temps. Ce n'est point parmi eux, c'est dans le sixième siècle qu'il faut lui chercher des pairs. Lucrèce se rattache directement à Ennius. C'est de tous les poètes latins le seul qu'il cite : une parcelle de l'héroïsme du vieux poète a passé en lui, héroïsme scientifique, cette fois : « Notre Ennius, dit-il, le premier qui sur le vert Hélicon ait cueilli la couronne d'éternel feuillage. » Lui aussi, il sera le premier propagateur de la vérité. « Il parcourt les lieux inaccessibles où nul pied humain n'a laissé sa trace ; il aime à aller puiser aux fontaines vierges, à cueillir des fleurs inconnues pour s'en faire une couronne dont nul poète n'ait encore entouré ses tempes. » Dur et pénible labeur que le sien : il annonce des choses nouvelles, obscures, et il n'a à son service qu'un idiome rebelle et pauvre :

Propter egestatem linguæ et rerum novitatem.

Il empruntera des termes à la Grèce, puisqu'il le faut ; mais l'empreinte du génie national sera sur son œuvre. Il sera soutenu par la beauté du but d'abord, puis par l'espérance de la gloire « qui d'un thyrses aigu a frappé son cœur, et jeté dans son âme le doux amour des muses. » Tel est l'enthousiasme d'Ennius, le grand novateur.

Il vit par la pensée dans cet héroïque sixième siècle : il en a l'orgueil démesuré et le fier accent. S'il peint en quelques vers une bataille, son esprit se reporte aux grands combats avec les Carthaginois ; il revoit les horribles mêlées d'alors ; « les légions bouillonnant dans les plaines, entonnant le cri de guerre, appuyées sur les fortes troupes alliées et les éléphants, en parure de combat, puissantes, animées à l'envi (1). » Il a l'inspiration haute et forte. Il peint vivement et à grands traits, n'ayant nul souci de l'élégance qui amollit la pensée. Absorbé par l'ingrat labeur d'une exposition technique, il sent et voit si directement les objets, qu'il les projette en relief splendide. Aussi bien il a son Dieu qui l'inspire ; lui aussi est anthropomorphiste à sa façon : c'est la nature qui remplace Jupiter, Neptune, Apollon. Il la voit, la sent, l'aspire et la personifie sans le vouloir. Son effrayante fécondité qui crée sans cesse et tire de son sein inépuisable les animaux, les plantes ; tout ce fourmillement de vie qui s'épand à l'infini, il l'oppose au rude labeur de l'homme qui veut conquérir la terre : qu'il cesse pendant une année de déchirer et de retourner le sol, la nature va le couvrir de ronces et le reprendre pour elle.

Son style a quelque chose de cette végétation puissante et désordonnée. Ce sont des jets vigoureux et sauvages. Pas la moindre concession au rythme et à l'harmonie ; partout et toujours le mot propre. De là un incroyable sans-façon dans la manière dont il traite le vers : il le termine par des spondées, des monosyllabes, peu lui importe. Il a des élisions impossibles et des coupes d'une audace sans pareille : à côté de cela, des vers d'une

(1) Voir II, 241 ; V. 1226, 1303 de l'édition Lachmann. Lambin et La-grange sont incomplets.

douceur et d'un charme infinis, des expressions d'un éclat et d'une vérité dont rien n'approche. C'est un flot d'or épais hérissé de scories. Virgile l'étudiera, le pillera, sans l'appauvrir et sans le faire oublier.

EXTRAITS DE LUCRÈCE.

IV

Début du poëme de la Nature. — Invocation à Vénus.

Mère des Romains, charme des hommes et des dieux, ô Vénus, ô déesse bienfaisante, du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons. C'est par toi que les animaux de toute espèce sont conçus et ouvrent leurs yeux à la lumière. Tu parais, et les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre déploie la variété de ses tapis, l'Océan prend une face riante; le ciel devenu serein répand au loin la plus vive splendeur. A peine le printemps a ramené les beaux jours, à peine le zéphir a recouvré son haleine féconde, déjà les habitants de l'air ressentent ton atteinte, et se pressent d'annoncer ton retour; aussitôt les troupeaux enflammés bondissent dans leurs pâturages et traversent les fleuves rapides. Épris de tes charmes, saisis de ton attrait, tous les êtres vivants brûlent de te suivre, partout où tu les entraines. Enfin dans les mers, sur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux, des bocages touffus, des vertes campagnes, ta douce flamme pénètre tous les cœurs, anime toutes les espèces du désir de se perpétuer. Puisque tu es l'unique Souveraine de la nature, la créatrice des êtres, la source des grâces et des plaisirs, daigne, ô Vénus, t'associer à mon travail, et m'inspirer ce poëme sur la nature. Je le consacre à ce Memmius que tu as orné en tous temps de tes dons les plus ra-

res, et qui nous est également cher à tous deux. C'est en sa faveur que je te demande pour mes vers un charme qui ne se flétrisse jamais.

Cependant assoupis et suspens sur la terre et l'onde les fureurs de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Du sein des alarmes le Dieu des batailles se rejette dans tes bras. Là, retenu par la blessure d'un amour éternel, les yeux levés vers toi, la tête posée sur ton sein, la bouche entr'ouverte, il répaît d'amour ses regards avides, et son âme reste comme suspendue à tes lèvres. Dans ce moment d'ivresse où tes membres sacrés le soutiennent, ô déesse, penchée tendrement sur lui, abandonnée à ses embrassements, verse dans son âme la douce persuasion, et sois la puissante médiatrice de la paix. Hélas ! dans les troubles de ma patrie m'est-il permis de chanter, et l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense de l'État, pour prêter l'oreille à mes sons ?

(Livre 1^{er}.)

V

La superstition.

Dans le temps où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes de la religion, ce tyran farouche, qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels, un homme né dans la Grèce osa le premier lever contre lui ses regards, et refusa de s'incliner. Ni ces dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux ne purent l'intimider. Son courage s'irrite par les obstacles. Impatient de briser l'étroite enceinte de la nature, son génie vainqueur s'élança au delà des bornes enflammées du monde, parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité, et eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, et comment la puissance des corps est bornée par leur essence même : ainsi la superstition fut à son tour foulée aux pieds, et sa défaite nous rendit égaux aux dieux.

Mais je crains, ô Memmius, que vous ne m'accusiez de vous ouvrir une école d'impiété et de conduire vos pas dans la route

du crime. C'est au contraire la superstition, qui trop souvent inspira des actions impies et criminelles. Ainsi l'élite des chefs de la Grèce, les premiers héros du monde, souillèrent jadis en Aulide l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau eut paré la chevelure de la jeune fille, et flotté le long de ses joues ; quand elle vit son père au pied de l'autel, debout, l'œil triste, et l'air morne ; à côté de lui les sacrificateurs cachant sous leurs robes le couteau, et un grand peuple en larmes autour d'elle, muette d'effroi, elle glisse à terre, tombe, comme une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la première donné le nom de père au roi de Mycènes ? Des mains d'hommes la soulèvent et la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortège après la cérémonie de l'hyménée, mais pour la faire expirer sous les coups de son père, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi ? Afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la religion a pu inspirer aux hommes de barbarie !

(Livre I^{er}.)

VI

La crainte de la mort.

Ainsi, quand vous entendez un homme se plaindre du sort qui le condamne à servir de pâture aux vers, aux flammes, aux bêtes féroces, soyez sûr qu'il n'est pas de bonne foi, qu'il ne se rend pas compte des inquiétudes dont son cœur est le jouet. A l'entendre, il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le sentiment, mais il ne tient point sa parole. Il ne peut se faire mourir tout entier, et, sans le savoir, il laisse toujours subsister une partie de son être. Quand il se représente, pendant la vie, que son cadavre sera déchiré par les monstres et les oiseaux carnassiers, il déplore son malheur : c'est qu'il ne se dépouille point de lui-même, il ne se détache point de ce corps que la mort a terrassé, il croit que c'est encore lui, et debout à ses côtés, il l'anime encore de sa sensibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel : il ne voit pas que la vraie mort ne laisse pas subsister un autre lui-même, vivant pour un être

gémir de sa mort, pour pleurer debout sur son cadavre étendu, pour être déchiré par les bêtes, et consumé par la douleur. Car si une des horreurs de la mort est de servir d'aliment aux hôtes des bois, je ne vois pas qu'il soit moins douloureux d'être consumé par les flammes, d'être étouffé par le miel, ou transi de froid dans un tombeau de marbre, ou d'être écrasé sous le poids de la terre par les pieds des passants.

Mais, dites-vous, cette famille dont je faisais le bonheur, cette épouse vertueuse, ces chers enfants qui volaient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baisers, et qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure et secrète, une gloire qui n'est pas encore à son comble, des amis à qui je puis être utile... O malheureux, malheureux que je suis ! Un seul jour, un instant fatal me ravit toutes les douceurs de la vie. Sans doute ; mais vous n'ajoutez pas que la mort vous en ôte aussi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, de combien de peines et d'alarmes ne se délivrerait-on pas ! L'assoupissement de la mort a fermé nos paupières, nous voilà pour le reste des siècles à l'abri de la douleur ; et nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous verserons sur vos cendres des flots de larmes, et le temps n'effacera jamais les traces de notre douleur.

Insensés ! pourquoi nous dessécher dans le deuil et dans les pleurs ! Un sommeil paisible, un repos éternel, ne voilà-t-il pas un grand sujet d'affliction !

O mes amis, livrons-nous à la joie, le plaisir est fugitif ! bientôt il va nous quitter pour ne plus revenir : c'est ainsi que, la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs s'animent à la gaieté. Ils craignent donc, après la mort, d'être dévorés par la soif, épuisés par la sécheresse, ou tourmentés par d'autres désirs ?

Si la nature élevait tout à coup la voix et nous faisait entendre ces reproches. « Mortel, pourquoi te désespérer ainsi immo-
« dérément ? pourquoi gémir et pleurer aux approches de la
« mort ? Si tu as passé jusqu'ici des jours agréables, si ton âme
« n'a pas été un vase sans fond où se soient perdus les plaisirs
« et le bonheur, que ne sors-tu de la vie, comme un convive
« rassasié, comme un voyageur qui touche au port ? Si au con-
« traire tu as laissé échapper tous les biens quise sont offerts, si la

« vie ne t'offre plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-tu
« multiplier des jours qui doivent s'écouler avec le même dé-
« sagrément et s'avanouir à jamais sans te procurer aucun plai-
« sir ? Que ne cherches-tu, dans la fin de ta vie, un terme à tes
« peines ? Car enfin quelques efforts que je fasse, je ne peux
« rien inventer de nouveau qui te plaise ; je n'ai toujours à t'of-
« frir que le même enchainement. Ton corps n'est pas encore
« usé par la vieillesse, ni tes membres flétris par les ans :
« mais attends-toi à voir toujours la même suite d'objets, quand
« même ta vie triompherait d'un grand nombre de siècles, et
« bien plus encore si jamais elle ne doit finir. »

Eh bien ! qu'aurions-nous à répondre à la nature, sinon que le
procès qu'elle nous intente est juste ? Mais si c'est un malheu-
reux plongé dans la misère qui se lamente au bord de la tombe,
n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches,
et de lui crier d'une voix menaçante : « Insensé, va pleurer
« loin d'ici, ne m'importune plus de tes plaintes. » Et le vieil-
lard accablé d'années, qui ose encore murmurer : « Homme in-
« satiable, tu as parcouru la carrière des plaisirs, et tu t'y traînes
« encore ; moins riche de ce que tu as, que pauvre de ce que
« tu n'as pas, tu as toujours vécu sans plaisir, tu n'as vécu qu'à
« demi, et la mort vient te surprendre avant que ton avidité
« soit assouvie. L'heure est venue, renonce à mes présents, ils
« ne sont plus de ton âge ; laisse jouir les autres et fais le sacri-
« fice de bon gré puisqu'il est indispensable.

« Homme injuste, ne devrais-tu pas quelquefois te dire ? An-
« cus lui-même est mort, ce bon prince, supérieur à moi par
« ses vertus. Les rois, les grands de la terre, après avoir gou-
« verné le monde, ont tous disparu. Ce monarque de l'Asie,
« qui s'ouvrit jadis une route dans l'immensité des mers, qui
« apprit à ses légions à marcher sur l'abîme profond, bravant
« le vain courroux de l'élément captif, qui frémissait sous ses
« pieds, il est mort lui-même, et son âme a quitté ses membres
« défaillants. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Car-
« thage, a livré ses ossements à la terre, comme le plus vil de
« ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences et des arts,
« les compagnons des Muses, et Homère leur souverain qui re-
« pose comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite, averti par

« l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user,
 « alla présenter lui-même sa tête à la mort. En un mot, Épicure
 « lui-même a vu le terme de sa carrière, lui qui plana bien au-
 « dessus de la sphère commune, et qui éclipsa les plus brillants
 « génies, comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lu-
 « mière des étoiles.

« Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est
 « une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque instant,
 « toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours,
 « qui dors même en veillant, et dont les idées sont des songes ;
 « toi qui, toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimé-
 « riques, aux inquiétudes dévorantes, ne sais pas en démêler
 « la cause, et dont l'âme est toujours incertaine, flottante, éga-
 « rée ? »

Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiègent leur âme, comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse. On ne les verrait pas chercher toujours, sans savoir ce qu'ils désirent, et changer sans cesse de place, comme si, par cette oscillation continuelle, ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les opprime. Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui, mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres. On dirait qu'il accourt y éteindre un incendie. Mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil, et cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne peut s'éviter. On se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours. C'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livrerait à l'étude de la nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

Que signifient ces alarmes qu'un amour malentendu de la vie vous inspire dans les dangers ? Apprenez donc, ô mortels, que vos jours sont comptés, et que, l'heure fatale venue, il faut partir sans délai. Et, en vivant plus longtemps, ne serez-vous pas toujours habitants de la même terre ? La nature inventera-t-elle

pour vous de nouveaux plaisirs? Non, sans doute. Mais le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien suprême. En jouit-on? c'est pour soupirer après un autre; et les désirs, en se succédant, entretiennent dans l'âme la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir et du sort que l'âge futur nous prépare.

(Livre III.)

VII

Éloge d'Épicure.

Quel génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grandes découvertes? Quelle voix assez éloquente pour célébrer les louanges de ce sage, dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présents? Cette tâche est sans doute au-dessus des efforts d'un mortel : car, s'il la ut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages, ce fut sans doute un dieu. Oui, Memmius, un Dieu seul a pu trouver, le premier, cet admirable plan de conduite, auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse, et, par cet art vraiment divin, faire succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres.

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres divinités. On dit que Cérès fit connaître aux humains les moissons, et Bacchus le jus de la vigne, deux présents sans lesquels on peut subsister, et dont on rapporte que plusieurs nations savent encore aujourd'hui se passer; mais on ne pouvait vivre heureux sans la vertu, et nous avons raison de placer au rang des dieux celui dont les préceptes, répandus chez tous les peuples de la terre, servent à soutenir et consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Si vous croyez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier Arcadien? Que pourrait maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpents venimeux? Que nous importerait les trois corps de l'énorme Géryon, et les chevaux de Diomède, dont les narines

soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes Bistoniennes près de l'Ismare ; ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale ? et le cruel gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon furieux, au regard menaçant, dont l'énorme corps embrassait à plusieurs replis le tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives de l'océan Atlantique, de cette mer inaccessible, sur laquelle ni Romains ni Barbares n'osent jamais s'exposer ? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient encore, si le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire ? non sans doute. La terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces ; et l'effroi règne dans les bois, sur les montagnes, et au fond des forêts, lieux terribles, qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter.

Mais si vos cœurs ne sont délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir ! que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son âme, l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté ! Avoir dompté ces ennemis, les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des dieux ? Que sera-ce, si le même sage a parlé des immortels en termes divins, et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la nature ? (Livre V.)

VIII

La terre et l'homme.

D'abord ce globe qu'environne la voûte céleste est en grande partie occupé par des montagnes et des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers stériles, d'immenses marais et la mer dont les vastes circuits resserrent les continents. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes, et les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reste de terrain, la nature abandonnée à elle-même le hérissierait de ronces, si l'industrie humaine ne luttait sans cesse contre elle ; si le besoin de vivre ne nous forçait à gémir sous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte

du soc, à féconder la glèbe, et à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer et se montrer au jour. Encore trop souvent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbes ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la nature se plaît-elle à les multiplier et à les nourrir sur la terre et dans les ondes? Pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies? Pourquoi tant de funérailles prématurées?

En un mot, l'enfant qui vient de naître, semblable au nauonnier que la tempête a jeté sur le rivage, est étendu à terre, nu sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec un effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance, et il a raison sans doute, l'infortuné à qui il reste une si vaste carrière de maux à parcourir. Au contraire les troupeaux de toute espèce, et les bêtes féroces croissent sans peine. Ils n'ont besoin ni du hochet bruyant ni du langage enfantin d'une nourrice caressante. La différence des saisons n'en exige pas dans leurs vêtements. Il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert; puisque la terre et la nature fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

(Livre V.)

IX

Les premiers hommes.

Les hommes de ces temps étaient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui, et cela devait être nécessairement, parce que la terre dont ils étaient les enfants, avait alors toute sa vigueur : la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, et le tissu de leurs nerfs et de leurs viscères plus robuste.

Ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des aliments, ni par les attaques de la maladie. On les voyait survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres, errants par troupeaux comme les bêtes. Personne ne savait encore parmi eux conduire la pénible charrue ; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, et de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil et la pluie leur donnaient, ce que la terre produisait d'elle-même, suffisait pour apaiser leur faim ; ils réparaient leurs forces au milieu des chênes dont le gland les nourrissait ; la terre faisait croître en plus grande quantité et d'une grosseur plus considérable, les fruits de l'arbousier que nous voyons pendant l'hiver se colorer en mûrissant de l'éclat de la pourpre. La nouveauté du monde facilitait encore la production d'un grand nombre d'autres aliments délicieux, et plus que suffisants pour les mortels infortunés. — Les fleuves et les fontaines les invitaient à se désaltérer, comme aujourd'hui les torrents qui roulent du haut des monts semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y apaiser leur soif. La nuit, ils se retiraient dans les bois, consacrés depuis aux Nymphes, dans ces asiles solitaires d'où sortaient les sources d'eaux vives, qui, après avoir baigné les cailloux, retombaient ensuite lentement sur la mousse des rochers humides, pour aller, ou jaillir dans les plaines, ou se précipiter à grands flots dans les campagnes.

Ils ne savaient pas encore traiter les métaux par le feu. Ils ne connaissaient pas l'usage des peaux ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts et les cavités des montagnes étaient leurs demeures ordinaires : forcés de chercher un asile contre la pluie et la fureur des vents, ils allaient se blottir parmi des broussailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entre eux ni lois ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hasard. La nature ne leur avait appris à vivre et à se conserver que pour eux-mêmes. C'était au milieu des bois que l'amour unissait les amants. Les plaisirs étaient ou la récompense d'une ardeur mutuelle, ou la proie de la violence et d'un appétit brutal, ou enfin le prix de quelque présent, comme des glands, des pommes sauvages et des poires choisies.

Pourvus de deux mains robustes et de deux pieds agiles, ils faisaient la guerre aux animaux sauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de pesantes massues, en massacraient un grand nombre et s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques antres. Quand la nuit les surprenait, ils étendaient à terre leurs membres nus comme les sangliers couverts de soie, et s'enveloppaient de feuilles et de broussailles. On ne les voyait pas, saisis de crainte, errer au milieu des ténèbres, et chercher avec des cris lugubres le soleil dans les plaines. Mais ils attendaient en silence, dans les bras du sommeil, que cet astre, reparaissant sur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ses feux. Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour et de la nuit, ce n'était plus une merveille pour eux. Ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle régnât sur la terre et leur dérobat pour toujours la lumière du soleil.

Leur plus grande inquiétude était causée par les bêtes sauvages dont les incursions troublaient leur sommeil, et le leur rendaient souvent funeste. Chassés de leur demeure, ils se réfugiaient dans les antres, à l'approche d'un énorme sanglier ou d'un lion furieux ; et, glacés d'effroi, ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits et leurs feuillages.

Au reste la mort ne moissonnait guère plus de têtes dans ces premiers siècles, qu'elle n'en moissonne aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'entre eux, surpris et déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant, et remplissaient de leurs cris aigus les bois et les montagnes, tandis que leurs membres palpitants s'ensevelissaient l'un après l'autre dans un sépulcre animé. Il est vrai que les malheureux que la fuite avait sauvés, blessés mortellement appliquaient leurs mains tremblantes sur les morsures venimeuses, appelant la mort à grands cris, jusqu'à ce que, dénués de secours, ignorant les façons de guérir leurs plaies, ils quittassent la vie au milieu des plus cruelles convulsions. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis sous des drapeaux différents, périr en un seul jour, ni la mer orageuse broyer contre les écueils navires et passagers. En vain l'Océan soulevait ses flots irrités, en vain il aplanissait son onde menaçante. La surface riante

de ses eaux tranquilles était un appas incapable d'attirer les hommes dans le piège. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort ; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnait par ignorance, nous nous empoisonnons à force d'art.

Enfin lorsqu'on eut connu l'usage des cabanes, de la dépouille des bêtes et du feu ; lorsque la femme se fut retirée à part avec l'époux qui s'était joint à elle, lorsque les plaisirs de l'amour eurent été restreints aux douceurs d'un chaste hymen, et que les parents virent autour d'eux une famille qui faisait partie d'eux-mêmes, l'espèce humaine commença dès lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid. La voûte des cieux ne fut plus un toit suffisant. Les tendres caresses des enfants adoucèrent sans peine le naturel farouche des pères. Alors ceux dont les habitations se touchaient commencèrent à former entre eux des liaisons, convinrent de s'abstenir de l'injustice et de la violence, de protéger réciproquement les femmes et les enfants faisant entendre dès lors même, par leurs gestes et leurs sons inarticulés, que la pitié est une justice due à la faiblesse. Cependant cet accord ne pouvait pas être général, mais le plus grand nombre et les plus raisonnables observèrent fidèlement les lois établies. Sans cela le genre humain aurait été entièrement détruit, et n'aurait pu se propager de race en race jusqu'à nos jours.

(Livre V.)

X

La crainte des dieux.

La demeure et le palais des immortels furent placés dans les cieux, parce que c'est là que le soleil et la lune paraissent faire leur révolution ; c'est de là que nous viennent le jour et la nuit, et les flambeaux errants qui brillent dans les ténèbres, les feux volants, les nuages, la rosée, les pluies, la neige, les vents, la foudre, la grêle et le tonnerre rapide dont les longs murmures semblent annoncer la vengeance des dieux.

O hommes infortunés, d'avoir attribué tous ces efforts à la

divinité et de l'avoir armée d'un courroux inflexible ! Que de gémissements il leur en a dès lors coûtés ! Que de plaies ils nous ont faites ! Quelle source de larmes ils ont ouvertes à nos descendants.

La piété ne consiste pas à se tourner souvent, la tête voilée, devant une pierre, à fréquenter tous les temples, à se prosterner contre terre, à élever ses mains vers les statues des dieux, à inonder les autels du sang des animaux et à entasser vœux sur vœux, mais bien plutôt à regarder tous les événements d'un œil tranquille.

En effet, quand on contemple, au-dessus de sa tête, ces immenses voûtes du monde, et ce firmament parsemé d'étoiles ; quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune ; alors une inquiétude, que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée, se réveille tout à coup au fond des cœurs ; on se demande s'il n'y aurait pas quelque divinité toute-puissante qui mût à son gré ces globes éclatants. L'ignorance des causes rend l'esprit perplexe et vacillant. On recherche si le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin, jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier, ou si, marqué par les dieux du sceau de l'immortalité, il pourra, pendant une infinité de siècles, braver les efforts puissants d'une éternelle durée.

Mais, outre cela, quel est l'homme dont le cœur ne soit pas pénétré de la crainte des dieux, et dont les membres glacés d'effroi ne se traînent, pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament ? Les peuples et les nations ne sont-ils pas consternés ? Et le superbe despote, frappé de crainte, n'embrasse-t-il pas étroitement les statues de ses dieux, tremblant que le moment redoutable ne soit arrivé d'expier toutes ses actions criminelles, tous ses ordres tyranniques ? Et quand les vents impétueux, déchainés sur les flots, balayent devant eux le commandant de la flotte avec ses légions et ses éléphants, ne tâche-t-il pas d'apaiser la Divinité par ses vœux, et d'obtenir à force de prières des vents plus favorables ? mais en vain. Emporté par un tourbillon violent, il n'en trouva pas moins la mort au milieu des écueils. Tant il est vrai qu'une certaine force secrète se joue

des événements humains, et paraît se plaisir à fouler aux pieds la hache et les faisceaux.

Enfin, quand la terre entière vacille sous nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine, est-il surprenant que l'homme, plein de mépris pour sa faiblesse, reconnaisse une puissance supérieure, une force surnaturelle et divine qui règle à son gré l'univers ?

(Livre V.)

XI

La peste d'Athènes.

Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, et mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait surtout les funérailles, c'est que l'avidité contagieuse ne cessait de passer des uns aux autres ; ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades par trop d'amour pour la vie et de crainte pour la mort périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde, et privés de secours, comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs : ceux au contraire qui ne craignaient point de s'exposer succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient de supporter.

C'était là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parents, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et se mettaient au lit pour y expirer de chagrin.

En un mot, on ne voyait dans ces temps de désastre, que des morts, ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce, et le robuste conducteur de la charrue étaient aussi frappés, la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière, et la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents étendus sur ceux de leurs enfants, et les

enfants rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée en grande partie par les habitants de la campagne, qui se rendaient en foule dans la ville, à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis, et, ainsi rassemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues; d'autres, après s'être trainés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue.

Les chemins étaient couverts de corps languissants, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, et dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

La mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des Dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes. Car pour lors on s'embarrassait peu de la religion et de la divinité. La douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques n'avaient pas lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient partout; et, au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé.

L'indigence et la nécessité inspirèrent même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris, sur des bûchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

(Livre VI.)

§ III.

CATULLE.

Catulle (Quintus Valerius Catullus) est né en 667, à Vérone; il est mort en 700. Il appartenait à une de ces familles nobles de province, fort estimées dans leurs

(172)
(87)

pays et même à Rome. Son père était l'hôte de Jules César. Conduit de bonne heure à Rome par Manlius, Catulle connut particulièrement Cicéron auquel il adressa un remerciement en vers, sans doute à l'occasion d'un procès où l'orateur plaida pour le poète, Cornélius Népos, César, Hortensius, et tous les citoyens les plus illustres de ce temps. Il n'exerça aucune fonction publique. Cependant il fit à la suite du prêteur Memmius, celui-là même à qui Lucrèce dédie son poème, un voyage en Bithynie, sur lequel il comptait pour rétablir sa fortune. Son espérance fut déçue, il en revint aussi pauvre qu'avant « la bourse pleine d'araignées », comme il dit lui-même. De plus, il eut la douleur d'y perdre son frère qu'il aimait tendrement et dont la mort lui a inspiré ses plus belles élégies. Il mourut vers l'âge de 33 ans, dans le plein épanouissement du plus aimable génie.

116
 Ses poésies en un seul livre, adressées à Cornélius Népos, se composent de cent seize pièces, placées sans ordre à la suite les unes des autres. On y trouve des épigrammes, des odes, des élégies, des fragments d'épopée, une grande variété de mètres et de sujets. Il est fort probable que ce recueil est incomplet. Pline parle d'un poème sur les incantations (*de incantamentis*), qui ne nous est pas parvenu ; quelques auteurs ont attribué à Catulle les deux poèmes de *Ciris* et du *Pervigilium veneris*, mais à tort.

Voilà tout ce que peut nous apprendre sur Catulle l'histoire littéraire. Ajoutons cependant que ses contemporains et toute l'antiquité en faisaient le plus grand cas. Ovide, Tibulle, Martial, lui décernent l'épithète d'homme savant (*doctus*), éloge qui paraîtrait bizarre, si nous n'en faisons comprendre la signification. Un poète *savant*, aux yeux des Latins, était un poète qui avait su,

à force d'art et de travail, faire passer dans l'idiome national les beautés des modèles grecs. Catulle a évidemment ce mérite, mais ce serait singulièrement le méconnaître que de borner là sa gloire.

Replaçons-le dans le milieu où il a vécu, milieu social d'abord, milieu littéraire ensuite.

Ce que nous appelons aujourd'hui le *monde* commençait à exister à Rome. La vie du monde commence le jour où les femmes ne sont plus condamnées à garder la maison, en compagnie de leurs esclaves, vouées aux soins du ménage. Dès le milieu du septième siècle, la matrone est émancipée : elle l'est par la libre possession de sa fortune et par le relâchement de l'ancienne discipline. Elle reçoit et rend des visites. Elle assiste aux spectacles, aux festins qui se prolongent fort avant dans la nuit. L'été venu, elle va aux bains de mer, à Baïes, escortée de ses amis : ce sont des promenades sur l'eau, des fêtes continuelles. Le gros mot d'adultère est abandonné aux juristes ou aux opiniâtres représentants des vieilles mœurs. On peut déjà dire de la société de ce temps-là ce que dira plus tard Tacite : « Corrompre et être corrompu, c'est vivre selon le siècle. » La ville offre aux jeunes gens des amours plus faciles encore : s'ils veulent sortir du monde, ils en trouvent un autre : de belles et brillantes courtisanes tiennent une véritable cour, puis il y a les affranchies, et ce qui vient immédiatement après elles. On peut voir dans le plaidoyer de Cicéron pour Cœlius jusqu'où pouvait aller la licence permise à la jeunesse. Catulle appartient à la fois à l'un et à l'autre monde. Il est l'ami et le compagnon de tous ces jeunes Romains qui, en attendant l'âge de briguer les honneurs publics, consomment leur temps dans

Il compte n. à si compte etc à trois jours

les plaisirs. Réunions joyeuses, festins, parties de débauche, confidences réciproques sur les amours, lectures de vers badins, ou d'épigrammes aiguës contre un rival; un mari incommode: voilà les passe-temps de cette société élégante et dissolue. Les uns disaient adieu à ces folies et se jetaient dans le tourbillon de la vie publique; les autres y restaient attachés jusqu'à la mort, qui venait plus vite pour eux que pour leurs anciens compagnons. Catulle fut de ces derniers. Il n'a vécu que pour le plaisir et les vers. Il a chanté ses amours en véritable amant et en véritable poète: sa Lesbie, qui n'était autre que Clodia, la sœur du turbulent Clodius, est immortelle. « Je hais et j'aime, » disait Catulle, victime de plus d'une infidélité qu'il lui fallait bientôt oublier et pardonner. Lesbie avait tant de grâce et d'esprit! Voyez ce petit tableau d'intérieur: la femme, le mari, l'amant. « Lesbie, « en présence de son mari, me dit une foule de choses « désobligeantes: le sot en ressent la joie la plus vive. « O mulet, tu ne comprends donc rien! si elle m'avait « oublié, si elle se taisait, elle serait guérie de notre « amour; mais la voilà qui cause, qui bavarde: c'est qu'elle « se souvient; mieux encore, elle est irritée: donc elle « brûle. » Il célèbre aussi en bon ami les maîtresses de ses amis. Celle de Varus, qu'il ne nomme pas, indiscrete personne qui demanda un jour au poète revenant de Bithynie des porteurs pour sa litière, celle de Calvus, Quintilia, celle de Septimius, Acmè, celles de Cœlius et de Quintius. Il a aussi des vers charmants pour chanter les douceurs de l'amitié, et la joie du retour au foyer paternel, après les longues et cruelles déceptions du voyage en Bithynie. Mais ses vers les plus touchants sont ceux que lui inspire la mort de son frère. Le poète léger

et insouciant a été atteint d'un deuil sérieux, sa blessure est profonde. Un sentiment nouveau, la douleur, et la douleur sans espoir fait vibrer en son âme une corde inconnue à lui-même. Mais nous ne possédons pas encore l'homme tout entier. Il ne s'est point mêlé aux agitations de la vie publique; mais il n'est point indifférent. C'est un provincial qui ne pardonne point aux grands de Rome leur insolence et leur dureté envers les étrangers. Il rappelle par ce côté Lucilius. S'il n'a pas le souffle puissant du poète indigné, s'il ne peut composer et soutenir tout un poème satirique, il sait du moins décocher le trait acéré de l'épigramme. La vie privée de César, le spoliateur de la Gaule, de l'Espagne et de la Bretagne, l'élévation aux dignités de la république des viles créatures du grand homme, Catulle a flagellé tous ces désordres en vers rapides mais saisissants. Il n'a pas épargné non plus les ridicules plus innocents de ses ennemis ou de ses rivaux en amour. Sa plaisanterie est sanglante, le plus souvent obscène et intraduisible. Voilà l'homme, et voilà un des côtés du poète. Ses vers sont une image vivante, ou plutôt une miniature achevée de la société d'alors, c'est la partie la plus originale de son œuvre : ces vers de circonstance nés au jour le jour, expansion des sentiments à mesure qu'ils naissent, ont une saveur particulière. Tout l'art d'Horace ne nous rendra pas cette franche poésie : il lui manque l'élévation et la force créatrice, mais elle a la vérité, la couleur, la vie.

Je suis moins touché, je l'avoue, de l'autre partie de son œuvre, la partie savante, disons mieux la partie artificielle. Les contemporains et l'âge suivant admiraient surtout le docte Catulle, imitateur achevé des Grecs;

j'aime mieux le Catulle latin. J'ai parlé du milieu moral, voyons le milieu littéraire.

Dans la seconde moitié du septième siècle, Rome posséda un nombre considérable de poètes aujourd'hui perdus et peu regrettables probablement. Tout Romain instruit faisait des vers, et les faisait bien. Cicéron, Varron, César, l'orateur Hortensius, l'orateur Calvus, pour ne parler que des plus connus, en faisaient, c'était une mode. Catulle comptait parmi ses amis un grand nombre de poètes : Hortensius, Calvus, Furius Bibaculus, Valerius Caton, Lævius, Helvius Cinna. Il est le chef et le roi de cette pléiade : il a seul survécu, parce que seul il a joint à la pureté de la forme et à l'élégance de l'expression la passion vraie, qui fait le poète. C'est par là qu'il s'est élevé au-dessus des versificateurs de salon avec lesquels il vivait. Tous procèdent de l'Alexandrinisme. Imitateurs, comme tout vrai Romain doit l'être, ils ne vont pas chercher leur modèle dans la pure antiquité grecque ; ils le prennent tout près d'eux parmi les poètes contemporains ou de l'âge précédent, qui ont vécu en Égypte. Les poètes alexandrins, sorte de regain du genre grec, avaient compris que les genres sérieux leur étaient interdits : ils n'abordèrent en conséquence ni l'épopée, ni le drame, ni la haute poésie lyrique ; ils se bornèrent aux œuvres de courte haleine ; ils aimèrent surtout les compositions mélangées de chant et de récit, la petite épopée héroïco-érotique, et l'élegie amoureuse : celle-ci était leur triomphe. La nature du sujet leur permettait des rapprochements ingénieux avec les antiques légendes, et ils étaient fort érudits. Dépourvus d'inspiration élevée, ils excellaient dans les pièces de circonstance, notamment l'épigramme. Ils savaient jeter en passant une allusion

spirituelle, un trait plaisant ; ils trouvaient des expressions délicates, rares surtout et inintelligibles pour le commun des lecteurs. C'était une poésie d'érudits et de courtisans. Voilà les modèles qui s'imposèrent aux Romains. Il n'était pas fort difficile de les imiter. Les élégies amoureuses d'Euphronion, qui furent répandues à profusion à Rome vers la fin du septième siècle, firent naître une foule de contrefaçons en latin : toute la société polie raffola de ces petits poèmes, et s'exerça à en composer de pareils ; on tourna en vers un compliment, un bonjour, une invitation à dîner. Il se forma des cercles littéraires ; on se réunit pour se communiquer une épigramme, une élégie ; on s'adressa des compliments en vers ; on fit des vers sur une pièce de vers qui avait réussi. Il y eut à Rome à peu près l'équivalent de notre hôtel de Rambouillet. Le joli, le gracieux, le piquant y étaient les qualités requises de tout poète.

Il faut bien le reconnaître cependant : de même que nos précieuses épurèrent la langue, il se fit dans les cercles littéraires de ce temps un travail sérieux sur l'idiome national. La langue des vers manquait absolument de souplesse et de grâce : Lucrèce lui-même, ce puissant génie, en est le plus souvent dépourvu. Catulle et ses contemporains adoucirent les aspérités du vieux langage ; ils créèrent la versification qui, à vrai dire, n'existait pas ; ils eurent un sentiment juste et délicat de l'harmonie et du rythme. Sans idées, sans inspiration originale, ils mirent leur gloire à lutter contre les grâces infinies et la perfection de forme de leurs modèles grecs. Ce furent d'habiles artistes. Catulle resta leur maître même en ce genre, et il eut de plus sur eux la supériorité du sentiment vrai.

*Euphronion peut que naissent en Calchis au sein
 de la bibliothèque de la bibliothèque de la bibliothèque
 de la bibliothèque de la bibliothèque de la bibliothèque*

409 vers

Catulle relève donc des poètes Alexandrins. Ses pièces les plus longues et les plus admirées des faiseurs d'extraits sont des traductions. Tel le poème en quatre cent neuf vers, intitulé Épithalame de Pélée et de Thétis, composition héroïco-épique, où le poète a entassé tous les souvenirs de mythologie qu'il put évoquer : l'expédition des Argonautes, la légende des amours de Thésée et d'Ariane, un chant d'hymen, une prédiction de la naissance d'Achille. Telle encore l'élégie héroïque sur la chevelure de Bérénice, imitation presque littérale de Callimaque l'Alexandrin : tel enfin le poème en vers galliambiques, intitulé Atys, peinture assez éloquente et dramatique du deuil de la déesse qui a perdu son amant et du culte orgiastique que lui rendent ses ministres. L'épithalame de Manlius et d'Aurunculeia est à la fois une imitation et une œuvre originale : c'est un remarquable morceau de poésie lyrique ; et le chant nuptial qui suit, en vers hexamètres, est d'une belle venue. Les gracieuses et libres images de l'amour sont tempérées par le sérieux de l'union conjugale : le grec et le romain se sont unis dans cette œuvre. Ce n'est pas assez de dire comme Barthius, « qu'elle est écrite par la main de Vénus et des grâces, » il faut ajouter qu'elle est profondément chaste.

es écrivains grecs les Stolonien Helios
 co-sitonia en fratche con St. Sorey
 la copieuse part en le deus pent
 a partige de seful sau in deq in de
 Distonant bonu partu platonie Pa
 unli cantababine. nureli De : sent Ber
 Calimac face o pecune trachin de lat

CHAPITRE IV

L'histoire. — Depuis les origines jusqu'à Tite-Live. — Sources de l'histoire. — Les premiers historiens. — César, Salluste.

§ I.

César et Salluste sont les premiers historiens dont les ouvrages nous soient parvenus, et ces ouvrages ont été composés dans les premières années du huitième siècle. Tout ce qui précède a péri, ou il n'en reste que des fragments de peu d'étendue, ou de simples indications. Je ne crois pas utile de dresser, d'après *Krause* (1), un catalogue de ces historiens perdus, travail facile et fastidieux. Je me borne à indiquer les sources où puisèrent les écrivains de l'école classique. Ce sera indiquer du même coup les plus anciens monuments de l'histoire, et les moyens employés par les Romains des premiers âges pour conserver le souvenir des événements.

Tite-Live avoue que l'authenticité des faits qui constituent l'histoire des premiers siècles de Rome ne repose guère que sur des traditions où la fable se mêle à la vérité, et l'on sait que la critique moderne rejette presque toutes ces légendes. Cependant il existait encore du temps de Tite-Live quelques documents authentiques qu'il a pu consulter. Les voici suivant l'ordre chronologique.

(1) *Vitæ et fragmenta veterum historicorum Romanorum*. Berol. 1833.

Dès les temps les plus anciens, on conservait dans les temples ou dans les maisons des plus illustres citoyens, des tables de plomb, d'airain, de bois, de pierre, ou des peaux sur lesquelles étaient inscrits les traités, les lois, les décrets du Sénat, et autres monuments. Il existait encore à ce qu'il paraît de ces tables commémoratives sous Vespasien. Tels étaient les traités conclus avec les Carthaginois, Porsenna, les Gabiens, les Ardéates, et les monuments fort incertains appelés *Commentarii regum*, *Leges regiae*. Les plus importants de ces documents étaient les *grandes Annales*, *Annales maximi*. Elles se composaient de quatre-vingts livres, et allaient jusqu'au Pontificat de P. Mucius Scévola (a. U. 624). C'étaient des tables sur lesquelles le grand Pontife inscrivait les noms des principaux magistrats et les événements les plus mémorables. On croit en découvrir quelques traces dans Tite-Live.

Les *Commentarii pontificum* renfermaient les détails du culte, les rites et surtout le calendrier politique qui en était l'appendice naturel. Ces livres rédigés par les seuls patriciens étaient aussi conservés par eux seuls. *Non ad fastos, non ad commentarios pontificum admittimur*, dit le tribun Canuléius.

Les *Livres de lin*, *Libri lintei*, semblent avoir eu un caractère analogue.

Des ouvrages plus spéciaux, espèce de formulaires, de rituels, de catalogues, conservaient le souvenir et les règles des cérémonies religieuses, la succession des magistrats : tels étaient *Libri magistratuum*, *Commentarii consulares*, *Libri prætorum*, *Libri augurales*, *Tabulæ censoriæ*. Il faut y joindre aussi les généalogies de familles nobles et les éloges funèbres (*Laudationes*). Suivant

Denys d'Halicarnasse, Valerius Publicola prononça en public l'éloge funèbre de Junius Brutus, et cet hommage rendu au fondateur de la liberté devint bientôt un usage général parmi les patriciens. A partir de l'an 365, les matrones elles-mêmes furent louées en public. Jules César prononça l'éloge de sa tante Julia. Aucun monument de ce genre ne nous a été conservé, et, si l'on en croit Cicéron et Tite-Live, nous ne devons pas trop le regretter : faux triomphes, faux consulats, fausses généalogies, voilà ce qui remplissait trop souvent ces œuvres où les morts n'étaient célébrés que pour glorifier les vivants. Tels étaient sans doute aussi ces vers chantés dans les festins par les convives en l'honneur des grands hommes. L'usage n'en existait déjà plus au temps de Caton le Censeur ; cependant Varron, Valère Maxime, Cicéron et Horace y font allusion. C'est sur cette base fragile que Niebhur a établi son hypothèse d'une épopée populaire, dont les fragments auraient formé l'histoire fabuleuse des premiers siècles de Rome. Ces monuments primitifs disparurent presque tous dans l'incendie de Rome par les Gaulois (364). Et le premier historien n'écrivit que deux cents ans plus tard. Cet historien, c'est *Quintus Fabius Pictor, antiquissimus scriptor*, dit Tite-Live. Il vivait au milieu du sixième siècle. Il fut envoyé à Delphes consulter l'oracle après la bataille de Cannes : il devait donc savoir le grec, il paraît que son ouvrage était écrit en grec. Cet ouvrage, ainsi que tous ceux qui suivirent pendant une période de plus de cent années, était moins une composition historique qu'un registre des événements mémorables année par année. Cette forme des *Annales* fut adoptée par tous les écrivains du sixième siècle, et s'imposa pour ainsi dire jusque vers le milieu du septième. Tels furent *L. Cincius*

Alimentus, *C. Acilius Glabrio*, *Aulus Posthumius Albinus*, contemporains de *Fabius Pictor*, ou appartenant à la génération suivante. Au commencement du septième siècle, des personnages considérables par leurs dignités et leur science adoptent encore la forme employée par leurs devanciers. *Servilius Fabius Pictor*, que Cicéron célèbre comme très-versé dans la connaissance du droit, des lettres et de l'antiquité ; *L. Calpurnius Piso Frugi*, qui porta la première loi sur la concussion (*de repetundis* a. U. 605) ; *Scribonius Libo*, *L. Cassius Hemina*, *Q. Fabius Maximus Servilianus* furent aussi des annalistes.

Cicéron ne cache pas le peu d'estime qu'il a pour ces vieux écrivains. « Rien de plus maigre, dit-il, que *Fabius Caton*, *Pison*, *Fannius*, *Vennonius* ; ils racontent les faits, ils ne savent pas les embellir. » — Cicéron se faisait de l'histoire une idée toute différente ; il la regardait comme une province de l'éloquence, point de vue étroit et faux. On ne saurait trop regretter la perte de ces anciens *Annalistes* et de ceux qui les suivirent. Ces écrivains en effet appartenaient aux plus illustres familles de Rome, presque tous ils obtinrent les premières dignités de la république, hommes politiques et pratiques ils rapportaient simplement les faits considérables auxquels ils avaient pris part. L'autorité, la gravité, l'exactitude, ne sont pas des qualités méprisables chez un historien, et doivent passer avant l'art d'embellir ou de dénaturer les faits. On ne cite dans toute cette longue période qu'un seul auteur étranger à la conduite des affaires, qui ait osé en retracer le récit. C'est *L. Octacilius Pilitus*, esclave et portier du père de Pompée, plus tard affranchi, rhéteur, chargé de l'instruction de Pompée. Il écrivit l'histoire du

père et du fils. Les nobles seuls s'étaient jusqu'alors réservé cet honneur. La tentative de *Pilius* fut considérée comme une sorte d'empiètement. Cette susceptibilité ombrageuse est peut-être plus excusable que la revendication de l'histoire par l'éloquence, ainsi que le voulait Cicéron.

Les écrivains du septième siècle abandonnèrent la forme des annales. Le vieux Caton leur en donna l'exemple dans son livre des *Origines*. « A quoi bon, disait-il, rappeler ce qui se trouve dans les Annales des Pontifes, le prix du blé, les disettes, les éclipses de lune ou de soleil ? » L'histoire commença dès lors à devenir ce qu'elle doit être, un art et une science. A la tête des auteurs de cette période se place *L. Cælius Antipater*, contemporain des Gracques. Il écrivit une histoire de la seconde guerre punique en sept livres, et « donna à l'histoire un ton plus élevé », dit Cicéron. Il est souvent mentionné par Tite-Live. L'empereur Hadrien, archéologue d'un goût douteux, le préférait à Salluste. Après lui se place *P. Sempronius Asellio*, qui assista au siège de Numance en qualité de tribun militaire, et écrivit l'histoire complète de la guerre. Aulu-Gelle cite de cet auteur un préambule assez remarquable (1). Le plus célèbre de ces historiens est *C. Claudius Quadrigarius*, qui avait composé une vaste histoire s'étendant de la guerre des Gaulois à la mort de Sylla. Tite-Live combat fréquemment l'autorité de *Quadrigarius*, qui semble avoir conçu l'histoire à la façon de Cicéron. Nous possédons de lui la narration du combat de Manlius Torquatus contre un Gaulois (2). *Q. Valerius Antias*, son

(1) N. Att., V, 18.

(2) Aul. Gell., IX, 13.

contemporain, qui revint à la forme des Annales, ne jouissait pas non plus d'une grande autorité. Enfin, mentionnons encore *Sisenna* (L. Cornelius) qui fut prêteur en 676, ami et partisan de Verrès, *vir bene latine loquens*, dit Cicéron. *Sisenna* avait écrit l'histoire de la guerre Marsique et celle de la guerre entre Marius et Sylla. Salluste en faisait le plus grand cas.

J'aurai terminé cette énumération d'ouvrages perdus, mais qui étaient des sources importantes pour les historiens qui suivirent, quand j'aurai indiqué une autre sorte de documents aussi considérables : ce sont les *mémoires*. Plusieurs grands personnages, qui avaient été mêlés aux événements importants de leur époque, laissèrent en mourant ou publièrent de leur vivant le récit des faits où ils avaient joué un rôle. Tel fut *M. Æmilius Scaurus*, consul, prince du sénat, censeur, *homo gravissimus, civis egregius, fortissimus senator*, dit Cicéron ; mais Salluste le juge tout autrement. Il joue un singulier rôle dans la guerre de Jugurtha. — *Scaurus* écrivit trois livres de mémoires sur sa vie (*de Vita sua*). *Q. Lutatius Catulus* composa un ouvrage sur son consulat (*de Consulatu et rebus gestis suis*). Les plus intéressants de ces mémoires étaient ceux du dictateur *L. Cornelius Sylla*, en vingt-deux livres, dédiés à Lucullus.

Tous ces ouvrages, comme je l'ai dit, ont péri. Mais ils ont servi à la fois de modèles et de documents aux écrivains postérieurs.

§ II.

Le premier des historiens latins qui nous ait été conservé est César (C. Julius Cæsar — 655-710 — 99, 44

av. J.-C.). Sa biographie se trouve partout, et n'appartient que très-indirectement à mon sujet. Dans la première période, César joue plusieurs rôles, tour à tour ami ou adversaire des personnages les plus considérables; il a dans ses allures je ne sais quoi d'équivoque qui inquiète ou exaspère les honnêtes gens comme Caton. Quand la guerre civile éclate, et malgré toute l'habileté de son plaidoyer (voir les premiers chapitres du *de Bello civili*), éclate par sa faute, les citoyens les plus probes ne vont pas se ranger sous ses drapeaux. Ce n'est pas qu'ils préférèrent Pompée; mais Pompée représente en ce moment la cause du droit et des lois. Enfin, quand César est frappé dans le sénat, et que les lambeaux de son pouvoir usurpé passent aux mains d'Antoine et d'Octave, c'est encore dans le parti contraire que se trouvent les plus honnêtes citoyens. Il faut donc le reconnaître, à aucune époque de sa vie César n'a échappé au jugement sévère de la conscience publique. Son génie n'a jamais été mis en doute, même par ses contemporains; mais ils n'ont pu s'incliner devant l'usage qu'il en a fait: il restera toujours des ombres autour de cette grande figure. Ce qu'il y a en lui de plus saisissant, ce n'est pas ce qu'il a fait, mais ce qu'il se proposait de faire. Que pour asservir ses concitoyens, il ait pris son point d'appui aussi bien hors de Rome qu'à Rome même; qu'il ait attiré les peuples à sa cause en leur faisant entrevoir la liberté, les privilèges jusqu'alors réservés aux seuls Romains: c'est là un moyen, rien ne prouve que cela ait été un but. Ces Gaulois, ces Espagnols qui envahissent le sénat romain et dont on se moque dans les rues, ce ne sont pas des émancipés, mais des instruments qu'on récompense. Je suis frappé cependant du deuil universel qui saisit les nations étrangères à la

nouvelle de sa mort. Les Juifs surtout ne pouvaient s'arracher d'auprès de son bûcher. Si l'on en croit Suétone, ce grand esprit se disposait à changer la face du monde. Corinthe et Carthage étaient relevées, les Parthes supprimés ou transportés; l'Euphrate et le Taurus à l'orient, à l'occident le Rhin et l'Océan devenaient les barrières de l'empire. A l'intérieur, la multitude des lois souvent contradictoires était réduite à un code unique, qui devait être celui du monde entier; d'immenses bibliothèques devaient réunir tous les monuments du génie humain. Il s'opérait ainsi une sorte de fusion universelle entre tous les peuples, rêve gigantesque, chimère. Mais là est l'originalité du génie de César : ce n'est pas un Romain, ce n'est pas un citoyen de la cité antique. Parmi ses successeurs, il n'eut pas un continuateur. Auguste ne lui ressemble en rien; quant à ceux qui suivirent, s'il avait pu les prévoir, il eût peut-être regretté de n'être pas mort à Pharsale.

Écrivain, il a sa place parmi les premiers : *Summus auctorum*, dit Tacite. Son esprit d'une incroyable activité s'était porté dans toutes les directions. Pendant la guerre des Gaules, il consacre ses loisirs à la composition d'un traité de grammaire en deux livres, sur l'*Analogie*, question capitale surtout en ce moment, où la langue latine ayant acquis la souplesse et l'harmonie, pouvait être tentée de s'enrichir en s'affranchissant des lois que lui imposait son génie. Cet ouvrage était dédié à Cicéron en qui César saluait un des bienfaiteurs de la langue nationale : « Tu as bien mérité, lui écrivait-il, du nom et de la dignité du peuple romain. » Il avait un respect scrupuleux de la pureté du langage; c'est le principal éloge qu'il adresse à Térence; et il répétait souvent : « Fuyons

« tout mot nouveau ou inusité, comme on fuirait un «écueil. » Dans sa jeunesse, il cultiva la poésie, composa une tragédie d'*OEdipe* et un poëme en l'honneur d'Hercule (*Laudes Herculis*). Sous le titre de *Dicta collectanea*, il avait formé un recueil de sentences et de bons mots dont Auguste empêcha la publication. L'astronomie, qui tenait une grande place dans la religion politique des Romains, avait aussi attiré son attention. Grand Pontife, il composa des ouvrages spéciaux sur les *auspices* et les *augures* (*Libri auspiciozum; Auguralia*), et travailla à la réforme du calendrier. Orateur éminent, le seul, dit Quintilien, qui pût disputer la palme à Cicéron, son éloquence était sobre et pleine de charme. Il fut même pamphlétaire. En réponse à un éloge de Caton, composé par Cicéron, il écrivit un libelle intitulé *Anticato*, auquel l'honnête Plutarque fait une allusion fort méprisante. Il n'est pas permis à des hommes comme César d'insulter dans leur tombe des hommes comme Caton.

De tout cela nous ne possédons que ses mémoires sur la guerre des Gaules et sur la guerre civile. (*De Bello gallico commentariorum libri VII; De Bello civili libri VII.*) Le premier de ces ouvrages renferme, suivant l'ordre chronologique, l'histoire des campagnes de César en Gaule, en Bretagne, en Germanie; le second comprend la guerre contre Pompée et son parti. Ces commentaires ne sont pas une histoire proprement dite, mais de véritables mémoires écrits vraisemblablement au jour le jour, sans composition méthodique. Comme source, ils sont d'une importance capitale, les premiers surtout. César est le plus ancien et le plus sûr écrivain qui nous fasse connaître la Gaule, ses habitants, leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion, d'une manière in-

complète, il est vrai, mais bien rarement inexacte. Au point de vue géographique et stratégique, leur utilité a été proclamée par les juges les plus compétents. Cependant Asinius Pollion reprochait à César beaucoup d'inexactitudes et de mensonges. Il y a au moins de singulières atténuations dans le récit de plus d'une bataille ; et il est souvent assez difficile de restituer les faits, l'enchaînement des faits et même la topographie exacte, témoin le long débat de nos jours sur Alésia.

Comme historien, César se rattache évidemment à l'école de Thucydide. Cicéron eût écrit l'histoire d'une façon toute différente ; il en eût fait une série de plaidoyers. César ne plaide jamais, même dans la guerre civile : tout au plus se borne-t-il à donner aux événements qui précèdent les hostilités un tour favorable à ses prétentions. Mais il saisit les faits d'une vue nette et les fixe dans le récit. Il ne s'attarde pas aux longues explications, aux tableaux à effet : il n'a pas d'imagination aux dépens de la réalité ; mais il la réfléchit dans son œuvre avec une clarté souveraine. C'est le propre des esprits puissants ; ils ne sont jamais entraînés par les faits, ils les dominent toujours, et les mesurent : ils ne leur prêtent rien de ce que leur imagination frappée serait tentée d'y ajouter. Tite-Live n'a jamais évité entièrement cet écueil : c'est que Tite-Live n'est ni un général ni un politique, mais un littérateur qui subit l'influence des événements. Il ne faut pas non plus chercher dans César l'histoire morale. Il ne se propose point de donner des leçons de vertu à ses contemporains ou à la postérité : l'enseignement se trouve si l'on veut au fond de ces récits de campagnes, mais il faut l'en dégager. L'auteur ne se croit pas tenu à l'expliquer. Cette espèce d'indiffé-

rence superbe étonne et choque même nos habitudes d'esprit : nous aimons à nous passionner pour les gens qu'on nous montre ; un peu de déclamation nous mettrait plus à l'aise. La personnalité de l'auteur nous semble trop voilée. Nous nous souvenons par exemple de cet éloquent passage où Lucain nous introduit sous la tente de César, dans cette nuit redoutable où il songe à franchir le Rubicon : nous nous imaginons sans peine avec le poète que l'image de la patrie dut se dresser dans l'ombre de la nuit devant les yeux épouvantés du parricide préparant son crime. Le récit de César est d'une impassibilité absolue. Le nom même du Rubicon, ce rempart visible de la légalité, n'y figure pas. C'est pendant que les pourparlers s'échangent, que César va de Ravenne à Ariminium, c'est-à-dire viole la loi de son pays et donne le signal de la guerre civile. Du reste le plus souvent il ne donne par les motifs de sa conduite : ce sont des motifs à lui connus, dit-il, ou bien, il serait trop long de les rapporter.

Et néanmoins pas un fait important n'est omis : si l'auteur ne cherche point à passionner, il veut éclairer. Avec un art d'une sobriété exquise, il réunit et groupe les détails pour produire un ensemble qui satisfait et ne trouble jamais. Cicéron avait raison de dire que César avait réuni des matériaux pour l'histoire, mais que des sots pourraient seuls avoir l'idée de refaire après lui ce qui n'était plus à faire. César était à la fois la source, l'auteur et le narrateur des faits. C'est encore ce qui explique l'absence de composition scientifique. Il intercale dans le récit de ses campagnes en Gaule un tableau des mœurs, de la religion, des coutumes des Gaulois, qu'un historien de profession eût jeté dans les premières pages.

Mais César dit ce qu'il sait, quand il le sait, et il n'a connu les Gaulois que vers la quatrième année de la guerre.

Le style est d'une simplicité hardie, lumineux, pittoresque sans recherche (*nudi, recti, venusti*). La phrase rapide, sans être heurtée, ne cherche point l'harmonie, mais la porte en elle-même par le choix exquis et l'agencement des mots. Si elle se développe en longue période (dans les discours indirects par exemple), chaque proposition apparaît, se détache de l'ensemble, et s'y confond dans une synthèse parfaite. La langue est d'une pureté et d'une élégance souveraines. César inclinerait plutôt vers l'archaïsme que vers le néologisme. Il simplifie volontiers la composition de la phrase, répète rarement les prépositions après les verbes composés, cherche en tout la brièveté et le relief. Peut-être cette simplicité parfois excessive entraîne-t-elle un peu de sécheresse et de monotonie, mais la vie intérieure soutient et anime tout. Pour bien apprécier César, il faut avoir beaucoup pratiqué Cicéron.

Il est difficile de se figurer comment certains écrivains ont pu nier l'authenticité des commentaires et les attribuer à un certain *Julius Celsus*, qui vivait à ce qu'il paraît au septième siècle après Jésus-Christ. Cet auteur avait donné une édition des commentaires, on les lui attribua. Il va sans dire que plus d'un critique les déclara indignes de César et y reconnut la langue du septième siècle. Cette opinion est aujourd'hui complètement abandonnée. Ce *Celsus* est aussi dépossédé aujourd'hui d'une *Vie de César*, qui lui avait été attribuée, et qui est de Pétrarque. Suivant *Servius* (*Aeneid.*, XI, 743), César, outre ses commentaires, aurait écrit un journal (*Ephemeris*) de la guerre des Gaules, conjecture peu probable.

Dans presque toutes les éditions de César, à la suite

des sept livres sur la *Guerre des Gaules* et des trois livres sur la *Guerre civile*, on trouve un huitième livre sur la *Guerre des Gaules*, et deux livres intitulés, l'un *de Bello alexandrino*, l'autre *de Bello africano*. On les attribue généralement à *Aulus Hirtius*, lieutenant de César, qui périt un an après lui à la bataille de Modène. Quant au livre sur la guerre d'Espagne (*de Bello hispaniensi*), il a aussi probablement pour auteur ce même *Hirtius*, qui dit formellement avoir continué le récit des campagnes de César jusqu'à sa mort; mais l'ouvrage a dû subir des modifications et des interpolations considérables. D'autres l'attribuent à *C. Oppius*. Il existe une traduction grecque des *Commentaires sur la guerre des Gaules*, attribuée au moine Planude, qui vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Elle ne manque pas d'importance pour contrôler les manuscrits.

§ III.

SALLUSTE (*C. Sallustius Crispus*).

« Que n'a-t-il vécu comme il parlait ! » dit Lactance. Rien de plus pur, de plus austère même que la morale de Salluste, et, si l'on en croit ses contemporains, sa vie en fut le plus audacieux démenti. Né en Sabine, à Armiternum, en 668, d'une famille plébéienne, lié avec les personnages les plus considérables de son temps, notamment avec César, l'ambition le jeta dans le parti populaire. Questeur, puis tribun du peuple, en position d'obtenir les plus hautes dignités de la république, il fut chassé du sénat par les censeurs Appius Claudius Pulcher et L. Calpurnius Pison. Suivant Varron, cité par Aulu-Gelle, il eût été surpris en adultère par Annius Milon. Déshonoré, il

alla trouver César dans les Gaules, le servit activement dans la guerre civile, fut rétabli par lui sur la liste des sénateurs, et nommé préteur de Numidie : suivant Dion Cassius, il fut pour cette province un autre Verrès, et ne dut qu'à la haute protection de César d'être acquitté de l'accusation de concussion. Ce fut le dernier acte de sa vie politique. Retiré dans son domaine de Tibur, ou dans les splendides jardins qu'il possédait dans l'intérieur même de Rome, il partagea son temps entre l'étude et les plaisirs. Il mourut en 719. Il est malheureux pour la réputation de Salluste, qu'il ait eu dans l'antiquité tant de détracteurs, et pas un apologiste. Les passions politiques ne suffisent pas à expliquer un tel déchaînement. Le libelle de l'affranchi de Pompée, *Lenæus*, fut, dit-on, la source de toutes ces calomnies : l'invective contre Salluste, mise sous le nom de Cicéron, n'a aucun caractère authentique ; elle est l'œuvre d'un rhéteur quelconque, aussi bien que la déclamation de Salluste contre Cicéron, dont parle cependant Quintilien ; mais le témoignage de Varron, celui de Dion Cassius, l'expulsion du Sénat prononcée par des censeurs intègres, cette fortune énorme acquise pendant sa préture, cette accusation de concussion, cette retraite, le jour où César ne peut plus couvrir de sa protection un ami compromis trop souvent : ce sont là de fortes présomptions contre Salluste. L'argument tiré en sa faveur de ses belles dissertations morales pourrait aisément se retourner contre lui. Il a eu parmi les modernes des apologistes ardents et ingénieux, Wieland, Roos, Malte-Brun, O. Müller, et aussi des adversaires décidés, Lœbel et l'un de ses plus savants éditeurs Gerlach. Si la biographie de Salluste par *Asconius* nous eût été conservée, nous serions plus à l'aise pour trancher

une question qui restera probablement toujours obscure. L'homme n'a pas nui à l'écrivain. Il y en a peu qui aient joui et qui jouissent encore d'une telle réputation. Il la mérite par le choix des sujets, la composition, le style. Son ouvrage le plus considérable ne nous est point parvenu. C'étaient cinq livres d'histoires (*Historiarum libri quinque*) adressés à Lucullus, et qui embrassaient une période de douze années, de 675 à 687. Ils étaient précédés d'une introduction sur les mœurs et la constitution romaine, et d'un rapide exposé de la guerre civile entre Marius et Sylla. Quels étaient le plan et la composition de cet ouvrage dont nous ne possédons que quelques fragments dans le genre oratoire, c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Le président de Brosses a essayé de le reconstituer, mais son travail, quoique fort remarquable, est le plus souvent conjectural. On sait seulement que Salluste traitait successivement de la guerre de Sertorius en Espagne, de l'expédition de Lucullus contre Mithridate, de la guerre de Spartacus, et de celle des pirates. Suivant toute probabilité, ces cinq livres ne comprenaient pas toute l'histoire de Rome pendant une période de douze années. Salluste nous apprend en effet qu'il s'est proposé de raconter les événements *carptim*, et en choisissant ceux qui lui semblaient mériter une attention particulière. Il aimait à circonscrire son sujet pour mieux l'étudier dans toutes les parties : c'est un esprit qui a plus de profondeur que d'étendue.

Son premier ouvrage semble avoir été l'histoire de la conjuration de Catilina (*Catilina* ou *Bellum catilinarium*). Il l'écrivit vraisemblablement après sa préture, vers l'an 708. « En ce moment, dit-il, mon âme com-
» mençait à se reposer de bien des misères et de bien

Brosses président et Parlementaire de Paris
+ 1747. intitulé opus Hist. de R. 2^e siècle

79-67

Oratio

44

45

46

Epistula

708

« des dangers : je n'avais plus ni espérance ni crainte ;
« entre tous les partis j'étais indépendant. » Il le croyait peut-être, mais il n'en est rien. On chercherait en vain dans l'histoire de cette crise intérieure le rôle si considérable qu'y a joué Cicéron, consul, armé par le sénat de pleins pouvoirs, salué père de la patrie. Salluste ne mentionne même pas le discours qu'il prononça dans la fameuse délibération sur le châtement à infliger aux conjurés (IV^e *Catilinaire*). S'il dissimule les services éminents de Cicéron en cette occasion, il ne dit pas un mot du rôle équivoque joué par César, qui était évidemment favorable à la conjuration. Il a donc manqué au premier devoir de l'historien, l'impartialité.

L'étude minutieuse qu'il a faite de Thucydide ne lui a pas communiqué cet ardent amour de la vérité qui anime toutes les pages de son modèle. Sa première préoccupation semble être de bien écrire. Esprit peu philosophique, politique médiocre, il ne semble pas avoir compris le caractère de cette conjuration de Catilina, qu'on pourrait appeler un des signes du temps. Il restreint encore un sujet déjà restreint. Il faut accepter cette histoire comme un épisode absolument détaché, et alors les remarquables qualités de l'écrivain apparaissent en pleine lumière. La composition est simple, forte cependant. Salluste replace Catilina dans le milieu où il est né et où il s'est dépravé ; il montre comment par ses qualités, ses vices et ce charme de séduction qui agit sur Cicéron lui-même, il put réunir et attacher à sa fortune tant d'amis. Les causes générales que l'on retrouve quinze ans plus tard, et sur lesquelles César fonda la révolution, Salluste ne les indique que de la manière la plus vague : il eût craint de ne pas laisser en pleine lumière le héros

de son épisode. La même sobriété, parfois un peu sèche, se retrouve dans le récit : nulle déclamation, aucune digression, si ce n'est peut-être un parallèle fort artificiel et peu sérieux entre César et Caton. Les discours sont d'un art heureux. Ceux qu'il prête à Catilina, plus vagues, composés tout entiers par l'auteur, sont un peu vides. Les deux harangues de César et de Caton, prononcées dans le sénat, sont d'une venue plus heureuse, celui de Caton surtout. J'y retrouve le disciple de Thucydide : les personnages gardent la physionomie qui leur est propre ; la question en délibération est traitée avec soin, et cependant l'auteur n'est pas absent de son œuvre.

Le second ouvrage de Salluste est intitulé *Jugurtha* ou *Bellum jugurthinum*. Il est bien supérieur au premier. Les événements étaient plus anciens, et par conséquent il était plus facile à l'auteur d'être impartial. De plus le sujet se détachait plus aisément de l'histoire générale de Rome, enfin les événements changeaient souvent de théâtre, l'auteur passait tour à tour de Numidie à Rome, du siège d'une ville au récit d'une séance du sénat. Ajoutez à cela l'avantage inappréciable de connaître parfaitement les lieux où se passaient les faits. Aujourd'hui encore les peintures de Salluste sont vraies : ce peuple dont il a peint les mœurs et le caractère, on le retrouve encore. Mais l'art de l'écrivain n'apparaît nulle part plus achevé que dans le récit même des événements. Après avoir montré la famille du vieux Micipsa, le roi mourant, l'héritage laissé indivis, les sottises impertinences des fils légitimes, il met en scène Jugurtha le bâtard : on voit ce Numide dissimulé, féroce et violent, se débarrassant d'abord d'un des deux princes, manquant l'autre qui va demander protection aux Romains. C'est le premier acte

du drame. La scène change; nous voici à Rome, Adherbal lâche et pleurant aux pieds du sénat; des émissaires de Jugurtha semant par derrière l'or et les promesses; l'impunité du crime se préparant. Je n'achève point cette analyse, tout le monde peut la faire. Il y a peu de récits aussi habilement composés, aussi sobrement écrits et d'un aussi énergique relief. Les combats, les sièges, sont décrits avec une fidélité et une netteté admirables. Quant aux portraits, ils abondent et sont d'une vérité frappante. Celui de Marius, le rude plébéen qui flagelle la noblesse et enlève le consulat « comme une dé-pouille », est une belle étude.

A la suite de ces deux ouvrages, figurent dans les éditions de Salluste deux lettres ou discours à César sur l'organisation de la république (*de ordinanda republica*), et une *déclamation* contre Cicéron. Ce dernier ouvrage est évidemment apocryphe: il a été fabriqué par quelqu'un de ces tristes rhéteurs du second siècle, qui s'adonnaient au pastiche, dans l'impuissance où ils étaient de rien produire par eux-mêmes. Plusieurs critiques ont admis l'authenticité des discours à César (Vossius, Douza). Le fonds de cette composition est évidemment plus sérieux; c'est une sorte de programme de la révolution que tenta César et qu'il accomplit en partie: abaissement de la noblesse, extension du droit de cité, unité de l'empire sous un maître. Rien n'autorise à supposer que Salluste ait pu concevoir un tel plan. Cent cinquante ans plus tard, il était très-facile de l'imaginer. Nous savons de plus que Salluste fut le modèle le plus étudié, imité, copié, dans la période qui s'étend d'Hadrien à Commode. Ses procédés de style se laissent surprendre; et on s'appliquait alors avec passion à se modeler sur lui.

Ce style a un grand charme. Il est net, vif, riche en rencontres heureuses ; un certain tour archaïque lui donne une parure originale. La concision et la brièveté en sont les caractères les plus saillants. Ce sont des qualités de travailleur patient et délicat, il l'était. Aulu-Gelle, qui le pratiquait beaucoup, bien qu'il lui préférât le vieux Caton, le qualifie assez heureusement en l'appelant *subtilissimus brevitatis artifex*. C'est un artiste consommé. Il a étudié Thucydide dans les plus intimes détails de sa diction ; il le surpasse en clarté, non en force. La phrase, admirablement construite et dégagée finit toujours heureusement, et par une surprise agréable pour l'esprit ; la pensée n'est pas toujours aussi heureuse ou aussi originale. Ce trait brille, mais n'entre pas. Cet effort vers la concision nuit à l'effet des narrations. Elles n'ont rien d'ample : ce n'est pas ce mouvement lent et régulier de la riche diction de Tite-Live ; on n'est pas entraîné, mais plutôt arrêté par la recherche des détails. C'est un écrivain raffiné. Mais il appartient à cette belle époque, où la langue latine, dégagée et libre d'allures, se plie sans efforts à l'abondance cicéronienne, aussi bien qu'à la rapidité élégante de César. Salluste s'est, lui aussi, créé son style ; il s'est maintenu en étroite relation avec les écrivains du siècle précédent, vrais Romains de mœurs et de langage, et il s'est approprié le tour distingué de l'atticisme sévère de Thucydide.

EXTRAITS DE SALLUSTE.

IV

Portrait de Jugurtha.

A peine entré dans la jeunesse, Jugurtha, doué d'une grande vigueur, d'un beau visage, mais surtout d'un caractère énergique, ne s'abandonna pas aux séductions du luxe et de la mollesse. On le voyait, selon l'usage de la nation, monter à cheval, lancer le javelot, disputer le prix de la course aux jeunes gens de son âge, et les éclipser tous sans rien perdre de leur affection. La chasse occupait une grande partie de son temps; il était toujours le premier ou un des premiers à frapper le lion et les autres bêtes féroces. C'était lui qui en faisait le plus et qui parlait le moins de lui-même. Ce fut d'abord un sujet de joie pour Micipsa qui se flattait que le mérite de Jugurtha contribuerait à la gloire de son règne.

Mais lorsqu'il vit, à côté de sa vieillesse et de l'enfance de ses fils, un prince dans la force de l'âge, qui s'élevait chaque jour de plus en plus, il en fut vivement affecté, et commença à faire de sérieuses réflexions. Il se représentait avec effroi cette ambition, naturelle à l'homme et impatiente de s'assouvir; il voyait, dans son âge et dans celui de ses enfants, une de ces occasions qui, par l'appât d'une proie facile, entraînent et égarent même les âmes ordinaires; d'ailleurs la faveur des Numides était si fortement prononcée pour Jugurtha qu'il était à craindre qu'une tentative contre les jours de ce prince ne devint le signal de la sédition ou de la guerre.

Assiégé par tant de difficultés, Micipsa reconnut qu'il ne pouvait ni par force ni par ruse faire périr un homme si populaire; mais voyant en lui un courage bouillant et passionné pour la gloire des armes, il résolut de le lancer dans les périls et de tenter ainsi la fortune. Ayant donc, pendant la guerre

contre Numance, envoyé aux Romains un secours de cavalerie et d'infanterie, il le mit à la tête des Numides qu'il fit partir pour l'Espagne, dans l'espérance qu'il y périrait infailliblement, victime de son ardeur guerrière ou de la fureur des ennemis. Mais son attente fut bien trompée par l'événement.

Esprit actif et pénétrant, Jugurtha n'eut pas plutôt reconnu le caractère de P. Scipion, qui commandait alors aux Romains, et la tactique des ennemis, qu'il se signala par sa vigilance infatigable, sa soumission modeste, son audace à marcher au-devant des périls ; il eut bientôt acquis une telle réputation, qu'il devint l'idole de notre armée et la terreur des Numantins. Il avait en effet le rare mérite d'unir la bravoure sur le champ de bataille et la prudence dans les conseils ; qualités dont l'une dégénère ordinairement en timidité, à force de prévoyance, l'autre en témérité à force d'audace.

Aussi le général l'employait-il presque toujours pour les opérations difficiles ; il l'avait mis au nombre de ses amis, et chaque jour il le chérissait davantage comme un homme dont les avis et les entreprises tournaient toujours bien. Joignez-y un cœur généreux, un esprit plein de finesse, qualités qui l'unirent d'une étroite amitié avec plusieurs Romains.

(*Jugurtha*, ch. vi.)

V

Ambition de Marius.

Vers le même temps, Marius offrant à Utique un sacrifice aux dieux, l'aruspice lui avait annoncé de grandes et merveilleuses destinées, l'engageant à mettre à exécution, sûr de l'appui des dieux, les projets qu'il avait conçus, et à mettre le plus souvent qu'il pourrait sa fortune à l'épreuve : tout devait réussir. Depuis longtemps Marius brûlait d'arriver au consulat. Excepté l'ancienneté de la race, il avait tous les titres pour l'obtenir : l'activité, la probité, une profonde expérience de l'art militaire, une âme ardente à la guerre, modérée dans la vie civile, invincible aux plaisirs et aux richesses, ne respirant que la gloire.

Il était né à Arpinum, où son enfance fut élevée. Dès qu'il fut

en âge de porter les armes, les exercices des camps, et non l'éloquence grecque ou les délicatesses de la ville, lui servirent d'étude ; son âme forte s'était promptement développée parmi ces louables pratiques. Aussi, lorsqu'il brigua, en premier lieu, le tribunat militaire, bien que ses traits fussent inconnus à la plupart des citoyens, leurs suffrages unanimes témoignèrent que son nom était assez connu. A partir de cette magistrature, il s'éleva successivement par tous les degrés, et, dans tous ses emplois, il se comporta de manière à paraître digne d'une place plus élevée. Cependant cet homme, jusqu'alors irréprochable, car dans la suite l'ambition le perdit, n'osait demander le consulat. C'est qu'alors encore le peuple se contentait des autres magistratures, tandis que les nobles se transmettaient le consulat de main en main. Tout homme nouveau, quels que fussent sa renommée et l'éclat de ses actions, était à leurs yeux indigne de cet honneur, et pour ainsi dire taché.

Cependant, lorsque Marius vit la réponse de l'aruspice s'accorder si bien avec ses prétentions ambitieuses, il demanda un congé à Métellus, pour aller présenter sa candidature. Le mérite, la gloire, et toutes les belles qualités qui brillaient en Métellus, s'alliaient à une âme dédaigneuse et hautaine, défaut général de la noblesse.

Aussi, frappé d'abord de cette démarche extraordinaire, il en témoigne sa surprise, et, comme par amitié, il conseille à son lieutenant de renoncer à une idée si étrange, de ne pas élever ses vœux au-dessus de sa condition : il ne convenait pas à tous les hommes de prétendre à tout ; il devait se trouver assez satisfait de sa fortune, et ne pas s'exposer à demander au peuple une chose qui pourrait lui être refusée avec raison. Ces observations et d'autres du même genre n'ébranlant point la résolution de Marius, le consul ajouta que, dès que les affaires publiques le permettraient, il accéderait à ses vœux.

Et comme Marius ne cessait, par la suite, de réitérer sa demande, on rapporte qu'il lui dit : « Ne te presse pas tant de partir ; il sera assez tôt pour toi de demander le consulat avec mon fils. » Ce jeune homme, qui servait alors en Afrique sous la discipline de son père, était âgé de vingt ans environ.



Cette repartie embrasa Marius et d'ardeur pour la dignité qu'il ambitionnait, et de haine contre Métellus.

Il n'écoute plus que la passion et le ressentiment, détestables conseillers; il ne s'interdit aucune démarche, aucun propos qui puisse servir son ambition dans les quartiers d'hiver où il commande; il laisse la discipline se relâcher; vis-à-vis des marchands, fort nombreux à Utique, c'est avec un ton de censeur, et en même temps avec forfanterie qu'il parle de la guerre: qu'on lui confie seulement la moitié de l'armée, et, avant peu de jours, il tiendra Jugurtha dans les fers; c'est à dessein que le général traîne en longueur, parce que le commandement sourit trop à sa vanité, à son orgueil tout royal. Toutes ces insinuations leur paraissaient d'autant mieux fondées, que la durée de la guerre avait compromis leur fortune, et que la chose qu'on désire arrive toujours trop lentement.

VI

Tableau de Rome.

L'habitude de ces luttes entre le parti populaire et la faction du sénat, ainsi que tous les désordres qui en résultent, avait pris naissance à Rome quelques années auparavant, à la faveur du repos et de l'abondance de ces biens que les hommes préférèrent à tout.

En effet, avant la ruine de Carthage, le peuple et le sénat concouraient, dans un esprit de paix et de modération, au gouvernement de la République; les citoyens ne rivalisaient entre eux ni d'honneurs ni de pouvoir, la crainte de l'ennemi maintenait l'État dans les bons principes. Mais une fois les esprits libres de cette terreur, la licence et l'orgueil, cortège ordinaire de la prospérité, firent invasion. Ainsi ce repos, qu'ils avaient souhaité dans l'adversité, leur devint, une fois acquis, plus funeste et plus cruel que l'adversité même. Dès lors la noblesse se fit de sa dignité, le peuple de sa liberté une passion fantasque; on vit chacun attirer à soi, empiéter, usurper. Ainsi tout fut divisé en deux partis hostiles, entre lesquels la république fut étouffée.

Au reste, la noblesse l'emportait par son concert; le peuple, dont l'action manquait d'ensemble et d'unité, avait, malgré sa multitude, moins de force réelle.

Quelques individus réglèrent tout à leur guise, au dedans et au dehors. Trésor public, provinces, magistratures, gloire, triomphes, tout était entre leurs mains; le peuple gémissait sous le poids du service militaire et de l'indigence.

Le butin fait à la guerre était la proie des généraux et de quelques affidés.

Pendant ce temps les parents et les jeunes enfants des soldats, s'ils avaient quelque puissant voisin, étaient chassés de leurs foyers. Ainsi la domination enfanta une cupidité sans mesure et sans frein, qui envahit, profana, ravagea tout, qui ne respecta rien, n'eut rien de sacré, et finit par se précipiter elle-même dans l'abîme. En effet, dès qu'il s'éleva du sein de la noblesse des hommes capables de préférer la vraie gloire à une injuste puissance, tout l'État fut ébranlé, et il se fit un déchirement intérieur semblable à ces commotions qui ébranlent la terre.

Après que Tibérius et C. Gracchus, dont les ancêtres, soit dans les guerres puniques, soit dans les autres guerres, avaient tant fait pour l'agrandissement de la république, eurent entrepris de rendre la liberté au peuple et de mettre au jour les crimes des grands, la noblesse, qui tremblait en se sentant coupable, avait fait agir, tantôt les alliés et les Latins, tantôt les chevaliers, que l'espoir de partager avec elle avait détachés du peuple pour traverser les tentatives des Gracques. D'abord Tibérius, tribun du peuple, puis, quelques années plus tard, Caius, héritier de ses desseins, et triumvir pour l'établissement des colonies nouvelles, et avec lui M. Fulvius Flaccus, périrent égorgés. Sans doute l'ardeur de vaincre avait fait sortir les Gracques des bornes de la modération; mais il vaut mieux succomber avec le droit que de triompher de l'injustice par le crime.

La noblesse, usant arbitrairement de son triomphe, frappa de mort ou d'exil une foule de citoyens, et se prépara par là, pour l'avenir, plus de dangers que de puissance.

Voilà ce qui ruine presque toujours les grands États, quand

un parti veut triompher de l'autre à tout prix, et s'acharne sur les vaincus.

Mais si je voulais parler en détail, et selon l'importance de ces sujets, des passions des partis et de l'ensemble de nos mœurs politiques, le temps me manquerait plutôt que la matière.

(*Jugurtha*, XI.)

VII

Portrait de Sylla.

Mais puisque le nom de ce grand homme s'est présenté à nous, il me paraît à propos d'esquisser brièvement son caractère et ses mœurs ; car je ne trouverai ailleurs aucune occasion de parler de Sylla, et Sisenna, le meilleur et le plus exact de ses historiens, ne s'est pas exprimé, selon moi, avec assez d'indépendance. Sylla était donc d'une famille noble et patricienne, mais presque rentrée dans l'obscurité par l'incapacité de ses ancêtres. Il était versé, et également profond, dans les lettres grecques et latines ; son âme était grande ; il avait soif de plaisirs, mais plus encore de gloire. Voluptueux au sein du repos, jamais cependant il ne se laissa détourner de ses devoirs par le plaisir, si ce n'est qu'il aurait pu tenir une conduite plus honorable comme époux. Doué d'éloquence et de souplesse, il se liait aisément, et apportait dans l'art de feindre une profondeur d'esprit incroyable ; sa main semait les dons, et surtout l'argent.

Le plus heureux des mortels jusqu'au moment où il triompha de ses concitoyens, sa fortune ne fut jamais supérieure à son génie, et plusieurs ont douté s'il eut plus de mérite ou plus de bonheur. Quant à ce qu'il fit plus tard, je ne sais si j'éprouverais plus de honte ou plus de douleur à en parler.

Étant donc, comme nous l'avons dit plus haut, arrivé en Afrique au camp de Marius avec la cavalerie, il ne tarda pas, bien que novice jusque-là en fait de guerre, à devenir consommé dans cet art. Affable envers les soldats, il ne refusait rien à leurs demandes, et souvent même les prévenait. Lui-

même il n'aimait pas à recevoir, et montrait à s'acquitter plus d'empressement qu'on n'en met à payer une dette, il visait plutôt à accroître sans cesse le nombre de ses obligés. Il avait des paroles, tantôt enjouées, tantôt sérieuses pour les moindres de l'armée. Dans les travaux, dans les marches, dans les postes de nuit, il savait se multiplier, et cependant il ne décria jamais, tactique trop ordinaire à une basse ambition, ni le consul, ni aucun de ceux qui se distinguaient; seulement, pour le conseil comme pour l'action, il ne souffrait pas que personne passât avant lui, et il voulait passer lui-même avant la plupart; par cette conduite, il devint en peu de temps cher à Marius et aux soldats.

VIII

Marius au peuple après son élection.

Cependant Marius, porté au consulat, comme nous l'avons dit plus haut, par les vœux ardents du peuple, n'a pas plutôt reçu le commandement de la Numidie, que la haine qu'il portait depuis longtemps à la noblesse se déchaîne partout avec un redoublement d'animosité. Il les attaque, tantôt individuellement, tantôt en corps; il va répétant qu'ils sont vaincus, que son consulat est leur dépouille; en un mot, il n'a que des paroles pompeuses pour lui-même, amères pour eux.

Cependant les besoins de la guerre l'occupent avant tout: il réclame des renforts pour compléter les légions; il demande des auxiliaires aux rois, aux peuples et aux alliés; il fait appel aux plus braves soldats du Latium, qu'il connaissait la plupart par les camps, les autres de réputation; ses obsessions décident même des hommes libérés du service à partir avec lui. Bien que le sénat lui fût hostile, il n'osait lui rien refuser, il avait même voté avec plaisir les levées supplémentaires, pensant que le peuple n'avait que répugnance pour le service et que Marius perdrait par là soit la ressource sur laquelle il comptait pour la guerre, soit la faveur de la multitude. Mais cet espoir fut trompé, tant la foule montra de passion à suivre Marius. Chacun se voyait déjà rentrant dans ses foyers vain-

queur, riche de butin, et se faisait mille autres illusions du même genre. Un discours de Marius n'avait pas peu contribué à cet enthousiasme. Lorsqu'il s'agit, après avoir obtenu toutes les demandes, de procéder aux enrôlements, voulant exhorter la multitude, et aussi se livrer à ses attaques ordinaires contre la noblesse, il convoqua une assemblée du peuple, et s'exprima en ces termes :

« Citoyens, je sais que la plupart de vos magistrats n'apportent pas dans l'exercice du pouvoir les qualités qu'ils ont montrées pour l'obtenir. D'abord actifs, humbles et modestes, bientôt ils s'abandonnent à la mollesse et à l'orgueil. Pour moi, je pense tout autrement : car autant la république est au dessus du consulat ou de la préture, autant il convient de mettre à la bien gouverner plus de soin qu'à briguer ses charges. Je n'ignore pas non plus quelle tâche m'impose le bienfait signalé que j'ai reçu de vous : préparer la guerre et ménager le trésor public, contraindre au service des gens à qui l'on ne voudrait pas déplaire, surveiller tout au dedans comme au dehors, et se livrer à ces soins au milieu des jalousies, des traverses et des intrigues, c'est une tâche, citoyens, plus rude qu'on ne pense. Ce n'est pas tout : un autre, s'il vient à faillir, a pour le protéger l'ancienneté de sa race, les exploits de ses ancêtres, le crédit de ses parents et de ses alliés, la multitude de ses clients. Moi je n'ai d'espérances qu'en moi-même ; ce n'est que par le mérite et l'intégrité que je peux les soutenir ; car tous les autres appuis sont fragiles. Je comprends encore que tous les regards sont attachés sur moi, que tous les citoyens bons et honnêtes me veulent du bien, parce que tous mes services tendent à l'intérêt public, mais que la noblesse ne cherche qu'une occasion d'attaquer. Je dois donc redoubler d'efforts pour empêcher qu'ils ne vous surprennent, et faire avorter leurs complots. La vie que j'ai menée depuis mon enfance jusqu'à ce jour m'a familiarisé avec tous les travaux et tous les périls. La conduite que je tenais gratuitement avant vos bienfaits, je n'ai pas l'intention, citoyens, d'y renoncer après en avoir reçu le prix. Ils ont bien de la peine à se contenir dans l'exercice du pouvoir, ceux chez qui l'honnêteté n'a été que le masque de l'ambition.

Mais pour moi, dont toute la vie s'est passée dans les louables travaux, l'habitude de bien faire est devenue une seconde nature. Vous m'avez chargé de la guerre contre Jugurtha, et la noblesse en a ressenti une vive douleur. Considérez, je vous en prie, s'il vaudrait mieux abroger ce choix, et choisir parmi cet essaim de nobles, pour le mettre à la tête de cette entreprise ou de toute autre pareille, un homme d'antique lignée, qui puisse montrer beaucoup de portraits de famille comme état de services. Le voyez-vous, dans cette haute mission, ignorant toutes les choses nécessaires, s'agiter, perdre la tête, et prendre pour lui faire la leçon quelque plébéien ? Car souvent il arrive que l'homme que vous chargez du commandement a besoin d'en trouver un autre qui le commande.

Et j'en connais, moi, citoyens, qui ne se sont mis qu'après avoir obtenu le consulat, à lire l'histoire de nos ancêtres et les théories militaires des Grecs : c'est faire les choses à rebours ; car si l'action vient après l'élection dans l'ordre du temps, elle doit la précéder, si l'on tient compte de l'exercice et de l'expérience qu'elle suppose. Faites maintenant, citoyens, un parallèle entre ces patriciens superbes, et moi, homme nouveau. Ce qu'ils ont coutume de lire ou d'entendre raconter, moi, je l'ai vu de mes yeux et fait de ma main ; ce qu'ils ont appris dans les livres, je l'ai appris aux camps. Maintenant c'est à vous d'examiner lequel vaut le mieux des actions ou des paroles. Ils méprisent en moi l'homme nouveau, je méprise en eux l'homme sans cœur ; on peut me reprocher le tort de la fortune, à eux leurs infamies. Et même, selon moi, tous les hommes sont d'une seule et même nature, et c'est le courage seul qui fait la noblesse. Si l'on pouvait demander au père d'Albinus et de Bestia qui, d'eux ou de moi, ils eussent voulu avoir pour fils, ne pensez-vous pas qu'ils répondraient qu'ils eussent préféré être les pères des fils les plus vertueux ? Que s'ils ont le droit de me mépriser, eh bien ! qu'ils méprisent de même leurs ancêtres, en qui la noblesse a commencé, comme en moi, par le mérite. Ils m'envient l'honneur que j'ai reçu ; qu'ils m'envient donc aussi mes travaux, mon intégrité, mes périls, puisque c'est à ce prix que je l'ai gagné. Mais, corrompus par l'orgueil

ils vivent comme s'ils faisaient fi de vos honneurs, et ils les demandent comme s'ils les avaient mérités.

Qu'ils s'abusent étrangement, lorsqu'ils espèrent à la fois deux choses si incompatibles, la douceur de ne rien faire et les récompenses de la vertu ! Toutes les fois qu'ils prennent la parole, soit dans cette assemblée, soit au sénat, leurs discours roulent d'un bout à l'autre sur le mérite de leurs aïeux ; ils pensent, en rappelant leurs belles actions, se faire valoir eux-mêmes ; mais c'est tout le contraire, car plus la conduite de leurs aïeux fut éclatante, plus leur propre nullité est scandaleuse. Oui, il en est ainsi, la gloire des ancêtres est, pour les descendants, comme un flambeau, qui ne laisse dans l'obscurité ni leurs vertus ni leurs vices. Pour moi, citoyens, je suis pauvre de tous ces titres ; mais ce qui vaut beaucoup mieux, je peux citer mes propres actions. Maintenant voyez leur injustice, ce qu'ils s'arrogent au nom d'un mérite étranger, ils ne veulent pas que je le tienne du mien, sans doute parce que je n'ai point de portraits de famille, et que ma noblesse ne fait que commencer ; comme s'il ne valait pas mieux fonder soi-même sa noblesse que de dégrader celle qu'on a reçue.

Je n'ignore pas que, s'ils veulent me répondre, ils auront à leur service des phrases éloquentes et bien arrangées. Mais, lorsqu'à l'occasion du bienfait insigne que vous m'avez accordé ils se répandent partout en invectives contre vous et contre moi, je n'ai pas voulu garder le silence, de peur qu'on ne prit ma modération pour un aveu. Pour ce qui me concerne, aucun de leurs discours, si je ne m'abuse, ne saurait m'atteindre : vrai, il ne peut dire que du bien ; faux, ma conduite et mon caractère le démentent. Mais puisqu'on attaque votre choix, par lequel vous m'avez confié cet honneur suprême et cette haute mission, réfléchissez-y encore une fois, s'il y a lieu de vous en repentir. Je ne puis pour justifier votre confiance étaler les images, les triomphes ou les consulats de mes ancêtres, mais je pourrais au besoin montrer des lances, un étendard, des colliers d'honneur et autres récompenses militaires, et en outre des cicatrices, toutes par devant. Voilà mes images, voilà ma noblesse : ce n'est pas, comme la leur, un héritage qui m'ait été transmis ; c'est le prix de travaux et de périls sans nombre.

Mes paroles ne sont pas arrangées avec art, je m'en soucie médiocrement ; le mérite se révèle assez par lui-même, c'est à eux qu'une éloquence artificieuse est nécessaire pour farder la honte de leurs actions. Je n'ai jamais étudié les lettres grecques ; je faisais peu de cas d'une étude qui n'a pas donné plus de vertu à ceux qui la professent. Mais j'ai appris des choses bien plus utiles pour la République, à frapper l'ennemi, à garder un poste, à ne rien craindre que le déshonneur, à supporter également le froid et le chaud, à coucher sur la dure, à endurer simultanément les privations et les fatigues. Voilà les leçons que j'inspirerai à vos soldats ; je n'aurai pas un régime dur pour eux, doux pour moi-même ; je n'exploiterai pas leur peine au profit de ma gloire. Voilà le commandement qui profite et qui convient chez un peuple libre. Car se donner à soi-même du bon temps, pendant qu'on fait peser sur l'armée une discipline de fer, c'est le fait d'un despote et non d'un général. C'est en pratiquant de tels principes que nos ancêtres ont fait leur grandeur et celle de la République. Aujourd'hui la noblesse, s'autorisant de leurs noms, sans chercher elle-même à les imiter, nous méprise, nous leurs émules ; elle réclame de nous tous les honneurs, non comme une récompense méritée, mais comme un patrimoine.

Mais qu'ils sont aveugles dans leur orgueil ! Leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qui peut se transmettre, richesses, images, glorieux souvenirs, mais ils ne leur ont pas laissé la vertu ; c'était chose impossible : car la vertu seule n'est pas un présent qu'on puisse donner ou recevoir.

Je ne suis, à leur dire, qu'un homme rustique, qu'un esprit grossier, parce que je m'entends peu à ordonner un festin, parce que je n'ai pas d'histrion à mon service, ni de cuisinier qui ait coûté plus cher qu'un valet de ferme. C'est un aveu, citoyens, que je me plais à faire ; car j'ai appris de mon père et d'autres personnages vénérables que le luxe est fait pour les femmes, et le travail pour les hommes, que l'homme de cœur a plus besoin de gloire que d'argent, et qu'il a pour parure ses armes plutôt qu'un vain attirail.

Eh bien donc ! qu'ils passent leur vie à faire ce qui leur plaît tant, ce qu'ils trouvent si doux ; qu'ils se livrent à la boisson, à

l'amour; qu'ils passent leur vieillesse comme ils ont fait leur jeunesse, au milieu des festins, esclaves de leur ventre et de leurs plus grossiers appétits; qu'ils nous laissent à nous la sueur, la poussière et toutes les fatigues, puisque nous y trouvons plus de douceur qu'aux repas exquis.

Malheureusement il n'en va point ainsi : après s'être vautrés dans toutes les débauches, ils viennent disputer à la vertu sa récompense. Aussi par une criante injustice, la luxure et l'inertie, ces habitudes si méprisables, ne portent aucun préjudice à ceux qui s'y livrent, et tournent en ruine à la République innocente.

Maintenant que je leur ai fait une réponse mesurée à mon caractère plutôt qu'à leur turpitude, quelques mots sur les affaires de l'État.

Avant tout, citoyens, rassurez-vous au sujet de la Numidie; car tout ce qui a jusqu'à présent fourni des armes à Jugurtha, vous l'avez fait disparaître; je veux dire, l'avarice, l'impéritie, l'orgueil. Vous avez en Numidie une armée au fait des lieux, mais assurément moins heureuse que brave; car elle a été cruellement décimée, grâce à l'avarice et à l'inexpérience de ses chefs. Vous donc qui êtes en âge de porter les armes, joignez vos efforts aux miens et travaillez pour la République.

Que personne ne voie un sujet de crainte dans le malheur des premières armées, ou dans l'orgueil des généraux. Moi-même je serai là, dans la marche, dans l'action votre guide, et en même temps le compagnon de vos périls; je serai pour vous comme pour moi. Et certes, avec l'appui des dieux, la moisson est mûre : à nous la victoire, le butin, l'honneur; si c'étaient des espérances douteuses ou lointaines, il conviendrait encore aux gens de cœur de se dévouer pour la République. Car la lâcheté n'a rendu personne immortel, et aucun père ne souhaite pour ses enfants une vie éternelle, mais bien plutôt une vie digne et honorable.

Citoyens, j'en dirais davantage, si les paroles donnaient du cœur aux lâches; car, pour les braves, je crois en avoir dit assez. »

(Jugurtha, LXXXIV.)

IX

Parallèle de César et de Caton.

De nos jours il s'est rencontré deux hommes d'un mérite supérieur, quoique d'un caractère opposé, M. Caton et C. César. Puisque l'occasion s'est offerte, il me coûterait de passer leurs noms sous silence ; j'essayerai, dans la mesure de mes forces, de peindre leurs caractères et leurs mœurs.

La naissance, l'âge, l'éloquence, les plaçaient à peu près sur le même rang ; chez eux, l'élévation du cœur était égale, ainsi que la gloire, mais dans un genre différent. César se montrait grand par ses bienfaits et sa munificence, Caton, par l'intégrité de sa vie ; l'un s'était fait un nom par sa douceur et son humanité ; chez l'autre, la sévérité ajoutait au respect. Donner, soulager, pardonner, telle fut la gloire de César ; n'accorder jamais rien, celle de Caton. Le premier était le refuge des malheureux, l'autre le fléau des méchants ; on vantait la facilité de l'un, l'inflexibilité de l'autre. Enfin César s'était fait un système de l'activité et de la vigilance ; dévoué aux intérêts de ses amis, il oubliait les siens ; il ne refusa jamais une chose qui valût la peine d'être donnée ; ce qu'il souhaitait pour lui-même, c'était un grand commandement, une armée, une guerre nouvelle, où son mérite pût éclater. Caton avait au contraire le goût de la modestie, de la décence et surtout de l'austérité. Il ne rivalisait ni d'opulence avec les riches, ni de brigues avec les factieux, mais d'énergie avec les plus fermes, de retenue avec les plus modestes, d'intégrité avec les plus incorruptibles ; il aimait mieux être homme de bien que de le paraître : aussi moins il cherchait la gloire, plus elle venait à lui.

(*Catilina*, ch.)

X

Corruption des mœurs à Rome. — Portrait de Catilina.

Mais lorsque la République se fut agrandie par l'activité et la justice, qu'elle eut dompté par la guerre de puissants monar-

ques, subjugué par la force des armes des nations sauvages et des peuples considérables ; lorsque Carthage, la rivale de l'empire romain, eut péri de fond en comble, et que toute la terre et toutes les mers nous furent ouvertes, alors la fortune se mit à sévir et à tout confondre. Ceux qui avaient résisté sans peine aux fatigues, aux dangers, aux épreuves les plus dures et les plus critiques, trouvèrent dans le repos et dans l'opulence, que d'autres peuvent désirer, un fardeau qui les accable. On vit se développer d'abord la soif de l'or, ensuite celle du pouvoir ; ce fut là comme la source de tous les maux. En effet l'avarice ruina la bonne foi, la probité, et toutes les autres vertus ; à leur place, elle enseigna l'orgueil, la cruauté, le mépris des dieux, la vénalité sans bornes. L'ambition fit prendre un masque à la plupart des hommes ; on eut une pensée cachée au fond du cœur, une autre sur les lèvres ; la haine et l'amitié ne furent plus un sentiment, mais un calcul ; l'honnêteté se porta sur le visage, et non dans le cœur.

Ces vices ne s'accrurent d'abord que lentement ; on les réprima de temps en temps, mais lorsque le fléau, semblable à un mal contagieux, eut fait irruption, la face de l'État fut changée, et la domination romaine, auparavant si juste et si pure, devint cruelle et intolérable.

Lucius Catilina, issu d'une illustre famille, avait une grande force d'âme et de corps ; mais son esprit était mauvais et pervers. Dès son adolescence, il se complut dans les guerres intestines, le meurtre, les rapines, les discordes civiles, qui furent encore l'exercice de sa jeunesse. Son corps supportait les privations, les veilles, la rigueur du froid avec une incroyable facilité. Esprit audacieux, rusé, plein de souplesse, il savait tout dissimuler et tout feindre ; avide du bien d'autrui, prodigue du sien, il était de feu dans ses passions ; assez de faconde, de jugement peu. Son âme exaltée ne nourrissait que des désirs extraordinaires, démesurés, chimériques. Depuis la toute-puissance de Sylla, il brûlait du désir de s'emparer du pouvoir ; et pourvu qu'il parvint à régner, il ne reculait devant aucun moyen pour atteindre ce but. Chaque jour le délabrement de sa fortune et le remords de ses crimes redoublaient la violence de son caractère farouche ; et ce double tourment s'aggravait sans

cesse par la conduite dont je viens de parler. Il trouvait encore un aiguillon dans la corruption des mœurs publiques, que travaillaient deux vices déplorables et opposés entre eux, le luxe et la cupidité.

(*Catilina*, v.)

XI

Mort de Catilina.

Ce discours achevé, il attendit quelques instants; puis il ordonna aux trompettes de sonner, et fit descendre son armée en bon ordre sur un terrain uni. Tous les chevaux sont renvoyés, pour que l'égalité du péril redouble l'ardeur du soldat; lui-même, mettant pied à terre, il range son armée selon la nature des lieux et le nombre des troupes. Comme il occupait une plaine bornée à gauche par les montagnes, à droite par un roc escarpé, il compose son front de bataille de huit cohortes; les autres, en colonnes plus serrées, forment la réserve. Il en avait tiré et extrait tous les centurions, ainsi que les meilleurs des simples soldats régulièrement armés, pour les faire passer à la première ligne. Il donne le commandement de la droite à C. Manlius, celui de la gauche à un obscur capitaine de Fésules; lui-même, à la tête des affranchis et des colons, se tient près de cette aigle que Marius, disait-on, avait eue dans son armée pendant la guerre contre les Cimbres. De l'autre côté, C. Antonius, souffrant de la goutte et hors d'état d'assister à la bataille, remet le commandement à son lieutenant L. Pétréius. Celui-ci met en tête les cohortes des vétérans, qu'il avait enrôlées à l'occasion du *tumulte*; derrière elles, le reste de l'armée est placé en réserve.

Lui-même, à cheval, parcourt les rangs, appelle ses soldats par leur nom, les exhorte, les conjure de se souvenir qu'ils ont affaire à des brigands mal armés, qu'ils combattent pour leur patrie, leurs enfants, leurs foyers et leurs autels. Militaire vieilli dans les camps, après avoir pendant plus de trente années parcouru avec gloire les grades de tribun, de préfet, de lieutenant, de préteur, il connaissait la plupart de ses hommes,

et les belles actions de chacun ; en les leur rappelant, il enflammait le courage des soldats.

Toutes ces dispositions prises, Pétréius fait sonner la charge, et ordonne à ses cohortes de s'avancer lentement. L'armée ennemie fait de même. Quand on se fut assez approché pour que les hommes de trait pussent engager l'action, les deux armées, enseignes déployées, se heurtent avec de grands cris. On laisse de côté les javelots ; c'est l'épée à la main qu'on attaque. Nos vétérans, pleins du souvenir de leur ancienne valeur, luttent corps à corps avec acharnement ; les autres soutiennent vaillamment le choc.

On voyait Catilina, avec ses troupes légères, combattre au premier rang, soutenir ceux qui pliaient, faire avancer des troupes fraîches pour remplacer les blessés, pourvoir à tout, payer lui-même de sa personne, frapper l'ennemi à coups redoublés, et remplir à la fois les devoirs de brave soldat et de bon général. Pétréius, voyant Catilina résister avec une vigueur à laquelle il ne s'était pas attendu, lance la colonne prétorienne sur le centre des ennemis, les met en désordre, les disperse et les taille en pièces ; puis il attaque sur les deux flancs le reste de leur armée. Manlius et le Fésulan tombent des premiers. Voyant que son armée est en déroute et qu'il reste seul avec un petit nombre de combattants, Catilina, fidèle au souvenir de sa naissance et de son ancienne dignité, se précipite au plus épais des rangs ennemis, et trouve la mort les armes à la main.

CHAPITRE V

Cicéron. — L'éloquence avant Cicéron. — Cicéron rhéteur. — Cicéron orateur. — Plaidoyers. — Discours politiques. — La philosophie avant Cicéron. — Cicéron philosophe. — Les lettres de Cicéron. — Les poésies de Cicéron.

§ I.

Il n'y a pas dans l'histoire de la littérature romaine de plus grand nom que celui de Cicéron. Les contemporains, les générations qui suivirent, le moyen âge, la renaissance et les derniers siècles reconnurent et proclamèrent hautement sa gloire. La critique moderne lui est moins favorable. M. Mommsen en particulier le traite avec une dureté et un mépris aussi injustes que peu convenables. A qui espère-t-on persuader que Cicéron n'est pas un écrivain, mais un pur *styliste* ? que c'est un journaliste sans idées, un feuilletoniste épuisé ? qu'il n'avait ni conviction ni passion, et que par conséquent il ne pouvait être un orateur ; qu'il ne fut qu'un avocat, et un mauvais avocat (1) ? De tels jugements se réfutent par leur violence même. Le grand crime de Cicéron aux yeux de certains critiques modernes, c'est d'être resté fidèle au parti de la liberté. Peut-être a-t-il compris aussi bien qu'un autre la révolution qui se préparait ; on pourrait en citer plus d'un témoignage tiré de ses écrits ; mais il n'a pu s'y résigner, et en cela, il

(1) Mommsen, *Römische Geschichte*, t. III, p. 602 et suiv.

était du sentiment de Caton, de Brutus, des plus honnêtes gens qu'il y eût alors. C'étaient, dira-t-on, des esprits étroits, exclusifs, bornés. L'empire était utile, nécessaire. On oublie sans doute les épouvantables calamités qui précédèrent l'établissement du pouvoir d'un seul, et qui le firent accepter par épuisement (*cuncta discordiis civilibus fessa accepit*) ; on oublie surtout ce que furent les successeurs d'Auguste, pour ne voir et n'admirer que le bien-être relatif des provinces, l'égalité des droits civils et politiques se répandant de plus en plus dans le monde. Mais peut-on exiger des hommes qui vécurent cinquante ans avant ces événements, qui naquirent et moururent pour la liberté telle qu'ils l'entendaient, telle que l'avaient entendue leurs pères, une intelligence, disons mieux, une divination claire des conséquences possibles d'une révolution qui détruisait la vieille Rome, divination que n'avaient peut-être pas ceux-là mêmes qui en furent les auteurs ? Il faut replacer les hommes dans le milieu où ils ont vécu, et ne leur pas demander des idées qui ne vinrent au monde qu'après eux. Il faut surtout respecter la fidélité aux convictions, et l'honorabilité du caractère. Cicéron commit plus d'une faute, tomba dans plus d'une inconséquence ; mais je ne sache pas qu'on lui ait fait jamais l'injure de le comparer à un César, à un Antoine, à un Octave.

Aussi vainement lui chercherait-on un égal en gloire littéraire. Il est au premier rang par le nombre, la variété, l'importance et la perfection des ouvrages. La langue latine n'a pas de représentant plus autorisé. On peut critiquer l'abondance parfois stérile de son style ; il faudrait être bien téméraire pour critiquer sa diction. Si ce n'est pas un génie créateur (et je ne sais si Rome en a produit

un seul), c'est le plus riche, le plus éloquent, le plus clair des vulgarisateurs. Il n'a rien inventé en philosophie; mais il a résumé pour ses contemporains et avec une critique suffisante, les travaux les plus importants de la philosophie grecque : il doit être regardé comme l'introducteur de ces études, fort négligées et méprisées avant lui. Orateur et rhéteur, il a donné des préceptes excellents dans un excellent langage, et des modèles admirables. Épistolographe, il représente presque seul pour nous un genre littéraire d'une importance considérable pour l'histoire. Il se proposait d'écrire l'histoire, et il l'eût écrite comme l'aimaient les Romains, en orateur et en moraliste. Il a même été poëte, et non sans gloire au jugement de ses contemporains. Enfin la rhétorique, l'éloquence, la philosophie morale chez les Romains, se réduiraient pour nous à fort peu de chose, si Cicéron n'eût pas existé. A défaut d'autre originalité, c'en est une qui vaut la peine qu'on la signale. Il est à vrai dire le centre où aboutit forcément tout le mouvement littéraire de son temps. De plus, il est depuis Caton, mort quarante-trois ans avant sa naissance, le seul prosateur qui nous permette de juger des progrès de la langue. Que l'on compare le *De re rustica* aux premiers plaidoyers de Cicéron, et l'on verra quelle transformation avait subie l'idiome national en si peu de temps.

§ II.

ÉLOQUENCE.

Parlons d'abord de l'éloquence avant Cicéron.

L'éloquence est le genre national par excellence, c'est celui de tous qui exige le moins d'invention et le plus de

force. L'orateur en effet n'est point obligé de créer la matière de ses discours : ce sont les faits qui la lui donnent. *Eloquentia veluti flamma materia alitur*. L'art ne vient qu'après ; c'est la mise en œuvre des matériaux. Sans eux, il n'est rien qu'un vain exercice de déclamation ; et son plus beau triomphe, c'est de dissimuler sous les misérables splendeurs de la forme la pauvreté du fond.

L'histoire de l'éloquence se divise donc naturellement en trois périodes. Dans la première, l'éloquence possède déjà tous les éléments nécessaires ; mais la langue est encore informe, et l'art est inconnu. Dans la seconde, la matière la plus riche et la plus variée est offerte à l'éloquence, et de plus tous les préceptes, toutes les ressources de l'art sont connus et possédés par les orateurs. Dans la troisième, l'art seul subsiste ; les faits, source première de l'éloquence, ont disparu. Elle est *pacifiée*, c'est-à-dire éteinte. La première période comprend les premiers siècles de Rome jusqu'à la dictature de Sylla. C'est en effet vers cette époque que la rhétorique commence à être enseignée sérieusement à Rome. La seconde s'étend de la dictature de Sylla au principat d'Auguste. La troisième va de l'établissement de l'empire au cinquième siècle après Jésus-Christ.

La première période offrait à l'éloquence les sujets les plus beaux et les plus variés. Laissons de côté l'époque à demi fabuleuse des rois. L'établissement de la république, qui appelait tous les citoyens à prendre part aux affaires de l'État, dut provoquer chez un grand nombre d'entre eux l'éclosion des premiers germes de l'éloquence. Brutus ne prononça pas devant le peuple les harangues incendiaires et savantes que lui prête Tite-Live ; il parla cepen-

laurabione
 dant, il sut faire parler le cadavre de Lucrece, il souleva les passions de la multitude, et fonda la liberté (1). Si l'on en croit Tite-Live, son collègue Valérius Publicola prononça devant le peuple assemblé l'éloge funèbre de ce grand homme (2), usage qui se continua sans interruption jusque dans les dernières années de l'Empire. A peine le peuple est-il délivré de la tyrannie de Tarquin, la grande lutte entre les patriciens et les plébéiens commence. Ceux-ci doivent conquérir lentement et l'un après l'autre tous les droits que s'est réservés la classe privilégiée. Il n'est pas une seule de ces conquêtes qui n'occasionne des troubles et des orages dans l'État. La tradition a conservé le souvenir de l'ingénieuse éloquence de Ménénius Agrippa. Qu'il ait ou non développé devant le peuple étonné le fameux apologue des membres et de l'estomac, il n'importe. Il parla, persuada, rétablit la concorde entre les deux ordres. L'établissement du tribunal créa des orateurs populaires. Inquiets, soupçonneux, toujours sur la brèche pour combattre les prétentions de la noblesse, réclamer l'égalité, poursuivre devant les tribunaux les chefs du patriciat, proposer et défendre des lois nouvelles, les tribuns étaient orateurs et sans doute éloquents. Quelle flamme dans les discours que leur prête Tite-Live ! Avec moins d'empportement, mais plus de majesté, les sénateurs délibéraient dans la curie sur les grands intérêts de la République. Le vieil Appius Claudius aveugle se faisait conduire parmi eux pour combattre le projet d'une paix ignominieuse avec Pyrrhus. Son discours prononcé l'an 474 existait encore du temps de Cicéron. Plutarque en a probablement reproduit les

(1) Voir Cicéron, Brutus, de *Claris oratoribus*, c. 14.

(2) Tite-Live, II, 7.

principaux arguments (1). Importance des intérêts en jeu, élévation des sentiments, sincérité, enthousiasme, passion, les hommes qui jetaient alors les bases de la puissance romaine, possédaient toutes les conditions nécessaires à la véritable éloquence ; mais la langue leur faisait défaut, l'art leur était inconnu.

Le premier auquel Cicéron décerne, sur la foi d'Ennius, le titre d'éloquent, est M. Cornélius Céliégus, qui fut consul en 550 : *Suaviloquentiore, suadæque medulla*, dit le vieux poète. Il eut pour questeur l'homme le plus remarquable de cette époque, le fameux M. *Porcius Caton*. Nous en avons déjà parlé.

Caton meurt en 605. La civilisation grecque, qu'il avait fini par accepter, pénètre la société romaine. On écrit l'histoire, on prononce des plaidoyers en grec ; le Cilicien Cratès, de Malles, enseigne la grammaire ; des philosophes et des rhéteurs ouvrent des écoles ; la langue commence à acquérir de la souplesse : elle avait déjà l'énergie et le relief. Quant aux événements, cette matière première de l'éloquence, aucune époque n'en vit jamais de plus importants. La première moitié du septième siècle vit la ruine de Carthage, de Corinthe et de Numance, la soumission de la Macédoine, la réduction de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique en provinces romaines. A l'intérieur, les misères du peuple et de l'Italie, la spoliation des petits propriétaires, l'extension menaçante des domaines de quelques particuliers, provoquent les lois agraires des Gracques. Les déprédations des gouverneurs de provinces donnent naissance à la loi *Calpurnia de repetundis*. Les religions étrangères, celles de l'Orient

(1) Plutarch. *Vita Pyrrhi*, c. 19.

surtout, se glissent à Rome, et, bien que proscrites, s'y maintiennent. Enfin la sanglante rivalité de Marius et de Sylla, c'est-à-dire la lutte entre la noblesse et le peuple, va éclater. Ces conquêtes, ces orages intérieurs, ces luttes ardentes suscitent un nombre considérable d'hommes remarquables, presque tous éloquents. Ils sont les prédécesseurs de Cicéron, et l'on peut voir dans le *Brutus* le portrait qu'il a tracé de chacun d'eux. C'est à peine si quelques fragments sans importance de leurs discours nous ont été conservés. Je ne ferai pas, d'après Cicéron, l'énumération de leurs noms et de leurs qualités que nous ne pouvons apprécier ; mais je ne puis cependant passer sous silence les deux fils de Sempronius Gracchus et de Cornélie. Ils consacrèrent à une révolution impossible un courage et une éloquence admirables. Tibérius, l'aîné, avait, dit Plutarque, plus de douceur et de séduction ; il excellait à remuer les cœurs par la pitié. Sa diction était pure et travaillée avec le plus grand soin. Son frère Caius était plus violent et pathétique : son éloquence emportait. Un joueur de flûte placé derrière lui en modérait les éclats (1). L'historien grec traduit sans doute du discours original le fragment qui suit d'une harangue de Tibérius. « Les bêtes sauvages qui habitent l'Italie ont leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent se retirer et dormir ; et ceux qui combattent et versent leur sang pour l'Italie n'y ont à eux que l'air et la lumière. Sans maison, sans asile, ils errent de tous côtés avec leurs femmes et leurs enfants. Ils mentent, les généraux qui sur le champ de bataille les exhortent à combattre pour défendre leurs tombeaux et leurs temples. En est-il un seul

(1) Plutarch. *Vita Tib. Gracch.*, c. 2.

dans un si grand nombre qui ait un autel domestique et un tombeau où reposent ses ancêtres ? C'est pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui qu'ils se battent et meurent. On les appelle les maîtres du monde ; et ils n'ont pas en propriété une motte de terre ! » Cicéron admire surtout Caius Gracchus : « Voici enfin, dit-il, un homme doué du plus beau génie, passionné pour l'étude, et formé dès l'enfance par de savantes leçons ; c'est Caius Gracchus... Personne n'a jamais eu une éloquence plus riche et plus abondante... Peut-être, s'il eût vécu, n'eût-il jamais trouvé personne qui l'égalât. Ses expressions sont nobles, ses pensées solides, l'ensemble de sa composition imposant. Il n'a pu mettre la dernière main à ses ouvrages. Plusieurs sont d'admirables ébauches, qui seraient devenues des chefs-d'œuvre. Oui, si un orateur mérite d'être lu par la jeunesse, c'est Caius Gracchus (1). » Son rapide passage à cette tribune où montèrent, où périrent tant de grands orateurs, laissa dans l'imagination des Romains une impression ineffaçable. Trois cents ans plus tard, on lisait et commentait encore dans les écoles des rhéteurs les brûlantes harangues du jeune tribun (2). Aulu-Gelle nous en a conservé quelques fragments d'une rare énergie, et d'un bon sens aiguë et sarcastique qui emporte la pièce (3). Voici un épisode du discours *de legibus a se promulgatis*. Il est intéressant pour l'histoire des mœurs de cette époque. « Le consul vint dernièrement à Teanum Sidicinum : sa femme lui dit qu'elle désirait se baigner dans les bains des hommes. On donne l'ordre au questeur de Sidicinum, M. Marius,

(1) *Brut.*, 33.

(2) Voir Meyer, *Fragm. orat.*, p. 116 et sqq.

(3) *Aul. Gell.* XV, 12 ; XI, 10 ; X, 3.

de faire sortir des bains tous ceux qui s'y lavent. L'épouse du consul se plaint à son mari de ce que les bains ne lui ont pas été livrés sur-le-champ, de ce qu'ils n'étaient pas propres. En conséquence un poteau est planté dans le forum, et là on amène M. Marius, le personnage le plus noble de la cité. On lui enlève ses vêtements, on le frappe de verges. Les habitants de Calès, apprenant cela, ordonnent par un édit que nul ne se présentât pour se baigner quand un magistrat romain serait dans la ville. A Férentum, notre préteur fit saisir pour le même motif les deux questeurs ; l'un se jeta la tête la première du haut d'un mur ; l'autre fut arrêté et frappé de verges. Je vais vous montrer par un seul exemple jusqu'où vont l'insolence et les cruels caprices de ces jeunes gens. Il y a quelques années, on envoya en Asie un tout jeune homme comme lieutenant. Il était porté en litière. Un bouvier de Vénusium le rencontre, et ne sachant qui se faisait porter ainsi, demande en plaisantant : Est-ce un mort que vous portez là ? Il l'entendit, fit arrêter la litière, et avec les bâtons qui la supportaient fit frapper le bouvier jusqu'à ce qu'il rendit l'âme (1). » Les derniers accents de cette éloquence passionnée retentissent encore jusqu'à nous. C'est peu de jours avant sa mort peut-être que Caius s'écriait : « Malheureux, où irai-je ? où porterai-je mes pas ? Est-ce au Capitole ? Mais il est inondé du sang de mon frère ! Est-ce dans ma maison ? Mais j'y trouverai ma mère abattue et se lamentant ! »

(1) Rapprocher de cette narration le fragment de Caton contre L. *Quintius Flaminius*. Tit.-Liv., 39-42.

(2) Cicéron cite ainsi : In Capitoliumne ? at fratris sanguine redundat. Quintilien : In Capitolium ? ad fratris sanguinem ? Ellipse d'une rare énergie.

Tous les contemporains des Gracques étaient orateurs. Jamais un aussi grand nombre d'hommes remarquables ne prirent une part plus directe aux affaires publiques. Il n'y avait pas encore à cette époque d'Épicuriens oisifs ou indifférents. Le sénat, le forum, les tribunaux étaient des champs de bataille toujours ouverts, où l'on se disputait les honneurs, l'influence, le crédit. Il fallait à chaque instant monter à la tribune pour rendre compte de sa conduite, accuser un ennemi, défendre un ami. L'éloquence était une arme, et dans cette orageuse mêlée des passions et des intérêts, quiconque était désarmé, était anéanti. Mais l'étude et l'exercice n'avaient pas encore fourni aux orateurs toutes les ressources de l'art de bien dire. Vifs, énergiques et pressants, ils manquaient de souplesse, d'abondance et d'harmonie. *Horridi et impoliti, et rudes, et informes*, comme dit Tacite (1). Parmi les prédécesseurs immédiats de Cicéron, trois ou quatre seulement possédaient d'une manière encore bien incomplète quelques-unes des qualités qu'il devait porter à un si haut degré. Tels étaient *Lépidus* et *Crassus* ; le premier remarquable par « une douceur toute grecque, l'harmonie de ses périodes, et les habiles combinaisons de son style (2) ; le second, par une rare pureté de langage. Enfin *Crassus* et *Antoine*, que Cicéron appelle « *nos plus grands orateurs, et les véritables rivaux des Grecs.* » Le premier mourut en 661, Cicéron avait quatorze ans ; le second en 666, Cicéron avait dix-neuf ans. Antoine n'écrivit jamais un seul de ses discours, afin, disait-il, que si on lui jetait jamais à la face un mot compromettant, il pût nier

(1) Dialog., c. 18.

(2) Lenitas illa Græcorum et verborum comprehensio, etiam artifex ut ita dicam stylus.

l'avoir prononcé (1). De cet orateur il ne reste donc rien que le témoignage de l'admiration juvénile ou intéressée de Cicéron. Habilité de composition, choix et arrangement des preuves, diction brillante et figurée, action riche, variée et vive (2), il avait presque tous les mérites. Cependant sa voix manquait de sonorité, et son langage, sans être incorrect, n'était pas un modèle d'élégance. Crassus au contraire s'exprimait avec une rare pureté : il avait une gravité noble tempérée par une plaisanterie fine et ingénieuse, un remarquable talent pour définir et développer les principes du droit naturel. On disait de lui : qu'il était le plus habile jurisconsulte d'entre les orateurs, et Scévola le plus grand orateur d'entre les jurisconsultes (3).

Cicéron et ses contemporains.

Cicéron plaida sa première cause sous la dictature de Sylla, il prononça ou composa sa dernière Philippique sous le triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide. Cette période de quarante années est la plus orageuse de l'histoire de Rome. Les conspirations contre la liberté sont à l'ordre du jour. Ce ne sont plus seulement les deux grands partis du peuple et des nobles qui se disputent le pouvoir ; des citoyens rêvent pour eux-mêmes la domination absolue. Pompée n'ose s'en emparer, Catilina l'essaye et succombe, César y réussit. Les horribles guerres qui suivent, les pactes monstrueux qui se concluent, se dé-

(1) Cicér., *Pro Cluent.*, 50.

(2) C'est lui qui, en plaidant pour Aquilius accusé de concussion, saisit son client, arracha sa tunique, et montra aux juges les cicatrices glorieuses dont sa poitrine était couverte.

(3) Voir Cicéron, *Brutus*, 37, 38, 39 et 40.

nouent enfin par le triomphe définitif du plus habile ; la forme du gouvernement est changée. Mais de telles révolutions, suivies d'une tranquillité morne qui n'est au fond que de l'épuisement, sont le stimulant le plus énergique de l'éloquence. Les passions politiques violemment surexcitées donnent aux moindres événements une couleur particulière. Il y a des conspirateurs dans le sénat, il y en a au forum, aux comices, devant les tribunaux, à la tête des armées. Ce n'est plus la culpabilité ou l'innocence que les avocats et les juges examinent ; c'est la position politique de l'accusé. Parmi les nombreux plaidoyers de Cicéron, trois ou quatre à peine sont exclusivement judiciaires. Il accuse ou défend suivant l'intérêt du parti auquel il appartient dans le moment. Ajoutez à cela les émeutes de la place publique, soulevées souvent par des hommes qui aiment le désordre pour lui-même, comme Clodius ; les tentatives de révolution sociale d'un Rullus, les dramatiques et rapides péripéties d'une guerre civile qui détruit l'un après l'autre et ceux qui la font et la liberté ; et vous n'aurez qu'une idée encore bien imparfaite de l'agitation féconde de cette époque. Que de fois Cicéron déplore les calamités dont il est témoin, ce silence momentané du forum et du sénat et des tribunaux ! Mais s'il lui avait été donné de voir le principat du sanguinaire Octave, les délibérations paisibles du sénat, la bonne tenue des comices, et l'édifiante sagesse des tribunaux ; s'il avait vu enfin cette pacification de l'éloquence qui était à mort même de toute vie publique, il eût redemandé pour sa patrie des Catilina, des Clodius et même des Antoine.

De telles époques sont donc éminemment favorables à l'éloquence. Le désordre, les rivalités ardentes, l'anar-

chie elle-même, lui sont des stimulants. Que sera-ce, si la langue, enfin assouplie, rapide et sonore, se trouve toute prête pour le combat ? L'étude patiente des modèles grecs, des exercices continuels dans l'un et l'autre idiome, la fréquentation des écoles d'Athènes et de Rhodes ; l'usage assidu de la déclamation, celui des traductions, cette lutte si fortifiante avec un modèle, et par-dessus tout l'ambition, l'amour de la gloire, la certitude de réussir ; tous les éléments les plus favorables à l'éclosion des grands talents et au perfectionnement des ressources naturelles se trouvent ici réunis. Il faut lire dans le *Brutus* le détail des études de Cicéron (1). Quel orateur de nos jours serait capable d'une application aussi obstinée ? Qu'on se reporte ensuite à ce portrait de l'orateur achevé, qu'on analyse tous les dons naturels, toutes les connaissances acquises que Cicéron exigeait de l'homme appelé à parler en public, et l'on comprendra peut-être ce que pouvait être l'éloquence chez des hommes qui s'en faisaient une si haute idée, et qui la cultivaient avec une telle passion.

Presque tous les hommes politiques de cette époque furent des orateurs remarquables : *Hortensius*, *Cicéron*, *Licinius Calvus*, *Marcus Brutus*, *Marcus Caelius*, *Pompeé*, *Sulpicius Rufus*, *César*, *Caton*, *Clodius*, et d'autres encore parurent avec éclat aux tribunaux, au forum, dans le sénat. Mais plusieurs d'entre eux ne songèrent point à revoir et à publier des discours souvent improvisés au hasard du moment et de l'inspiration : les autres prirent ce soin, mais le temps a dévoré leurs œuvres. Qu'importait aux contemporains d'un Dioclétien l'éloquence d'un *Hortensius* ou d'un *Caton* ? *Cicéron* seul a survécu : il

(1) Voir ch. 89, 90, 91, 92.

écrivait et publiait tous ses discours, même ceux qu'il n'avait pas prononcés, comme les Verrines. C'est donc lui qui résume pour nous toute cette période, et même toute l'éloquence romaine. Disons un mot cependant de quelques-uns de ses contemporains.

A leur tête se place Q. *Hortensius Ortelus*, rival et ami de Cicéron : de sept ans plus âgé que lui (né en 640), mort six ans avant lui (704), on l'appelait le roi du barreau (*rex causarum*). Il obtint l'une après l'autre toutes les dignités de la République. Il ne paraît pas avoir eu un caractère parfaitement honorable : avocat, il recevait des présents, et Cicéron lui reprocha en face d'avoir acheté des juges. Souvent opposés l'un à l'autre, comme dans le procès de Verrès, souvent aussi unis pour plaider la même cause ; tous deux membres du collège des augures, et dans les dernières années de leur vie, très-étroitement attachés l'un à l'autre, ils étaient reconnus de tous comme les deux premiers orateurs de leur temps. Cicéron semble avoir jugé Hortensius avec une entière sincérité. Il ne dissimule aucun de ses mérites, et sans trop y insister signale ses défauts. Hortensius était doué d'une mémoire prodigieuse ; il n'écrivait jamais ses discours, ne prenait jamais de notes sur les discours de ses adversaires, et n'en oubliait pas un mot. Il avait un remarquable talent d'exposition et savait surtout résumer d'une façon lumineuse ses arguments et ceux de la partie adverse. Sa diction était noble et élégante, souvent un peu diffuse : c'était ce qu'on appelait alors un *Asiatique*. Son action était surtout admirable. Aussi plaisait-il plus quand on l'écoutait qu'à la lecture. C'est ce qui explique la perte de ses ouvrages (1). Si l'on en croit Quintilien, Hortensius avait

(1) Voir les derniers et admirables chapitres du *Brutus*.

composé un traité oratoire sous le titre de *Loci communes*. Sa fille *Hortensia* prononça en public un plaidoyer fort remarquable contre un tribut imposé aux matrones par les triumvirs. Elle obtint gain de cause (1).

Après Hortensius, on cite *C. Licinius Calvus*, qui disputa à Cicéron le premier rang et mourut à trente ans; *Servius Sulpicius Rufus*, jurisconsulte et orateur fort remarquable; *Pompée*, orateur plein de gravité, mais froid; *C. Curio*, dont Lucain a dit : *Audax venali comitatur Curio lingua*; *Caton d'Utique*, que Salluste place sur la même ligne que César; *M. Junius Brutus*, le meurtrier du dictateur, et enfin *César* lui-même, dont Cicéron disait : « J'estime que de tous les orateurs, c'est lui qui s'exprime avec le plus d'élégance. » Suivant Quintilien, lui seul était capable de disputer à Cicéron le premier rang. Mais son âme voulait une autre gloire.

Cicéron fut avant tout un orateur. « Oui, je l'avoue, dit-il, je suis entièrement adonné à de telles études. Que d'autres en rougissent, s'il leur plaît; mais pourquoi en rougirais-je, moi qui depuis tant d'années n'ai refusé à personne le secours de mon éloquence, moi que ni le repos, ni le plaisir, ni le sommeil même n'ont détourné ou arrêté dans cette carrière? » Et ailleurs : « Tous les services que j'ai rendus à la République, si je lui en ai rendu, c'est à ces maîtres, c'est à ces études que je le dois : ce sont eux qui m'ont formé, préparé, armé pour la patrie. » Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il écrit a la couleur oratoire, c'est à l'éloquence qu'il dut tous ses succès et tous ses revers, ce fut son éloquence qui le tua.

Je glisserai rapidement sur les événements qui compo-

(1) *V. Maximus*, VIII; Appian., *Bel. civil.*, IV.

sent sa vie politique. L'homme d'Etat en lui était médiocre. D'abord favori, puis dupe et enfin victime des grands ambitieux de son temps, il ne sut rien deviner, ni rien empêcher.

§ III.

CICÉRON.

Cicéron (*M. Tullius Cicero*) est né à Arpinum, ville municipale du Latium et patrie de Marius, le 3 janvier 648 (an 106 avant Jésus-Christ). Sa famille, qui appartenait à l'ordre équestre, était obscure. Il fut élevé à Rome avec son frère Quintus, et reçut les leçons du poëte Archias. Enfant, et tout jeune homme, il fit des vers; mais sa véritable vocation le porta de bonne heure vers l'éloquence. Les grands orateurs d'alors étaient Licinius Crassus, Marcus Antonius, Æmilius Scaurus; les plus célèbres jurisconsultes étaient les deux Scévola, l'un augure, l'autre grand pontife. Cicéron s'attacha à ces hommes illustres, les prit pour patrons et pour guides, les accompagnant au forum, se formant sous leur discipline à la connaissance du droit, à l'art de bien dire, à la pratique du barreau. Comme tous les jeunes Romains de son temps, il porta les armes et servit dans la guerre sociale sous le père de Pompée. Il débuta au barreau à vingt-huit ans, sous la dictature de Sylla. Trois ans après, il entra dans la vie publique, et était nommé questeur à Lilybée (677). Les excellents souvenirs qu'il laissa dans ce pays, décidèrent les Siciliens à s'adresser à lui pour accuser le préteur Verrès. Il le fit avec une grande véhémence. Il était alors l'adversaire fougueux de la no-

106-4/4

blesse, contre laquelle d'ailleurs commençait la réaction provoquée par Sylla. « Je ne suis pas, dit-il, dans sa péroration, un de ces hommes que les faveurs du peuple romain viennent trouver pendant leur sommeil. » Il sera du parti de Caton, l'ennemi acharné de la noblesse, du parti de Fimbria et de Marius, ces grands révolutionnaires. Il faut en finir avec la domination des nobles (1). Le chef de cette réaction était Pompée. C'est par lui que Cicéron obtint successivement l'édilité et la préture. Il paya sa dette en appuyant la loi *Manilia* qui déférait à Pompée des pouvoirs extraordinaires. Une fusion s'opéra bientôt entre les diverses fractions qui composaient le parti aristocratique. Cicéron fut agréé par les chefs de la noblesse, et porté au consulat. Le démocrate disparaît. Il combat et fait échouer la loi agraire que propose le tribun Rullus; mais il a de flatteuses paroles pour cette plèbe qu'il retient à Rome et qu'il eût mieux valu envoyer dans des colonies. Il fait l'éloge des Gracques, qu'il représente ailleurs comme des citoyens criminels, justement massacrés. Consul, il sauve Rome menacée par Catilina, il est salué du titre glorieux de Père de la patrie. Il eût dû mourir alors. Bientôt après se forme la première ligue entre Pompée, César et Crassus; Cicéron est tenu à l'écart, abandonné par Pompée, sacrifié au tribun Clodius, exilé. Son âme perd toute énergie. Il ne peut comprendre ce brusque revirement, la perte de toute influence et de tout crédit. Rappelé l'année suivante, il courtise à la fois César et Pompée, qui déjà s'observent avec défiance. Il demande en faveur du premier la prolongation du gouvernement

(1) *In Verrem*, act. II.

des Gaules ; pour complaire au second, il défend en justice des hommes méprisés et coupables, Vatinius, Gabinius, etc. On se débarrasse de lui en l'envoyant comme proconsul en Cilicie. Quand il revient à Rome, César envahit l'Italie et passe le Rubicon ; Cicéron se range du parti de Pompée, mais sans espérance et sans illusion. Le triomphe de César le relègue de plus en plus dans l'ombre. La conspiration se forme contre le dictateur ; Cicéron en est exclu. Le meurtre commis, il l'approuve : il espère ressaisir la direction des affaires ; mais Brutus et Cassius ne tiennent aucun compte de ses conseils ; il voit Antoine régner sur le peuple et faire confirmer par le Sénat les actes de César. Il se jette du côté d'Octave, croyant trouver chez ce jeune homme docilité et reconnaissance. Il ne trouve qu'hypocrisie et lâcheté. Son ami Brutus lui reproche ses complaisances pour l'héritier de César ; celui-ci se rapproche d'Antoine, défait avec lui les meurtriers de César, et livre Cicéron à la vengeance du triumvir. Sa tête et ses mains furent coupées et attachées à la tribune aux harangues (710). Il avait soixante-trois ans. Ce n'était pas une mort prématurée, dit Tite-Live, que je trouve un peu sec envers un si grand homme. L'historien ne craint pas d'ajouter ces mots qui sont une calomnie ou une lâche flatterie à l'adresse d'Auguste. « De tous les malheurs qui fondirent sur lui, il ne supporta en homme que la mort. Et à bien estimer les choses, cette mort paraîtra moins injuste ; car le vainqueur ne le traita pas autrement qu'il ne l'eût traité lui-même s'il avait vaincu. » Toute la vie de Cicéron proteste contre cette supposition. Il était ennemi de toute violence. Bien qu'armé de pouvoirs illimités, il ne put se décider à ordonner le sup-

plice des complices de Catilina dont le crime était manifeste. Ce fut le sénat qui les condamna par la voix de Caton. Tite-Live termine ainsi : « Il faudrait pour célébrer en détail ses mérites être un autre Cicéron. » Allusion cruelle à cet amour de la gloire qui chez ce grand homme dégénérait souvent en vanité.

Ajoutons à cette rapide biographie quelques détails sur sa vie privée. Il fut marié deux fois. De sa première femme Térentia il eut un fils, Marcus, et une fille, la fameuse Tullia, qu'il a tant pleurée. Il ne vécut pas longtemps avec sa seconde femme Publilia, qu'il avait épousée parce qu'elle était riche, et qu'il répudia parce qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullia. Tous les historiens ont loué la noblesse de son caractère, la douceur et la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié. D'un esprit mordant et caustique, qui saisissait et perçait à jour les ridicules et les vices, il était cependant dépourvu de toute méchanceté. Il possédait une fortune assez considérable, de nombreuses maisons de campagne dans lesquelles il avait réuni des livres, des statues, des objets d'art. C'est là qu'il se consolait par l'étude ou avec quelques amis, de son éloignement des affaires. C'est là qu'il composa la plupart de ses traités philosophiques. On ne peut lire sans être ému les nobles et touchantes préfaces de ces ouvrages, fruit d'une solitude forcée et d'un repos auquel il ne pouvait se résigner. Octave, devenu empereur, surprit un jour un de ses petits-fils lisant un livre de Cicéron : le jeune homme embarrassé voulut le cacher sous sa toge ; mais César le prit, l'examina et le rendit en disant : « C'était un homme éloquent, mon fils, et qui aimait bien sa patrie. » Mot profond et qui résume toute cette vie : éloquence

et patriotisme. Les fautes, les faiblesses, les défaillances s'expliquent par cette imagination et cette sensibilité si vives chez l'orateur. Il se trompa souvent, hésita, flotta irrésolu ; mais ce ne furent jamais les suggestions de l'intérêt personnel qui le portèrent ici ou là. Il crut toujours servir la cause de la liberté et des lois. Il n'était pas toujours facile de la distinguer parmi ces brusques et soudains revirements des hommes et des choses. Son ami Pomponius Atticus resta prudemment en dehors de ces luttes des partis, et réussit à plaire à tout le monde. Une aussi égoïste indifférence ne pouvait convenir à l'âme généreuse de Cicéron.

Sa vie littéraire.

Lorsque Cicéron parut au forum, les Romains n'avaient pas encore un seul maître qui enseignât en latin les règles de l'art de bien dire. A la fin du sixième siècle le sénat avait expulsé de Rome les philosophes et les rhéteurs grecs ; l'an 662 (Cicéron avait alors quatorze ans) il interdit à des rhéteurs latins qui avaient ouvert des écoles, de donner des leçons à la jeunesse (1). Cependant, quatre ans plus tard, (666) *Plotius Gallus* enseignait à Rome la rhétorique, et *Ælius Stilo Præconinus*, de Lanuvium, compta Cicéron parmi ses élèves. *Octacilius Pilitus*, l'affranchi de Pompée, ouvrit aussi une école d'éloquence, ainsi que *Epidius*, qui fut le maître du triumvir Antoine. Mais c'est surtout dans les écoles de la Grèce que Cicéron alla chercher le véritable enseignement de l'éloquence. Il comprit en même temps que l'art de bien dire n'était rien, si l'on n'y joignait une in-

(1) Aul. Gel., XV, II ; Sueton., de Clar. Rhet., I.

struction solide et étendue, si surtout on ne donnait pour base à l'éloquence la philosophie (1). Ainsi en même temps qu'il étudiait la jurisprudence sous les deux Scévola, la rhétorique dans les écoles et au forum, il suivait les leçons de deux philosophes grecs que les malheurs de leur patrie avaient forcés de se réfugier à Rome. C'étaient l'épicurien Phèdre et l'académicien Philon ; ce fut ensuite le stoïcien Diodote qui vécut pendant de longues années et mourut dans sa maison. En Grèce, il suivit les leçons d'Antiochus d'Ascalon ; en Asie, celles de Xénoclès, de Dionysius, d'Apollonius Molon et de Posidonius. De plus, afin de féconder la théorie par la pratique, il ne passait pas un seul jour sans déclamer soit en latin soit en grec. Ce ne fut qu'après cette longue et laborieuse préparation qu'il parut enfin à la tribune et y remporta, dans l'affaire de Sextus Roscius, son premier triomphe. Mais jamais il n'interrompit les exercices auxquels il se livrait pour nourrir et développer son éloquence. Agé de quarante ans, il assistait aux leçons du rhéteur Gniphon, et étudiait sous les grands comédiens Æsopus et Roscius le geste et la déclamation. Pour donner à son style plus de souplesse et de force, il s'exerçait à traduire les *Œconomiques* de Xénophon, plusieurs dialogues de Platon, les deux harangues d'Æschine et de Démosthènes sur *la Couronne*. Enfin il ne passait pas un seul jour sans plaider. « *Diem scito esse nullum, quo die non dicam pro reo.* » La nature l'avait fait éloquent, l'art et le travail firent de lui le premier des orateurs.

(1) Fateor me oratorem, si modo sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officiis, sed ex Academiæ spatiis exstitisse. (*De Orat.*, III, 12.)

§ IV.

OUVRAGES DE RHÉTORIQUE

Il est aussi le premier des rhéteurs latins.

Gardons-nous de le comparer à Platon, et surtout à Aristote. Bien que dans certaines parties de ses traités sur l'art oratoire, il imite visiblement ces deux grands modèles il leur est inférieur. A vrai dire, il semble relever plutôt des rhéteurs grecs qu'il suivirent, et composèrent dans un temps où la grande éloquence avait disparu, des recueils de préceptes et de recettes sur les moyens de persuader. Mais Cicéron est un Romain qui parle à des Romains de l'art qu'ils préféreraient à tous les autres : il mêle aux souvenirs de ses études les observations personnelles qu'il doit à son expérience ; moins philosophe que Platon et Aristote, il se propose surtout d'être utile. Par là il se rattache à l'école du vieux Caton, qui avait composé un manuel sur l'art oratoire, à l'usage de son fils et de ses contemporains. C'est l'orateur romain que Cicéron s'applique à former ; ce n'est pas l'art oratoire qu'il étudie dans ses principes, sa nature, son but. Un seul de ses traités, *l'Orateur*, a un caractère général, et rappelle la fameuse théorie platonicienne des idées ; mais l'énumération des procédés techniques y tient encore trop de place ; et l'on voit trop que c'est toujours l'éloquence à Rome et non l'éloquence en général que l'auteur a en vue. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier quand on étudie un auteur latin quel qu'il soit, et Cicéron en particulier.

Son premier ouvrage est intitulé : *Rhetorica, sive de Inventione rhetorica libri duo*. Il fut composé vers l'an 666 ; Cicéron était âgé de vingt ans. Des quatre livres

qu'il comprenait ou devait comprendre, deux seulement nous sont parvenus. C'est sans doute à ce premier essai qu'il fait allusion lorsqu'il dit : « *Quæ pueris aut adolescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata ac rudia exciderunt* (1). » On dirait les rédactions d'un bon élève après la leçon du maître.

Certains passages ont une analogie frappante avec un autre traité de rhétorique qui figure dans toutes les éditions de Cicéron et qui n'est pas de lui. C'est l'ouvrage intitulé *Libri quatuor rhetoricorum ad C. Herennium* et connu sous le nom de *Rhétorique à Hérennius*. Il n'y fait jamais la moindre allusion ; et peut-être n'a-t-on songé à le lui attribuer qu'à cause de certaines ressemblances de détail avec les deux livres de l'*Invention*. Les commentateurs et les critiques ont attribué à bien des auteurs la *Rhétorique à Hérennius*. Les uns ont nommé *Q. Cornificius*, un des correspondants de Cicéron, dont Quintilien fait mention ; les deux Manuce, Muret, Sigonius, Turnèbe sont de cet avis. Vossius veut que ce soit *Cornificius le fils*, et non le père ; d'autres nomment *Lau-rea Tullius, Tiron*, l'affranchi de Cicéron, *Marcus*, son fils ; ou bien le rhéteur *Gallion*, ou encore *Virginus Rufus*. Quelques-uns avouent franchement qu'ils ne savent à quoi s'en tenir sur cette question. Une dernière hypothèse, peut-être plus vraisemblable que les autres, attribue cet ouvrage au rhéteur *M. Antonius Gnipho*, dont Cicéron fut le disciple, et qui était de huit années plus âgé que lui. Ainsi s'expliqueraient les analogies de détail entre les deux traités. Cicéron, tout jeune homme, eût emprunté au premier, au seul traité de rhétorique écrit en

(1) *De Orat.*, I, 2.

latin quelques développements ou la matière de ses développements. Mais il resterait toujours un passage bien difficile à expliquer, si Cicéron n'est pas l'auteur de cette rhétorique et s'il ne l'a pas composée étant déjà l'époux de Térentia (1). M. Leclerc, dans sa savante dissertation sur cet ouvrage, se prononce pour l'authenticité.

Ces deux premiers ouvrages ne sont guère que des manuels. Les *trois livres sur l'orateur* (*De oratore libri tres*), dédiés à son frère Quintus, ont un tout autre caractère. Ils furent composés l'an 699 de Rome. Cicéron avait alors cinquante ou cinquante et un ans. Il était dans toute la force de son talent et dans tout l'éclat de sa gloire. Nul à Rome n'avait plus d'autorité que lui pour donner les préceptes d'un art dans lequel il était passé maître. C'est donc en son propre nom qu'il parle; il ne répète plus une leçon apprise. Bien plus, il affiche le plus profond et le moins généreux mépris pour ces misérables rhéteurs grecs qui chantent aux oreilles de vieux préceptes rebattus, et prétendent enseigner un art qu'ils n'ont jamais exercé. Passage curieux, car il nous indique bien le caractère de l'ouvrage. C'est un livre pratique. Qu'eût répondu Cicéron, si on lui eût fait observer que Platon et Aristote n'avaient point été orateurs? Leur eût-il refusé toute autorité, comme à ces pauvres docteurs grecs qui enseignaient ce qu'ils avaient appris dans les livres? Il faut donc avoir soi-même pratiqué l'art de parler en public pour en donner des leçons: ajoutons, afin de donner à l'ouvrage son vrai caractère: il faut avoir été orateur distingué à Rome pour parler de l'éloquence à des Romains. C'est en effet à ses concitoyens et à ses contemporains que s'adresse Cicéron. Il

(1) *Rhet. ad Heren.*, I, 20.

veut que son ouvrage leur soit utile (*arbitror Lentulo tuo non inutiles fore*), et l'orateur qu'il veut former, c'est l'orateur romain (*præsertim in nostra republica*).

Il y avait encore deux écoles en présence au moment où Cicéron débuta au barreau : l'une qui prétendait renfermer l'orateur dans son art, afin qu'il y fût plus habile, et par un exercice continuuel, acquit toutes les qualités indispensables ; c'était la vieille école, celle de Caton, l'ennemi de toute étude superflue. L'autre exigeait de l'orateur les connaissances les plus étendues et les plus variées : c'était celle de la génération nouvelle, formée sur le modèle de Scipion, de Lélius et de leurs amis : elle devait triompher avec les progrès incessants de l'hellénisme. Cicéron en fut le plus complet représentant. Dans le premier livre de l'*Orateur*, il met en présence les deux systèmes ; l'un est exposé par l'orateur Antonius, l'autre par Crassus. Il est visible que Cicéron donne gain de cause au dernier. L'orateur, dit Crassus, doit non-seulement étudier la rhétorique, mais la philosophie, la politique, l'histoire, la jurisprudence et d'autres sciences. La philosophie surtout lui est indispensable. Telles sont les études préparatoires que Cicéron exige de l'orateur. Dans le second livre, il traite un sujet plus spécial : l'*invention* et la *disposition* ; dans le troisième, de l'*élocution* et de l'*action*.

L'*Orateur* est écrit sous la forme du dialogue : les interlocuteurs sont Q. Mucius Scévola, augure, Crassus, son gendre, Antonius, c'est-à-dire le plus illustre jurisconsulte et les deux plus célèbres orateurs de leur temps. Le lieu de la scène est à Tusculum en 662. Dans le second livre, Scévola est remplacé par *Catulus* et *C. Julius Cæsar Strabo*. « J'ai écrit à la façon d'Aristote, mais comme il m'a plu, dit Cicéron, trois livres de dis-

sertation et de dialogues sur l'orateur. Cela ne ressemble en rien aux préceptes vulgaires : c'est un résumé de toute la méthode oratoire des anciens, et particulièrement d'Aristote et d'Isocrate. » C'était un des ouvrages qu'il aimait le mieux ; mais y en avait-il qu'il aimât peu ?

Huit ans plus tard (en 707), il écrivit *Brutus ou des Orateurs illustres* (*Brutus sive de Claris Oratoribus*). C'est une histoire critique de l'éloquence chez les Romains, précédée d'une introduction sur l'éloquence chez les Grecs. Cicéron composa cet ouvrage environ un an après la bataille de Pharsale, dans les loisirs forcés que la ruine de la liberté lui créa. Les premières pages et les dernières sont empreintes d'un profond sentiment de tristesse et de découragement. Hortensius venait de mourir, et Cicéron ne peut le plaindre : qu'eût-il vu en effet s'il avait vécu ? Le silence du forum, l'oppression et la violence. Brutus, au contraire, se voit brusquement arrêté dans sa carrière par les misères du temps. Enfin Cicéron lui-même ne peut trouver pour son éloquence blanchissante d'autre asile que le travail solitaire. Voilà sous quelles impressions il composa le *Brutus*. C'est un retour mélancolique vers les temps heureux où l'éloquence libre et toute-puissante régnait au forum, au sénat, dans les tribunaux. Bien qu'il ne puisse guère y avoir d'unité dans un tel ouvrage, le sentiment qui domine Cicéron imprime cependant à cette énumération des orateurs romains une couleur particulière. Il montre les premiers bégaiements de l'éloquence, ses progrès, son riche épanouissement vers le milieu du septième siècle. Elle est enfin parvenue à un point où, toutes les ressources de l'art étant connues, les plus beaux sujets offerts à l'orateur, Rome

pouvait, devait espérer enlever aux Grecs en ce genre la gloire de la supériorité. Toutes ces espérances sont brutalement détruites par le triomphe de la violence et de l'illégalité. Cet ouvrage est pour nous d'un prix inestimable. Sans lui que saurions-nous des prédécesseurs de Cicéron ?

L'Orateur (Orator), adressé à Brutus, suivit de près le traité des *Orateurs illustres* : il fut composé vraisemblablement dans cette même année 707. Cicéron lui donne parfois un second titre, *de optimo genere dicendi*. C'est le plus philosophique de ses ouvrages sur l'art oratoire. Bien qu'il se propose toujours un but pratique, bien qu'il enseigne et dogmatise, il est préoccupé surtout de dessiner la figure de l'orateur idéal : de là, l'étendue et la variété des connaissances qu'il exige de lui. L'orateur parfait ne doit rien ignorer, il doit surtout être profondément versé dans la philosophie, qui est le plus sûr fondement de l'éloquence. Il doit pouvoir prendre, suivant les sujets, tous les tons et tous les styles ; être tour à tour simple, tempéré, sublime, posséder au plus haut degré le talent de l'invention, celui de la disposition, de l'élocution et de l'action. Cicéron accorde à l'élocution la place la plus importante ; il va même jusqu'à renfermer en elle toute l'éloquence : c'est une théorie qui lui est particulière, et qui ne fut pas admise généralement par ses contemporains et par la postérité. Mais on comprend que Cicéron ait été amené à penser ainsi : il était le créateur et le plus parfait modèle de la langue oratoire ; il avait donné à la prose l'harmonie, le nombre, l'abondance ; souvent même la forme chez lui prévaut sur le fond. C'est un artiste admirable qui étale avec complaisance l'habileté dont il est doué. Il y a donc un certain excès sur ce point.

Ses deux derniers ouvrages de rhétorique sont beaucoup moins importants. Ce sont les *Topiques* (*Topica*) et les *Partitions oratoires* (*De partitione oratoria dialogus*). Le premier est adressé au jurisconsulte Trébatius, qui le lui avait demandé. Cicéron le composa en quelques jours, pendant une traversée de Vélia à Rhégium, sans aucun secours de livres. C'est un résumé des *Topiques* d'Aristote. Les anciens entendaient par *Topique* l'art de trouver des arguments sur toutes sortes de questions. Les lieux, τόποι, en sont la source. Cicéron écrivit les *Topiques* en 709, un an avant sa mort.

Le dialogue sur les *Partitions oratoires*, fut écrit pour son fils, on en ignore la date. C'est un manuel de rhétorique élémentaire. Quelques critiques l'ont jugé indigne de Cicéron ; mais le témoignage de Quintilien qui en fait plusieurs fois mention ne permet pas de le déclarer apocryphe.

Il faut ajouter à ces ouvrages une sorte de préface à la traduction des deux discours de Démosthène et d'Eschine sur la couronne, et qui porte le titre : *du meilleur genre d'éloquence* (*de optimo genere oratorum*). C'est un manifeste sur l'atticisme ; nous y reviendrons.

§V.

CICÉRON ORATEUR.

Les anciens possédaient plus de cent vingt discours de Cicéron, il ne nous en reste que cinquante-six. Sous ce nom général de discours il faut comprendre les discours prononcés devant le peuple, les discours prononcés devant le sénat, et enfin les plaidoyers prononcés devant les tribunaux : c'est la vieille et excellente division intro-

120
56

duite par Aristote des trois genres délibératif, démonstratif, judiciaire.

Comment ces discours nous ont-ils été conservés? Cicéron les écrivait, non pas avant de les prononcer, mais peu de temps après (1). De plus il y avait des sténographes qui recueillaient la parole de l'orateur. Il revoyait lui-même le texte de la harangue improvisée, le modifiait en certains points, sans trop s'éloigner de la rédaction primitive, et après cette révision le publiait. On connaît l'histoire du plaidoyer pour Milon. Cicéron, intimidé par l'aspect inusité du forum et du tribunal entouré d'hommes armés, perdit une partie de son assurance, et Milon fut condamné. L'orateur prit sa revanche dans le silence du cabinet et écrivit le beau discours qu'il eût voulu prononcer devant les juges. Au temps de Quintilien les deux plaidoyers existaient encore. Des critiques modernes, et en particulier M. Mommsen, ont reproché à Cicéron la publication de ses œuvres oratoires. Le plaidoyer, le discours public sont faits pour ceux qui l'écoutent, et non pour les absents et la postérité. On ne parle point comme on écrit; le discours publié ne sera jamais la reproduction exacte du discours prononcé, ou celui-ci n'est qu'un discours appris par cœur, ce qui est détestable. Les grands orateurs de l'âge précédent, Antonius entre autres et Galba, ne publiaient point leurs discours. Il est certain cependant que Caton et Caius Gracchus revirent et publièrent les monuments de leur éloquence; et l'on ne voit pas pourquoi ce travail utile entre tous serait interdit à l'orateur. Il ne faut pas oublier

(1) *Pleræque enim scribuntur orationes habitæ jam, non ut habeantur.* (*Brutus*, 24, et *Tuscul.*, IV, 25.)

non plus que presque tous les discours prononcés soit devant le peuple, soit au sénat, soit même devant les tribunaux, avaient un caractère politique, et pouvaient jusqu'à un certain point être considérés comme des manifestes : l'orateur appartenait au parti de la noblesse ou à celui du peuple ; il accusait des adversaires, défendait des amis politiques ; il ne laissait pas échapper la moindre occasion de faire éclater ses sentiments ; il se mettait souvent en scène, prenait le peuple pour juge de ses actes et de ses idées, faisait appel à ses passions, se désignait lui-même à ses suffrages. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui nos orateurs politiques publier les discours dont ils sont satisfaits ? N'est-ce pas dans le but de s'adresser à un public moins restreint, et pour agir sur l'opinion ? Mais ce qui est vraiment fort remarquable, c'est que les discours revus et publiés par Cicéron s'éloignaient fort peu du texte primitif. Quel orateur de nos jours serait capable d'une telle correction de langage, d'une telle élégance, et si soutenue ? Que d'études préparatoires pour atteindre à une telle facilité ! On reconnaît ici l'homme qui ne passait pas un jour sans parler en public ou sans écrire, qui ne négligeait aucune des parties de l'art, augmentait chaque jour ses ressources, soit pour l'invention, soit pour l'élocution, si bien qu'aucun sujet ne pouvait le surprendre, qu'il trouvait sans peine et les idées et les mots et l'arrangement des mots déterminé par les lois du nombre et de l'harmonie. Que cette constante préoccupation de la forme donne parfois à l'éloquence de Cicéron quelque chose d'apprêté ; qu'on souhaite plus de vivacité et d'imprévu, on ne peut le nier. Mais il faut accepter Cicéron tel qu'il est, comme le plus parfait modèle de ce que peuvent l'art, le travail

et un heureux naturel. D'autres ont eu des inspirations plus hautes, plus de feu ; mais ils ont manqué de mesure et de proportion ; leur langage est incorrect ou inexact. L'éloquence de Cicéron est toujours égale ; aucune qualité ne lui manque, c'est un ensemble harmonieux. Il représente excellemment cette époque unique dans l'histoire d'un peuple où toutes les ressources des sujets, de l'art, de la langue, sont offertes à l'orateur. Avant lui, de beaux génies, mais peu d'art ; après lui, l'art seul subsiste, et l'éloquence, n'ayant plus de sujets dignes d'elle, devient artificielle et déclamatoire.

Plaidoyers de Cicéron.

Il y avait à Rome deux voies pour acquérir la faveur du peuple et parvenir aux plus hautes dignités de la république, la gloire militaire et l'éloquence. C'est à l'éloquence que Cicéron dut tous ses succès ; et il put même s'écrier un moment dans un transport naïf de vanité : *Cedant arma togæ*, que les armes cèdent à la toge ! Il ne reconnut que trop à la fin de sa vie que la violence était le plus sûr moyen d'être le maître de l'État ; mais pendant plus de trente ans il lutta, et non sans gloire, contre cette triste révolution qui se préparait. Il représenta dans la République la cause du droit, de la légalité, de la justice, qui allait être anéantie. Le politique était médiocre en lui, avons-nous dit ; mais l'orateur, ou, pour mieux rendre notre pensée, l'avocat était éminent.

Il n'y avait pas à proprement parler d'avocats à Rome, le mot *advocatus* désigne toute autre chose ; tout citoyen pouvait accuser ou défendre devant les tribunaux le premier venu. Un succès attirait naturellement l'attention

publique sur l'orateur; on venait implorer le secours de son éloquence; il était bientôt consul et célèbre. Aussi à peine avait-il atteint l'âge fixé par les lois, il brigua l'une après l'autre toutes les dignités de la république. Il lui était facile de faire connaître ses sentiments sur les affaires de l'État, d'arborer son drapeau, comme nous disons aujourd'hui. Le procès le plus insignifiant touchait toujours par quelque point à la politique. Cicéron débuta au barreau à 25 ans (672); c'était sous la dictature de Sylla. Comme tous les débutants, il se plaça nettement dans l'opposition. Il ne craignit pas d'attaquer en face une créature du dictateur, un certain Néвий, protégé et défendu par un orateur comme Hortensius, un personnage consulaire, Philippe. Il gagna sa cause. L'année suivante, il défendit contre un affranchi du dictateur, Chrysogonus, Roscius d'Amérie, que Chrysogonus avait dépouillé de ses biens, et qu'il accusait en outre de parricide, afin d'en jouir en toute sécurité. Certains traits hardis ou trop spirituels, d'éloquents protestations contre les misères du temps, la lâcheté et la terreur universelles, furent avidement accueillis par le public. Peut-être Cicéron crut-il prudent de se dérober aux dangers de son triomphe. En tout cas, peu de temps après, il fit un voyage en Grèce. Quand il revint à Rome, la faveur populaire le récompensa de son courage : il fut nommé questeur à l'unanimité. Il exerça sa charge en Sicile à Lilybée. Cinq ans plus tard (683), il est désigné édile; et les Siciliens le chargent d'accuser Verrès, leur préteur, coupable des plus horribles vexations et du brigandage le plus effréné. Il accepte. C'était, quoi qu'on en ait dit, un acte de courage. Verrès appartenait à l'aristocratie romaine

alors toute-puissante : il devait être défendu par le consul désigné qui n'était autre que le fameux Hortensius ; il avait pour lui les représentants des plus hautes familles de Rome, les Métellus et les Scipions, l'immense majorité du Sénat, intéressée à protéger un de ses membres, qui n'était peut-être pas plus coupable que tel ou tel préteur de province : de plus c'étaient les sénateurs eux-mêmes, c'est-à-dire les amis, et jusqu'à un certain point les complices de Verrès, qui devaient le juger ; et l'accusé était assez riche pour acheter ses juges, si cela était nécessaire. Il avait même eu l'impudence de l'annoncer en partant pour son gouvernement.

Une analyse détaillée des six discours de Cicéron contre Verrès, n'est malheureusement pas possible ici, et je le regrette. Rien de plus instructif, rien de plus intéressant que le tableau de l'état moral de Rome à cette époque ; la violence, la fraude siégeant avec les juges, une conjuration universelle de tous les intérêts et de toutes les cupidités, le cynisme de l'iniquité. Cicéron ne put même obtenir sans une lutte énergique le droit de plaider pour les Siciliens. Un certain Cécilius, qui avait été questeur de Verrès, et qui était Sicilien d'origine, prétendit lui enlever l'honneur de porter la parole pour ses compatriotes ; il n'avait d'autre but que de les trahir. Ce fut contre lui que Cicéron prononça son premier discours, afin de ne pas se laisser déposséder de la cause que les Siciliens avaient confiée à son honnêteté et à son talent (1). Ce premier plaidoyer porte le titre de *Divinatio* : les juges, après avoir entendu les deux compétiteurs, devaient deviner pour ainsi dire celui des deux qui était le plus capable de bien

(1) *In Q. Cecilium Divinatio.*

remplir ses fonctions d'accusateur. Cécilius écarté, Cicéron aborda résolument l'affaire. Les amis de Verrès voulaient la traîner en longueur jusqu'à la fin de l'année, époque où son défenseur Hortensius, consul désigné, entrerait en fonctions; pendant cet intervalle on subornerait des témoins, on achèterait des juges, on rendrait le procès à peu près impossible. Cicéron déjoua ces manœuvres. Il partit pour la Sicile, recueillit en cinquante jours une foule de témoignages écrasants, revint à Rome armé de toutes pièces, força Hortensius d'interroger les témoins, se borna lui-même à ajouter quelques mots à leurs dépositions, accabla le coupable, son défenseur, ses amis, ses juges sous l'évidence des crimes, et courut aux intrigues qui se préparaient. La démonstration fut si complète, que Verrès ne voulut pas attendre l'issue du procès, et se condamna lui-même à l'exil. Ainsi le plaidoyer contre Cécilius et la *première action* contre Verrès, voilà réellement les deux seuls discours prononcés dans le procès. Les cinq autres furent écrits par Cicéron après la fuite de Verrès, et publiés. A quoi bon, se demandera-t-on, puisque le procès était gagné? Je n'oserais affirmer que le désir de faire connaître les crimes de Verrès, ait déterminé Cicéron à composer à loisir dans le cabinet des plaidoyers qui ne devaient pas être prononcés. Avocat, écrivain plein de ressources, il ne put consentir à perdre une si belle occasion de montrer son esprit, son éloquence, et surtout ses sympathies pour l'ordre des chevaliers qui allait bientôt hériter des jugements enlevés aux sénateurs. Voilà les mobiles auxquels il a obéi. L'artiste et le politique ambitieux ont voulu se satisfaire. Tous deux ont réussi pleinement. Peu de temps après ce procès scandaleux, les chevaliers suc-

cédèrent aux sénateurs (*Lex Aurelia judiciaria*, 684), Cicéron fut nommé édile, et devint l'ami de Pompée, alors déjà tout-puissant. Quant à l'avocat, il eut un succès qui dépassa toutes ses espérances. Jamais la vie privée et publique d'un homme ne fut interrogée, analysée, étalée, flétrie avec plus d'habileté, de hardiesse et de feu. Dans le premier discours de la seconde action (1), l'orateur rappelle les antécédents de Verrès, sa questure, sa lieutenance et sa préture à Rome : il montre Verrès questeur du consul Carbon, volant la caisse militaire et passant dans le parti de Sylla ; trahissant ensuite Dolabella ; enlevant et outrageant une jeune fille libre, préluant déjà au pillage de la Sicile par des extorsions de tout genre, et notamment la spoliation d'un pupille. Quant à la préture, c'est-à-dire la manière dont Verrès rendait la justice à Rome, les détails fournis par Cicéron nous donnent une singulière idée de ce qu'étaient alors les tribunaux.

Après cette introduction, Cicéron passe à l'énumération des crimes commis par Verrès dans sa préture de Sicile. Il les divise en quatre classes : 1° ses prévarications dans l'administration de la justice (2) ; 2° ses vols et ses concussions dans la perception des dîmes de blé (3) ; 3° ses vols commis contre les particuliers et contre les temples, notamment des vols de statues et d'objets d'art (4) ; 4° enfin les exécutions iniques et cruelles qu'il a commandées (5). Je ne puis entrer dans le détail de tous les méfaits de Verrès ; et s'il fallait choi-

(1) *In Verrem* act. II, De prætura urbana.

(2) *In Verrem* act. II, De jurisdictione siciliensi.

(3) *Ibid.*, De re frumentaria.

(4) *Ibid.*, De signis.

(5) *Ibid.*, De suppliciis.

si, auquel donner la préférence ? Tout en admettant que Cicéron ait un peu chargé l'accusé, surtout l'accusé absent, qui ne devait ni ne pouvait se défendre, la part faite à l'hyperbole oratoire, Verrès n'en sera pas moins un scélérat. Ce qui importe, c'est de bien comprendre comment un homme pouvait être amené à commettre naturellement, pour ainsi dire, et presque sans en avoir conscience, tant d'actes violents, despotiques, illégaux. Il y avait plus d'un Verrès dans l'empire romain : la *loi Calpurnia* sur la concussion était violée tous les jours et impunément. Un préteur réunissait dans ses mains le pouvoir militaire, *l'imperium*, le pouvoir judiciaire, les finances, et enfin le pouvoir exécutif. Les provinces étaient livrées à sa merci ; elles n'avaient d'autre recours que de l'accuser devant les tribunaux romains, lorsqu'il était sorti de charge, si elles réussissaient à trouver un accusateur. Le préteur trouvait dans ses juges des gens qui avaient fait ou qui comptaient bien faire comme lui, et qui ne voulaient pas être inquiétés. Il fallait de plus réunir des témoins assez hardis pour déposer contre un magistrat romain et se désigner ainsi eux-mêmes à la haine de son successeur. Chose inouïe ! l'accusé trouvait plus aisément dans cette province qu'il avait saccagée, des hommes et des villes entières pour lui élever des statues, pour lui offrir des félicitations, des certificats publics de bonne et honnête gestion, que l'accusateur ne trouvait des malheureux assez osés pour lui faire connaître les iniquités dont ils avaient été victimes. Évidemment, une réforme dans l'administration des provinces était nécessaire : la justice, l'intérêt même de Rome l'exigeaient. Je dois avouer que Cicéron ne sut point envisager la question à ce point de vue : il fut exclusivement avocat, et jamais homme

politique. Il se borna à souhaiter plus de douceur et d'humanité chez les préteurs en général; il opposa aux exactions de Verrès la modération relative de tel ou tel gouverneur de province; il se livra à d'éloquents développements sur la majesté du peuple romain, sur les vertus des ancêtres, sur cette belle loi Calpurnia, sur les souffrances des Siciliens: il ne songea pas un seul instant à revendiquer pour eux et leurs frères en servitude quelques garanties plus sérieuses qu'une loi destinée à punir et non à empêcher les déprédations, et qui d'ailleurs était si rarement appliquée. A vrai dire, la question capitale du procès, à ses yeux, ce fut la composition des tribunaux romains, le droit de juger rendu au moins en partie aux chevaliers, le sénat abaissé. Il était encore à ce moment l'adversaire du parti aristocratique, de ces hommes « que les bienfaits du peuple romain vont trouver pendant leur sommeil, et qui se croient d'une autre nature que les autres. » Quant à la Sicile, elle fut pour lui une occasion d'être hardi, habile, éloquent, d'attirer l'attention de Pompée, des chevaliers et du peuple; il ne sut pas agrandir son horizon, il se renferma dans Rome, et laissa prendre à d'autres le beau rôle de défenseurs sérieux des provinces. César ne se bornait pas à plaider pour elles; il leur faisait entrevoir l'affranchissement et le droit de cité, et il le leur donna à la fin. Aussi c'est par elles qu'il a vaincu Rome et le parti de Cicéron. Quant à la composition des *Verrines*, on sent un peu trop peut-être que c'est une œuvre de cabinet. L'énumération des crimes de Verrès ne comportait guère cette distribution didactique de chaque discours, ces longs exordes et ces péroraisons avec des apostrophes. La mise en œuvre manque de sobriété; les simples dépositions des

témoins durent produire bien plus d'effet que les anecdotes triées avec soin par l'orateur, précédées d'un petit préambule pour attirer l'attention et suivies d'une récapitulation animée qui en reproduisait les principaux détails. L'esprit ne manque pas. Le goût de Verrès pour les objets d'art est agréablement dépeint. On voudrait plus de nerf et de concision ; l'effet serait plus saisissant. Mais Cicéron est naturellement abondant (*copiosus*) ; il aime l'amplification, parce qu'il a à son service une grande richesse de mots ; il n'a pas cet art achevé qui consiste à ne point paraître. Fénelon a bien raison de dire qu'il ne s'oublie jamais.

Par une inconséquence qui ne doit pas nous étonner, Cicéron défendit l'année suivante un préteur probablement aussi coupable que Verrès, *Fontéius*, qui avait gouverné pendant trois ans la Gaule Transalpine et le fit acquitter (1). Bien que le discours nous soit parvenu incomplet, on peut voir comment Cicéron traitait les Gaulois assez hardis pour accuser en justice leur spoliateur. M. Leclerc ne pardonne pas à l'orateur ses invectives et ses railleries contre nos aïeux, et il a cent fois raison. Je me borne à mentionner les plaidoyers *pour Cécina*, *pour Cluentius*, bien intéressants pourtant, comme peinture des mœurs du temps, et qui furent prononcés par Cicéron pendant sa préture ; le plaidoyer *pour Rabirius*, qui nous montre Cicéron dans le camp du parti aristocratique ; il venait d'être élevé au consulat. Ce n'est plus le jeune et

(1) *Pro Fonteio* (684) ; *Pro Cecina* (684) ; *Pro Cluentio avito* (688) ; *Pro Rabirio* (690) ; *Pro Murena* (691) ; *Pro Valerio Flacco* (695) ; *Pro Cornelio Sulla* ; *Pro Licinio Archia* (693) ; *Pro Cælio Rufo* (696) ; *Pro P. Sextio* (698) ; *Pro Cn. Plancio* (699) ; *Pro Cornelio Balbo* (699) ; *Pro Rabirio Posthumo* (701) ; *Pro T. Annio Milone* (702) ; *Pro Marcello* (707) ; *Pro Ligario* (707) ; *Pro Dejotaro* (708).

hardi avocat des premières années. Il a moins de feu, moins d'éclat, plus d'habileté; il en fallait et beaucoup pour défendre contre Sulpicius Rufus et Caton, un Muréna accusé de brigue; il fallait plus que de l'habileté pour tourner en ridicule Caton, le plus honnête homme de ce temps, pour railler la noble science du droit dont Rufus était un des plus illustres représentants. Tristes et regrettables concessions aux intérêts de l'ambition et de la vanité! Il met alors en pratique, non plus la belle maxime de Caton sur l'orateur « *Un homme de bien qui sait parler* » (*Vir bonus dicendi peritus*), mais une théorie nouvelle qu'il exposa lui-même devant les juges dans le procès de Cluentius. « Tous nos discours, dit-il, sont le langage de la cause et de la circonstance, non celui de l'homme et de l'orateur; car si la cause pouvait parler elle-même, on n'emprunterait pas le secours de la voix. » N'insistons pas sur un tel aveu. Cicéron ne l'a que trop justifié par ses actes. Ne relevons pas les nombreuses contradictions qui lui échappèrent; expliquons-les. Il y avait au fond de tous ces procès une question politique: Cicéron n'était d'aucun parti; non qu'il fût indifférent, mais il était facile à tromper, et il se trompait aisément lui-même: l'exercice prolongé et triomphant de la profession d'avocat produit souvent chez des âmes honnêtes mais sans énergie cette sorte d'indifférence morale; le ressort de la conscience est comme émoussé, à force d'avoir été tendu inutilement et dans tous les sens. La claire et nette appréciation du fait échappe; on ne voit plus que la cause: la pure lumière de la vérité pâlit devant des yeux qui cherchent partout des arguments et ne cherchent que cela. Ajoutez l'enivrement d'orgueil que l'on éprouve, quand à force d'adresse

et d'éloquence on a réussi à faire absoudre un scélérat ! nul plus que Cicéron ne fut dupe de cette espèce d'illusion qui cache les faits pour ne laisser voir que les sophismes de la défense ; une fois à l'œuvre, on est soutenu par une sorte d'enthousiasme d'auteur ; on sent qu'on crée un autre homme que celui de l'accusation, qu'on crée d'autres faits, ou d'autres explications des faits ; plus l'œuvre est difficile, plus on s'y acharne ; c'est une lutte entre la force brutale de la réalité et le génie de l'avocat. Quel encouragement à recommencer, si l'on a réussi une fois ! Voilà le secret des nombreuses contradictions de Cicéron ; il était convaincu que l'éloquence peut triompher de tout, et la sienne en particulier. De telles dispositions d'esprit, développées par la pratique, produisent un avocat d'une force incomparable ; la sévère morale ne saurait accepter et justifier ces tours de force, et l'homme qui se plaît à les exécuter, ne sera jamais un grand politique. Il lui manquera la première condition de toute action sérieuse sur les hommes et sur les événements, l'autorité.

Discours politiques.

Ses discours politiques sont encore des plaidoyers. Ici les défauts ordinaires de Cicéron sont plus choquants. Un avocat peut et doit même s'enfermer dans la cause. Q'uest-ce qu'un homme d'État qui ne voit que le fait en question, et ne sait pas le rattacher au passé ou découvrir l'importance qu'il doit avoir dans l'avenir ? La prévision, voilà ce qui manque le plus à Cicéron. Il est l'homme du moment. Toujours prêt sur toute question à prendre la parole, à faire admirer sa prodigieuse facilité, à présen-

ter des observations justes, habiles, éloquentes, il n'a pas cette vue nette des conséquences renfermées dans l'événement qui se présente. Il n'apporte rien de nouveau dans une discussion importante : il en développe supérieurement l'objet actuel ; il la peint pour ainsi dire avec de riches couleurs ; mais il ne montre pas d'où elle vient et où elle va. — En un mot, il a toujours été en toute chose beaucoup plus frappé du côté extérieur, l'imagination dominait en lui ; il était prompt à l'enthousiasme, à l'admiration, à la colère. — On dirait que Salluste, son ennemi, pensait à lui quand il prêtait à César ce grave et noble exorde sur les conjurés de Catilina : « Les hommes, qui délibèrent en temps de crise sur les affaires publiques, doivent être exempts de haine, de colère et d'amitié : l'esprit discerne avec peine la vérité quand ces passions le possèdent. »

Ses principaux discours sont des panégyriques ou des invectives ; ce sont des modèles du genre démonstratif, non du genre délibératif. — Cela vient, comme je l'ai dit, de son impuissance à rattacher un fait à sa cause et à en prévoir les conséquences.

Les plus célèbres sont : le *Discours pour la loi Manilia*, qui proposait de décerner à Pompée des pouvoirs extraordinaires pour faire la guerre à Mithridate. L'orateur rencontra en Catullus et en Hortensius des adversaires déclarés ; ils comprenaient combien il était dangereux dans une république de déclarer hautement, qu'un seul homme pouvait soutenir la gloire du peuple, et de l'investir d'une autorité qui le mettait au-dessus des lois. — Cicéron réfuta cette opinion sage et patriotique

(1) *Pro lege Manilia* (688).

par des arguments d'une faiblesse déplorable : il ne vit pas que créer dans l'État un tel précédent, c'était justifier d'avance tout ambitieux qui aurait réussi à se rendre indispensable. Ce qui eût dû l'éclairer cependant, c'est l'empressement de César à appuyer la proposition de Manilius. Pompée lui frayait les voies à la domination ; il lui en montrait même les moyens, l'intervention des tribuns. — On sait quel usage il en fit plus tard. Il y eut donc une grande imprévoyance de la part de Cicéron. Cette critique fondamentale établie, il faut admirer la brillante et complète exposition qu'il a faite de l'état de l'Asie à cette époque, des intérêts de tout genre, qui exigeaient que la guerre fût promptement terminée. Le panégyrique de Pompée, qui tient une trop grande place dans le discours, cette énumération complaisante de toutes ses qualités intellectuelles, guerrières et morales, prouvent plus d'habileté oratoire que de discernement. Le style est d'un coloris un peu forcé, mais d'une riche venue. Cicéron débutait aux rostrès ; il était en grande toilette.

De graves difficultés se présentèrent sous son consulat, il sauva Rome de Catilina, et il empêcha l'adoption de la loi agraire proposée par le tribun Rullus. — Parlons d'abord de la loi agraire.

C'était un principe du droit romain qu'il n'y avait pas de prescription contre l'État (1). Le territoire public (*ager publicus*) pouvait être cédé suivant certaines conditions à des particuliers, mais il ne pouvait jamais être aliéné. Les lois agraires étaient donc justes en principe, puisqu'elles se fondaient sur l'inaliénabilité du domaine pu-

(1) *Juris periti negant illud solum quod populi romani esse cœpit ullo modo usucapi a quopiam mortalium posse.*

blic, pour en réclamer le retour à l'État, et par suite la cession, suivant telle ou telle condition, à des particuliers. Il y avait donc deux questions à examiner : la première était le maintien des droits de l'État : celle-là ne pouvait être douteuse, puisque, contre l'État, il n'y avait pas de prescription ; la seconde était l'opportunité de la reprise réclamée au nom de l'État, et les moyens proposés pour disposer en faveur des particuliers du domaine public. Cette distinction est capitale. Si on l'oublie, on ne comprend rien aux lois agraires en général et à celle de Rullus en particulier.

Rullus proposa sa loi quelques jours avant que Cicéron entrât en fonctions comme consul. Le peuple de Rome était alors fort misérable ; la forte race des petits propriétaires qui avaient conquis le monde, avait disparu : on n'avait plus à sa place qu'une plèbe mendicante, oisive, turbulente, qui vivait de viles industries, de distributions de blé et de la vente de ses suffrages. Le domaine public, qui était immense, eût amplement suffi à la nourriture de cette tourbe indigente et dangereuse. On eût créé des colonies et expédié au loin ces prétendus citoyens qui vivaient de l'émeute et ne songeaient qu'à se vendre au plus offrant et au plus audacieux. — La proposition de Rullus était donc sage, politique, utile à l'État, de plus elle était fondée en droit. — Mais, comment reprendre à ceux qui en étaient détenteurs les terres publiques ? Comment en opérer la distribution ? Ici se présentaient de graves difficultés ; Rullus et ses amis ne surent pas les conjurer. Ils proposèrent l'établissement d'un décemvirat avec pouvoir absolu pendant cinq ans sur tous les domaines de la république ; ces décemvirs les distribueraient à leur gré, vendraient, achèteraient, indemniserait à leur gré,

établiraient des colonies, en un mot disposeraient en maîtres de toute la richesse publique.

Ce fut cette partie de la loi que Cicéron attaqua. C'était chose facile. Rullus et ses parents se mettaient au nombre des décemvirs; étaient-ils tout à fait désintéressés? Quel pouvoir énorme ils réclamaient! Ne seraient-ils pas de véritables rois? Le peuple romain souffrirait-il une telle usurpation? On voit d'ici les développements oratoires sur ce thème banal. — La loi organique était mauvaise, soit, impraticable, soit; mais le principe de la loi était excellent; je dirai plus, la loi était opportune. Cicéron est bien forcé de le reconnaître dans la première partie de son discours. « Je suis un consul ami du peuple, » se plaît-il à répéter sans cesse. Il chante les louanges des Gracques, « ces excellents citoyens, si dévoués au peuple, si sages, si avisés, et qui ont réglé si bien plusieurs parties de l'administration. » Mais après cette belle profession de foi, il bat en brèche l'un après l'autre tous les articles de la loi et n'en laisse subsister aucun. Son argumentation est spécieuse, habile, spirituelle, souvent mordante: elle a un air patriotique fait pour abuser; la démonstration s'annonce, se développe, se poursuit avec une force toujours croissante. La proposition de Rullus est détruite de fond en comble. L'avocat a gagné son procès. Mais le principe de la loi, qu'est-il devenu? Il a disparu avec la loi elle-même. Il a été escamoté. Que d'esprit et d'éloquence pour ne pas voir et ne pas laisser voir la vérité! Cicéron, chose incroyable, soutint deux ans plus tard une loi analogue à celle de Rullus; mais elle était proposée par une créature de Pompée, Flavius. Il la soutint, parce qu'elle avait l'avantage de débarrasser

Rome de cette tourbe dangereuse d'affamés, qu'il appelle la sentine de la ville (*sentinam urbis exhauriri*). La loi de Rullus ne produisait-elle pas le même effet? C'est pitié que d'entendre Cicéron dire à cette populace: « Ne vous laissez pas déporter dans les colonies; conservez précieusement le pouvoir, la liberté, les suffrages, la majesté, la ville même, le forum, les *jeux*, les *jours de fête* et tous vos autres avantages. » Ceux qu'il voulut garder à Rome, il les retrouva bientôt autour de Catilina, puis autour de Clodius, de César et d'Antoine.

Les *Catilinaires* sont plus connues; j'y insisterai peu. M. Mommsen ne veut pas admettre que Cicéron ait sauvé la république: les contemporains furent cependant unanimes à le reconnaître, et ils devaient être assez bons juges de la question. Salluste lui-même, si peu favorable à Cicéron, ne peut nier cependant que l'État ne lui doive son salut. M. Mommsen reproche au consul des hésitations sans fin: il n'hésita que sur un point, le supplice sans jugement des conjurés. Même après le discours de Silanus et celui de Caton, qui emportèrent la majorité, il eut encore quelques scrupules sur la légalité de l'exécution: il s'y décida enfin, comme à un acte indispensable, mais qu'il regrettait. On sait que plus tard ce fut le prétexte dont se servit Clodius pour le faire exiler. Mais ce point excepté, il se montra courageux, résolu, prévoyant et grand citoyen. J'ajoute même que sa conduite fut supérieure à son langage. Des quatre *Catilinaires*, la première et la quatrième furent prononcées devant le sénat, la seconde et la troisième devant le peuple. Certains critiques allemands contestent l'authenticité de la seconde et même de la quatrième; il est difficile de se rendre

à leurs raisons. La première Catilinaire, si célèbre par l'exorde, *Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra*, est une magnifique explosion d'indignation et de mépris. Œuvre oratoire admirable, on n'en voit pas bien le but au point de vue politique. A quoi bon dire à un conspirateur qu'il a tort de conspirer, qu'on le surveille, qu'on sait ce qu'il a fait, ce qu'il compte faire. Mais Cicéron, homme d'imagination et de vive sensibilité, ne put contenir en lui les colères allumées par tant d'audace. Il fallait qu'il s'épanchât. Envisagée ainsi, cette première Catilinaire est un chef-d'œuvre. La seconde est plus mêlée. Cicéron rend compte au peuple du départ de Catilina et de l'état de la conjuration qui subsiste, à Rome même. Elle renferme une fort remarquable peinture des diverses classes de conjurés; c'est un exposé historique intéressant de l'état moral de Rome à cette époque. — La troisième est le récit de la découverte des intelligences que les conjurés avaient pratiquées avec les Allobroges. — La quatrième, la plus remarquable de toutes, est la discussion animée des opinions émises dans le sénat par Silanus et par César, relativement aux conjurés jetés en prison. — Une grande mesure et une fermeté réelle, voilà le caractère de ce discours. Peut-être n'eût-il pas forcé les suffrages; peut-être les paroles prononcées ensuite par Caton, produisirent-elles plus d'effet; mais Cicéron avait ouvert la voie, et Caton n'eut qu'à accentuer un peu plus énergiquement les arguments de l'orateur qui l'avait précédé. On voudrait retrancher des Catilinaires ces longs et fatigants éloges que Cicéron se décerne à lui-même. Ils y tiennent beaucoup trop de place.

Je ne parlerai point des discours politiques relatifs à

l'exil de Cicéron et à son retour : ce sont à vrai dire des plaidoyers pour lui-même (1). Le discours relatif aux *provinces consulaires* (*de Provinciis consularibus*, 698) est un triste monument de l'inconséquence de Cicéron. Il est divisé en deux parties : dans la première, il invective de la manière la plus violente Gabinius et Pison et demande qu'ils soient rappelés de leurs provinces (la Macédoine et la Syrie) ; dans la seconde, il combat les orateurs qui s'opposent à ce que César soit maintenu dans son commandement des Gaules. Il fait un magnifique éloge de César, et prouve une fois de plus combien le sens politique lui faisait défaut. Il y a dans sa manière d'envisager ces graves questions une naïveté honnête qui confond. Pourquoi rappeler Gabinius et Pison ? Parce que ce ne sont pas des gens de bien. Pourquoi proroger les pouvoirs de César ? Parce que c'est un grand homme. Il comprit plus tard, trop tard, son erreur et chercha à l'expliquer, sans y parvenir.

l. 14 Cicéron donna lui-même le nom de *Philippiques* à quatorze discours prononcés devant le sénat et devant le peuple contre Antoine (2), pendant les années 709 et 710. C'est le dernier monument de l'éloquence de Cicéron. Ces *Philippiques* ne ressemblent à celles de Démosthène que par le titre. *L'ennemi* que combat Cicéron n'est point un barbare, un étranger qui médite la conquête de la patrie ; c'est le lieutenant et l'instrument de César, un homme d'action sans scrupules, que les désor-

(1) Post reditum ad quirites,
Post reditum in senatu,
Prodo mo sua ad Pontifices,
De aruspicum responsis.

(2) *In Antonium orationes quatuordecim* (709-710). (45-44)

dres et l'anarchie de la république encouragent peu à peu à se promettre la succession de son maître. Dans cette période de confusion qui s'étendit de la mort de César au triumvirat, Cicéron fut l'âme du sénat. Toutes les résolutions qui furent prises, tous les décrets qui furent portés, c'est lui qui les inspira et les dirigea. C'est dire assez qu'il n'y eut ni unité ni suite dans la direction des affaires. Le sénat semblait avoir toute l'autorité comme autrefois ; mais la véritable force était dans les armées qui étaient nombreuses et obéissaient à différents chefs. Antoine en avait une, le jeune César en avait une autre. Décimus Brutus, Marcus Brutus et Cassius, les consuls Hirtius et Pansa commandaient aussi à des légions. Qu'importaient les décrets du Sénat, s'il n'avait pas la force de les faire exécuter ? A quoi bon déclarer Antoine ennemi de la république, si ses soldats lui restent fidèles et lui conservent une position redoutable ? Cicéron ne sut pas dominer cette situation ; et je ne sais s'il était possible de le faire.

La cause de la liberté et de la légalité était évidemment perdue : ses derniers défenseurs au dehors, Brutus et Cassius, étaient hésitants et n'avaient que des forces insuffisantes ; au dedans, les habiles se préparaient une défection lucrative. Ce sera l'honneur de Cicéron d'être resté fidèle à l'État, que tous s'apprétaient à trahir. On sait d'ailleurs qu'il expia par la mort sa courageuse résistance aux envahissements d'un Antoine, le plus méprisable des hommes. Mais quelle lecture affligeante que celle des Philippiques ! C'est bien en cette circonstance que Cicéron se payé de mots. Le sol se dérobe sous lui ; les déceptions se succèdent ; quelques succès sans importance sont bientôt suivis des symptômes les plus alarmants ;

l'orateur passe de la confiance au découragement; il loue les morts; il essaye de stimuler les vivants : les faits les plus ordinaires acquièrent tout à coup une importance capitale à ses yeux : comme dans une tempête les passagers interrogent avec angoisse les plus légères variations dans le temps. Des illusions naïves sur les événements et sur les hommes; une confiance absolue et bien mal récompensée en ce jeune César qui sut tromper tout le monde; et par-dessus tout une haine et un mépris inexprimables contre Antoine : voilà les sentiments et les idées qui remplissent ces discours. Ce sont les expansions éloqu岸tes des dernières craintes et des dernières espérances de Cicéron; c'est aussi le dernier monument de la liberté de la parole à Rome. La seconde Philippique, que Juvénal appelle divine, est le plus curieux modèle que nous ait laissé l'antiquité de l'invective personnelle.

Je crois avoir suffisamment indiqué les caractères généraux de l'éloquence de Cicéron. Elle nous semble aujourd'hui, il faut bien le reconnaître, un peu verbeuse. Et j'ose dire que nous avons tort. Un orateur moderne qui imiterait les procédés de Cicéron, fatiguerait et serait invité à hâter le pas : cela prouve seulement que nous sommes devenus plus économes de notre temps et insensibles aux belles constructions d'un art savant. Tels n'étaient point les anciens. Ils suivaient sans effort et avec un plaisir infini les développements magnifiques des idées les plus simples, présentées dans tout leur jour, avec la plus riche abondance de preuves, dans des termes choisis, élégants et harmonieux. Jamais préteur n'eût dit à un avocat comme les présidents de nos jours : au fait ! Le fait, c'était la cause tout entière, telle que la comprenait et voulait l'exposer l'orateur. Et que l'on ne s'ima-

gine pas pour cela, que ces longs plaidoyers, où le lieu commun tenait souvent un grande place, fussent sans action sur les âmes. Jamais l'éloquence ne remporta de plus beaux triomphes qu'à cette époque. A la suite de ces lentes et savantes périodes, de ces amplifications splendides, et à notre sens, oiseuses, il y avait des larmes, des acclamations, des enivrements populaires. C'est que l'orateur ne jetait pas dans son discours cinq ou six traits brillants, ou quelque mouvement imprévu destiné à un succès de surprise : dès les premiers mots il s'emparait doucement de l'esprit de l'auditeur, le menait sans crise violente, de déductions en déductions, l'échauffait insensiblement en lui présentant sans cesse et sous toutes ses faces une vérité qu'il voulait faire accepter, jusqu'à ce que de tous ces détails, de tous ces raisonnements, enchaînés les uns aux autres et se faisant mutuellement valoir, la conviction éclatât enfin irrésistible. Nul n'a possédé cet art à un plus haut degré que Cicéron; on peut même dire qu'il en a parfois abusé. Toutes les circonstances ne demandent pas cette abondance de langage et ce luxe d'arguments; mais il ne pouvait se résigner à laisser perdre pour ainsi dire l'opulence qu'il se sentait. Il parle souvent de ce *fleuve du discours* (*flumen orationis*) qui doit couler des lèvres de l'orateur; c'est bien l'image qui rend le mieux le caractère de son éloquence. Elle coule aisée, harmonieuse, riche, d'un mouvement uniforme, mais puissant par sa continuité. Cette lenteur méthodique n'avait rien de choquant alors : il arrivait souvent que la même cause était plaidée par deux, trois, quatre et jusqu'à six orateurs différents; et tous étaient écoutés avec le même intérêt. Parfois ils se partageaient entre eux les diverses parties du plaidoyer : l'un prenait l'exorde, l'autre la narration, un

troisième la confirmation, ou la péroraison. C'est cette partie dont Cicéron était ordinairement chargé. Il excellait à résumer les arguments, à les présenter condensés et sous une forme animée et dramatique.

Cependant, il y eut, même parmi ses contemporains, des critiques assez délicats pour lui reprocher ce qui leur semblait le plus grand des défauts, un manque d'atticisme. Tacite semble être de cet avis, mais Quintilien n'admet pas ce reproche. Cicéron y fut fort sensible, et il s'en défendit avec une grande chaleur. Lui, le disciple des Grecs, l'admirateur et le traducteur passionné de Démosthène, il ne serait pas un Attique ! L'atticisme serait donc la sécheresse, et pour tout dire, une sorte d'impuissance à produire une impression profonde sur la multitude !

Les Attiques représentés par M. Brutus, Licinius Calvus et Asinius Pollion, avaient raison : Cicéron n'est pas un Attique ; il avait tort de prétendre à ce titre. L'atticisme, ce charme indéfinissable qui émane de la sobriété sans sécheresse, d'un éclat tempéré qui n'éblouit point les yeux, d'une harmonie sans affectation, d'une mesure exacte et exquise en tout, il ne le possédait point. Il n'était pas non plus un Asiatique, c'est-à-dire, un parleur vulgaire et d'une abondance plate ou ampoulée (1). Son éloquence tient le milieu entre ces deux formes, et par là elle est éminemment romaine et originale. Cicéron est le premier des écrivains du siècle d'Auguste. Il les annonce ; Virgile et Horace se frayeront une route entre Pindare et Homère d'une part, c'est-à-dire, les purs génies grecs et les Alexandrins de l'autre. Cicéron placé entre l'atticisme

(1) *Ventosa et enormis eloquentia*, dit Pétrone. §

que nul Romain ne put jamais atteindre, et l'asiaticisme, qui était un défaut, représente excellemment ce tempérament sage qui est le caractère du génie romain.

§ VI.

PHILOSOPHIE DE CICÉRON.

La philosophie romaine avant Cicéron.

Cicéron est le premier des auteurs romains qui ait composé dans la langue nationale des ouvrages de philosophie. Il en est fier, mais il faut bien le reconnaître, il semble en même temps s'excuser d'avoir consacré à de telles occupations une partie de ses loisirs. Parmi ses contemporains, les uns ne pouvaient admettre en aucune façon qu'on s'adonnât à la philosophie; d'autres voulaient qu'on ne le fit qu'avec une certaine mesure, et sans y consacrer trop de temps et d'étude. D'autres enfin, méprisant les lettres latines, préféraient lire les ouvrages des Grecs sur ces matières; je ne parle pas de ceux qui trouvaient indigne d'un consulaire une étude aussi futile (1). « Aussi jusqu'à nos jours, dit Cicéron, la philosophie a été négligée, et n'a reçu des lettres latines aucune illustration. » Quant à lui, il est convaincu que si les Romains avaient voulu s'adonner à la philosophie, ils y auraient réussi aussi bien que les Grecs : n'ont-ils pas rivalisé heureusement avec ceux-ci dans la poésie et dans l'éloquence? C'est une illusion du patriotisme. Le goût des spéculations philosophiques, ou, pour mieux dire, l'amour de la philosophie pour elle-même était absolument étranger aux

(1) Cicér., *de Finibus*, I, 1.

Romains. C'étaient avant tout des hommes d'action et des esprits positifs. Tels ils restèrent pendant les six premiers siècles, incapables, je ne dis pas de résoudre, mais d'imaginer même un seul des problèmes qui sont l'objet de la philosophie. Ils n'eurent l'idée de cette science que le jour où des Grecs leur en parlèrent. Quand ils en connurent le but, quand ils virent ces étrangers, dont toute la vie se consumait dans une étude qui n'avait pas empêché la ruine de leur patrie, et ne leur rapportait rien à eux-mêmes qu'un maigre salaire payé à des oisifs par d'autres oisifs, ils méprisèrent ce qu'on leur fit connaître, et ceux qui le leur firent connaître. Voilà les vrais sentimens des contemporains de Caton le Censeur. Le Sénat, qui représente fidèlement alors l'opinion publique, chasse de Rome, en 593, les trois philosophes députés par Athènes, Carnéade, Diogène et Critolaüs. Au milieu du siècle suivant, il renouvelle la même expulsion. Nous verrons Domitien retourner sur ce point aux anciennes traditions de Rome républicaine. Il y eut donc à presque toutes les époques une sorte d'antipathie nationale contre la philosophie, et surtout contre les philosophes de profession : ceux-ci, pour la plupart exilés, pauvres, vivant de leur enseignement, n'étaient pas faits pour donner aux Romains une haute idée de la science qu'ils professaient. Mais il y eut toujours, chez les Romains, une certaine hypocrisie politique. Les sénateurs ne voulaient point que le peuple et la jeunesse s'adonnassent à des études qui absorbent toute l'activité intellectuelle, font aimer et rechercher le loisir, et produisent une certaine indifférence pour les choses de la vie réelle; mais ils comprirent bientôt aussi qu'il était interdit à un homme vraiment digne de ce nom, de rester absolument étranger à

une science si importante. Ils volaient donc au Sénat avec Caton le renvoi des philosophes grecs; mais, rentrés chez eux, ils se mettaient à lire Aristote, Platon, Épicure, Zénon. Ils interdisaient aux philosophes grecs l'enseignement public de la philosophie; mais ils les appelaient chez eux, se faisaient instruire par eux, les emmenaient avec eux dans leurs expéditions. Caton lui-même, cet implacable ennemi des Grecs, étudiait leur langue et leur philosophie. Quant à des hommes comme P. Scipion l'Africain, Lélius, Furius, des jurisconsultes comme Q. Elius Tubéron et Mucius Scévola, ils s'avouaient hautement les disciples des stoïciens Panétius et Diogène de Babylone. J'ai montré dans le poète Lucilius, leur contemporain, des ressouvenirs manifestes de la doctrine du Portique. Ce fut en effet le stoïcisme qui pénétra d'abord à Rome, et qui à toutes les époques exerça sur les Romains la plus profonde influence. Mais les autres doctrines ne tardèrent pas à s'introduire aussi à Rome, et y eurent des disciples. Après la prise d'Athènes par Sylla (667), les écrits d'Aristote furent apportés à Rome; Lucullus réunit une vaste bibliothèque, où étaient déposés les monuments de la philosophie grecque. En même temps, les Romains virent arriver dans leur ville les représentants des principales écoles de la Grèce. Il ne fut plus permis à un Romain lettré d'ignorer une science que tant de maîtres et d'ouvrages mettaient à la portée de tous. Aussi voyons-nous que parmi les contemporains de Cicéron, pas un seul ne resta étranger aux études philosophiques. Chacun d'eux s'attacha, suivant les tendances de son caractère, à telle ou telle secte; Lucullus à la nouvelle académie, ainsi que M. Junius Brutus et Varron. Lucrèce, Atticus, Cassius, Velléius, Torquatus, furent épicuriens. Les jurisconsultes

Q. Mucius Scévola, Servius Sulpicius Rufus, Tubéron, Caton, furent stoïciens. Il y eut même une sorte de pythagoricien, Nigidius Figulus, et un péripatéticien, M. Papius Pison.

Mais on se tromperait singulièrement, si l'on voyait dans ces personnages distingués des philosophes proprement dits. Pour eux, la philosophie était la marque d'une haute culture intellectuelle, une sorte de distinction ou de luxe qu'ils voulaient posséder, mais dont ils ne voulaient pas être les esclaves. C'était pour eux un magnifique domaine, qu'on est heureux de posséder, mais qu'on ne labore pas. De telles études leur plaisaient, mais à condition d'être une distraction, non un labeur. Ils les envisageaient surtout comme un utile auxiliaire pour l'éloquence, une source abondante de beaux développements; aussi réduisaient-ils volontiers toute la philosophie à la morale; et en cela ils suivaient l'exemple que leur donnaient leurs maîtres, les derniers héritiers des écoles de Platon, de Zénon et d'Épicure; ils exagéraient même cette tendance, en faisant prédominer dans l'étude même de la morale le côté pratique, les applications immédiates, en la bornant presque à n'être plus qu'un manuel à l'usage du citoyen et de l'homme. Même restreinte ainsi, la philosophie n'était jamais pour eux qu'un passe-temps. Ils s'y adonnaient particulièrement, quand l'exercice des devoirs de la vie publique leur était interdit; c'était alors la consolation et le refuge. Comment une science réduite à tenir si peu de place dans la vie et dans l'estime des Romains, aurait-elle inspiré des œuvres sérieuses et originales? Parmi les contemporains de Cicéron, un certain Amasinius, parfaitement inconnu d'ailleurs, composa un ouvrage sur l'Épicurisme, dont Cicéron

en parle qu'avec mépris. M. Brutus écrivit un traité *Sur la vertu*, qui n'était qu'une amplification oratoire comme le traité *Sur la gloire*, de Cicéron. Le docte Varron résuma les opinions des philosophes anciens sur le souverain bien. Aucun de ces ouvrages n'avait un caractère vraiment scientifique ; ils sont perdus pour nous.

Cicéron parut, et ne fit pas autrement que ses contemporains ; seulement il le fit avec plus d'éclat, dans un meilleur style ; et il toucha à un plus grand nombre de sujets. Dans sa jeunesse, il étudia la philosophie, parce qu'elle lui parut une puissante auxiliaire de l'éloquence ; mais il ne se résolut à composer des ouvrages philosophiques que dans les dernières années de sa vie, c'est-à-dire dans des circonstances où il ne pouvait trouver un autre emploi de ses loisirs. Il vit dans ce travail un passe-temps et une consolation ; il composa sur des matières philosophiques une suite de discours ou plaidoyers qu'il eût mieux aimé débiter au Forum, au Sénat, ou devant les tribunaux. Toutes ses préfaces sont pleines des plaintes les plus éloqu岸tes à ce sujet. Les misères du temps qu'un homme comme lui devait sentir plus vivement qu'aucun autre, les préoccupations douloureuses qui en étaient la suite, la nécessité de préparer son âme aux plus extrêmes périls : voilà la première origine des ouvrages philosophiques de Cicéron. Ce sont entre tous des ouvrages de circonstance. Inquiet, abattu, malade d'esprit, il va demander à la sagesse antique les remèdes de l'âme et la force dont il a besoin.

Dans sa jeunesse, il étudia d'abord l'épicurisme : tout Romain dépendait des premiers maîtres qui s'offraient à lui ; et il est certain que cette doctrine avait alors de fort nombreux représentants, puisque les premiers écrits

philosophiques des Romains, ceux d'Amasinius, de Catius, et le poëme de Lucrèce, sont des expositions de l'épicurisme. Cicéron fut l'élève de Phèdre et de Zénon, tous deux épicuriens. Plus tard Philon l'académicien, Antiochus d'Ascalon, et les stoïciens Diodote et Posidonius furent tour à tour ou simultanément ses instituteurs. A l'exemple de ses compatriotes, il ne s'attacha exclusivement à aucune secte, il fut éclectique. Cependant ses préférences furent pour la nouvelle Académie. La doctrine du probabilisme et du vraisemblable convenait parfaitement à un avocat. D'un autre côté, le stoïcisme, par son élévation morale, devait avoir prise sur une âme profondément honnête. De ce mélange de doctrines se compose ce qu'on est convenu d'appeler la philosophie de Cicéron (1). D'une originalité médiocre, elle avait cependant un grand prix aux yeux de ses contemporains : elle les instruisait en les forçant à réfléchir et à comparer les diverses solutions données, par les écoles anciennes, aux problèmes les plus importants de la destinée humaine, elle les charmait par les agréments et l'éloquence du style, et enfin elle les consolait, et entretenait dans leurs âmes les nobles sentiments et le courage qui fait mépriser les maux extérieurs. Combien d'œuvres plus savantes et plus profondes n'ont jamais eu et n'auront jamais cette salutaire influence ! Voici la liste de ses ouvrages.

6 Le premier en date est de l'année 700. C'est le traité sur la République (2), ou sur le gouvernement, en six

(1) Pour plus de détails, consulter Becker, *Histoire de la Philosophie*, t. IV, et les mémoires de Gautier de Sibert (*Acad. des Inscriptions*, t. XLI, XLIII et XLVI).

(2) *De republica libri sex ad Atticum* (a. u. 700).

livres, adressé à Atticus. C'est un dialogue dont les interlocuteurs sont le jeune Scipion, Lélius, Manilius Philus, Tubéron, Mucius Scévola, C. Fannius, conversant ensemble vers l'année 625 sur la constitution et le gouvernement de la République, quelques années avant la grande révolution essayée par les Gracques. Jusqu'en 1814, on ne connaissait de cet important ouvrage que la conclusion conservée par Macrobe sous le titre de *Songe de Scipion*, et quelques passages fort courts cités par saint Augustin, Lactance et des grammairiens. Le savant Angelo Mai découvrit sur un manuscrit palimpseste des commentaires de saint Augustin sur les psaumes, une partie du texte effacé du traité de la République. Malgré ces restitutions, l'ouvrage est encore bien défectueux : des livres entiers sont si mutilés que c'est à peine si l'on peut reconnaître le plan complet de l'ouvrage. Les contemporains, l'antiquité tout entière, les Pères de l'Église eux-mêmes en faisaient le plus grand cas ; Cicéron n'en parle qu'avec une prédilection marquée ; il n'est pas loin de croire avec ses amis et ses flatteurs qu'il a enfin réussi à surpasser les Grecs, et que sa République est bien supérieure à celle de Platon et au traité d'Aristote sur la politique. C'est là une illusion naïve. Ce qui faisait aux yeux des contemporains de Cicéron et de Cicéron lui-même le mérite supérieur de cet ouvrage est justement ce qui en fait la faiblesse. On s'imaginait qu'un Romain devait écrire beaucoup mieux sur un tel sujet qu'un Grec, parce que Rome était plus puissante que n'avait jamais été Athènes. Cicéron en particulier, Cicéron qui avait été consul, ne devait-il pas avoir des lumières particulières, fruit de l'expérience qui manquait absolument à Platon et à

Aristote? Enfin on se disait : La république de Platon est une utopie ; le sens du réel manque absolument à ces rêveurs de la Grèce ; la politique d'Aristote est une sèche analyse des diverses formes de gouvernement. Combien ces deux ouvrages pâlisent auprès de la République de Cicéron, qui est à la fois philosophique et didactique, qui unit dans une sage proportion l'idéal qui existe seul chez Platon, et le réel qui existe seul chez Aristote ! — On retrouve en effet dans Cicéron la fameuse théorie platonicienne de la justice, sur laquelle est fondé tout le traité de la république ; mais le philosophe latin a réduit le principe fécond à un développement oratoire. Chez lui, aussi, on retrouve le songe d'Herr l'Arménien, cette vision éclatante des merveilles de l'autre vie ; mais combien l'horizon s'est rétréci ! Le songe de Scipion, un des morceaux les plus parfaits qu'ait écrits Cicéron, est un hors-d'œuvre imité du grec et habillé à la romaine. Quant à Aristote, il n'est pas difficile non plus de signaler les nombreux emprunts que Cicéron lui a faits. La description des trois formes de constitutions pures, la démocratie, l'aristocratie, la royauté ; l'analyse des constitutions mélangées, les principes propres à chacune des formes de gouvernement, et enfin la théorie de l'esclavage, ne lui appartiennent pas en propre. Ainsi et la partie dogmatique et la partie technique sont des imitations de la Grèce. Mais ce qui faisait aux yeux des contemporains l'originalité et la supériorité de l'ouvrage, c'est la place considérable qu'y tenait Rome. Cicéron en effet avait pris comme idéal de tout gouvernement la constitution romaine, non point telle qu'elle existait de son temps, déjà altérée dans son principe ; et penchant visiblement vers une monarchie

militaire, mais telle que l'avaient établie les Catons, les Scipions, les Fabius : elle lui apparaissait comme un heureux mélange des trois formes de gouvernement, l'aristocratique, le démocratique, le monarchique. Les consuls représentaient la monarchie, tempérée par la courte durée des fonctions ; le sénat représentait l'aristocratie, et le peuple représentait la démocratie. Les pouvoirs et les attributions des trois ordres étaient si sagement définis ; il y avait un équilibre si heureux entre ces forces différentes et non contraires, que Cicéron s'abstenait de chercher la république idéale qu'avait imaginée Platon, et il avait sur Aristote cette supériorité qu'il pouvait conclure en disant : J'ai trouvé la forme de gouvernement la plus parfaite, ce que le Stagyrite n'eût jamais osé faire. Voilà ce qui constitue l'originalité de ce traité. C'est une œuvre essentiellement romaine ; et il n'est pas étonnant qu'elle ait excité une telle admiration. La légitimité des conquêtes de Rome démontrée à des Romains, l'éloge des institutions nationales, la glorification des traditions de la patrie, tout cela était bien fait pour plaire à des contemporains. Peut-être ne serait-il pas difficile de montrer que, même conçu ainsi, cet ouvrage se rapproche singulièrement de celui de Polybe, esprit philosophique et pratique à la fois, et qui, lui aussi, a pris pour point de départ de son histoire universelle la constitution romaine.

concernant
induite Le traité *sur les Lois*, qui parut vraisemblablement en 702, au moment où Cicéron venait d'être nommé augure, peut être considéré comme le complément du traité *sur la République*. Il présente les mêmes qualités et les mêmes défauts que ce dernier. Ce n'est ni un ouvrage purement philosophique, ni un ouvrage de pure jurisprudence,

mais une sorte de compromis entre la spéculation et la pratique. Dans le premier livre, visiblement inspiré de Platon, et probablement aussi du traité spécial de Chryssippe sur *la Loi* (*περὶ νόμου*), Cicéron démontre avec une grande élévation de pensée et de style l'existence d'une loi universelle, éternelle, immuable, conforme à la raison divine et se confondant avec elle. C'est elle qui constitue le droit naturel, antérieur et supérieur au droit positif; elle existait avant qu'aucune loi eût été écrite, avant qu'aucune cité eût été fondée. Après cette belle entrée en matière, Cicéron abandonne la métaphysique du droit, et passe à l'examen des lois *positives*; le publiciste succède au philosophe. Mais il s'en faut qu'il recherche dans l'étude des lois les applications aux diverses formes de gouvernement, comme l'a fait Montesquieu. De même qu'il n'y avait à ses yeux d'autre république que la république romaine, il semble qu'il n'y ait d'autres lois que les lois de Rome. Du premier coup il a rencontré la législation la plus parfaite; il ne se donne même pas la peine de démontrer l'excellence de ces lois par leur rapport étroit avec la loi universelle: il se borne à une sèche énumération des textes, qui n'a pas même le mérite d'offrir un ordre méthodique et rationnel. Les lois qui attirent surtout son attention sont celles qui règlent les détails et l'ordonnance du culte. Comment a-t-il pu voir, dans ces règlements de police inspirés par un formalisme étroit et une politique menteuse, une émanation directe de la loi universelle? De telles chutes ne sont pas rares chez Cicéron: celle-ci en particulier s'explique tout naturellement par sa promotion à l'augurat. Il a voulu paraître aux yeux de ses contemporains profondément versé dans la connaissance des choses de la religion, et bien digne

du dépôt sacré qui lui était confié. Tout le second livre est consacré à cet inventaire aride. Le troisième livre, défiguré par quelques lacunes, est consacré à la politique. Cicéron y examine la nature et l'organisation du pouvoir, le caractère des diverses fonctions de l'État, l'antagonisme salutaire, qui doit exister entre les forces qui le constituent. Ces questions d'un intérêt général si vif, puisqu'elles touchent directement au problème de la liberté politique, avaient une importance considérable et une sorte d'actualité pour les contemporains de Cicéron. Quelle devait être la part de l'aristocratie ou du sénat, et celle du peuple dans le gouvernement de la république ? Le temps n'était pas éloigné où César devait trancher la question. Tous les esprits avisés prévoyaient une catastrophe ; on s'efforçait de consolider l'autorité du sénat et des lois pour opposer au flot démocratique une barrière plus forte. Quintus, le frère de Cicéron, représente, dans la discussion relative à cette grave question, l'obstination et la morgue patriciennes. Il va même jusqu'à combattre l'institution du tribunat qu'il déclare impolitique et dangereuse. Cicéron, sans accepter entièrement les opinions de son frère, reconnaît cependant les périls qu'une telle magistrature peut offrir pour le maintien de la paix et de la liberté ; mais il montre aussi qu'il n'est pas fort difficile de tromper le peuple, et de briser ainsi entre les mains des tribuns une arme redoutable. Il conseille de le faire ; il croit la chose juste et utile. Que dut-il penser plus tard, quand il vit César mettre en pratique, pour détruire la constitution de l'État, une théorie qu'il croyait faite pour le sauver ?

Nous ne possédons que les trois premiers livres du traité *des Lois* : il y en avait probablement six. Le qua-

trième était consacré à l'examen du droit politique, le cinquième au droit criminel, le sixième au droit civil. Ces livres sont perdus. On doit d'autant plus le regretter qu'aucun autre ouvrage de Cicéron sur des matières analogues ne peut les remplacer pour nous.

N'oublions pas que les traités *de la République et des Lois* furent écrits à une époque où la constitution romaine était encore debout, avant la guerre civile et la ruine de l'antique liberté. Cette circonstance explique le caractère des deux ouvrages : ils sont à la fois théoriques et pratiques, je dirai même techniques. Quand la révolution sera consommée, l'élément spéculatif dominera dans la philosophie de Cicéron, on devine bien pourquoi. La réalité de la vie publique lui échappant, il se réfugie dans la contemplation.

2 Le premier en date de ces ouvrages philosophiques de la seconde période de sa vie est celui qu'on désigne sous le titre des *Académiques* (*Academica*) (1). On peut le considérer comme l'introduction naturelle aux ouvrages qui suivent. En effet, la philosophie de Cicéron, n'ayant rien d'original, devait emprunter aux principaux systèmes des Grecs les éléments souvent contradictoires qui la constituent. Cicéron n'est ni un péripatéticien ni un académicien ; il appartient plutôt à la nouvelle Académie. C'était la plus récente des doctrines philosophiques, mais non la plus considérable, il s'en faut de tout. Cependant c'était celle qui du temps de Cicéron jouissait, parmi les Romains, de la plus haute considération. Le scepticisme modéré qui la caractérisait, cette théorie du vraisemblable érigée en criterium absolu ;

1) *Academica*, et quelquefois *Academicæ quaestiones*, 708.

cette tendance des nouveaux académiciens à exposer et à réfuter les unes par les autres les opinions des diverses écoles; les ressources qu'un tel système offrait à l'art oratoire : voilà ce qui détermina les préférences de Cicéron. Il est en effet bien plus intéressant comme historien de la philosophie que comme philosophe, et en cela il ressemble fort à ses maîtres de la nouvelle Académie. L'ouvrage que nous possédons sous le titre de *Academica* se compose de deux livres : il y en eut deux éditions, l'une en deux livres, l'autre en quatre; nous avons conservé le premier livre de la seconde édition, et le second de la première. C'est un résumé de l'histoire de la philosophie grecque depuis Socrate jusqu'aux représentants de l'ancienne Académie, résumé présenté par le docte Varron. Cicéron prend ensuite la parole et expose la doctrine de la nouvelle Académie; enfin Lucullus établit les différences qui séparent la nouvelle Académie de l'ancienne. C'est dans cet ouvrage que Cicéron se déclare en philosophie ce qu'il sera toujours, un homme qui ne dit jamais : *Je suis certain, mais je crois (opinator)*. Il ne porta que trop souvent la même indécision dans les actes de sa vie politique.

L'année même qui suivit la mort de Caton à Utique, Cicéron écrivit et adressa à Brutus, neveu de Caton, le traité qui a pour titre : *Des vrais biens et des vrais maux*. Il traduisit, par le mot *De Finibus* (1), le titre grec de l'ouvrage de Chrysippe sur le même sujet (*περι τελων*). Ce problème du souverain bien, retourné en tous sens par les écoles de l'antiquité, était la pierre de touche de chacune d'elles. En quoi l'homme doit-il faire consister le vrai

(1) *De Finibus bonorum et malorum libri quinque*, 709.

bien? Est-ce dans la volupté? dans l'absence de la douleur, dans la jouissance de la vie sous le gouvernement de la vertu, dans la vertu seule? Toutes ces solutions avaient été données et d'autres encore qui, moins radicales, essayaient d'accorder ensemble la volupté et la vertu. Suivant que l'on adoptait telle ou telle doctrine, on était dans la conduite de la vie l'homme du plaisir, l'homme du devoir austère et rigoureux, ou l'homme des tempéraments, qui s'accommode aux circonstances, ne rompt en visière avec personne, et, sans cesser d'être honnête, peut s'entendre jusqu'à un certain point avec ceux qui ne le sont pas. Il y avait alors à Rome des représentants de chacune de ces opinions, et la plupart d'entre eux se montrèrent dans la pratique fidèles à leurs théories. Le Traité de Cicéron, qui est l'exposition complète et la discussion des doctrines d'Épicure, de Zénon, des péripatéticiens et de l'ancienne Académie, devait donc être d'un intérêt bien vit pour ses contemporains. Les personnages mêmes qu'il met en scène, Manlius Torquatus, Caton, Atticus, Papius Piso, et qui exposent le système de philosophie adopté par chacun d'eux, donnaient la vie pour ainsi dire à ces doctrines. Dans le premier livre, Manlius Torquatus développe les principes de l'épicurisme, c'est-à-dire la théorie de la volupté considérée comme le souverain bien. C'est un plaidoyer ingénieux, mais fort incomplet et sans profondeur. Il est réfuté dans le second livre par un autre plaidoyer de Cicéron. L'épicurisme est la seule doctrine que Cicéron n'ait jamais voulu admettre dans son éclectisme universel; et cependant il fut l'ami du plus remarquable épicurien de ce temps-là, Atticus. Au troisième livre, c'est Caton qui expose la doctrine stoïcienne. Ce livre est le

*la question de
l'existence bien*

plus beau et le plus solide de tout l'ouvrage. Cicéron eut toujours pour le stoïcisme une sympathie secrète dont il ne put se défendre. Il raila plus d'une fois les excès de l'orgueilleuse doctrine; mais il comprenait bien que seule elle faisait les grands citoyens et les gens véritablement honnêtes. Il la réfute dans le quatrième livre, mais faiblement, en lui contestant l'originalité de ses principes, qu'il prétend empruntés aux socratiques. Le cinquième livre est consacré à l'exposition de la doctrine de l'ancienne Académie.

5 Les *Tusculanes* (1) sont de l'année 709. César est maître de la république, Caton vient de se donner la mort; il n'y a plus de liberté. Le dictateur est humain, clément envers ses ennemis; mais il sait leur faire comprendre que, lui vivant, ils ne seront rien dans l'État que ce qu'il lui plaira. Cicéron vient de composer l'*Éloge de Caton*, ouvrage perdu pour nous; César y a répondu par un *Anti-Caton*, pamphlet méprisant envers un mort illustre, sorte de leçon donnée à ses adversaires qui voudraient exalter aux dépens du dictateur celui qui n'a pu s'opposer à ses desseins. Cicéron, dégoûté du spectacle qu'offre Rome, où César ne rencontre plus un seul opposant, s'est retiré dans sa maison de campagne de Tusculum, et il essaye d'oublier que la vie publique lui est interdite, en s'adonnant à l'étude de la philosophie. Les sujets de ses méditations sont en rapport avec l'état de son âme. Qu'est-ce que la mort? qu'est-ce que la douleur? Y a-t-il un moyen d'alléger les afflictions de l'esprit? Qu'est-ce que les passions? Et comment le sage doit-il se conduire avec ces ennemis de son repos? Enfin qu'est-ce que la vertu? Et suffit-elle pour vivre heureux? Voilà les ques-

(1) *Tusculanarum quæstionum ad M. Brutum libri quinque*, 709.

tions qu'il traite dans les *Tusculanes*. Il le fait avec son abondance et son éloquence ordinaires; mais il y a bien peu d'originalité dans l'exposition et dans les arguments. On sent d'ailleurs la réelle impuissance du citoyen à se contenter de ces entretiens avec soi-même. Évidemment son esprit est à Rome; et toute la philosophie qu'il étale n'est pour lui qu'un pis-aller. Cependant il sent bien que le moment est venu de se préparer à supporter en homme les épreuves qui semblent réservées aux derniers amis de la liberté. Aussi c'est au stoïcisme qu'il va demander ses virils enseignements.

3 Le traité de la *Nature des Dieux* (1), bien que plus dogmatique, offre le même caractère. Il fut écrit en 710, fort peu de temps avant la mort de César, et adressé à M. Brutus. Cicéron met successivement en scène un épicurien, Velleius; un stoïcien, Balbus; et un académicien, Cotta, qui exposent et discutent les opinions des anciens philosophes sur les dieux et sur la Providence. L'athéisme déguisé d'Épicure est réfuté assez vivement par Cotta, qui semble ici servir de prête-nom à Cicéron. C'est aussi Cotta qui bat en brèche les arguments des stoïciens sur la Providence; malheureusement une partie de sa dissertation est perdue pour nous. On s'étonnera peut-être que Cicéron n'ait point pris la parole dans le débat. S'il repousse avec Cotta la doctrine d'Épicure, faut-il croire qu'il repousse aussi l'opinion stoïcienne si profondément religieuse? Sur cette grave question, s'est-il, comme les académiciens, arrêté à un probabilisme vague? Ses admirateurs déclarés ne le croient point, et prétendent que sur ce point il était fort éloigné du scepticisme. C'est là

(1) *De natura Deorum libri tres.*

en effet une opinion assez probable, dirons-nous à notre tour. Mais, ce qui importe, c'est de constater l'extrême discrétion de son attitude, qui correspond si bien avec l'incertitude et le vague de ses convictions. Cicéron est persuadé que la croyance à l'existence des dieux et à leur action sur le monde doit exercer une profonde influence sur la vie; qu'elle est d'une importance fondamentale pour le gouvernement de la cité. Donc il faut la maintenir parmi le peuple. C'est le politique et l'augure qui parlent. Il ne trouve pas les arguments des stoïciens bien concluants, et il les réfute par Cotta. C'est l'académicien qui parle. Enfin, il incline fort à croire que les dieux existent, et qu'ils gouvernent le monde; il le croit, parce que c'est là une opinion commune à tous les peuples; et que cet accord universel équivaut pour lui à une loi de la nature (*consensus omnium populorum lex naturæ putanda est*). Quant à la pluralité des dieux, bien qu'il ne s'exprime pas catégoriquement sur ce point, il est évident qu'il n'y croit pas, ou du moins qu'il réduit comme les stoïciens les dieux à n'être pour ainsi dire que des émanations du Dieu unique. Celui-ci, il le conçoit comme un esprit libre et sans mélange d'élément mortel, percevant et mouvant tout, et doué lui-même d'un éternel mouvement.

Il n'épargne pas les fables grossières du polythéisme gréco-romain; il raille et condamne les légendes immorales communes à tous les peuples. C'est cette partie du livre de Cicéron (livre III) qui charmait surtout les philosophes du dix-huitième siècle. Il n'était pas difficile de tourner en ridicule la religion populaire; on peut même dire qu'au temps de Cicéron cela était devenu un lieu commun philosophique. Les uns, en repoussant avec mé-

pris ces fables grossières, repoussaient aussi toute croyance; les autres adoptaient la doctrine stoïcienne. Cicéron ne la trouve point inattaquable; mais l'existence des dieux est nécessaire; tous les peuples y croient; il y croira donc aussi. Il raisonne à peu près de la même manière sur l'immortalité de l'âme, et dirait volontiers avec Platon auquel il emprunte la plupart de ses arguments : « C'est un beau risque à courir et une belle espérance. Il faut s'en enchanter soi-même. »

2. Il est beaucoup plus explicite sur la foi que mérite la *divination* (1). L'ouvrage qui porte ce titre est le plus original qu'il ait écrit. Bien qu'il y discute les opinions des stoïciens, on sent qu'il est ici sur son terrain, qu'il a vu fonctionner sous ses yeux la religion romaine, qu'il a été augure, et qu'il sait ce qu'il faut croire des révélations divines. Cet ouvrage, ainsi que le troisième livre de *de la Nature des Dieux*, ont été le grand arsenal où les chrétiens puisaient des arguments contre le polythéisme.

Il est à peu près impossible de déterminer le caractère et la portée de l'ouvrage incomplet que nous possédons sous le titre de : *Sur le Destin (de Fato)*. Les petits traités *sur la Vieillesse et sur l'Amitié* (2), adressés à Atticus, sont pleins de grâce et de douceur. Le choix des sujets convenait parfaitement à la portée philosophique de l'esprit de Cicéron : ce sont deux plaidoyers, dont le premier est fort ingénieux et le second plein d'agrément et même d'éloquence. Les *Paradoxes des stoïciens* (3) sont un exer-

(1) *De Divinatione libri duo*, 710.

(2) *Cato major, sive de Senectute, Lælius sive de Amicitia*, 710.

(3) *Paradoxa stoicorum sex*.

cice de casuistique oratoire, d'une médiocre valeur.

3. Le dernier en date de ces écrits philosophiques est le *Traité des devoirs* (1), qui parut en 710, après la mort de César. Il est adressé par Cicéron à son fils Marcus, qui étudiait alors la philosophie à Athènes sous la direction de Cratippe. Le premier livre traite de l'honnête, le second de l'utile, le troisième de la comparaison entre l'honnête et l'utile. Le fond de l'ouvrage et les divisions sont empruntés à Panétius le stoïcien, auteur d'un *Traité sur le devoir* (περι τοῦ καθήκοντος). Il ne faut pas demander à Cicéron, même dans les questions de morale où il est le plus affirmatif, des recherches profondes sur les premiers principes et une rigueur scientifique. Cicéron est un esprit pratique; son livre est un recueil de préceptes excellents, adressés à son fils. Il veut en faire un bon citoyen romain, le préparer à l'accomplissement des devoirs qui constituent cette vertu de l'homme du monde qui n'a rien d'excessif et d'absolu. De là, les tempéraments nécessaires entre l'inflexibilité stoïcienne et le péripatétisme beaucoup plus conciliant. Un critique allemand, Garve, a fort bien résumé les principaux caractères de cette philosophie morale. Je lui emprunte le passage suivant cité par Schœll :

« Lorsque l'auteur n'examine pas la nature morale de l'homme en général, mais qu'il explique seulement les devoirs que lui impose la société, on s'aperçoit qu'il a parfaitement compris la philosophie de son maître; il l'expose avec la plus grande clarté, et, nous n'en doutons pas, il l'a enrichie de ses propres découvertes. Mais, dans les recherches purement théoriques, dans le développe-

(1) *De officiis libri tres*, 710.

ment des notions abstraites, lorsqu'il est question de découvrir les parties simples de certaines qualités morales ou de résoudre certaines difficultés qui se présentent, Cicéron ne réussit pas à être clair lorsqu'il copie; et, quand il vole de ses propres ailes, ses idées ne pénètrent pas bien avant, mais restent attachées à la superficie. Parle-t-il de la nature de la bienfaisance, du *decorum*, et des règles du bon ton, de la société et de la manière de s'y conduire, des moyens de se faire aimer et respecter? Il est instructif par sa clarté et sa précision, il est intéressant par la vérité de ce qu'il dit, et même par les idées nouvelles qu'on croit y apercevoir. Mais les doctrines de la vertu parfaite et imparfaite (1), du double *decorum* (2) et du bon ordre (3), la démonstration de la proposition qui dit que la vertu sociale est la première de toutes les vertus, démonstration fondée sur l'idée de la sagesse (4), et surtout la théorie des collisions, qui remplit tout le troisième livre, ne sont ni si clairement exprimées ni si bien développées. La situation politique dans laquelle Cicéron se trouvait, et qui, jusqu'à un certain point, ressemblait à celle où avaient été placés les plus anciens philosophes de la Grèce, donne un caractère particulier à sa morale. Les individus qu'elle a en vue sont presque toujours les hommes de la haute classe, destinés à prendre part à l'administration de l'État. Sa morale descend-elle à une autre classe? c'est tout au plus celle des hommes qui s'occupent de l'instruction et des sciences. Les autres classes de la société y trouvent, il

(1) *De officiis*, I, 3.

(2) I, 27.

(3) *εὐταξία*, I, 40,

(4) I, 45.

est vrai, les préceptes généraux de la vertu qui sont communs à tous les hommes, parce qu'ils ont tous la même nature; mais elles y chercheraient en vain l'application de ces règles aux circonstances où elles sont placées; en revanche, elles y liront beaucoup de préceptes dont elles n'auront jamais occasion de faire usage.

« Chose singulière! tandis que les constitutions des anciennes républiques abaissaient l'orgueil politique, en faisant dépendre la grandeur de la faveur populaire, les préjugés du monde ancien nourrissaient l'orgueil philosophique en n'accordant le privilège de l'instruction qu'aux hommes que leur naissance ou leur fortune destinaient à gouverner leurs semblables. C'est par une suite de cette manière de voir que les préceptes moraux de Cicéron dégénèrent si souvent en maximes de politique. Ainsi, lorsqu'il prescrit des bornes à la curiosité, c'est afin qu'elle n'empêche pas de se livrer aux affaires politiques; ainsi il recommande avant tout cette espèce de justice qu'exercent les administrateurs par leur impartialité et leur désintéressement; et il blâme surtout les injustices qui sont commises par ceux qui se trouvent à la tête des armées et des gouvernements. C'est pour la même raison qu'il s'étend si longuement sur les moyens de se rendre agréable au peuple, sur l'éloquence, comme frayant le chemin des honneurs, sur les droits de la guerre; c'est pour cela que l'amour du peuple et l'honneur lui paraissent des choses de la plus haute utilité, c'est pour cela que ses exemples sont tous tirés de l'histoire politique.

« Enfin cette manière de voir est la cause de la grande inégalité qui se trouve dans le développement que Cicéron donne aux différentes espèces de devoirs. Ceux par

lesquels l'homme perfectionne sa nature morale ou son état extérieur ne sont que brièvement indiqués. La vie domestique n'est prise en considération qu'autant qu'elle forme le passage à la vie civile et qu'elle sert de base à la vie sociale. Les devoirs de la religion sont entièrement passés sous silence. Les rapports seuls que présente la société civile sont regardés comme importants : quelques-uns sont traités avec un détail qui appartient plutôt à la science politique. »

Les autres ouvrages philosophiques de Cicéron ne nous sont point parvenus. Nous ne possédons qu'un fragment du *Timée* (*Timæus, seu de Universo*), imitation de Platon. Les traités de *la Gloire* (*de Gloria libri duo ad Atticum*), l'*OEconomique*, traduction de Xénophon, le *Protagoras*, traduction de Platon, l'*Éloge de Caton* (*Laus Catonis*), composé après la mort de celui-ci à Utique en 708 ; un autre éloge de Porcia, fille de Caton ; un livre sur la *Philosophie* (*de Philosophia liber ad Hortensium*, année 708) ; une *Consolation* (*Consolatio, sive de minuendo luctu*) que Cicéron s'adressa à lui-même après la mort de sa fille Tullia, ont péri pour nous. Probablement d'autres encore ont subi le même sort, dont nous ne connaissons pas même les titres.

Bien que je n'aie pu m'étendre longuement sur cette partie des œuvres de Cicéron, je crois en avoir assez dit pour bien en déterminer le caractère. Cicéron n'est pas un philosophe ; c'est un Romain qui, d'après les philosophes grecs, compose sur certaines questions des écrits clairs, élégants et même éloquentes. Il s'adonne à cette étude dans les loisirs forcés que lui créent les misères du temps ; il y trouve une distraction à ses tristes pensées et une consolation. Il se flatte aussi de disputer aux Grecs la

victoire en ce genre, comme il l'avait fait pour l'éloquence, et de donner à sa patrie une littérature philosophique qui lui manquait. Nous avons vu combien l'originalité lui fait défaut, et, ce qui est plus grave, combien il s'en souciait peu. On ne peut guère douter qu'il ne se crût supérieur à la plupart des Grecs qu'il imitait, si l'on en excepte Platon. Et il est fort probable qu'il leur était en effet supérieur sous le rapport du style, de l'élégance et de l'abondance. Peut-être même a-t-il été convaincu que le bon sens pratique, dont il était doué au plus haut point, faisait de lui un philosophe bien plus remarquable et plus utile à ses contemporains que les Zénon et les Épicure. Il semble avouer cette prétention dans le traité *des Devoirs*, son dernier ouvrage. Et il ne serait pas étonnant que les contemporains pour lesquels il écrivait eussent partagé cette illusion. La philosophie de Cicéron devait en effet être à leurs yeux la vraie philosophie, celle qui seule convenait à des Romains. Nous savons tout ce qu'il y a d'étroit et de borné dans ce point de vue. Mais il est un mérite qu'on ne peut refuser à Cicéron : il est pour nous une des sources les plus précieuses pour l'histoire de la philosophie, grâce à la rareté extrême des ouvrages conservés. Ajoutons aussi qu'il a porté dans la composition de ses écrits les admirables qualités de son esprit et de son style. Il n'a point la grâce souveraine de Platon, il ne peut lui être comparé dans la forme du dialogue ; car Cicéron ne peut converser, il faut qu'il plaide : mais chez qui trouverait-on plus de clarté, d'élégance, d'éclat et de mouvement ?

§ VII.

LES LETTRES DE CICÉRON.

La correspondance de Cicéron est une des sources les plus précieuses pour l'histoire si intéressante des derniers temps de la république. Nous ne possédons en effet, sur cette période, que des documents fort incomplets et souvent inexacts. Nous avons perdu Tite-Live, Salluste, Asinius Pollion, les Mémoires d'Auguste, et bien d'autres écrits rédigés par des hommes qui furent témoins ou acteurs dans les événements qu'ils rapportaient. Perte regrettable assurément, mais si la correspondance de Cicéron nous était parvenue entière, elle remplacerait les documents qui nous manquent. Nous n'en possédons que le quart, environ mille lettres écrites par Cicéron lui-même ou par ses correspondants. Ceux-ci, personnages politiques mêlés aux événements, ou les suivant avec intérêt et perspicacité, comme Atticus, seraient pour nous des témoins d'une autorité bien plus sûre que Tite-Live lui-même, et à plus forte raison Auguste. Telle qu'elle est cependant, cette correspondance jette la plus vive lumière sur cette époque si agitée. Il ne nous appartient pas d'en présenter le tableau : nous nous bornerons à indiquer le caractère général des lettres qui s'y rapportent.

Le recueil des Lettres de Cicéron est le plus ancien qui nous soit parvenu, mais ce n'est pas le premier qui ait été publié. Caton le Censeur avait publié les lettres qu'il adressait à son fils. Mummius en avait écrit du siège de Corinthe à ses amis ; c'étaient des lettres enjouées, spi-

rituelles, qu'on se communiquait et qui étaient encore lues cent ans plus tard. Enfin C. Gracchus et sa mère, la fameuse Cornélie, avaient aussi publié des recueils de lettres. Il n'est donc pas étonnant que celles de Cicéron aient été réunies. Elles ne parurent qu'après sa mort, il est vrai, mais nous ne pouvons douter que de son vivant il n'eût songé lui-même à les livrer au public. Il dit à Atticus : « Il n'y a point de recueil de mes lettres, mais Tiron en a à peu près soixante et dix, et l'on en prendra quelques-unes chez vous. Il faut ensuite que je les revoie, que je les corrige, et l'on pourra alors les publier (1). » Ce petit nombre de soixante-dix nous autorise à penser que Cicéron faisait un choix parmi les lettres qu'il voulait livrer à la publicité, et qu'il en retranchait celles qui avaient un caractère intime et tout à fait confidentiel. Il importe de se faire une idée exacte de ce qu'était alors le commerce épistolaire. Les Romains de ce temps avaient comme nous des intérêts, des affections, des préoccupations de la vie domestique ; les lettres dans lesquelles ils traitaient des questions de ce genre n'étaient évidemment pas destinées à la publicité. Atticus, qui fut le principal éditeur des œuvres de Cicéron, publia même les lettres qui avaient ce caractère (2) ; et il est permis de supposer qu'il supprima plus d'une lettre politique qui l'eût compromis aux yeux de ceux qui avaient fait ou laissé périr Cicéron. Quant aux lettres qui traitaient des affaires publiques, bien qu'adressées à un seul homme, elles étaient le plus souvent écrites pour

(1) Voir Boissier, *Recherches sur la manière dont furent recueillies et publiées les lettres de Cicéron*. Paris-Durand, 1861.

(2) Ces lettres dont Cicéron disait : « Elles sont si pleines de mystère que je ne les confierais pas même à la main d'un secrétaire. »

être communiquées à d'autres ; on en tirait des copies ; le nombre de ces copies s'augmentant, on pouvait les considérer comme ayant été publiées, lors même que l'auteur n'en eût point eu l'intention formelle. Qu'on songe aux intrigues si compliquées qui se tramaient alors au Sénat, au Forum, devant les tribunaux, dans les provinces, à ce duel qui se prépara si longuement entre Pompée et César, puis entre les républicains et Antoine, enfin entre Antoine et Octave : quel citoyen pouvait rester indifférent dans cette mêlée de passions, d'intérêts, où le sort de la république et des particuliers était chaque jour mis en question ? Une démarche de Pompée, un pas en avant fait par César, le long débat dans le Sénat sur la prolongation des pouvoirs des deux adversaires, les émeutes du Forum excitées par les tribuns favorables ou hostiles à César, les procès politiques suscités de part et d'autre : tous ces événements, qui se présentaient chaque jour, donnaient une occasion toute naturelle aux hommes politiques d'exprimer, dans une lettre qui était lue et commentée par tout le monde, leurs opinions et leurs sentiments sur les personnes et sur les choses. Ces lettres étaient de véritables manifestes politiques. J'en ferais volontiers une classe à part. Enfin il y en avait d'autres qui étaient à la fois intimes et politiques : ce sont celles que les absents de Rome écrivaient à leurs amis, et celles qu'ils en recevaient. La plus grande partie de la correspondance de Cicéron se compose des lettres qu'il écrit pendant son exil et son proconsulat en Cilicie, autre exil, et de celles qu'il se fait écrire pour se tenir au courant des événements de chaque jour.

Voici comment les éditeurs anciens ont rangé les lettres de Cicéron et de ses amis.

Un premier recueil comprend les lettres à Atticus (1). Il se compose de seize livres. A part neuf lettres antérieures au consulat de Cicéron, elles sont toutes postérieures à l'année 693, et vont jusqu'à l'année 710. — C'est Atticus lui-même qui les publia, ou plutôt qui en prépara la publication, laquelle selon toute probabilité n'eut lieu qu'après sa mort en 721. C'est sans doute le même esprit de prudence qui décida cet habile personnage à ne pas insérer une seule de ses lettres dans le recueil. Cicéron loue souvent son ami de la noblesse et de la fierté de ses sentiments patriotiques : Atticus aima mieux que la postérité crût Cicéron sur parole que de laisser subsister un témoignage écrit de ses opinions politiques. Du reste, épicurien, éloigné par principe des orages de la vie publique, homme d'étude et de plaisir, collectionneur de curiosités, il eut l'art d'être et de rester jusqu'au bout l'ami des personnages les plus considérables de tous les partis. Grâce à ces habiles ménagements, il mourut fort âgé, et il eut l'honneur d'être le beau-père d'Agrippa. Voilà l'homme auquel Cicéron confia pendant dix-sept ans ses plus secrètes pensées, ses joies, ses tristesses, ses espérances, ses craintes. Rien n'égale l'abandon et la sincérité de cette correspondance. Elle montre Cicéron en déshabillé, vivant au jour le jour, politique irrésolu, âme faible, mais parfaitement droite et pure. Évidemment la plupart de ces lettres n'étaient point destinées par lui à la publicité. Elles n'en ont que plus d'intérêt pour nous.

Le second recueil comprend les lettres dites *familiales* ou à divers personnages (2), en seize livres. Nous en

(1) *Epistolarum ad T. Pomponium Atticum libri XVZ*

(2) *Epistolarum ad diversos libri XVI.*

devons la conservation à Pétrarque qui en découvrit et copia de sa main le manuscrit en 1345. C'est vraisemblablement l'affranchi Tiron qui composa et publia le recueil, soit à l'aide des papiers de Cicéron qui gardait copie de ses lettres les plus importantes, soit en ayant recours à Atticus et aux correspondants même de Cicéron. Quoi qu'il en soit, la disposition du recueil est fort confuse ; de plus nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des lacunes énormes. Des livres entiers consacrés à un seul correspondant sont entièrement perdus. Du reste aucun ordre chronologique ni de matières : mais c'est la partie la plus intéressante de la correspondance de Cicéron ; car c'en est la plus variée. Non-seulement nous le retrouvons en scène, mais avec lui tous les personnages les plus considérables du temps. Tantôt c'est Cicéron qui les tient au courant des affaires de Rome dont ils sont éloignés ; tantôt au contraire c'est à lui qu'on mande les nouvelles. Ainsi ce commerce épistolaire nous fait connaître les événements d'abord, les idées et les sentiments de Cicéron ensuite, et enfin le caractère des correspondants. Il est regrettable qu'il se soit conservé si peu de lettres de Marc-Antoine, de César, de Pompée, d'Octave, de Cassius, de Brutus et de Caton ; peut-être la correspondance de Cicéron avec ces personnages illustres faisait-elle l'objet d'un recueil particulier que nous avons perdu. Voici les noms des principaux correspondants dont nous avons conservé quelques lettres : Marc-Antoine, L. Cornélius Balbus, Décimus Junius Brutus, Marcus Junius Brutus, Cassius, César, Caton, M. Cœlius Rufus, Dolabella, gendre de Cicéron, Servius Sulpicius Galba, aïeul de l'empereur Galba, P. Lentulus Spinther, M. Émilius Lépidus, un des triumvirs, Luccéius, l'historien, Pompée, M. Claudius

Marcellus, pour qui plaida Cicéron, Cn. Matius, l'ami particulier de César, Munatius Plancus, l'homme de tous les partis, le traître de toutes les causes, Asinius Pollion, le détracteur de toutes les gloires, Servius Sulpicius Rufus, le célèbre jurisconsulte et le grand citoyen, Trébonius, un des meurtriers de César, et Vatinius, contre qui Cicéron a prononcé une si violente harangue. On pourrait ajouter à cette liste les noms des hommes politiques à qui Cicéron a écrit, mais dont nous n'avons aucune lettre, comme Curion, Appius Pulcher, Q. Thermus, Caninius Sallustius, Nigidius Figulus, Cn. Plancius, les Métellus, Sextius, Torquatus, Trébatius, Varron, Memmius, Cluvius, Acilius, Titius Rufus, Philippus, Alliénius, et enfin Terentia, la femme de Cicéron, Tullia, sa fille, et Tiron, son affranchi.

Ces documents historiques, rédigés au jour le jour, offrent le plus grand intérêt; il serait facile de tirer de cette correspondance une galerie de portraits fort curieuse. Cicéron figurerait en tête, nous le retrouverions avec ses hésitations, ses abattements, ses fausses démarches, ses élans de confiance suivis de désespoirs profonds, sa vanité naïve et expansive (1). Un grand nombre de ces lettres étaient évidemment destinées à la publicité; elles sont écrites avec un soin extrême; et l'on y retrouve l'orateur. Atticus, qui était à l'affût de tout ce qui sortait de la plume de son ami, lui réclame plus d'une fois telle ou telle lettre qu'il vient d'adresser à un personnage important sur un événement grave; et Cicéron lui répond qu'elle n'est pas perdue (*salvum est*), ce qui prouve qu'il en gardait copie. Quant aux lettres plus familières,

(1) Voir la lettre à Luccéius (VI, II).

elles ont une grâce et un charme tout particuliers. Cicéron était passé maître dans l'art délicat des coquetteries du style ; il a des caresses délicieuses d'expression, une remarquable souplesse et un abandon parfait. Ces qualités, que l'on voudrait trouver plus souvent chez l'orateur, contrastent heureusement avec le ton un peu guindé, l'aspérité un peu sèche de quelques-uns de ses correspondants. J'en excepterais l'honnête Matius, dont la lettre sur le meurtre de César est fort touchante.

Un des plus intéressants personnages de ce groupe d'amis est Cœlius Rufus, dont les lettres à Cicéron forment tout le huitième livre. On peut voir quelques-unes des réponses de Cicéron au II^e livre des *Lettres familières*. Cœlius fut un des correspondants les plus actifs de Cicéron pendant son proconsulat de Cilicie. L'orateur avait sauvé Cœlius d'une accusation de meurtre, et le plaidoyer que nous possédons encore est un des plus instructifs pour la connaissance des mœurs de ce temps. Cœlius fut successivement tribun du peuple, édile et préteur. C'est pendant son édilité, qu'il tient Cicéron au courant des nouvelles de Rome. Caractère léger, esprit facile et brillant, Cœlius, dont la jeunesse avait été fort turbulente, jugeait finement et peignait en traits heureux les hommes et les choses. Il y a de lui de singuliers aveux sur les tribunaux d'alors. « Nous acquittons tout le monde, » dit-il à Cicéron. Rien ne l'émeut, il se moque de tout ; il regrette à chaque instant que Cicéron ne soit pas là pour rire avec lui de tel ou tel. Une seule préoccupation sérieuse le tient en éveil ; il craint que Cicéron oublie de lui envoyer de Cilicie les panthères qu'il lui a promises et qui feront si bel effet dans le cirque !

Un recueil particulier contient les lettres de Cicéron à

son frère Quintus (1) ; elles forment trois livres. Quintus Cicéron, de quelques années plus jeune que son frère, suivit comme lui la carrière des honneurs. Il était préteur en 691, et ce fut probablement devant lui que Cicéron plaida pour Archias. Il fut ensuite lieutenant de Pompée en Sardaigne et de César dans les Gaules. Il combattit à Pharsale dans l'armée de Pompée, et fit sa soumission aussitôt après. A la mort du dictateur, il se déclara contre Antoine et contre le triumvirat, et périt peu de temps après son frère. Le petit Traité sur la manière de briguer le consulat (*De Petitione consulatûs*) est peut-être de lui. Il avait de plus composé des annales, ou des commentaires sur l'expédition des Gaules, qui sont perdus. Il faisait des tragédies. Les lettres que Cicéron adresse à Quintus sont ou des lettres de conseil, ou des lettres de nouvelles. L'une d'elles expose longuement les idées de Cicéron sur l'administration des provinces et particulièrement de l'Asie, où Quintus était propréteur. C'est un fort beau Traité sur les devoirs d'un gouverneur romain. Celles du second et du troisième livre sont toutes politiques. Quintus était alors en Sardaigne ou en Gaule, et Cicéron le tenait au courant de la situation des partis à Rome.

Le dernier recueil se compose d'un seul livre et comprend les lettres de Cicéron à Marcus Brutus et de Brutus à Cicéron et à Atticus (2). C'est un faible fragment de la correspondance de ces deux grands hommes ; nous savons en effet qu'elle comprenait au moins neuf livres, et commençait aux premiers temps de la liaison de Brutus avec Cicéron pour ne finir qu'à la mort du premier : il ne nous

(1) *Epistolarum ad Q. fratrem libri tres.*

(2) *Epistolarum ad M. Brutum liber.*

en reste que vingt-cinq lettres. Nul recueil n'était plus célèbre dans l'antiquité. Ce personnage de Brutus exerçait et exerce encore une sorte de fascination sur l'esprit des hommes. Sous le règne des empereurs, les historiens, les rhéteurs, les grammairiens évoquent sans cesse le souvenir de ce personnage ; c'était, disaient les républicains du temps de Tibère, le dernier des Romains. Jamais deux caractères ne furent plus dissemblables que celui de Cicéron et celui de Brutus. Autant Cicéron était doux, bienveillant, mesuré dans la forme, autant Brutus était âpre et tranchant. « Même quand il m'écrivit pour me demander quelque chose, dit Cicéron, il est aigre, arrogant, insociable. » Les misères du temps auraient dû rapprocher ces deux hommes de bien ; et ils se rapprochèrent en effet ; mais de graves dissentiments éclatèrent entre eux. Pour Cicéron, le véritable ennemi de la république et de la liberté, c'était Antoine, Antoine qui osait rêver de recueillir l'héritage de César, Antoine qui était adoré des soldats du dictateur, et comptait bien les lancer contre le sénat et l'opposition républicaine. Cicéron songeait à opposer à Antoine le jeune Octave dont les feintes caresses et les hypocrites flatteries l'avaient séduit. Il se portait garant des intentions pures de ce jeune homme. Il chantait sans cesse ses louanges devant le sénat (III^e et IV^e Philippique). Brutus, au contraire, redoutait peu Antoine, à qui il supposait des sentiments généreux ; mais il n'avait que du mépris et de la défiance pour le jeune César dont il devinait la duplicité et l'ambition. Tous deux se trompaient, l'un sur Octave, l'autre sur Antoine. De plus, Cicéron voulait que Brutus, après le siège de Modène, quittât la Macédoine où il s'obstinait à poursuivre Dolabella, pour venir en Italie même

au secours de la République menacée. On sait comment ces hésitations fatales perdirent et la liberté et ses derniers défenseurs. Dans cette correspondance, Brutus est âpre, violent, parfois injuste, mais en somme il a le plus beau rôle. Cicéron n'avait pas rougi de recommander à la bienveillance d'Octave un homme tel que Brutus. Celui-ci s'en indigna, et il répondit à Cicéron la lettre la plus fière et la plus dure qu'on puisse imaginer. Elle est un chef-d'œuvre.

Certains critiques anglais et allemands, Tunstalt, Markland et Wolff, ont nié l'authenticité de cette correspondance. Les raisons historiques et grammaticales qu'ils ont données à l'appui de leurs assertions sont loin d'être convaincantes.

§ VIII.

Les nombreux ouvrages dont j'ai donné une rapide analyse ne sont pas les seuls qu'ait composés Cicéron. Il s'en est perdu peut-être autant qu'il en a été conservé. Le recueil de ses Lettres est évidemment incomplet; il s'en faut que nous possédions tous ses discours. Le grand ouvrage sur *la République* est mutilé. D'autres sont complètement perdus, comme le traité *de la Gloire*, l'*Éloge de Caton*, les livres sur *la Philosophie*, adressés à Hortensius, une *Consolation*, etc. On trouve à la suite de toutes les éditions de Cicéron l'indication des ouvrages perdus. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur.

Je dois dire un mot cependant de ses poèmes. Nous n'en possédons que des fragments, dont un seul est de quelque étendue. La plupart sont des œuvres de sa jeu-

nesse, sauf cependant celui dans lequel il a célébré la gloire de son consulat. C'est dans ce dernier que se trouve le vers célèbre

O fortunatam natam me consule Romam !

dont Juvénal s'est moqué, et dont on se moque encore. Le caractère général de ces diverses productions semble être le manque absolu d'invention. Partout et toujours des imitations ou des traductions du grec. Il y en a d'assez bien réussies, comme les lamentations d'Hercule, empruntées à Sophocle (*Trachiniennes*), et celles de Prométhée. Quant aux fragments imités d'Aratus, ce sont des descriptions peut-être exactes des phénomènes célestes et des pronostics, mais elles n'exigeaient pas des facultés poétiques bien rares. C'est au point de vue de la langue et de la versification que ces diverses tentatives offrent quelque intérêt. Cicéron se rattache directement à Ennius et à Attius (on sait qu'il faisait le plus grand cas de ces deux poètes); mais il ne rencontre jamais les fortes expressions du premier, ces audaces heureuses d'une inspiration franche et vive. Par contre, sa phrase est d'une allure plus dégagée, moins chargée de mots; mais elle n'a pas le mouvement poétique. D'autre part, la concision vigoureuse d'Attius semble avoir été goûtée et recherchée par Cicéron; mais, excellente dans une tragédie, elle était déplacée dans un poème descriptif. Quant à la versification, elle est sans originalité aucune: si on la rapproche de celle de Lucrèce, son contemporain, elle paraît généralement plus châtiée, plus régulière, mais d'une banale uniformité. Il manque à tous ces essais le je ne sais quoi qui trahit un vrai poète.

EXTRAITS DE CICÉRON.

IX

Devoirs envers la patrie.

Autant les grandes villes, les villes dominatrices (*imperiosæ*), comme dit Ennius, s'élèvent au-dessus des bourgs et des châteaux forts, autant, selon moi, ceux qui gouvernent les villes par leurs conseils et leur autorité l'emportent en sagesse sur ceux qui n'ont jamais été chargés des destinées publiques. Si donc la plus noble ambition de l'homme est d'accroître les richesses du genre humain ; si toutes nos pensées et toutes nos veilles ont pour but de rendre cette vie plus sûre et plus brillante, si c'est là l'inspiration, le vœu, le cri de la nature, suivons cette route que les plus grands hommes nous ont tracée, et n'écoutons pas ces clairs qui sonnent la retraite, et voudraient nous arrêter dans notre marche en avant. A ces raisons si certaines et si manifestes, on oppose les travaux inséparables de la défense de l'État, obstacle bien léger pour l'activité et le génie, et qui doit paraître méprisable, je ne dis pas dans de si grands intérêts, mais même dans les intérêts ou les devoirs les plus simples et dans les affaires les plus communes. On ajoute les périls dont la vie est menacée, la crainte de la mort, qu'on ne rougit pas d'opposer à des cœurs généreux ; et l'on oublie qu'ils regardent comme un plus grand malheur de céder lentement à la nature et à la vieillesse, que de pouvoir, dans une occasion glorieuse, faire à la patrie le sacrifice de ces jours que réclame tôt ou tard la nature. Ces amis du repos croient déployer surtout une éloquence victorieuse, lorsqu'ils rassemblent les infortunes des plus grands hommes et les outrages qu'ils ont eu à souffrir de l'ingratitude de leurs concitoyens. De là, ces exemples de l'histoire grecque tant de fois répétés : Miltiade, vainqueur des Perses, n'était pas encore guéri des blessures qu'il avait reçues

en face dans une éclatante victoire, qu'il fut traîné en prison, et termina dans les fers de sa patrie des jours que le fer ennemi avait épargnés. Thémistocle, indignement chassé de cette patrie qu'il avait délivrée, chercha un asile, non dans les ports de la Grèce qui lui devaient leur salut, mais sur les rivages des barbares vaincus par ses armes. On rassemble aussi d'innombrables exemples de l'inconstance et de la cruauté des Athéniens envers leurs plus grands hommes ; nés et multipliés chez eux, ces exemples, ont été renouvelés, ajoute-t-on, par la gravité romaine. On cite alors Camille exilé, Ahala détesté par le peuple, Nasica persécuté, Lénas banni, Opimius condamné, Métellus et sa disgrâce, Marius et son affreux désastre, les premiers citoyens massacrés et toutes les infortunes qui suivirent. A ces noms on mêle quelquefois le mien ; et comme ceux qui plaident cette cause s'imaginent sans doute que c'est à mes conseils et à mes dangers qu'ils ont dû le repos et la vie, ils me plaignent avec plus d'intérêt et d'amitié. Le souvenir seul de ce jour où, du haut de la tribune, en quittant le consulat, je jurai que j'avais sauvé la patrie, et où le peuple répéta mon serment, suffirait pour me dédommager de toutes ces persécutions. Que dis-je ? Ma disgrâce a été plus honorable que pénible ; le malheur a disparu devant la gloire, et les regrets des bons citoyens m'ont bien consolé de la joie des méchants. Mais en supposant même un succès moins heureux, avais-je le droit de me plaindre ? Non, puisque j'avais tout prévu, et que je devais m'attendre à de grands malheurs pour de grandes actions. Je pouvais, ou jouir plus que d'autres des plaisirs du repos, grâce aux charmes variés de ces études que j'avais cultivées depuis mon enfance, ou ne prendre du moins aux calamités, qui affligeaient l'État, que la part d'un simple citoyen : j'ai mieux aimé, pour le salut de tous, courir au-devant des plus horribles tempêtes, braver la foudre même, et acheter la tranquillité publique au prix de mes seuls dangers. En effet la patrie ne nous a point donné la vie et l'éducation pour n'attendre de nous aucun soutien, pour se rendre esclave de nos intérêts, et offrir à notre oisiveté un sûr asile, à nos jouissances une fidèle protection ; elle a voulu que les facultés de notre âme, de notre esprit, de notre raison, accrues et perfectionnés par ses soins, devinssent un jour sa propre richesse, et qu'il ne nous

fût permis d'employer à notre usage que la portion de nous-mêmes dont elle n'aurait pas besoin.

(*De Républ.*, III.)

X

Les marches militaires de Verrès.

Il est plusieurs classes de généraux : il importe que vous sachiez dans laquelle il doit être placé. Il ne faut pas que, dans un siècle aussi stérile en grands hommes, vous ignoriez plus longtemps le mérite d'un tel général. Vous ne retrouverez pas en lui la circonspection de Fabius, l'ardeur du premier des Scipions, la sagesse du second, l'exactitude et la sévérité de Paul-Émile, l'impétuosité et la valeur de Marius : son mérite est d'un autre genre, et vous allez sentir combien il est précieux, avec quel soin vous devez le conserver.

Les marches sont ce qu'il y a de plus pénible dans l'art militaire et de plus indispensable dans la Sicile ; apprenez à quel point il a su, par une sage combinaison, les rendre faciles et agréables pour lui. D'abord, voici la ressource admirable qu'il s'était ménagée, pendant l'hiver, contre la rigueur du froid, contre la violence des tempêtes et les débordements des fleuves. Il avait choisi pour sa résidence la ville de Syracuse, dont la position est si heureuse et le ciel si pur, que, dans les temps les plus orageux, le soleil n'a jamais été un jour entier sans se montrer à ses heureux habitants. Cet excellent général y passait toute la saison, de manière que personne à peine ne pouvait l'apercevoir, je ne dis pas hors du palais, mais hors du lit. La courte durée du jour était donnée aux festins, et la longueur des nuits se consumait dans les dissolutions de la débauche la plus effrénée. Au printemps, et son printemps à lui ne datait pas du retour des zéphirs ou de l'entrée du soleil dans tel ou tel signe, il ne croyait l'hiver fini que lorsqu'il avait vu des roses, alors il se mettait en marche, et soutenait la fatigue des voyages avec tant de courage et de force, que jamais personne ne le voyait à cheval.

A l'exemple des anciens rois de Bithynie, mollement étendu dans une litière à huit porteurs, il s'appuyait sur un coussin d'étoffe transparente et tout rempli de roses de Malte. Une couronne de roses ceignait sa tête, une guirlande serpentait autour de son cou : il tenait à la main un réseau du tissu le plus fin, à mailles serrées, et plein de roses dont il ne cessait de respirer le parfum. Lorsqu'après cette marche pénible il arrivait dans quelque ville, cette même litière le déposait dans l'intérieur de son appartement. Les magistrats des Siciliens, les chevaliers romains se rendaient auprès de lui, comme vous l'avez appris d'une foule de témoins. Les procès étaient soumis à ce tribunal secret. Bientôt les vainqueurs emportaient ouvertement les décrets qu'ils avaient obtenus; et quand il avait employé quelques moments à peser dans sa chambre l'or et non les raisons des parties, il croyait que le reste du jour appartenait à Vénus et à Bacchus.

Ici je ne dois pas omettre une preuve de la prévoyance merveilleuse de notre incomparable général : sachez donc que dans toutes les villes de la Sicile où les préteurs ont coutume de séjourner et de tenir les assises, il y avait toujours en réserve pour ses plaisirs quelque femme choisie dans une famille honnête. Plusieurs de ces beautés complaisantes venaient publiquement se placer à sa table ; celles qui conservaient un reste de pudeur, ne se rendaient chez lui qu'à des heures convenues : elles évitaient le grand jour et les assemblées. Au surplus, dans de pareils festins, n'exigez pas ce silence respectueux que commande la présence d'un préteur ou d'un général, cette décence qui préside ordinairement à la table d'un magistrat ; c'étaient des cris confus, c'étaient des clameurs horribles. Plus d'une fois même on envint aux mains, et la scène fut ensanglantée. Car ce préteur exact et scrupuleux, qui n'avait jamais obéi aux lois du peuple romain, se soumettait religieusement aux lois que prescrivait le roi du festin. Aussi voyait-on, à la fin du repas, ici un blessé qu'on emportait de la mêlée, plus loin un champion laissé pour mort ; la plupart restaient étendus sans connaissance et sans aucun sentiment. A la vue de ces tristes effets de la débauche, le spectateur eût méconnu la table d'un préteur ; il aurait cru errer parmi les débris d'une autre bataille de Cannes.

Vers la fin de l'été, saison que tous les préteurs de la Sicile ont toujours employée aux voyages, parce qu'ils croient devoir choisir, pour visiter la province, le moment où les blés sont dans les aires (alors les esclaves sont rassemblés ; il est aisé d'en connaître le nombre, de juger du produit des récoltes ; les vivres sont abondants, et la saison n'oppose aucun obstacle) : dans ce temps donc où les autres préteurs sont en course et en voyage, ce général, d'un genre nouveau, établissait son camp dans le plus délicieux bosquet de Syracuse. A l'entrée même du port, dans le lieu où la mer commence à s'enfoncer vers le rivage pour former le golfe, il faisait dresser des tentes du lin le plus fin. Alors il quittait le palais prétorial, qui fut jadis celui du roi Hiéron, et de ce moment il n'était plus possible de le voir hors de cet asile voluptueux. L'accès était fermé à tout ce qui n'était pas ou le complice ou le ministre de ses débauches. Là se rendaient toutes les femmes avec lesquelles il avait des liaisons ; et vous ne sauriez croire combien le nombre en était grand dans Syracuse. Là se rassembaient les hommes dignes de son amitié, et qui méritaient d'être associés à la honte de sa vie et de ses festins. C'était parmi de tels hommes, au milieu de ces femmes scandaleuses, que vivait son fils déjà parvenu à l'adolescence : en sorte que, si même la nature lui inspirait de l'aversion pour les vices paternels, l'habitude et l'exemple le forçaient de ressembler à son père. La fameuse Tertia, furtivement enlevée à un musicien de Rhodes, excita les plus grands troubles dans ce camp. L'épouse du Syracusain Cléomène, fière de sa noblesse, celle d'Eschrion, d'une famille honnête, s'indignaient qu'on leur donnât pour compagne la fille du bouffon Isidore. Mais, dans le camp de cet autre Annibal, le mérite et non la naissance assignait les rangs ; et telle fut sa prédilection pour cette Tertia, qu'il l'emmena avec lui lorsqu'il sortit de la Sicile.

Tandis que le préteur, vêtu d'un manteau de pourpre et d'une tunique longue, se livrait aux plaisirs au milieu de ses femmes, les Siciliens ne montraient aucun mécontentement : ils enduraient sans peine que le magistrat ne parût point sur son tribunal, que le barreau fût désert, que la justice fût muette ; ils ne se plaignaient pas du bruit des instruments, des voix de tant de femmes qui remplissaient toute cette partie

du rivage, pendant que le silence régnait autour des tribunaux. Ce n'était pas en effet la justice et les lois qui s'en étaient éloignées, mais la violence, mais la cruauté, et les déprédations les plus iniques et les plus atroces.

(II^e Action contre Verrès, 10.)

XI

Le supplice de Gavius, citoyen romain.

Comment vous peindre le supplice de P. Gavius, de la ville municipale de Cosa? et comment donner assez de force à ma voix, assez d'énergie à mes expressions, assez d'explosion à ma douleur? Le sentiment de cette douleur n'est pas affaibli dans mon âme; mais où trouver des paroles qui retracent dignement l'atrocité de cette action et toute l'horreur qu'elle m'inspire? Le fait est tel que, lorsqu'il me fut dénoncé pour la première fois, je ne crus pas en pouvoir faire usage. Quoique bien convaincu de sa réalité, je pensais que jamais il ne paraîtrait croyable. Enfin, cédant aux larmes de tous les Romains qui font le commerce en Sicile, entraîné par le témoignage unanime des Valentiens, des habitants de Rhége et de plusieurs de nos chevaliers qui se trouvèrent alors dans Messine, j'ai fait entendre, dans la première action, un si grand nombre de témoins qu'il n'est plus resté de doute à qui que ce soit. Que vais-je faire à présent? Bien des heures ont été employées à vous entretenir uniquement de l'horrible cruauté de Verrès; j'ai épuisé, pour ses autres crimes, toutes les expressions qui pourraient seules retracer le plus odieux de tous; et je ne me suis pas réservé les moyens de soutenir votre attention par la variété de mes plaintes.

Le seul qui me reste, c'est d'exposer le fait; il est si atroce, qu'il n'est besoin ni de ma faible éloquence, ni du talent d'aucun autre orateur pour pénétrer vos âmes de la plus vive indignation.

Ce Gavius, dont je parle, avait été jeté dans les carrières, comme tant d'autres; il s'en évada, je ne sais par quel moyen, et vint à Messine. A la vue de l'Italie et des murs de Rhége,

échappé des ténèbres et des terreurs de la mort, il se sentait renaître en commençant à respirer l'air pur des lois et de la liberté : mais il était encore à Messine ; il parla, il se plaignit qu'on l'eût mis aux fers, quoique citoyen romain ; il dit qu'il allait droit à Rome, et que Verrès l'y trouverait à son retour.

L'infortuné ne savait pas que tenir ce langage à Messine, c'était comme s'il parlait au préteur lui-même, dans son palais. Je vous l'ai dit, Verrès avait fait de cette ville la complice de ses crimes, la dépositaire de ses vols, l'associée de toutes ses infamies. Aussi Gavius fut-il conduit aussitôt devant le magistrat. Le hasard voulut que ce jour-là Verrès vint lui-même à Messine. On lui-dit qu'un citoyen romain se plaignait d'avoir été enfermé dans les carrières de Syracuse ; qu'on l'a saisi au moment où il s'embarquait, proférant d'horribles menaces contre lui, et qu'on l'a gardé pour qu'il décidât lui-même ce qu'il en voulait faire.

Verrès les remercie : il loue leur bienveillance et leur zèle ; et aussitôt il se transporte au Forum, ne respirant que le crime et la fureur. Ses yeux étincelaient, la cruauté était empreinte sur tout son visage. Chacun attendait à quel excès il se porterait, et ce qu'il oserait faire, lorsque tout à coup il ordonne qu'on amène Gavius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache au poteau et qu'on apprête les verges. Ce malheureux s'écriait qu'il était citoyen romain, habitant de la ville municipale de Cosa ; qu'il avait servi avec L. Prétius, chevalier romain, actuellement à Palerme, et de qui Verrès pouvait savoir la vérité.

Le préteur se dit bien informé que Gavius est un espion envoyé par les chefs des esclaves révoltés ; cette imposture était entièrement dénuée de fondement, d'apparence et de prétexte. Ensuite il commande qu'il soit saisi et frappé par tous les licteurs à la fois.

Juges, un citoyen romain était battu de verges, au milieu du forum de Messine ; aucun gémissement n'échappa de sa bouche, et, parmi tant de douleurs et de coups redoublés, on entendait seulement cette parole : *Je suis citoyen romain*. Il croyait par ce seul mot écarter tous les tourments et désarmer ses bourreaux. Mais non ; pendant qu'il réclamait sans cesse ce titre saint et auguste, une croix, oui, une croix était préparée

pour cet infortuné, qui n'avait jamais vu l'exemple d'un tel abus du pouvoir.

O doux nom de liberté ! droits sacrés du citoyen ! loi Porcia ! loi Sempronia ! puissance tribunitienne, si vivement regrettée, et enfin rendue aux vœux du peuple, vous viviez, hélas ! et dans une province du peuple romain, dans une ville de nos alliés, un citoyen de Rome est attaché à l'infâme poteau ; il est battu de verges par les ordres d'un homme à qui Rome a confié les faisceaux et les haches ! Eh quoi ! Verrès, lorsque vous mettiez en œuvre les feux, les lames ardentes, et toutes les horreurs de la torture, si votre oreille était fermée à ses cris déchirants, à ses accents douloureux, étiez-vous insensible aux pleurs et aux gémissements des Romains, témoins de son supplice ! Oser attacher sur une croix un homme qui se disait citoyen romain ! Je n'ai pas voulu dans la première action me livrer à ma juste indignation. Non, citoyens, je ne l'ai pas voulu : vous vîtes en effet à quel point la douleur, la haine et la crainte d'un péril commun soulevèrent contre lui les esprits de la multitude. Je modérai mes transports, je retins C. Numitorius mon témoin, et j'approuvai la sagesse de Glabrien, qui ne lui permit pas d'achever sa déposition. Il craignait que le peuple romain, ne se fiant pas assez à la force des lois et à la sévérité de votre tribunal, ne voulût lui-même faire justice de ce barbare.

(II^e action contre Verrès, V, -61.)

XII

Cicéron gouverneur de Cilicie.

Je vois, dit-il à Atticus, que les récits qu'on vous fait de ma modération et de mon désintéressement vous causent beaucoup de plaisir.

Il augmenterait de jour en jour si vous étiez avec moi. Je viens de faire des choses merveilleuses à Laodicée, où depuis le 13 février jusqu'au 1^{er} mai j'ai réglé toutes les affaires de mes départements, à la réserve de celles de Cilicie. Les villes qui étaient accablées de dettes, ou se sont acquittées en-

tièrement, ou sont fort soulagées. Je les laisse juger entre eux leurs différends suivant leur loi. Cette condescendance leur a rendu la vie. J'ai fourni aux villes deux excellents moyens pour s'acquitter : le premier, en ne demandant rien à la province pour ma subsistance ; quand je dis rien, je n'exagère point, il est vrai à la lettre qu'il ne leur en coûtera pas une obole.

Vous ne sauriez croire quel avantage ils en ont tiré. En second lieu, les magistrats des villes s'étaient engraisés aux dépens de leurs citoyens. J'ai interrogé moi-même ceux qui ont possédé ces charges depuis dix ans. Ils m'ont fait l'aveu de leurs concussions, et, sans essayer la honte d'une sentence, ils ont rapporté volontairement l'argent qu'ils avaient pris. Avec ce secours les villes ont payé sans peine ce qu'elles devaient de ce bail dont les fermiers de la République n'avaient rien touché, et les arrérages du précédent. Jugez dans quelle faveur je suis auprès d'eux. Ce ne sont pas des ingrats, me direz-vous. J'en conviens, et j'en ai fait l'expérience. Je m'acquitte de mes autres fonctions avec le même succès, et je me fais admirer par ma douceur et mes manières aisées. L'accès de ma maison n'est pas difficile, comme chez les autres gouverneurs. On n'a pas besoin de s'adresser à mes gens pour obtenir des audiences. Je me promène chez moi, les portes ouvertes, comme je faisais lorsque j'aspirais aux dignités publiques. On est charmé de cette conduite, et l'on m'en tient grand compte, quoiqu'elle me coûte peu, parce que l'habitude m'en est restée de ce temps-là.

(Lett. à Atticus, VI, 2.)

XIII

Les complices de Catilina.

La première classe est composée de débiteurs qui possèdent encore plus qu'ils ne doivent, mais qui, ne pouvant se détacher de leurs biens, n'ont aucun moyen d'acquitter leurs dettes. C'est de tout le parti ceux qui se présentent sous les plus beaux dehors, car ils sont riches ; mais, au fond, rien de plus révoltant que ce qu'ils prétendent. Eh quoi ! vous aurez des domaines, des palais, de l'argenterie ; de nombreux esclaves, des richesses

de toute espèce, et vous craignez d'ôter quelque chose à vos possessions pour l'ajouter à votre crédit ! Sur quoi donc comptez-vous ? Sur la guerre ? Pouvez-vous croire que, dans la dévastation générale, vos propriétés seront inviolables ? Sur l'abolition des dettes ? C'est se tromper que de l'attendre de Catilina. C'est moi qui libérerai les débiteurs, mais en les forçant de vendre une partie de leurs biens. Il n'est que ce moyen de sauver ces propriétaires obérés. S'ils avaient voulu s'y décider plus tôt, au lieu d'employer les revenus de leurs domaines à lutter follement contre l'usure, ils seraient aujourd'hui plus riches et meilleurs citoyens. Mais, du reste, ils me semblent assez peu redoutables ; car ils peuvent enfin revenir de leur égarement, ou, s'ils y persistent, ils formeront peut-être des vœux impies ; mais je les crois peu capables de s'armer pour leur succès.

La seconde classe se compose d'hommes abimés de dettes, mais ambitieux de pouvoir. Ils veulent dominer à tout prix. Sans espoir d'obtenir les honneurs, tant que la République sera tranquille, ils comptent s'y élever à la faveur des troubles. Je leur donnerai un seul conseil, et c'est le même que je donne à tous les autres. Qu'ils renoncent à l'espérance de voir leurs projets s'accomplir. Le premier obstacle, c'est moi, qu'ils trouveront partout pour sauver l'État et réprimer leurs complots ; ensuite le courage des gens de bien, leur union, leur nombre immense, et de grandes forces militaires ; enfin les dieux en qui ce peuple invincible, ce glorieux empire et cette reine des cités, ont, contre les attentats du crime, d'immortels protecteurs. Et quand ils obtiendraient ce qu'ils convoitent avec tant de fureur, quand la vue de Rome en cendres, inondée du sang des citoyens, assouvirait leurs exécrables désirs, est-ce donc au milieu de ces débris qu'ils espèrent être consuls, dictateurs ou même rois ? Ils ne voient pas qu'ils désirent un pouvoir qu'il leur faudrait céder, s'ils l'obtenaient, à quelque esclave échappé des fers, ou à quelque gladiateur.

Vient ensuite une troisième classe d'hommes qui, dans un âge voisin de la vieillesse, ont conservé les forces que leur donna l'exercice. De ce nombre est Mallius, dont Catilina est allé prendre la place. Ils font partie de ces colonies, que Sylla établit jadis à Fésules. Ces colonies, je le sais, sont en général

composées de citoyens d'une probité reconnue, d'un courage éprouvé. Il en est toutefois parmi eux qui, enivrés de leur soudaine prospérité, ont consumé en de folles dépenses les dons de la fortune. Ils ont voulu bâtir comme les grands, avoir des domaines, des équipages, des légions d'esclaves, une table somptueuse; et ce luxe a creusé sous leurs pas un abîme si profond, que, pour en sortir, il leur faudrait évoquer Sylla du séjour des morts. Ils ont associé à leurs criminelles espérances quelques habitants de la campagne, qui croient voir dans le retour des anciennes déprédations un remède à leur indigence. Également avides de rapines et de pillages, je les range les uns et les autres dans une seule et même classe. Mais je leur donne un conseil : qu'ils cessent de rêver dans leur délire les proscriptions et les dictatures. Ces temps affreux ont laissé au fond des âmes de si horribles souvenirs, qu'à peine faut-il être homme pour jurer qu'ils ne reviendront jamais.

La quatrième classe est un mélange confus et turbulent de malheureux, sur qui pèsent des dettes accumulées dès longtemps par la paresse, la dépense, le défaut de conduite, et que chaque jour enfonce plus avant dans un gouffre d'où ils ne sortiront pas. Fatigués d'assignations, de sentences, de saisies, ils désertent les villes et les campagnes pour courir en foule sous les drapeaux de la révolte : soldats sans courage, débiteurs sans bonne foi, qui savent mieux faire défaut à la justice qu'ils ne sauront faire face à l'ennemi. S'ils ne peuvent se soutenir, qu'ils tombent; mais qu'ils tombent sans que la République ni même leurs plus proches voisins s'aperçoivent de leur chute; car je ne conçois pas pourquoi, ne pouvant vivre avec honneur, ils veulent périr avec honte, ni comment il leur semble moins affreux de finir leurs destins avec beaucoup d'autres que de les finir seuls.

La cinquième classe renferme les parricides, les assassins, les scélérats de toute espèce. Je ne cherche point à les détacher de Catilina; ils ne pourraient jamais s'arracher d'auprès de lui. Qu'ils périssent d'ailleurs au sein du brigandage, puisqu'aucune prison n'est assez vaste pour les contenir tous.

Vient enfin une dernière classe, et c'est en effet la dernière par l'avilissement de ceux qui la composent.

Ce sont les hommes de Catilina, c'est son élite, ou plutôt ce sont ses amours et ses délices. Vous les reconnaissez aux parfums de leur chevelure élégamment peignée, à leur visage sans barbe, ou la barbe arrangée avec art, à la longueur de leurs tuniques et aux manches qui couvrent leurs bras efféminés; enfin à la finesse des tissus qui leur servent de toges; hommes infatigables qui signalent, dans des festins prolongés jusqu'à l'aurore, leur patience à supporter les veilles. Ce vil troupeau renferme tous les joueurs, tous les adultères, tout ce qu'il y a de débauchés sans mœurs et sans pudeur. Ces jeunes gens si délicats et si jolis savent bien autre chose que chanter et danser, qu'aimer et être aimés; ils savent darder un poignard et verser du poison. S'ils ne sortent, s'ils ne périssent, quand même Catilina ne serait plus, sachez que nous aurons dans la République une pépinière de Catilinas. Cependant à quoi pensent ces malheureux? Emmèneront-ils dans le camp les compagnes de leurs débauches? D'un autre côté, comment pourront-ils s'en passer dans ces longues nuits d'hiver? Et eux-mêmes, comment supporteront-ils les neiges et les frimas de l'Apennin? Ils se croient peut-être en état de braver les rigueurs de la saison, parce qu'ils ont appris à danser nus dans les festins? Guerre vraiment formidable, où le général aura pour garde prétorienne cette cohorte impudique!

(Contre L. Catilina, II, 2.)

XIV

Caton et le stoïcisme (1).

La singulière estime dont je fais profession pour vos vertus, Caton, m'empêche de blâmer votre conduite : croyez-vous pourtant qu'il n'y ait point quelque léger reproche à vous faire ? Vous tombez rarement en faute, dit un sage à l'illustre guer-

(1) Cicéron parle en avocat dans ce passage. Il a besoin de diminuer aux yeux des juges l'autorité de Caton, qui était considérable. Il lui a rendu justice ailleurs et plus d'une fois. Il a même écrit un *Éloge de Caton* que César essaya de réfuter. — Quant au stoïcisme, Cicéron a rendu hommage à cette noble doctrine, en empruntant à Panætius le fond même du traité des *Devoirs*.

rier son élève; mais quand vous y tombez, je puis vous reprendre. Pour vous, il est vrai de dire que vous n'y tombez jamais, et que vous avez plus besoin d'être un peu fléchi que d'être redressé. La nature, en effet, semble vous avoir créé pour l'honneur, la gravité, la tempérance, la magnanimité, la justice, et toutes les vertus qui font le grand homme. A ces dons si rares se joignent des principes où l'on voudrait plus de modération et de douceur, et dont l'aspérité et la rudesse ne semblent pas assez conformes aux lois de la nature et de la vérité. Et puisque nous ne parlons pas ici devant une multitude sans lumières et sans instruction, je crois pouvoir vous entretenir un moment sur une partie des connaissances humaines que vous cultivez et que vous aimez comme moi.

Apprenez, Romains, que toutes les qualités supérieures et divines que vous admirez dans Caton lui appartiennent en propre; ses légères imperfections ne lui viennent pas de la nature, mais du maître qu'il a choisi. Il y eut autrefois un homme d'un grand génie, Zénon, dont les sectateurs s'appellent stoïciens. Voici quelques-uns de leurs dogmes et de leurs principes: le sage est inaccessible à toute faveur, inexorable pour toutes les fautes; la compassion et l'indulgence ne sont que sottise et folie; l'homme ferme, l'homme vraiment homme ne se laisse ni toucher ni fléchir; le sage lui seul, fût-il difforme, est beau; fût-il pauvre, est riche; fût-il esclave, est roi; nous qui ne sommes pas des sages, ils nous traitent d'esclaves, d'exilés, d'ennemis, d'insensés. Toutes les fautes sont égales; tout délit est un crime; il n'y a pas plus de mal à étrangler son père qu'à tuer un poulet sans nécessité; le sage ne doute jamais, ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne change jamais d'avis.

Telles sont les maximes dont le génie de Caton s'est emparé, séduit par des autorités respectables, non pas, comme tant d'autres, pour en parler, mais pour s'en faire un plan de conduite. Les fermiers de l'État demandent-ils une remise? — Gardez-vous d'accorder rien à la faveur. — Des malheureux viennent-ils vous supplier? — C'est un crime, c'est un forfait d'écouter la compassion. — Un homme avoue sa faute et demande grâce? — C'est se rendre coupable que de pardonner.

— Mais le délit est léger. — Toutes les fautes sont égales. — Vous est-il échappé un mot? — C'est un arrêt irrévocable. — Avez-vous cédé au préjugé plus qu'à la raison? — Pour le sage, la raison est une et absolue. Lui fait-on remarquer qu'il se trompe? Il se croit insulté. De là ce raisonnement. J'ai déclaré en plein sénat que j'accusais un candidat consulaire. — Mais vous étiez irrité. — Le sage est toujours maître de lui. — Vous le disiez pour la circonstance. — Il n'y a qu'un malhonnête homme qui puisse parler contre sa pensée; le changement d'opinion est une infamie; la clémence, un crime; la pitié, un forfait.

Nos philosophes moins sévères (car je l'avoue, Caton, ma jeunesse comme la vôtre, se défiant de ses propres lumières, a cherché le secours de l'étude), nos philosophes, selon les principes modérés de Platon et d'Aristote, disent que le sage ne doit pas se faire une règle d'être sourd à la faveur; que la compassion ne dépare point la vertu; qu'il doit y avoir des degrés dans les punitions comme il y en a dans les fautes; que la fermeté n'exclut pas la clémence; que le sage lui-même doit douter lorsqu'il ignore; qu'il n'est pas accessible à la colère; que les prières peuvent le fléchir; que dans certaines occasions il doit rectifier ce qu'il a dit; que l'entêtement n'est pas toujours un devoir, et que la modération convient à toutes les vertus.

Si, avec votre heureux naturel, Caton, le hasard vous eût donné de tels maîtres, vous n'auriez point, puisque cela est impossible, plus de vertu, plus de force d'âme, plus de tempérance, plus de justice; mais vous seriez un peu plus enclin à la douceur; sans aucun motif d'inimitié ou d'injure particulière, vous n'accuseriez pas un homme plein de modestie, de mérite et d'honneur; vous auriez pensé que le sort, en vous préposant tous deux la même année à la garde de l'État, vous unissait par un lien politique; ce que vous avez dit dans le sénat avec tant de violence, vous l'auriez supprimé, vous l'auriez du moins oublié, ou vous auriez tiré de vos paroles une conséquence moins rigoureuse. Mais si mes conjectures ne me trompent, cette sévérité, fruit d'une imagination vive et ardente, échauffée de plus par l'impression d'un premier enthousiasme, se modifiera par l'expérience, se calmera

par l'âge, s'adoucir par le temps. Ces maîtres mêmes que vous avez suivis, ces précepteurs de vertu, me semblent avoir porté les devoirs de l'homme au delà des bornes de la nature, afin que notre esprit, tout en s'efforçant d'y atteindre, s'arrêtât au point marqué par la raison. Soyez inflexible. Non, mais pardonnez quelquefois. Résistez toujours à la faveur. Non, mais ne l'écoutez qu'autant que le devoir et l'équité le permettent. Ne vous laissez point aller à la compassion. Jamais, sans doute, au point d'affaiblir l'autorité des lois, mais autant que le prescrit l'humanité. Persistez dans votre sentiment. Oui, tant que vous n'en connaîtrez pas de meilleur.

(Plaidoyer pour L. Muréna, ch. XXIX.)

XV

Contre les dieux d'Épicure.

Vous blâmez ceux qui, voyant le monde et ce qui le compose, le ciel, les terres, les mers; voyant de quel éclat il est revêtu, le soleil, la lune, les étoiles; voyant les différentes saisons, leur succession, leurs vicissitudes, ont jugé par là qu'il y a un être supérieur, qui a formé, qui meut, qui règle, qui gouverne tout.

Quand ces philosophes se tromperaient, au moins voit-on sur quoi leur conjecture est fondée. Mais dans votre système quel est le chef-d'œuvre qui vous paraisse l'effet d'une intelligence divine et que vous puissiez regarder comme une preuve qu'il y a des dieux? Votre preuve, la voici. J'avais une certaine notion de Dieu, imprimée dans mon esprit. Mais n'avez-vous pas une semblable notion de Jupiter avec sa grande barbe, et de Minerve avec son casque? Est-ce une raison pour les croire tels? Que le peuple et les ignorants sont bien plus sensés que vous, eux qui pensent que les dieux, non-seulement ont des corps tels que les nôtres, mais en font usage! Ils leur donnent un arc, des flèches, une javeline, un bouclier, le trident, la foudre; et, quoiqu'ils ne voient aucune action faite par les dieux, ils ne peuvent néanmoins se figurer un dieu qui ne fasse rien.

Les Égyptiens mêmes, dont on se moque, n'ont pas divinisé une bête qui ne leur fût de quelque utilité. Les ibis sont de grands oiseaux qui, comme ils ont les jambes fortes, et un long bec de corne, tuent quantité de serpents ; par là ils sauvent à l'Égypte des maladies contagieuses, en tuant et en mangeant ces serpents volants, que le vent d'Afrique y porte du désert de Libye; ce qui fait que ces serpents ne font de mal ni par leur morsure quand ils sont en vie, ni par leur infection après leur mort. Si je ne craignais d'être trop long, je dirais quels services les Égyptiens tirent des ichneumons, des crocodiles, des chats. Mais, sans entrer dans ce détail, je puis conclure que les bêtes qui sont déifiées par les barbares, le sont à titre d'utilité : au lieu que vos dieux ne sont recommandables par nulle action utile, ni même en général par quelque action que ce soit.

Un dieu n'a rien à faire, dit Épicure. C'est penser, comme les enfants, qu'il n'est rien de comparable à l'oïveté. Encore ne la goûtent-ils pas tellement qu'ils ne s'exercent volontiers à de petits jeux. Mais votre dieu est absorbé dans une quiétude si profonde, que, pour peu qu'il vint à se remuer, on prendrait l'alarme comme si tous ses plaisirs expiraient. Cette opinion dérobe aux dieux le mouvement et l'action qui leur conviennent, et d'ailleurs elle porte les hommes à la paresse, en leur faisant croire que le moindre travail est incompatible, même avec la félicité divine.

(De la Nature des dieux.)

XVI

La conscience. — La justice.

Que si c'était la peine, et non la nature, qui dût éloigner les hommes de l'injustice, lorsqu'ils n'auraient pas de supplices à craindre, quelle inquiétude agiterait donc les coupables ?

Et cependant jamais il ne s'en est trouvé d'assez effronté pour ne pas nier qu'il eût commis le crime, ou pour ne pas feindre quelque excuse, comme un légitime ressentiment, et ne pas chercher quelque justification de son forfait dans le droit na-

turel. Quand les impies osent s'en réclamer, quel doit être l'empressement des bons à s'y attacher ! Si la peine, la crainte du châtement, et non la laideur du vice, détourne d'une vie injuste et criminelle, personne n'est injuste ; seulement les méchants calculent mal. Et nous, alors, nous que pousse à la vertu, non l'honnêteté même, mais quelque utilité, mais je ne sais quel profit, nous sommes avisés et non pas bons.

Que fera-t-il dans les ténèbres, cet homme qui ne craint rien que le témoin et le juge ? que fera-t-il s'il rencontre dans un lieu désert un homme à qui il puisse prendre beaucoup d'or, s'il le trouve faible et seul ? Notre honnête homme à nous, juste par nature, s'entretiendra avec lui, le secourra, le remettra dans son chemin : mais celui qui ne fait rien pour l'amour d'autrui, et qui mesure tout sur ses intérêts, vous voyez, je pense, comme il va se conduire. S'il prétend qu'il ne lui ôtera ni la vie ni son or, jamais il n'en donnera pour motif l'opinion que cette action est naturellement déshonnête, mais la crainte que la chose ne se répande, c'est-à-dire qu'il n'en soit puni.

Raisonnement qui devrait faire rougir le dernier des hommes : que dirai-je donc d'un philosophe... ?

Encore une absurdité, et la plus forte, c'est de tenir pour juste tout ce qui est réglé par les institutions ou les lois des peuples. Quoi ! même les lois des tyrans ? Si les trente tyrans d'Athènes eussent voulu lui imposer des lois, si même tous les Athéniens aimaient ces lois tyranniques, seraient-elles des lois justes ? Pas plus, je pense, que la loi rendue par notre interroi : « Que le dictateur pourrait tuer impunément le citoyen qu'il lui plairait sans lui faire son procès. » Non, il n'existe qu'un seul droit, dont la société humaine fut enchaînée, et qu'une loi unique institua : cette loi est la droite raison, en tant qu'elle prohibe ou qu'elle commande ; et cette loi, écrite ou non, quiconque l'ignore, est injuste.

Si la justice est l'observation des lois écrites et des institutions nationales, et si, comme les mêmes gens le soutiennent, tout doit se mesurer sur l'utilité ; il négligera les lois, il les brisera, s'il le peut, celui qui croira que la chose lui sera profitable.

La justice est donc absolument nulle si elle n'est pas dans la

nature : fondée sur un intérêt, un autre intérêt la détruit. Bien plus, si la nature ne doit pas confirmer le droit, c'est fait de toutes les vertus. Que deviennent la libéralité, l'amour de la patrie, la piété, le noble désir de servir autrui ou de reconnaître un bienfait? car toutes ces vertus naissent de notre penchant naturel à aimer les hommes, lequel est le fondement du droit. Et non-seulement les obligations envers les hommes disparaissent, mais avec elles les cérémonies du culte des dieux, et les religions, qui doivent être conservées, à mon avis, non par la crainte, mais à cause de ce lien qui unit l'homme avec Dieu.

Que si les volontés des peuples, les décrets des chefs de l'État, les sentences des juges fondaient le droit, le vol serait de droit, l'adultère, les faux testaments seraient de droit, dès qu'on aurait l'appui des suffrages ou des votes de la multitude. S'il y a dans les jugements et les volontés des ignorants une telle autorité, que leurs suffrages subvertissent la nature des choses, pourquoi ne décrètent-ils pas que ce qui est mauvais et pernicieux soit à l'avenir tenu pour bon et salutaire? et pourquoi la loi, qui de l'injuste peut faire le juste, d'un mal ne pourrait-elle pas faire un bien? c'est que nous avons, pour distinguer une bonne loi d'une mauvaise, une seule règle, la nature.

Et non-seulement le droit se distingue d'après la nature, mais encore l'honnête et le honteux en général; car c'est une notion que le sens commun nous donne, et dont il a ébauché les sentiments dans nos esprits, que celle qui place l'honnêteté dans la vertu, et la honte dans les vices. Or, cette notion, la faire dépendre de l'opinion, au lieu de la placer dans la nature, c'est une démence.

(Des Lois, l. I.)

XVII

Nature de l'âme.

Que notre âme soit de feu, qu'elle soit d'air, je jurerais qu'elle est divine, si, dans une matière si obscure, je pouvais parler affirmativement. Eh quoi! vous paraît-il qu'une faculté

aussi admirable que la mémoire puisse n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un amas d'air grossier et nébuleux ? Si vous ne connaissez point son essence, du moins par ses opérations vous jugez de ce qu'elle peut. Où en trouver l'origine ? Disons-nous qu'il y a dans notre âme une espèce de réservoir, où les choses que nous confions à notre mémoire se versent comme dans un vase ? Proposition absurde ; car peut-on se figurer que l'âme soit d'une forme à loger un réservoir si profond ? Disons-nous que les idées s'impriment dans l'âme comme sur la cire, et que le souvenir est la trace de ce qui a été imprimé dans l'âme ? Mais des paroles et des pensées peuvent-elles laisser des traces ? et quel espace ne faudrait-il pas, d'ailleurs, pour tant de traces différentes !

Qu'est-ce que cette autre faculté, qui cherche à découvrir ce qu'il y a de caché, et qui se nomme intelligence, génie ? Pensez-vous qu'il ne fût entré que du terrestre et du périssable dans la composition de cet homme, qui le premier imposa un nom à chaque chose ? Pythagore trouvait à cela une sagesse infinie. Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, et leur a inspiré de vivre en société ; ou celui qui, dans un petit nombre de caractères, a rassemblé tous les sons que forme la voix, et dont la diversité paraissait inépuisable ; ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes, tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ?

Tous étaient de grands hommes, ainsi que d'autres, encore plus anciens, qui enseignèrent à se nourrir de blé, à se vêtir, à se faire des habitations ; à se procurer les besoins de la vie, à se précautionner contre les bêtes féroces. Par eux nous fûmes adoucis et civilisés. Des arts nécessaires on passa ensuite aux beaux-arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui sont fixes que celles qu'on appelle errantes, quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres dut avoir pour cela un esprit semblable à celui qui les a formés dans les cieux. Faire, comme Archimède, une sphère qui représente le cours de la lune, du soleil, des cinq planètes, et, par un seul mouvement orbiculaire, régler tous ces mouvements les uns plus lents, les autres plus vites, c'est avoir exécuté le plan

de ce dieu par qui Platon, dans le *Timée*, fait construire le monde. Et si cet ordre n'a pu exister dans le monde sans un Dieu, Archimède aussi n'a pu l'imiter -artifi dans sa sphère cielle sans une intelligence divine.

Je trouve même du divin dans d'autres arts plus connus et moins mystérieux. Un poète ne produira pas des vers nobles et sublimes, si je ne sais quelle ardeur céleste ne lui échauffe l'esprit ; sans le même secours, l'éloquence ne joindra pas à l'harmonie du style la richesse des pensées. Pour la philosophie, mère de tous les arts, n'est-ce pas, comme l'appelle Platon, un présent, ou, comme je l'appelle, une invention des dieux ? C'est d'elle que nous avons appris d'abord à leur rendre un culte, ensuite à reconnaître des principes de justice qui soient le lien de la société civile ; enfin à nous régler nous-mêmes sur les sentiments qu'inspirent et la sagesse et la force de l'âme. C'est aussi par elle que les yeux de notre esprit, perçant la nuit de l'ignorance, ont vu tout ce qui est au ciel, tout ce qui est sur la terre, le commencement, le milieu, la fin de toutes choses.

Une âme avec de telles facultés me paraît certainement divine. Qu'est-ce en effet que la mémoire, l'intelligence, sinon tout ce qu'on peut imaginer de plus grand, même dans les dieux ? Leur félicité ne consiste, sans doute, ni à se repaître d'ambrosie, ni à boire du nectar versé à pleine coupe par Hébé ; et Homère ne me fera point croire que Ganymède ait été ravi par les dieux, à cause de sa beauté, pour servir d'échanson à Jupiter. Prétexte frivole de l'injure faite à Laomédon ! L'imagination d'Homère prêtait aux dieux les faiblesses des hommes.

J'aimerais mieux qu'il nous eût donné les perfections des dieux. Quelles sont les facultés vraiment divines ? Immortalité, sagesse, intelligence, mémoire. Puisque l'âme les rassemble, elle est divine, comme je le dis ; ou même, comme Euripide a osé le dire, l'âme est un dieu. Si la nature divine est air ou feu, notre âme sera pareillement l'une ou l'autre ; et comme il n'en- tre ni terre ni eau dans ce qui fait la nature divine, aussi n'en- doit-on pas supposer dans ce qui fait notre âme. Que s'il y a un cinquième élément, selon qu'Aristote l'a dit le premier, il sera commun et à la nature divine et à l'âme humaine.

(Tusculanes, liv. I, du ch. XXV au ch. XXVII).

XVIII

Retraite de Cicéron.

Publius Scipion, qu'on appelle le premier Africain, avait coutume de dire, au rapport de Caton, son contemporain, qu'il n'était jamais moins oisif que lorsqu'il n'avait rien à faire, ni moins seul que dans la solitude. Cette parole est admirable et bien digne d'un sage, d'un grand homme ; elle nous apprend qu'il avait coutume de méditer sur les affaires dans ses heures de loisir, et de s'entretenir avec lui-même dans la solitude, de sorte qu'il ne restait jamais oisif, et qu'il savait se passer quelquefois de l'entretien d'autrui. Ainsi deux choses qui engourdissent l'esprit des autres, le loisir et la solitude, excitaient au contraire le sien. Je voudrais pouvoir dire de moi avec vérité la même parole. Mais si je ne puis atteindre par l'imitation à la hauteur de ce grand génie, je puis dire au moins que mes intentions et mes désirs sont les mêmes. Éloigné des affaires publiques et du barreau par les armes et la violence des méchants, je me trouve dans le loisir ; et, vivant pour la même raison loin de la ville, parcourant les campagnes, je suis souvent dans la solitude. Mais je ne puis comparer ce loisir à celui de l'Africain, ni ma solitude à la sienne. Lui, pour se reposer des plus belles fonctions de la République, prenait quelquefois du loisir, et, s'éloignant de la foule, cherchait la solitude comme un port tranquille ; moi je ne suis livré au loisir que faute d'affaires, et non par le désir du repos. Quand le sénat et les tribunaux ne sont plus, que trouverais-je au Forum, à la Curie, qui fût digne de m'occuper ? Ainsi, après avoir jadis vécu sous les yeux de mes concitoyens, en pleine lumière, je suis aujourd'hui la vue des méchants qui ont tout envahi, je me cache autant qu'il m'est permis, et souvent je suis seul. Mais, comme j'ai appris des gens éclairés qu'il ne faut pas seulement entre les maux choisir les moindres, qu'il faut même en retirer le bon qu'ils peuvent renfermer, je jouis de mon loisir (lequel certes n'est pas tel que j'aurais dû l'avoir après celui que j'ai procuré à Rome), et

je ne me laisse pas engourdir par cette solitude, qui est l'effet du malheur des temps et non de ma volonté. Scipion, je l'avoue, montrait un plus grand caractère; s'il n'a laissé aux lettres aucun monument de son génie, aucun ouvrage de son loisir, aucun fruit de sa solitude, c'est qu'il ne fut jamais ni oisif ni seul, par l'occupation continuelle de son esprit, et par ses méditations sur les objets que lui offrait sa pensée. Moi qui n'ai pas assez de vigueur d'esprit pour me distraire de la solitude par la seule pensée, j'ai donné toute mon attention et tous mes soins au travail de la composition. Aussi j'ai plus écrit dans un court espace de temps, depuis le renversement de la République, que je n'ai fait en plusieurs années pendant qu'elle subsistait encore.

(Des Devoirs, Livre III, ch. I.)

XIX

Cicéron à Luccéius.

L'absence va me donner plus de hardiesse à vous expliquer ce qu'une modestie mal entendue ne m'a pas permis de vous dire de vive voix, quoique j'en aie souvent formé le dessein. Les lettres, dit-on, ne rougissent point. Je me sens une passion extrême, et je ne crois point qu'on puisse m'en faire un reproche de voir mon nom illustré et célébré par vos écrits. Vous m'avez témoigné plus d'une fois que c'était votre dessein; mais vous me ferez la grâce de pardonner à mon impatience.

Malgré tout ce que j'attendais de vos ouvrages, ils ont, je vous le confesse, surpassé toujours mon attente; ils m'ont charmé, ou plutôt ils m'ont échauffé d'une ardeur si vive, qu'elle me fait désirer de vous voir commencer promptement l'histoire de mes actions. Et ce n'est pas seulement la pensée de l'avenir qui me fait concevoir une certaine espérance de l'immortalité; mais je souhaiterais de jouir, pendant ma vie, de l'autorité de votre témoignage, ou, si vous voulez, d'une si bonne marque de votre amitié et d'un si doux fruit de vos talents. En vous faisant cette prière, je n'ignore point que vous

avez entrepris et commencé un grand nombre d'autres ouvrages ; mais, voyant que vous avez presque achevé l'histoire de la guerre italique et de la guerre civile et que vous êtes prêt à traiter la suite, je croirais me manquer à moi-même, si je ne vous portais à faire réflexion, lequel vaut mieux, ou de mêler ce qui me regarde avec le reste de votre narration ; ou bien, à l'exemple des Grecs, qui ont traité à part les guerres particulières, Callisthène celle de Troie, Timée celle de Pyrrhus, Polybe celle de Numance, de séparer la conjuration de Catilina des autres événements qui regardent nos guerres étrangères. J'y vois peu de différence pour ma réputation ; mais pour mon empressement, il importe assez que vous n'attendiez pas que l'ordre du temps vous conduise à l'époque dont je parle, et que vous en commenciez dès aujourd'hui l'histoire.

Je crois voir aussi qu'en attachant à une seule personne et à un seul sujet, vous aurez encore plus de facilité, d'abondance et d'éclat.

Il y a peut-être de l'indiscrétion à vous imposer un fardeau que vos occupations peuvent vous empêcher de recevoir ; et peut-être n'y en a-t-il pas moins à vous prier de répandre sur mes actions l'éclat de votre style. Qui m'assurera même que vous m'en jugiez tout à fait digne ? Mais, quand une fois on a passé les bornes de la pudeur, il n'est plus question d'être effronté à demi, je vous demande donc en grâce de ne pas vous en tenir avec trop de rigueur au jugement que vous pouvez porter de moi, ni aux lois sévères de l'histoire ; et si vous sentiez quelque mouvement de cette faveur dont vous parlez agréablement dans une de vos préfaces, dans laquelle vous déclarez que vous n'avez pas été plus séduit que l'Hercule de Xénophon ne le fut par la volupté, je vous prie de ne point trop la repousser quand elle vous sollicitera pour moi, et d'accorder un peu plus à notre amitié qu'à la vérité même.

Si je puis vous engager à commencer l'ouvrage, je suis persuadé que vous trouverez le sujet digne de votre abondance et de vos autres talents. Depuis le commencement de la conspiration jusqu'à mon retour, il me semble qu'il y a la matière d'une histoire séparée, où vous pourrez déployer la parfaite connaissance que vous avez de toutes nos révolutions civiles, lorsqu'en

expliquant les différentes causes des innovations et les remèdes qu'on pouvait apporter au désordre, vous relèverez les fautes qu'on a commises, et approuverez par de justes réflexions ce qui sera conforme à vos principes. Si même vous croyez devoir parler librement, suivant votre usage, vous ferez sans doute remarquer les perfidies, les pièges, les trahisons dont j'ai eu le malheur d'être l'objet. Mes disgrâces ont une variété qui en mettra beaucoup dans votre ouvrage, et qui fera trouver un grand intérêt et un certain charme à cette lecture. En effet, si quelque chose est capable d'attacher un lecteur, c'est cette multiplicité de circonstances et ces vicissitudes de fortune, qu'il n'est point agréable d'éprouver soi-même, mais qu'on trouve de la douceur à lire, car le souvenir d'une douleur passée, quand on la rappelle dans une situation tranquille, cause un véritable plaisir, et la seule compassion est un sentiment fort doux pour ceux qui n'ont eu rien à souffrir, et qui considèrent les infortunés d'autrui sans y être eux-mêmes exposés. Qui pourrait se défendre d'une pitié délicieuse à la vue d'Épaminondas mourant aux champs de Mantinée, lorsqu'après s'être fait assurer qu'on a sauvé son bouclier, il ordonne enfin qu'on arrache le trait dont il est percé, et que, dans la douleur de sa blessure il expire avec autant de fermeté que de gloire ? Qui ne sentirait pas son attention soutenue, par le récit de la fuite et du retour de Thémistocle ? Le seul ordre chronologique des années ne fait trouver qu'un plaisir médiocre dans le dénombrement des fautes. Mais en suivant un homme célèbre dans les aventures et les dangers de sa vie, on ne manque guère de ressentir tour à tour les divers mouvements de l'admiration, de l'attente, de la joie, de la tristesse, de l'espérance, de la crainte ; et si la catastrophe est extraordinaire, l'esprit est satisfait, rien ne manque à l'intérêt du récit. C'est ce qui me fait souhaiter ardemment que vous preniez le parti de séparer du corps de votre histoire ce que je puis appeler « la fable » de mes actions. Croyez-moi, elle aura plus d'un acte, où nous verrons jouer bien des rôles différents à la prudence et à la fortune.

Et je ne crains pas, lorsque je vous témoigne un désir si pressant de vous voir devenir mon historien, qu'on m'accuse de vouloir vous gagner par une petite flatterie. Un homme tel que

vous ne peut ignorer son propre mérite, il doit plutôt traiter de jaloux ceux qui lui refusent l'admiration que ceux qui le louent de flatteurs. Je ne suis pas non plus assez insensé pour confier le soin de ma gloire à quelqu'un qui n'aurait pas d'honneur à prétendre pour lui-même de ce qu'il entreprendrait pour le mien. Ce ne fut point par faveur pour Apelle ou pour Lysippe qu'Alexandre voulut être peint de la main du premier et représenté par l'autre en statue, mais parce qu'il espérait de recueillir autant de gloire qu'eux de leur habileté. Cependant le mérite de ces artistes ne consistait qu'à faire connaître la véritable figure du corps ; et les grands hommes n'en seraient pas moins célèbres quand ils seraient privés de cet avantage. Agésilas, qui ne souffrit pas qu'on le représentât en peinture ni en statue, mérite-t-il moins d'éloges que ceux qui ont employé ces deux secours. Le petit ouvrage que Xénophon a consacré à la louange de ce monarque a plus contribué seul à sa gloire que les statues et les peintures de tous les artistes. Mais ce qui me fait espérer encore de vos travaux beaucoup plus de satisfaction que de ceux d'un autre, et plus de dignité pour ma mémoire, c'est que je profiterai non-seulement de votre esprit, comme Timoléon de celui de Timée, et Thémistocle de celui d'Hérodote, mais encore de votre autorité, qui est celle d'un homme célèbre et respectable, dont le nom s'est fait connaître et dont le mérite est éprouvé dans les plus importantes affaires de la République. Aussi avec un éloge tel qu'Achille le reçut d'Homère, comme Alexandre en félicita sa mémoire, lorsqu'il vint au promontoire de Sigée, j'aurais encore pour moi le témoignage d'un grand et illustre citoyen. J'aime cet Hector de Névius qui ne se réjouit pas seulement d'avoir mérité des louanges, mais encore de les recevoir d'un homme qui en avait lui-même reçu. Si je n'obtiens pas de vous cette grâce, ou plutôt si quelque obstacle s'y oppose (car je ne vous crois point capable de refuser quelque chose à ma prière), peut-être serais-je forcé de prendre un parti qui n'a pas toujours été approuvé ; je serai moi-même mon historien, et cette entreprise sera justifiée par l'exemple de plusieurs grands hommes.

Cependant vous savez qu'elle est sujette à deux inconvénients : la modestie exige alors une extrême réserve sur les louanges

qu'on se donne, et l'amour-propre engage à omettre ce qui n'est pas irréprochable. On accorde aussi moins de confiance à ce genre d'ouvrage. Enfin, des censeurs vous accusent d'être moins modestes que les hérauts des jeux publics qui, après avoir couronné et proclamé les vainqueurs, se servent de la voix d'autrui pour faire publier leur propre victoire lorsqu'ils ont mérité eux-mêmes les honneurs de la couronne.

Voilà ce que je souhaite d'éviter et ce que j'éviterai en effet, si vous vous chargez de l'entreprise que je vous propose. C'est ce que je vous prie de m'accorder. Si vous étiez surpris que, malgré vos fréquentes promesses d'écrire avec soin l'histoire de ma vie politique, je ne laisse pas de vous adresser de si vives et de si longues prières, je réponds que c'est l'impatience dont je vous ai parlé qui m'échauffe et qui m'anime. Je suis naturellement empressé dans mes désirs, et je souhaite que mon histoire paraisse de votre main pendant ma vie, afin que je puisse jouir avant ma mort du peu de gloire que j'ai peut-être mérité. Je vous prie de vouloir bien me répondre, à votre loisir, quelle sera votre résolution. Si vous consentez à ce que je vous demande, j'aurai soin de recueillir les mémoires qui vous seront nécessaires ; ou, si vous me remettez à quelque autre temps, j'attendrai l'occasion de vous entretenir en liberté. Ne vous relâchez point dans l'intervalle, revoyez avec soin ce que vous avez commencé et ne cessez pas de m'aimer. Adieu.

XX

Matius à Cicéron après la mort de César.

Il m'est bien doux d'apprendre par votre lettre que vous conservez de moi l'opinion qui a toujours été l'objet de mes vœux et de mes espérances, quoique je n'en eusse pas le moindre doute, le prix que j'y attache était capable de me causer de l'inquiétude. Mon cœur, il est vrai, me rendait témoignage que je n'ai rien fait qui puisse offenser un honnête homme ; et je ne pouvais m'imaginer qu'avec un mérite si extraordinaire, vous vous fussiez prévenu sans raison contre un ancien ami, dont les

sentiments n'ont jamais changé pour vous. Puisque les vôtres sont tels que je les désire, je veux m'expliquer sur ces accusations, contre lesquelles votre bonté et votre amitié vous ont fait prendre si souvent mon parti.

Je sais tout ce qu'on a dit contre moi depuis la mort de César. On me fait un crime de la douleur que je ressens d'avoir perdu mon ami ; on me défend de le pleurer. La patrie, disent-ils, doit l'emporter sur l'amitié : comme s'il était bien prouvé que le mérite de César ait été de quelque utilité pour la patrie. Mais je veux agir de meilleure foi. J'avoue que je ne suis point arrivé à ce haut degré de sagesse. Non, ce n'est pas César que j'ai servi dans nos dernières dissensions, c'est à mon ami que je me suis attaché ; et, quelque éloignement que j'eusse pour cette cause, je n'ai pu voir marcher mon ami sans moi. Jamais je n'ai approuvé la guerre civile ; j'ai fait au contraire tous mes efforts pour l'étouffer dans sa naissance. Aussi ne m'a-t-on pas vu profiter de la victoire de mon ami pour avancer ma fortune ou pour augmenter mon bien ; tandis que des hommes, qui avaient moins de part que moi à la confiance de César, ont étrangement abusé du succès de ses armes. Je puis dire même que mon bien a souffert de la loi qu'il a portée ; tandis que la plupart de ceux qui se réjouissent de sa mort ont dû à cette loi de rester dans leur patrie. J'ai sollicité le pardon des vaincus avec autant de zèle que si je l'avais demandé pour moi-même. Comment voudrait-on qu'après m'être employé pour le salut de tout le monde, je ne regrettasse point la mort de celui qui me l'accordait, surtout lorsque je le vois périr de la main même de ceux qu'il avait sauvés au risque de déplaire à son parti ? Mais on me fera repentir, disent-ils, d'avoir condamné leur action. Insolence inouïe ! Quoi ! il sera permis aux uns de se faire gloire d'un crime, et les autres ne pourront en gémir avec impunité ! Jusqu'à présent on avait laissé aux esclaves le triste pouvoir de craindre, de se réjouir, de s'affliger, suivant les mouvements de leur cœur, qui du moins restait libre : aujourd'hui ceux qui se disent les vengeurs de la liberté veulent nous arracher ce droit par la terreur. Mais ils peuvent s'épargner les menaces. Il n'y a point de danger ni de crainte qui puisse m'empêcher de remplir mes devoirs d'honnête homme et d'ami. J'ai toujours cru qu'on ne

soit pas fuir une mort honorable, et que souvent même il faut la chercher. Mais pourquoi me font-ils un crime de souhaiter qu'ils puissent se repentir d'une action que je déteste? Oui, je souhaite que tout l'univers regrette la mort de César. Comme citoyen, disent-ils, je dois m'intéresser au salut de la République. Si toute ma vie passée et mes espérances pour l'avenir ne prouvent pas, sans que je le dise, le sincère intérêt que j'y prends, je renonce à le prouver par des arguments inutiles. Je vous supplie donc, de la manière la plus pressante, de juger de moi par les actions plutôt que par les paroles, et de vous persuader, si le devoir a quelque prix à vos yeux, que je ne puis avoir aucune liaison avec les méchants. Je ne me suis point écarté de ces maximes dans ma jeunesse, quoique l'erreur soit plus pardonnable à cet âge; puis-je les oublier sur mon déclin et changer ma conscience? Non, et si je suis capable d'offenser quelqu'un, ce n'est qu'en pleurant le cruel destin d'un ami qui fut le plus illustre de tous les hommes. Comptez que, si j'avais d'autres sentiments, je ne les désavouerais pas, et que je ne voudrais pas joindre à mes fautes la honte de la dissimulation.

Mais on me reproche encore d'avoir pris la direction des jeux que le jeune César a fait célébrer pour les victoires de son oncle. Je réponds que cet engagement n'a point de rapport aux devoirs publics: c'est une offre d'amitié que j'ai cru devoir au souvenir et à la gloire de mon amitié, et que je n'ai pu refuser aux instances d'un jeune héritier si digne de lui et de si grande espérance. Je suis venu souvent par honneur chez Antoine, qui est aujourd'hui consul: mais ceux même qui m'accusent de ne pas aimer assez ma patrie, ne le voient-ils pas plus souvent que moi pour solliciter ou pour surprendre ses faveurs? Quelle est donc cette tyrannie? Quoi! lorsque jamais César n'a prétendu gêner mes démarches et me contraindre dans mes liaisons, ceux qui m'ont si cruellement privé de mon ami croiront pouvoir, par leurs censures, m'empêcher de voir et d'aimer qui je voudrai? Mais je suis sans inquiétude: ma conduite suffira toujours pour réfuter leurs fausses imputations; j'ose même dire que ceux à qui ma fidèle amitié pour César me rend odieux, préféreraient des amis comme moi à des amis qui leur ressemblent. Si rien ne s'oppose à mes désirs, j'irai passer tranquillement le

reste de mes jours dans l'île de Rhodes; mais si je suis retenu à Rome par quelque accident, la vie que j'y mènerai prouvera que mes vœux sont toujours pour la justice et le devoir. J'ai beaucoup d'obligation à Trébatius pour m'avoir fait connaître encore mieux votre âme vertueuse et bienveillante, et pour m'avoir donné de nouvelles raisons de respecter et de chérir celui que je me suis toujours fait un plaisir d'aimer. Portez-vous bien, et conservez-moi votre affection.

XXI

Sulpitius à Cicéron après la mort de Tullia.

J'ai ressenti toute la douleur dont je ne pouvais me défendre en apprenant la mort de votre chère Tullia, et j'ai regardé cette perte comme un malheur qui m'était commun avec vous. Si je m'étais trouvé à Rome, je me serais fait un devoir de vous prouver la part sensible que j'ai prise à votre affliction. Je sais combien sont tristes et déplorables ces consolations de nos amis ou de nos parents, qui partagent eux-mêmes nos souffrances, qui ne peuvent nous consoler sans verser des larmes, et qui ont besoin de ce même soulagement qu'ils s'efforcent d'apporter à la douleur d'autrui. Je veux cependant vous écrire en peu de mots tout ce qui s'est présenté à mon esprit; non que je n'aie bien pensé que les mêmes réflexions pourraient se présenter au vôtre, mais parce que je me suis figuré que la violence de votre chagrin est capable de troubler votre attention.

Pourquoi donc vous livrer avec si peu de mesure à cette douleur domestique? Considérez comment la fortune nous a déjà traités: elle nous a privés de tout ce qui doit nous être aussi cher que nos enfants; de notre patrie, de notre gloire, de notre dignité, de tous nos honneurs. Après tant de pertes, quel mal pouvons-nous recevoir d'une disgrâce de plus? ou comment peut-il nous rester quelque sensibilité pour ce qui ne peut jamais égaler les malheurs que nous avons déjà ressentis? Est-ce le sort de votre fille que vous pleurez? Eh! com-

ment ne faites-vous pas cette réflexion dont je suis souvent frappé, qu'on ne peut donner le nom de malheureux à ceux qui, dans le temps où nous sommes, ont payé le dernier tribut de la nature sans avoir eu beaucoup à souffrir dans la vie ? Connaissez-vous quelque chose, dans les conjonctures présentes, qui ait pu faire aimer la vie à votre fille ? quels désirs, quelles espérances, quels projets de bonheur avait-elle à former ? Était-ce de passer sa vie dans l'état du mariage avec quelque jeune homme d'un rang distingué ? Votre situation, sans doute, vous a donné le choix de ce qu'il y a de plus brillant dans la jeunesse romaine. Était-ce d'avoir des enfants dont le bonheur aurait fait sa joie, de les voir succéder un jour à la fortune de leur père, s'élever par degré à tous les honneurs de la République, et consacrer aux intérêts de leurs amis les nobles droits de la liberté ? Mais nommez-moi un seul de tous ces biens que nous n'avons pas perdu avant de pouvoir les communiquer à nos enfants. C'est un malheur, direz-vous, de perdre une fille qu'on aime. J'en conviens : mais n'en est-ce pas un plus grand de souffrir tous les maux qui nous accablent aujourd'hui ?

Je ne puis oublier une réflexion qui m'a beaucoup soulagé, et qui aura peut-être la même force pour diminuer votre affliction. A mon retour d'Asie, je faisais voile d'Égine vers Mégare, j'ai fixé les yeux sur les pays qui étaient autour de moi. Égine était derrière, Mégare devant, le Pirée à droite, Corinthe à ma gauche : toutes villes autrefois célèbres et florissantes, qui sont aujourd'hui renversées et presque ensevelies sous leurs ruines. A cette vue, je n'ai pu m'empêcher de tourner mes pensées sur moi-même : hélas ! disais-je, pauvres mortels, d'où vient l'amertume de nos plaintes, à la mort de nos amis, dont l'existence est naturellement si courte, tandis que nous voyons d'un seul coup d'œil les cadavres de tant de villes fameuses étendues devant nous sans forme et sans vie ? Ne te rendras-tu pas à la raison, Servius ? Croyez-moi, cette méditation m'a fortifié : faites-en l'essai sur vous-même, et représentez-vous le même spectacle. Tout à l'heure encore, combien d'hommes illustres nous avons vus disparaître en un moment ! Quelle destruction dans tout l'empire ! Quels ravages dans

toutes les provinces ! Serez-vous donc si violemment ému de la perte d'une seule et faible femme, dont le sort, si nous n'en étions pas privés maintenant, était de mourir dans quelques années, puisqu'elle était mortelle ?

Rappelez de là votre esprit et votre pensée à des considérations plus dignes de votre caractère et de votre gloire. Votre fille n'a-t-elle pas vécu aussi longtemps que la vie pourrait mériter quelque estime, aussi longtemps que la République a vécu ? N'a-t-elle pas vu son père préteur, consul, augure ? N'a-t-elle pas été unie par les nœuds du mariage au plus noble de nos jeunes Romains ? Elle a fait l'essai de presque tous les biens de ce monde, et elle a quitté la vie lorsque la République est tombée. Quel reproche peut-elle donc faire à la fortune ? Et vous, de quoi pouvez-vous vous plaindre ? En un mot, souvenez-vous que vous êtes Cicéron ; et que c'est de vous que le reste des hommes attend des conseils ; et n'imitiez pas ces mauvais médecins, qui ne peuvent se délivrer de leurs propres maux, tandis qu'ils font profession de guérir ceux d'autrui : prenez pour vous-mêmes les leçons que dans une conjoncture semblable vous donneriez à d'autres. Il n'y a point de si vive douleur que le temps n'en amène la fin : mais songez qu'il ne vous serait pas glorieux d'attendre du temps un remède que vous pouvez trouver dans votre sagesse. Que dis-je ? S'il reste quelque sentiment après la mort, la tendresse même que votre fille avait pour vous doit vous faire juger qu'elle s'afflige de vous voir dans cet excès d'abattement. Faites-vous donc un effort en faveur d'elle-même, en faveur de vos amis qui gémissent de votre douleur, en faveur de votre patrie qui peut avoir besoin de vos secours, et que vous ne devez pas en priver. Ajoutez que dans un temps où la fortune nous impose la nécessité absolue de nous soumettre à notre situation, vous donneriez lieu de croire que vous pleurez moins la perte de votre fille que le malheur des circonstances et la victoire d'autrui. J'ai honte de vous en écrire davantage, ce serait me défier de votre prudence. Je ne ferai donc plus ici qu'une réflexion. Nous vous avons vu soutenir la prospérité avec noblesse, et votre modération vous a fait honneur, prouvez-nous aujourd'hui que vous êtes capable de supporter l'adversité avec la même constance, sans la regarder comme

un fardeau qui surpasse vos forces, de peur que cette qualité ne paraisse manquer à toutes vos vertus.

Quant à ce qui me regarde, lorsque j'apprendrai que votre esprit sera devenu plus tranquille, je vous informerai de nos affaires et de l'état de nos provinces: Adieu.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Le peuple romain 1

CHAPITRE II

Niebuhr et les épopées populaires. — Les premières manifestations de la poésie latine. — Les chants de table. — Les inscriptions funéraires. — Les chants des Saliens et des Arvales. — Les vers Fescennins. — Les chants de triomphe. — La Satire. — Le vers Saturnin. — Les monuments de la prose primitive. — La loi des Douze Tables. 13

CHAPITRE III

LE CINQUIÈME ET LE SIXIÈME SIÈCLE.

Livius Andronicus. — Nævius. — Ennius..... 34

CHAPITRE IV

LE THÉÂTRE.

Plaute. — Cæcilius. — Térence..... 49

CHAPITRE V

Caton (Marcus Porcius Priscus Cato Censorius)..... 113

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

LE SEPTIÈME SIÈCLE.

Tableau de la société romaine au septième siècle. — Religion, philosophie, éducation, mœurs..... 133

CHAPITRE II

Lucilius. — Le théâtre au septième siècle. — Tragédies d'imitation. — Tragédies nationales. — Pacuvius. — Attius. — Comédie nationale. Les Atellanes..... 153

CHAPITRE III

Varron. — Lucrèce. — Catulle..... 188

CHAPITRE IV

L'histoire. — Depuis les origines jusqu'à Tite-Live. — Sources de l'histoire. — Les premiers historiens. — César, Salluste..... 235

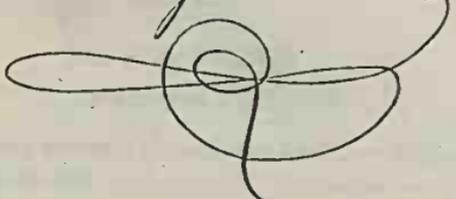
CHAPITRE V

Cicéron. — L'éloquence avant Cicéron. — Cicéron rhéteur. — Cicéron orateur. — Plaidoyers. — Discours politiques. — La philosophie avant Cicéron. — Cicéron philosophe. — Les lettres de Cicéron. — Les poésies de Cicéron..... 270

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE ROMAINE

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Charles Delagrave et C^{ie}



A LA MÊME LIBRAIRIE :

DE LA MÊME COLLECTION :

Histoire de la littérature grecque, par M. E. BURNOUR, directeur de
l'École française d'Athènes. 2 vol. in-8°, brochés..... 10 fr.

Histoire de la littérature italienne, depuis la formation de la langue
jusqu'à nos jours, par M. PERNENS, professeur de rhétorique au lycée
Bonaparte. 1 vol. in-8°, broché..... 6 fr.

Histoire de la littérature espagnole, depuis les origines les plus
reculées jusqu'à nos jours, par M. EUGÈNE BARET, doyen de la Faculté
des lettres de Clermont. 2 vol. in-8°, brochés..... 7 fr.

COLLECTION D'HISTOIRES LITTÉRAIRES

Inu.A.46.878

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

PAR

PAUL ALBERT

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

TOME SECOND



PARIS

CH. DELAGRAVE ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

58, RUE DES ÉCOLES, 58

1871

1942

THE NATIONAL ARCHIVES

MANUSCRIPTS

RECORDS

LITERATURE

1942



1942

THE NATIONAL ARCHIVES

RECORDS

1942

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

§ I.

Le siècle d'Auguste. — Politique. — Religion. — Mœurs. — Le prince. — Le théâtre. — Les Mimes. — Labérius et Publius Syrus. — Les Pantomimes. — Fin de la tragédie.

La période de l'histoire littéraire qu'on est convenu d'appeler le *Siècle d'Auguste* est renfermée dans d'assez étroites limites. Certains critiques rejettent même parmi les écrivains de la décadence le poète Ovide, né sous le principat d'Auguste, et qui ne lui survécut que de quelques années. C'est pousser un peu loin le purisme. Il est certain néanmoins que les qualités propres aux auteurs de cette époque, ne se retrouvent pas au même degré chez aucun de leurs successeurs. Quelles étaient ces qualités ? La pureté du langage, l'élégance sobre, la mesure ; ajoutez-y un esprit nouveau, mais qui ne se perdra plus, l'esprit monarchique. Les poètes en particulier en sont de

bonne heure profondément imprégnés : les Alexandrins qu'ils étudient, les façonnent bien vite à l'admiration sans bornes du prince; il devient un Dieu, le seul vrai Dieu, car il est vivant, présent et payant. Grâce à lui, plus de troubles, plus de révolutions, le loisir accordé à tous.

Les dernières convulsions de la vie républicaine ont cessé. Brutus et Cassius n'ont survécu que d'un an à Cicéron (712). Après la défaite de Sextus Pompée et la mort d'Antoine, Octave César accepte le monde épuisé de discordes civiles (Tacite). Le temple de Janus est fermé pour la seconde fois depuis Numa; il y a un apaisement universel, et une sorte de recueillement qui ne laisse plus apercevoir que l'imposante grandeur de Rome. Un seul homme dirige les destinées du monde, la servitude commence. Mais elle n'a rien d'amer ou de blessant. Le prince, c'est le titre dont il se contente, est un homme simple dans sa vie et dans ses mœurs. Il habite une maison modeste sur le Palatin; seulement il a réuni l'un après l'autre entre ses mains tous les pouvoirs de la république: il est consul, impérateur, tribun, grand pontife, il sera même censeur; mais rien ne semble changé dans la constitution de l'État: c'est l'élection qui lui confère toutes ces dignités. Le Sénat semble gouverner; le prince n'a pris pour lui que l'administration de certaines provinces. Il a des collègues dans le consulat, et il affecte de les prendre parmi ceux qui sembleraient devoir être ses plus implacables ennemis, le fils de Cicéron par exemple, puis les Pollion, les Pison, les Varron, les Lépidus, les Lentulus, les noms les plus illustres de la république. Ainsi, son usurpation est comme consacrée par l'adhésion de ceux-là mêmes qui devaient y être les plus hostiles. La douceur et l'habileté du prince, cet art qu'il a de faire accepter à tous un pou-

voir qui est la ruine réelle de toute liberté, triomphent sans peine des dernières résistances. Quelques vieux républicains restent bien à l'écart, insensibles à toutes les cajoleries de l'empereur : tel Valérius Messala Corvinus qui, nommé par lui préfet de la ville, refuse, parce que, dit-il, « cette dignité n'est pas faite pour un citoyen, » mais c'est un exemple qui n'a rien de contagieux. Octave est bientôt salué du nom d'Auguste, un décret du Sénat le met au-dessus des lois. Encore un pas, et il est Dieu. Les poètes chantent déjà son apothéose. Il incarne en lui la majesté et la divinité même de Rome. Ce qui frappe tous les regards, ce qui ravit toutes les imaginations, c'est la grandeur de Rome dominatrice du monde, et les doux loisirs de la paix dus à un prince qui est le bienfaiteur de l'univers. Voilà les sources d'inspiration pour les poètes et les historiens : il en est de plus hautes.

On a vu par Cicéron et Varron ce qu'étaient devenues les croyances religieuses des Romains, je n'y reviendrai pas. Il n'y avait pas dans tout l'empire un seul homme éclairé qui admit encore les fables du polythéisme. Mais tous reconnaissaient en même temps la nécessité d'une religion officielle, placée dans les mains du Sénat, ou d'un collège d'augures, pris parmi les plus illustres citoyens. Auguste voulut restaurer le culte national et l'épurer en bannissant les superstitions étrangères, particulièrement celles de l'Orient qui avaient envahi Rome. Mécène lui conseilla d'employer jusqu'aux supplices pour arrêter les progrès menaçants des cultes asiatiques. Mais tous ses efforts échouèrent. Ces superstitions et ces pratiques bizarres et monstrueuses étaient au nombre de ces choses dont parle Tacite, qu'on défend toujours et qu'on n'empêche jamais. Il fit relever les temples détruits et en con-

struisit de nouveaux; il affecta le plus grand zèle pour l'accomplissement de toutes les cérémonies de la religion nationale; il fit célébrer par ses poètes les anciens dieux du Latium, les fêtes instituées en leur honneur; il essaya de donner la vie et le mouvement à ces abstractions froides, à ces allégories grossières qui pâlissaient devant les splendides divinités de la Grèce et de l'Orient; il entoura d'un éclat inaccoutumé les Jeux séculaires que chanta froidement Horace: mais toute cette pompe extérieure ne réussit pas à galvaniser le cadavre du polythéisme romain. On savait d'ailleurs qu'Auguste lui-même, dans une orgie, avait parodié avec des compagnons de débauche les festins des douze grandes divinités de l'Olympe. Et Horace, son ami, ne craignait pas de dire: « Que le juif Apella croie cela, je le veux bien, mais je sais moi ce que c'est que les dieux. » Aussi tous ces nouveaux collèges de prêtres qu'il créa, tous les privilèges qu'il leur accorda, toutes les splendeurs antiques qu'il rétablit, rien ne put ramener à des croyances mortes un peuple qu'attiraient de plus en plus les mystérieuses pratiques des cultes de l'Orient. Auguste ne put même trouver une vestale pour remplacer celle qui venait de mourir. Mais en revanche Mithra, Cybèle, Isis et Sérapis ont des adorateurs sans nombre, et les lois les plus sévères ne les peuvent décourager. Le prince lui-même, s'il poursuit ces cultes étrangers, sacrifie aux superstitions populaires. Il craint la foudre, se couvre d'une peau de veau marin pour s'en préserver, et va se cacher dans une cave bien close. Il redoute le vol d'un aigle, qui apparaît au moment où il va clore le lustré; pour rien au monde il ne chausserait son pied gauche le premier. Le nouveau dieu se défie de ses collègues.

Même hypocrisie dans les mœurs. Les désordres que j'ai signalés au début du siècle précédent, subsistent; avec cette aggravation, qu'ils sont acceptés de tous, qu'ils sont devenus la coutume régnante. La famille, cette base de l'État, n'existe plus. La facilité du divorce devenue extrême, l'adultère reçu en usage, l'ont sapée à la base. Mécène, l'ami particulier de l'empereur, divorce huit ou dix fois avec sa femme dont il ne peut se passer et avec laquelle il ne peut vivre. Auguste a enlevé Livie enceinte à son époux. Mais il n'en publie pas moins les lois les plus sévères contre l'adultère et la séduction. Les deux Julie, sa fille et sa petite-fille, sont scandale dans une société qui était cependant fort indulgente; l'empereur est forcé de les exiler. Ses lois sur la pudicité sont violées par ceux qui l'approchent de plus près. Il a pour consolation les vers d'Horace, l'amant des Nèere et de tant d'autres, qui s'écrie: «Aucun adulte ne souille plus la chasteté de la maison; les mœurs et les lois ont vaincu cette honte: les femmes mettent au monde des enfants qui ressemblent à leur père, le châtement suit le crime et l'écrase.» Et ailleurs: «Il a mis un frein à la licence qui se précipitait en désordonnée, il a fait disparaître le crime, il a fait reflourir les anciennes mœurs.» Toutes ces lois, toutes ces assertions poétiques sont vaines et mensongères. Symptôme plus grave, la plaie du célibat s'étend tous les jours. Les encouragements honorifiques et pécuniaires de l'empereur ne peuvent décider les Romains au mariage, même au mariage tel qu'il est alors, si voisin du divorce. Horace célèbre le bonheur et la pureté des chastes et fécondes unions, mais ni lui ni Virgile ne se marient. Attendons les dernières années du règne, et nous verrons Ovide

rédiger le code qui régit alors les rapports entre les deux sexes, c'est celui de la séduction et de la galanterie.

La suppression de la vie publique, et l'oisiveté qui en est la conséquence, achèvent de démoraliser les Romains. Ils se plongent avec une sorte de fureur dans toutes les folies du luxe et de la débauche. Les lois somptuaires sont impuissantes à les contenir. L'épicurisme fait chaque jour de nouvelles conquêtes : c'est bien la philosophie qui convient à des hommes à qui les nobles occupations de la vie publique sont interdites. Les jeux du cirque et du théâtre remplissent une partie de l'année; l'autre se passe en voyages, ou dans les villas splendides de la Campanie. Quant au peuple, il est nourri par l'État, ou plutôt par César; il ne fait rien, il assiste aux représentations scéniques, aux tueries de l'amphithéâtre, mendiant, sale, déguenillé. Auguste les voit fourmiller au forum dans leurs haillons, et il déclame avec une emphase ironique le vers majestueux de Virgile :

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

De toges ils n'en ont plus, Horace dira bientôt « la populace en tunique », (*tunicatus popellus*). Où est le client d'Ennius? où est « ce citoyen avec qui le patron « s'entretenait des grandes affaires du forum et du « Sénat »? Le client, c'est le mendiant attitré, qui suit son patron pour lui faire un beau cortège et ne lui parle que pour demander l'aumône.

Voilà ce que l'on trouve dans Rome. Mais Rome elle-même, c'est la création d'Auguste, c'est la vraie et l'unique splendeur du nouveau règne. Le prince se vante de l'avoir reçue de briques et de la laisser de marbre.

Un forum nouveau, des temples éclatants de marbre et d'or, des portiques immenses, où les oisifs se promènent en causant, des basiliques, toute une ville monumentale bâtie au milieu de l'ancienne, voilà l'œuvre d'Auguste. Il sollicite la collaboration des riches citoyens, obtient de Marcius Philippus la construction d'un temple à Hercule, de Cornificius, celle d'un temple à Diane, d'Asinius Pollion, celle d'un temple à la Liberté. Cornélius Balbus, Statilius Taurus et surtout Agrippa construisent à l'envi théâtres, temples, portiques, bains, aqueducs. Le nombre et la magnificence des jeux publics donnés par l'empereur, sont incroyables; il en donnait en son nom et au nom des principaux magistrats, c'était un moyen de gouvernement. On y voyait des histrions de tous les pays et de toutes les langues, car toutes les nations de la terre avaient leurs représentants à Rome. Chasses, luites d'athlètes, combats navals, courses de chars, combats de bêtes et de gladiateurs : il convoque dans des cirques immenses Rome tout entière, sauf quelques soldats destinés à protéger contre les voleurs les maisons sans habitants. Il renouvelle les Jeux Troyens, où la brillante jeunesse romaine étale ses grâces et fait l'essai de son adresse. Il montre aux députés des peuples étrangers cette magnificence. Il s'épuise en inventions bizarres pour amuser son peuple, exhibant tantôt un rhinocéros ou un serpent de cinquante coudées. Il règle avec un soin minutieux la place que chacun doit occuper : ici les sénateurs, là les chevaliers, plus loin les soldats, puis les hommes mariés; les femmes ne peuvent assister aux combats de gladiateurs qu'à une certaine distance; les vestales seules ont une place réservée et tout près de la scène. Il fait aussi la police parmi les histrions, fait fouetter celui-ci,

récompense celui-là. Il est évident qu'il attachait à cette partie de sa tâche la plus grande importance, et avec raison. Néron, qui l'imita en cela, fut toujours populaire. Tel est le milieu où vivent les écrivains du siècle d'Auguste.

Après Cicéron, Varron, Lucrèce, Catulle, les lettres étaient devenues une des puissances de la république. Il fallait compter avec elles, Auguste le comprit. Il fut le protecteur déclaré et voulut être l'ami des grands écrivains de son temps. Il séduit le républicain Varron en le chargeant d'acheter et d'organiser de vastes bibliothèques publiques; il recueille le poète Horace, naufragé de *Philippes*, et qui s'était cru l'âme d'un républicain; il encourage le doux Virgile, le comble de bienfaits, lui donne de nobles sujets de poèmes, la glorification de l'antique agriculture du Latium, les légendes héroïques du berceau de Rome. Il a les plus douces flatteries pour Tite-Live, qui commence à écrire sa grande histoire de Rome; il lui fait doucement la guerre sur son attachement à l'ancienne république et l'appelle Pompéien. Lui-même affecte le plus profond respect pour les grands citoyens qui l'ont combattu; il salue la statue de Brutus à Milan, il supporte l'humeur hautaine et dénigrante de l'historien Timagène, et la prétendue opposition d'Asinius Pollion. Il encourage le goût des lectures publiques, des petits comités littéraires, et il les honore volontiers de sa présence. Ces gens qui liment des vers ou des périodes avec tant de soin, qui méprisent le vulgaire et se piquent de ne plaire qu'aux délicats, il les aime, il voit en eux des collaborateurs. Ils ne soulèveront point de tempêtes au forum ni au sénat; leurs vers ne voleront point sur les bouches enflammées des hommes, et ne verseront point dans leurs cœurs jus-

qu'à la moelle des traits de feu, comme ceux du vieil Ennius. Ils berceront et charmeront les oisifs et les érudits. Cependant, quand la mort a emporté l'un après l'autre tous ceux qui avaient vu les derniers orages de la république et de la liberté, l'empereur est d'humeur moins facile envers ceux qui sont nés ses sujets. Il chasse Timagène, il exile Ovide en Scythie, il tire du fourreau la loi de majesté qui deviendra l'épée de chevet de Tibère, et l'étend aux écrits satiriques. Il fait brûler l'histoire de Labiénus, et exiler Cornélius Sévérus, le seul poète qui se fût indigné du meurtre de Cicéron. Pour éviter l'exil, Albutius Silon, coupable d'avoir regretté trop haut la république, se tua. C'est le revers de la médaille. Les littérateurs sont avertis; ils savent ce qu'il leur est permis d'approuver ou de blâmer. Les splendeurs de la Rome impériale s'imposent à eux. Poètes, historiens, orateurs, érudits, il faut que tous ne songent au passé que pour le faire servir à la glorification du présent.

§ II.

LE THÉÂTRE.

L'influence de l'esprit nouveau pesa tout d'abord sur le théâtre et sur l'éloquence. L'éloquence fut pacifiée, c'est-à-dire qu'elle n'exista plus, car la parole est une arme, et tout orateur est un combattant. Le théâtre ne pouvait, lui, cesser d'être; car si les Romains d'alors étaient las des orages du forum et des tribunaux, ils n'en étaient que plus avides de divertissements. La

ruine de la vie publique les avait rendus nécessaires ; seulement le théâtre se transforma comme tout le reste.

→ A la fin du septième siècle, le peuple applaudissait les comédies de Plaute et de Térence, les tragédies de Pacuvius et d'Attius. De grands acteurs, amis des plus illustres personnages de la république, Ésopus, Roscius, avaient porté l'art de la déclamation et du geste au plus haut degré de perfection. De plus, bien que le nombre des pièces empruntées à l'histoire nationale fût très-restreint, les spectateurs portant au théâtre les passions de la vie publique, saisissaient avidement ou créaient dans les œuvres des poètes une foule d'allusions qui enflammaient l'attention. Enfin des pièces purement nationales par le choix des sujets et des personnages, les Atellanes, offraient une satisfaction à ce besoin de raillerie et de satire si vif chez la race italique. Dès le milieu du principat d'Auguste, tout cela a disparu, ou du moins on n'en découvre plus aucune trace. L'Atellane, qui ne doit pas périr cependant, car nous la retrouvons sous Caligula et Néron, a cédé momentanément la place à un genre nouveau, à la fois étranger d'origine et national de caractère, c'est le *mime*. Je n'en dirai qu'un mot, aussi bien les représentants du mime sont perdus pour nous ; leurs noms, quelques indications de titres de pièces, un prologue et des vers-sentences, voilà tout ce qui en a été conservé. Rien de tout cela ne peut nous donner une idée bien nette de ce qu'était dans sa composition et son esprit ce genre qui semble par son nom se rattacher à la Grèce, et par son caractère demeurer tout à fait italique. Ce qui dominait en effet dans le mime, c'était le côté satirique, si cher aux Italiens. Les personnages étaient

plus variés que dans l'Atellane, mais au fond il y avait une grande analogie dans l'esprit général des rôles. Le plus ordinairement, le poëte mettait en scène moins un individu qu'une profession; nous avons déjà signalé ce caractère dans l'Atellane. *Les foulons, les fileuses, le cordier, le marchand de sel, le teinturier, le pêcheur, la courtisane, l'augure*, voilà les titres de quelques-uns des mimes de Labérius; c'était une peinture des mœurs de l'Italie, des villes municipales sans doute. Il paraît que les plaisanteries des mimes étaient extrêmement salées, les *situatio s* scabreuses, pour ne pas dire pis. Le *patito* de ces pièces était le plus souvent un honnête mari trompé, bafoué, battu. C'était le commentaire populaire des lois d'Auguste sur l'adultère et la pudicité. — Écoutons Ovide, sacrifié, isait-on, à l morale publique. « Que serait-ce donc, si j'avais écrit des mimes aux plaisanteries obscènes, peintures d'amours criminelles? c'est là qu'on voit paraître un amant brillant et paré; c'est là qu'une femme rusée trompe son mari. Voilà les spectacles auxquels assistent la vierge, la matrone, l'homme fait et l'enfant, et le sénat presque tout entier. Ce n'est pas assez que l'oreille y soit souillée de mots impudiques, les yeux s'y accoutument à supporter toutes les obscénités. Une femme a-t-elle imaginé un tour nouveau pour tromper son mari, on applaudit, on lui décerne la palme. Plus la pièce est éhontée, plus elle rapporte au poëte, plus le préteur la paye cher. Compte, Auguste, ce que coûtent ces jeux placés sous ton nom, tu verras à combien te reviennent de telles turpitudes. Et tu as assisté toi-même à de tels spectacles, tu les as commandés toi-même, car partout et toujours douce et familière est ta majesté! Oui, de tes yeux, de ces yeux qui veillent sur le

monde, tu as contemplé tranquille ces peintures de l'a-dultère (1). »

Par une inconséquence qui ne doit pas nous surprendre, ces pièces graveleuses étaient semées de sentences morales admirables. Les Romains ont toujours aimé ce mélange du bouffon et du sérieux, du lascif et de l'austère. Dans l'âge suivant, quand les commentaires commencèrent à fleurir sur les ruines de la littérature originale, on tira des mimes de Publius Syrus une sorte de code moral en vers. Sénèque admirait fort ces maximes qui se détachaient comme une perle pure de la fange du mime. Il se plaît à citer Publius Syrus, *il le commente avec son enthousiasme ordinaire.*

Le mime eut trois représentants illustres, *Cn. Mattius*, le seul ami désintéressé qu'ait eu le dictateur César; il fut le créateur des mimiambes; *Décimus Labérius* et *Publius Syrus*. Les autres, contemporains d'Ovide, ne sont pas même nommés par lui (2). Décimus Labérius était chevalier romain, et appartenait au parti populaire. Il était hostile au dictateur César. Celui-ci l'invita à représenter lui-même les mimes qu'il composait, et lui offrit pour cela 500,000 sesterces. Une telle invitation était un ordre. Labérius parut sur la scène, et, dans le prologue suivant, il expliqua la violence qui lui était faite. Les hyperboles laudatives à l'adresse du dictateur ne sont pas autre chose qu'une ironie sanglante. « Nécessité au cours oblique, dont beaucoup ont voulu et dont peu ont pu éviter le choc, où m'as-tu réduit, presque au terme de

(1) Ovid. *Trist.* lib. II, v. 495. — Je recommande la lecture de l'épigramme tout entière, peinture fort curieuse des mœurs et de la littérature légère du temps.

(2) Martial cite un Grec auteur de mimographes, Philistion de Nicée.

ma vie? Moi que ni l'ambition, ni la faveur, ni la crainte, ni la puissance n'ébranlèrent jamais au temps de ma jeunesse, voici que dans ma vieillesse je glisse de mon rang pour obéir à la prière humble, douce et caressante sortie de l'âme clémente d'un homme illustre! Simple mortel, puis-je rien refuser à celui à qui les dieux eux-mêmes n'ont rien pu refuser! Ainsi, après soixante ans d'une vie sans tache, sorti de ma maison chevalier romain, j'y rentrerai mime! Ah! j'ai trop vécu d'un jour. O fortune, toujours excessive dans le bien comme dans le mal, si tel était ton caprice que mon génie dans les lettres fût l'écueil où se brisât ma réputation, pourquoi n'est-ce pas au temps où mes membres étaient pleins de vigueur et de séve, au temps où j'aurais pu complaire au peuple romain et à un tel homme, que tu m'as saisi pour me courber sous ton étreinte? Où me jettes-tu aujourd'hui? Qu'apporté-je sur la scène? Le charme de la beauté, la grâce du corps, l'énergie de l'âme, le doux son de la voix? Non. Comme le lierre rampant étouffe l'arbre vigoureux, ainsi l'âge m'étrangle par l'étreinte des ans; véritable sépulcre, je ne conserve que mon nom.» Tel n'était pas le ton ordinaire des mimes, comme on peut le penser. Ceci est de la fière et virulente ironie. Labérius, dégradé pour avoir paru sur la scène, redevint chevalier romain, grâce aux 500,000 sesterces que lui donna César; mais quand il voulut aller prendre sa place parmi ses égaux, ils s'arrangèrent de façon à ce qu'il ne pût s'asseoir: « Je t'offrirais bien une place, lui cria Cicéron, si je n'étais si serré. — Tu n'as pas trop de deux sièges, » répliqua le mime, par une allusion sanglante à la conduite équivoque de Cicéron allant toujours de Pompée à César. Ce même Labérius, dans la pièce même qu'il dut

jouer, prit le costume d'un esclave syrien, qui, meurtri de coups et cherchant à fuir, criait : « O Romains, c'en est fait de notre liberté! » Et il ajoutait, sombre menace : « Il doit craindre tout le monde celui que tout le monde craint. » « A ce vers, dit Macrobe, le peuple, se tournant en foule vers César, montra qu'il comprenait le soufflet insolent donné à sa tyrannie. » Le dictateur se vengea en refusant le prix à Labérius, pour le donner à l'esclave affranchi *Publius Syrus*. Celui-ci était fort admiré des anciens, moins pour son génie comique dont ils ne parlent guère, que pour les maximes morales semées dans ses mimes. On en fit un recueil dans le siècle suivant, vraisemblablement après la mort de Sénèque. Ce recueil nous le possédons encore. Il se compose de 860 vers sentences, rangés par ordre alphabétique. Il est certain que ce recueil, qui porte le nom de *Publius Syrus*, est formé d'extraits empruntés à plusieurs auteurs différents, à *Labérius*, à *Mattius*, et probablement à Sénèque lui-même. Ce qui semble le prouver, c'est que le vers de Labérius, cité plus haut : « Il doit craindre tout le monde celui que tout le monde craint, » fait partie de ce recueil. Ces maximes parfois ingénieuses et profondes, sont écrites dans le style de Sénèque : brèves, antithétiques, elles frappent l'esprit, sans le satisfaire toujours. Peu ou point d'images, ni même d'expressions poétiques; cependant je ne sais quoi de condensé, de grave, de triste, qui n'est pas sans charmes. Voici un vers tout grec par la grâce et le sérieux : « L'amour, comme les larmes, naît des yeux et tombe sur le cœur. » On plaçait ces sentences morales entre les mains des enfants dans les écoles au temps de saint Jérôme.

Le mime était encore un poëme dramatique, si in-

férieure qu'il fût à la comédie ; mais que dire des *Pantomimes*, qui bientôt le rejetèrent au second rang ? De tout temps, les Romains préférèrent les spectacles qui frappaient les sens aux représentations idéales de la vie humaine. On se rappelle comment ils dispensèrent Livius Andronicus de déclamer ses rôles, pourvu qu'il les jouât par le geste. Cette tendance du génie italique prédomina de plus en plus. Bientôt les paroles devinrent l'accessoire, l'insignifiant, le geste fut tout. De là, le Pantomime, de là, la suppression du poète remplacé par l'histriion. Au moyen de la danse, de la gesticulation, de mouvements harmonieux du corps, l'acteur des *Pantomimes* exprimait tous les actes, toutes les sensations, toutes les passions. Ces danses expressives ne furent plus un intermède comme les ballets de notre opéra, ce fut la partie importante du spectacle. Les chœurs étaient comme un repos ménagé au Pantomime. C'est sous Auguste que ce genre nouveau fut créé, et du premier coup il parvint à la perfection. Deux acteurs célèbres, Pylade et Bathylle, passionnèrent les sujets du prince. Bathylle, affranchi et mignon de Mécène, excellait dans la danse comique et gracieuse, Pylade, dans la danse grave et pathétique. Il y eut des factions, des luttes, des émeutes dont les deux histrions étaient les héros. Pylade fut banni par Auguste, puis rappelé. « Tu n'exciteras plus de cabales contre Bathylle, lui dit l'empereur. » — « Mais, César, répond l'autre, il vous est utile que le peuple s'occupe de Bathylle et de moi. » Pylade avait de l'esprit et comprenait son temps. Voilà en effet les seuls orages intérieurs que Rome ait connus sous Auguste. La révolution est accomplie.

Le Pantomime détruisit la comédie ; il tua aussi la tra-

gédie. Il y avait en effet des acteurs de Pantomimes tragiques, qui dansaient une tragédie (*saltare tragœdiam*). Jusqu'où cet art fut porté, on peut à peine se l'imaginer d'après les témoignages des auteurs anciens. Les situations les plus délicates, les plus impossibles à rendre par le geste, sans le secours de la parole, étaient figurées avec une vérité saisissante. Par une conséquence toute naturelle, le poète devint un être inutile. Je ne sais en effet s'il y eut des tragédies proprement dites représentées sous le règne d'Auguste. Il y eut des poètes tragiques, on n'en peut douter, mais leurs œuvres furent-elles jamais interprétées sur le théâtre ? Elles étaient lues, déclamées si l'on veut, en petit comité, devant des amis prompts à applaudir, à titre de revanche. Tels furent probablement le *Thyeste* de Varius, l'*Atalante* de Gracchus, l'*Adraste* de Julius César Strabon, la *Médée* d'Ovide, et les tragédies de Cassius de Parme et d'Asinius Pollion.

Écoutons Horace : voici ce qui se passait au théâtre sous ce règne d'Auguste, l'âge d'or des lettres latines.

« Voici ce qui épouvante et met en fuite le poète le plus audacieux. Cette partie du public, qui est la plus nombreuse, mais non pas la meilleure, cette foule ignorante et stupide, toute prête à en venir aux mains pour peu que les chevaliers ne soient pas de son avis, s'avise parfois au milieu de la pièce de demander un ours ou des lutteurs, car tel est le goût de la populace, que dis-je ? des chevaliers eux-mêmes. Déjà le plaisir a fui de leurs oreilles pour passer à leurs yeux errants et amusés de vains spectacles. Quatre heures et plus, la toile demeure baissée, tandis que défileront sur la scène cavaliers et fantassins, escadrons et bataillons. Puis vient, menée en triomphe et les mains liées derrière le dos, la fortune

des rois vaincus; puis des chars qui se hâtent, des litières, des fourgons, des vaisseaux, nos conquêtes figurées en ivoire, Corinthe elle-même captive. Oh ! combien rirait Démocrite, s'il était encore de ce monde, de voir l'animal à double nature, panthère et chameau tout ensemble (la giraffe), ou bien l'éléphant blanc, fixer seuls les regards de la foule ! Les spectateurs l'attacheraient plus que le spectacle, et mieux que les comédiens lui donneraient la comédie. Pour nos poètes, il lui semblerait qu'ils font des contes à un âne sourd. Quelle voix en effet assez puissante pour surmonter le bruit dont retentissent nos théâtres ? Non, les bois du mont Gargan, les flots de la mer de Toscane ne mugissent pas avec plus de fureur que le public de nos jeux, devant ces richesses lointaines, ces produits d'un art étranger dont l'acteur se montre paré, et qui dès son entrée sur la scène, font de toutes parts battre des mains. « Quoi ? qu'a-t-il dit ? — Rien encore. — Et qu'applaudit-on ? — Sa robe teinte, aux fabriques de Tarente, de la couleur des violettes. »

CHAPITRE II

VIRGILE

Virgile. — (Publius Virgilius, ou plutôt Vergilius) Maro (1).

§ I.

L'HOMME.

Les biographes, les commentateurs et la légende ont chargé de détails puérils ou merveilleux la vie de Virgile. Elle présente peu d'incidents, c'est une véritable vie de poète. Il est né dans la haute Italie, à Andes, près de Mantoue, l'an 684 (70 avant J.-C.). Son père, petit propriétaire ou potier, s'appelait *Majus* ou *Magus*; c'est peut-être sur ce frêle fondement que l'imagination populaire fit de Virgile un magicien. Ses connaissances très-variées et très-étendues, les maîtres dont il suivit les leçons (le grammairien Parthénus, et le philosophe Épicurien Syron) permettent de supposer qu'il jouissait d'une certaine aisance. Peut-être fût-il demeuré inconnu, s'il n'avait été victime des misères du temps. Son patrimoine lui fut enlevé en 713, à la suite de la distribution de terres que les triumvirs firent à leurs soldats. (Voir la première Bucolique.) Asinius Pollion et Mécène

(1) C'est l'orthographe des plus anciens manuscrits, celui de Médicis et celui du Vatican.

obtinrent d'Auguste la réparation de cette injustice. Dès ce jour, Virgile est recherché par les plus grands personnages de Rome. Il publie de 713 à 717, les *Bucoliques*; — de 717 à 724, les *Géorgiques*; les dernières années de sa vie, de 724 à 735, sont consacrées à l'*Énéide*, qu'il laissa inachevée. La douceur de son caractère exerçait un charme infini sur tous ceux qui l'approchaient; mais il était d'une timidité extrême, peu fait pour l'existence de citadin et de courtisan. Aussi habitait-il d'ordinaire Naples ou Tarente, livré à l'étude et à la contemplation sereine de la nature. La faiblesse de sa santé, une sensibilité vive et profonde, un besoin continuel de recueillement et de paix, lui firent souvent préférer à Rome, où l'appelaient d'illustres amitiés, le séjour des champs. La dernière année de sa vie, il voulut voir la Grèce et l'Asie Mineure, demander aux lieux chantés par Homère une dernière inspiration. Il ne put achever ce voyage, revint précipitamment et mourut en débarquant à Brindes. Il avait institué pour ses héritiers Auguste, Mécène, Varius et Plotius Tucca, et exprimé le désir que son *Énéide* fût livrée aux flammes. Ses amis la publièrent sans y rien changer. Elle renferme des vers inachevés et quelques contradictions. Il fut enseveli à Naples, ainsi qu'il l'avait souhaité. On montre encore aujourd'hui son prétendu tombeau. Il n'est pas plus authentique que les bustes nombreux du poète. Peut-être la petite miniature qui se trouve dans un manuscrit du Vatican, est-elle une reproduction d'un buste ancien.

§ II.

Virgile avait vingt-six ans quand César fut assassiné. Il vit et détesta toutes les horreurs de la guerre civile et

les excès de la victoire plus cruels encore. Provincial, étranger à tous les partis, il fut de bonne heure indifférent à leurs succès ou à leurs revers. La paix, l'ordre, la stabilité, voilà les premiers biens qu'il souhaita pour sa patrie et pour lui-même. L'empire les lui donna, il aima l'empire, et salua dans Auguste le bienfaiteur du monde. *Deus nobis hæc otia fecit.* Horace fut d'abord un ardent républicain; toutes les sympathies de Virgile étaient pour la monarchie. Elles se conciliaient heureusement avec le goût particulier qui le porta toujours vers la philosophie d'Épicure : on sait de reste qu'elle est peu propre à faire des citoyens. Aussi bien une société nouvelle se fonde, animée d'un tout autre esprit que celui de Rome républicaine. Il y a un assoupissement général de la vie politique. La paix est imposée au monde, le repos aux particuliers. Détournée de son objet ordinaire, l'activité des patriciens se porte vers les études littéraires. Il y avait du temps de Cicéron un reste du vieux préjugé romain contre les hommes qui aimaient mieux écrire qu'agir : aujourd'hui tout le monde rêve la gloire d'auteur. *Scribimus indocti doctique poemata passim*, dit Horace. Des collèges de poètes se forment, les lectures publiques sont instituées; Auguste, Mécène, Pollion, se plaisent à y assister. Libraires, rhéteurs, grammairiens, philosophes, une foule d'industries et de professions jusqu'alors peu connues ou peu estimées, s'établissent à Rome; c'est une véritable invasion de la Grèce savante, lettrée, artistique. « Feuillotez nuit et jour, dit Horace, les modèles grecs. » — Une nouvelle école littéraire se fonde, Virgile en est le chef, Horace en est le champion. L'un crée les modèles achevés de l'imitation savante; l'autre bat en brèche la gloire des vieux auteurs

nationaux, pose les principes de l'art nouveau, et le défend contre les amateurs obstinés de l'antiquité. Faibles d'invention et d'élan, les poètes novateurs sont des artistes consommés de beau langage et de versification. Leur travail est celui de l'abeille, à laquelle se compare Horace ; il est lent, mais exquis. Épopée, poésie lyrique, didactique, élégiaque, pastorale, ils laissent dans chaque genre un spécimen accompli de leur art. Les calamités des guerres civiles d'une part, de l'autre, la paix glorieuse de l'empire, et la splendeur de Rome souveraine du monde, voilà l'inspiration générale des œuvres de cette époque. L'héroïsme et l'amour de la liberté ne les échauffent plus.

Virgile et Horace sont les deux hommes de génie de cette école. Tous deux furent vivement attaqués et critiqués par les admirateurs du passé, un Bavius, un Mévius, un Cornificius, et quelques autres, qui cachaient sous une guerre littéraire une opposition politique. Tous deux ont créé des genres nouveaux dans la littérature romaine, ou donné à des genres anciens une empreinte toute nouvelle : voyons quelle fut la part de Virgile dans cette œuvre de transformation.

§ III.

Les Bucoliques (Bucolica). Les grammairiens ont donné aux dix petits poèmes qui composent *les Bucoliques*, le nom d'*Églogues*, ou extraits choisis ; mais leur véritable titre est *Bucolica*. — Les βούκοιοι, ou pâtres de bœufs, étaient les plus anciens et les premiers des bergers ; delà, le nom général de βουκολικά donné à des poèmes destinés à retracer des scènes de la vie pastorale. Les bergers

*Bavius miserabilis versificator Romanus circa Marcius fassa
critici obsequio ad huc Horatium, Virgilium,*

des temps primitifs n'étaient pas les mercenaires ou les esclaves qui conduisaient au pâturage les troupeaux d'un maître. Les populations antiques de l'Arcadie, les Pélasges qui s'étaient établis dans toutes les parties de la Grèce et de l'Italie, furent les premiers bergers et les premiers poètes bucoliques. Le culte de la nature adorée et célébrée dans toutes ses manifestations, était alors la seule religion et la seule source de poésie. Chants de joie ou de deuil, chants en l'honneur du printemps qui renouvelle la nature, chants de tristesse sur les longues nuits d'hiver et la mort de toutes choses : voilà les premières expansions de l'âme humaine chez des peuples dont la vie était intimement unie à celle de la terre. — Un érudit, un Alexandrin, Théocrite, essaya de reproduire dans une galerie de petits tableaux (εἰδύλλια) les petits faits et les sentiments qui composaient la vie des bergers de Sicile de son temps. Il est le créateur de la poésie (1) pastorale artificielle, aussi éloignée de la poésie des pâtres anciens, que de la vérité contemporaine. Ce fut le modèle qu'imita Virgile. Dans un genre faux ou impossible, il ne réussit pas à créer des personnages réels, ni un intérêt tiré du sujet même. Ses bergers n'ont jamais existé ; jamais bergers n'ont eu les idées et les sentiments que leur prête le poète ; jamais ils n'ont chanté les sujets imaginés par lui. Les combats de chant, ces improvisations dialoguées, d'un tour sarcastique, étaient, comme nous l'avons vu, chères aux anciens habitants du Latium. C'est le seul trait du caractère national reproduit par le poète, et singulièrement atténué.

(1) M. Egger dans un mémoire sur la Poésie pastorale avant Théocrite, la fait remonter bien plus haut, mais Théocrite n'en reste pas moins le créateur du genre, distinction capitale.

Théocrite n'est bucolique que parce qu'il se représente 290 a. ch. à côté de la poésie de la pléiade et parce qu'il a écrit l'un des premiers poèmes pastoraux qui se distinguent par une simplicité, un abandon naïf, et une fraîcheur. Théocrite, Théocrite, Théocrite, Théocrite.

(Églogues III°, V°, VII°, VIII°.) Le cadre même de ces petits poèmes dramatiques est plutôt indiqué que reproduit. Des allégories souvent obscures, des allusions à des événements politiques ou à des détails sans importance de la vie de quelque courtisan (Églogues I°, IV°, IX°); un luxe d'érudition pédantesque, importée d'Alexandrie, des subtilités de raisonnement; voilà les défauts les plus saillants de cette première œuvre du poète. Il doit les uns à son modèle; son goût, si délicat plus tard, ne lui avait pas encore fait rejeter les autres. Mais si l'inspiration générale est médiocre, et l'invention presque nulle, dans l'exécution on sent déjà le vrai poète. Bien qu'il n'ait pas à son service la langue harmonieuse et le dialecte flexible de Théocrite, son style a déjà l'aisance, la noblesse et la grâce dont les *Géorgiques* seront le plus parfait modèle :

Molle atque facetum,
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camænae,

dit Horace, et il est permis de croire qu'en s'exprimant ainsi, il avait en vue les *Bucoliques* aussi bien que les *Géorgiques*. Mais ne bornons point l'originalité du poète à d'heureux procédés de style et de versification. Virgile est déjà tout entier dans les *Bucoliques*. Tellé description en quelques vers est un chef-d'œuvre de vérité et de grâce; tel fragment a déjà la majesté de l'épopée, mais surtout on sent déjà vibrer ce profond sentiment de la nature qui fut sa plus constante inspiration; enfin la passion a trouvé son véritable langage. La deuxième Bucolique (Corydon), la huitième (Damon et Alphesibœus), la dixième (Gallus), sont brûlantes. Choix des détails, simplicité et force de l'expression, et par-dessus tout, mouvement rapide et naturel de l'âme, intime et hardie association de la nature entière

aux troubles d'un cœur malade; tout ce que nous retrouverons dans les *Géorgiques* et dans l'*Énéide*, est déjà là. Malgré le factice du genre et la tyrannie du modèle, l'originalité éclate par la vie. L'annonce mystérieuse d'une ère nouvelle saluée par le poète dans la quatrième Bucolique (*Pollion*), la remarquable élévation du langage, frappèrent les écrivains chrétiens du quatrième siècle : ils y virent une prédiction de la naissance de Jésus-Christ, et Virgile fut considéré comme une sorte de révélateur païen. Ce petit poème est de l'année 714. Virgile y célèbre la naissance du petit-fils d'Auguste, ce jeune Marcellus dont il déplora plus tard la mort prématurée (1). L'ordre dans lequel sont rangées les *Bucoliques* n'est pas l'ordre chronologique. On peut les ranger ainsi : an 713, deuxième, troisième, cinquième, première, neuvième, huitième Églogues, — an 714, sixième et quatrième, — an 715, septième et dixième. Ce n'est pas tout à fait l'ordre adopté par Otto Ribbeck.

§ IV.

LES GÉORGIQUES.

Les Georgiques (*Georgica*), poème didactique en quatre livres sur les travaux des champs. Ce fut, dit-on, sur la prière de Mécène et d'Auguste que Virgile composa les *Géorgiques*. Les guerres civiles, l'instabilité de la propriété, la démoralisation qui suit toutes les grandes catastrophes, avaient éloigné de l'agriculture, cette forte

(1) Suivant quelques commentateurs, le poète salue la naissance de l'enfant que Scribonia, femme d'Auguste, allait mettre au monde. Ce fut la fameuse Julie.

Esprit de la Géorgique du célèbre auteur, peut se garantir en temps de trouble de la dévotion à peine au premier anniversaire si possible, peut être, chez l'étranger, le poème de Metastaseo sur le Christ et...

éducatrice des anciens Romains, les peuples de l'Italie. Le poëme de Virgile ne fit pas renaître le goût de ces occupations d'un autre âge : la race laborieuse, sobre et vaillante des petits propriétaires avait disparu ; quelques familles aristocratiques possédaient toutes les terres de l'Italie, les faisaient cultiver par des esclaves ou les mettaient en pâturages. C'est de la Sicile et de l'Égypte que Rome tirait ses approvisionnements de blé. Les vers de Virgile n'eurent donc aucune influence sur les contemporains. Ils les charmèrent, voilà tout. Dans un poëme de ce genre, le premier mérite était l'exactitude du savoir. Virgile possédait sur l'agriculture les connaissances les plus étendues et les plus sûres. Dans l'âge suivant, Pline et Columelle invoquent son autorité. Lui-même avait étudié et imité Hésiode, Théophraste, Aristote, Nicander, Aratus (*Prognostica*), Xénophon (*OEconomica*), Caton et Varron (*de Re rustica*), Ératosthènes et Parthénius. Il a emprunté à Aratus toute la partie du premier livre relative aux phénomènes célestes ; Thucydide et Lucrèce lui ont fourni plus d'un trait pour sa description de la peste des animaux ; un poëte alexandrin resté inconnu lui a donné le modèle de l'épisode d'Aristée ; de plus une foule de détails techniques sont tirés de Caton, de Varron et de Xénophon. C'est cependant l'œuvre la plus originale et la plus forte du poëte. Bien que dans chaque livre il traite un sujet spécial (dans le premier, culture du blé ; dans le deuxième, culture des arbres ; dans le troisième, élève du bétail ; dans le quatrième, éducation des abeilles), le poëme a son unité, non cette unité artificielle et vaine des compositions de ce genre, mais celle qui naît d'une idée générale féconde. La nature apparaît à Virgile dans sa vaste harmonie et dans sa

Aratus peut être vu dans le *De Re Rustica* de Columelle 270. et dans
Aratus peut être vu dans le *De Re Rustica* de Columelle 270. et dans
Aratus peut être vu dans le *De Re Rustica* de Columelle 270. et dans
Aratus peut être vu dans le *De Re Rustica* de Columelle 270. et dans

variété infinie : une âme immense la meut et la soutient, et tous les êtres, à quelque degré qu'ils soient placés, sont des manifestations de la substance universelle. La tige du froment née d'un grain de blé, le jeune rejeton du chêne, sorti d'un gland, occupent les derniers degrés dans l'immense échelle des êtres. L'animal vient ensuite, organisme plus savant, mû par une intelligence et pourvu de sensibilité. Enfin, à un degré supérieur encore, d'après les idées anciennes, l'abeille qui participe presque à la raison. — Le poëte semble avoir exposé lui-même l'idée de son livre dans ces vers :

*His quidam signis atque hæc exempla secuti
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Ætherios dixere ; deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris cælumque profundum ;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas ;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia ; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cælo (1).*

Ainsi s'expliquent l'intérêt et la vie qui circulent dans le poëme. L'âme de la nature anime jusqu'aux brins d'herbes parasites qui se mêlent aux riches épis ; un sentiment profond de cette universelle réunion des êtres dans un foyer commun soutient et inspire Virgile. Les champs, les bois, les animaux, sont comme les associés inférieurs de l'homme ; il les groupe autour de lui. A mesure qu'il les connaît mieux, il apprend à les aimer, à les respecter en se servant d'eux, en les pliant à ses besoins. Souvent le poëte, par une illusion charmante, transforme en êtres sensibles les plantes et les arbres ; il leur prête des préférences, des aversions, des désirs : « le laurier faible

(1) *Georg.* IV, 219, sqq.

encore se tient à l'abri sous la grande ombre de sa mère.» — « L'arbre greffé admire son nouveau feuillage et des fruits qui ne viennent pas de lui. » — « Le chêne immobile voit passer les générations des hommes et demeure debout et vainqueur. » — « Au printemps, la terre se gonfle ; elle attend la semence féconde. Alors le père tout-puissant, l'éther, descend en pluies fécondes dans le sein de son épouse réjouie, et mêlé à son corps immense, immense lui-même, il nourrit tous les germes. » — C'est en présence de cette infinie variété de phénomènes d'un intérêt éternel, que le poète, comme enivré de sa contemplation, s'écrie :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Vivre parmi ces merveilles, les comprendre et en jouir, lui semble la plus grande des félicités.

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas !
Flumina amem sylvasque inglorius....

Voilà où réside le charme infini des *Géorgiques* : c'est une œuvre de science et une œuvre de sentiment. Le poète connaît, comprend et aime ce qu'il chante. Il y croit surtout, et comment n'y croirait-il pas ? Ne voit-il pas éclater sous ses yeux le mouvement et la vie universels ?

Là, est la vive et impérissable originalité de l'œuvre ; elle réside dans l'union intime de l'homme avec la nature extérieure, union que la loi du travail impose, mais que l'amour rend légère et douce. Point de vue tout nouveau. L'auteur du *de Re rustica*, Caton, exploite sans pitié et la terre, et les germes qui sortent de son sein fécond, et les animaux qu'il courbe sur les sillons fumants, et les esclaves qu'il traite plus durement encore : c'est un calculateur.

Sa vie est une lutte contre la terre nourricière ; il faut lui arracher un à un les trésors qu'elle renferme. Point de pitié pour elle, encore moins d'amour : il semble qu'elle ne rappelle au rude laboureur que cette pesante loi du travail sous laquelle il succombe. Virgile salue dans la terre l'inépuisable bienfaitrice de l'homme, celle qui le nourrit et le rend meilleur. Elle est la richesse, la force, la sérénité ; d'elle émane un charme mystérieux, l'apaisement des soucis et des poursuites insensées. Il convie à cette union fortifiante les hommes de violences et de rapines que les guerres civiles ont laissés sanglants et oisifs. Appel inutile ! Seul alors le poète comprenait et sentait les pures et saines voluptés de la vie des champs. Les pauvres gens fuyaient à la ville pour être nourris par César, les gens riches allaient à la campagne pour échapper à la ville.

§ V.

L'ÉNEÏDE.

Virgile n'a pas mis la dernière main à son œuvre, mais il ne l'eût point modifiée dans la composition générale et les grandes parties. Nous avons donc réellement dans l'*Énéide* l'épopée telle qu'il l'imagina et l'exécuta. Longtemps attendue par les contemporains, saluée d'avance comme supérieure à l'*Iliade*, admirée, imitée, commentée dans les siècles suivants et dans toute la durée du moyen âge, préconisée par les faiseurs de traités et les critiques de tous les temps comme le modèle achevé et le type du poème épique, l'*Énéide* a été reléguée depuis le commencement de ce siècle à un rang

bien inférieur. La fameuse théorie de Wolf sur les épopées populaires, fruit d'une inspiration collective et libre, a singulièrement exalté les poèmes homériques et rabaisé l'œuvre de Virgile. C'est une production artificielle, a-t-on dit, une composition d'érudit, admirablement versifiée, mais il faut aller chercher ailleurs le grand souffle épique. On est un peu revenu aujourd'hui de ces appréciations excessives, qui séduisent l'imagination, mais ne supportent pas un examen sévère. Il n'y a pas une œuvre poétique quelconque où l'art n'apparaisse ; dans quelle mesure et par quels moyens l'art a-t-il atteint la beauté et la vérité ? voilà la vraie question.

Lorsque Virgile composa l'*Enéide*, Rome n'avait pas d'épopée ; on ne peut en effet donner ce nom aux récits historiques en vers de *Nævius* ou d'*Ennius*, mais de nombreuses tentatives en ce genre venaient de se produire et se produisaient encore chaque jour. Un secret instinct avertissait les uns que toute épopée vraiment digne de ce nom, devait avant tout être nationale. Cicéron chantait Marius et son propre consulat ; Varron d'Atace célébrait la guerre de César contre les Séquanais (*de Bello sequanico*). Hostius racontait en vers la guerre d'Istrie (*Bellum histricum*). Alpinus prenait pour sujet de ses chants les exploits de Pompée. Parmi les amis de Virgile, Valgius, Rufus, Rabirius, et enfin Varius, chantaient les grands événements dont le monde était encore ébranlé, la mort de César, la bataille d'Actium. D'autres au contraire, se reportant aux traditions de l'âge héroïque, refaisaient d'après les cycliques telle ou telle partie des épopées anciennes, les *Chants Cypriaques*, une *Diomédeenne*, des *Argonautiques*, une *Ethiopide*, un *Retour de*

Ménélas et d'Hélène. Mais ni les uns ni les autres ne découvrirent un sujet d'un intérêt vraiment national, vaste dans ses proportions, touchant à la fois à l'âge héroïque, cet inépuisable foyer de grande poésie, et à l'âge contemporain. — Virgile trouva ce sujet dans l'Énéide.

Enée joue un rôle important dans Homère. Fils de Vénus, allié à Priam, présenté déjà dans l'*Iliade* et dans l'hymne homérique à Aphrodite (1) comme appelé à de mystérieuses et glorieuses destinées, il était de plus, suivant les traditions populaires de l'Italie, considéré comme l'ancêtre des fondateurs de Rome. Epargné par les Grecs après la prise de Troie, il avait successivement abordé en Thrace, en Arcadie, en Sicile et s'était enfin fixé en Italie. Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, les anciens poètes Nævius et Ennius adoptèrent cette croyance générale. Jules César déclarait hautement dans l'Eloge funèbre de sa tante Julia, que sa famille remontait aux Dieux par Iule, Enée et Vénus. Virgile n'a donc été que l'interprète du sentiment de tous, en choisissant pour sujet de son poëme le récit des aventures d'Enée, son arrivée en Italie, les guerres qu'il eut à soutenir, la victoire qu'il remporta. — De plus, ce sujet éminemment national était admirablement propre à la composition d'une épopée. De ce côté donc on ne peut refuser au poëte le mérite de l'invention, et la convenance parfaite du choix.

Mais, dira-t-on, dans l'exécution, il se montra beaucoup moins original; on retrouve à chaque page la trace d'emprunts manifestes; Homère, Apollonius de Rhodes, (2) les Tragiques, sont imités, traduits même sans scrupule.

(1) *Iliad.* XX, 307. *Hym. ad. Aph* 197.

(2) *Apollonius* peut être que né à Alexandrie 276+196
 a écrit son *epos*: *epichonon alexandria*, qu'imitait en France
 par exemple *le héros de l'Élé* du poète à III a Rome. *l'histoire* *minime*

Disons de plus que nous avons perdu un grand nombre des sources auxquelles puisa Virgile, Arctinos, Leschès, Panyasis, Antimaque, et d'autres poètes cycliques, plusieurs poètes alexandrins, des tragédies dont nous ne connaissons que les titres, et enfin Nævius, Ennius, et tous ses devanciers latins. Mais qu'importent toutes ces imitations de détail dans une œuvre aussi vaste, si la conception première est originale, si l'inspiration est forte et vraiment nationale? Or, on ne peut le nier. Ce n'est ni dans Homère, ni dans les Cycliques que Virgile a trouvé cette grande idée de Rome, que les destins suscitent pour être la reine du monde, idée qui est l'unité et la vie de son poème. Il faut aller plus loin. Homère avait représenté dans ses deux poèmes, d'une part l'enthousiasme guerrier, les grandes batailles livrées loin de la patrie par les héros aventureux, de l'autre, les tribulations et les épreuves infinies du retour. Les poètes cycliques, soit par imitation, soit en obéissant à un instinct naturel, avaient aussi suivi dans leurs compositions cette double division, les uns s'attachant à tel épisode de la guerre de Troie, les autres ramenant dans ses foyers tel héros. Virgile a réuni dans l'*Énéide* ce double courant épique. Les six premiers livres procèdent d'une évidente inspiration de l'*Odyssée*, les six derniers se rapprochent de l'*Iliade*. Mais l'œuvre conserve dans son ensemble une unité de ton et de couleur qu'aucune imitation de détail n'a pu altérer. La grande image de Rome domine et absorbe tout. Le poète n'a pu se représenter sa patrie dominatrice des nations, sans incarner pour ainsi dire son génie et sa gloire en un homme. Cet homme fut Auguste, le pacificateur du monde, l'héritier de César, le descendant d'Iule et des Dieux. C'est par ce côté que

l'épopée virgilienne, rameau détaché de la vieille souche épique, fut réellement nationale, contemporaine et vivante. Le peuple lui-même accepta cette identification de la patrie souveraine des peuples avec Auguste, et l'*Énéide* si impatientement désirée de tous, érudits, beaux esprits, peuple illettré, fut par tous accueillie comme le grand, l'impérissable monument de la grandeur romaine. Quant aux imitations, quelques esprits chagrins et envieux les signalèrent, il est vrai; mais qu'importait aux contemporains? L'originalité majestueuse de l'ensemble emportait tout. Et d'ailleurs Virgile ne prétendit jamais dissimuler ses emprunts: l'imitation était comme une loi de la littérature latine, et Sénèque le rhéteur a parfaitement raison quand il dit: « Non surripindi causa, sed *palam* imitandi, hoc animo ut vellet agnosci. »

Il faut cependant le reconnaître, une lecture suivie de l'*Énéide* laisse souvent froid et indifférent. L'idée de Rome, la perspective des destinées du peuple-roi, qui agissait si puissamment sur l'imagination des contemporains, se réduit souvent pour les modernes à une pure abstraction. Le patriotisme virgilien ne satisfait pas l'esprit d'un moderne; nous avons un idéal plus haut, et la cité reine du monde par la conquête, n'est pas à nos yeux la cité universelle. La conception générale qui a présidé à l'œuvre, si élevée qu'elle soit, ne suffit donc pas à vivifier toutes les parties du poëme: il faudrait que les personnages eussent une existence propre; que par leurs actes, leurs passions, leurs souffrances, ils apparussent véritables contemporains et frères des héros d'Homère, et de plus marqués de ce caractère idéal qui, à travers les différences des lieux et des temps, fait partout reconnaître

l'homme à l'homme. Or l'âme de Virgile était plutôt tendre qu'héroïque. Son imagination ne put jamais reproduire la vive couleur de ces âges violents où la force était le seul droit reconnu, où la guerre et le pillage étaient les seules occupations des héros, de ces hommes que Jupiter, dit Homère « *avait formés pour vivre de l'adolescence à la vieillesse au sein des mêlées sanglantes, jusqu'à ce que chacun y pérît.* » Ages de fer et d'airain, sans justice et sans pitié, mais d'une poésie incomparable, comme tout ce qui est sincère et fort. Homère en avait retracé une peinture énergique et sobre, et avait à peine adouci çà et là quelques traits du tableau. Virgile n'était point fait pour ces scènes de carnage. Cet horrible droit de la guerre et de la force, il le détestait. Le souvenir des désolations de l'Italie fermait à son imagination tout retour vers des horreurs analogues, même dans les fantastiques régions du passé. De là, la pâle et froide figure d'Enée. Il est jeté dans un monde qui n'est pas fait pour lui. C'est malgré lui, et pour obéir aux destins, qu'il vient prendre possession de ce sol de l'Italie ; c'est malgré lui qu'il veut arracher à Turnus qu'elle aime, Lavinie qui lui est indifférente. C'est malgré lui qu'il combat ses ennemis, qu'il les renverse ; il voudrait leur tendre la main, les relever, cesser cette guerre horrible. Il semble un instrument inerte dans les mains du Destin. Mélancolique et résigné, il se laisse aimer par Didon, et la quitte à la première injonction des Dieux. De nobles et tristes paroles :

« *Sunt lacrimæ rerum, et mentem mortalia tangunt !* »

Un sentiment profond de piété, de la gravité, toutes les qualités sérieuses du Romain, chef d'un vaste empire ; mais pas

d'élan, pas d'énergie, rien de violent et d'implacable dans la haine, rien enfin de ce qui caractérise un aventurier vaincu, qui cherche fortune, et que de longues souffrances ont fait sans pitié et sans justice. La majesté froide d'Auguste est descendue sur les traits du héros troyen; et Virgile a de plus versé dans son âme sa propre sensibilité et cette vague mélancolie qui était en lui. En outre, Énée est isolé dans le poëme comme Auguste sur le trône du monde. Le vaillant Gyas, le vaillant Cloanthe, le fidèle Achate, ne sont pas des êtres vivants. Où est la variété, où est le mouvement de l'*Iliade*, cette vaste arène où chaque héros paraît à son tour et frappe ses grands coups? Le seul personnage intéressant de l'épopée virgilienne, c'est Turnus, évident ressouvenir de l'Achille homérique, dans lequel un commentateur moderne a cru retrouver le triumvir Antoine!

Telle est la principale imperfection de l'*Énéide*. La vérité historique qui touche de si près à la vérité poétique, y fait défaut. Vainement on y chercherait ce que nous appelons aujourd'hui *couleur locale*; même dans les descriptions si savantes de l'Italie ancienne, c'est Rome, toujours Rome qui est au fond du tableau. C'est ce qui conserve à la littérature latine, si faible par l'invention, une originalité remarquable. Plaute et les tragiques de la république habillaient à la romaine leurs personnages grecs; Virgile est resté fidèle à la tradition littéraire de ses devanciers, dont il s'éloigne sous tant d'autres rapports. C'est ainsi que Racine a conçu et exécuté ses tragédies, si vraies au point de vue humain et général, si contraires à l'histoire et si peu antiques.

Les dieux de l'*Énéide* n'ont pas une personnalité plus forte que ses héros. Le génie romain, dépourvu d'inven-

tion, n'a pas su créer de mythes poétiques. Virgile a dû emprunter aux Grecs le caractère, le rôle et les passions qu'il prête à ses divinités. Son Jupiter, sa Junon, sa Vénus sont tout homériques, avec plus de majesté, comme il sied à des Romains. Quant aux divinités indigènes, tout son génie n'a pu leur donner la vie qui leur manquait.

Mais s'il n'a pu reproduire les grands côtés de l'épopée primitive, il a créé le modèle de l'épopée moderne, moins naïve et moins forte, mais plus profonde et plus humaine. Il n'y a rien dans Homère qui approche du IV^e et du VI^e livre de l'*Énéide*. Ces admirables analyses de la passion, cette éloquence et cette flamme, tant de grâce, de force et de vérité, voilà l'impérissable triomphe de l'originalité de Virgile. Le VI^e livre tout entier est d'une magnificence incomparable. Légendes populaires, conceptions philosophiques sublimes, tableaux éclatants des merveilles que réserve l'avenir aux descendants d'Énée : toutes les splendeurs sont réunies dans cette peinture hardie des mystères du monde des enfers. C'est par ce côté nouveau que Virgile frappa surtout les imaginations du moyen âge si préoccupées des choses de l'autre vie. Dante le prit pour guide dans son voyage à travers les mondes surnaturels.

On trouve à la suite des œuvres de Virgile plusieurs petits poèmes qui lui furent attribués de bonne heure, et qui, s'ils ne sont pas de lui, appartiennent cependant à ce qu'on est convenu d'appeler le siècle d'Auguste. Ces poèmes sont *Culex* en 413 vers hexamètres, *Ciris* en 541, *Copa* en 38 vers élégiaques, *Mortuum* en 123 vers hexamètres ; enfin différentes petites pièces, épigrammes pour la plupart, rangées sous le

nom général de *Catalecta*. Il y a dans le *Culex* une quarantaine de vers qui semblent comme un premier prélude du fameux épisode : *O fortunatos nimium!*...

§ VI.

LE STYLE.

Pour bien apprécier l'originalité et la suprême beauté du style de Virgile, il faut lire Lucrèce qui écrivit à peine une génération avant lui. Dans Virgile tous les archaïsmes, toutes les aspérités, toutes les consonances barbares, tous les défauts d'une versification souvent abrupte ont disparu. Rien de comparable à la souplesse, à l'harmonie facile de cette nouvelle poésie. Elle se développe doucement par un mouvement aisé et gracieux ; l'expression est élégante sans affectation, les ornements exquis et sobres. La langue rompue par une laborieuse discipline, a le tour naturel et la suavité de l'idiome grec. Les commentateurs nous ont appris avec quelle lenteur Virgile écrivait, avec quelle sévérité il revoyait et corrigait sans cesse ses vers. Ce fut là le signe distinctif de la nouvelle école. Les anciens méprisaient la rature, dit Horace ; les écrivains du siècle d'Auguste poursuivent obstinément une perfection de langage qui leur a été rarement refusée. Dans la composition de la phrase règnent une égale distribution d'ombre et de lumière, une mesure et une proportion exquises, de la noblesse sans emphase, de la simplicité sans bassesse : *cura, diligentia, æqualitas*, disait Quintilien, exactitude, élégance scrupuleuse, unité de couleur et mélange savant de nuances. Mais cette préoccupation minutieuse de la forme

ne nuit en rien à l'expansion du sentiment, au mouvement animé du style. Les nobles idées, les impressions rapides ou profondes de la passion se traduisent en un beau et naturel langage ; le lecteur suit sans effort l'impulsion donnée à son esprit ; l'art est achevé, il ne paraît pas.

Il n'y a pas dans toute l'antiquité d'écrivain qui ait exercé sur l'imagination des hommes une influence aussi profonde et aussi durable que Virgile. L'*Énéide*, dès son apparition, fut proclamée le chef-d'œuvre de la poésie. Les grammairiens et les rhéteurs en font la matière de leur enseignement. Expressions, tours de phrases, sentences morales, thèmes de déclamation, c'est l'*Énéide* qui devient l'arsenal universel. On en fait des centons, des florilèges ; les Grecs eux-mêmes traduisent l'épopée romaine. Le christianisme veut transformer en croyant le grand poète. Les nobles et mystérieuses aspirations de cette âme élevée, qui semble flotter entre l'Olympe et le ciel chrétien, sont considérées comme des révélations prophétiques. Virgile reçoit un véritable culte : c'est un magicien, un devin. Ses vers deviennent autant d'oracles (*sortes Virgilianæ*). La ruine de l'empire romain, loin d'arrêter le développement de la légende pieuse, lui donne une énergie nouvelle. Tout le moyen âge se prosterne avec adoration devant cet enchanteur, qui est à la fois le prophète et le savant universel. La Renaissance ne lui enlève ce caractère surnaturel que pour en faire la première et la plus haute autorité. C'est sur le modèle de l'*Énéide* que se font les traités de l'épopée et les épopées. Jamais gloire ne fut plus éclatante et plus pure, jamais la postérité ne confondit aussi intimement dans son admiration et son amour l'homme et son œuvre. Auss

possédons-nous dans une pureté parfaite le texte de ses poèmes, conservé avec un pieux respect, reproduit à l'infini. Le plus ancien manuscrit, celui de Médicis, remonte au IV^e siècle, et un des premiers monuments de l'imprimerie est l'édition *princeps* de Virgile. — Quant aux commentateurs de ces œuvres si admirées, ils furent innombrables. Dès le milieu du premier siècle, on cite *Valérius Probus*; puis le stoïcien *Annæus Cornutus*, puis *Æmilius Asper*, *Apronianus*, *Arruntius Celsus*, *Hyginus*, cité déjà par Aulu-Gelle, *Velius Longus*, cité par Servius et par Macrobe; *Terentius Scaurus*, grammairien célèbre du temps d'Adrien. Nous possédons une vie de Virgile par *Donatus*, qu'il ne faut pas confondre avec *Ælius Donatus*, commentateur de Térence. Le commentaire de *Servius Maurus Honoratus* nous est parvenu dans son intégrité; c'était, d'après Macrobe, un grammairien et un rhéteur fort estimé de la fin du quatrième siècle. Ce commentaire est probablement un résumé des travaux antérieurs; il offre des renseignements curieux sur l'histoire, l'archéologie et la mythologie. Celui qui porte le nom de *Junius Philargyrius* est beaucoup moins important; et d'ailleurs sa conservation laisse fort à désirer. Les Scholies de Venise, découvertes sur un palimpseste, par Angelo Maï, ne sont qu'une compilation des anciens commentateurs.

EXTRAITS DE VIRGILE.

I

Gallus.

Daigne sourire, Aréthuse, à mes derniers efforts. Je veux adresser quelques vers à mon cher Gallus, mais des vers que Lycoris elle-même puisse lire : comment refuser des vers à Gallus ? Puisses-tu, à ce prix, couler sous les flots de Sicile, sans que Doris mêle son onde amère à la tienne ! Commence et chantons les amours inquiètes de Gallus, tandis que les chèvres camuses broutent les tendres arbrisseaux. Nos chants ne sont pas perdus : l'écho des bois nous répond. — Quelles forêts, quels bocages fouliez-vous, jeunes Naïades, alors que Gallus se consumait d'amour pour une indigne maîtresse ? Car ni les sommets du Parnasse, ni ceux du Pinde, ni l'aonienne Aganippe ne vous ont retenues. Les lauriers mêmes ont pleuré Gallus, les bruyères mêmes l'ont pleuré ; en le voyant couché au pied d'un roc solitaire, les pins mêmes du Ménale et les rochers glacés du Lycée ont pleuré. Ses brebis sont autour de lui (elles sont sensibles à nos maux ; et toi, divin poète, ne rougis pas de conduire un troupeau : lui aussi, le bel Adonis, a fait pâître des brebis sur le bord des rivières). Le pâître vint aussi, et avec lui les bouviers à la démarche lente ; Ménalcas arriva, tout humide encore de la glandée d'hiver ; et tous lui demandèrent : « D'où te vient cet amour ? » Apollon accourut et lui dit : « Quelle est donc ta folie ? Lycoris, l'objet de ta tendresse, a suivi un nouvel amant à travers les neiges et le tumulte des camps. » Silvain se présenta aussi, la tête ornée de ses attributs champêtres, agitant dans sa main des férules en fleur et de grands lis. Pan, le dieu de l'Arcadie, parut à son tour, et nous l'avons vu nous-mêmes le visage coloré de vermillon et du jus sanglant de

l'hièble. « Ne mettras-tu pas un terme à tes pleurs ? dit-il. L'Amour se rit de semblables douleurs. Le cruel Amour ne se rassasie point de larmes, non plus que les prairies de l'eau des ruisseaux, les abeilles de cytise, les chèvres de feuillage. »

Mais Gallus, désolé, répondit : « Ah ! du moins, Arcadiens, vous chanterez mes malheurs à vos montagnes : car vous seuls, Arcadiens, savez chanter. Oh ! que mollement reposera ma cendre, si votre flûte, un jour, célèbre mes amours. Plût aux dieux que j'eusse été un d'entre vous, ou le gardien de votre troupeau, ou le vigneron qui cueille la grappe mûrie ! Oui, soit que Phyllis, soit qu'Amyntas ou tout autre eût été cher à mon cœur, qu'importe d'ailleurs qu'Amyntas ait le teint basané ? Noires aussi sont les violettes, et noirs les vaciets, il s'étendrait à mes côtés parmi les saules couronnés de pampres flexibles ; Phyllis me tresserait des guirlandes, Amyntas me dirait des chansons. »

« Ici, Lycoris, sont de fraîches fontaines, de molles prairies, de verts bosquets : ici je finirais mes jours avec toi. Mais un fol amour me retient sous les drapeaux de l'impitoyable Mars, au milieu des traits, en butte aux coups de l'ennemi. Loin de ta patrie (puissé-je douter d'un si noir forfait !) tu vois, seule et sans moi, cruelle, les neiges des Alpes et les frimas du Rhin. Ah ! puisse le froid t'épargner ! puissent les âpres glaçons ne pas déchirer tes pieds délicats ! »

« J'irai, et je chanterai sur le chalumeau du pasteur sicilien les vers que j'ai composés à l'imitation du poète de Chalcis. C'en est fait, j'aime mieux souffrir au sein des forêts, au milieu des repaires des bêtes sauvages, et graver mes amours sur l'écorce des jeunes arbres : les arbres croîtront, avec eux vous croîtrez, mes amours. »

« Cependant je parcourrai le Ménale en compagnie des Nymphes, ou bien je chasserai le sanglier fougueux : les frimas les plus durs ne sauront m'empêcher d'envelopper avec ma meute les bois du Parthénius. Je crois déjà courir à travers les rochers et les bocages retentissants ; je me plais à lancer avec l'arc du Parthe les flèches de Cydon : comme si c'était là un remède à mon délire, comme si le dieu qui me poursuit

« se laissait attendrir par les souffrances des hommes ! Mais voilà
 « que ni les Hamadryades, ni les chansons elles-mêmes n'ont
 « plus d'attraits pour moi ; vous aussi, forêts, éloignez-vous. Tous
 « nos efforts ne sauraient changer l'Amour : en vain nous
 « irions, au milieu des frimas, boire les eaux de l'Ilèbre et
 « affronter l'hiver humide et les neiges de la Thrace ; en vain,
 « dans la saison où l'écorce mourante se dessèche sur l'ormeau,
 « nous mènerions paître les troupeaux d'Éthiopie sous les feux
 « du tropique. L'Amour triomphe de tout ; nous aussi cédon
 « à l'Amour. »

C'est assez, Muses, pour votre nourrisson, d'avoir chanté ces vers, tandis qu'assis, il tresse en corbeille la flexible guimauve : c'est vous qui rendrez ces vers précieux pour Gallus, Gallus, pour qui ma tendresse croit de jour en jour, comme au retour du printemps, pousse l'aune verdoyant.

Levons-nous, car l'ombre du soir est d'ordinaire funeste aux chanteurs ; l'ombre du genévrier est nuisible, l'ombre nuit même aux moissons. Allez, mes chèvres, vous voilà rassasiées : Vesper paraît, allez au bercail.

(*Bucoliques, X.*)

II

Prodiges qui suivirent la mort de César.

Qui oserait accuser le soleil d'imposture ? Lui-même nous avertit souvent que des troubles civils nous menacent à notre insu, que des complots et des guerres couvent sourdement.

Lui-même eut pitié de Rome, après la mort de César, quand il voila d'un sombre nuage son front lumineux, et que la race impie des hommes se crut menacée d'une nuit éternelle. Que dis-je ? La terre aussi, et la plaine liquide, et les chiens de mauvais augure, et les oiseaux sinistres annonçaient en même temps nos malheurs. Que de fois nous avons vu l'Etna, brisant ses fournaises, inonder de ses flots bouillonnants les campagnes des Cyclopes ; et lancer des tourbillons de flamme et des roches fondues ! La Germanie entendit un cliquetis d'armes dans toute

l'étendue du ciel ; des tremblements inaccoutumés agitèrent les Alpes. Une voix aussi, une voix lamentable, troubla en plus d'un endroit le silence des bois sacrés ; de pâles et hideux fantômes apparurent à la tombée de la nuit ; et les animaux parlèrent, ô prodige ! Les fleuves s'arrêtent, la terre s'entr'ouvre, et dans les temples on voit des pleurs mouiller l'ivoire ému, et l'airain se couvrir de sueur. L'Eridan, le roi des fleuves, déborde, entraînant les forêts dans son cours impétueux, et emporte à travers les champs et les troupeaux et les étables. Alors aussi des fibres menaçantes ne cessèrent d'apparaître dans les entrailles sinistres des victimes, le sang ne cessa de couler dans les puits, et les villes aux murailles élevées retentirent dans la nuit du hurlement des loups. Jamais la foudre ne tomba plus souvent par un ciel serein, jamais ne brillèrent plus de comètes effrayantes. Aussi Philippes nous a-t-il vus combattre de nouveau Romains contre Romains ; et les dieux ont souffert que l'Émathie et les vastes plaines de l'Ilémus s'engraissent deux fois de notre sang. Sans doute, un jour viendra que, dans ces contrées, le laboureur, en remuant la terre avec le soc recourbé de la charrue, trouvera des dards rongés d'une rouille épaisse, ou bien heurtera avec ses lourdes herses des casques sonores, et contempera d'un œil étonné de gigantesques ossements dans les sépulcres entr'ouverts.

Dieux de nos pères, divinités nationales, Romulus, et toi, auguste Vesta, qui veilles sur le Tibre et sur le mont Palatin ; n'empêchez pas du moins ce jeune héros de relever les ruines de l'empire ! Assez et trop longtemps notre sang a expié le parjure de la Troie de Laomédon. Depuis longtemps, César, le ciel nous envie le bonheur de te posséder, et te voit à regret t'inquiéter de triomphes décernés par les hommes. Ici-bas, en effet, le juste et l'injuste sont confondus ; les guerres se multiplient dans l'univers, le crime revêt mille formes diverses ; la charrue est frustrée des honneurs qui lui sont dus ; les campagnes languissent loin du laboureur entraîné dans les camps, et la faux recourbée est convertie en un glaive homicide. D'un côté l'Euphrate, de l'autre la Germanie soufflent le feu de la guerre ; les villes voisines prennent les armes au mépris des traités qui les lient. Mars exerce ses fureurs impies dans tout

l'univers. De même, quand ils se sont une fois élancés hors des barrières, les quadriges dévorent l'espace; le cocher a beau tendre les rênes, il est emporté par ses coursiers, et le char n'écoute plus la voix qui le guide.

(*Géorgiques*, livre I.)

III

Bonheur de la vie des champs.

Heureux, trop heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur! Loin de la discorde et des combats, la terre, justement libérale, lui prodigue d'elle-même une nourriture abondante. Sans doute, il n'a pas une demeure élevée, où des portes magnifiques livrent passage, le matin, aux flots pressés de clients qui encombrant les appartements. Il ne se passionne pas pour de riches lambris, incrustés d'écaille; pour des tapis brochés d'or, pour des vases de Corinthe; il ne teint pas la blanche laine dans le suc d'Assyrie, et n'altère pas par un mélange de cannelle la limpidité de l'huile d'olive. Mais un repos assuré, une vie sans mécomptes et riche en trésors de toute sorte, du loisir au sein des vastes campagnes, des grottes, des lacs d'eau vive, de fraîches vallées, les mugissements des bœufs, et le doux sommeil sous l'ombrage : voilà les biens dont il jouit. C'est aux champs qu'on trouve les bocages et les repaires des bêtes fauves; que la jeunesse est laborieuse et sobre; que le culte des dieux et le respect de la vieillesse sont en honneur. C'est là que la Justice, en quittant la terre, a laissé la trace de ses derniers pas.

Mon premier souhait, à moi, est que les Muses, objet de ma prédilection, que je sers et que j'aime avec passion, acceptent mon hommage et m'expliquent le cours des astres à travers le ciel, la cause des éclipses diverses du soleil et de la lune; pourquoi la terre tremble; quelle puissance enfle la mer profonde et la pousse hors de ses limites pour la refouler ensuite sur elle-même; pourquoi les soleils d'hiver se hâtent si fort de se plonger dans l'Océan, ou quel obstacle retarde, en

été, l'arrivée des nuits? Mais si le sang, se glaçant dans mon cœur, m'empêche de pénétrer ces mystères de la nature, que du moins les campagnes et les ruisseaux coulant dans les vallées fassent mes délices! Puissé-je aimer, poëte sans gloire, les fleuves et les forêts! Ah! où sont les champs arrosés par le Sperchius, et le Taygète foulé en cadence par les vierges de Sparte! Qui me transportera dans les frais vallons de l'Ilémus, et couvrira ma tête de l'ombrage épais des bois?

Heureux celui qui a pu remonter aux principes des choses et mettre sous ses pieds les vaines terreurs, l'inexorable destin et le bruit de l'avidé Achéron! Heureux aussi celui qui connaît les divinités champêtres, et Pan, et le vieux Sylvain, et les Nymphes sœurs entre elles! Rien ne l'émeut, ni les faisceaux que donne le peuple, ni la pourpre des rois, ni la discorde armant des frères perfides, ni le Dace descendant de l'Ister conjuré, ni les affaires de Rome et la chute prochaine des empires. Il ne voit autour de lui ni pauvres à plaindre, ni riches à envier. Content de cueillir les fruits que les arbres et les champs ont produits d'eux-mêmes et sans contrainte, il ne connaît ni la rigueur des lois, ni les cris insensés du Forum, ni les archives du peuple.

D'autres fatiguent avec la rame des mers pleines de périls imprévus, s'élancent au combat, ou s'insinuent à la cour et dans le palais des rois. Celui-ci conspire la ruine de sa patrie et de ses malheureux pénates pour boire dans une coupe de saphir et dormir sur la pourpre de Tyr; celui-là ensevelit ses richesses et couve l'or qu'il a enfoui. Tel demeure en extase devant la tribune aux harangues; tel autre se laisse enivrer et séduire par les applaudissements que le peuple et les patriens ont fait éclater à deux reprises au théâtre. D'autres se plaisent à tremper leurs mains dans le sang de leurs frères, échangent contre une terre d'exil les doux foyers de leurs aïeux, et vont chercher sous d'autres cieus une nouvelle patrie. Le laboureur retourne la terre avec le soc recourbé de la charrue: ce travail amène ceux de toute l'année; c'est par là qu'il nourrit sa patrie, et sa jeune postérité, et ses troupeaux de bœufs, et ses jeunes taureaux qui l'ont bien mérité. Point de repos pour lui avant que l'année l'ait comblé de fruits, qu'elle

ait peuplé ses bergeries, multiplié les épis de Cérès, couvert ses sillons d'une riche récolte, et fait ployer ses greniers. Quand l'hiver est venu, l'olive de Sicyone se broie sous le pressoir, les porcs rentrent rassasiés de glands, les forêts donnent leurs arbousiers, l'automne détache des arbres mille fruits divers; et sur le sommet des coteaux la vendange amollie achève de mûrir aux rayons ardents du soleil. Cependant le laboureur voit ses fils bien-aimés se suspendre à son cou pour l'embrasser; sa chaste maison suit les lois de la pudeur; ses génisses laissent pendre leurs mamelles gonflées de lait, et ses gras chevreaux luttent à l'envi, cornes contre cornes. Sur le gazon verdoyant lui aussi célèbre des jours de fête; et, couché sur l'herbe, tandis qu'au milieu brûle le feu de l'autel, et que ses compagnons couronnent leurs coupes de feuillage, il invoque le dieu des pressoirs en faisant des libations; puis il invite ses bergers à lancer un rapide javelot sur l'orme qui leur sert de but, ou à dépouiller leurs membres vigoureux pour s'exercer à une lutte rustique.

Telle était la vie que menèrent jadis les vieux Sabins; ainsi vécut Rémus et son frère. Oui, c'est ainsi qu'a grandi la belliqueuse Étrurie, que Rome est devenue la merveille du monde, et a renfermé sept collines dans sa vaste enceinte. Même avant le règne du roi du Dicté, avant que la race impie des hommes se nourrit de la chair des taureaux, Saturne, au temps de l'âge d'or, menait cette vie sur la terre. On n'avait pas encore entendu non plus réentendre le son des clairons, ni pétiller les glaives sur les dures enclumes.

(*Géorgiques*, livre II.)

IV

Éloge de l'Italie.

Mais ni la terre des Mèdes si riche en forêts, ni les rives enchantées du Gange, ni l'Hermus, qui roule de l'or dans son limon, ni la Bactriane, ni l'Inde, ni la Panchaïe tout entière,

dont les sables féconds produisent l'encens, ne sauraient le disputer en merveilles à l'Italie. Des taureaux, soufflant le feu par leurs naseaux, n'ont pas retourné le sol de l'Italie pour y semer les dents d'une hydre monstrueuse ; une moisson de guerriers n'y a pas surgi toute hérissée de casques et de piques. Mais des moissons chargées de grains et le massique, liqueur chère à Bacchus, abondent en ces contrées que couvrent des oliviers et de gras troupeaux de bœufs. C'est là que naissent les coursiers belliqueux qui s'élancent fièrement dans la plaine, et les blancs moutons, qui, baignés dans ton onde sacrée, ô Clitumne, ainsi que le taureau, la plus noble des victimes, ont précédé plus d'une fois jusqu'aux temples des dieux les triomphateurs romains.

Là, règne un printemps éternel, et l'été brille dans des mois qui ne sont pas les siens ; deux fois les brebis sont mères ; deux fois les arbres se couvrent de fruits. Mais on n'y voit pas les tigres farouches et la cruelle race des lions ; l'herbe des champs n'y cache pas des poisons trompeurs ; des serpents couverts d'écailles n'y traînent pas sur le sol leurs anneaux immenses et ne ramassent pas leurs corps en une énorme spirale. Ajoutez à ces avantages tant de villes fameuses, tant de constructions magnifiques, tant de forteresses entassées par la main des hommes sur des rochers escarpés, et ces rivières qui coulent au pied d'antiques remparts. Parlerai-je des deux mers qui baignent l'Italie au nord et au midi ? de ses lacs immenses, du Larius, le plus grand de tous, et de toi, Bénacus, qui enflés tes vagues et frémisses comme la mer ?

Nommerai-je les ports et les digues ajoutés au Lucrin, et la mer indignée mugissant contre ces barrières, aux lieux où l'eau du port Jules retentit du bruit des flots refoulés au loin, et où la vague tyrrhénienne pénètre jusque dans le lac Averné ?

Cette même contrée a montré dans son sein des veines d'argent et des mines d'airain, ses rivières ont roulé l'or en abondance. Elle a engendré une race d'hommes belliqueuse, les Marses et la jeunesse sabine, et le Ligure accoutumé à la peine, et les Volsques aux longues lances ; elle a produit les Déciius, les Marius et les illustres Camille et les Scipions endurcis à la guerre, et toi, César, le plus grand des héros, qui, après avoir triomphé

sur les extrêmes confins de l'Asie, repousses maintenant de nos frontières l'Indien efféminé. Salut, mère féconde des moissons, terre de Saturne, mère féconde des guerriers ! C'est pour toi qu'osant puiser à des sources nouvelles, je célèbre un art honoré et cultivé par nos aïeux, et que je fais entendre aux villes romaines comme un écho du poëte d'Ascra.

(*Géorgiques*, livre II.)

V

Junon et les Troyens.

Sur les bords lointains qui regardent l'Italie et les bouches du Tibre, existait une antique cité, colonie des Tyriens, Carthage, puissante par ses richesses et passionnée pour la guerre. Junon la chérissait, dit-on, plus que toute autre contrée et la préférerait même à Samos ; c'est là qu'elle avait ses armes et son char. Lui donner l'empire du monde, si toutefois les destins le permettent, c'est à quoi tendent dès lors tous les efforts et les vœux de la déesse. Mais elle avait appris qu'une race, issue du sang troyen, renverserait un jour les remparts de la nouvelle Tyr, et qu'elle enfanterait, pour la ruine de la Libye, un peuple au loin triomphant, et redoutable à la guerre : ainsi le voulaient les Parques. A cette crainte, au souvenir de la guerre qu'elle avait autrefois soutenue devant Troie pour ses Grecs chéris, la fille de Saturne joignait des motifs de haine et de cruels ressentiments qui n'étaient pas encore sortis de sa mémoire. Elle garde profondément gravé dans son cœur le jugement de Paris, et l'injure faite à sa beauté méprisée, l'horreur d'une race odieuse, l'enlèvement de Ganymède et les honneurs qu'il avait usurpés. Aigrie par tant d'outrages, elle poursuivait sur le vaste Océan et repoussait loin du Latium les Troyens échappés au fer des Grecs et de l'impitoyable Achille ; jouets du destin, ils erraient de mer en mer depuis plusieurs années. Tant devait être laborieux l'enfantement de la puissance romaine !

A peine les Troyens, perdant de vue la Sicile, voguaient joyeu-

sement en pleine mer, et fendaient de leurs proues d'airain l'onde écumante, quand Junon, le cœur éternellement ulcéré, se dit à elle-même : « Me faut-il donc renoncer à mon entreprise et m'avouer vaincue ? Quoi ! je ne pourrai éloigner de l'Italie le roi des Troyens ? Les destins me le défendent ! Pallas a bien pu brûler la flotte des Grecs et les engloutir dans les flots pour châtier le crime et les fureurs du seul Ajax, fils d'Oïlée ; elle-même, lançant du sein des mers le feu rapide de Jupiter, dispersa leurs vaisseaux, déchaîna les vents, saisit dans un tourbillon le coupable dont le cœur transpercé vomissait des flammes, et le cloua sur un roc aigu : et moi, reine auguste des dieux, moi, la sœur et l'épouse de Jupiter, je lutte contre un seul peuple depuis tant d'années ! Qui donc voudra désormais adorer la puissance de Junon, fléchir les genoux devant ses autels et les charger d'offrandes ? »

La déesse, roulant de telles pensées dans son cœur irrité, se rend à Éolie, la patrie des orages, dans ces lieux tout pleins de furieux autans. Là, dans une vaste caverne, le roi Éole maîtrise et retient prisonniers dans les fers les vents indociles et les bruyantes tempêtes. Eux, indignés, se pressent aux portes en frémissant et remplissent la montagne de leurs mugissements. Assis au sommet du rocher, Éole, son sceptre dans la main, adoucit leur humeur, et modère leur courroux. Sans lui, les vents emporteraient assurément dans leur course rapide les mers et les terres et la voûte éthérée, et les balayeraient à ravers l'espace. Mais, redoutant ce danger, le maître des dieux les a renfermés dans des cavernes ténébreuses, et a entassé sur leurs têtes une masse de montagnes élevées ; de plus il leur a donné un roi, qui, fidèle au pacte convenu, sait au gré de Jupiter serrer ou lâcher les rênes.

C'est à lui que Junon s'adressa alors d'un ton suppliant : « Éole, c'est à toi que le père des dieux et le roi des hommes a donné le pouvoir d'apaiser et de soulever les flots : une nation que je hais navigue sur la mer Tyrrhénienne, portant en Italie Iliion et ses pénates vaincus : déchaîne la rage des vents, submerge et engloutis leurs navires, ou bien disperse çà et là les Troyens, et couvre la mer de leurs corps épars. J'ai quatorze nymphes d'une beauté remarquable : Déïopée, la plus belle de

toutes, unie à ton sort par un hymen durable, t'appartiendra pour toujours : je veux que, pour prix d'un tel service, elle passe avec toi toutes ses années, et te rende père d'une belle postérité. »

Éole répondit : « A vous, reine, le soin d'examiner ce que vous souhaitez ; à moi, le devoir d'exécuter vos ordres. Je vous dois toute ma puissance, et mon sceptre, et la faveur de Jupiter ; c'est vous qui me faites asseoir à la table des dieux, et disposer en maître des orages et des tempêtes. »

Il dit, et du revers de sa lance il frappa le flanc du mont caveurneux ; les vents s'élancent en bataillon serré par l'issue qui leur est ouverte, et balayent la terre de leur souffle impétueux. L'Eurus, le Notus et l'Africus fertile en orages s'abattent à la fois sur la mer qu'ils bouleversent jusque dans ses plus profonds abîmes, et poussent vers le rivage les flots amoncelés. La tempête est accompagnée du cri des hommes et du sifflement des câbles. Tout à coup les nuages dérobent le ciel et le jour aux regards des Troyens ; une nuit sombre s'étend sur la mer ; le ciel tonne, l'air brille de feux redoublés, et tout présente aux matelots l'image menaçante de la mort.

(Énéide, liv. 1.)

VI

Mort de Priam.

Au milieu du palais, sous la voûte découverte du ciel, était un grand autel, et tout auprès, un antique laurier penchait sur l'autel et couvrait les Pénates de son ombre. Là, Hécube et ses filles, assises en vain autour du saint asile, comme des colombes qui ont fui devant la noire tempête, se serraient les unes contre les autres, et embrassaient les images des dieux. Quand la reine voit Priam revêtu d'armes faites pour la jeunesse : « O malheureux époux, lui dit-elle, quelle funeste pensée vous a mis ces armes à la main ? Où courez-vous ? Ce n'est point un pareil secours, ni des défenseurs tels que vous, que les circonstances réclament ; non, mon cher Hector lui-même ne pourrait aujourd'hui nous

sauver. Venez enfin prendre place à nos côtés : cet autel nous protégera tous, ou vous mourrez avec nous. » Elle dit et reçut près d'elle le vieillard, et le plaça dans l'enceinte sacrée.

Cependant un des fils de Priam, Politès, échappé aux coups meurtriers de Pyrrhus, s'enfuit à travers les traits et les ennemis sous les longs portiques, et, blessé, parcourt les appartements solitaires. Pyrrhus, ardent, le poursuit l'épée haute, et déjà il le saisit et le presse de sa lance. Enfin Politès, arrivé en présence et sous les yeux de ses parents, tomba et exhala sa vie dans des flots de sang. Alors Priam, quoique sous le coup d'une mort inévitable, ne se posséda plus, et ne contint ni sa voix ni sa colère : « Pour prix de ton crime, s'écrie-t-il, pour prix de ton audace, puissent les dieux (si toutefois le ciel compatissant venge de tels forfaits) te récompenser comme tu le mérites, et te payer le salaire qui t'est dû, toi qui m'as fait assister à la mort de mon fils, et as souillé de la vue d'un cadavre les regards d'un père ! Ah ! cet Achille, dont tu prétends fausement que tu es issu, ne traita point avec cette cruauté Priam, son ennemi ; mais il respecta les droits et la sainteté du supppliant, il rendit à la tombe le corps inanimé d'Hector, et me renvoya dans mes États. » Ayant ainsi parlé, le vieillard lança d'une main débile un trait impuissant, qui fut aussitôt repoussé par l'airain sonore, et resta suspendu sans effet à la surface bombée du bouclier. Alors Pyrrhus : « Eh bien donc ! tu vas reporter ceci au fils de Pélée et me servir de messenger ; n'oublie pas de lui raconter mes honteux exploits et de lui dire que Néoptolème dégénère. En attendant, meurs. » En disant ces mots, il traîna jusqu'au pied des autels Priam tremblant, et dont les pieds glissaient dans le sang de son fils ; de la main gauche, il lui saisit les cheveux, et de la droite, il leva son glaive étincelant, et le lui plongea dans le flanc jusqu'à la garde. Ainsi finit Priam, ainsi périt, par l'ordre du destin, à la vue de Troie embrasée et des ruines de Pergame, ce puissant dominateur de l'Asie, maître de tant de peuples et de tant de contrées. Sur le rivage gît un grand tronc, une tête séparée des épaules, et un cadavre méconnaissable.

(*Énéide*, liv. II.)

VII

Andromaque en Épire.

Le hasard voulut que, dans un bois voisin de la ville, sur les bords d'un faux Simois, Andromaque offrit alors aux cendres d'Hector un sacrifice solennel et des libations funèbres. Elle invoquait les mânes près d'un tombeau vide, fait d'un vert gazon, qu'elle avait consacré à son ancien époux avec deux autels, source éternelle de larmes. Quand elle m'aperçut et qu'elle vit autour de moi des armes troyennes, éperdue, effrayée de cette apparition extraordinaire, elle demeura interdite à ma vue; son sang se glaça dans ses veines, elle tombe évanouie; et c'est avec peine qu'après un long silence elle prononce enfin ces paroles : « Est-ce bien vous que je vois ? Êtes-vous celui que ces traits m'annoncent ? Fils d'une déesse, vivez-vous ? ou, si vos yeux sont fermés à la lumière, où est Hector ? »

Elle dit, et verse un torrent de larmes, et remplit de ses cris tous les lieux d'alentour.

Ému du transport qui l'agite, je réponds à peine, et, dans mon trouble, je lui adresse quelques mots entrecoupés : « Oui, je vis, et ma vie se passe au milieu des plus cruels malheurs. N'en doutez point : ce que vous voyez est réel. Hélas ! quelle humble condition est la vôtre, après la perte d'un si noble époux ? Quel sort digne de vous est devenu votre partage ? Se peut-il que l'Andromaque d'Hector partage la couche de Pyrrhus ? »

Elle baissa les yeux, et répondit à voix basse : « O heureuse entre toutes, la fille de Priam, condamnée à mourir près du tombeau d'un ennemi, au pied des remparts élevés de Troie ! Elle n'a point eu à subir les chances du sort, et n'est point entrée, captive, au lit d'un vainqueur et d'un maître. Nous, après l'embracement de notre patrie, emportée à travers des mers lointaines, nous avons essuyé l'insolence et l'orgueil du jeune rejeton d'Achille, et nous avons enfanté dans la servitude. Bientôt Pyrrhus, épris d'Hermione, la petite-fille de Leda, et formant à Lacédémone un nouvel hymen, me mit

aux bras d'Hélénus, comme moi son esclave. Mais Oreste, se voyant ravir sa fiancée pour laquelle il brûlait d'un vif amour, Oreste, en proie aux furies vengeresses de ses crimes, surprend son rival à l'improviste, et l'égorge au pied des autels d'Achille. La mort de Néoptolème fit tomber une partie de ce royaume entre les mains d'Hélénus, qui donna le nom de Chaonie à tout le pays, en souvenir du Troyen Chaon, et bâtit sur les hauteurs une Pergame, citadelle du nouvel Ilion. Mais vous, comment les vents et les destins vous ont-ils conduit en ces lieux ? Quel dieu vous a fait aborder malgré vous sur ces rivages ? Et le jeune Ascagne ? Vous reste-t-il ? Respire-t-il encore ? Quand il naquit, Troie déjà..... Regrette-t-il, tout enfant qu'il est, la perte de sa mère ? Dites-moi si l'exemple de son père Énée et de son oncle Hector l'excite à montrer l'antique vertu et le mâle courage de ses ancêtres.

(*Énéide*, livre III.)

VIII

Didon.

C'était la nuit sur toute la terre : les êtres fatigués goûtaient la paix du sommeil ; au fond des forêts, sur les flots cruels, partout le repos. Les étoiles roulaient au milieu du ciel ; dans les plaines immenses le silence. Troupeaux, oiseaux au brillant plumage, et ceux qui se tiennent dans les eaux limpides des lacs, et ceux qui se cachent dans les buissons des champs, tous, cédant au sommeil dans la nuit silencieuse, goûtaient dans leurs cœurs l'apaisement et l'oubli des peines. Telle n'est point Didon : âme tourmentée, elle ne peut s'abandonner au repos ; ni ses yeux ni son cœur ne reçoivent la nuit : la douleur s'avive, l'amour plus violent se réveille ; elle flotte au tourbillon des plus violents transports.

Dans cet état, mille pensées assaillent son cœur. Que faire maintenant ? Irai-je m'exposer aux railleries de mes prétendants d'autrefois ? Irai-je suppliante mendier pour époux ces rois nomades que j'ai tant de fois repoussés ? Non. Mais alors je sui-

vrai donc la flotte des fugitifs d'Ilion, je subirai le caprice des Troyens? Ah! à quoi m'aura servi de leur prodiguer mes secours? Comme la reconnaissance du bienfait habite bien dans ces cœurs fidèles! Mais supposons que je le veuille, le voudront-ils? Me recevra-t-il, l'orgueilleux, sur ses vaisseaux, moi qu'il déteste? Ah! malheureuse! malheureuse, tu ne sais pas, tu ne comprends pas encore jusqu'où va la perfidie de ces fils de Laomédon! Et, d'ailleurs, irai-je seule me mettre à la suite de ces matelots ivres de joie? ou bien me ferai-je accompagner des Tyriens, de mon peuple tout entier? Je viens à peine de les arracher à Sidon leur patrie, faudra-t-il les jeter de nouveau sur la mer, leur dire : Mettez les voiles au vent? Meurs plutôt, tu l'as mérité. Éteins ta douleur dans ton sang. C'est toi, toi ma sœur, qui, vaincue par mes larmes, as fait peser sur mon âme mada ce fardeau de douleurs, c'est toi qui m'as livrée à l'ennemi. Pourquoi ne m'as-tu pas laissée, sans amour et sans crainte, vivre solitaire et sauvage? Je n'aurais pas connu de telles tortures; j'aurais gardé à la cendre de Sichée la foi que j'avais jurée.

(*Énéide*, liv. IV.)

IX

Mort de Didon.

Déjà l'aurore, quittant la couche dorée de Tithon, éclairait de nouveau la terre, quand la reine, du haut du palais, vit le jour blanchir à l'horizon, et la flotte voguer à pleines voiles. Quand elle reconnut que le rivage était désert et le port sans rameurs, elle meurtrit trois et quatre fois son beau sein, et arracha ses blonds cheveux : « Grand Jupiter ! il partira ! s'écria-t-elle ; un étranger se sera joué d'une reine telle que moi ? Et l'on ne courra point aux armes ? Carthage entière ne se mettra pas à sa poursuite, et mes vaisseaux ne sortiront pas du port en toute hâte ? Allez, volez, la flamme à la main, déployez les voiles, fatiguez les rames !.... Que dis-je ? Où suis-je ? Quel délire trouble mon esprit ? Malheureuse Didon ! Tu pleures maintenant sur sa perfidie : ah ! tu devais pleurer, quand tu lui donnas la

couronne !..... Voilà donc ses promesses et sa foi ! Voilà celui qui a, dit-on, emporté avec lui ses pénates domestiques et a chargé sur ses épaules son père accablé de vieillesse !..... Et je n'ai pu déchirer son corps en lambeaux et en semer les débris dans les flots ? Je n'ai pu massacrer ses compagnons, égorger Ascagne lui-même, pour en faire à son père un horrible festin?... Mais l'issue de la lutte était incertaine.... Qu'importe ? Qu'avais-je à craindre, résolue à mourir ? J'aurais mis le feu à sa flotte, embrasé ses vaisseaux, anéanti le fils et le père avec toute leur race, et je me serais précipitée moi-même au milieu des flammes. Soleil, dont le flambeau éclaire toutes les choses de ce monde ; toi, Junon, confidente et témoin de mes chagrins ; Hécate, que les mortels invoquent la nuit en hurlant dans les carrefours ; Furies vengeresses, et vous, dieux d'Élise mourante, entendez ma voix, voyez les maux immérités que j'endure, et exaucez mes prières. S'il faut que le monstre touche le port et aborde au rivage ; si telle est la volonté de Jupiter, et tel le terme fatal de ses voyages : que, du moins, assailli par les armes d'un peuple belliqueux, chassé de ses États, arraché aux embrassements d'Iule, il implore un secours étranger et voie l'affreux trépas des siens ; qu'il subisse les lois d'une alliance honteuse, sans jouir ni du trône, ni de la douce clarté des cieux ; mais qu'il meure avant le temps, et gise sans sépulture au milieu de l'arène. Voilà mon vœu, voilà le dernier cri que j'exhale avec la vie. Vous, Tyriens, poursuivez de votre haine et sa race et tous ses descendants, et donnez à mon ombre cette satisfaction : point d'amitié, point d'alliance entre les deux peuples. Que de mes cendres sorte un vengeur qui poursuive par le fer et par la flamme les fils de Dardanus, maintenant, plus tard, et toujours, tant qu'il sera de force à lutter. Rivages contre rivages, flots contre flots, soldats contre soldats, puissent les deux peuples combattre, eux et leurs descendants ! »

Elle dit, et mille pensées agitent son âme ; car elle cherche à se débarrasser au plus tôt d'une vie odieuse. Alors elle adresse quelques mots à Barcé, nourrice de Sichée (car elle avait laissé dans son antique patrie les cendres de sa propre nourrice) : « Chère nourrice, appelle ici ma sœur Anna ; dis-lui de se purifier en toute hâte dans une eau vive, d'amener avec elle les

victimes et les offrandes expiatoires prescrites par la prêtresse ; qu'alors seulement elle vienne ; toi-même, ceins ton front des bandelettes sacrées. Le sacrifice dont j'ai commencé les apprêts en l'honneur de Jupiter du Styx, je veux l'accomplir : je veux mettre un terme à mes soucis, et livrer aux flammes du bûcher l'image du Troyen. » Elle dit ; le zèle hâte les pas de la vieille nourrice.

Mais Didon frémissante, exaspérée par la pensée de son horrible projet, les yeux hagards et sanglants, les joues tremblantes et semées de taches livides, Didon, pâle de sa mort prochaine, s'élançe dans l'intérieur du palais, gravit furieuse les degrés du bûcher, et tire l'épée du Troyen, présent qui ne fut point destiné à cet usage. Là, quand elle aperçut les tissus phrygiens, et cette couche si connue, elle s'abandonna un instant à ses larmes et à ses pensées ; puis, se jetant sur le lit, elle prononça ces dernières paroles : « Dépouilles chères à mon cœur, tant que le permirent les destins et les dieux, recevez mon âme, et délivrez-moi de mes tourments. J'ai vécu, et j'ai fourni la carrière que la fortune m'avait tracée ; et maintenant mon ombre descendra glorieuse aux enfers. J'ai fondé une ville superbe ; j'ai vu s'élever mes remparts, j'ai vengé mon époux et puni un frère inhumain : heureuse, hélas ! trop heureuse, si les vaisseaux troyens n'avaient jamais touché nos rivages !... » Elle dit, et, collant sa bouche sur le lit funéraire : « Quoi ! mourir sans vengeance ! Oui, mourons, dit-elle, même à ce prix, il m'est doux de descendre chez les ombres. Que du milieu des mers le cruel Troyen dévore des yeux le feu de ce bûcher, et emporte avec lui les présages de ma mort. »

Elle avait dit ; et, tandis qu'elle parlait encore, ses compagnes la voient s'affaisser sous le coup mortel ; elles voient l'épée écumante de sang, et ses mains défaillantes. Un cri s'élève sous les voûtes du palais : le bruit de cette mort se répand et jette le trouble dans la ville ; ce ne sont partout que des lamentations, gémissements, hurlements des femmes ; l'air retentit de clameurs lugubres ; on dirait qu'envahie par l'ennemi, Carthage ou l'antique Sidon s'écroule, et que la flamme dévorante embrase en courant les demeures des hommes et les temples des dieux.

(*Énéide*, livre IV.)

X

Le champ des Pleurs.

Aussitôt il entend des voix plaintives et de longs vagissements : ce sont des enfants dont les âmes pleurent à l'entrée de ces lieux : un destin cruel leur interdit les douceurs de la vie, et les arracha au sein maternel pour les plonger prématurément dans la tombe. Près d'eux sont ceux qui ont péri victimes d'injustes accusations. Ces places ont été d'ailleurs assignées par des juges que le sort a choisis. Minos préside et agite l'urne fatale : c'est lui qui cite les ombres à son tribunal, et s'enquiert de leur vie et de leurs crimes. Près de là habitent, accablés de tristesse, les mortels qui, sans avoir rien à se reprocher, se sont donné la mort de leur propre main, et qui, détestant la lumière, ont secoué le fardeau de la vie. Qu'ils voudraient souffrir encore, à la clarté des cieus, et la pauvreté et les durs travaux ! Les destins s'y opposent : un odieux marais les enchaîne de ses tristes ondes, et le Styx les emprisonne en coulant neuf fois autour d'eux.

Non loin s'étend de tous côtés le champ des Pleurs : c'est ainsi qu'on l'appelle. Là, ceux que le funeste poison de l'amour a consumés errent à l'écart dans des sentiers mystérieux, à l'ombre d'une forêt de myrtes : leurs soucis ne les quittent point, même après le trépas. Le héros aperçoit en ces lieux Phèdre, Procris, et la triste Ériphyle montrant les coups que lui porta un fils barbare, Evadné et Pasiphaé. Laodamie les accompagne ainsi que Cœnée, jeune garçon autrefois, femme maintenant, et rendue encore une fois par le destin à sa forme première.

Au milieu d'elles, la reine de Carthage, dont la blessure saigne encore, errait dans cette vaste forêt. Dès que le héros troyen fut près d'elle et l'eut reconnue dans l'obscurité, comme on voit ou comme on croit voir la lune nouvelle briller entre les nuages, il versa des larmes et lui adressa la parole avec un tendre intérêt : « Infortunée Didon, il était donc vrai que vous ne viviez

plus, et que dans votre désespoir vous aviez tranché le fil de vos jours! votre trépas, hélas! c'est moi qui l'ai causé. J'en jure par les astres, par les dieux du ciel, par tout ce qu'il y a de sacré aux enfers, c'est malgré moi, ô reine, que j'ai quitté vos rivages. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres impérieux des dieux, qui me forcent aujourd'hui à descendre dans le royaume sombre, dans ces lieux incultes et couverts d'une nuit profonde; et j'étais loin de m'attendre que mon départ dût vous causer tant de douleur. Arrêtez, et ne vous dérobez point à mes regards. Pourquoi me fuir? c'est la dernière fois que le destin me permet de vous parler. »

Par de tels discours, entremêlés de larmes, Énée cherchait à calmer cette ombre courroucée, qui lui lançait de farouches regards. Mais Didon, détournant la tête, tenait ses yeux baissés vers la terre : elle ne témoigne aucune émotion aux paroles du héros : on dirait le rocher le plus dur, un marbre du Marpesse. Enfin elle s'échappe et s'enfonce avec colère dans un épais bocage, où Sichée, son premier époux, partage son amour et répond à sa tendresse. Cependant Énée, sensible à son infortune, la suit longtemps du regard en pleurant et en plaignant son malheur. *(Énéide, livre VI.)*

XI

Purification des âmes.

Cependant Énée voit dans un vallon écarté un bois solitaire, et des halliers touffus que fait retentir le vent : les eaux du Léthé baignent ce séjour tranquille. Autour de ce fleuve voltigeaient des nations et des peuples innombrables : telles dans la prairie, par un beau jour d'été, les abeilles se posent sur différentes fleurs, se répandent autour des lis éclatants de blancheur et remplissent de leur bourdonnement toute la plaine. Énée tressaille à ce spectacle inattendu; il s'informe des causes de ce mystère qu'il ne comprend pas : quel est ce fleuve dans le lointain? quelle est cette multitude qui en couvre les rives?

« Les âmes, lui répond Anchise, auxquelles le destin doit d'autres corps, viennent boire aux ondes du Léthé la quiétude et le long oubli. Depuis longtemps je désire te les montrer et te les faire passer sous les yeux; je veux compter cette longue suite de tes descendants afin que tu te réjouisses davantage avec moi d'avoir trouvé l'Italie. » — « O mon père, est-il donc vrai que des âmes remontent d'ici sur la terre, et rentrent de nouveau dans les lourdes entraves du corps? d'où leur vient ce désir insensé de la lumière? » — « Je vais te le dire, mon fils, reprend Anchise, et je ne tiendrai pas ta curiosité en suspens; » et alors il lui explique en détail toutes ces merveilles.

« Apprends d'abord qu'un souffle divin pénètre et vivifie le ciel, la terre, la plaine liquide, le globe lumineux de la lune, et l'astre de Titan; cette âme, répandue dans les veines du monde, en meut la masse entière et se mêle avec ce grand corps. C'est par elle que respire et la race des hommes et celle des bêtes, et la gent ailée, et les monstres que la mer nourrit dans ses flots étincelants. Il y a dans ces parcelles de la grande âme un feu vivifiant et comme une émanation céleste, tant que des corps défectueux n'en retardent pas l'essor, tant que des ressorts terrestres et des membres périssables n'en émoussent pas l'activité. De cette union avec le corps naissent les craintes et les désirs, les douleurs et les joies : enfermées dans les ténèbres de leur obscure prison, elles ne voient plus le ciel. Que dis-je ! lorsqu'au jour suprême la vie a quitté le corps, les malheureuses ne sont pourtant pas complètement débarrassées du vice et des souillures corporelles, et le mal, qui s'est longtemps développé dans leur sein, laisse nécessairement en elles de puissantes racines. Elles subissent donc des châtimens, et expient dans les supplices leurs anciennes fautes. Les unes, suspendues en l'air, sont exposées au souffle des vents légers; les autres lavent au fond d'un vaste gouffre le crime qui les a souillées, ou s'épurent dans les flammes. Chacun de nous souffre en ses mânes le supplice qui lui convient; ensuite, on nous envoie dans le vaste Élysée, dont nous habitons en petit nombre les riantes campagnes. Enfin, lorsque les temps sont accomplis, et que le cours des âges a effacé les taches invétérées, et rendu à sa pureté primitive ce souffle divin, cette étincelle du feu céleste; un dieu, après mille

ans révolus, appelle en foule toutes ces âmes sur les bords du Léthé, afin qu'oubliant le passé, elles désirent revoir la voûte des cieux, et rentrer dans de nouveaux corps. »

(*Énéide*, livre VI.)

XII

Le jeune Marcellus.

En ce moment, Énée interrompit Anchise : car il voyait marcher aux côtés de Marcellus un jeune homme d'une beauté remarquable et couvert d'armes étincelantes, mais le front voilé par la tristesse, et les yeux baissés vers la terre : « Quel est, dit-il à son père, celui qui accompagne Marcellus ? Est-ce son fils, ou quelqu'un de ses illustres descendants ? Comme le peuple l'environne avec un murmure flatteur ! Quelle ressemblance entre les deux héros ! Mais l'affreuse mort secoue déjà sur lui ses sombres ailes. » — « O mon fils, répond Anchise les larmes aux yeux, ne cherche point à connaître la douleur cruelle de tes neveux. Celui que tu vois, les destins le montreront seulement à la terre, et le lui raviront aussitôt. Rome vous eût paru trop puissante, grands dieux, si elle eût conservé ce don de votre main. De quels gémissements retentira ce champ fameux, voisin de la puissante cité de Mars ! Et toi, dieu du Tibre, quelles funérailles tu verras, quand tes flots baigneront sa tombe encore récente ! Jamais enfant issu de la nation troyenne ne portera si haut l'espoir des Latins, ses aïeux. Jamais la terre de Romulus ne s'enorgueillira d'un plus digne nourrisson. O pitié ! ô antique vertu ! ô bras invincible à la guerre ! personne n'eût impunément bravé ce guerrier, soit qu'il marchât de pied ferme à l'ennemi, soit qu'il enfonçât l'éperon dans les flancs de son coursier écumant. Hélas ! malheureux enfant ! si tu peux par quelque moyen rompre les entraves du destin, tu seras Marcellus. Jetez des lis à pleines mains : je veux joncher le sol des fleurs les plus belles, et combler de ces offrandes l'âme de mon petit-fils ; que je lui rende au moins ce stérile hommage ! »

(*Énéide*, livre VI.)

(Traduction Pessonneaux, édit. Charpentier.)

CHAPITRE III

HORACE.

On aime à se représenter Virgile dans les hauteurs se-reines, entre le ciel et la terre, ombre à la fois légère et majestueuse, pure surtout, et ayant quelque chose de virginal. Tel le voyait Dante, quand il le prenait pour guide à travers les mondes surnaturels. Eût-il trouvé dans toute l'antiquité une âme plus élevée, plus naturellement religieuse, pour ainsi dire, et plus voisine de la lumière du ciel chrétien? Les Pères de l'Église eux-mêmes ont subi ce charme, eux et tout le moyen âge. C'est qu'en effet Virgile a quelque chose d'éthéré et de mystérieux. De sa vie nous ne savons rien que des détails touchants et poétiques : la spoliation du champ paternel, la lecture des vers divins sur le jeune Marcellus, et ce voyage au doux pays de la Troade, et cette mort en touchant le rivage. Tout le reste, c'est-à-dire le côté matériel et vulgaire, nous échappe. Les sots biographes postérieurs ont eu beau faire, ils n'ont pu le créer; dans leurs plates inventions le mystérieux, le divin apparaît toujours : il domine cette vie, il est comme le caractère même de cette figure.

Tout autre est Horace. Il ne s'est pas fié aux biographes du soin de le faire connaître; il s'est chargé lui-même de son portrait, et il l'a fait et refait avec complai-

sance et sincérité. Poëte lyrique, il devrait, ce semble, se plaire sur les hautes cimes, et de son aile légère s'élever au-dessus de la fange humide (*udam spernit humum fugiente penna*); mais il est mieux sur terre que parmi les astres; il nous dit bien qu'il va frapper les étoiles de son front sublime (*sublimi feriam sidera vertice*), mais il n'est pas dupe, il ne veut pas que nous soyons dupes de cette ambitieuse métaphore. Il monte rarement vers les hauteurs et difficilement, il en descend vite et avec plaisir. Rien de mystérieux et de voilé dans sa vie. Il nous apprend sans fatuité comme sans mauvaise honte qu'il est petit, gros, replet même, qu'il a mal aux yeux et les soigne avec du collyre, que son estomac n'est pas excellent, qu'il a parfois la pituite. Il nous dit à quelle heure il se lève, ce qu'il fait tout le long du jour. — Écoutons-le : « En quelque lieu que me mène ma fantaisie, j'y puis aller seul. Je m'arrête à demander le prix des légumes, du froment. J'erre jusqu'à la nuit close dans la foule du cirque et du forum, m'amusant de leurs charlatans, écoutant leurs devins; je reviens ensuite à la maison trouver mon plat de légumes, de pois chiches et de petits gâteaux. Trois esclaves font le service. Un buffet de marbre blanc porte deux coupes et un cyathus; auprès est un hérisson de peu de valeur, un vase à libations avec sa patère, le tout en terre de Campanie. Enfin, je m'en vais dormir, sans affaire dans la tête qui m'oblige à me lever le lendemain de bonne heure, à me rendre avec le jour auprès de Marsyas, dont le geste témoigne qu'il ne peut souffrir la figure du plus jeune des Novicius. Je reste au lit jusqu'à la quatrième heure (dix heures du matin). Ensuite je me promène, ou bien encore, après avoir occupé mon esprit de quelque lecture, m'être amusé à écrire, je me fais

frotter d'huile, mais non comme le sale Natta, aux dépens de la lampe. Quand la fatigue et l'ardeur du soleil m'avertissent qu'il est temps d'aller au bain, je quitte le champ de Mars et ses jeux, puis je mange ce qu'il faut seulement pour ne pas rester jusqu'au soir l'estomac vide, et jouis à la maison comme je l'entends de mon loisir. Voilà comment vivent les hommes exempts des misères de l'ambition, qui n'en portent point les lourdes chaînes ; ainsi je me console de ma médiocrité, plus heureux par elle que si j'avais eu, comme d'autres, un aïeul, un père, un oncle questeurs. »

Va-t-il à la campagne, il nous décrit les lieux qu'il habite, son genre de vie, les heures où il dort, boit, mange, travaille, ce qu'il pense, ce qu'il sent, ce qu'il aime, ce qu'il hait. Il nous entretient de ses maîtresses, de ses amis, des amis de ses amis. Tout lui est matière à confiance. Jamais poésie ne fut plus personnelle que la sienne ; Montaigne lui-même n'a pas un moi plus expansif. Avec cela, aucune fatuité et beaucoup d'esprit ; on l'écoute avec plaisir, et on le croit, car volontiers il dit du mal des autres et de lui-même.

Les événements qui composent sa vie sont peu de chose, mais ils font bien connaître l'homme et le poète. Il n'a jamais été marié, il n'a jamais exercé la moindre charge publique, il n'a jamais plaidé au forum. Il est en effet, comme il le répète si souvent, exempt d'ambition. Une fois, une seule fois, il s'est jeté en aveugle au milieu des orages de la guerre civile. Il avait alors quelque vingt ans. Brutus, tout chaud encore du meurtre de César, était venu à Athènes et avait enflammé les jeunes Romains qui y étudiaient la philosophie, en faisant sonner les grands mots de patrie et de liberté. Horace, simple

filz d'un affranchi, collecteur pour les ventes à l'enchère, vivait familièrement parmi ces jeunes gens des plus grandes familles de Rome, grâce à la libéralité éclairée d'un père excellent qui consacra tout son bien à l'éducation de son fils. Ardent et enthousiaste, il suivit Brutus, fut nommé par lui tribun commandant une légion, et se battit à Philippes. Mais cet héroïsme ne se soutint guères. Il fut des premiers à jeter son bouclier, il fut le seul qui s'en vantât plus tard. — « Pendant que Brutus se plongeait son épée dans le corps, dit M. de Lamartine, Horace jeta la sienne, ainsi que son bouclier, pour fuir plus légèrement. » Notre grand poète est sévère pour ce pauvre Horace, presque autant que pour La Fontaine. Il voit de trop haut les choses et les hommes, le niveau de la réalité ne saurait être le sien. Sans accepter ses jugements dans toute leur rigueur, souhaitons qu'il y ait toujours parmi nous de ces âmes incapables de comprendre et de justifier ce qui est le contraire de l'héroïsme (1).

Après Philippes (710, il avait vingt et un ans, étant né en 689), il revint en Italie, « humble et déplumé », nous dit-il (*decisis humilem pennis*) ; ses biens avaient sans doute été confisqués. Il se fit scribe du questeur, et tint les registres du trésor public, sans amour, on le conçoit, pour cette besogne. C'est alors que l'*audacieuse pauvreté* le poussa à faire des vers. Quels vers ? De passion ? d'enthousiasme, comme il sied à cet âge ? Non, des vers satiriques de différents mètres (épodes et premières satires). Quelques traits acérés allaient jusqu'à Mécène,

(1) L'abbé Galiani, qui avait tant d'esprit, ne le prenait pas de si haut avec Horace. « La bataille de Philippes le guérit de la maladie qu'on appelle bravoure, et il redevint pour toujours poète, et, comme de raison, poltron. »

le favori du vainqueur. Virgile et Varius vont le trouver et lui offrent de le présenter à Mécène, c'est-à-dire de le débarrasser enfin de ce rôle de républicain et d'opposant auquel il est impropre. Il accepte. Il a lui-même raconté l'entrevue (1) qui n'aboutit qu'au bout de près d'une année. Le voilà reçu dans l'amitié de Mécène, et par lui comblé de biens et de faveurs, approché d'Auguste, et faisant déjà des jaloux. — On n'a pas épargné au poète les gros mots sur cette brusque et si complète conversion. L'ode à Pompéius Grosphus (*Carm.*, II, VII), qui semble avoir été écrite vers cette époque (715), et dans laquelle il a le malheur de plaisanter sur ces noms lugubres de Brutus et de Philippes; et ces braves qui « touchent du menton le sol fangeux », et ce bouclier jeté, a servi de point de départ à bien des accusations. Sans accepter entièrement l'ingénieuse et indulgente explication de M. Patin, je dirais volontiers avec lui que le poète ne pouvait guère agir autrement, non parce que bien d'autres faisaient de même, mais parce que entre tous Horace était préparé à cette évolution. Elle était conforme à sa nature intime, à tous ses goûts : il était essentiellement monarchique de cœur. Ce n'est donc pas sa conversion qui est difficile à expliquer, c'est son court accès de républicanisme. « Il faut mesurer chacun à sa mesure, » dit-il quelque part ; sa mesure à lui, c'était un tempérament ingénieux entre tous les extrêmes. Le gouvernement d'Auguste, dont il ne vit que la plus belle partie, lui convenait sous tous les rapports. Il aimait la paix, les loisirs que faisait le prince aux ci-devant citoyens, les formes adroites dont il masquait son autorité, les déli-

(1) *Sat.*, I, II, 25.

cates attentions qu'il déployait envers les gens de lettres. Il se rendit sans combat à tous ces agréments, et sans renoncer à aucune conviction, car il n'en avait pas. — Ceci bien établi, il faut ajouter que son attitude sous le règne d'Auguste fut de tout point celle d'un galant homme; qu'il ne montra jamais l'âme d'un valet, qu'il sut conserver une honnête indépendance individuelle. L'empereur voulut en faire son secrétaire, il refusa : il semble même avoir plus d'une fois fait comprendre à César et à Mécène qu'il voulait bien les aimer, célébrer leurs bienfaits, mais non se faire leur amuseur en titre. Mécène, retenu à la ville où il s'ennuie, veut forcer Horace à quitter la campagne où il se trouve bien. — Le poète refuse et se dégage de la manière la plus polie et la plus ferme à la fois. En acceptant les présents de son bienfaiteur, il n'a pas entendu vendre sa liberté; que si Mécène insiste, réclame un droit, Horace rendra tout pour rester indépendant. — Ceci n'altéra en rien leur amitié. Il avait juré en poète qu'il ne survivrait pas à Mécène; sa mort, qui arriva vingt jours après celle de son bienfaiteur, lui donna raison. Quand il mourut, il jouissait encore de cette médiocrité dorée qu'il a tant célébrée : il n'avait pas voulu de l'opulence, ni des honneurs, ni du fracas d'une grande existence. Il resta toute sa vie simple et modéré. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. Si l'adversité l'avait abattu, ce qui n'est pas certain, la prospérité ne le gêna point.

Les Odes.

Tel fut l'homme : voyons le poète. — Il a laissé de vers lyriques, des satires, des épîtres.

Ses vers lyriques se composent de quatre livres d'odes, un livre d'épodes, et le Chant séculaire.

Il parle lui-même et en termes magnifiques de cette partie de son œuvre. — « Je l'ai achevé, ce monument plus durable que l'airain, plus haut que les royales pyramides, pour la ruine duquel ne pourront rien, ni la pluie qui pénètre et qui ronge, ni l'aquilon déchainé, ni la suite sans nombre des années, ni la fuite du temps. Non, je ne mourrai pas tout entier; une grande part de mon être échappera à la déesse des funérailles. Toujours je grandirai dans l'estime de la postérité, rajeuni par ses louanges... « On dira que... mélevant au-dessus de mon humble fortune, le premier, je fis passer les chants de la muse d'Éolie dans la poésie italienne. Conçois un juste orgueil, ô ma Melpomène, et viens toi-même ceindre mon front du laurier de Delphes. »

Et ailleurs : « Je suis le premier qui ai fait vibrer les cordes de la lyre latine. » Il oublie Catulle, dont il ne prononce le nom qu'une fois et avec un dédain mal déguisé, Catulle qui lui dispute sérieusement l'honneur d'avoir été le premier poète lyrique en date et en génie.

Les odes d'Horace sont la partie la plus éclatante de son œuvre et la moins originale. Le temps, qui nous a envié presque tous les poètes lyriques de la Grèce, a cependant laissé de leurs vers subsister assez de fragments pour mettre à nu les procédés artificiels de la poésie d'Horace. Il n'est peut-être pas une seule de ses odes qui ne soit une traduction ou une imitation partielle. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'indiquer ce caractère général de la littérature romaine. Les Romains étaient fort ^{peu} sensibles à ce que nous appelons aujourd'hui l'invention l'originalité. Ils ne se piquaient guère d'inven-

tion que dans la rhétorique. Dans la littérature proprement dite, et particulièrement en poésie, ils mettaient leur gloire à lutter contre un texte grec. Les plus forts d'entre eux marquaient leur œuvre de l'empreinte du génie national, qui a toujours je ne sais quoi de plus énergique et de plus sobre. Horace n'échappa point à cette loi générale, et d'ailleurs où aurait-il pris l'inspiration libre et féconde? C'est un galant homme, mais sans enthousiasme. Il ne chantera point la liberté; il l'a réduite de bonne heure à l'indépendance individuelle, et il ne voudrait point d'un nouveau Philippe. Cette partie de l'œuvre d'Alcée, un de ses modèles, il la laisse prudemment dans l'ombre. Chantera-t-il la patrie? — Oui, il ne peut s'en dispenser, mais la patrie incarnée en Auguste, ses amis, sa famille. La gloire guerrière du prince, il s'épuise en vain à la célébrer en Pindare: la matière est ingrate, et l'élan lui manque. Il s'y essaye cependant, et fait au nouveau César un cortège de toutes les splendeurs du passé; mais ces grands noms qu'il évoque font pâlir celui d'Auguste, et les exploits de l'empereur languissent auprès de ceux des Scipions et des Fabricius. Sera-t-il plus heureux, lorsqu'il chantera les gloires pacifiques du nouveau règne, ces lois admirables et impuissantes contre les désordres des mœurs, la prodigalité et tous les vices qui minaient le colosse romain? On sent bien qu'il manque d'autorité pour entreprendre une telle tâche, et qu'il se moque lui-même de ses sermons rythmiques. Il reste les dieux, la religion, les temples rebâtis ou multipliés par Auguste, les vieilles cérémonies remises en honneur. Le poète aborde aussi ce sujet, et consciencieusement s'efforce de chanter en croyant les belles choses dont il se moque à

table avec ses amis et Auguste lui-même. Il reste froid et ne fait admirer que l'habileté de son langage et la riche harmonie de ses vers. Le souffle l'abandonne dès les premières strophes; et il lui arrive parfois de terminer par une plaisanterie une ode religieuse ou morale. Quoi de plus faible que le chant séculaire? Sous la pompe des images, on sent le vide et la sécheresse. Le poète est érudit, ingénieux, moral, mais il ne croit à rien de ce qu'il chante.

Il y a cependant dans les odes d'Horace des pièces charmantes et vraies. Si le vol d'aigle de Pindare lui est interdit, il peut mouvoir avec grâce ses ailes dans une région moyenne, plus près de la terre que du soleil. Sceptique et indifférent aux grandes choses, il est sensible aux joies et aux tristesses de la vie intime. Il était tendrement attaché à ses amis Mécène, Virgile, Varius, Varus; il eut des maîtresses, il fut aimé, trahi, repris et quitté. Il aimait les champs et les loisirs et les agréables conversations après boire. C'est dans les odes où il s'est chanté lui-même, qu'il faut chercher la vibration de la fibre poétique. Elle y est. Mais n'attendez point des effusions puissantes et désordonnées, cris d'une âme profondément atteinte et qui ne se maîtrise plus. L'homme est ému, l'artiste reste impassible : les troubles intérieurs n'arrivent jusqu'à lui que pour mettre en mouvement ses facultés : dès qu'il écrit, le souci de la forme contient tout tumulte; il faut que joie ou douleur, tous les sentiments se plient aux règles sévères de la beauté. C'est ainsi, ce n'est pas autrement que se produisent les œuvres parfaites. Plus impétueux s'élancent Eschyle, Pindare, Shakespeare, Dante, mais dans ces torrents d'or il y a des scories. Virgile, Horace, Racine, plus maîtres d'eux-

mêmes, sont faibles parfois, jamais mauvais. Au moment où Horace composait avec un art si achevé ses petits poèmes lyriques, l'idiome latin était parvenu à toute la souplesse, à toute l'harmonie dont il est susceptible. La langue poétique était, je ne dis pas fixée, jamais elle ne le sera dans aucun pays où il naîtra des poètes, mais elle possédait un riche trésor de tours et d'expressions distincts de la prose. Elle ne les avait acquis que par un travail pénible et une lutte de tous les instants avec les modèles grecs. De richesses intimes et tout à fait personnelles elle n'en possédait guère, et elles étaient frustes, sorte de diamants non taillés : tels les vers d'Ennius, de Lucilius et même de Lucrèce. Horace ne trouva en son propre génie que des perfectionnements artificiels, des richesses conquises par l'étude. Il ne fut pas une source nouvelle, jaillissant des sept collines ; ce qu'il ajouta au trésor commun, il le dut à d'habiles et souvent audacieux emprunts. Il traça lui-même les règles de cette imitation du grec, fondée sur l'analogie (*græco fonte cadant, parce detorta*). Ses néologismes, car il en a et beaucoup, ont un air national, et sont pourtant étrangers. Aussi composait-il lentement, péniblement, toujours arrêté par quelque scrupule, ou ambitieux de condenser en peu de mots expressifs une idée ou un sentiment. Mais, bien mieux que nous, il dira ce que c'est que la grande inspiration auprès de son travail difficile. « Une aile puissante soutient dans les airs le cygne thébain, quand il s'élançe vers la région des nuages. Mais moi, comme l'abeille de Matine, qui se fatigue à recueillir les sucs embaumés du thym, je ne compose pas sans peine sous les ombrages, près des eaux du frais Tibur, mes vers laborieux. »

Les Satires.

Combien il est plus aisé et plus naturel dans les Satires et les Épîtres ! Ce sont à vrai dire des conversations (*sermones*), soit avec le public, soit avec un particulier ; et il était plus facile à Horace de prendre ce ton que la fière allure de la poésie lyrique. Les satires furent composées de l'an 713 à l'an 726, entre la vingt-quatrième et la trente-septième année d'Horace ; l'une d'elles cependant (la 7^e du I^{er} livre) remonte jusqu'au temps où il servait dans l'armée de Brutus. Elles correspondent donc pour la date à la jeunesse et à la première maturité du poète, et l'on serait en droit de chercher dans une œuvre de ce genre la verve et la flamme de la jeunesse. Quoi que nous en ayons en effet, ce mot de satire éveille aussitôt en nous le souvenir de Juvénal : Juvénal est pour nous comme le modèle suprême, l'idéal même de la satire, et c'est d'après lui que nous sommes enclins à juger tous ceux qui ont osé marcher dans la même voie. Horace ne ressemble en rien à ce roi de l'hyperbole. Ce n'est pas assez de dire qu'il n'a point en lui

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

il faut ajouter que tout ce qui est excessif lui demeure naturellement étranger. « Le sage, dit-il quelque part, mériterait le nom de fou, le juste celui d'injuste, s'il recherchait la vertu au delà de ce qui suffit. » Il faut en tout de la mesure, dans les plaisirs, dans les chagrins, dans la sagesse, dans la folie, et, si vous écrivez, dans l'expression. Une âme ainsi faite, si raisonnable, si maîtresse d'elle-même, n'aura point de ces indignations tonnantes à la

Juvénal. Horace, sceptique et doucement railleur, ne se met point en colère ; le ridicule, dit-il quelque part, fait mieux que la violence. Il voit, observe, prend ses notes, décoche ses traits malins sur celui-ci, sur celui-là ; ne s'oublie pas lui-même et se fait agréablement son procès. Ses plus grandes hardiesses ne vont pas au delà d'une raillerie spirituelle, délicate, comme il convient à un homme trop sensé pour se mettre en colère à propos des vices des autres. Ces emportemens de langage d'ailleurs ne sont pas d'un homme bien élevé, et qui sait vivre. Or, la société familière de Mécène et d'Auguste se distingue surtout par l'urbanité, qui n'est autre chose que la mesure parfaite et le respect des convenances. Dans un tel milieu un déclamateur virulent eût été ridicule et souverainement incommode. Cette aimable société d'épicuriens a pour devise notre vers charmant :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

La satire d'Horace prendra donc la forme d'une conversation enjouée et piquante, et ses plus grandes hardiesses n'iront guère au delà de ce que se permettent en causant familièrement des hommes d'un esprit aiguisé. Quelques crudités par-ci par-là, comme il en échappe en petit comité ; nul ne s'en scandalisait à Rome ; on en voyait, on en entendait bien d'autres au théâtre.

Voilà pour le ton général de l'œuvre. L'esprit naturellement modéré d'Horace et le cercle littéraire dans lequel il vivait ne permettaient pas qu'il fût autre, plus haut et plus passionné. Quant au fond, il porte plus marquée encore l'empreinte des circonstances extérieures. La position prise par le poète dans la société

romaine le condamnait nécessairement à une extrême réserve. N'était-il pas l'ami et le confident d'Auguste et de Mécène? N'avait-il pas chanté, ne chantait-il pas tous les jours dans ses odes les bienfaits du nouveau règne, la religion remise en honneur, la paix assurée au monde, les vieilles mœurs restaurées, la chasteté des mariages, la virile éducation donnée à la jeunesse? Si tout était bien sous le principat d'Auguste, quelle pouvait être la matière des satires? Nous touchons ici le point délicat, le *desideratum* de cette œuvre trop vantée. On a voulu y voir un tableau complet et exact de la société romaine d'alors. Rien de moins fondé. Horace n'était pas de taille à tracer ce tableau, qui eût demandé un pinceau bien autrement énergique que le sien. Était-il dupe de l'hypocrisie officielle? Voyait-il sous les couleurs brillantes dont Auguste masquait son administration, les vices sans nombre de l'œuvre nouvelle? Croyait-il sincèrement à ce replâtrage de la vieille Rome républicaine par un maître absolu? Il avait, j'imagine, trop d'esprit pour prendre au pied de la lettre ces menteuses restaurations du passé. Mais il n'avait ni le courage de les dévoiler, ce qui eût été à proprement parler l'œuvre d'un vrai poète satirique, ni l'idée de s'en scandaliser. Que la chose publique aille comme il plaira aux dieux et à l'empereur que cela regarde; pour nous, jouissons de la vie et moquons-nous des sots. Les sots, voilà en effet les victimes d'Horace. Il y en a bien des espèces : les bavards importuns, les beaux esprits, les difficiles, les inconséquents, ici un mauvais poète, là un chanteur, un stoïcien renfrogné, un gourmand. Il esquisse d'une main légère ces divers personnages, et en dessine d'assez agréables caricatures. Mais est-ce au nom de la morale outragée qu'il ac-

cable ces malheureux de ses traits acérés ? Nullement. Encore une fois ce point de vue élevé lui est absolument étranger. Voici l'idée qu'Horace s'est faite de l'humanité ; on y retrouvera un évident ressouvenir de ses études de philosophie morale à Athènes. Tous les hommes sont à un degré quelconque atteints de folie ; folie ou passion, c'est tout un, le mot *stultus* a les deux sens. Tous sont poussés par la passion à des actes mauvais et surtout absurdes. Prenons un exemple, la satire II^e du premier livre. Le poète démontre, car c'est une thèse qu'il soutient, que l'adultère est une folie, un fort mauvais calcul, si l'on veut. Il ne peut avoir pour excuse que la passion ; or, n'y a-t-il qu'une femme mariée qui puisse satisfaire les emportements de la passion ? Elle n'est pas plus belle que toute autre, et, de plus, un commerce avec elle expose aux plus cruels dangers, à la perte de l'honneur, de la fortune, souvent même de la vie. Donc, libertins, respectez les femmes mariées et contentez-vous des affranchies et des courtisanes. Voilà la morale d'Horace, c'est celle que lui enseignait son père : il lui montrait un débauché connu, déshonoré, et lui disait : Veux-tu être comme lui ? Les dernières conséquences de cette théorie sont faciles à déduire : d'un côté, identité du vice et de la folie ; de l'autre, identité de la vertu et de la prudence. Il est dans la nature de l'homme de céder à l'attrait du plaisir : seulement l'insensé compromettra sa fortune, son honneur, sa vie ; le sage saura jouir, sans se compromettre en rien. L'avare et le prodigue, le gourmand et l'ambitieux, sont aussi des insensés. Ils veulent être heureux, et ils ont raison ; mais les moyens qu'ils emploient sont mauvais. Voilà le fond moral des satires d'Horace ; elles peuvent toutes,

sauf celles qui sont un récit (comme le voyage de Brindes, le souper ridicule, la présentation à Mécène, l'éloge de la campagne), se réduire à ce principe. Par là elles sont à la portée du plus grand nombre, et elles plairont toujours aux esprits modérés. Le poète d'ailleurs s'applique souvent à lui-même les critiques qu'il adresse aux autres : il le fait avec un agrément et une sincérité parfaite, c'est un charme de plus. Au lieu d'un auteur, on trouve un homme.

Les Épîtres.

Les Épîtres sont des dernières années de la vie d'Horace. Je les appellerais volontiers son testament moral et littéraire. Arrivé à l'âge où l'on est devenu tout ce qu'on doit être, il se montre tel que l'ont fait les années, l'expérience des hommes et des choses et le travail de la pensée. Il y a deux parties bien distinctes dans cette œuvre : l'une qui comprend les théories morales, ou, si l'on aime mieux, la philosophie d'Horace, c'est le premier livre ; l'autre, qui renferme ses théories littéraires, c'est le second livre. On sait que l'*Épître aux Pisons*, vulgairement appelée *Art poétique*, en fait partie.

Voyons d'abord le moraliste.

Comme tous les Romains éclairés de son temps, Horace connaissait parfaitement les principaux systèmes philosophiques de la Grèce, et il avait extrait de chacun d'eux, en les combinant, en les corrigeant, un ensemble de règles pour la conduite de la vie. Écoutons-le.

— « Je dis adieu pour toujours et aux vers et aux autres frivolités. Qu'est-ce que le vrai, l'honnête ? voilà ce qui m'inquiète, ce que je cherche, ce qui m'occupe

tout entier. J'amasse désormais pour les besoins de l'avenir. Ne me demande pas sous quels drapeaux je marche, à quelle maison je m'attache ; je n'ai point de maître à qui je me sois donné, à qui j'aie juré obéissance ; hôte passager, je m'arrête où me jette la tempête. Tantôt j'embrasse la vie active, je me hasarde sur la mer orageuse du monde ; je suis le partisan sévère, le sectateur rigide de la vertu véritable. Tantôt je me laisse doucement retomber dans la morale d'Aristippe, et je me sou mets les choses du dehors au lieu de me soumettre à elles. » Il ne nomme point Épicure, mais c'est bien son vrai maître. Le stoïcisme n'était pas fait pour lui. Il se moque, lorsqu'il dit qu'il songe à se hasarder sur la mer orageuse du monde, et à embrasser la vie active du citoyen. Le stoïcisme ordonnait en effet à ses disciples de se mêler à la vie publique ; mais Horace en fut-il jamais tenté, et songea-t-il jamais à conseiller à d'autres ce que lui-même regardait avec raison comme impossible ? Qu'on lise les épîtres 17^e et 18^e du premier livre, adressées l'une à Scéva, l'autre à Lollius, on aura le vrai code de la morale politique du jour. — « Gouverner, commander, « offrir à ses concitoyens le spectacle d'ennemis captifs, voilà ce qui touche au trône de Jupiter, qui « aspire aux honneurs du ciel. Mais plaire aux premiers « de la terre, ce n'est pas non plus un honneur si « médiocre. » — Nous voilà bien prévenus, les grandeurs de la vie publique sont réservées aux dieux, c'est-à-dire à Auguste et à sa famille : pour les autres, la gloire de bien faire leur cour. — C'est un art difficile, une Corinthe où tous n'abordent pas. Il faut être discret, réservé, regarder sans voir, écouter sans en-

tendre, ne pas importuner surtout par des phrases de mendiant. — « J'ai une sœur sans dot, une mère dans « la pauvreté, un bien dont on ne peut se défaire, et « qui ne suffit point à nourrir son maître. Parler ainsi, « c'est crier : donnez-moi à manger. » — Ne soyez point non plus vil flatteur et bouffon, ni rude et renfrogné pour vous donner l'air d'un indépendant, d'un Caton, ni complaisant outré et fastidieux, ni contradicteur opiniâtre. « La vertu est un sage milieu entre deux excès opposés. » Il faut sacrifier ses goûts à ceux du maître, aller à la chasse de bon cœur s'il le désire, bien qu'on ait envie de rester chez soi à faire des vers. Surtout ayons grand soin de ne jamais recommander les gens dont nous ne sommes pas sûrs. Leurs fautes retomberaient sur nous. Soyons gai avec le maître quand il est gai, triste quand il est triste, grand buveur, quand il aime à boire. Que si toutes ces sujétions te semblent trop dures, étudie les philosophes et apprends d'eux la résignation, ou, ce qui vaut mieux encore, la modération dans les désirs, qui assure à l'homme ce bien inestimable, la liberté. A défaut du citoyen, nous avons l'homme. La morale devient personnelle, bornée exclusivement au moi. Que nous sommes loin du *Traité des devoirs* de Cicéron ! La suppression de la vie publique, en enlevant au Romain son plus haut intérêt, le condamne à se concentrer en lui-même. Il cherchera encore le souverain bien, mais il ne le trouvera plus dans l'action et le dévouement. Il a entendu les clairons qui sonnaient la retraite ; il quitte le forum, rentre chez lui. Qu'y fera-t-il ? Il combattra l'oisiveté qui lui est imposée, par l'étude, les voyages, le jeu, les festins, les amours faciles. Ses amis ne sont

plus des amis politiques, mais des compagnons de plaisirs. Quelques-uns, âmes plus fortes, ne pouvant se consoler de n'être plus citoyens, restent dédaigneusement à l'écart, sacrifiant en secret à la vieille divinité, la république : hommes chagrins, austères, trouble-fêtes, qui ont toujours à la bouche les noms des Caton, des Brutus et des Cassius. Ce sont les stoïciens. Horace se moquera de ces gens attardés. D'autres se jettent en désespérés dans toutes les fureurs du luxe et de la volupté ; ils consomment dans un seul festin une fortune royale, ils engraisent leurs murènes de sang humain, comme Apicius, comme Védius Pollion : ce sont les Épicuriens poussant jusqu'aux dernières monstruosité le précepte du maître. Les sages demandent à la vie tous les biens qu'elle offre à ceux qui savent les découvrir et en jouir. — Point de regrets inutiles pour ce qui n'est plus et ne saurait revenir ; point d'ambitions démesurées ; le jour qui nous éclaire peut être le dernier, jouissons-en. Aimons, rions, buvons, chantons ; vivent les douces causeries, et le sommeil et la précieuse oisiveté ! Se porter bien, avoir de bons amis, des livres, un domaine aux champs, une maison à la ville, que faut-il de plus pour être heureux ? Et le bonheur n'est-il pas la fin de l'homme ? — Voilà la philosophie d'Horace : elle est peu héroïque, comme *in alto, nobis* dit fort bien M. Patin ; mais elle n'en est que plus raisonnable, et plus à la portée du commun des hommes. — Je serais étonné cependant qu'elle pût satisfaire des âmes jeunes. C'est un *vin vieux*, dit Voltaire, soit, mais il ajoute *qui rajeunit les sens...* Je croirais plutôt qu'il les engourdit. Mais c'était comprendre excellemment son époque que de présenter la vie sous cet aspect.

Théories littéraires.

Tout se tient dans Horace. L'homme et le poète ne font qu'un. De même que tous les héros des anciens âges pâlissent devant Auguste, ainsi les poètes modernes effacent la gloire de leurs devanciers. Cette guerre contre les poètes de la république, il la commença de bonne heure, à peine rallié au nouveau règne, et il la poussa jusqu'à son dernier jour. C'est qu'il ne s'agissait plus seulement d'Auguste, de Mécène, du principat : il y allait de l'honneur de l'école moderne ; Horace combattait pour son propre foyer. — Il faut bien le reconnaître, c'est la partie la plus faible de son œuvre. On ne comprend pas qu'un homme de tant d'esprit se soit obstiné à une plaidoirie si malheureuse. Ici évidemment ce sage, toujours maître de lui-même, a été égaré par la passion. L'amour-propre est le plus dangereux des guides.

Au temps où la nouvelle école représentée par Horace, Virgile, Varius, tous courtisans ou amis d'Auguste, mettait au jour des œuvres qui portaient si vive l'empreinte de leur temps, il y eut surprise, indignation, et retour passionné vers les poètes de la république. L'opposition politique devenue impossible se transforma en opposition littéraire. On ne pouvait attaquer Auguste, on attaqua Virgile et Horace. On se plut à opposer à leurs vers laborieux, la franche et vive allure d'Ennius, de Lucilius ; à leur délicate plaisanterie, la verve puissante de Plaute : on affecta surtout une admiration passionnée pour les poètes tragiques de la république, Pacuvius, Attius ; on remonta même jusqu'au cinquième siècle, et on remit au jour les Saturnins

abrupts de ce fougueux Névius, l'opiniâtre adversaire des grands. Certains archéologues plus fanatiques encore s'éprouvèrent tout à coup des lois des Douze Tables, du chant des Saliens, des livres des Pontifes, des vieux oracles des devins. Enfin on évoqua toute la vieille Rome littéraire pour la dresser comme un rempart contre les novateurs de l'empire. Le doux Virgile ne fut point troublé de ces clameurs : comme notre Racine il se borna à laisser tomber de sa plume une épigramme rapide et cruelle, qui perçait de part en part deux des plus ardents détracteurs, Bavius et Mévius. Horace était plus irascible. Il harcela d'abord ces ennemis littéraires, les Pentilius, les Démétrius, les Fannius, et bien d'autres ; mais cela ne lui suffit pas : battu, ils se retranchaient derrière Ennius, Lucilius, toute l'antiquité. Horace fit leur procès aux anciens. Il s'indigne qu'on réclame pour eux autre chose que de l'indulgence. Ceux qui admirèrent les plaisanteries et le nombre de Plaute furent des sots. Quant aux antiquaires qui vantent les lois de Numa et les chants des Saliens, ils ne les comprennent pas plus que moi. Ils crient à l'impudence quand je me permets de critiquer la marche des pièces d'Atta. Quoi ! s'écrient-ils, des pièces que jouaient le grave Æsopus, le docte Roscius ! (traduisez, des pièces républicaines, pleines d'allusions à la liberté menacée et perdue.) Sous cette admiration obstinée il y a autre chose, il y a la malveillance et l'envie contre les poètes modernes. — Mais enfin que pense-t-il des anciens ? Il pense que leurs vers sont durs, lâches et souvent languissants ; qu'ils écrivaient sans soin, à la hâte, plus désireux de faire beaucoup que de faire bien ; que Lucilius est un fleuve

Qui Navius non edit, ames tua carmina, Macri —

bourbeux, qu'Ennius est ridicule avec ses prétentions à être le continuateur d'Homère. Toutes ces critiques, on le voit, se réduisent à ceci. Les anciens sont grossiers dans leur langage et dans la facture de leurs vers ; qui le niait ? Mais on parlait ainsi de leur temps. Avaient-ils du moins, ces barbares, l'inspiration forte, l'élan, la verve, la foi ? S'ils dédaignaient la rature, n'était-ce pas que leurs vers jaillissaient impétueux de leur âme de feu ? Il y a du fumier dans Ennius ; soit, mais il y a aussi des perles ; et Virgile en faisait son profit. Horace lui-même, lorsqu'il était plus jeune et plus équitable, retrouvait dans la phrase brisée d'Ennius les membres dispersés du poète ».

Une nouvelle poétique se forme, Horace en donne les règles. La première, c'est l'étude incessante des modèles de la Grèce : « Feuillotez-les nuit et jour. » La seconde, c'est le soin scrupuleux de la forme, de la minutieuse exactitude. Le poète sera avant tout un être raisonnable ; il étudiera Socrate et ses disciples pour apprendre à bien penser. Il mettra chaque chose en sa vraie place, observera la distinction des genres, polira et repolira sans cesse son ouvrage. Précepte judicieux que notre Boileau développera complaisamment, et dont on ne s'avise que le jour où le vide des idées et la froideur de l'inspiration cherchent à se dissimuler sous la perfection de la forme. A quoi sert de le dissimuler, en effet ? Les nouveaux poètes sont infiniment supérieurs à leurs devanciers sous tous les rapports, un seul excepté : l'élévation de la pensée et le sérieux de l'inspiration. La liberté soutenait et animait les premiers ; ils étaient citoyens avant d'être auteurs. Dans Catulle lui-même, on sent vibrer la fibre nationale. Horace et ses amis rappellent trop les poètes d'Alexandrie,

qu'ils imitèrent avec tant de complaisance. Je ne les appellerai point des courtisans, si l'on veut, mais à coup sûr ce ne sont point des républicains; ils ont l'âme monarchique. Ils aiment la paix, ils célèbrent Auguste qui en est l'auteur : c'est un dieu pour eux : *Deus nobis hæc otia fecit*. Ces loisirs, ils les consacrent à la lente et patiente composition de leurs œuvres, leur vie s'y consume. Nul Romain n'avait encore été homme de lettres à ce point et si absolument. Ce soin passionné d'écrire et de bien écrire est un nouveau signe du temps. Les grands sujets d'intérêt général et populaire ne se présentent plus à des esprits absorbés dans les recherches de l'élégance et du poli : aussi ces grands artistes sont-ils à peu près inconnus au peuple ; ils le dédaignent d'ailleurs ; ils écrivent pour un petit nombre de gens délicats. Les réunions littéraires commencent à se former à Rome ; Horace se fait prier pour lire ses vers devant ce petit aréopage, mais de plus en plus la mode en prévaudra ; de plus en plus les auteurs se tiendront en dehors du courant populaire, et formeront dans l'État une caste à part. Ce fut une des conséquences de l'établissement de la monarchie, et une des plus fâcheuses. Horace lui-même n'y échappa point. Voici le petit nombre de personnes pour lesquelles il écrit et à qui il veut plaire :

« Que Sestius et Varius, que Mécène et Virgile, que Valgius, que l'excellent Octavius, que Fuscus accordent à ce que j'écris leur estime ; que j'aie aussi l'approbation des deux Viscus : voilà ce que je souhaite. Je puis, sans vouloir te flatter, te nommer avec eux, Pollion, toi aussi, Messala, ainsi que ton frère ; vous Bibulus, Servius, sincère Furnius, d'autres encore, hommes doctes et mes amis, que je m'abstiens de nommer, à qui je voudrais plaire,

dont je regretterais fort le suffrage s'il trompait mes espérances.»

EXTRAITS D'HORACE.

I

A Postumus.

Elles s'enfuient, hélas ! Postumus, mon cher Postumus, elles nous échappent nos rapides années ; point de prières pour retarder d'un instant les rides, la vieillesse déjà proche, l'indomptable mort : non, quand chacun de tes jours tu chercherais, ô mon ami, à fléchir, par une triple hécatombe, Pluton, ce Dieu sans larmes, ce gardien du monstrueux Géryon, et de Tityus, à jamais emprisonné dans les replis des tristes eaux, qu'il nous faut passer tous, mortels nourris des dons de la terre, que nous ayons été des rois, ou d'indigents cultivateurs.

En vain nous tiendrons-nous éloignés des sanglants démêlés de Mars, des flots murmurants qui se brisent sur les rochers de l'Adriatique ; en vain nous garderons-nous en automne du souffle malfaisant de l'Auster : il nous faut tôt ou tard aller voir ces rivages, où se traînent les noires eaux du Cocyte, et la race détestée de Danaüs, et le fils d'Éole, Sisyphe, condamné à un éternel travail.

Il te faudra quitter la terre, et la maison, et ton épouse aimée ; et, de ces arbres que tu cultives, nul que l'odieux cyprès ne suivra son maître d'un jour.

Plus digne que toi de la richesse, ton héritier engloutira ce cécube que gardent cent fidèles clefs ; il rougira son pavé de marbre des flots dédaigneusement prodigués d'un vin qui ferait envie à la table des pontifes.

(Odes, II, 14.)

II

A Jules Antoine.

Entrer en lutte avec Pindare, ô Jules, c'est vouloir se hasarder sur des ailes de cire, comme le fils de Dédale, et donner son nom à une autre mer.

Le fleuve qui descend des montagnes, et qu'ont enflé les pluies, se répand hors de ses rives; ainsi bouillonne et coule à flots immenses le profond et impétueux Pindare.

Il mérite le laurier d'Apollon, soit que dans ses audacieux dithyrambes il roule des mots nouveaux, et s'emporte en des vers libres de toute loi; soit qu'il chante les dieux, les rois enfants des dieux, par qui périrent d'une juste mort les insolents Centaures, par qui tomba la flamme de la redoutable Chimère; soit qu'il dise les vainqueurs que la palme d'Élide renvoie égaux aux dieux, qu'il célèbre l'athlète, le coursier lui-même, et les honore d'un prix au-dessus de cent statues; soit enfin qu'il pleure avec l'épouse désolée le jeune époux qu'elle a perdu, et que sa force, son courage, ses mœurs dignes de l'âge d'or, il les élève jusqu'aux astres, il les dérobe aux ténèbres de Pluton.

Une aile puissante, Antoine, soutient dans les airs le cygne thébain, quand il s'élançe vers la région des nuages. Mais moi, comme l'abeille de Matine, qui se fatigue à recueillir les sucs embaumés du thym, je ne compose pas sans peine, sous les ombrages, près des eaux du frais Tibur, mes vers laborieux.

C'est à toi de chanter avant nous, sur un ton plus fort, ô poète, le vainqueur qui bientôt, le front orné d'un juste laurier, traînera vers les saints degrés du Capitole les fiers Sicambres; ce prince, le plus grand, le meilleur que les destins, les dieux propices aient accordé à la terre, dont on ne verra jamais l'égal, bien que le monde semble retourner au métal des premiers âges. C'est à toi de chanter cette allégresse, ces jeux, cette paix du barreau qui dans l'heureuse Rome vont célébrer le retour enfin obtenu d'Auguste.

Ma voix alors, si elle mérite d'être entendue, osera se joindre à la tienne, et chanter : « O beau, ô fortuné jour qui nous ramène César ! !

Mais déjà il s'avance, et nous crions, et la ville entière répète : Triomphe, triomphe ! Chacun dans sa reconnaissance offre aux dieux son encens.

Dix taureaux, autant de génisses, voilà ce que tu leur dois. Moi, c'est une jeune victime, à peine séparée de sa mère, qui croît dans les paturages pour acquitter mes vœux. Ses cornes naissantes se courbent comme le croissant de la lune à son troisième lever, et la tache blanche de son front brille de l'éclat de la neige sur son poil fauve. (Odes, IV, 2.)

III

En l'honneur d'Auguste.

La foudre nous atteste que Jupiter règne aux cieux : comment douter ici-bas de la divinité présente d'Auguste, quand il ajoute à l'empire les Bretons et les redoutables Perses.

Quoi ! le soldat de Crassus avait pu vivre dans des liens honteux avec une épouse barbare ! Quoi ! devenu le gendre de son ennemi, ô sénat, ô mœurs antiques ! le Marse et l'Apulien avaient pu vieillir dans les armées d'un roi mède, oubliant et les anciles, et la patrie, et la toge, et les feux éternels de Vesta, quand le Capitole, quand Rome était encore debout !

Voilà ce que craignait la prévoyance de Régulus, quand il s'opposait à des conditions honteuses, à un exemple funeste pour l'avenir, quand il voulait qu'on laissât périr sans pitié dans les fers notre lâche jeunesse.

« J'ai vu, disait-il, suspendus aux temples de Carthage, nos drapeaux, et ces armes que nos soldats ont rendues sans combattre ; j'ai vu, les mains liées derrière le dos, des citoyens, des hommes libres ; les portes de la ville ouvertes comme en pleine paix ; les champs paisiblement cultivés, ces champs ravagés naguère par nos armes. Vos soldats, je le crois, rachetés à prix d'or, vous reviendront plus courageux. C'est ajouter le dom-

mage à l'infamie. La laine, une fois teinte, ne reprend point sa couleur première, et la vertu véritable, quand on l'a perdue, ne rentre point dans un cœur avili. Si le cerf combat, dégagé du filet, celui-là sera brave, qui s'est livré à de perfides ennemis; li terrassera les Carthaginois dans un second combat, celui qui a senti sur ses bras désarmés le poids de leur fer, et qui a craint la mort. Oui, pour sauver leur vie, ils ont mêlé la paix à la guerre; ô opprobre de Rome! ô gloire de Carthage élevée sur les ruines honteuses de l'Italie. »

On dit qu'il repoussa les baisers de sa chaste épouse, les caresses de ses petits enfants, parce qu'il n'était plus citoyen; qu'il tint attachés à la terre ses mâles, ses farouches regards, jusqu'à ce que ce conseil inouï eût fortifié l'esprit incertain des sénateurs, et qu'au milieu de ses amis en larmes, il reprit le chemin de son illustre exil.

Il savait cependant ce que lui préparaient des bourreaux barbares. Mais lorsqu'il se faisait un passage à travers ses proches empressés de le retenir et la foule du peuple qui s'opposait à son départ, on eût dit qu'après avoir terminé les longues affaires de ses clients, il s'en allait respirer dans les champs de Vénafre ou de la lacédémonienne Tarente. (Odes, III, 5.)

IV

A Q. Dellius.

Songe à conserver, au milieu des disgrâces, l'égalité de ton âme, et, dans la prospérité, ne la préserve point avec moins de soin d'une insolente joie, puisque enfin tu dois mourir, ô Dellius, soit que ta vie se soit écoulée tout entière dans la tristesse, soit que, les jours de fête, couché à l'écart sur un vert gazon, tu aies réjoui ton cœur par un falerne de bonne date et caché au fond du cellier.

En ce lieu où un pin élevé, un blanc peuplier aiment à mêler leurs ombres hospitalières, où lutte contre les détours de sa rive une onde pressée de fuir, fais apporter le vin, les parfums, les fleurs trop peu durables, hélas! du rosier, tandis

que te permettent encore cette joie, ta fortune, ton âge, la noire trame des infernales sœurs.

Un jour, ces biens, ces pâturages dont tu recules les limites, ton palais, ta maison des champs que baignent les jaunes ondes du Tibre, un jour, il te faudra y renoncer. L'amas croissant de tes richesses deviendra la proie d'un héritier.

Que tu sois le riche descendant de l'antique Inachus, ou bien un misérable de la plus basse origine, qu'importe pour ce peu d'instants que tu dois passer à la lumière du jour, victime réclamée par l'impitoyable Pluton ?

Nous allons tous, troupeau docile, au même lieu. Les noms de tous s'agitent dans l'urne d'où doit sortir un peu plus tôt, un peu plus tard, l'arrêt qui nous fera partir, pour un exil éternel, sur la fatale barque.

(*Odes*, II, 3.)

V

A son livre.

Tu sembles, mon livre, regarder du côté de Vertumne et de Janus, impatient sans doute de te produire, poli par la pierre ponce sur les rayons des Sosies. Tu as pris en haine et les clefs et les sceaux, ces gardiens chers à la pudeur ; tu gémiss d'être vu de si peu ; tu aspirés à la publicité, toi, nourri dans d'autres sentiments. Eh bien ! cours où il te tarde d'être. Une fois échappé, plus de retour possible. « Qu'ai-je fait, malheureux, qu'ai-je souhaité ? » diras-tu, si tu reçois quelque affront : et tu sais, comme te referme l'amateur rassasié, dont l'intérêt languit. Que si je puis, bien qu'ému de ta faute, voir clair dans ta destinée, tu seras cher aux Romains, tant que les grâces de l'âge ne t'auront pas abandonné ; mais quand, entre les mains de la foule, tu commenceras à te flétrir, il te faudra nourrir en silence les mites fixées dans tes replis, ou bien tu te réfugieras à Utique, ou bien encore on t'enverra garrotté à Ilerda. Alors rira celui dont tu n'as pas écouté les conseils, semblable à cet homme qui, de colère, poussa lui-même dans le précipice son âne indocile. A quoi bon, en effet, se mettre

en peine de sauver qui veut périr? Autre danger : un temps peut venir où, négligé de Rome, relégué dans ses faubourgs, ta vieillesse bégayante soit réduite à enseigner aux petits enfants les éléments du langage. Quand le soleil attiédi rassemblera autour de toi plus d'auditeurs, dis-leur que, fils d'affranchi, enfant de petite condition, j'étendis pourtant, hors de mon nid étroit, une aile assez large, et ajoute ainsi à mon mérite ce que tu retireras à ma naissance. Dis que dans la guerre, dans la paix, j'ai su plaire aux premiers de l'État; que j'étais d'ailleurs très-petit de corps, blanc avant l'âge, aimant le soleil, prompt à me mettre en colère, et me laissant toutefois facilement apaiser. Si, par hasard, on te demande mon âge, ajoute que je comptais déjà quatre fois onze décembres, l'année où Lollius obtint Lépide pour collègue.

(*Épîtres*, I, 20.)

VI

A Celsus Albinovanus.

Muse, va, je te prie, trouver Albinovanus, le compagnon et le secrétaire de Néron; souhaite-lui, pour moi, plaisir et prospérité. S'il te demande ce que je fais, dis-lui qu'après d'ambitieuses promesses, je n'en suis ni meilleur ni plus heureux. Non que la grêle ait désolé mes vignes, que le soleil ait brûlé mes oliviers, que mes troupeaux meurent dans des pâturages éloignés; mais parce que, plus malade d'esprit que de corps, je ne veux rien écouter, rien apprendre de ce qui me soulagerait; que je m'irrite contre le remède; que je repousse de fidèles amis, lorsqu'ils veulent me tirer d'une langueur funeste; que je recherche ce qui m'a nui; que je fais ce que je crois me pouvoir être utile; que je suis inconstant comme les vents, à Rome regrettant Tibur, à Tibur n'aimant que Rome.

Après cela, demande-lui comment il se porte; comment il gouverne sa fortune, comment il se gouverne lui-même; s'il plaît au jeune prince et à sa jeune cour. S'il te répond que tout va bien, félicite-le, d'abord, puis glisse-lui à l'oreille ce sage conseil : « Celsus, pour être supporté, supporte bien ta fortune. »

(*Épîtres*, I, 8.)

VII

A Mécène.

Je ne devais rester que cinq jours à la campagne : promesse menteuse ! Tout Sextilis se passe, et l'on m'attend encore.

Veux-tu, Mécène, que je vive, que je conserve ma santé, traite-moi avec la même indulgence que si j'étais malade, lorsque je crains de le devenir. Déjà mûrissent les premières figes, déjà les ardeurs de l'été ramènent sous nos yeux les convois funèbres, avec leurs lugubres licteurs ; point de père, point de tendre mère qui ne tremble pour les jours d'un fils ; les assiduités des courtisans et des plaideurs leur causent des fièvres mortelles, et font ouvrir bien des testaments. Bientôt les neiges de l'hiver blanchiront le mont Albain, alors le poëte que tu aimes descendra vers le rivage de la mer : il se ménagera, s'enfermera en compagnie de ses livres, et si tu lui fais grâce jusque-là, ô le plus tendre des amis, tu le verras de retour avec les zéphyrus et la première hirondelle.

Tu m'as fait riche, Mécène, mais non pas comme le Calabrais qui offre des fruits à son hôte... « Mangez-en, je vous en prie. — C'est assez. — Prenez-en au moins autant que vous voudrez. — Vous êtes bien bon. — Vos enfants seront charmés de ce petit présent. — Il m'oblige autant que si j'en emportais ma charge. — Vous êtes le maître ; mais nos pourceaux profiteront aujourd'hui de ce que vous laissez. »

L'homme sottement prodigue donne ce qu'il n'aime pas, ce qu'il méprise, et voilà la semence d'où naissent et naîtront toujours les ingrats. L'homme généreux et sage est toujours prêt à répandre ses dons sur ceux qui les méritent, et cependant il sait faire la différence de l'argent véritable et des lupins. Je me montrerai digne, Mécène, d'un tel bienfaiteur. Mais si tu veux que je ne m'éloigne jamais de toi, alors, rends-moi la vigueur de la jeunesse, les cheveux noirs qui rétrécissaient mon front, ces grâces de la parole et du sourire, ces plaintes que je faisais entendre dans nos festins sur la fuite de Cynare.

Un petit renard s'était glissé, par un trou très-étroit, dans un tonneau rempli de blé : il s'y était engraisé, et faisait de vains efforts pour s'en retirer. Une belette qui n'était pas loin lui dit : « Veux-tu te sauver de là ? maigre tu y es entré, maigre tu dois sortir. »

Si l'on me reconnaît dans cette image, je renonce à tous les dons de la fortune. Je ne suis pas de ceux qui louent le sommeil du pauvre au sortir d'un bon repas, et je ne changerais pas contre les trésors de l'Arabie mon loisir et ma liberté.

Souvent tu m'as trouvé discret dans mes vœux ; tu m'as entendu te donner les noms de roi et de père, que je ne t'épargne point en ton absence. Veux-tu essayer si je puis, sans regret, renoncer à tes présents ?

Il avait raison Télémaque, le fils du patient Ulysse, lorsqu'il disait à Ménélas : « Notre Ithaque n'est point un pays propre à nourrir des coursiers ; il ne s'y trouve ni plaines ni gras pâturages. Fils d'Atrée, garde des biens qui te conviennent mieux qu'à moi. » Aux petits convient la médiocrité. Je ne veux plus de la magnifique Rome. Je n'aime que le loisir de Tibur et la mollesse de Tarente.

Philippe, ce citoyen actif et courageux, ce célèbre orateur, revenait du barreau vers la huitième heure du jour, et trouvait qu'il y a loin du forum au quartier des Carènes ; car il était déjà âgé. Chemin faisant, il aperçut, dit-on, à l'ombre dans la boutique déjà déserte d'un barbier, un homme qu'on venait de raser et qui fort paisiblement se faisait les ongles. « Démétrius, dit-il (c'était un esclave fort entendu), va vite, et t'informe quel est cet homme, son pays, sa fortune, sa naissance, son patron. » L'esclave part et revient. « C'est un certain Vulteius Ménas, crieur public de son métier, peu riche d'ailleurs, mais sans reproche et bien famé. Il travaille et se repose à propos, amasse et sait jouir, vit content avec ses égaux, dans son petit domicile, et fréquente, ses affaires finies, les spectacles et le champ de Mars. — Je serais bien aise d'apprendre tout cela de lui-même. Dis-lui que je l'attends à souper. » Ménas ne peut le croire ; il est tout interdit ; enfin il remercie. « Il me refuserait ? — Il vous refuse très-décidément, c'est dédain ou timidité. » Le lendemain, de bonne heure, Philippe le trouve sur la place, vendant au petit

peuple quelques menues marchandises. Il l'aborde, le salue, et l'autre de s'excuser sur son travail et l'assujettissement de sa profession, s'il n'a pas été le matin rendre visite à Philippe, s'il ne l'a pas aperçu le premier. « Je vous pardonne à condition que nous souperons ce soir ensemble. — Volontiers. — Je vous attends donc passé la neuvième heure ; continuez, et faites vos affaires. » Le soir, au souper de son hôte, Vulteius dit sans choix ce qu'il peut dire, ce qu'il faut taire, jusqu'à ce qu'enfin on l'envoie dormir. Philippe, voyant que notre homme mordait à l'hameçon, qu'il était le matin assidu à son audience, et le soir à sa table ; l'invite à venir avec lui passer les fêtes latines à sa maison de campagne. On le met en voiture, et le voilà s'extasiant sur le climat et le sol de la Sabine. Philippe le voit et s'en amuse ; car il ne cherchait qu'à se distraire et à rire ; il lui donne sept mille sesterces, promet de lui en prêter autant, et enfin lui persuade d'acheter un petit fonds de terre. Vulteius achète. Pour abréger, de citadin il devient campagnard, ne parle plus que de sillons et de vigne, façonne ses ormeaux, se consume en soins de toute espèce, vieillit tous les jours par le désir d'amasser. Cependant les voleurs enlèvent ses brebis, la maladie emporte ses chèvres, la moisson trompe ses espérances, ses bœufs meurent sur le sillon. Rebuté de tant de pertes, il se lève une bonne nuit, prend un cheval, et descend le matin à la maison de Philippe. Celui-ci, le voyant tout défait, tout en désordre : « Comme vous voilà, lui dit-il ; vous vous traitez mal, Vulteius, vous êtes trop dur à vous-même. — Dites, mon cher patron, que je suis bien malheureux, et vous aurez raison. Au nom de votre génie tutélaire, par votre droite, par vos pénates, je vous en conjure, rendez-moi à ma première vie. »

Si le bien que vous cherchiez vous fait regretter celui que vous avez quitté, revenez-y au plus vite. Il faut que chacun s'en tienne à sa mesure.

(*Épîtres*, I, 7.)

CHAPITRE IV

Les contemporains de Virgile et d'Horace. — Gallus. — Tibulle. — Propertius. — Ovide. — Varius. — Valgius. — Albinovanus. — Les didactiques. — Manilius. — Cornelius Severus. — Phèdre.

La plupart de ces personnages, cités par Horace (1), étaient poètes ou du moins faisaient des vers. Tout le monde en fait, dit Horace, docte ou ignorant. Rien n'est plus facile en effet. C'était alors une mode, à peu près comme chez nous vers le milieu du xvii^e siècle : poésies légères, rimées avec soin, lues devant quelques amis indulgents, et toujours applaudies. Je ne rechercherai pas curieusement dans les auteurs anciens le nom de ces poètes mondains et les titres de leurs œuvres perdues pour la plupart ; ce qui importe, c'est de bien en marquer le caractère ; celles qui ont survécu nous y aideront.

Horace et Virgile, Virgile surtout, ne remplissent pas leurs vers de leur seule personnalité : Virgile cherche la vieille Rome, Horace essaye de la peindre dans plus d'une ode. Leurs contemporains de quelques années plus jeunes et plus profondément pénétrés de l'esprit nouveau, indifférence à la vie publique et égoïsme, ne voient plus qu'eux-mêmes. Tels sont Gallus, Tibulle, Propertius, Ovide, ce dernier avec un caractère plus particulier.

(1) Voir page 81.

Phèdre

De là la préférence accordée en poésie à un genre tout nouveau, où Catulle seul s'était encore essayé, l'épigramme. — L'épigramme, qui avait été en Grèce tour à tour héroïque et morale avec Callinos, Tyrtée, Solon et Théognis, fut presque exclusivement voluptueuse chez les Alexandrins. Le vrai modèle des Romains, ce ne fut ni Callimaque, ni Philétas, mais Euphorion, le plus rapproché d'eux par les années, le plus célèbre peintre des tourments et des joies de l'amour. L'amour, voilà la passion qui a hérité de toutes les autres ; voilà la principale occupation de la génération nouvelle à qui le prince a fait des loisirs.

Cornélius Gallus.

C'est l'amour que chantait ce Cornélius Gallus, ami de Virgile, qui lui a dédié une de ses plus belles bucoliques (la 10^e). Gallus, chevalier romain, né en 685, comme Virgile, à Fréjus, fut nommé, par Auguste, préfet d'Égypte, tomba en disgrâce, fut accusé de haute trahison, et prévint l'exil par une mort volontaire. Remarquons en passant que sous le nouveau régime il y a des condamnés, et pas de procès. Nous ne savons quel était le crime de Gallus ; nous ne saurons pas non plus quel était celui d'Ovide. Gallus se tua à quarante ans. Il laissait quatre livres d'épigrammes, dans lesquelles il chantait sa passion pour Lycoris. Cette Lycoris était, dit-on, une joueuse de mime célèbre, appelée Cythérea, et qui avait été la maîtresse du triumvir Antoine. Ces épigrammes ont péri. Sous le nom de Gallus nous en possédons six, qui sont évidemment d'un autre poète et d'une époque

bien postérieure : on les attribue à un certain Maximianus. On sait seulement que Gallus avait pris pour modèle l'Alexandrin Euphoriion de Chalcis, le père de toute cette littérature érotique.

Tibulle (Albius Tibullus).

Nous possédons les *Élégies* de Tibulle (1), et c'est un bonheur pour nous, elles sont charmantes. Quelques mots d'abord sur ce poète. Il appartenait à l'ordre équestre, s'appelait *Albius Tibullus*, et était originaire de Pédum, (aujourd'hui Zagarola), ville située entre Tibur et Préneste. Lui aussi, comme Virgile et sans doute Horace, fut victime des guerres civiles : son patrimoine lui fut enlevé en partie du moins, et passa entre les mains des vétérans. Cependant il put sauver du naufrage quelques débris, ou son puissant protecteur Corvinus lui fit restituer ses biens, puisque Horace lui écrivait : « Les dieux t'ont donné la richesse et l'art d'en jouir. » — Il fit partie de la cohorte qui suivit Messala en Gaule et en Asie. Étant tombé malade à Corcyre, il ne put achever le voyage et revint en Italie où il mourut vers 735.

Il était l'ami d'Horace qui lui adressa une ode et une

(1) Les œuvres et la personne de Tibulle donnent lieu à plus d'un doute. La date de sa naissance n'est pas fixée. Parmi les quatre livres d'*Élégies* publiés sous son nom, il y en a deux, le 3^e et le 4^e, qui sont rejetés comme apocryphes par un certain nombre de commentateurs. M. de Golbéry, le dernier éditeur français (Collection Lemaire, tome CVII) nous semble trop facile à admettre l'authenticité de ces deux livres. Peut-être les érudits allemands s'étaient-ils montrés trop difficiles. J'avoue cependant que ces deux livres me semblent bien peu dignes des deux premiers. Quant au panégyrique de Messala, en vers hexamètres, je l'accepterais comme authentique, en le reportant aux premières années

épître (1). L'épître n'est qu'un billet, d'une grâce charmante. Horace y appelle Tibulle « juge bienveillant de ses satires ». Il me semble difficile d'admettre après cela que Tibulle n'est né qu'en 710, c'est-à-dire vingt et ans un après Horace. Quelle apparence qu'Horace érige en juge de ses écrits un enfant de 17 ans ? Car cette épître remonte à l'an 727. Pour moi je croirais volontiers que Tibulle est né vers 695, et qu'il avait alors environ trente-deux ans. Il mourut sept ou huit ans après, vers quarante ans. Mais laissons ces questions de chronologie. Voyons l'œuvre du poète.

Tibulle n'a vécu que pour l'amour. Il a d'abord été dupe de l'hypocrisie générale de son temps, de ces faux semblants de vie publique qui suffisaient aux contemporains d'Auguste ; et lui aussi il a songé à entrer dans la carrière des honneurs. Il s'attacha donc à Messala Corvinus, fit avec lui une campagne en Gaule et s'embarqua avec lui pour l'Asie. Mais ni les temps, ni l'humeur de Tibulle n'en firent un vrai citoyen. Il veut célébrer son patron, chose assez facile après tout. Il suffit d'évoquer les vieux souvenirs de Rome républicaine et de peindre son héros en pensant à Scipion ou à Camille. Mais de tels éloges n'étaient sans doute plus à la mode, c'étaient des vieilleries sans grâce. Aussi Tibulle compare-t-il Messala à Ulysse, à Nestor, aux héros de l'épopée homérique ; il fait une érudite analyse de l'Odysée, et immole à son patron les rois de Pylos et d'Ithaque. Nous voguons en pleine mythologie ; le faux déborde.

de Tibulle. Le nom et la condition des maîtresses de Tibulle ont aussi été l'objet de dissertations savantes, qui ont leur intérêt. Je ne puis les exposer ici.

(1) *Carm.*, I, 33. *Epist.*, I, IV.

Aussi bien l'esprit du poète est ailleurs. Il se soucie aussi peu de la gloire de Messala que de la sienne propre. Il est amoureux et chante ses amours. Il n'a plus que du mépris pour les vaines agitations des mortels, comme s'il y avait autre chose au monde qu'aimer et être aimé ! Qu'est-ce que la fortune, mère des succès et des alarmes ? C'est dans une douce médiocrité qu'est le bonheur. Vivre dans son petit domaine, voir grandir et jaunir ses moissons, entendre dans son lit le rugissement des vents et serrer sa maîtresse sur son cœur : voilà la vraie félicité. Que Messala aille faire la guerre, qu'il rapporte les dépouilles des ennemis et les attache à sa maison : pour Tibulle il est dans les fers d'une belle fille, et fait le siège de sa maison. Il en est le portier. Quelle folie que d'aller braver la mort sur les champs de bataille ! Elle est toujours là près de nous, on ne l'entend pas venir, et la voilà ! Qu'elle vienne donc, quand il plaira aux dieux. Il mourra dans les bras de sa maîtresse, elle le pleurera ; mais, tant que l'âge sourit, il faut aimer, il faut se livrer aux douces luttes. C'est là que Tibulle est bon général et bon soldat.

Celle qu'il aime porte différents noms, c'est d'abord Délia, puis Néæra, puis Némésis, peut-être Sulpicia, et Glycéra. Qu'est-ce que ces femmes ou cette femme ? Il paraît que sous Délia se cachait Plania, descendante d'une des plus nobles familles de Rome, comme Sulpicia. Mais qui pourrait se flatter de retrouver la chronique scandaleuse d'une telle société ? Ce qui importe ici, c'est de découvrir un côté des mœurs du temps. Il y avait alors trois classes de femmes à Rome : les filles de parents libres à quelque classe qu'ils appartenissent, les affranchies, les courtisanes. Le costume les distinguait,

c'était à peu près tout. Tibulle aimait des matrones, des courtisanes et des affranchies, peut-être pis encore. Mais, de quelque rang qu'elles fussent, il semble bien facile de les confondre. Délia était de noble famille. Elle trompait à la fois son mari et ses amants. Que d'infidélités lui reproche Tibulle, et que d'audace ! Mais ce que déplore surtout le poète, c'est l'avidité de ses maîtresses. « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, je vois que les femmes n'aiment plus que l'argent ! » — « A quoi servent les élégies, et les vers inspirés par Apollon ? Elle tend la main et demande un autre salaire. » Que fera donc le malheureux poète ? « Plutôt que de rester plaintif étendu sur ce seuil insensible qui le repousse, il commettra un meurtre, il ira dépouiller les temples, surtout celui de Vénus. » On voit que son désespoir ne lui ôte point l'esprit. De tous les élégiaques latins, Tibulle est le plus touchant, le plus vrai, et il ne l'est pas encore assez. Une strophe de Sapho a plus de flamme que ses deux livres d'élégies. Ame faible, même en amour, Tibulle est languissant, mélancolique sans élévation. Il avait de prompts désespoirs qu'il aimait à faire connaître ; toujours près de mourir et revenant vite à la vie. Ces esprits passionnés, faibles et légers, font mieux comprendre la vigueur originale d'Horace. Lui aussi a connu les Délia, les Néæra, et tant d'autres ; lui aussi a été trompé, a maudit les dieux et sa maîtresse, mais pendant une heure ou deux. Quoi de plus noble et de plus élevé dans sa tristesse que le début de cette ode ? « C'était la nuit, dans le ciel serein brillait la lune
« parmi les étoiles moindres : c'est alors que, prête à
« offenser par un parjure la majesté des grands dieux,
« tu répétais après moi les paroles du serment. Et tu

« me serrais dans tes bras plus étroitement que le lierre ne s'attache au chêne puissant. » Quoi de plus dégagé que les derniers mots : « Ah ! tu pleureras aussi la fuite de tes amours, et moi à mon tour j'en rirai ! » C'était un conseil de ce genre qu'Horace donnait à Tibulle, victime de la perfidie de Glycère : « Albius, cesse donc de gémir, et d'invoquer toujours le souvenir de la cruelle Glycère ; cesse de te répandre en élégies plaintives, parce qu'un amant plus jeune sourit plus au goût de l'infidèle. » Et il se citait en exemple, lui qui eût pu aimer et être aimé en meilleur lieu et qui restait dans les fers de l'affranchie Myrtalè.

Tibulle a donc l'âme plus sensible, si l'on veut, qu'Horace ; ou plutôt il n'a pas ce ressort énergique de son ami. Il ne voit rien au monde que les Délie, les Némésis, les Néæra et se montra digne de vivre sous le principat. Ses élégies, envisagées sous ce point de vue, sont curieuses à étudier, et laissent dans l'esprit une vraie tristesse. Voilà donc, se dit-on, ce qu'étaient devenus les fils de ceux qui combattaient Mithridate, Sertorius, Jugurtha ! Voilà les inspirations de la poésie nouvelle !

PROPERCE.

(Sextus Aurelius Propertius.)

Le nom de Tibulle appelle celui de Propertius. Les deux poètes étaient du même âge, ils sont morts à peu près en même temps ; ils ont chanté les mêmes sujets. Propertius ne fut même pas tenté d'aborder la vie publique ; il ne s'attacha point à un patron illustre, il ne songea

point à servir dans les armées; et de bonne heure « Apollon lui interdit de faire entendre sa voix au forum. » C'était un épicurien peu délicat. Son père avait été victime des proscriptions qui suivirent la guerre de Pérouse; Properce n'en célébra pas moins les exploits et les vertus d'Auguste. Il faisait partie du groupe de lettrés qui étaient bien vus de Mécène et de l'empereur. Je croirais volontiers cependant que Virgile, Horace et Tibulle goûtaient peu son caractère, sa conversation et son esprit. Properce est d'une vanité exubérante : il félicite l'Ombrie de lui avoir donné le jour; « qu'elle s'enfle, qu'elle s'enorgueillisse à jamais de sa gloire : elle est la patrie du Callimaque romain. » Et, ailleurs : « Je suis le premier prêtre qui de la source pure ai transporté dans les cérémonies italiques les danses sacrées de la Grèce. » Il oubliait volontiers que Catulle avait eu cet honneur avant lui, que Gallus et Tibulle le valaient bien, et que la modestie est l'apanage du vrai mérite. Mais c'était un Ombrien, que Rome et la société polie avaient bien pu décrasser, mais qui conservait encore je ne sais quoi de l'âpre saveur du terroir. Aussi nul de ses contemporains ne chanta ses louanges; on trouva sans doute qu'il s'acquittait trop bien de ce soin. Voilà, si je ne me trompe, sa physionomie dans le cercle des poètes du temps. Il paraît moins effacé que Tibulle, moins intéressant. Tibulle était beau, délicat et comme paré d'une douce mélancolie; Properce a plus de relief et d'énergie, mais souvent la grâce lui manque et la mollesse.

Et d'abord, s'il n'a composé que des élégies, plusieurs d'entre elles ont une tendance héroïque. Je ne parle pas seulement de celles où il célèbre la gloire d'Auguste et celle de Mécène. Il a essayé de tracer un tableau

assez ferme des lieux où devait s'élever un jour Rome. Je n'hésite pas à croire qu'il a eu connaissance de l'*Énéide* ; on sait que c'est lui qui annonça l'œuvre dans ce distique fameux : — « Retirez-vous, poètes romains, retirez-vous, poètes grecs : il va naître je ne sais quoi de plus grand que l'*Iliade*. » — On retrouve donc en lui quelque chose qui ressemble à une inspiration patriotique. Bien qu'il déclare sans cesse que sa faible muse ne saurait aborder ces grands sujets, il s'y essaye cependant, et monte à une certaine hauteur. Il retombe vite, parce que Callimaque et Philétas, ses modèles chéris, le rappellent à eux, c'est-à-dire sur terre. Mais c'est là une partie de son originalité : l'ombrien se ressouvient du vieil Ennius, et y fait penser : — « Il a, en effet, comme il le dit lui-même, approché sa lèvre faible des sources puissantes où le grand Ennius, altéré, avait bu. » Et, ailleurs : « Qu'Ennius couronne ses vers de la rude feuille du laurier, pour moi, ô Bacchus, présente-moi la modeste feuille du lierre. » Je signale d'autant plus volontiers ce côté de son œuvre, que nous sommes au seuil même du néant politique.

Restent les élégies amoureuses. La maîtresse de Propertius, c'est Cynthia. Suivant quelques commentateurs, son vrai nom était Hostia, elle était petite-fille du poète Hostius. Suivant toute probabilité, c'était une affranchie et des plus légères. Propertius ne cesse de gémir sur les nombreuses infidélités de Cynthia ; mais il préfère encore ces petits désagréments aux ennuis et aux dangers d'un commerce avec une matrone ; en cela, on le sait, il était de l'avis d'Horace et pouvait passer pour un homme de mœurs réglées. Mais peut-être était-ce là une concession faite à Auguste, prince moral, qui tenait beau-

*C'est un roman, c'est à dire, un roman qui est un roman
marque (Hic) -*

coup à ce que les apparences fussent sauvées. Il n'était pas riche, on le doit supposer, ou Cynthia aimait fort l'argent; car il se voit à chaque instant évincé par un rival plus opulent. Aussi regrette-t-il naïvement les anciennes mœurs, simples et frugales. Combien les premiers humains savaient mieux aimer au sein des forêts! Cynthia guettait à leur retour des provinces les prêteurs enrichis, et n'en faisait qu'une bouchée. Propertius en était bien quelque peu affligé, mais cela ne l'empêchait pas de donner à sa maîtresse des conseils assez étranges. « Si tu as de l'esprit, ne laisse pas échapper cette bonne aubaine, enlève à ce sot animal toute sa toison. » Ici encore se retrouve l'Ombrien, peu délicat et parfois grossier. Tibulle n'eût jamais parlé de ce ton. Deux détails encore, et je finis sur ce sujet. Propertius se lamentait souvent sur la corruption des femmes de son temps, et il en cherche les causes : c'est l'amour du luxe d'une part, et, de l'autre, les peintures légères que l'on met sous les yeux des jeunes filles. Les appartements en sont remplis. Quelles étaient ces peintures? On en a découvert de bien monstrueuses à Herculaneum. Y en avait-il de semblables à Rome? Propertius ajoute à ces causes de démoralisation précoce les fameux bains de Baïes, déjà signalés par Cicéron comme une école de corruption. Il nous semble que Cynthia eût trouvé Baïes partout. Je signale en passant une autre élégie, la 7^e du II^e livre. Cynthia et Propertius se réjouissent ensemble de la suppression de la loi Julia, *de Maritandis ordinibus*. Auguste avait voulu imposer le mariage aux célibataires; des protestations s'élevèrent de tous côtés; il fallut rapporter la loi. La joie de Propertius est entière. Il ne sera pas forcé de se marier! Lui, père de famille! et pourquoi

cela ? Est-il chargé de procréer des soldats à l'empereur pour orner son triomphe ? L'amour de Cynthia lui suffit. — Il faut lire cette élégie malheureusement incomplète. L'ironie et le mépris des devoirs du citoyen et de l'homme y percent à chaque vers. Voilà un commentaire éloquent des réformes morales opérées par Auguste !

Tel est l'homme, tel est l'esprit de l'œuvre. Quant à la forme, elle est évidemment fort inférieure à celle de Tibulle. Propérce est un pur disciple des Alexandrins, comme il s'en vante. C'est un érudit. De là une froideur réelle dans un genre où la passion seule doit parler. A propos des trahisons de Cynthia, il raconte l'histoire de la chaste Pénélope ; s'il veut peindre son désespoir, il rappelle que Hémon, ayant perdu Antigone, se donna la mort ; qu'Achille, privé de Briséis, laissa massacrer les Grecs. Il accuse Romulus d'avoir donné un fort mauvais exemple en enlevant les Sabines : on sent que tous ces souvenirs mythologiques sont pour lui non une broderie, mais le tableau même. Là encore nous retrouvons le provincial, qui étale avec complaisance toute sa richesse. La mesure et la distinction sont absentes. L'auteur veut paraître, et on oublie l'homme. Cependant l'expression est plus forte que chez Tibulle, et souvent aussi moins naturelle. La versification est régulière, mais non sans quelque hardiesse.

OVIDE (PUBLIUS OVIDIUS NASO.)

L'homme.

Ovide, le plus jeune des poètes de la nouvelle école, en est le roi. Nul ne la représente plus exactement. Jamais homme ne fut plus de son temps que celui-là. Il

est le type de ces esprits faciles et aimables qui s'ouvrent à toutes les influences du moment, et rendent immédiatement ce qu'ils ont reçu, à peu près comme ils l'ont reçu. On se figure volontiers le poëte isolé et cherchant les hautes cimes, voisin du ciel et loin des hommes. Si on eût transporté Ovide sur ces hauteurs, il s'y fût consumé d'ennui. A l'air vif des sommets il préférerait la tiède atmosphère des salons, aux splendeurs du soleil levant, les douces lueurs des lampes éclairant les festins et les conversations mondaines. Voilà ce qu'il faut bien se dire avant de le juger. La sévérité ici serait injuste et toucherait au ridicule. Il faut mesurer les gens à leur mesure, et ne pas demander aux oiseaux gracieux de nos volières l'œil de feu et l'aile puissante de l'aigle.

S'il n'avait été exilé, l'histoire de sa vie pourrait s'écrire en deux mots : il fut amoureux et fit des vers. Si nous en savons un peu plus, c'est à lui que nous le devons. Il était d'un naturel expansif, et tout lui était matière à poésie. Il nous apprend donc (1) qu'il est né à Sulmone, ville des Péligniens, l'année où « moururent d'une même mort les deux consuls » (Hirtius et Pansa, en 711), que sa famille était riche et appartenait à l'ordre équestre. De bonne heure amené à Rome, il y suivit les leçons des grammairiens et des rhéteurs à la mode, et, pour complaire à son père, se prépara à aborder la vie publique. Il fut, en effet, *triumvir*, *centumvir* et *décemvir*, noms anciens, fonctions nouvelles ; mais son respect filial et son courage ne purent aller plus loin. Le Sénat allait s'ouvrir pour le recevoir, mais il fuyait l'ambition et ses soucis. « Les filles d'Aonie le sollicitaient à rechercher les loisirs et la

(1) *Tristium* lib. IV. Eleg. X.

sécurité, biens préférables à tous les autres. » Le voilà donc qui abandonne le *forum*, les tribunaux, les juriconsultes, et recherche la société des poètes. « Autant j'en voyais, dit-il, autant je croyais voir de dieux. » Il ne fit qu'apercevoir Virgile, connu quelque peu Horace, fut lié avec Propertius ; Tibulle mourut trop tôt pour qu'il pût devenir son ami. A peine âgé de vingt ans, il est déjà connu et recherché. En vain son père lui représente « que les Muses n'ont jamais enrichi leurs adorateurs, qu'Homère est mort sans laisser aucune fortune », Ovide ne put l'écouter. Il ne pouvait écrire en prose, les vers naissaient sous sa plume, se pliant d'eux-mêmes à la mesure : « tout ce qu'il essayait de dire se transformait en vers. » Il disait vrai. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille facilité, elle devint une véritable tyrannie, et dès lors il fut impropre à toute autre chose qu'au métier de poète. Sénèque, le Rhéteur qui le connut dans le temps où il suivait les leçons d'Arellius Fuscus et de Porcius Latro, nous apprend que déjà alors son langage n'était autre chose que vers brisés (1). « Il déclama une controverse avec beaucoup d'esprit, seulement il n'y avait aucun ordre dans ce qu'il disait, il courait çà et là ; toute argumentation lui déplaisait. »

Il vécut vingt-cinq ans de cette vie mondaine qui lui était si chère, goûté, recherché, lisant ses vers dans des réunions où il était applaudi, savourant les plaisirs qu'offrait alors la société romaine, dont il était le plus brillant et le plus spirituel représentant, lorsqu'il fut tout à coup relégué par Auguste à Tomes, chez les Gètes, aux extrémités de l'empire. Quelle fut la cause de ce

(1) Voir la controverse d'Ovide. Senec. Rhet. Cont., lib. II, X.

Et qui tantobis dicitur utrum erat

châtiment ? il est fâcheux pour Auguste qu'on la cherche encore. Le poëte protesta jusqu'à la mort contre la rigueur de la peine et ne se reconnut jamais coupable que d'imprudence, il ajoute même d'imprudence involontaire. « Mes yeux, dit-il, ont vu involontairement un crime : voilà pourquoi je suis puni ; ma faute, c'est d'avoir eu des yeux. » Et ailleurs : « Pourquoi ai-je vu quelque chose ? Pourquoi mes yeux ont-ils été coupables ? Pourquoi, sans le vouloir, ai-je eu connaissance d'un crime ! » Qu'a-t-il donc vu ? Il fut probablement témoin et peut-être complice des désordres de Julie, petite-fille d'Auguste qui, cette même année, fut convaincue d'adultère et exilée. Il reconnaît d'ailleurs qu'Auguste punit lui-même une offense personnelle comme il en avait le droit (*ultus es offensas, ut decet, ipse tuas*). Peut-être à ces scandales de la maison impériale se mêlèrent des intrigues d'ambition. Livie et son fils Tibère étaient capables de tout : ils avaient déjà fait exiler Agrippa Postumus, petit fils de l'empereur, et le firent bientôt égorger. Ovide eût été enveloppé dans un coup d'État de famille. Quoi qu'il en soit, pour mieux dissimuler les motifs réels du châtiment, Auguste fit retirer des bibliothèques publiques les œuvres du poëte, qu'elles eussent déshonorées apparemment, hypocrisie dont nul ne fut dupe. Que n'y avait-il pas dans ces bibliothèques ? Qu'on voie ce qu'en disait Ovide (1).

On pense bien qu'il ne supporta pas fort courageusement une telle disgrâce. Un homme comme lui ne pouvait vivre qu'à Rome. Il fatigua de ses plaintes et de ses supplications Auguste et ses amis : l'empereur mourut sans par-

(1) *Trut.*, II. 409.

donner. L'avènement de Tibère enleva à Ovide toute espérance; il se borna dès lors à demander un lieu d'exil moins rigoureux, et il ne put l'obtenir. Après huit ans de souffrances et de vaine attente, il mourut à Tomes, âgé de 59 ans (770). Les barbares, parmi lesquels il vivait, étaient devenus ses amis et ses admirateurs. Il avait appris la langue du pays et écrivait en langue gélique des vers qui ravissaient les indigènes. —

L'ŒUVRE.

Bien que tous les poèmes d'Ovide portent l'empreinte évidente d'un même esprit, je les diviserai en deux classes : les uns que j'appellerai poèmes légers, badins, ce sont les *Élégies amoureuses*, l'*Art d'aimer*, les *Remèdes contre l'amour*, les *Cosmétiques du visage*, les *Héroïdes*; les autres, ayant évidemment des prétentions au sérieux, sont les *Métamorphoses*, les *Fastes*, les *Tristes*, les *Pontiques*. Quant à *Ibis* et aux *Halieutiques*, ce ne sont que des fragments sans importance; et de la tragédie de *Médée* nous ne possédons qu'un vers.

Les *élégies amoureuses*, publiées d'abord en cinq livres, puis en trois, sont le début du poète. Il avait 27 ou 28 ans. Comme ses prédécesseurs, Catulle, Gallus, Tibulle et Propertius, il chanta les menus événements de sa passion pour *Corinne*, c'est le nom qu'il donna à sa maîtresse. Était-ce une affranchie, une courtisane? Un reste de pudeur publique interdisait aux poètes de prendre des matrones pour héroïnes de leurs vers : il est bien difficile cependant de ne pas voir dans la *Corinne* de l'élegie iv^e du 1^{er} livre une femme mariée,

placée entre son amant et son mari. Ailleurs, Corinne sera une affranchie, pis que cela même, mais qu'importe au poète ? Ses élégies ne jaillissent point de son cœur ; c'est un jeu d'imagination et d'esprit. Il met à la suite l'une de l'autre les petites scènes d'intérieur galant dont il a été le témoin ou le héros, peu soucieux de l'unité de ton et de couleur. Si la passion profonde et vibrante lui fait défaut, l'imagination saura bien y suppléer. Elle éclate déjà dans cette première œuvre avec une richesse merveilleuse. La situation la plus simple fournit au poète des développements ingénieux qui ne tarissent pas. Le dernier mot du vers éveille une idée ; il la saisit, l'expose, la reprend, la présente sous une nouvelle forme, la met en lumière par un rapprochement mythologique, par une comparaison, puis passe à une autre, et y applique les mêmes procédés. Ovide est déjà tout entier dans cette première œuvre, c'est un peintre d'esprit qui ne sait pas composer un tableau, mais qui en réunira cinq ou six dans le même cadre. L'ensemble est choquant d'in vraisemblance. Regardez de plus près ; chaque esquisse, prise à part, est délicieuse. Ajoutez à cela la fluidité d'un style que rien n'arrête, qui sait tout dire, qui ose beaucoup sans en avoir l'air ; l'extrême liberté des images, sans grossièreté crue, l'art de ne supprimer aucun détail et de les voiler suffisamment. La poésie érotique mondaine est créée. Le ton du badinage graveleux est trouvé. Ovide est le gentil Bernard et le Parny du siècle d'Auguste vieillissant. Il ne chante pas l'amour, mais le plaisir : il ignore la passion, mais il a la grâce, la légèreté, l'esprit. C'est l'idéal de la littérature de boudoir, qui ne peut naître qu'à de certaines époques. Il dresse lui-même quelque part un catalogue

des ouvrages qu'il faut mettre dans les mains d'une femme qu'on veut préparer à l'amour, et il n'a garde d'oublier ses élégies et son poëme sur l'*Art d'aimer*.

Qu'on me permette de dire que celui-ci est un chef-d'œuvre, le genre une fois admis. Ovide est ici dans son élément ; il traite un sujet fait pour lui, il a trouvé sa vraie voie. Aussi je ne sais s'il y a dans toute la littérature latine beaucoup d'œuvres aussi originales que celle-là. De modèles, je ne lui en connais point, il n'a que faire des Grecs en pareille matière. Les éléments de son poëme il les a sous les yeux ; la science qu'il enseigne, il l'a pratiquée depuis vingt ans et y est passé maître. Enfin son style léger, brillant, spirituel est le seul qui convienne. Tout se réunit pour produire une œuvre accomplie, mais quelle œuvre ! Ce n'est pas au fond autre chose que le code de la séduction et de la galanterie à Rome, au milieu du huitième siècle. Peu d'ouvrages plus instructifs que celui-là et moins édifiants. Nous voilà d'emblée introduits au cœur même de la corruption romaine, non par un déclamateur passionné, comme Juvénal, mais par un poëte à bonnes fortunes qui, au lieu d'écrire ses mémoires galants, résume en préceptes légers l'expérience de sa vie amoureuse. J'ai dit que jamais homme ne fut plus de son temps que celui-là. Écoutez-le : « Que d'autres soient charmés de l'antiquité ;
 « pour moi je me réjouis d'être né de nos jours : voilà
 « bien le siècle qui convenait à mon caractère. Non
 « parce qu'on arrache aujourd'hui à la terre l'or qu'elle
 « recèle, parce qu'on rapporte de tous les rivages les
 « coquillages précieux, parce qu'on fouille les monts
 « pour en arracher le marbre, ou que la mer se retire
 « devant nos maisons de plaisance. Non. Mais aujourd-

« d'hui fleurit la politesse, il ne reste plus rien de l'ancienne rusticité que l'on a laissée à nos vieux aïeux. »

Voltaire disait aussi :

Regrettera qui veut le bon vieux temps :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
Ah ! le bon temps que ce siècle de fer !

Cette politesse moderne a bien son mauvais côté cependant. « Nous vivons vraiment dans l'âge d'or, s'écrie-t-il, ailleurs : c'est l'or qu'on honore avant tout, c'est l'or qui fait aimer. » Il faut à un amant pauvre du mérite pour plaire. Ovide lui enseignera l'art de suppléer à la fortune par l'esprit, et de se faire aimer presque *gratis*. On comprend que je ne puis analyser ce poëme : un trait ou deux suffiront pour en marquer le caractère. Ovide n'enseignera point l'art de se faire aimer des matrones : « loin d'ici, légères bandelettes, parure de la pudeur, loin d'ici la longue stole qui couvre les pieds de la matrone : je ne chante que les amours permises, les galanteries autorisées (par les lois), il n'y aura dans mes vers rien de criminel. » Après cet hommage rendu en passant aux lois d'Auguste, simple formalité, il entre dans son sujet. « On trouvera à Rome, dit-il, autant de belles femmes que dans tout le reste du monde ; il y en a autant que d'étoiles au ciel, de poissons dans la mer. On voit bien que Vénus habite la ville de son fils Énée. Sortez de chez vous et faites votre choix. — Allez sous les portiques, dans les théâtres, au cirque, dans les temples, surtout ceux de Vénus et, d'Isis, assistez aux sacrifices en l'honneur d'Adonis, mais c'est aux spectacles surtout que le choix est plus facile : là elles viennent moins pour voir que pour être

vues. Vous les rencontrerez aussi à Baies, dans les festins et les réunions. Vous vous assoirez près d'elles au théâtre, au cirque, vous mettrez un petit banc sous leurs pieds, vous parierez pour le cheval qu'elles préfèrent. Voilà les mœurs de la Rome impériale; voilà ce qui charmait Ovide et ses contemporains; voilà ce qu'il a chanté. Je m'arrête au moment où la connaissance est faite entre les deux amants, connaissance bientôt suivie de la conquête de l'un des deux, on ne sait lequel, par l'autre. Ovide, enchanté de cette première partie de son œuvre, s'écrie : « Que dans sa joie l'amant couronne mes vers d'une verte palme; que je sois préféré au vieillard d'Ascrée, au vieillard de Méonie (Homère et Hésiode). » On est tenté de crier à la profanation. Mais ces grands noms n'effrayent point Ovide : il se regarde naïvement comme le successeur de ces hommes divins; il en diffère seulement par le choix des sujets. Ici nous touchons un des côtés les plus curieux de l'œuvre du poète, et il me semble qu'il n'a pas été assez remarqué jusqu'ici. Il n'y a point de poème didactique, et l'*Art d'aimer* en est un, qui soit une simple exposition de préceptes : épisodes, digressions, tableaux, récits, tout ce qui peut jeter de la variété dans l'œuvre en fait naturellement partie. Ovide en cela a imité ses devanciers; on peut même dire que chez lui les ornements l'emportent sur le fonds. Mais où va-t-il les prendre? Il semblerait tout d'abord qu'il dût les emprunter à la chronique scandaleuse de son temps. Il n'en est rien; c'est l'antiquité héroïque et mythologique qu'il met à contribution. Il sait quel était le genre de beauté de toutes les héroïnes des âges primitifs, ce que leurs époux et leurs amants admiraient en elles; il a pénétré dans

icataeu
 l'alcôve d'Hector et d'Andromaque; il sait ce qui se passait sous la tente d'Achille, quand Briséis le recevait couvert du sang des Troyens. Il raille ce vieil Homère qui a fait respecter Briséis par Agamemnon; il déclare que cela n'est pas, et que pour lui il n'eût pas été si sot. Il raille Ménélas et félicite l'heureux Pâris. S'il abandonne les antiques légendes de la Grèce, c'est pour se rabattre sur celles du Latium. L'enlèvement des Sabines pendant les jeux le charme; il convie les Romains de son temps à imiter les compagnons de Romulus. Figurez-vous la Bible mise en madrigaux folâtres par un Hébreu, voilà ce que deviennent sous les mains d'Ovide les traditions religieuses et héroïques de la Grèce et de Rome. Le contraste entre les mœurs du jour et celles des anciens âges donnait plus de piquant à son œuvre, il faisait preuve d'esprit et d'érudition à la fois. Le moyen pour lui de résister à cette double tentation!

Supposez maintenant une série de petits poèmes dans lesquels ces brillants hors-d'œuvre, au lieu d'être l'accessoire, soient le sujet même, et vous aurez les *Héroïdes*: il ne se peut rien imaginer de plus faux et de plus spirituel que ces poèmes. Il se glorifie d'en être l'inventeur, et il eut bientôt des imitateurs. En effet, sur les 21 *héroïdes* qui portent son nom, il y en a plus de la moitié qui ne sont pas de lui, mais d'un certain Sabinus, son disciple. Ces héroïdes sont des lettres en vers élégiaques écrites à leur amant ou à leur époux par les héroïnes célèbres de l'antiquité: Pénélope à Ulysse, Phyllis à Démophon, OEnone à Pâris, Canacé à Macareus, Hypsipyle à Jason, Ariane à Thésée, Phèdre

(1) *Héroïdes*, an. 739.

à Hippolyte, Didon à Énée, Sapho à Phaon. Sabinus avait imaginé de faire les réponses des héros. C'est un ouvrage de la première jeunesse d'Ovide. Il sortait des écoles de déclamation ; il déclama en vers, puisqu'il ne le pouvait en prose, et sur des questions d'amour, puisqu'il n'en pouvait traiter d'autres. Les héroïdes ne sont pas autre chose en effet que des *Suasoriæ*. Nous savons par Sénèque qu'Ovide préférait de beaucoup les *Suasoriæ* aux *Controversiæ*, parce que toute argumentation lui déplaisait. Il fit parler des femmes, au lieu de faire parler Sylla, Cicéron, Annibal. Il leur donna beaucoup d'esprit, il en avait de reste, et se préoccupa fort peu de la vérité historique ou héroïque. Il n'emprunté aux anciens âges que les noms et la situation des personnages ; il se charge de leur fournir les sentiments et les idées qu'avaient les Corinnes de son temps. O nobles et pures figures des siècles primitifs, vous doutiez-vous jamais qu'on dût un jour vous farder ainsi !

Les *Remèdes d'amour* (1), en un livre, parurent deux ans après l'*Art d'aimer*. C'est ce qu'on pourrait appeler, en style judiciaire, une *récidive*. Ovide cherche d'abord de bonne foi et sérieusement les moyens de se guérir d'une passion qui fait le tourment de la vie. Les philtres et les incantations magiques étaient alors fort à la mode. Il n'y croit pas et les condamne. Que reste-t-il donc ? Il reste le travail, l'action. Est-ce bien Ovide qui parle ? N'en doutez pas, aux grands maux les grands remèdes. Il envoie notre amant malade au forum, il le condamne à l'étude des lois, aux plaidoiries ; il va même jusqu'à

(1) *Remedia amoris*, 754.

lui ordonner d'aller faire la guerre contre les Parthes ! C'est l'oisiveté qui a causé tous les maux. Pourquoi Égisthe a-t-il été adultère ? Parce qu'il est resté oisif à Argos, au lieu de suivre les Grecs au siège de Troie. « Il a fait ce qu'il a pu ; il a aimé pour ne pas rester à rien faire. » A défaut des travaux du forum et de la guerre, faites-vous chasseur, faites-vous laboureur. Voilà de bien durs préceptes, avoue-t-il, mais c'est le seul moyen de se guérir. Est-ce vraiment le seul ? Ovide, qui a tant d'esprit, n'en saurait-il trouver d'autre ? N'en doutez pas. Le naturel revient au galop. Le meilleur et le plus sûr moyen de combattre l'amour, c'est d'aimer, d'aimer ailleurs, s'entend. Voilà l'homœopathie appliquée aux blessures du cœur, et Ovide redevenu chantre de la volupté, seul rôle qui lui convienne.

Au moment où Ovide fut condamné à l'exil, il se préparait à publier un grand poëme qu'il croyait sérieux. Ce sont les quinze livres des *Métamorphoses*. Il voulut, dit-il, les jeter au feu, comme Virgile son *Énéide*, mais il les épargna. Il demande grâce pour les fautes de l'ouvrage que ses malheurs ne lui ont pas permis de corriger. On ne se représente guère Ovide corrigeant ses vers ; et il ne faut pas prendre trop au sérieux ses doléances. Il m'est difficile, je l'avoue, de partager l'admiration des critiques pour cette vaste composition. Il leur a semblé qu'ils avaient enfin mis la main sur un Ovide sérieux, épique, digne émule d'Homère et de Virgile. N'auraient-ils pas dû se demander d'abord si le poëte des *Élégies* et de l'*Art d'aimer* pouvait être à la hauteur d'une telle œuvre ? Il en était absolument incapable. Pourquoi ne pas le reconnaître ? *Non omnia possumus omnes*. Il ne faut pas que l'hexamètre héroïque nous

fasse illusion. Si l'extérieur de l'œuvre a une apparence de gravité, le fond reste ce qu'il est, un exercice d'esprit, un recueil d'anecdotes joliment racontées. Est-ce un poème épique ? Non, car l'unité de sujet manque absolument. J'en dirai autant de l'unité d'action, à moins que l'on ne prétende que les transformations infligées à chacun des personnages mis en scène constituent l'unité du sujet. C'en est l'uniformité et le vice radical. Quel est le ressort du poème ? Procède-t-il d'une inspiration héroïque ou religieuse ? En aucune façon. De quelque côté que l'on se tourne, on ne peut rien découvrir qui donne l'idée d'une œuvre fortement conçue. On est réduit à admirer l'art avec lequel le poète a su lier les uns aux autres des épisodes détachés pour en former un semblant de tout. Mais ces soudures sont puérides et inadmissibles : elles ne font que mieux ressortir le caractère profondément artificiel et faux de l'œuvre. Ovide se propose de raconter les métamorphoses subies par des personnages de l'antiquité, depuis le Chaos jusqu'à Jules César. La première transformation est celle de Lycaon changé en loup par Jupiter ; la dernière est celle du père adoptif d'Auguste, changé en astre. Il y a quinze livres. Chacun d'eux raconte trois ou quatre métamorphoses, et chaque récit se termine naturellement par une métamorphose. Tantôt c'est l'analogie de la transformation qui amène le récit suivant, tantôt c'est la différence. Parfois l'action se passe sous nos yeux, le plus souvent un des personnages mis en scène la raconte. Idée bizarre, sujet étrange et souvent absurde. Ovide n'a pas même eu le mérite de l'invention. Il avait parmi ses devanciers jusqu'à six modèles, appartenant tous, cela va sans dire, à l'école d'Alexan-

drie : Corinna, qui avait écrit des livres de *Transformations* (Ἐτεροίων βίβλους); Callisthènes, qui avait écrit des *Métamorphoses* (Μεταμορφώσεις); Antigone de Caryste, qui avait composé des *Mutations* (Ἀλλοιώσεις); Nicandre, auteur d'un poëme du même genre intitulé: (Ἐτεροιούμενα), et enfin Parthénus, le maître de Virgile, qui avait écrit des *Métamorphoses* (Μεταμορφώσεις). Le genre fut bientôt à la mode : il y eut des divisions et des subdivisions de métamorphoses. Tel poëte chanta les hommes changés en quadrupèdes; tel autre les hommes changés en arbres; celui-ci les hommes changés en oiseaux. Un certain Boëus avait démontré dans un poëme de ce genre que tous les oiseaux avaient été jadis des hommes. Voilà les prédécesseurs et les modèles d'Ovide. Qu'il ait été supérieur à chacun d'eux, je le crois aisément. Mais que penser du choix d'un tel sujet? Qu'y a-t-il en effet au fond de ces métamorphoses d'hommes en bêtes ou en objets inanimés? Un sens symbolique profond ou naïf, une allégorie morale ou plus fréquemment encore une conception naturaliste. Que la signification primitive de ces mythes se soit perdue ou du moins altérée par suite des progrès de l'anthropomorphisme hellénique, cela est incontestable, et au point de vue de l'art nous ne devons point le regretter; mais qu'à cette transformation nécessaire soit venue s'ajouter encore cette suprême parodie des vieilles croyances religieuses, que la nature tout entière, cet immense théâtre des phénomènes et de l'activité humaine, ne soit plus qu'une sorte de panorama fantastique, où l'homme n'apparaît que pour se transformer en bête, en arbre, en oiseau, il faut avouer qu'il n'est guère possible de pousser plus loin l'inintelligence des grandes choses et la

passion du joli quand même. Le joli, l'ingénieux, si l'on veut, voilà en effet le caractère de l'œuvre. C'est une galerie de tableaux rangés par analogie de sujets. Le dénouement est toujours le même, mais les descriptions varient. Ovide se plaît à montrer un homme devenant par degrés loup, une femme devenant araignée ou laurier. Il y a là une sorte d'anatomie spirituelle qui l'amuse. Au fond il ne cherche pas autre chose. Vainement vous attendriez-vous à trouver dans ces vers quelques-uns de ces frémissements d'horreur religieuse, que Virgile a connus : le sceptique et spirituel poète ne songe qu'à divertir. Il donne un spectacle avec de riches décors, il parle aux yeux, il les éblouit. Que si parfois il met l'homme en scène, avec ses passions et ses douleurs, c'est le déclamateur de l'école de Porcius Latro, qui parle : de beaux discours, comme ceux d'Ajax et d'Ulysse, de belles dissertations pythagoriciennes contre l'usage de manger la viande des animaux, quelques élégies par ci, par là, et l'œuvre est terminée, la parodie est complète.

Le poème des *Fastes* est un peu plus sérieux, ce qui n'est pas beaucoup dire. Il devait avoir douze livres correspondant aux douze mois de l'année. Quelques critiques ont supposé que les six derniers livres s'étaient perdus, mais à tort; ils ne furent jamais écrits. Ovide avait composé la première partie de son ouvrage au moment où il fut envoyé en exil, et il déclare formellement que sa triste destinée l'interrompt. On le comprendra sans peine pour peu qu'on se rende compte de la nature du poème. C'est un travail d'érudition, d'archéologie. A

(1) *Fastorum libri sex*, an. 762.

Rome, Ovide trouvait tous les documents nécessaires pour mener à bonne fin son entreprise. A Tomes, ils lui firent défaut ; il se trouva réduit à ses propres ressources ; et, malgré tout son esprit, il ne pouvait improviser la science.

Comment fut-il amené à un travail de ce genre ? On sait quelle était pour la vie civile et religieuse des Romains l'importance du calendrier. Pendant plusieurs siècles, l'aristocratie s'en était réservé exclusivement la connaissance, et s'en faisait un de ses plus puissants moyens de gouvernement. La réforme opérée par Jules César fut poursuivie et achevée par Auguste en 755. Des travaux considérables avaient déjà paru à cette époque sur les antiquités nationales et religieuses de l'Italie. Clodius Tuscus, L. Cincius, Cornélius Labeo, et enfin le savant Varron, avaient publié sur ce sujet des livres de vaste érudition. L'étude des Fastes de Rome touchait à toute l'histoire romaine ; plus que chez aucun autre peuple, la religion était intimement unie chez les Romains aux moindres événements de la politique. Les anciens annalistes en fournissaient des preuves à chaque page. Avec Varron, la critique commença à essayer de relier les usages de la vie civile et les cérémonies de la vie religieuse aux traditions antiques du Latium et de l'Italie. Voilà le sujet qu'Ovide songea à traiter à son tour. Son érudition est évidemment de seconde main, mais elle est précieuse pour nous qui avons perdu les originaux consultés par lui. Est-il besoin de dire que le poète se proposa surtout d'égayer l'aridité du sujet par l'élégance et la variété des ornements ? Ici donc se retrouve toujours le même esprit. Les légendes héroïques ou religieuses, empreintes dans Virgile d'un caractère auguste et mystérieux, sont par Ovide habillées à la moderne. L'énergie

et la foi lui manquent. Qu'on lise, pour s'en convaincre, dans le premier livre, tout ce qu'il dit des *Carmentales*, d'Évandre, d'Hercule et de Cacus, et qu'on rapproche ces cent vingt vers de ceux de Virgile. On ne comprend guère qu'il ait employé dans un tel sujet le mètre élégiaque, et lui-même s'en excuse à plusieurs reprises (1). La meilleure raison qu'il donne de cette préférence, c'est que l'hexamètre était trop pesant pour lui.

Pendant ses huit années d'exil à Tomes, il écrivit neuf livres d'*Élégies*, les *Tristes* et les *Lettres du Pont*. Les *Tristes* sont une espèce de mélodie plaintive que le poète se chante à lui-même : il ne les adresse à personne en particulier, mais il les envoie à Rome. Sa femme, ses amis, les liront ; peut-être les mettra-t-on sous les yeux d'Auguste ; et le tableau des souffrances du pauvre exilé fera naître un peu de pitié dans le cœur du prince. Les *Épîtres du Pont* sont adressées à des amis : ce sont des prières, des remerciements, des effusions de tristesse et de désespoir. Il y a peu de lectures plus affligeantes que celle de ces neuf livres d'*élégies*. Mais il s'en faut que la misérable destinée du poète cause seule la tristesse qu'on ressent. Il y a toujours en nous une affliction réelle, quand nous sommes témoins d'un malheur immérité ; à cette affliction se mêle un autre sentiment, quand la victime de l'injustice s'abaisse devant celui qui en est l'auteur. Nous plaignons le malheur, nous regrettons qu'il ne soit pas plus courageux. Nous nous sentons comme atteints en notre dignité d'homme ; il nous semble que, frappés comme Ovide, nous aurions eu du moins la force de nous taire, que nous aurions su opposer à

(1) Lib. II, initio. *Ibid.*, 125 et VI, 21.

la force brutale du despotisme, cette suprême et certaine vengeance, le mépris. Mais ce que nous appelons aujourd'hui l'honneur était peu connu des anciens. Ils ne rougissaient pas d'avouer ce qu'ils éprouvaient, dût l'orgueil en souffrir, et d'implorer grâce. Cependant Ovide est allé plus loin qu'aucun autre dans cet oubli de la dignité personnelle. Cicéron était bien faible, bien abattu pendant son exil ; mais il ne lui vint jamais à l'idée de s'humilier devant Clodius. Il était à peu près certain d'être victime de la cruauté d'Antoine, s'il ne rétractait les Philippiques et n'implorait son pardon : cependant nul parmi ses amis n'eût osé lui donner ce lâche conseil. C'est que Cicéron avait l'âme d'un citoyen. Ovide a l'âme d'un courtisan. Je n'ai pas encore montré le Romain en lui ; peu de mots suffiront pour cela. Il est romain, quand il chante l'art d'aimer ; il est romain, quand il clôt la série des métamorphoses par celle de Jules César en astre ; il est romain, quand il compose les *Fastes*, commentaire poétique du calendrier réformé par César et par Auguste ; il est romain, enfin, quand il célèbre l'un après l'autre les portiques, les théâtres, les cirques, les temples de Rome, construits ou embellis par Auguste et les siens. Voilà son patriotisme : c'est justement celui du courtisan, qui absorbe la patrie dans le maître qu'elle s'est donné ou qu'elle subit. Mais peu de poètes, race légère, ont porté si loin l'adulation. Tous les membres de la famille impériale sont pour lui autant de dieux. Exilé, misérable, mourant, il n'ose se révolter contre l'iniquité de son châtement ; il est juste, puisque César l'a ordonné. Il se borne à demander quelques adoucissements à sa peine. Le croira-t-on ? il implore un rapprochement de Rome, pour être plus près des exploits et

des vertus de César, et pouvoir les célébrer plus dignement ; car, à cette grande distance, l'inspiration s'affaiblit, il risqué de ne pas se tenir à la hauteur du sujet : voilà sa dernière et constante préoccupation. Je me trompe, il faut y ajouter cette secrète inquiétude qui le tourmente au sujet de ses vers. Il craint qu'ils ne se ressentent de la barbarie des lieux qu'il habite. Peut-on bien écrire loin de Rome, ce centre de la politesse et du beau langage ? Tels sont les derniers soucis qui assiégèrent cette pauvre âme : plaire à l'empereur et faire de beaux vers. Tout Ovide est là.

Il ne sut pas même s'indigner et haïr. Calomnié, insulté dans son exil par un domestique de l'empereur, faiseur de vers, qui se permet même d'outrager la femme du poète, Ovide écrivit, sous le titre d'*Ibis*, 644 vers en réponse au misérable. L'occasion était belle d'allonger au dos de l'esclave les coups qu'on eût voulu pouvoir donner au maître. Comment rester froid et spirituel devant une si lâche agression ? Ovide y a cependant réussi. Il ne nomme pas ce persécuteur d'une femme et d'un exilé ; et il va emprunter à ses chers alexandrins les injures qu'il lui adresse. Callimaque avait composé sous le nom d'*Ibis* un poème contre Apollonius, l'auteur des *Argonautiques* ; Ovide s'en empare et le traduit. Il se venge par imitation ! De vraie colère, il n'y en a trace dans ces 644 vers. Il ose évoquer le souvenir d'Archiloque et de Lycambé sa victime ; mais de telles fureurs sont bien loin de son cœur. Ici encore il n'a que de l'esprit et beaucoup de mythologie à son service. Il dévoue Ibis à la colère de tous les dieux du ciel, de la terre, de la mer et des enfers. Vengeance d'érudit, inoffensive et puérile, comme le cœur même du poète !

Parlerai-je des autres poètes, contemporains d'Ovide? Il y en eut beaucoup, et de toute sorte. On sait assez que les Romains étaient peu sensibles au mérite de l'originalité. Traduire ou imiter agréablement un poème grec, suffisait à leur ambition. Les modèles ne manquaient pas. Les Alexandrins seuls en offraient un nombre considérable, et que leur médiocrité facile mettait à la portée des imitateurs. Ajoutez à cela la nécessité d'employer à quelque occupation les loisirs que le nouveau gouvernement faisait aux citoyens, les commodités qu'offre la versification latine, la certitude d'être applaudi par les petites sociétés littéraires qui composaient alors le public. C'est là ce qui fit éclore une foule de productions, sans mérite réel pour la plupart, mais dont les titres et des fragments ont survécu, parce que les poètes contemporains en ont fait mention, et les ont louées pour être loués à leur tour. De ces poètes des lectures publiques, on pourrait dire ce que saint Augustin dit de ceux qui n'ont recherché qu'à faire du bruit dans le monde : *receperunt mercedem suam, vani vanam*, et passer. Je me bornerai à rappeler les noms et les ouvrages de quelques-uns d'entre eux.

Varius, ami de Virgile et d'Horace, était, suivant le témoignage de ce dernier, un poète épique, comparable à Homère. Disons que c'était surtout un poète de cour. Il avait chanté la *Mort de César*, la *Gloire d'Auguste*, les *Exploits d'Agrippa*. Le louer, c'était louer les maîtres du jour. Tel était encore *Valgius Rufus*, que Tibulle place aussi à côté d'Homère. La poésie officielle est dans une cour la plus belle de toutes les poésies. *Pedo Albinovanus*, qui célébra le voyage de Drusus Germanicus dans l'Océan septentrional, est singulièrement vanté par Ovide. Il écrivit aussi une *Thébaïde*. *Titius Septi-*

mius, qui faisait partie du cortège de celui qui fut Tibère, est assuré de l'immortalité par Horace; il faisait à la fois des vers lyriques et des tragédies. Voilà ceux que célébrèrent à l'envi leurs contemporains : on en voit la raison.

Ce ne sont pas les seuls. Après la poésie officielle, vient la poésie artificielle. Les *Géorgiques*, qui le croirait ! eurent une déplorable influence sur la littérature de cette époque. Le poëme didactique est chose si commode ! Des descriptions, des préceptes, quelques digressions par-ci, par-là, des récits mythologiques, et l'œuvre est complète. Elle n'exige à vrai dire ni invention, ni chaleur, ni mouvement. L'exactitude, l'élégance, la grâce, suffisent, qualités rares, mais sur lesquelles, à la rigueur, on peut se faire illusion, pour peu qu'on ait quelque présomption. C'est le genre qui inaugure et signale la décadence. Il faut n'avoir rien dans le cœur et dans l'imagination pour se faire pédagogue en vers. Stérilité et dogmatisme : voilà les marques du néant poétique. Où ne va-t-on pas prendre alors des sujets de poëme ? Un certain *Emilius Macer* chante les oiseaux (*Ornithogonia*) et les poisons (*Theriaca*) ; mais sa science de fraîche date, il l'emprunte à l'Alexandrin *Nicander*. Plus tard, un autre *Macer* chantera les plantes (*De virtutibus herbarum*). Un autre met en vers les préceptes de la rhétorique relatifs à l'élocution. Les plus distingués de ces versificateurs choisissent des sujets un peu moins éloignés des mœurs et des habitudes romaines ; *Gratius Faliscus* chante la chasse (*Cynegeticon*). Il décrit les filets, les chiens, les chevaux, les armes que doit préférer un habile chasseur. Il imite Xénophon. Un autre chante la pêche (*Halieuticon*.) Est-ce Ovide dans son exil ? on l'a supposé.

Mais la voie dans laquelle on se précipite à l'envi, c'est celle de l'astronomie, ou de l'astrologie, que les Romains ne distinguaient pas l'une de l'autre. Le grand initiateur fut Aratus l'Alexandrin. C'est lui que Cicéron imita. Après Cicéron, Germanicus reproduisit sous le titre de *Phenomena Aratea*, de *Diosemeia*, *Prognostica*, les leçons du premier maître. Le plus illustre de ces versificateurs astronomes est Manilius.

Manilius: — On ne sait rien de précis sur le lieu et la date de sa naissance : mais, suivant l'opinion la plus commune, il appartient aux dernières années du règne d'Auguste et à l'époque de la saine et pure latinité. D'ailleurs tous les poètes que nous venons de citer sont remarquables par la correction du langage et le mérite de la versification. Il ne leur manque que des idées et de la verve. Manilius a parfois l'une et l'autre (1). D'où cela vient-il? Ce n'est pas un servile imitateur des Grecs. Il a pensé par lui-même. La plupart de ses contemporains et de ses successeurs n'avaient d'autre but que de versifier d'élégantes descriptions des signes célestes, et d'y joindre les légendes mythologiques les plus remarquables par leur éclat ou leur bizarrerie. Manilius ne s'interdira pas non plus ces ornements ; mais une idée générale préside à l'ordonnance de son poème et lui donne une couleur particulière. Manilius n'est pas un astronome seulement, c'est avant tout un moraliste. Supposez à cet esprit, plus de force, à cette âme une conviction plus ardente, et vous aurez dans le poème des *Astronomiques* le pendant du fameux *de Natura rerum* de Lucrèce. Manilius est stoïcien par sa physique. Son Dieu n'est autre

(1) Manilli *Astronomicum* libri quinque.

chose que l'âme du monde; le monde lui-même est dieu. Conception pleine de grandeur et éminemment favorable à la poésie, pourvu que l'esprit qui l'a reçue soit en même temps une imagination forte et féconde. Voilà le cadre de l'œuvre, malheureusement il est à peine dessiné dans Manilius. On voit bien que son esprit se tournait d'un autre côté, que d'autres préoccupations obsédaient sa pensée. Il s'est demandé, après tant d'autres, quelle était la cause suprême des événements dont le monde est le théâtre, dont l'homme est tour à tour le héros ou la victime. Il n'en a découvert d'autre explication que la fatalité. C'est cette puissance aveugle qui règle tout ici-bas, l'heure de notre naissance et celle de notre mort, les faits heureux ou malheureux dont se composera le tissu de notre vie. Mais lui ne recule pas même devant les dernières et les plus douloureuses conséquences de ce principe. C'est à la fatalité qu'il attribue les vices et les vertus de l'homme, ses belles actions et ses crimes. C'est par là que ce poème étrange mérite quelque attention. Il porte bien l'empreinte de son temps. Les Virgile, les Horace, les Ovide ne voyaient que les splendeurs de la cour impériale, et se plaisaient à présenter à Auguste, comme le tribut de la reconnaissance du monde pacifié, les remerciements et les adulations sans fin. Il semble que Manilius, esprit plus sombre, poète caché dans l'obscurité et la solitude, loin de la cour et des pompes du principat, ait surtout été frappé des misères infligées à l'humanité et des vains efforts que fait l'homme pour s'y soustraire. Il rappelle quelque part (1) les meurtres hideux dont ce triste temps fut témoin : les fils assassinés par les pères,

(1) Lib. IV, 82.

les pères par les fils, les frères armés contre les frères. Et il s'écrie : « Ces crimes ne sont point l'œuvre des hommes ; un mouvement étranger les y pousse de force. » Il en dit autant des vertus. Elles ne sont point le propre de l'homme ; elles lui viennent du dehors aussi bien que la configuration de ses traits, ses dispositions naturelles pour tel ou tel art, etc. Il n'y a pas loin de cette conception désolée à l'idée fondamentale des *Pensées* de Pascal. La théorie impitoyable du péché originel et de la grâce n'a-t-elle pas quelque-uns des caractères du fatalisme antique ? Mais Pascal enferme sa solution dans sa théorie. Il se plaît à exposer toutes les misères sans nombre qui affligent l'homme, ce roi déchu, parce qu'il sait comment il le relèvera ensuite. C'est là ce que l'on chercherait vainement chez Manilius. La fatalité : voilà pour lui toute l'explication. Il ne se met pas en peine de concilier l'influence qu'il attribue aux astres sur notre destinée, avec celle qu'exerce le destin. Il les admet l'une et l'autre. On dirait qu'il cherche à appesantir le poids des chaînes que nous portons. Qui ne s'attendrait à trouver dans une œuvre ainsi conçue les âpres accents du désespoir, des cris de révolte, ou de terribles arguments tirés du fond d'une âme désolée en faveur de ce tyran des choses humaines, la fatalité ? Il n'en est rien. Manilius a porté le fardeau d'un tel système sans protester et sans se plaindre. L'âme de Lucrèce, qui a supprimé les dieux, est profondément triste ; Manilius est calme, indifférent ; peu lui importe l'organisation du monde. Il ne la voudrait point autre qu'elle est. Aussi bien il a les yeux sans cesse fixés sur les signes célestes, par qui sont réglées nos destinées. Il expose, il explique les causes et les effets. Que d'autres s'indignent ou se

lamentent, pour lui, il n'est que rapporteur. Cette indifférence est encore, si je ne me trompe, un signe du temps. Il faut être bien avant dans la mort pour ne pas sentir qu'on va cesser de vivre.

Faut-il pousser plus loin cette stérile énumération de versificateurs inconnus, d'œuvres incomplètes ou perdues pour nous? Wernsdorff a dépensé beaucoup de science et de sagacité pour recueillir, distribuer, cataloguer les productions misérables des petits poètes latins. Quand on a feuilleté ces sept gros volumes, on se demande avec tristesse ce qu'on a trouvé. Toutes ces œuvres, il faut bien le reconnaître, sont mortes et vides. Le choix des sujets seul suffit pour montrer l'incroyable stérilité des esprits sous le régime impérial. Qu'est-ce qu'un Romain qui a perdu l'aiguillon de la vie publique? Un sec et froid contrefacteur de la mauvaise poésie des Alexandrins. Chanter les oiseaux, les plantes, les astres, la pêche, quels sujets pour des poètes! Ce qui étonne, c'est qu'ils aient pu se résigner si absolument à la suppression de la liberté et de ses féconds orages. Comment ne se glisse-t-elle pas dans leurs vers, ne fût-ce que furtivement et embellie par les regrets? Se peut-il qu'ils soient devenus à ce point faiseurs de vers, indifférents à tout ce qui avait passionné leurs pères? Je ne trouve dans toutes ces œuvres d'érudits qu'un seul écho des souvenirs de la Rome républicaine. Ce n'est pas l'imprécation artificielle de Valérius Caton contre les soldats à qui on avait donné son domaine; c'est le cri d'indignation qui s'échappe des lèvres de Cornélius Sévérus, à la pensée des indignes traitements infligés à Cicéron mort. D'où est tiré ce fragment, quelque peu déclamatoire, mais passionné? Est-ce d'un poème historico-épique, intitulé :

la Guerre de Sicile? On l'a supposé. On a supposé aussi que ce Cornélius Sévérus était l'auteur d'un poème sur *l'Etna*, œuvre sèche, pédante, niaise, d'un écolier qui vient de suivre un cours de physique et se croit bien savant parce qu'il est un peu moins ignorant que la veille. Quoi qu'il en soit, voici les vers de Cornélius Sévérus; ils nous ont été conservés par Sénèque le Rhéteur.

« On vit encore vivantes les têtes de ces hommes magnanimes, attachées à la tribune où ils avaient régné; mais elles pâlisent toutes devant l'image de Cicéron, comme s'il était seul. On se rappelle alors les grandes actions du consul, les serments des conjurés, le complot criminel par lui découvert, l'attentat des patriciens qu'il étouffa, Céthégus puni et Catilina renversé par lui de ses espérances sacrilèges. Que lui ont servi la faveur du peuple, ces concours d'hommes, ces années comblées d'honneurs? Un seul jour a éteint la gloire de toute sa vie, et, frappée du même coup, l'éloquence latine se tait. Il était jadis le soutien et le salut des accusés, la noble tête de la patrie; il était le défenseur du Sénat, du Forum, des lois, de la religion, il était la voix publique de la paix : la voilà muette à jamais, éteinte par le fer cruel. Ce visage défiguré, ces cheveux blancs, souillés de sang, ces mains saintes, ouvrières de si grands travaux, c'est un citoyen, qui les a foulés sous ses pieds orgueilleux, oubliant et les retours de la fortune et les dieux. Non, jamais les siècles n'emporteront dans leur course le crime d'Antoine. »

Cornélius Sévérus est, je crois, le seul poète du règne d'Auguste, qui ait osé prononcer le nom de Cicéron.

Phèdre : Je terminerai cette énumération incomplète, je le sais,

13 quoique trop longue, par Phèdre. D'après l'opinion des critiques les plus autorisés, Phèdre, bien que postérieur aux écrivains précédents, appartient encore à cette période littéraire, qu'on est convenu d'appeler le siècle d'Auguste. On sait comment elle se termine et ce qu'il faut penser de ces contemporains de Virgile et d'Horace. Admirons, je le veux bien, la pureté de leur langage; mais reconnaissons en même temps l'extrême stérilité de leur esprit et la sécheresse de leur imagination. — Oserai-je avouer que Phèdre, écrivain si remarquable d'ailleurs, ne me semble pas mériter l'admiration dont il est aujourd'hui l'objet? Les anciens semblent en avoir jugé ainsi. Le premier, le seul auteur qui mentionne le nom de Phèdre (Phedrus ou Pheder) est le fabuliste Avienus, qui vivait plus de cent cinquante ans après son modèle. Le vers de Martial, sur lequel on prétendrait fonder la notoriété de Phèdre, ne lui semble point applicable. Où trouver dans cet auteur d'apologues secs rien qui ressemble aux *joci improbi*, à la malignité dont parle Martial? Quintilien ne le nomme pas, Sénèque ignore son existence. Lui, son contemporain, il déclare même que l'apologue n'existe pas à Rome (*intentatum nostris opus*). Je n'irai pas, comme certains érudits du dix-septième et du dix-neuvième siècle, jusqu'à contester l'authenticité du recueil des fables de Phèdre. Après la publication textuelle du manuscrit faite en 1830 par M. Berger de Xivrey, le scepticisme n'est plus possible. Ce manuscrit, découvert et publié sans avoir été communiqué à personne par Pierre Pithou en 1596, remonte au dixième siècle. Transmis aux descendants de Pithou qui en ignoraient l'existence et l'importance, ce n'est qu'en 1830 que le dernier propriétaire, le marquis

Lepelletier de Rosanbo, voulut bien autoriser M. Berger de Xivrey à en prendre copie. Jusqu'alors on n'avait que le texte publié par Pierre Pithou, et qui, il faut le reconnaître, est bien supérieur en correction et en clarté au manuscrit original (1).

Non-seulement Phèdre est resté longtemps inconnu, mais il a été pillé, défiguré avant d'être publié. Son œuvre peu goûtée apparemment et peu lue a été remaniée, délayée par des plagiaires des derniers temps de l'empire et du moyen âge, notamment par l'archevêque Perotto. C'est ce qui rendait encore plus insoluble la question d'authenticité. Regardons-la aujourd'hui comme tranchée, grâce à la découverte et à la publication textuelle du manuscrit original. Aussi bien elle l'était déjà par le caractère même de l'œuvre et surtout par le style.

Quelques mots sur le personnage. Les conjectures les plus ingénieuses des commentateurs n'ont pas réussi à nous donner une histoire de Phèdre. C'est dans les prologues ou les épilogues de ses cinq livres de fables (quatre suivant le manuscrit Pithou) qu'il faut glaner à grand peine de vagues renseignements. Il était Thrace ou Macédonien, né dans la région qui s'étend aux pieds du mont Pierus, et fier de sa patrie qui fut le berceau des anciens aèdes Linus et Orphée. On pense que dès l'âge le plus tendre il fut amené à Rome comme prisonnier de guerre, puis, qu'il fut affranchi par Auguste. Il vit les règnes de Tibère, celui de Caligula et une partie de celui de Claude. Le dernier livre de ses fables est dé-

(1) Je renvoie pour tous les détails bibliographiques au savant travail de Schwabe, reproduit dans la collection Lemaire. A vrai dire, la question la plus curieuse à examiner à propos de Phèdre est la question bibliographique. — Il faut joindre à Schwabe la préface de l'édition de Berger de Xivrey.

dié à Particulon, affranchi de l'empereur ; le quatrième à Eutyclus, affranchi de Caligula. Il commença à publier ses fables sous Tibère ; et il tomba, on ne sait pourquoi, dans la haine de Séjan et par suite du prince lui-même. Condamné à la perte de ses biens sans doute, il vécut tristement jusqu'à un âge assez avancé. On suppose que des allusions sanglantes aux mœurs de Tibère, aux desseins cachés de Séjan, furent les causes de sa disgrâce. On sait en effet combien était soupçonneuse et ombrageuse la tyrannie de Tibère dans les dernières années de sa vie, et quel terrible usage il faisait de la loi de Majesté. Mais si nous ne pouvons douter de la condamnation de Phèdre, nous sommes réduits à des conjectures sur le crime qui lui fut reproché. Tel est l'homme. Sa vie, on le voit, nous fournit bien peu de lumières sur son œuvre. Voyons l'œuvre elle-même.

Quelle part faut-il faire à l'invention originale dans Phèdre ? Il avoue lui-même qu'il n'a fait que mettre en vers la matière créée par Ésope. Mais il dit ailleurs, en réponse à des détracteurs qui lui reprochaient de n'être qu'un plagiaire, qu'un bon nombre de ses apologues lui appartient en propre. On ne peut en douter. Plusieurs fables en effet semblent n'être autre chose que des récits empruntés à la vie commune des Romains de son temps. Le poète en dégage une leçon morale quelconque, le plus souvent vulgaire et peu éloignée de ces réflexions banales que fait le passant témoin d'un accident ou d'un crime. Ce qui lui appartient en propre, c'est l'idée d'écrire en latin des apologues à la façon d'Ésope.

Il est donc le créateur du genre à Rome, car les apologues semés par Horace dans ses Épîtres et dans ses satires ne sont que d'agréables hors-d'œuvre. Mais il ne

réussit pas à lui donner le droit de cité. Pourquoi ? L'apologue n'est pas fait pour plaire à des siècles de haute corruption et de culture intellectuelle raffinée. C'est la forme ingénieuse, et presque enfantine que revêt la sagesse balbutiante des âges primitifs. Envelopper une leçon dans un récit, éveiller la curiosité pour parler à la raison, insinuer un conseil en flattant l'imagination, telle fut l'œuvre de ces anciens sages, qu'on retrouve au berceau de toutes les civilisations antiques. Ils sont les auxiliaires des poètes inspirés et des grands législateurs. Ils mettent à la portée de tous les enseignements divins des Muses et les prescriptions austères de la loi. Ce sont des vulgarisateurs, des commentateurs. Mêlés à la foule, le plus souvent pauvres, esclaves, infirmes ou contrefaits, victimes de la dureté d'un maître, l'intelligence et l'esprit les affranchissent et les relèvent. Observateurs patients et sagaces, ils prévoient et prédisent les conséquences d'un fait ; on les croit volontiers divins, tant l'expérience et la réflexion sont alors choses nouvelles et admirables ! Mais transportez un Ésope, un Pilpay, un Lockman dans un monde déjà vieux, fatigué et blasé, parmi des hommes qu'il serait impossible d'amuser avec des contes enfantins, et qui savent à quoi s'en tenir sur ce qu'il est utile de faire ou de ne pas faire, qui prêtera l'oreille à cette sagesse usée, déplacée, vieillie ? Les fables de Phèdre ont ce grave défaut : elles sont vieilles. C'est un bon vin, mais à qui les ans ont enlevé toute sa saveur et tout son feu. Cette morale élémentaire, sans élévation et sans vigueur, elle a fait son temps. On est alors épicurien ou stoïcien. Voilà des doctrines bien autrement fortes et complètes que le recueil des apologues d'Ésope. On lit Phèdre, on sourit, on passe. C'est un

homme qui n'a pas su être de son temps : les sentences sèches et nues de P. Syrus plaisaient davantage. Mais l'œuvre de Phèdre était pleine d'allusions. Séjan était comparé au soleil et à une hydre, Tibère au soliveau que Jupiter donne pour roi aux grenouilles. Je le veux bien. Qu'est-ce que cela? Voilà les seuls traits que les commentateurs les plus ingénieux aient pu recueillir pour expliquer les malheurs présumés de Phèdre. Ce côté satirique de l'œuvre nous échappe tout à fait. S'il eût été plus nettement accusé, soyez assuré que Phèdre eût été connu, glorifié ou maudit par ses contemporains et la postérité immédiate. Mais le moyen de faire de lui un peintre énergique et obstiné des turpitudes impériales? Tout en lui répugne à un tel rôle. Il est froid, compassé, discret, mesuré. Son style, d'une limpidité merveilleuse, ne laisse pas une ombre à sa pensée. Celle-ci, nette, commune, médiocre, s'expose nue à tous les regards. Le poète se travaille pour économiser les mots ; ce n'est pas un homme qui écrit, c'est un oracle qui parle. Il a le ton didactique et dogmatique. Il met en scène des animaux, des arbres, des hommes ; mais nul ne vit chez lui ; il ne s'imagine pas un seul instant qu'il doit peindre ses personnages, les animer sous nos yeux, les montrer agissants. Chacun d'eux est une abstraction, non un être. On dirait les propositions d'un syllogisme qui s'alignent dans l'ordre voulu pour opérer la démonstration annoncée. Qu'il y a loin de lui à notre La Fontaine ! Chez le bonhomme, chaque fable est un drame, qui a ses personnages, son exposition, son nœud, son dénouement. Chaque personnage a son caractère. Le lieu de la scène est décrit. Après cela vient la morale, comme elle peut, un peu bien au hasard. On ne voit que trop qu'elle

est bien l'accessoire. Chez Phèdre, elle est tout. Les personnages et le récit sont imaginés pour la maxime qui est en tête ou à la fin. Celle-ci est d'ordinaire assez plate et vulgaire. Le lecteur attend toujours quelque chose, et arrive, à la fin, toujours déçu. C'est alors qu'il s'avise des rares qualités de style qu'il n'avait pas remarquées d'abord. Il reconnaît qu'il est impossible d'être plus bref, plus clair, plus élégant, et il ajoute aussi, plus froid.

Le style

CHAPITRE V

Les prosateurs du siècle d'Auguste. — Ruine de l'éloquence. — L'histoire. — Les contemporains de Tite-Live. — Tite-Live.

§ I.

Les écrivains postérieurs au siècle d'Auguste, historiens, rhéteurs, érudits s'obstinent à parler toujours de l'éloquence et des orateurs, comme si tout cela existait encore. Il n'en restait plus que l'ombre. La vie publique ayant cessé, c'est dans l'étroite enceinte du sénat que l'éloquence est claquemurée. Les orateurs prennent le mot d'ordre de César. Sous Auguste, ils s'ingénient à devancer ses désirs; sous Tibère, ils commencent à se regarder avec une sombre défiance; sous Caligula et les autres, les plus ardents et les plus vils se font délateurs. Ils ont des colères et des violences qui seraient burlesques, si elles n'étaient odieuses; ils prononcent des réquisitoires contre Cremutius Cordus, Thraseas, Soranus. L'empereur semble en dehors de ces débats; mais, l'accusé une fois condamné, César enrichit l'accusateur. Tacite et Pline nous ont conservé les noms de quelques-uns de ces misérables. Ils s'appelaient Eprius Marcellus, Regulus (quelle dérision!), Capito Cossutianus. Quant aux autres orateurs que les critiques se sont donné la peine de juger, nous sommes réduits à nous demander quelle pouvait être la matière de leur éloquence. C'é-

taient sans doute des rapporteurs officiels, clairs, exacts, précis. Il ne semble pas en effet que leur éloquence ait eu de grandes batailles à livrer. Les contradictions étaient rares, très-mesurées, et aussi peu propres à faire jaillir la passion que la vérité. Restait le barreau. C'était toujours une des grandes routes qui conduisaient aux honneurs. Mais, sous l'ancienne république, les procès avaient toujours un caractère politique, donc plus élevé ; les avocats qui s'en chargeaient plaidaient la cause de leur parti aussi bien que celle de leur client. De là ces grands mouvements d'éloquence, cette passion débordante. Sous la monarchie, il n'y eut plus que des avocats. La cause fut sans doute plaidée plus à fond, mais elle n'intéressa personne. De tout cela rien ne nous est parvenu, rien que l'obstination des Romains à cultiver avec amour un art devenu à peu près inutile. Ils y restèrent fidèles jusqu'au dernier jour. Par une cruelle ironie du sort, nous ne possédons des monuments de cette éloquence que des panégyriques, celui de Pline et ceux qu'on appelle *Anciens Panégyriques*.

On touche ici une des conséquences les plus immédiates de l'établissement de la monarchie. Quel vide que celui de la suppression de l'éloquence ! Là, était la séve du génie romain ; là, son originalité. Ce peuple n'est ni savant ni poète : il avait le tempérament oratoire ; il aimait la prose, et il avait fait de sa langue l'organe même de l'éloquence. Quand la source en fut tarie, quel néant ! l'âme même de Rome sembla languir. Elle ne s'éteignit pas cependant : les esprits médiocres et sans portée continuèrent à plaider ou à parler au sénat ; les esprits puissants et tourmentés du génie national se jetèrent dans l'histoire et dans la philosophie. Tels

furent Tite-Live, Sénèque, Tacite. — Voilà certainement les trois esprits les plus élevés et les plus forts de la Rome impériale. Ils suffiraient au besoin pour prouver que le vrai génie de leur race n'est pas le génie de la poésie, qui fut toujours plus ou moins artificielle, mais celui de la prose, qui se renouvela, se transforma et maintint en dépit de tout sa vive originalité.

§ II.

Lorsque parut Tite-Live, les Romains ne possédaient pas encore une histoire nationale, vraiment digne de ce nom. César et Salluste s'étaient bornés à des épisodes; les écrivains antérieurs étaient plus complets, mais ils s'arrêtaient au septième siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus intéressante. Parmi les contemporains de Tite-Live il ne s'en rencontra pas un seul qui songeât à embrasser dans son magnifique développement l'œuvre de la grandeur romaine. Je vais les énumérer rapidement; puis j'introduirai celui qui seul fut à la hauteur d'une si belle tâche.

Cornélius Nepos. — Il y a peu d'écrivains dont la vie et les ouvrages nous soient moins connus. Ami de Cicéron, d'Atticus et de Catulle qui lui dédia ses vers, il vécut probablement à Rome, mais il était originaire de la haute Italie. Catulle l'appelle *Italus*, Pline, *Padi accola*, Ausone, *Gallus*. S'il est né à Vérone, comme on le suppose, ces diverses appellations peuvent lui convenir : Vérone appartenait à cette partie de l'Italie appelée aussi *Gallia togata*.

Il ne joua aucun rôle dans la république, à l'exemple de son ami Atticus. On sait seulement qu'il lui survécut, et mourut sous Auguste. Quant à ses ouvrages, les

anciens en possédaient un certain nombre que nous n'avons plus; et le seul qui nous soit parvenu était inconnu des anciens. Aussi la sagacité des critiques s'est laborieusement exercée sur ces problèmes; et, bien qu'aucune opinion n'ait encore rallié tous les suffrages, voici cependant celle qui paraît la plus vraisemblable. Cornélius Népos avait composé : 1° des *Chroniques*, en trois livres (*Chronica*), qui étaient comme un résumé d'histoire universelle; *omne œvum tribus explicare chartis*, dit Catulle; — 2° des livres d'exemples (*Libri exemplorum*), c'est-à-dire une sorte de morale en action; — 3° des livres sur les hommes illustres (*Libri virorum illustrium*); — 4° un ouvrage sur les historiens (*De historicis*); — 5° des lettres adressées à Cicéron. Suivant Pline, il s'était aussi exercé dans la poésie. Des critiques modernes supposent qu'il avait écrit des ouvrages de géographie et d'archéologie. Or de tous ces livres il ne nous reste rien. Ce n'est qu'au milieu du seizième siècle (1568) que Lambin, averti par Gifanius, revendiqua pour Cornélius Népos l'ouvrage intitulé *Vitæ excellentium imperatorum*, dédié à Atticus, et renfermant vingt biographies de personnages athéniens, spartiates, thébains, syracusains, macédoniens, plus un catalogue des rois de Perse et de Grèce, la vie d'Hamilcar et celle d'Annibal, celles de M. Portius Caton et d'Atticus. Ce recueil avait passé jusqu'alors pour l'œuvre d'un certain Æmilius Probus, qui vivait sous Théodose, à la fin du quatrième siècle. Le manuscrit portait une dédicace en mauvais vers, adressée à Théodose, et dans laquelle ce Probus se déclarait l'auteur du livre :

Si rogat auctorem, paulatim detege nostrum
Tunc domino nomen: me sciat esse Probum.

Mais le vers suivant éveilla quelques soupçons :

Corpore in hoc manus est genitoris avi que mea que (1).

On supposa non sans raison que ce Probus et les siens étaient de leur métier éditeurs ou copistes. La latinité d'ailleurs était trop pure pour appartenir à une telle époque. Æmilius Probus fut donc dépossédé et Cornélius Népos rétabli dans la propriété de l'œuvre. Mais avons-nous réellement dans ce petit volume l'ouvrage authentique de Cornélius Népos? Il est permis d'en douter. Si le style est en général élégant et correct, certains tours bizarres, des irrégularités graves, des erreurs historiques parfois grossières, et, par-dessus tout, je ne sais quoi de puéril et de niais, font supposer que Probus et d'autres peut-être n'ont pas été étrangers à la composition et à la rédaction de ce recueil. Les livres de Cornélius Népos, historien moraliste, se prêtaient parfaitement à ces modifications. Des abrégiateurs ineptes auront fait un choix dans ses biographies, empruntant à tel ouvrage un personnage, à tel autre un autre, sans se préoccuper de l'unité de caractère qui était la base de chacune de ces compositions. Quant aux interpolations qui se glissèrent dans le texte, elles doivent être peu nombreuses, car le style a conservé une couleur uniforme, et la diction est généralement pure. Mais il est fort probable qu'à défaut d'additions, Cornélius Népos a subi des retranchements considérables. Un ami de Cicéron et d'Atticus, un homme qui a vécu dans un temps si fécond en enseignements, et dont ses contemporains

(1) *Alii me!*, pour éviter une faute de quantité à l'auteur. C'est trop de bonté.

vantaient l'intelligence, aurait donné à ses livres une plus forte empreinte. La vie de Caton et celle d'Atticus ont évidemment été moins mutilées ; on y retrouve l'écrivain d'une grande époque. La vie de Cicéron qu'il avait composée n'a pas été conservée par ces abrégiateurs ; peut-être ont-ils jugé qu'elle eût déplu à Théodose.

On a attribué à Cornélius Népos le recueil intitulé : *De viris illustribus*, qui appartient à Aurélius Victor, et une histoire de la prise de Troie (*Historia excidii Trojæ*), espèce d'extrait de l'ouvrage grec de Darès le Phrygien, qui fut la source où puisa tout le moyen âge. Quant aux lettres de Cornélia, mère des Gracques, qui se trouvent à la suite des œuvres de Cornélius Népos, il est permis de douter qu'elles soient authentiques.

Il est difficile de porter un jugement sur un auteur dont les œuvres ne nous sont parvenues qu'incomplètes et modifiées ; cependant Cornélius Népos paraît avoir conçu l'histoire à la façon de Plutarque. Il dit formellement en effet dans sa vie d'Annibal qu'il comparera les hommes de guerre de Rome à ceux des autres pays, afin que l'on puisse juger ceux qu'il convient de placer au premier rang. C'est ce que fait aussi Plutarque, qui invoque souvent son témoignage. Ce point de vue est étroit et puéril ; ces parallèles souvent forcés faussent l'histoire en la réduisant à des antithèses, le plus souvent sans fondement sérieux. Il est regrettable que de tels auteurs soient la maigre pâture offerte aux enfants qui commencent le latin. Ils n'y prennent que des idées fausses ou niaises. Plus stérile et plus puéril encore est Valère Maxime, le grand pourvoyeur de versions. C'est à dégoûter de la *belle* antiquité.

De Cornélius Népos à Tite Live nous ne possédons guère

que des indications et de rares fragments d'auteurs. On ne saurait trop regretter la perte de la plupart de ces documents. De ces écrivains, en effet, les uns comme *Asinius Pollion* et *Auguste*, avaient pris la part la plus importante aux événements qu'ils racontaient; les autres, comme *Tiron*, *Bibulus* et *Volumnius* avaient vécu dans l'intimité des grands hommes dont ils avaient écrit la biographie. La vie de Brutus par les deux derniers, celle de Cicéron par son affranchi, éclaireraient sans doute pour nous d'une lumière inattendue cette époque si intéressante qui est le passage de la forme républicaine à la forme monarchique. *Asinius Pollion* avait été mêlé à toutes les péripéties des guerres civiles, tantôt avec Antoine, tantôt avec Octave, ne demeurant neutre que jusqu'à la victoire, tout prêt, comme il le disait lui-même, à être la proie du vainqueur. Fort admiré de ses contemporains, comme orateur, comme poète et comme historien, chéri des poètes dont il fut le protecteur, fondateur de la première bibliothèque publique qui ait existé à Rome, ce personnage remarquable, qui sut si habilement juger les hommes et pressentir les événements, avait composé en seize livres une histoire de Rome, qui commençait à la guerre civile entre César et Pompée, et se terminait à l'établissement de la domination d'Auguste. Courtisan habile et peu généreux, il traitait Cicéron, ce remords incessant d'Auguste, avec la plus extrême injustice. C'est la seule impression que les contemporains aient léguée à la postérité: Après la mort de Salluste, *Asinius Pollion* avait attaché à sa personne le savant grec Atéius dont la collaboration, si utile à l'historien de Catilina, ne le fut pas moins à son nouveau maître.

Les œuvres de l'empereur Auguste sont plus regretta-

Asinius Pol
istor in 16

Aug. imp

bles encore que celles de Pollion. Il avait en effet écrit une histoire de sa propre vie en treize livres, depuis ses premières années jusqu'à la guerre contre les Cantabres (26 ans av. J.-C. âge d'Auguste, 37 ans). Un autre ouvrage de lui, qui serait pour la connaissance de cette époque d'une importance encore plus grande, est désigné par Suétone sous le titre de *Breviarium* ou *Rationarium totius imperii*. C'était une sorte de tableau sommaire de l'État général de l'empire. Dans ce livre, dit Tacite, « *opes publicæ continebantur, quantum civium sociorumque in armis, quot classes, regna, provinciæ, tributa aut vectigalia, et necessitates ac largitiones.* » C'était une statistique universelle rédigée par un grand administrateur. Quant à un autre livre, qui renfermait un résumé de tout ce qu'il avait fait, et qu'il avait ordonné de faire graver sur des tables d'airain placées devant son mausolée, c'est ce que l'on a appelé depuis le Monument d'Ancyre (*Monumentum Ancyranum*). Le voyageur érudit Busbecq en découvrit au seizième siècle des fragments en Galatie, à Ancyre. D'autres continuèrent ces recherches, Cosson, Paul Lucas, Tournesot, André Schott, Chishul. Enfin en 1861, à la suite d'une exploration archéologique en Galatie, en Bithynie, faite par MM. G. Perrot, Guillaume et Delbet (1), ce monument, connu sous le nom de Testament politique d'Auguste, a été complété et publié. L'empereur l'avait écrit à l'âge de soixante-seize ans. C'est un résumé officiel plutôt que sincère des actes de sa vie. Il y rappelle les honneurs dont il a été comblé, les pouvoirs qui lui ont été confiés, ses

(1) *Exploration archéologique de la Galatie*. Paris, Didot, 1863. M. Gaston Boissier a donné une analyse du Monument d'Ancyre (*Revue des Deux Mondes*, avril 1863).

victoires sur les citoyens et sur les peuples étrangers, ses largesses au peuple, qui montèrent à des sommes incroyables, les jeux, les fêtes qu'il donna, la restauration et la construction des temples, les réformes qu'il crut avoir opérées dans les mœurs. « J'ai fait, dit-il, des lois nouvelles, j'ai remis en honneur les exemples de nos aïeux, qui disparaissaient de nos mains, et j'ai laissé moi-même des exemples dignes d'être suivis par nos descendants. » Ses successeurs n'en profitèrent point. De toute son œuvre il ne resta debout que le pouvoir absolu, qui de sa nature se déprave sans cesse et déprave.

Un autre contemporain de Tite-Live semble avoir conçu l'histoire d'une manière plus philosophique. C'est Trogue Pompée (*Trogus Pompeius*), gaulois d'origine, attaché au parti de Pompée et qui reçut de lui le droit de cité. C'est à peu près tout ce que nous savons sur cet auteur. Son ouvrage même a péri; et l'on doit le regretter d'autant plus que cet étranger a eu le premier l'idée d'une histoire universelle. Mais ce n'est pas Rome qu'il avait choisie comme le centre où devaient aboutir les autres peuples; c'était la Macédoine, telle que l'avaient faite les conquêtes d'Alexandre. Le titre de cette vaste composition était : *Historiæ Philippicæ et totius mundi origines et terræ situs*. Elle comprenait quarante-quatre livres.

Dans une introduction rapide, il traçait l'histoire des Asiatiques et des Grecs, dès les temps les plus reculés; il passait ensuite à la Macédoine et aux royaumes d'Asie sortis de la conquête d'Alexandre. L'ethnographie et l'histoire naturelle tenaient une place importante dans ce grand ouvrage. L'auteur avait consulté les historiens grecs, Ctésias, Théopompe, et résumé dans un ensemble, habilement composé, la science et l'érudition de ses devan-

Trog Pompeius

44 livres
44

ciers. Pline l'appelait *auctor severissimus*; son style avait la simplicité et la précision qui conviennent au genre historique. Trogue Pompée ne craignait pas de blâmer les longues harangues de Tite-Live et de Salluste. Cet écrivain si original est devenu la victime de l'abrégiateur Justin. *M. Junianus Justinus* (suivant d'autres *Justinus Frontinus*), qui vivait vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, réduisit en extraits l'œuvre de Trogue Pompée. Il retrancha tout ce qui n'était pas agréable à connaître, ou nécessaire comme exemple (*omissis his, quæ nec cognoscendi voluptate jucunda, nec exemplo erant necessaria*), c'est-à-dire qu'il supprima à peu près toute la partie géographique, négligea la chronologie, remplaça un livre plein de science et de philosophie, par un résumé dépourvu de toute valeur. Il fut cher aux écrivains ecclésiastiques, Jérôme, Augustin, Orose, qui le citent avec respect comme une grande autorité. Il n'a survécu de Trogue Pompée que des phrases reproduites et souvent écourtées par Justin. La latinité est correcte, simple, mais on sent çà et là la main de l'abrégiateur.

Les historiens de la littérature latine mentionnent parmi les écrivains du siècle d'Auguste un certain nombre d'auteurs, dont les ouvrages ont péri. Je me borne à donner ici leurs noms. *L. Fenestella* écrivit des annales, dont rien n'a survécu. On lui attribua longtemps un traité en deux livres, *De sacerdotiis et magistratibus Romanorum*, qui est d'un florentin Frocchi qui vivait vers 1450. *C. Julius Hyginus*, le commentateur de Virgile, affranchi d'Auguste, grand érudit, grand archéologue, qui avait écrit comme Cornélius Népos *De vita rebusque virorum illustrium*, un livre d'exemples

(*Exempla*), des traités sur les *Dieux*, les *Pénates* les *familles Troyennes*, etc. — *Julius Marathus*, autre affranchi d'Auguste, qui écrivit l'histoire de ce prince ; *Verrius Flaccus*, qui fut chargé de l'éducation des petits-fils d'Auguste, composa sous le titre de *Rerum memoria dignarum libri* un ouvrage historique assez étendu. Q. *Vitellius Eulogius*, affranchi de Vitellius, avait écrit une généalogie de la famille de son maître. Le plus remarquable de ces écrivains était sans doute *Titus Labienus*, que l'on appelait aussi *Rabienus* (le rageur). Sénèque le Rhéteur parle avec admiration de ses histoires, dont on ignore le titre. Il les lisait en public, mais en supprimant des passages considérables, qui, disait-il, « ne seront lus qu'après ma mort ». L'indépendance et la hardiesse de Labienus étaient excessives. Tibère fit rendre un sénatus-consulte qui ordonnait la destruction de ses ouvrages par le feu. Labienus se fit porter aussitôt dans le tombeau de sa famille, et le fit fermer sur lui. Une ère nouvelle commence. Le gouvernement absolu va rendre l'histoire impossible. Le siècle d'Auguste est fini.

III.

Tite-Live (Titus-Livius) vécut soixante-seize ans, de 695 à 771. Il put, tout jeune homme, connaître Cicéron ; la plus grande partie de sa vie se passa sous le principat d'Auguste ; il assista aux premières années de celui de Tibère, mais il avait quitté Rome dès son avènement et s'était retiré dans sa ville natale, à Padoue. C'était un honnête homme, que sa première éducation avait préparé au rôle de citoyen, que son éloquence eût sans

76
59 - 17

doute élevé aux premières dignités d'un État libre, et qui ne voulut rien être par la grâce du prince. La vie publique lui échappa juste au moment où il pouvait y entrer. Il voulut cependant être et rester romain. Il y réussit, d'abord en acceptant les charges qu'impose la qualité d'époux et de père (il se maria deux fois, et éleva six enfants); ensuite, en consacrant toute sa vie et les rares facultés qui étaient en lui, à la composition de l'histoire de son pays. Auguste, ne pouvant en faire un courtisan, voulut paraître son ami. On rapporte qu'il lui avait donné le surnom de *Pompéien*, et qu'il essayait de le plaisanter sur sa fidélité à la cause du droit et de la légalité. On dit même qu'il le chargea de l'éducation de son petit-fils, qui fut plus tard l'empereur Claude. Il y a dans la vie de ce prince plus d'un acte inspiré par de généreux sentiments: il est permis de croire que l'influence du maître, bien qu'étouffée depuis par les vices du despotisme, n'y fut pas étrangère. Tite-Live en effet est avant tout une âme droite, sincère, prompte à l'enthousiasme. Le long commerce qu'il entretenait avec les grands hommes de Rome républicaine le maintint dans une région pure à une certaine hauteur, loin des bassesses qu'il avait sous les yeux. Rien d'étonnant qu'il ait souvent embelli, idéalisé les hommes et les choses du passé. Il n'était pas de ceux qui immolaient aux pieds d'Auguste toutes les gloires de la patrie. Combien il est regrettable que les débris seuls du vaste monument élevé par Tite-Live soient parvenus jusqu'à nous!

Il avait lui-même désigné son ouvrage sous le nom d'*Annales*, sans doute par un pieux souvenir des premiers écrivains nationaux qui avaient adopté et comme consacré cette forme. Cet ouvrage embrassait une

Chaque période de 744 années, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus, frère de Tibère. Il était divisé en cent quarante-deux livres. Les copistes le distribuèrent de bonne heure en décades, et c'est probablement une des causes qui contribuèrent le plus à la perte d'une partie considérable de l'ouvrage. En effet, sur ces cent quarante-deux livres nous n'en possédons que trente-cinq dans leur intégrité : savoir, les dix premiers, qui renferment l'histoire de Rome jusqu'à l'année 460 ; les vingt-cinq livres de vingt et un à quarante-cinq, qui vont de l'année 536, commencement de la seconde guerre punique, jusqu'à l'année 586, date de la soumission de la Macédoine. Des autres livres il ne reste que des fragments ou des sommaires composés probablement par Florus. On sait qu'un savant Allemand, Freinshemius, a essayé de combler les lacunes si considérables du texte. Il paraît qu'au seizième siècle il existait encore un manuscrit complet de Tite-Live, mais toutes les recherches faites n'ont abouti qu'à la découverte de quelques fragments. C'est Sénèque le Rhéteur qui nous a conservé le récit de la mort de Cicéron. Les hommes se sont associés aux ravages du temps. Caligula, qui trouvait Tite-Live verbeux et plein de négligences, détruisit plus d'un exemplaire du grand écrivain ; le pape Grégoire le Grand en fit brûler un très-grand nombre, parce qu'il s'y trouvait une foule de superstitions païennes (*Quod multæ in iis superstitiones ethnicae traditæ sint*). Ainsi l'ensemble et les proportions de ce grand ouvrage nous échappent. De plus nous ne possédons rien ou presque rien de toute cette partie si importante qui renfermait l'histoire des guerres civiles, la fin de la république, la première moitié du règne d'Auguste, c'est-à-dire

ce qu'il y avait évidemment de plus original et de plus dramatique dans l'ouvrage. Dans la première partie en effet l'auteur, rapportant des événements accomplis depuis plus de deux cents ans, n'était qu'un simple narrateur; dans la seconde il parlait en témoin oculaire. Il était impossible qu'il n'eût pas pris parti dans la grande mêlée où périt la liberté; autrement que signifierait ce surnom de Pompéien? Voilà quelles étaient les dimensions de l'ouvrage. Quand il apparut, il frappa de respect les contemporains et les étrangers eux-mêmes. On rapporte que des Gaulois et des Espagnols vinrent du fond de leurs provinces pour voir Tite-Live et repartirent aussitôt après l'avoir vu: ils avaient cherché dans Rome autre chose que Rome elle-même, son historien. Tite-Live est, en effet, le premier et le seul qui ait conçu et exécuté le vaste projet d'une histoire nationale complète. Avant lui, des extraits; après lui, des résumés. Il se met à l'œuvre après la bataille d'Actium, à ce moment solennel où, le monde étant pacifié, la grande unité de l'empire apparaît dans toute sa majesté. Les splendeurs du triple triomphe d'Auguste, cette procession de peuples et de rois vaincus, les fêtes, les jeux, les supplications et les sacrifices dans tous les temples, la souveraineté de Rome rendue pour ainsi dire visible, les antiques prédictions des oracles si manifestement accomplies; toute cette gloire et toute cette puissance qui avaient éveillé dans Virgile l'idée de son épopée et inspiré à Horace quelques-uns de ses plus beaux vers, frappèrent l'imagination de Tite-Live; et il voulut lui aussi élever son monument à sa patrie, la dominatrice du monde. Seulement les poètes ne voyaient qu'Auguste et rapportaient tout à Auguste; Tite-Live ne vit que Rome et ne sacrifia qu'à cette divinité. Tel est l'es-

prit, disons mieux, telle est l'inspiration de l'ouvrage. Voyons quels sont les principes de critique.

On pourrait croire que le patriotisme a aveuglé l'historien et faussé l'œuvre. Il est certain que Tite-Live n'échappe pas toujours à ce reproche; mais ses erreurs sont pour ainsi dire involontaires, je dirais presque inconscientes (1), et d'ailleurs ne portent que sur des détails. Il est toujours appuyé sur des autorités, mais il ne les contrôle pas toujours avec assez de rigueur, et souvent se détermine par des raisons qui sont étrangères au véritable esprit historique. M. Taine, dans son bel essai sur Tite-Live, a parfaitement mis en lumière ce point intéressant; peut-être a-t-il un peu trop accordé à l'orateur au détriment de l'historien.

On sait quels étaient les matériaux réunis. L'histoire de Rome jusqu'à la prise de la ville par les Gaulois, racontée par une foule d'annalistes, par les poètes Nævius et Ennius, ne supporte pas l'examen d'une critique sévère. Tite-Live lui-même reconnaît que bien des fables sont mêlées à un petit nombre de vérités; cependant il accepte les traditions, il raconte les légendes. Il n'y a pas d'autre histoire des commencements de Rome que celle-là; ce n'est pas à lui de la créer; il est un rapporteur éloquent de ce qui a été dit et écrit, non un chercheur de la vérité. Il ne choisit pas toujours entre les divers récits d'un événement le plus probable et le plus authentique, mais celui qui frappe le plus l'imagination, prête aux plus beaux développements et satisfait la vanité nationale. C'est ainsi qu'il avait raconté, si l'on en croit les sommaires attribués à Florus, l'histoire de Régulus, mise en vers plus tard par le plagiaire Silius

(1) Consulter à ce sujet Lachmann, *De fontibus historiarum Titi Livii*.

Italicus. Il emprunte à Polybe la plus grande partie de son histoire des guerres puniques, et se borne à dire de son modèle qu'il est *haudquaquam spernendus auctor*. Quand il s'écarte de ce guide si sûr, c'est pour donner la préférence à tel écrivain national, dépourvu d'autorité, mais plus admiratif. Il réunit souvent des documents de provenance différente, et d'autorité fort inégale, et en compose un ensemble qu'une judicieuse critique ne saurait accepter. « *Nihil haustum ex vano velim* (1) », dit-il : et cependant les sources auxquelles il puise sont rarement contrôlées avec soin. De là des erreurs nombreuses dans la description des lieux, dans celle des batailles et des opérations militaires, et même dans la peinture des institutions politiques. On pourrait en donner d'après Lachmann une foule de preuves. Il vaut mieux en expliquer l'origine et la cause.

Tite-Live n'est pas un politique ; il n'a jamais été ni chef d'armée, ni homme d'État, ni administrateur. Il ne s'est point préparé à sa tâche d'historien par une participation directe au gouvernement des affaires. Il sort de l'école, non de la vie pratique. L'éducation politique lui fait défaut ; mais il a beaucoup lu, et il a été de bonne heure exercé par les rhéteurs et les philosophes à revêtir d'un beau langage, à décorer d'une certaine philosophie tous les sujets. Voilà la méthode qu'il applique à l'histoire. Par là il est le véritable héritier de Cicéron, qui ne l'eût pas écrite autrement. Les détails techniques, les recherches sur tel point spécial de politique, de tactique, d'administration, il s'en soucie médiocrement : rien dans son éducation antérieure ne lui a donné le goût du savoir

(1) XXII, 7.

nécessaire à l'historien. Il y supplée par l'imagination; non qu'il substitue aux faits ses inventions personnelles : c'est une âme droite et élevée ; mais il se fait, comme il le dit lui-même, « un esprit antique », c'est-à-dire qu'il voit les siècles primitifs de Rome comme on les voyait de son temps, et les raconte comme lui seul pouvait les raconter. Il a l'enthousiasme du patriotisme : Rome est réellement pour lui, comme pour Virgile, « la plus belle des choses » (*rerum pulcherrima Roma*). De là une partialité naïve : c'est l'entraînement de la passion qui le rend injuste contre Carthage et Annibal, contre presque tous les ennemis de Rome, y compris ces pauvres Grecs, adversaires bien peu dangereux cependant, et auxiliaires littéraires bien précieux. Mais ce patriotisme est souvent aveugle. S'il échauffe l'imagination de l'écrivain, il lui borne son horizon ; l'histoire n'est plus une science, elle devient une province de l'art oratoire. Tite-Live admire ; il loue, mais souvent sans comprendre et à tort. Rien de plus remarquable que cette habile, patiente et opiniâtre politique du sénat, si bien analysée par Montesquieu, ce plan lentement développé de conquête universelle : Tite-Live mesure aux règles de la morale les combinaisons d'une politique froide et profonde. Il croit avec Denys d'Halicarnasse que la domination du monde a été accordée à Rome en récompense de ses vertus. Institutions, discipline, calculs, intérêts, ces ressorts et ces mobiles puissants, tout cela est à peine indiqué : nous avons en échange une galerie de portraits, des peintures de caractères, un panorama de vertus, l'histoire dramatisée. Il se demande ce qui serait arrivé si Alexandre fût venu en Italie. Il imagine une lutte terrible du conquérant macédonien contre Rome.

D'une histoire critique.

Alexandre eût été vaincu, dit-il ; n'était-il pas ivrogne, orgueilleux, colère, débauché ? Les Romains étaient des modèles de tempérance et d'égalité d'âme (1). Quand il n'est pas injuste envers les peuples étrangers, il est méprisant. « C'est un fardeau assez lourd, dit-il, de raconter
« les exploits de Rome, sans m'embarrasser des guerres
« que se font entre eux les autres peuples. » Tout ce qui touche Rome, au contraire, l'émeut et le passionne. Auguste essayait de rendre la vie aux institutions et aux croyances religieuses que le temps et le scepticisme avaient minées : Tite-Live raconte avec un soin minutieux tous les prodiges, tous les oracles anciens. Ses contemporains n'y croient plus, et il le sait bien ; mais les grands hommes d'autrefois y ont cru, ils ont consacré par des cérémonies publiques ces signes de l'intervention céleste ; l'historien est obligé par un pieux scrupule à les consigner dans son ouvrage (2). C'est ainsi qu'il reproduit la physionomie vivante des temps anciens, tels que se les représentaient ses contemporains, c'est-à-dire sous des couleurs fausses, mais éclatantes. Il a le sentiment profond de la dignité de son œuvre ; il la croit aussi sincèrement utile. L'histoire de sa patrie lui semble le meilleur et le plus éloquent cours de morale. On y trouvera, dit-il, des exemples de toute sorte à imiter ou à fuir. Pour lui, ce long ouvrage a été une consolation des misères présentes ; dans la société des nobles âmes de l'antiquité, il a pu oublier ce qui se passait à côté de lui. Ce grand travail a été la nourriture de son cœur tourmenté.

C'est cet esprit qui vivifie toutes les parties de l'œuvre. Qu'on lise une narration, un discours, un portrait,

(1) IX, 16, et sqq.

(2) XLIII, 13.

on sent l'homme dans l'historien, le citoyen ému, tour à tour plein d'orgueil ou de tristesse. Tite-Live a revécu pour ainsi dire les sept siècles qu'il raconte. Chacun des événements a produit sur lui son impression ; il le rapporte non tel qu'il s'est passé réellement, mais d'après l'émotion qu'il a ressentie lui-même. Il a revu ce forum où rétentissaient les véhémentes revendications des tribuns ; il refait leurs discours, mais tels qu'il les prononcerait lui-même si la vie publique l'appelait à ses orages. Récits, discours, tout porte l'empreinte de la personnalité même de l'auteur. Comme il connaît les conséquences des événements qu'il rapporte, conséquences ignorées des acteurs, il se sert de sa science pour donner une couleur plus éclatante à ses narrations et à ses discours. Par là il introduit dans l'histoire un élément de plus, que j'appellerais le pathétique d'intuition, et dont l'effet est tout-puissant. Qu'était-ce d'ailleurs que ces prodiges, ces réponses d'augures ou d'aruspices qu'il a consignés avec tant de soin dans son livre, sinon un élément dramatique merveilleux, qui donne aux hommes et aux événements je ne sais quoi de plus imposant ?

Tite-Live a exercé une influence considérable sur la plupart des historiens des temps modernes, comme Virgile sur les faiseurs d'épopée. La critique de nos jours n'admet plus un tel modèle. Le style, l'éloquence, la mise en scène ne sont plus les premières qualités d'un historien. Après les travaux des Niebhur, des Michelet et des Mommsen, l'œuvre de Tite-Live apparaît comme une succession de scènes dramatiques admirablement traitées. C'est ainsi que les contemporains d'Auguste comprenaient l'histoire. Les dix premiers livres n'ont donc guère plus

d'autorité que n'en auraient les *Annales* d'Ennius, si nous les possédions. Le récit des guerres puniques est fait d'après Polybe. Mais nous avons perdu les cent livres qui étaient évidemment la partie la plus sérieuse et la plus originale de l'histoire. Il reste du moins le style. Quintilien compare Tite-Live à Hérodote, avec lequel il n'a pas la moindre analogie. L'historien latin n'a pas ce naturel exquis et ce pittoresque naïf ; mais sa diction est plus imposante, plus variée, plus animée. Il a moins de transparence que Cicéron ; mais souvent plus de relief. *Mira facundia, lactea ubertas*, disait Quintilien, *mira jucunditas in narrando* : voilà bien les qualités générales du style de Tite-Live, mais il serait injuste de ne pas y ajouter l'énergie. C'est une des formes de l'éloquence. Il y a bien peu de discours de Tite-Live, dans lesquels la passion ne crée des expressions rapides, pleines de sens et de portée. Quant à l'accusation de *patavinité* dirigée contre lui par Asinius Pollion, on se demande encore aujourd'hui ce qu'elle signifie. Suivant les uns, elle faisait allusion à la partialité de Tite-Live pour les Padouans, ou bien à son pompéianisme ; suivant d'autres, ce serait un défaut de style, des taches de provincialisme. Avouons humblement que la *patavinité* de Tite-Live nous échappe, ou ayons le courage de déclarer avec M. Daunou qu'Asinius Pollion n'a dit qu'une sottise : on sait d'ailleurs, ajoute-t-il, qu'il en a débité beaucoup d'autres.

2)
EXTRAITS DE TITE-LIVE

I

Préface.

Aurai-je lieu de m'applaudir de ce que j'ai voulu faire, si j'entreprends d'écrire l'histoire du peuple romain depuis son origine? Je l'ignore; et si je le savais, je n'oserais le dire, surtout quand je considère combien les faits sont loin de nous, combien ils sont connus, grâce à cette foule d'écrivains sans cesse renaissants, qui se flattent, ou de les présenter avec plus de certitude, ou d'effacer, par la supériorité de leur style, l'aigre simplicité de nos premiers historiens.

Quoi qu'il en soit, j'aurai du moins le plaisir d'avoir aidé, pour ma part, à perpétuer la mémoire des grandes choses accomplies par le premier peuple de la terre; et si, parmi tant d'écrivains, mon nom se trouve perdu, l'éclat et la grandeur de ceux qui m'auront éclipsé serviront à me consoler.

C'est d'ailleurs un ouvrage immense que celui qui, embrasant une période de plus de sept cents années, et prenant pour point de départ les plus faibles commencements de Rome, la suit dans ses progrès jusqu'à cette dernière époque où elle commence à plier sous le faix de sa propre grandeur. Je crains encore que les origines de Rome et les temps les plus voisins de sa naissance n'offrent que peu d'attraits à la plupart des lecteurs, impatientes d'arriver à ces derniers temps, où cette puissance, dès longtemps souveraine, tourne ses forces contre elle-même. Pour moi, je tirerai de ce travail un grand avantage; celui de distraire un instant du spectacle des maux dont notre époque a été si longtemps le témoin, mon esprit occupé tout

entier de l'étude de cette vieille histoire, et délivré de ces craintes qui, sans détourner un écrivain de la vérité, ne laissent pas d'être pour lui une source d'inquiétudes.

Les faits qui ont précédé ou accompagné la fondation de Rome se présentent embellis par les fictions de la poésie plutôt qu'appuyés sur le témoignage irrécusable de l'histoire : je ne veux pas plus les affirmer que les contester. On pardonne à l'antiquité cette intervention des dieux dans les choses humaines, qui imprime à la naissance des villes un caractère plus auguste. Or, s'il est permis à un peuple de rendre son origine plus sacrée, en la rapportant aux dieux, certes c'est au peuple romain ; et quand il veut faire du dieu Mars le père du fondateur de Rome et le sien, sa gloire dans les armes est assez grande pour que l'univers le souffre, comme il a souffert sa domination. Au reste, qu'on rejette ou qu'on accueille cette tradition, cela n'est pas à mes yeux d'une grande importance. Mais ce qui importe, et doit occuper surtout l'attention de chacun, c'est de connaître la vie et les mœurs des premiers Romains, de savoir quels sont les hommes, quels sont les arts qui, dans la paix comme dans la guerre, ont fondé notre puissance et l'ont agrandie ; de suivre enfin, par la pensée, l'affaiblissement insensible de la discipline et ce premier relâchement dans les mœurs qui, bientôt entraînées sur une pente tous les jours plus rapide, précipitèrent leur chute, jusqu'à ces derniers temps, où le remède est devenu aussi insupportable que le mal. Le principal et le plus salutaire avantage de l'histoire, c'est d'exposer à vos regards, dans un cadre lumineux, des enseignements de toute nature qui semblent vous dire : voici ce que tu dois faire dans ton intérêt, dans celui de la république ; ce que tu dois éviter, car il y a honte à le concevoir, honte à l'accomplir.

Au reste, ou je m'abuse sur mon ouvrage, ou jamais république ne fut plus grande, plus sainte, plus féconde en bons exemples ; aucune n'est restée plus longtemps fermée au luxe et à la soif des richesses, plus longtemps fidèle au culte de la tempérance et de la pauvreté, tant elle savait mesurer ses désirs à sa fortune. Ce n'est que de nos jours que les richesses ont engendré l'avarice, le débordement des plaisirs, et je ne sais quelle fureur de se perdre et d'abîmer l'État avec soi dans le

luxé et la débauché. Mais ces plaintes ne blesseront que trop, peut-être, quand elles seront nécessaires ; ne commençons donc pas par là ce grand ouvrage. Il conviendrait mieux, si l'historien avait le privilége du poëte, de commencer sous les auspices des dieux et des déesses, afin d'obtenir d'eux, à force de vœux et de prières, l'heureux succès d'une si vaste entreprise.

II

Combat des Horaces et des Curiaces.

Le traité conclu, les trois frères, de chaque côté, prennent leurs armes, suivant les conventions. La voix de leurs concitoyens les anime. Les dieux de la patrie, la patrie elle-même, tout ce qu'il y a de citoyens dans la ville et dans l'armée ont les yeux fixés tantôt sur leurs armes, tantôt sur leurs bras. Enflammés déjà par leur propre courage, et enivrés du bruit de tant de voix qui les exhortaient, ils s'avancent entre les deux armées.

Celles-ci étaient rangées devant leur camp, à l'abri du péril, mais non pas de la crainte. Car il s'agissait de l'empire, remis au courage et à la fortune d'un si petit nombre de combattants. Tous ces esprits tendus et en suspens attendent avec anxiété le commencement d'un spectacle si peu agréable à voir. Le signal est donné. Les six champions s'élancent comme une armée en bataille, les glaives en avant, portant dans leur cœur le courage de deux grandes nations. Tous, indifférents à leur propre danger, n'ont devant les yeux que le triomphe ou la servitude, et cet avenir de leur patrie, dont la fortune sera ce qu'ils l'auront faite. Au premier choc de ces guerriers, au premier cliquetis de leurs armes, dès qu'on vit étinceler les épées, une horreur profonde saisit les spectateurs. De part et d'autre l'incertitude glace la voix et suspend le souffle. Tout à coup les combattants se mêlent ; déjà ce n'est plus le mouvement des corps, ce n'est plus l'agitation des armes, ni les coups incertains, mais les blessures, mais le sang qui épouvantent les regards

Des trois Romains, deux tombent morts l'un sur l'autre ; les trois Albains sont blessés. A la chute des deux Horaces, l'armée albaine pousse des cris de joie ; les Romains, déjà sans espoir, mais non sans inquiétude, fixent des regards consternés sur le dernier Horace déjà enveloppé par les trois Curiaces. Par un heureux hasard, il était sans blessures. Trop faible contre ses trois ennemis réunis, mais d'autant plus redoutable pour chacun d'eux en particulier, pour diviser leur attaque il prend la fuite ; persuadé qu'ils le suivront selon le degré d'ardeur que leur permettront leurs blessures. Déjà il s'était éloigné quelque peu du lieu du combat, lorsque, tournant la tête, il voit en effet ses adversaires le poursuivre à des distances très-inégaies, et un seul le serrer d'assez près. Il se retourne brusquement et fond sur lui avec furie. L'armée albaine appelle les Curiaces au secours de leur frère ; mais, déjà vainqueur, Horace vole à un second combat. Alors un cri, tel qu'en arrache une joie inespérée, part du milieu de l'armée romaine ; le guerrier s'anime à ce cri, il précipite le combat, et, sans donner au troisième Curiace le temps d'approcher de lui, il achève le second. Ils restaient deux seulement, égaux par les chances du combat, mais non par la confiance ni par les forces. L'un, sans blessure et fier d'une double victoire, marche avec assurance à un troisième combat ; l'autre, épuisé par sa blessure, épuisé par sa course, se traînant à peine, et vaincu d'avance par la mort de ses frères, tend la gorge au glaive du vainqueur. Ce ne fut pas même un combat. Transporté de joie, le Romain s'écrie : « Je viens d'en immoler deux aux mânes de mes frères ; celui-ci c'est à la cause de cette guerre, c'est afin que Rome commande aux Albains que je le sacrifie. » Curiace soutenait à peine ses armes. Horace lui plonge son épée dans la gorge, le renverse et le dépouille. Les Romains accueillent le vainqueur et l'entourent en triomphe, d'autant plus joyeux qu'ils avaient été plus près de craindre. Chacun des deux peuples s'occupe ensuite d'ensevelir ses morts, mais avec des sentiments bien différents. L'un conquérait l'empire, l'autre passait sous la domination étrangère. On voit encore les tombeaux de ces guerriers à la place où chacun d'eux est tombé ; les deux Romains ensemble, et plus près d'Albe ; les trois Albains du

côté de Rome, à quelque distance les uns des autres, suivant qu'ils avaient combattu.

III

Brutus après la mort de Lucrece.

Tandis qu'ils s'abandonnent à la douleur, Brutus retire de la blessure le fer tout dégouttant de sang, et, le tenant levé : « Je jure, dit-il, et vous prenez à témoin, ô dieux ! par ce sang, si pur avant l'outrage qu'il a reçu de l'odieux fils des rois, je jure de poursuivre par le fer et par le feu, par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, l'orgueilleux Tarquin, sa femme criminelle et toute sa race, et de ne plus souffrir de rois à Rome, ni eux ni aucun autre. » Il passe ensuite le fer à Collatin, puis à Lucrélius et à Valérius, étonnés de ce prodigieux changement chez un homme qu'ils regardaient comme un insensé. Ils répètent le serment qu'il leur a prescrit, et, passant tout à coup de la douleur à tous les sentiments de la vengeance, ils suivent Brutus, qui déjà les appelait à la destruction de la royauté. Ils transportent sur la place publique le corps de Lucrece, et ce spectacle extraordinaire excite, comme ils s'y attendaient, une horreur universelle. Le peuple maudit l'exécrable violence de Sextus ; il est ému par la douleur du père, par Brutus, lequel, condamnant ces larmes et ces plaintes inutiles, propose le seul avis digne d'être entendu par des hommes, par des Romains, celui de prendre les armes contre des princes qui les traitent en ennemis. Les plus braves se présentent spontanément tout armés ; le reste suit bientôt leur exemple. On en laisse la moitié à Collatie pour la défense de la ville, et pour empêcher que la nouvelle de ce mouvement ne parvienne aux oreilles du roi ; l'autre moitié marche vers Rome sur les pas de Brutus. A leur arrivée, et partout où cette multitude en armes s'avance, on s'effraye, on s'agite ; mais, lorsqu'on les voit guidés par les premiers citoyens de l'État, on se rassure sur leurs projets, quels qu'ils soient. L'atrocité du crime ne produit pas moins d'effet

à Rome qu'à Collatie. De toutes les parties de la ville, on accourt au Forum, et la voix du héraut rassemble le peuple autour du tribun des Célères.

Brutus était alors revêtu de cette dignité. Il harangue le peuple, et sa parole est loin de se ressentir de cette simplicité d'esprit qu'il avait affectée jusqu'à ce jour. Il raconte la passion brutale de Sextius Tarquin, et la violence infâme qu'il a exercée sur Lucrèce ; la mort déplorable de cette femme, et la douleur de Tricipitinus, qui perdait sa fille, et s'affligeait de cette perte moins encore que de l'indigne cause qui l'avait provoquée. Il peint le despotisme orgueilleux de Tarquin, les travaux et les misères du peuple, de ce peuple plongé dans des fosses, dans des cloaques immondes qu'il lui faut épuiser ; il montre ces Romains, vainqueurs de toutes les nations voisines, transformés en ouvriers et en maçons. Il rappelle les horreurs de l'assassinat de Servius, et cette fille impie faisant passer son char sur le corps de son père ; puis il invoque les dieux vengeurs des parricides. De pareils forfaits et d'autres plus atroces sans doute, qu'il n'est pas facile à l'historien de retracer avec la même force que ceux qui en ont été témoins, enflamment la multitude. Entraînée par l'orateur, elle prononce la déchéance du roi, et condamne à l'exil Tarquin, sa femme et ses enfants.

IV

Discours de Canuléius.

« Déjà, Romains, j'ai souvent eu l'occasion de remarquer à quel point vous méprisaient les patriciens, et combien ils vous jugeaient indignes de vivre avec eux dans la même ville, entre les mêmes murailles. Mais je n'en ai jamais été plus frappé qu'aujourd'hui, en voyant avec quelle fureur ils s'élèvent contre nos propositions. Et cependant, à quoi tendent-elles qu'à leur rappeler que nous sommes leurs concitoyens, et que, si nous n'avons pas les mêmes richesses, nous habitons du moins la même patrie ? Par la première, nous demandons la liberté du mariage, laquelle s'accorde aux peuples voisins et aux étrangers : nous-

mêmes nous avons accordé le droit de cité, bien plus considérable que le mariage, à des ennemis vaincus. L'autre proposition n'a rien de nouveau; nous ne faisons que redemander et réclamer un droit qui appartient au peuple, le droit de confier les honneurs à ceux à qui il lui plaît. Y a-t-il de quoi bouleverser le ciel et la terre? de quoi se jeter sur moi, comme ils l'ont presque fait tout à l'heure dans le sénat? de quoi annoncer qu'ils emploieront la force, qu'ils violeront une magistrature sainte et sacrée? Eh quoi! si l'on donne au peuple romain la liberté des suffrages, afin qu'il puisse confier à qui il voudra la dignité consulaire; et si l'on n'ôte pas l'espoir de parvenir à cet honneur suprême à un plébéien qui en sera digne, cette ville ne pourra subsister! C'en est fait de l'empire! et parler d'un consul plébéien, c'est presque dire qu'un esclave, qu'un affranchi pourra le devenir!

« N'entendez-vous pas dans quelle humiliation vous vivez? Ils vous empêcheraient, s'ils le pouvaient, de partager avec eux la lumière. Ils s'indignent que vous respiriez, que vous parliez, que vous ayez figure humaine. Ils vont même, que les dieux me pardonnent, jusqu'à appeler sacrilège la nomination d'un consul plébéien. Je vous en atteste! Si les fastes de la république, si les registres des pontifes ne nous sont pas ouverts, ignorons-nous pour cela ce que pas un étranger n'ignore? Les consuls n'ont-ils pas remplacé les rois? n'ont-ils pas obtenu les mêmes droits, la même majesté? Croyez-vous que nous n'ayons jamais entendu dire que Numa Pompilius, qui n'était ni patricien ni même citoyen romain, fut appelé du fond de la Sabine, par l'ordre du peuple, sur la proposition du sénat, pour régner sur Rome? Que, plus tard, L. Tarquinius, qui n'appartenait ni à cette ville ni même à l'Italie, et qui était fils de Démarate de Corinthe, transplanté de Tarquinies, fut fait roi du vivant des fils d'Ancus? Qu'après lui Servius Tullius, fils d'une captive de Corniculum, S. Tullius, né d'un père inconnu et d'une mère esclave, parvint au trône sans autre titre que son intelligence et ses vertus? Parlerai-je de T. Tatius le Sabin, que Romulus lui-même, fondateur de notre ville, admit à partager son trône? Ainsi, c'est en n'excluant aucune classe où brillait le mérite, que l'empire romain s'est agrandi. Rougissez donc d'avoir un consul plébéien, quand

vos ancêtres n'ont pas dédaigné d'avoir des étrangers pour rois ; quand, après même l'expulsion des rois, notre ville n'a pas été fermée au mérite étranger. En effet, n'est-ce pas après l'expulsion des rois que la famille Claudia a été reçue non-seulement parmi les citoyens, mais encore au rang des patriciens ? Ainsi, d'un étranger on pourra faire un patricien, puis un consul ; et un citoyen de Rome, s'il est né dans le peuple, devra renoncer à l'espoir d'arriver au consulat ! Cependant croyons-nous qu'il ne puisse sortir des rangs populaires un homme de courage et de cœur, habile dans la paix et dans la guerre, qui ressemble à Numa, à L. Tarquinius, à Servius Tullius ? ou, si cet homme existe, pourquoi ne pas permettre qu'il porte la main au gouvernail de l'État ? Voulons-nous que nos consuls ressemblent aux décemvirs, les plus odieux des mortels, qui tous alors étaient patriciens, plutôt qu'aux meilleurs des rois, qui furent des hommes nouveaux ?

« Mais, dira-t-on, jamais depuis l'expulsion des rois un plébéien n'a obtenu le consulat. Que s'ensuit-il ? Est-il défendu d'innover ? et ce qui ne s'est jamais fait (bien des choses sont encore à faire chez un peuple nouveau) doit-il, malgré l'utilité, ne se faire jamais ? Nous n'avions, sous le règne de Romulus, ni pontifes ni augures : ils furent institués par Numa Pompilius. Il n'y avait à Rome ni cens ni distribution par centuries et par classes : Serv. Tullius les établit. Il n'y avait jamais eu de consuls : les rois une fois chassés, on en créa. On ne connaissait ni le nom ni l'autorité de dictateur : nos pères y pourvurent. Il n'y avait ni tribuns du peuple, ni édiles ni questeurs : on institua ces fonctions. Dans l'espace de dix ans, nous avons créé les décemvirs pour rédiger nos lois, et nous les avons abolis. Qui doute que dans la ville éternelle, qui est destinée à s'agrandir sans fin, on ne doive établir de nouveaux pouvoirs, de nouveaux sacerdoce, de nouveaux droits des nations et des hommes ? Cette prohibition des mariages entre patriciens et plébéiens, ne sont-ce pas ces misérables décemvirs qui l'ont eux-mêmes imaginée dans ces derniers temps, pour faire affront au peuple ? Y a-t-il une injure plus grave, plus cruelle, que de juger indigne du mariage une partie des citoyens, comme s'ils étaient entachés de quelque souillure ? n'est-ce pas

souffrir dans l'enceinte même de la ville une sorte d'exil et de déportation ? Ils se défendent d'unions et d'alliances avec nous ; ils craignent que leur sang ne se mêle avec le nôtre. Eh bien ! si ce mélange souille votre noblesse que la plupart, originaires d'Albe ou de Sabine, vous ne devez ni au sang ni à la naissance, mais au choix des rois d'abord, et ensuite à celui du peuple qui vous a élevés au rang de patriciens ; il fallait en conserver la pureté par des mesures privées ; il fallait ne pas choisir vos femmes dans la classe du peuple, et ne pas souffrir que vos filles, que vos sœurs choisissent leurs époux en dehors des patriciens. Jamais plébéien n'eût fait violence à une jeune patricienne : de pareils caprices ne siéent qu'aux patriciens ; et jamais personne ne vous eût contraints à des unions auxquelles vous n'auriez pas consenti. Mais les prohiber par une loi ; mais défendre les mariages entre patriciens et plébéiens, c'est un outrage pour le peuple : ce serait aussi bien d'interdire les mariages entre les riches et les pauvres. Jusqu'ici on a toujours laissé au libre arbitre des particuliers le choix de la maison où une femme devait entrer par mariage, de celle où un homme devait prendre une épouse, et vous, vous l'enchaînez dans les liens d'une loi orgueilleuse, pour diviser les citoyens, et faire deux États d'un seul. Pourquoi ne décrétez-vous pas également qu'un plébéien ne pourra demeurer dans le voisinage d'un patricien, ni marcher dans le même chemin, ni s'asseoir à la même table, ni se montrer sur le même forum ? N'est-ce pas la même chose que de défendre l'alliance d'un patricien avec une plébéienne, d'un plébéien avec une patricienne ? Qu'y aurait-il de changé au droit, puisque les enfants suivent l'état de leur père ?

« Tout ce que nous demandons par là, c'est que vous nous admettiez au nombre des hommes et des citoyens ; et, à moins que notre abaissement et notre ignominie ne soient pour vous un plaisir, vous n'avez pas de raison pour vous y opposer.

« Mais enfin, est-ce à vous ou au peuple romain qu'appartient l'autorité suprême ? A-t-on chassé les rois pour fonder votre domination, ou pour établir l'égalité de tous ? Il doit être permis au peuple de porter, quand il lui plaît, une loi. Sitôt que nous lui avons soumis une proposition, viendrez-vous tou-

jours, pour le punir, ordonner des levées? Au moment où moi, tribun, j'appellerai les tribus au suffrage, toi, consul, tu forceras la jeunesse à prêter serment, tu la traîneras dans les camps, tu menaceras le peuple, tu menaceras le tribun!

« En effet, n'avons-nous pas déjà éprouvé deux fois ce que peuvent ces menaces contre l'union du peuple? Mais c'est sans doute par indulgence, que vous vous êtes abstenus d'en venir aux mains! Non! s'il n'y a pas eu de prise d'armes, n'est-ce pas que le parti le plus fort a été aussi le plus modéré? Et aujourd'hui encore, il n'y aura pas de lutte, Romains, ils tenteront toujours votre courage, et ne mettront jamais vos forces à l'épreuve. Ainsi, consuls, que cette guerre soit feinte ou sérieuse, le peuple est prêt à vous y suivre, si, en permettant les mariages, vous rétablissez ainsi dans Rome l'unité; s'il lui est permis de s'unir, de se joindre, de se mêler à vous par des liens de famille; si l'espoir, si l'accès aux honneurs cessent d'être interdits au mérite et au courage; si nous sommes admis à prendre rang dans la république; si, comme le veut une liberté égale, il nous est accordé d'obéir et de commander tour à tour par les magistratures annuelles. Si ces conditions vous répugnent, parlez, parlez de guerre tant qu'il vous plaira; personne ne donnera son nom, personne ne prendra les armes, personne ne voudra combattre pour des maîtres superbes qui ne veulent nous admettre ni à partager avec eux les honneurs, ni à entrer dans leurs familles. »

V

Prise de Rome par les Gaulois.

Les douleurs privées se turent devant la terreur générale, quand on annonça l'arrivée de l'ennemi; et bientôt l'on entendit les hurlements, les chants discordants des Barbares qui erraient par troupes autour des remparts. Pendant tout le temps qui s'écoula depuis lors, les esprits demeurèrent en suspens; d'abord, à leur arrivée, on craignit de les voir d'un moment à l'autre se précipiter sur la ville, car si tel n'eût pas été leur dessein, ils se seraient arrêtés sur les bords de l'Allia; puis au

coucher du soleil; comme il ne restait que peu de jours, on pensa que l'attaque aurait lieu avant la nuit; et, ensuite, que le projet était remis à la nuit même pour répandre plus de terreur. Enfin, à l'approche du jour, tous les cœurs étaient glacés d'effroi; et cette crainte sans intervalle fut suivie de l'affreuse réalité, quand les enseignes menaçantes des Barbares se présentèrent aux portes.

Cependant il s'en fallut de beaucoup que cette nuit et le jour suivant Rome se montrât la même que sur l'Allia, où ses troupes avaient fui si lâchement. En effet, comme on ne pouvait pas se flatter avec un si petit nombre de soldats de défendre la ville, on prit le parti de faire monter dans la citadelle et au Capitole, outre les femmes et les enfants, la jeunesse en état de porter les armes et l'élite du sénat; et, après y avoir réuni tout ce qu'on pourrait amasser d'armes et de vivres, de défendre de ce poste fortifié, les dieux, les hommes et le nom romain. Le flamme et les prêtresses de Vesta emportèrent loin du meurtre, loin de l'incendie, les objets du culte public, qu'on ne devait point abandonner tant qu'il resterait un Romain pour accomplir les rites. Si la citadelle, si le Capitole, séjour des dieux, si le sénat, cette tête des conseils de la république, si la jeunesse en état de porter les armes venaient à échapper à cette catastrophe imminente, on pourrait se consoler de la perte des vieillards qu'on laissait dans la ville abandonnés à la mort. Et pour que la multitude se soumit avec moins de regret, les vieux triomphateurs, les vieux consulaires déclarèrent leur intention de mourir avec les autres, ne voulant point que leurs corps, incapables de porter les armes et de servir la patrie, aggravassent le dénûment de ses défenseurs.

Ainsi se consolait entre eux les vieillards destinés à la mort. Ensuite ils adressent des encouragements à la jeunesse, qu'ils accompagnent jusqu'au Capitole et à la citadelle, en recommandant à son courage et à sa vigueur la fortune, quelle qu'elle dût être, d'une cité victorieuse pendant trois cent soixante ans dans toutes ses guerres. Mais au moment où ces jeunes gens, qui emportaient avec eux tout l'espoir et toutes les ressources de Rome, se séparèrent de ceux qui avaient résolu de ne point survivre à sa ruine, la douleur de cette séparation, déjà par

elle-même si triste, fut encore accrue par les pleurs et l'anxiété des femmes, qui, courant incertaines tantôt vers les uns, tantôt vers les autres, demandaient à leurs maris et à leurs fils à quel destin ils les abandonnaient. Ce fut le dernier trait à ce tableau des misères humaines. Cependant une grande partie d'entre elles suivirent dans la citadelle ceux qui leur étaient chers, sans que personne les empêchât ou les rappelât, car cette précaution, qui aurait eu pour les assiégés l'avantage de diminuer le nombre des bouches inutiles, semblait trop inhumaine. Le reste de la multitude, composé surtout de plébéiens, qu'une colline si étroite ne pouvait contenir, et qu'il était impossible de nourrir avec d'aussi faibles provisions, sortant en masse de la ville, gagna le Janicule ; de là, les uns se répandirent dans les campagnes, les autres se sauvèrent vers les villes voisines sans chefs, sans accord, ne suivant chacun que son espérance et sa pensée personnelle, alors qu'il n'y avait plus ni pensée ni espérance commune. Cependant le flamme de Quirinus et les vierges de Vesta, oubliant tout intérêt privé, ne pouvant emporter tous les objets du culte public, examinaient ceux qu'elles emporteraient, ceux qu'elles laisseraient et à quel endroit elles en confieraient le dépôt : le mieux leur paraît de les enfermer dans de petits tonneaux qu'elles enfouissent dans une chapelle voisine de la demeure du flamme de Quirinus, lieu où même aujourd'hui on ne peut cracher sans profanation : pour le reste elles se partagent le fardeau, et prennent la route qui, par le pont de bois, conduit au Janicule. Comme elles en gravissaient la pente, elles furent aperçues par L. Albinus, plébéien qui sortait de Rome avec la foule des bouches inutiles, conduisant sur un chariot sa femme et ses enfants. Cet homme, faisant même alors la différence des choses divines et des choses humaines, trouva irréligieux que les pontifes de Rome portassent à pied les objets du culte public, tandis qu'on le voyait lui et les siens dans un chariot. Il fit descendre sa femme et ses enfants, monter à leur place les vierges et les choses saintes, et les conduisit jusqu'à Céré, où elles avaient dessein de se rendre.

Cependant à Rome, toutes les précautions une fois prises, autant que possible pour la défense de la citadelle, les vieillards rentrés dans leurs maisons attendaient, résignés à la mort, l'ar-

rivée de l'ennemi ; et ceux qui avaient rempli des magistratures curules, voulant mourir dans les insignes de leur fortune passée, de leurs honneurs et de leur courage, revêtirent la robe solennelle que portaient les chefs des cérémonies religieuses ou les triomphateurs, et se placèrent au milieu de leurs maisons, sur leurs sièges d'ivoire. Quelques-uns mêmes rapportent que, par une formule que leur dicta le grand pontife L. Fabius, ils se dévouèrent pour la patrie et pour les Romains enfants de Quirinus. Pour les Gaulois, comme l'intervalle d'une nuit avait calmé chez eux l'irritation du combat, que nulle part on ne leur avait disputé la victoire, et qu'alors ils ne prenaient point Rome d'assaut et par force, ils y entrèrent le lendemain sans colère, sans emportement, par la porte Colline laissée ouverte, et arrivèrent au Forum, promenant leurs regards sur les temples des dieux et la citadelle qui, seule, présentait quelque appareil de guerre. Puis, ayant laissé près de la forteresse un détachement nombreux pour veiller à ce qu'on ne fit point de sortie pendant leur dispersion, ils se répandent pour piller dans les rues où ils ne rencontrent personne : les uns se précipitent en foule dans les premières maisons, les autres courent vers les plus éloignées, les croyant encore intactes et remplies de butin. Mais bientôt, effrayés de cette solitude, craignant que l'ennemi ne leur tendit quelque piège pendant qu'ils erraient çà et là, ils revenaient par troupes au Forum et dans les lieux environnants.

Là, trouvant les maisons des plébéiens fermées avec soin, et les cours intérieures des maisons patriciennes tout ouvertes, ils hésitaient encore plus à mettre le pied dans celles-ci qu'à entrer de force dans les autres. Ils éprouvaient une sorte de respect religieux à l'aspect de ces nobles vieillards qui, assis sous le vestibule de leur maison, semblaient à leur costume et à leur attitude, où il y avait je ne sais quoi d'auguste qu'on ne trouve point chez des hommes, ainsi que par la gravité empreinte sur leur front et dans tous leurs traits, représenter la majesté des dieux. Les Barbares demeuraient debout à les contempler comme des statues ; mais l'un d'eux s'étant, dit-on, avisé de passer doucement la main sur la barbe de M. Papirius qui la portait fort longue, celui-ci frappa de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois,

dont il excita le courroux : ce fut par lui que commença le carnage, et presque aussitôt tous les autres furent égorgés sur leurs chaises curules. Les sénateurs massacrés, on n'épargna plus rien de ce qui respirait ; on pillà les maisons, et, après les avoir dévastées, on les incendia.

VI

Manlius condamne son fils à mort.

Au nombre des préfets de la cavalerie envoyés pour faire des reconnaissances dans tous les sens, se trouva T. Manlius, fils du consul, qui, avec sa troupe, dépassa le camp des ennemis, de telle sorte qu'il était à peine à une portée de trait du premier poste. C'étaient des cavaliers tusculans qui le composaient ; ils étaient commandés par Géminus Mélius, distingué chez les siens par sa naissance et par sa valeur. Cet officier n'eut pas plutôt aperçu les cavaliers romains et reconnu parmi eux et à leur tête le fils du consul (car ils se connaissaient tous, surtout entre personnages de marque) qu'il leur cria : « Est-ce donc avec un seul escadron que vous autres, Romains, venez faire la guerre aux Latins et à leurs alliés ? Que vont faire pendant ce temps-là vos consuls et vos deux armées consulaires ? » Ils viendront au moment convenable, dit Manlius ; et, avec eux, viendra aussi Jupiter, témoin des traités que vous avez violés, lui qui a bien plus de force et de puissance. Si au lac Régille nous avons combattu de manière à vous en rassasier, ici nous tâcherons de vous faire passer l'envie d'avoir affaire à nous. » A ces mots, Géminus, se portant à cheval un peu en avant des siens : « Eh bien, veux-tu, lui crie-t-il, en attendant le jour où vos armées déploieront de si grands efforts, veux-tu te mesurer avec moi, afin que par le résultat d'une lutte entre nous on puisse voir dès ce moment combien le cavalier latin l'emporte sur le romain ? » L'âme fière du jeune homme fut vivement émue : soit colère, soit honte de refuser le combat, soit force invincible de la destinée, il oublie l'autorité de son père et l'édit des consuls,

il se précipite en aveugle à un combat où il importait si peu qu'il fût vainqueur ou vaincu.

Les autres cavaliers se rangent comme pour assister à un spectacle, et, dans l'espace resté libre, les deux champions poussent leurs chevaux l'un contre l'autre, et s'attaquent la lance à la main. La lance de Manlius glisse sur le casque de son adversaire, celle de Mélius effleure le cou du cheval de Manlius. Alors ils font faire demi-tour à leurs chevaux; Manlius, le premier, se dresse pour frapper un second coup, et plante sa javeline entre les oreilles du cheval de son ennemi : l'animal, se sentant blessé, se cabre en secouant violemment la tête et renverse son cavalier; au moment où celui-ci, s'appuyant sur sa lance et son bouclier, se relève de sa lourde chute, Manlius lui enfonce son fer dans la gorge, lui traverse les côtes, et le cloue à terre. Il recueille alors les dépouilles de son ennemi, revient au milieu des siens, et, avec sa troupe toute triomphante de joie, il rentre dans le camp, et de là se dirige vers la tente de son père, sans penser à ce qu'il a fait et à ce qui peut en résulter, sans réfléchir s'il a mérité des éloges ou le supplice. « C'est afin, dit-il, de bien persuader à tous que je suis sorti de ton sang, ô mon père, que je t'apporte ces dépouilles d'un cavalier qui m'a défié et que j'ai tué. »

A peine le consul eut-il entendu son fils que, détournant de lui ses regards, il fit sonner la trompette pour convoquer l'armée. Dès que l'assemblée fut assez nombreuse, « puisque, lui dit-il, sans respect pour l'autorité consulaire et la majesté paternelle, tu as, contre notre défense et hors des rangs, combattu un ennemi; puisque, autant qu'il a été en toi, tu as enfreint la discipline militaire qui, jusqu'à ce jour, a été la sauvegarde de Rome, et que tu m'as réduit à la nécessité de perdre le souvenir ou de la république, ou de moi-même et des miens; portons la peine de notre crime, plutôt que de faire expier, par les plus grands dommages, nos fautes à la république. C'est un exemple à donner bien triste pour nous, mais qui sera salutaire pour la jeunesse à venir. Il est vrai que ma tendresse naturelle pour mes enfants, et aussi cette première preuve de ta valeur, qu'a égarée une vaine image de gloire, me touchent en ta faveur; mais comme ta mort va sanctionner les ordres

consulaires ou ton impunité les abroger à jamais, tu ne refuseras pas, je le pense, pour peu que tu aies de mon sang dans les veines, de rétablir par ton supplice la discipline militaire renversée par ta faute.— Allons, lecteur, attache-le au poteau.» Cet ordre affreux jeta la consternation dans toute l'armée; chacun crut voir la hache levée sur sa tête, et ce fut par crainte bien plus que par retenue que tous restèrent immobiles. Aussi, lorsqu'après quelques instants d'un énorme silence, la vue de cette tête qui tombait et de ce sang qui jaillissait fit sortir cette foule de sa stupeur, elle donna un libre cours à ses plaintes et à ses cris de douleur, n'épargnant ni les regrets amers ni les imprécations. Le cadavre du jeune homme fut couvert des dépouilles de l'ennemi qu'il avait tué, et, avec tout l'appareil qu'on put mettre à une solennité militaire, il fut brûlé sur un bûcher construit hors des retranchements. La sentence portée par Manlius ne dut pas être un objet d'horreur pour son siècle seulement; elle doit encore laisser un douloureux souvenir à la postérité.

VII

Portrait d'Annibal.

Envoyé en Espagne, Annibal, dès son arrivée, attira sur lui les regards de toute l'armée. Les vieux soldats crurent revoir Amilcar dans sa jeunesse : c'était dans le visage la même expression d'énergie, le même feu dans le regard, la même physionomie, les mêmes traits. Bientôt il n'eut aucun besoin du souvenir de son père pour se concilier la faveur. Jamais esprit ne fut plus propre à deux choses bien opposées, obéir et commander; aussi eût-il été difficile de décider qui le chérissait davantage du général ou de l'armée. Asdrubal ne cherchait point d'autres chefs, quand il s'agissait d'un coup de vigueur et d'intrépidité; et sous nul autre les soldats ne montraient plus de confiance ou de courage. D'une audace incroyable pour affronter le danger, il gardait dans le péril une merveilleuse prudence. Nul travail ne fatiguait son corps, n'abaissait son

esprit. Il supportait également le froid et le chaud. Pour le boire et le manger, il consultait les besoins de la nature, et jamais le plaisir. Ses veilles, son sommeil n'étaient pas réglés par le jour et la nuit. Le temps qui lui restait après les affaires, il le donnait au repos, qu'il ne cherchait du reste ni dans la mollesse de la couche, ni dans le silence. Souvent on le vit couvert d'une casaque de soldat, étendu sur la terre, entre les sentinelles et les corps de garde. Son vêtement ne se distinguait en rien de celui de ses égaux ; il n'y avait que ses armes et ses chevaux qui se faisaient remarquer. Le meilleur à la fois des cavaliers et des fantassins, il allait le premier au combat et se retirait le dernier. Tant de grandes qualités étaient accompagnées de vices non moins grands : une cruauté féroce, une perfidie plus que punique, nulle franchise, nulle pudeur, nulle crainte des dieux, nul respect pour la foi du serment, nulle religion. Avec ce mélange de vertu et des vices, il servit trois ans sous Asdrubal, sans rien négliger de ce que devait faire ou voir un homme destiné à être un grand capitaine.

VIII

Discours de Vibius Virius.

Tous étaient d'avis d'envoyer des ambassadeurs aux généraux romains, lorsque Vibius Virius, dont les conseils avaient décidé la révolte contre Rome, interpellé à son tour, soutient d'abord : « Que ceux qui parlent d'ambassade, de paix, de soumission, ont oublié ce qu'ils eussent fait eux-mêmes s'ils avaient eu les Romains en leur pouvoir, et ce qu'ils doivent en attendre. Eh quoi ! ajoute-t-il, croyez-vous qu'en nous rendant aujourd'hui, nous serions traités comme dans le temps où, pour obtenir leur secours contre les Samnites, nous leur avons livré nos personnes et nos biens ? Avez-vous déjà oublié à quelle époque et dans quelles circonstances nous avons renoncé à l'alliance des Romains ? Comment, dans notre révolte, au lieu de renvoyer leur garnison, nous l'avons fait périr au milieu des tourments et des outrages ? Combien de fois et avec quel acharnement nous nous

sommes jetés sur eux pendant le siège, nous avons attaqué leur camp, et appelé Annibal pour les écraser? Comment, enfin, nous l'avons tout récemment pressé de quitter ce pays pour aller assiéger Rome? Rappelez-vous aussi avec quelle animosité ils ont eux-mêmes agi contre nous; et, par là, jugez de ce que vous devez en attendre.

« Lorsqu'ils avaient en Italie un ennemi étranger, et que cet ennemi était Annibal; lorsque la guerre avait mis tout en feu dans leur empire, oubliant tous leurs ennemis, oubliant Annibal lui-même, c'est au siège de Capoue qu'ils ont envoyé les deux consuls et les deux armées consulaires. Depuis près de deux ans, ils nous tiennent investis et enfermés dans nos murs, où ils nous épuisent par la faim, exposés, comme nous, aux plus grands périls et supportant des fatigues extrêmes, souvent massacrés autour de leurs retranchements et de leurs fossés, et dernièrement presque forcés dans leurs lignes. Mais c'est peu encore; car rien de plus ordinaire que d'affronter les fatigues et les dangers au siège d'une ville ennemie; voici une marque de ressentiment et de haine implacable. Annibal, avec des troupes nombreuses d'infanterie et de cavalerie, est venu attaquer leur camp et l'a pris en partie; un danger si pressant ne leur a point fait interrompre le siège. Il a passé le Vulturne et livré aux flammes tout le territoire de Calès; cet horrible désastre de leurs alliés ne les a point fait marcher à leur secours. Il a tourné ses armes contre Rome elle-même; ils ont méprisé cet orage menaçant. Il a franchi l'Anio et campé à trois milles de la ville; il s'est approché de ses murailles et de ses portes; il leur a fait voir qu'ils allaient perdre Rome s'ils n'abandonnaient Capoue, ils ne se sont pas retirés. Les bêtes féroces, même dans les plus violents accès de leur rage, si elles voient marcher vers leurs tanières et leurs petits, quittent tout pour courir les défendre. Il n'en est pas ainsi des Romains: ni Rome menacée, ni leurs femmes ni leurs enfants, dont les cris plaintifs retentissaient presque jusqu'ici, ni leurs autels, ni leurs foyers, ni les temples de leurs dieux, ni les tombeaux de leurs ancêtres profanés et détruits, rien n'a pu les arracher de Capoue, tant ils sont avides de vengeance, tant ils ont soif de notre sang! Et

peut-être n'est-ce pas à tort : nous eussions fait comme eux si la fortune nous eût été favorable.

« Mais puisque les dieux immortels en ont ordonné autrement, et que je ne dois même pas refuser la mort, je puis au moins, tandis que je suis encore libre et maître de moi, éviter, par une mort aussi douce qu'honorable, les tourments et les outrages que l'ennemi me destine. Je ne verrai point Ap. Claudius et Q. Fulvius tout fiers de leur insolente victoire; je ne me verrai pas chargé de fers, traîné dans les rues de Rome, servir d'ornement à leur triomphe pour être ensuite jeté dans un cachot, ou attaché à un poteau, être déchiré à coups de verges et tendre ma tête à la hache romaine; je ne verrai point la ruine et l'embrasement de ma patrie, ni le déshonneur et l'opprobre de nos épouses, de nos filles et de notre jeune noblesse. Albe, le berceau de Rome, fut par les Romains détruite de fond en comble, pour qu'il ne restât aucune trace, aucun souvenir de leur origine : puis-je croire, après cet exemple, qu'ils épargneront Capoue, qui leur est plus odieuse que Carthage ? Ceux donc d'entre vous qui veulent céder à la destinée avant d'être témoins de tant d'horribles maux, trouveront aujourd'hui chez moi un festin préparé pour eux.

« Lorsque nous serons rassasiés de vin et de nourriture, une coupe, qui m'aura été présentée d'abord, sera portée à la ronde. Ce breuvage arrachera nos corps aux supplices, notre âme à l'infamie, nos yeux, nos oreilles à la nécessité de voir et d'entendre toutes les horreurs, toutes les indignités qu'on réserve aux vaincus. Il se trouvera des gens tout prêts pour jeter dans un vaste bûcher, allumé dans la cour de ma maison, nos corps inanimés. C'est la seule voie qui nous reste de mourir avec honneur et en hommes libres. Nos ennemis eux-mêmes admireront notre courage, et Annibal saura quels alliés il a abandonnés et trahis. »

IX

Liberté rendue aux Grecs.

L'époque fixée pour les jeux Isthmiques approchait; cette solennité attirait ordinairement une grande foule, tant à cause

de la passion naturelle des Grecs pour ces luttes où tous les genres de talent, de force et d'agilité venaient se produire; que, grâce à la situation avantageuse de Corinthe, qui, baignée par deux mers différentes, pouvait être abordée de tous les points de la Grèce. En cette occasion, la curiosité générale était plus vivement excitée par l'attente du sort qu'on réservait à la Grèce et à chaque peuple en particulier; c'était là non-seulement la préoccupation de tous les esprits, mais le sujet de tous les entretiens. Les Romains assistèrent au spectacle. Suivant l'usage, le héraut s'avança avec le musicien au milieu de l'arène, où il annonce ordinairement l'ouverture des jeux par un chant solennel; il fit imposer silence à l'assemblée par le son de la trompette, et s'écria : « Le sénat romain et le général T. Quinctius, vainqueur du roi Philippe et des Lacédémoniens, rendent la jouissance de leur liberté, de leurs franchises et de leurs lois, aux Corinthiens, aux Phocidiens, aux Locriens, à l'île d'Eubée, aux Magnètes, aux Thessaliens, aux Perrhèbes et aux Achéens Phthiotes. » Cette énumération comprenait tous les peuples qui avaient été sous la domination de Philippe. Quand le héraut eut terminé, l'assemblée faillit succomber sous l'excès de sa joie. On n'était pas sûr d'avoir bien entendu; on se regardait l'un l'autre avec un air d'étonnement, comme si l'on était dans les vaines illusions d'un songe; chacun osait à peine, pour ce qui le concernait, croire ses propres oreilles et interrogeait ses voisins. On rappela le héraut, qui avait proclamé la liberté de la Grèce, on voulait entendre une seconde fois, on voulait surtout le voir : il renouvela sa proclamation. Alors la multitude, ne pouvant plus douter de son bonheur, fit éclater sa joie par des cris et des applaudissements tant de fois répétés, qu'il était aisé de comprendre que le plus cher de tous les biens, pour elle, était la liberté. Les jeux furent ensuite célébrés à la hâte; les esprits et les yeux étaient ailleurs qu'au spectacle. Tant il est vrai qu'un seul sentiment préoccupait tous les cœurs et les rendait étrangers aux autres plaisirs.

Le spectacle fini, chacun courut auprès du général romain; l'empressement de cette foule qui se précipitait vers un seul homme, pour toucher sa main, et pour lui jeter des couronnes

de fleurs et de rubans, pensa mettre sa vie en danger. Heureusement il avait environ trente-trois ans; la vigueur de l'âge, jointe à l'ivresse d'une gloire si éclatante, lui donna la force de résister à la foule. L'enthousiasme ne se borna point aux démonstrations du moment; il se manifesta plusieurs jours de suite par les sentiments et les expressions de reconnaissance de tous les Grecs. « Il y avait donc sur la terre, disaient-ils, une nation qui combattait à ses dépens, à ses risques et périls pour la liberté des autres; qui, non contente de rendre ce service à des voisins plus ou moins éloignés, ou à des peuples situés sur le même continent qu'elle, traversait les mers pour faire disparaître du monde entier toute domination tyrannique, et pour établir en tous lieux l'empire absolu du droit, de la justice et des lois. Un seul mot de la bouche d'un héraut avait rendu la liberté à toutes les villes de la Grèce et de l'Asie. Pour concevoir cette pensée, il fallait un grand cœur; pour la faire réussir, un courage et un bonheur plus grands encore. »

X

Caton l'Ancien.

Ce célèbre personnage avait une grande force d'âme, une grande énergie de caractère, et, dans quelque condition que le sort l'eût fait naître, il disait être lui-même l'artisan de sa fortune. Doué de tous les talents qui honorent le simple citoyen ou qui font l'habile politique, il possédait tout à la fois la science des affaires civiles et l'économie rurale. Les uns se sont élevés au faite des honneurs par leurs connaissances en droit, les autres par leur éloquence, d'autres enfin par l'éclat de leur gloire militaire. Caton avait un génie souple et flexible; il excellait dans tous les genres au point qu'on l'eût dit exclusivement né pour celui dont il s'occupait. A la guerre, il payait courageusement de sa personne, et il se signala par plusieurs actions brillantes; parvenu au commandement suprême, ce fut un général consommé. En temps de paix, il se montra très-habile jurisconsulte et très-fameux orateur, non pas de ceux

dont le talent brille d'un vif éclat, pendant leur vie, et qui ne laissent après eux aucun monument de leur éloquence. Car sa science lui a survécu, elle respire encore dans des écrits de tous les genres. Nous avons un grand nombre de plaidoyers qu'il prononça soit pour lui-même, soit pour d'autres, soit contre ses adversaires; car il savait terrasser ses ennemis, non-seulement en les accusant, mais en se défendant lui-même. S'il fut en butte à trop de rivalités jalouses, il poursuivit aussi vigoureusement ses rivaux, et il serait difficile de décider si la lutte qu'il soutint contre la noblesse fut plus fatigante pour elle que pour lui. On peut, il est vrai, lui reprocher la rudesse de son caractère, l'aigreur de son langage et une franchise poussée jusqu'à l'excès; mais il résista victorieusement aux passions, et, dans sa rigide probité il méprisa toujours l'intrigue et les richesses. Économe, infatigable, intrépide, il avait une âme et un corps de fer. La vieillesse même, qui use tout, ne put le briser; à l'âge de quatre-vingt-six ans il fut appelé en justice, composa et prononça lui-même son plaidoyer; à quatre-vingt-dix, il cita Serv. Galba devant le peuple.

XI

Mort d'Annibal.

T. Quinctius Flaminius se rendit en ambassade à la cour de Prusias, qui était devenu suspect aux Romains pour avoir accueilli Annibal depuis la défaite d'Antiochus, et entrepris la guerre contre Eumène. Là sans doute l'ambassadeur reprocha entre autres griefs à Prusias d'avoir donné asile à l'ennemi le plus acharné du peuple romain, à un homme qui avait soulevé sa patrie contre Rome et qui, après l'avoir ruinée, avait fait prendre les armes au roi Antiochus. Peut-être aussi que Prusias lui-même, voulant faire sa cour aux Romains et à leur représentant, résolut de mettre à mort un hôte si dangereux ou de le livrer aux ennemis. Du moins, aussitôt après l'entrevue du prince et de Flaminius, des soldats eurent ordre d'aller investir la maison d'Annibal. Ce général avait toujours pensé qu'il finirait ainsi,

quand il songeait à la haine implacable que lui portaient les Romains, et au peu de sûreté qu'offre la parole des rois.

D'ailleurs il avait éprouvé déjà l'inconstance de Prusias, et il avait appris avec horreur l'arrivée de Flamininus, qu'il croyait devoir lui être fatale. Au milieu des périls dont il était ainsi entouré, il avait voulu se ménager toujours un moyen de fuir, et il avait pratiqué sept issues dans sa maison ; quelques-unes étaient secrètes, afin qu'on ne pût y mettre des gardes. Mais la tyrannie soupçonneuse des rois perce tous les mystères qu'il lui importe de connaître. Les soldats enveloppèrent et cernèrent si étroitement toute la maison, qu'il était impossible de s'en évader. A la nouvelle que les satellites du roi étaient parvenus dans le vestibule, Annibal essaya de fuir par une porte dérobée, qu'il croyait avoir cachée à tous les yeux. Mais, voyant qu'elle était aussi gardée, et que toute la maison était entourée de gens armés, il se fit donner le poison qu'il tenait depuis longtemps en réserve pour s'en servir au besoin. « Délivrons, dit-il, le peuple romain de ses longues inquiétudes, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. Flamininus n'aura guère à s'applaudir et à s'honorer de la victoire qu'il remporte sur un ennemi trahi et désarmé. Ce jour seul suffira pour prouver combien les mœurs des Romains ont changé. Leurs pères, menacés par Pyrrhus, qui avait les armes à la main, qui était à la tête d'une armée en Italie, lui ont fait dire de se mettre en garde contre le poison ; eux, ils ont envoyé un consulaire en ambassade pour conseiller à Prusias d'assassiner traîtreusement son hôte. » Puis, après avoir maudit la personne et le trône de Prusias, et appelé sur sa tête le courroux des dieux vengeurs de l'hospitalité trahie, il but le poison.

Telle fut la fin d'Annibal.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

Ce qu'on appelle la décadence. — La famille des Sénèque. — Sénèque le Rhéteur. — Sénèque le Philosophe. — Le poète Lucain. — Perse. — Pétrone.

§ I.

On donne généralement le nom d'écrivains de la décadence à ceux qui vécurent après le règne d'Auguste. On établit, il est vrai, une certaine différence entre eux et ceux qui les suivirent. Les premiers ne sont que des demi-barbares, les autres ne méritent guère qu'on s'y arrête. Tous appartiennent à la décadence, c'est-à-dire à cette période fort étendue qui commence au règne de Tibère et finit à celui d'Augustule ; et la valeur de chacun d'eux est en raison directe de sa proximité ou de son éloignement de l'un des deux termes. Ce n'est pas là une critique sérieuse. Acceptons, je le veux bien, ce mot de décadence, mais essayons d'en bien déterminer le sens et la portée.

Il est incontestable que des écrivains comme Perse, Sénèque, Juvénal, Tacite, sont inférieurs à Horace, à Cicéron, à Tite-Live, sous le rapport de la composition et de la langue. Vous chercheriez en vain chez eux cette proportion exacte dans toutes les parties de l'œuvre,

cette unité, cette mesure, cette exquise propriété des termes d'où résulte la clarté lumineuse; j'ajoute même qu'ils n'ont ni la simplicité ni la grâce de leurs devanciers. Mais quoi? si ces qualités sont moindres chez eux, ils en possèdent d'autres. La première, celle qui les renferme toutes, c'est l'originalité.

En quoi consiste-t-elle? Ils sont les hommes de leur temps. Époque misérable et désastreuse, je le veux bien, mais il n'en est pas des productions de l'esprit comme des fruits de la terre que la sécheresse ou les pluies détruisent dans leur germe : les âmes fortes réagissent contre les misères qui les entourent, souvent elles s'en inspirent; elles en tracent des peintures ineffaçables, ou, d'un vol puissant s'élevant au-dessus des calamités et des turpitudes, se créent à elles-mêmes un asile sublime. Otez à Tacite et à Juvénal les Césars et leur tourbe, vous supprimez Tacite et Juvénal. Sans les règnes de Caligula, de Claude, de Néron, le stoïcisme romain, ce dernier rayon de la vertu antique, n'eût point existé tel que nous le connaissons. Eh bien! pour peindre une société dont rien dans le passé ne pouvait donner une idée, il fallait une éloquence et une poésie nouvelles. Les belles et sereines descriptions de Tite-Live, les harangues majestueuses écoutées avec recueillement, les narrations sagement conduites, le développement des faits accomplis pour la gloire de Rome, dans la pleine lumière de la liberté, sous les yeux de tous : tout cela est interdit à l'historien des Césars. D'autres couleurs, un autre style, une autre langue même, sont nécessaires. Tacite a créé l'instrument qu'il lui fallait. C'est un génie original. J'en dirai autant de Juvénal. Ne lui demandez pas la grâce, l'urbanité, la mesure d'Horace. Horace

ne connaît ni Séjan, ni Messaline, ni Domitien : les saturnales des Césars veulent un autre style. Les écrivains qui l'ont trouvé, ce style, et qui l'ont marqué à jamais de leur forte empreinte, je ne puis voir en eux des hommes de décadence.

Il faut réserver cette désignation pour les auteurs fort nombreux alors qui furent des imitateurs. Ceux-là n'ont pas d'idées qui leur soient propres, ils n'ont pas de style ; ce sont des empreintes effacées. Les poètes s'essayent péniblement à refaire l'*Énéides*, ou les *Bucoliques* : ils copient les personnages de Virgile, les épisodes, les descriptions, et jusqu'aux épithètes. On sentait déjà dans le modèle le factice, la convention ; chez ses imitateurs, on ne sent plus que cela. Voilà la véritable décadence ; la décadence incurable ; car elle est avant tout stérilité. Gardons-nous donc de confondre dans une même catégorie des écrivains qui ont su rester originaux, et de froids plagiaires. Je ne fais qu'indiquer ici cette distinction que je crois capitale : les études qui suivront la rendront plus sensible.

§ II.

Sénèque (*Lucius Annæus Seneca*) est né en Espagne, à Cordoue, colonie patricienne riche et florissante, l'an 3 de l'ère chrétienne. Il appartenait à une famille équestre. Sa mère, Elbia ou Elvia, était d'origine espagnole, mais romaine par le cœur et l'énergie. Son père vint à Rome sous le principat d'Auguste, s'y fixa, y fut très-considéré et acquit une assez grande fortune. Il était rhéteur. Avant Cicéron et du temps même de Cicéron, les jeunes Romains allaient chercher en Grèce les leçons

d'un art indispensable pour quiconque se consacrait à la vie publique. Il y avait alors fort peu de rhéteurs latins, et leur enseignement pâlisait auprès de celui des héritiers d'Aristote, de Démétrius de Phalère et de tant de maîtres illustres. Quand Auguste eut pacifié l'éloquence, c'est-à-dire l'eut renfermée dans l'étroite enceinte du barreau, il n'y eut plus d'orateurs proprement dits, il y eut des plaideurs de causes (*causidici*). Sénèque le père fut un des professeurs les plus habiles d'un art qui mourait pour ainsi dire d'inanition. « Ce sont les grands sujets qui nourrissent l'éloquence, » dit Tacite : or dans ce complet apaisement de la vie publique, l'art de bien dire dut se renfermer dans les limites des débats judiciaires. Cependant si l'on ne trouve dans l'histoire du temps aucun vestige sérieux de l'ancienne éloquence politique, il en subsistait encore comme une ombre dans les écoles des rhéteurs. Leur enseignement comprenait deux exercices bien distincts : les *controverses*, ou plaidoyers d'une cause fictive, imaginée le plus souvent pour mettre en opposition deux textes de lois contradictoires. Deux élèves, deux avocats stagiaires, étaient mis aux prises, et se préparaient, en plaidant des causes impossibles, à n'apporter dans des causes réelles que paradoxes ou jeux d'esprit. Voilà ce qu'était devenu le genre judiciaire. Quant au genre délibératif, les jeunes gens s'y exerçaient au moyen des *suasoriæ*. On appelait ainsi des discours, ou plutôt des consultations oratoires sur des sujets donnés par le maître. Quelques-uns de ces sujets étaient de pures fantaisies historiques, comme la délibération d'Alexandre pour savoir s'il s'embarquera sur l'Océan, s'il entrera dans Babylone. D'autres avaient un caractère moins vague et exigeaient autre chose que de l'esprit, par

exemple, la délibération des Spartiates aux Thermopyles en présence de l'immense armée des Perses. D'autres enfin étaient empruntés à des événements récents encore, et qui pouvaient raviver ou entretenir bien des souvenirs et bien des haines : tel le discours que se faisait à lui-même Cicéron pour s'encourager à braver Antoine en face plutôt que de s'humilier et de lui demander la vie. Il y a de belles phrases, éloquentes, généreuses dans les amplifications que Sénèque le père nous a conservées sur ce sujet. Mais on sent bien que c'est là un héroïsme de parade, j'allais dire de commande. L'imagination en fait presque tous les frais. La génération qui grandit sous Auguste sait bien qu'elle ne sera jamais mise en demeure de braver un triumvir, et de mourir pour la défense de la liberté et des lois. Où sont les orages du Forum, les Clodius, les Cicéron, les Antoine ? Le prince a donné à la patrie *des loisirs* : rien ne semble changé dans la constitution de l'État ; plus imposante même apparaît la majesté de ce grand corps. Il ne manque que le mouvement.

On donnait à ces exercices divers le nom de *déclamations*. Cicéron nous apprend qu'en Grèce et à Rome il *déclamait des causes* (*causas declamitabam*), mais c'était pour le grand orateur une préparation à l'éloquence active, aux luttes du Forum ou du Sénat. Sous les empereurs, la déclamation ne préparait guère qu'à la déclamation : elle avait été un moyen, elle devint un but. Bientôt ce fut comme le ton général de toute la littérature. Ce qui la distingue en effet, c'est une *disproportion choquante* entre le fond du sujet et le style : la *déclamation n'est pas autre chose*. On sort du réel et de la vérité pour se guinder au-dessus, et on tombe à côté ou au-

dessous. Quand la vie publique existait encore, l'expérience de chaque jour, les événements eux-mêmes avaient bientôt corrigé et redressé ce que ces exercices avaient de conventionnel et de faux ; mais, ce salutaire enseignement venant à manquer, le vide et le factice subsistèrent seuls.

Telle fut la première école de Sénèque. Par là s'expliquent un grand nombre de ses défauts comme écrivain ; je suis même convaincu que l'habitude de la déclamation n'a pas été sans influence sur la conduite de sa vie. Cette disproportion choquante entre ce que l'on a à dire et la manière dont on le dit, se traduit toujours quelque peu dans les actes. Quand on est si riche en belles paroles, on s'habitue plus aisément à une certaine pauvreté dans les actions, et l'esprit supplée trop souvent aux défaillances de la conscience.

Sénèque le père fut le précepteur de ses fils, et tous trois se distinguèrent dans l'éloquence. L'ainé Annæus Novatus, appelé plus tard Gallion, parce que l'adoption l'avait fait entrer dans une famille de ce nom, suivit la carrière des honneurs, et fut proconsul à Corinthe où il eut à juger saint Paul. Le dernier des frères de Sénèque fut Lucius Annæus Mela, qui fut le père de Lucain, *grande adjumentum claritudinis*, dit Tacite. Seul des trois, il eut pour l'éloquence un culte désintéressé : il ne lui demanda ni les honneurs ni la réputation. Cette sage réserve lui valut la préférence de son père. « Tu avais, dit-il à son fils, l'esprit plus vaste que tes frères, et ouvert à tout ce qui est bien. Ce qui prouve son excellence, c'est que ses qualités ne l'ont point corrompu, et que tu n'as jamais eu la tentation d'en mal user. Tes frères, emportés par des pensées am-

bitieuses, se préparent au Forum et aux honneurs ; carrière où l'on doit redouter même ce que l'on espère. J'ai peut-être souhaité qu'ils y fissent leur chemin ; j'ai peut-être approuvé le choix d'une carrière dangereuse, pourvu toutefois qu'on s'y conduisit avec honnêteté ; mais aujourd'hui que tes deux frères sont lancés en pleine mer, souffre que je te retienne au port. »

Voilà le milieu dans lequel Sénèque fut élevé ; mœurs pures, vie studieuse et honnête, bons exemples et sages conseils. Il en subit longtemps la salutaire influence. Mais une imagination très-vive, la soif du nouveau, de l'imprévu, le livrèrent bientôt à tous les hasards de la vie, sans qu'il fût suffisamment préparé par une forte gymnastique morale. A dix-sept ans, l'activité de son esprit le porte de tous les côtés à la fois. Disciple de son père dans l'école, bientôt avocat, déjà célèbre, brusquement il abandonne cette carrière, déserte les rhéteurs et passe aux philosophes. Il se passionne pour la mâle discipline de Sotion, d'Attale, de Démétrius ; le voilà qui renonce à tous les plaisirs, à tous les agréments de la vie. Son vêtement est pauvre, il couche sur la dure, il s'abstient de manger de la viande : c'est un ascète. Son corps naturellement chétif dépérit ; son père s'inquiète, lui montre Tibère qui surveille d'un œil inquiet ces prédicateurs d'une morale nouvelle et qui va les chasser de Rome. Sénèque consent à modérer ses austérités, mais il lui en resta toujours quelque chose : « A partir de ce jour, dit-il, je renonçai pour toujours aux huîtres, aux champignons, aux parfums, je cessai de boire du vin. » Cette première réforme, on le voit, laissa en lui des traces profondes. Il faut donc renoncer à faire de Sénèque un épicurien viveur, qui

vante les charmes de la pauvreté au sein du luxe et de la mollesse. Je passe plus rapidement sur les autres événements de sa vie. Nous le voyons tour à tour avocat illustre, honoré de la questure, puis abandonnant la vie publique et suivant un de ses oncles en Égypte. Là, il se plonge dans les études archéologiques, il compose un ouvrage sur l'Inde, un autre sur les mœurs et la religion des Égyptiens, un troisième sur les tremblements de terre. Il mêle à ces travaux la distraction des vers ; il semble avoir oublié Rome, le barreau, les dignités publiques. Puis il retourne à tout cela ; il plaide de nouveau et devant Caligula, dont il excite la jalousie, et qui songe à le faire périr ; sa mauvaise mine le sauva. « Il va mourir de phthisie, dit une courtisane à l'empereur, à quoi bon le tuer ? » Claude succède à Caligula, et Sénèque est condamné à l'exil. Il est accusé de complicité dans les désordres de Julie, fille de Germanicus, et c'est Messaline qui l'accuse. Le crime et l'accusateur semblent bien singuliers ; et il m'est bien difficile d'y ajouter foi. Je hasarderai une conjecture. Ce fut la coutume des Césars, imités en cela par les sultans, d'éloigner ou de faire périr à leur avènement les parents ou les personnages illustres qui pouvaient être un danger. Tibère tue Agrippa Posthumus et trois sénateurs auxquels Auguste avait songé à laisser l'empire. Claude fait périr Vinicius, mari d'une fille de Germanicus, nom cher aux Romains. Caligula fait égorger son beau-père Silanus, puis le jeune Tibère. Néron fera mourir Britannicus, puis Rubellius Plautus, dernier descendant d'Auguste. Sénèque fut probablement enveloppé dans la disgrâce de Vinicius et de sa femme ; et l'on transforma en intrigue d'amour une intrigue poli-

tique qui n'existait peut-être pas. Ce qui donne à cette hypothèse quelque fondement, c'est le rappel immédiat de Sénèque, dès qu'Agrippine, autre fille de Germanicus, devient la femme de Claude. Il est certain d'ailleurs que cet exil ne nuisit en rien à la considération de Sénèque. Il osait dire à sa mère : « On n'est pas malheureux dans un exil, où l'on est suivi de l'estime de tous les citoyens vertueux. » Joignons à son témoignage, celui de l'inflexible Tacite. « Cependant Agrippine, afin de ne pas se signaler uniquement par le mal, obtint pour Sénèque le rappel de l'exil et la dignité de préteur, persuadée que cet acte serait généralement applaudi, à cause de l'éclat de ses talents, et bien aise aussi que l'enfance de Domitius grandît sous un tel maître, dont les conseils pouvaient d'ailleurs leur être utiles à tous deux pour arriver à la domination. Car on croyait Sénèque dévoué à Agrippine par le souvenir du bienfait, ennemi de Claude par le ressentiment de l'injure. »

Je ne suivrai pas Sénèque dans tous les détails de sa vie à la cour de Claude et de Néron. Qu'il ait été animé des meilleures intentions, qu'il ait conçu les plus belles espérances de son élève, on ne peut le contester. Mais les difficultés qu'il devait rencontrer étaient au-dessus de ses forces et de son énergie morale. Agrippine comptait trouver en Sénèque un instrument docile ; elle se trompa. Sénèque l'aida à préparer le règne de Néron ; mais il n'alla pas au delà. Il combattit même son influence, quand elle voulut en user pour se venger de tous ceux qui lui faisaient ombrage, et quand elle réclama impérieusement la première place dans le gouvernement. Il faut bien se rendre compte de la situation déplorable faite à Sénèque. Il voulait arracher Néron à la

direction funeste de sa mère, et en faire un empereur accompli : mais il était l'obligé d'Agrippine, et comme tel condamné à certains ménagements. De là je ne sais quoi d'équivoque et de louche dans sa conduite. Pendant cinq années, il triompha d'Agrippine; il triompha même du naturel féroce et lâche de son élève; il fit de Néron le modèle des empereurs, un Auguste adolescent. Il composait pour lui et lui faisait débiter au Sénat des discours admirables, qui promettaient à Rome le retour de l'âge d'or; il lui soufflait des mots heureux que l'on avait soin de faire courir (Je voudrais ne pas savoir écrire!); bref, il lui créait, pour ainsi dire, des antécédents de vertu, pensant par là enchaîner cette âme faible et violente. Mais de tous les côtés on ruinait son œuvre : Agrippine détournait son fils de la philosophie : « Elle ne vaut rien pour un empereur, » lui disait-elle; elle lui voulait des vices afin de le tenir par là; puis venait la tourbe des affranchis et des jeunes amis de César, qui ne pouvaient subsister si César restait honnête. Il échappa insensiblement à Sénèque. Celui-ci voulut ressaisir son influence, disputer à d'indignes concurrents l'âme du prince. De là des concessions toujours nouvelles, toujours impuissantes; de là enfin une sorte de complicité dans les actes monstrueux du règne de Néron. Il est absolument étranger à l'empoisonnement de Britannicus; mais, le crime accompli, il devait se retirer, et ne plus rentrer chez César par la porte d'où sortait Locuste. Il ne s'est pas opposé au meurtre d'Agrippine, devenue son ennemie, d'Agrippine qui rêvait l'inceste, et dont il ne pouvait considérer la mort comme un malheur public; mais on ne peut douter qu'il n'ait écrit lui-même la lettre justificative du meurtre que le prince adressa au Sénat. Il

croyait sans doute que Néron, débarrassé enfin de cette funeste conseillère, reviendrait aux sentiments honnêtes. L'illusion fut de courte durée. « Il se précipita, dit Tacite, dans toutes les débauches, dès qu'il ne fut plus retenu par le respect quelconque qu'il gardait encore à sa mère. » Il passe de Poppée à Sporus, à Pythagoras; il se donne en spectacle aux Romains, répudie et fait exécuter Octavie, incendie Rome, se débarrasse de Burrhus par le poison. Alors Sénèque, associé à l'ignoble Tigellinus, veut quitter la cour, rendre à César tous les biens qu'il en a reçus. Il était trop tard. Néron cherche à l'empoisonner d'abord, puis l'implique dans la conjuration de Pison et lui ordonne de mourir. On peut voir le récit de ses derniers instants dans Tacite (1). Deux traits à relever : Sénèque dit à ses amis : « Je vous laisse ce que j'ai de plus beau, l'image de ma vie : conservez-en le souvenir, et vous emporterez la réputation d'hommes de bien et d'amis fidèles. » Et celui-ci : « Les conjurés avaient résolu, si leur entreprise réussissait, de se débarrasser de Pison, et de donner l'empire à Sénèque, comme à un homme sans reproche et que l'éclat de ses vertus appelait au premier rang. »

Tel fut l'homme. Il aimait la vertu, je dirai même qu'il avait pour elle une sorte de passion ; il en était « enivré », comme Rousseau, mais cela ne suffit pas. L'enthousiasme est un état violent qui transporte l'âme à des hauteurs sublimes, où elle ne peut se maintenir : la pratique des devoirs de la vie réelle exige au contraire une succession d'efforts persévérants, et surtout le calme d'un esprit maître de lui-même. Chez Sénèque, l'éner-

(1) *Annal.* XV, 61, sqq.

gie de la volonté ne fut pas en rapport avec la puissance de l'imagination. Il ne semble pas non plus avoir eu une notion très-nette de la réalité : de là les illusions étranges qu'il conserva si longtemps et l'attitude compromettante qu'il se laissa imposer. Il a parfois l'air d'un complice ; il est plutôt dupe en attendant qu'il devienne victime. Cette indécision, ces aspirations généreuses suivies de chutes lourdes, cette élévation admirable dans la théorie, avec je ne sais quoi de vague et d'incertain sur tous les points fondamentaux, beaucoup d'esprit et peu de clairvoyance, tout cela nous le retrouverons dans ses écrits.

§ III.

Nous n'en possédons guère que la moitié. En voici la liste ; on verra que cet esprit curieux s'était porté dans toutes les directions.

Sur la colère (*De ira libri tres*), ouvrage dédié à son frère Novatus, et écrit sous Caligula. Il est probablement incomplet, car Lactance en cite des définitions qui ne se trouvent pas dans le texte que nous possédons.

De consolatione ad Helviam matrem. — Consolation à sa mère Helvia. Ouvrage composé pendant son exil en Corse. Juste Lipse y joint neuf épigrammes sur son exil.

Consolation à Polybe. *De consolatione ad Polybium.* — Polybe était un affranchi de Claude qui avait perdu son frère. Sénèque exilé l'accable de flatteries misérables. Quelques critiques se refusent à admettre l'authenticité de cet ouvrage, et je me rangerais volontiers à leur avis.

Consolation à Marcia. *De consolatione ad Marciam.* — Marcia, fille de Crémétius Cordus, venait de perdre son fils.

Sur la Providence. *De providentia*. — Incomplet vers la fin.

Sur la paix de l'âme. *De animi tranquillitate*. — Ouvrage dédié au préfet des gardes de Néron, Annæus Serenus.

Sur la constance du sage. *De constantia sapientis*. — Au même.

De la clémence. *De clementia libri tres ad Neronem*. — Des trois livres qui formaient cet ouvrage, il ne reste plus que le premier et une partie du second. Calvin écrivit un commentaire sur ce traité.

De la brièveté de la vie. *De brevitæ vitæ*. — Ouvrage dédié à Paulinus, et composé peu de temps après la mort de Caligula.

De la vie heureuse. *De vita beata*. — Dédié à son frère Gallion. Saint Ambroise a traité le même sujet en chrétien, et Descartes en a écrit un commentaire.

Sur le loisir du sage. *De otio sapientis*. — Ce n'est guère qu'un fragment.

Sur les bienfaits. *De beneficiis libri septem*. — Ouvrage considérable, dédié à Ébutius Liberalis. Appartient à la dernière époque de la vie de Sénèque.

Lettres à Lucilius. *Epistolæ ad Lucilium*. — Sont au nombre de cent vingt-quatre.

Questions naturelles. *Naturalium quæstionum libri septem*. — Ouvrage de physique et de morale à la fois.

L'apocoloquintose. Ἀποκολοκύντωσις sive *Ludus in Claudium*. — Pamphlet bouffon où Sénèque raconte ce qui se passa dans l'Olympe après la mort de Claude, et la métamorphose de cet empereur en citrouille. +

Les ouvrages perdus sont des vers et des poèmes, des harangues et des plaidoyers, des traités de morale sur

Le proverbe mai I supérieur mortel en Claude, après elle jeté le en
 et s'il du supérieur mortel en Claude, après elle jeté le en
 à l'antique incertain de quel en je ai trouvé l'antique incertain de quel en
de al pe pt ci - h alt qui accepto si il aliquo in libro

différents sujets ; un livre sur la *superstition*, souvent mentionné par saint Augustin ; des exhortations ; des écrits sur l'Inde, l'Égypte, les tremblements de terre, la forme du monde. On lui en attribua dans la suite beaucoup d'autres encore, lorsque l'on s'avisa d'en vouloir faire un chrétien : telles sont les fameuses lettres à saint Paul dont nous parlerons plus loin. Quant aux poèmes, disons dès à présent que nous regardons Sénèque comme l'auteur des tragédies qui portent ce nom, sauf, bien entendu, celle d'*Octavie*.

Une analyse de chacun des ouvrages de Sénèque est impossible, ou demanderait des développements qui ne peuvent trouver place ici. Je me bornerai donc à exposer les idées qu'ils renferment, les problèmes dont il donne la solution, voilà pour le fond ; puis la composition et le style de ses écrits.

§ IV.

Sénèque est pour nous le représentant le plus complet de la grande doctrine stoïcienne, mais il n'en est pas le plus exact. Ce n'est pas un simple interprète. Sur plus d'un point il s'émancipe et substitue à l'autorité des maîtres de la Grèce sa propre réflexion. En cela il est bien un Romain, et c'est avec raison qu'il dit : « Je ne me suis fait l'esclave de personne, je ne porte le nom de personne. » (*Non me cuiquam mancipavi, nullius nomen fero.*) Mais s'il a conservé sa propre originalité, il n'a pu produire une œuvre d'une assez forte unité pour qu'elle mérite le nom de système. J'indiquerai autant que possible les points sur lesquels il innove, et le caractère de ses innovations.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

On sait ce qu'était devenue la religion ancienne ; longtemps avant Sénèque, la vie s'en était retirée. Il n'y avait pas à Rome un esprit éclairé qui acceptât les fables du polythéisme ou les pratiques de superstition empruntées aux cultes de l'Orient. Sénèque méprise profondément toutes ces puérités. « Je ne suis pas assez sot, dit-il, pour croire à de telles fadaïses. » Il est fort regrettable que nous ayons perdu son ouvrage *sur la superstition*, dont Lactance et saint Augustin ont tiré tant d'arguments contre le polythéisme ; mais il suffit d'indiquer ce point en passant. La théologie des poètes lui paraît absurde et irrévérencieuse. Quant aux pratiques superstitieuses, il les condamne en deux mots : elles substituent à l'amour la crainte ; au lieu d'être un culte, elles sont un outrage. (*Amandos timet, quos colit violat.*) Mais la religion est une institution de l'État, institution nécessaire, et que maintenaient avec énergie des hommes comme Cicéron et Varron. Sénèque s'occupe peu du polythéisme officiel, et cela se conçoit : de son temps la religion comme tout le reste était dans la main d'un seul, et elle avait perdu beaucoup de son importance comme instrument politique. Cependant il approuve que le sage se soumette aux prescriptions de la cité, non qu'il les regarde comme agréables aux dieux, mais parce qu'elles sont ordonnées par la loi. « Quant à la tourbe des dieux qu'a accumulés une longue superstition, si nous les adorons, nous n'oublierons point qu'un tel culte n'a d'autre fondement que la coutume. » Reste la théologie naturelle, c'est-à-dire la religion du philosophe : en quoi consiste-t-elle ?

Sénèque emploie indifféremment, en parlant de la

puissance divine, le singulier et le pluriel, Dieu et les dieux : c'est par un reste de respect pour la croyance populaire. Car pour lui, il n'y a qu'un seul Dieu. Mais ce Dieu se présente pour ainsi dire à l'esprit sous une foule d'aspects différents : de là les noms divers qu'il a reçus et cette espèce de fractionnement de la puissance divine en une foule d'êtres divers. « Tous les noms qui renferment une indication de sa puissance lui conviennent : autant il prodigue de bienfaits, autant d'appellations il peut recevoir. » Ainsi se justifient ces noms de Jupiter, de Liber, d'Hercule, de Mercure, etc. Mais il ne s'arrête pas là, il consent encore à ce qu'on donne à Dieu des noms plus larges. « Voulez-vous l'appeler *nature*? Vous ne vous tromperiez point ; car c'est de lui que tout est né, lui dont le souffle nous fait vivre. Voulez-vous l'appeler *monde*? Vous en avez le droit. Car il est le grand tout que vous voyez ; il est tout entier dans ses parties, il se soutient par sa propre force. » On peut encore l'appeler *destin*. « Car le destin n'est pas autre chose que la série des causes qui s'enchaînent, et il est la première de toutes les causes, celle dont dépendent toutes les autres. » « Qu'est-ce que Dieu ? dit-il ailleurs. L'âme de l'univers. Il échappe aux yeux, c'est la pensée seule qui peut l'atteindre. »

Toutes ces définitions sont plus ou moins empruntées au stoïcisme scientifique. Mais Sénèque, par une inconséquence qui n'est pas rare chez lui, va bien au delà. Ce dieu, destin, nature, monde, est pour ainsi dire séparé de l'univers ; il le domine, il le gouverne, il le conserve, il a souci de l'homme, parfois même de tel ou tel homme en particulier. (*Interdum curiosi singulorum.*) Il a prodigué au genre humain d'innombrables bienfaits, et l'ingratitude ne peut en borner le cours. Du reste Dieu

est forcé par sa nature d'être bienfaisant : la bienfaisance est comme la condition de son être.

Quel culte réclament les dieux ? « Le premier culte à leur rendre, c'est de croire à leur existence, puis de reconnaître leur majesté, leur bonté, sans laquelle il n'y a pas de majesté, de savoir que ce sont eux qui président au monde, qui gouvernent l'univers par leur puissance, qui sont les protecteurs du genre humain. » « Ils ne peuvent ni faire ni recevoir une injustice. » Donc ne cherchez pas à vous les rendre favorables par des prières, de offrandes, des sacrifices. « Celui-là rend un culte à Dieu qui le connaît. » (*Deum coluit qui novit.*)

Il serait difficile de tirer de toutes ces définitions une théodicée logique. Sénèque ne l'a jamais essayé. Il a des aspirations très-hautes, et comme le sentiment du divin en lui ; mais jamais sur ce point ses idées n'ont eu cette précision rigoureuse qu'exige la science. Je veux citer un des plus beaux passages que lui ait inspirés cette sorte d'enthousiasme religieux.

« En vain élèverez-vous les mains vers le ciel ; en vain obtiendrez-vous du gardien des autels qu'il vous approche de l'oreille du simulacre, pour être mieux entendu : ce Dieu que vous implorez est près de vous ; il est avec vous, il est en vous. Oui, Lucilius, un esprit saint réside dans nos âmes ; il observe nos vices, il surveille nos vertus, et il nous traite comme nous le traitons. Point d'homme de bien qui n'ait au dedans de lui un Dieu. Sans son assistance, quel mortel s'élèverait au-dessus de la fortune ? De lui nous viennent les résolutions grandes et fortes. Dans le sein de tout homme vertueux, j'ignore quel Dieu, mais il habite un Dieu. S'il s'offre à vos regards une forêt peuplée d'arbres antiques dont les

cimes montent jusqu'aux nues, et dont les rameaux pressés vous cachent l'aspect du ciel ; cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombre qui de loin forment continuité, tant de signes ne vous annoncent-ils pas la présence d'un Dieu ? Sur un ancre formé dans le roc, s'il s'élève une haute montagne, cette immense cavité, creusée par la nature, et non par la main des hommes, ne frappera-t-elle pas votre âme d'une terreur religieuse ? On vénère les sources des grandes rivières, l'éruption soudaine d'un fleuve souterrain fait dresser des autels ; les fontaines des eaux thermales ont un culte, et l'opacité, la profondeur de certains lacs les a rendus sacrés : et si vous rencontrez un homme intrépide dans le péril, inaccessible aux désirs, heureux dans l'adversité, tranquille au sein des orages, qui voit les autres hommes sous ses pieds, et les dieux sur sa ligne, votre âme ne serait-elle pas pénétrée de vénération ? Ne direz-vous pas qu'il se trouve en lui quelque chose de trop grand, de trop élevé, pour ressembler à ce corps chétif qui lui sert d'enveloppe ? Ici le souffle divin se manifeste. »

Si nous ajoutons à cette belle page quelques mots échappés au philosophe ici ou là, nous saurons quel est son Dieu. C'est l'homme, non l'homme vulgaire, mais celui qu'il appelle le sage. Celui-là en effet est non-seulement placé sur la même ligne que les dieux, mais il leur est supérieur. En quoi ? Le voici : « Le sage ne diffère de Dieu que par la durée. » (*Bonus tempore tantum a Deo differt.*) Mais, dira-t-on, Dieu est exempt de toute crainte. Le sage aussi, et il a cet avantage sur Dieu, que Dieu est affranchi de la crainte par le bienfait de sa nature, le sage, par lui-même. Que de fois il revient sur cette pensée ! « Supportez courageusement ; c'est par là

que vous surpassez Dieu. Dieu est placé hors de l'atteinte des maux, vous, au-dessus d'eux. » Je ne doute pas que ce ne soit là le point par lequel la philosophie religieuse de Sénèque se noue pour ainsi dire à sa philosophie morale. La métaphysique chez lui tient fort peu de place ; il raille ceux qui s'occupent de ces chimères. A-t-on le loisir de poursuivre la solution de ces questions oiseuses ? Les malheureux nous appellent (*ad miseros advocatus* es). C'est de l'homme qu'il faut s'occuper ; c'est lui qu'il faut affermir, consoler, encourager. Que de misères pesaient alors sur lui ! que de dangers l'environnaient ! Il fallait tremper fortement les âmes, les armer contre toutes les terreurs ; et puisque les dieux semblaient morts ou indifférents aux choses humaines, puisqu'ils toléraient les épouvantables désordres qui s'étaient alors, et que de ce côté l'innocence et la vertu ne pouvaient espérer un appui, il fallait élever l'homme lui-même à une telle hauteur, qu'il pût braver ou mépriser toutes les misères, tous les périls, tous les ennemis, tous les Césars, tous les bourreaux. Voilà l'âme du stoïcisme romain sous les empereurs. Les cieux sont vides, les dieux sont partis, ou ils sont favorables aux scélérats ; l'homme de cœur se fera Dieu. Il rêvera une vertu parfaite, une âme inaccessible à toute passion, sévère, grave, inébranlable. C'est l'idéal qui hante alors toutes les imaginations. Rappelez-vous le vers célèbre de Lucain :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Que veut-il dire, sinon que Caton est supérieur aux dieux ? Conception démesurée, étrange, rêve d'un orgueil colossal ! Soit ; mais quelle force pour une âme noble, qui est soutenue par une telle vénération d'elle-même !

PHILOSOPHIE MORALE. — LES PASSIONS.

Cet être parfait n'existe pas, il est vrai. « C'est un phénix qui ne naît que tous les cinq cents ans. » Mais le but que tout homme doit se proposer, c'est de s'approcher de plus en plus de cet idéal. Si l'on ne peut être le sage arrivé à la perfection (*perfectus*), on peut être le sage en marche pour y arriver (*proficiens*). Bien des obstacles sur la route. Au premier rang Sénèque, fidèle à la doctrine stoïcienne, place les passions. Les péripatéticiens se bornaient à les régler, les stoïciens les supprimaient. (*Nostris expellunt, Peripatetici temperant.*) L'âme jouissait alors de cet heureux état qu'ils appelaient insensibilité, sérénité, ἀπάθεια, ἀταραξία. Les passions sont donc un mal ? Oui, car la vertu aussi bien que la raison (choses identiques pour les stoïciens), c'est la ligne droite ; les passions au contraire sont l'écart ; la joie et la douleur élèvent ou abaissent l'âme à l'excès, la font sortir de cette tension (τόνος) qui est l'invariable état de la raison. Le sage ne doit donc ressentir ni la joie, ni le désir, ni la crainte. Il remplace ces mouvements excessifs, désordonnés, par la sérénité (*pax alta et ex alto veniens*), la volonté, la circonspection (βούλησις, εὐλάβεια). Cependant, comment bannir entièrement ces mouvements involontaires qui surprennent l'âme ? Sénèque ne nie point ces impressions fatales : comment se défendre d'un mouvement d'effroi, si l'on est transporté au sommet d'une tour et suspendu au-dessus d'un abîme ? Comment empêcher les larmes de couler quand la mort ravit à nos côtés un être cher ? « Dans ces assauts subits, la partie raisonnable de nous-mêmes ressentira un léger mouvement. Elle

éprouvera comme une ombre, un soupçon de passions ; mais elle en restera exempte. » En vain les péripatéticiens prétendent que les passions ont leur raison d'être, qu'elles sont naturelles et doivent aider à la vertu. (*A natura ad virtutem datas.*) Sénèque ne veut point de ces dangereux auxiliaires ; c'est déjà bien assez qu'elles troublent parfois la raison d'un choc imprévu. Mais, lui dit-on, ces mouvements (*δρῦσι*) nous déterminent souvent au bien. Ainsi la colère peut produire la valeur, la crainte peut former la prudence, etc. ; il suffit de contenir et de diriger l'impulsion première. Une âme sans passions, dit Diderot, est un roi sans sujets. Sénèque les repousse comme des maladies : une fois admises, elles envahiraient tout l'être ; leur élan est celui d'un cheval emporté, d'un corps entraîné sur une pente rapide : dès lors plus de repos pour le sage. Il bannit même la pitié. C'est un sentiment douloureux qui trouble l'âme. Mais, lui dit-on, ce sentiment nous pousse à soulager le malheureux. Le sage n'a pas besoin d'y être poussé par une impression pénible : il sait ce qu'il doit à ses semblables ; il viendra à leur aide, mais il n'éprouvera point la pitié. (*Succurret, non miserebitur.*)

Ainsi armé, le sage descend dans l'arène. Il ne s'attache à aucun des prétendus biens où les hommes font consister leur félicité, il ne redoute aucun des maux qui les effrayent. Il n'y a d'autre bien et d'autre mal que le bien moral et le mal moral. Nul ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même. On redoute l'exil, la pauvreté, la mort : il faut prouver à ces poltrons que ces objets de leur épouvante ne sont que de vains fantômes. Qu'importe le lieu assigné pour demeure à l'homme de bien ? Ne peut-il partout être vertueux ? La paix de son âme

dépend-elle du climat ? Qu'est-ce que la pauvreté ? le manque de choses superflues, absolument inutiles ; il faut si peu de chose pour vivre. Qu'est-ce enfin que la mort ? une nécessité de la nature. Qu'importe l'heure à laquelle il faudra payer la dette ? Quoi ! une femme qui accouche, un gladiateur dans l'arène, braveront la mort, et le sage s'en effrayerait ! Je n'insiste pas sur les arguments répétés à satiété par Sénèque et qui ne lui appartiennent pas en propre. Mais il est un point sur lequel il importe de fixer l'attention. Pourquoi Sénèque ne cesse-t-il de présenter à nos yeux ce triple épouvantail, l'exil, la pauvreté, la mort ? Pourquoi ce luxe de démonstrations éloquentes, passionnées, fiévreuses souvent ? Montaigne en a été frappé et le lui a reproché. « A voir « les efforts que Sénèque se donne pour se préparer « contre la mort, à le voir suer d'ahan pour se roidir « et pour s'assurer et se débattre si longtemps en cette « perche, j'eusse ébranlé sa réputation, s'il ne l'eût en « mourant très-vaillamment maintenue. » Rappelons-nous le temps où écrit Sénèque. Nul n'était sûr du lendemain : le caprice de César, la haine d'un affranchi, la rancune d'une femme pouvaient être chaque jour un arrêt d'exil, de confiscation, de mort. Un danger incessant menaçait tout homme qui était, avait été ou pouvait être quelque chose. Il fallait donc s'attendre à tout, se préparer à tout. On voyait des riches qui s'exerçaient de temps en temps à vivre misérablement ; ils quittaient leurs palais, allaient s'installer dans des galetas, couchaient sur un grabat, se nourrissaient des plus vils aliments, se préparaient enfin à ne plus posséder cette opulence qui pouvait chaque jour leur être ravie. Quelle éloquence dans ces mots de Sénèque ! « Ah ! que ne peu-

« vent-ils consulter les riches, ceux qui désirent la richeesse ! » N'avait-il pas essayé lui-même de se dépouiller de ces biens que lui avait imposés Néron, sentant bien qu'ils seraient plus tard une des causes de sa perte ? Quant à la mort, il suffit de rappeler les continuelles et sommaires exécutions qui se faisaient chaque jour. Il fallait donc être toujours prêt, se fortifier, s'encourager les uns les autres. On rappelait les beaux exemples de courage, les trépas héroïques ; et ce n'était point pour exercer son esprit, comme dit Sènèque, *Non in hoc exempla nunc congero ut ingenium exerceam*, mais pour fortifier l'âme. Quand on avait peu à peu accoutumé sa pensée à cet objet, on éprouvait un véritable mépris pour les tyrans et les bourreaux et les instruments de torture. Sènèque se plaît à les braver, il les met au défi de rien imaginer qui puisse déconcerter son cœur. Derrière tout cela, représentez-vous toujours Néron délibérant avec Tigellinus ou Locuste sur le sort des premiers citoyens de Rome, le centurion à la porte, attendant la sentence, et le Romain chez lui écrivant son testament.

Il fallait s'aguerrir contre ce péril toujours suspendu. Mais les stoïciens de ce temps avaient en mains la délivrance : ils étaient tous décidés à ne pas attendre l'ordre de mourir. Le suicide, voilà leur dernière arme et la plus sûre de toutes. On est effrayé de la facilité avec laquelle les meilleurs et les plus purs s'empressaient de quitter la vie. Sènèque combat parfois, mais faiblement ce qu'il appelle « la fantaisie de mourir » (*libido moriendi*). « Le sage, dit-il, ne doit point fuir de la vie, mais en sortir. » Soit, mais dans quelles circonstances ? On se donnait souvent la mort pour échapper aux ennuis

et aux incommodités de la vieillesse. Il faut les supporter, dit Sénèque, tant que l'âme n'en sera point diminuée ou l'intelligence menacée. Mais si les supplices, si l'ignominie nous menacent, nous redevenons libres d'y échapper par la mort, car nous avons le droit de nous soustraire à tout ce qui trouble notre repos. Il va même jusqu'à accorder ce droit le jour « où la fortune commencera à être suspecte. » C'est qu'en effet là réside pour lui la véritable liberté. « Méditer la mort, c'est méditer le liberté ; celui qui sait mourir, ne sait plus être esclave. » Et ailleurs, « le sage vit autant qu'il le doit, non autant qu'il le peut. » (*Sapiens vivit quantum debet, non quantum potest.*) Et enfin : « Ce que la vie a de meilleur, c'est qu'elle ne force personne à la subir. » Doctrine désolée, qui revient à chaque page, comme un pressentiment ! Ne condamnons pas trop rigoureusement ceux qui l'embrassaient avec cette ardeur sombre : c'était le seul refuge que leur eût laissé la misère des temps. Dans cette universelle dégradation de tout et de tous, cette certitude d'échapper à l'infamie, au supplice, gardait les âmes de toute souillure. Quand on est toujours prêt à quitter la vie, on ne fait aucune bassesse pour la conserver.

Ce serait donc une erreur et une injustice que de traiter de déclamations vaines les incessantes exhortations de Sénèque. C'était la question à l'ordre du jour. La théorie pure tient peu de place dans Sénèque. C'est un moraliste pratique. Les *Lettres à Lucilius* ont au plus haut point ce caractère. Il serait peut-être excessif de faire de lui un directeur de conscience. Le suicide tient trop de place dans son code de morale ; il est toujours prêt à recourir à cette extrémité, il enseigne plutôt le

mépris que l'usage de la vie. Dans une de ses premières lettres à Lucilius, il le presse de renoncer aux dignités, aux emplois, à toutes les préoccupations étrangères à la sagesse, ou tout simplement de renoncer à la vie elle-même. « *Censeo aut ex vita ista exeundum, aut e vita exeundum.* »

MORALE SOCIALE.

Sa morale a un caractère plus élevé, quand il envisage l'homme non plus isolé, mais dans ses rapports avec les autres hommes.

C'est un des principaux titres de gloire du stoïcisme que d'avoir établi les grands principes sur lesquels repose encore de nos jours l'édifice des institutions sociales. La plupart des jurisconsultes illustres appartiennent à la secte de Zénon ; et sous les plus détestables empereurs le noble travail de l'introduction du droit naturel dans la législation s'est poursuivi et n'a jamais été interrompu. Je ne puis que renvoyer sur cette question aux nombreuses histoires du droit romain qui ont été écrites soit en Allemagne, soit en France, et aux monographies qui jettent encore plus de lumière sur ce point. Sénèque, en sa qualité de stoïcien, et grâce à l'élévation naturelle de son âme, a été un des plus éloquents propagateurs de ces belles idées. Bien avant que ces vérités eussent reçu la sanction de la loi, il en avait été l'apôtre convaincu, l'interprète passionné. Je ne puis ici, à mon grand regret, marquer d'une ligne sûre la limite qui le sépare de l'âge qui précède et de celui qui suit, seule manière de bien apprécier l'importance de ses opinions personnelles.

On sait que la division était comme la loi du monde

antique. Des barrières infranchissables séparaient les peuples : étranger ou ennemi, même chose, même nom. Dans la cité même, division en familles, et enfin division en hommes libres et en esclaves. Le principe de tout droit est la force. C'est sur la force que repose le droit de conquête, de spoliation, d'asservissement ; c'est sur la force que repose la domination que l'homme comme époux et comme père s'attribue sur la femme et sur l'enfant ; c'est sur la force que repose la possession de l'homme par l'homme.

Le stoïcisme ébranla la base même des institutions politiques et sociales. Il conçut et proclama l'unité du genre humain, fondée sur l'égalité de nature. L'ensemble des êtres créés lui apparut sous la forme d'une cité universelle, dans laquelle étaient compris tous les êtres doués de raison. Partout où éclatait cet attribut supérieur, commun à l'homme et à Dieu, les stoïciens reconnaissaient un membre de leur république, quelles que fussent son origine et sa condition. Le beau vers de Térence, traduit probablement de Ménandre :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto,

est comme la formule anticipée de la doctrine des stoïciens romains.

Les conséquences pratiques de cette doctrine étaient : la ruine de la cité étroite, conquérante, jalouse ; l'admission de tous aux mêmes droits, aux mêmes avantages ; la suppression de tous les privilèges, nés de la force ou de l'orgueil ; et enfin la suppression de l'esclavage : c'était une révolution radicale. On sait combien il fallut de temps et d'épreuves à l'humanité pour qu'elle fût accomplie. Voyons quelle est sur ces divers points du

problème la solution ou plutôt l'opinion de Sénèque.

La cité romaine était entamée : l'étranger y affluait et y obtenait les droits réservés jadis au seul Romain de naissance (1). Cependant les empereurs, le sénat et un certain nombre d'esprits remarquables, comme Tacite, Pline et bien d'autres, s'indignaient encore de cette espèce d'avilissement de la majesté romaine, et souhaitaient le maintien de l'ancienne constitution étroite et jalouse.

On ne trouvera pas trace dans Sénèque du vieux patriotisme romain. Tacite se réjouit de voir deux peuples ennemis se déchirer et s'écrie : « Ah ! puisse durer chez les peuples étrangers, sinon l'amour de Rome, au moins la haine d'eux-mêmes ! » Sénèque ne connaît pas de tels sentiments. Pour lui Rome n'a pas d'ennemis : elle peut être appelée la patrie de tous, « *quæ velut patria communis dici potest* ». Or, si l'étranger, celui qu'on appelait jadis l'ennemi, n'est pas exclu de la cité, que deviennent dans la cité elle-même les exclusions injurieuses déguisées sous la division en castes ? « Qu'est-ce qu'un chevalier romain ? un affranchi ? un esclave ? Ce ne sont que des noms, des inventions de l'orgueil ou de l'injustice. » Il faut apprécier chaque homme non d'après son habit ou sa condition, mais d'après son âme. Et de même qu'ils sont tous unis par l'attribut commun de la raison, ainsi ils sont nés pour l'association, c'est-à-dire pour être utiles les uns aux autres. *Homo sociale animal in commune genitus*. Il y a même entre eux une étroite solidarité, sans laquelle ils ne pourraient subsister. (Voir *De*

(1) Sous César il y eut 450,000 nouveaux citoyens romains.
 Sous Auguste 4,140,000
 Sous Claude 6,944,000

benef., iv, 18.) Enfin c'est l'amour, la charité si l'on veut, qui est la loi même de leur nature. Il faut citer ce beau passage.

« Est-ce assez de s'abstenir de verser le sang humain ?
 « Le grand effort de vertu de ne point nuire à des êtres
 « auxquels nous sommes obligés d'être utiles ! La belle
 « gloire pour un homme de n'être point féroce envers un
 « homme ! Recommandons-leur donc de tendre la main
 « à celui qui fait naufrage, de montrer la route à celui qui
 « s'est égaré, de partager son pain avec celui qui a faim.
 « Mais à quoi bon entrer dans le détail de ce qu'il faut
 « faire ou éviter, quand je puis rédiger en deux mots la
 « formule des devoirs de l'homme ? Cet univers que
 « vous voyez, qui comprend le ciel et la terre, n'est qu'un
 « tout, un vaste corps dont nous sommes les membres.
 « La nature, en nous formant des mêmes principes et pour
 « la même fin, nous a rendus frères ; c'est elle qui nous a
 « inspiré une bienveillance mutuelle, et qui nous a
 « rendus sociables. C'est elle qui a établi la justice et
 « l'équité ; c'est en vertu de ses lois qu'il est plus mal-
 « heureux de faire du mal que d'en recevoir. C'est elle
 « qui nous a donné deux bras pour aider nos semblables.
 « Ayons toujours dans le cœur et dans la bouche ce vers
 « de Térence : Je suis homme, et rien de ce qui touche
 « l'homme ne m'est indifférent. Nous avons une nais-
 « sance commune, notre société ressemble aux pierres
 « des voûtes dont l'obstacle mutuel fait le support (1). »

Voilà la grande cité, la cité universelle, éternelle, qui renferme à la fois les dieux et les hommes, qui n'est pas bornée par telle ou telle limite. — Il y en a une autre

(1) Epist. 95.

cependant, celle où nous naissons. Quels devoirs impose-t-elle à ses enfants? En d'autres termes, quelle est la morale politique de Sénèque? — Ici nous nous retrouvons en face de la triste réalité. Les stoïciens disaient : « Le sage s'occupera des affaires publiques, à moins d'en être empêché. » C'est un des côtés par lesquels cette virile doctrine avait plu aux Romains de la république. Les épicuriens disaient au contraire : le sage ne s'occupera point des affaires publiques, à moins d'y être forcé. Maxime lâche et basse que Cicéron flétrit à tout instant. Sénèque démontre que les deux doctrines, grâce à la restriction qui les accompagne, conduisent au même terme. Lequel? La retraite, l'éloignement, le loisir, ce que l'on appelait *otium*, c'est-à-dire le contraire de l'action. Il énumère avec complaisance tous les empêchements qui doivent retenir le sage dans la solitude : la corruption des hommes, les caprices de la multitude, le triomphe assuré des méchants et bien d'autres encore. Cependant il sent bien qu'il y a là un devoir à remplir, et que les obstacles ne peuvent que le rendre plus impérieux pour un grand cœur. Que le sage essaye donc de servir l'État; qu'il se heurte à toutes les difficultés avant de renoncer à cette tâche ingrate. « Il n'est plus permis de servir dans les armées? — Eh bien ! qu'il se tourne vers les emplois publics. — Il est forcé de rester simple particulier? — Qu'il soit orateur. — On lui impose silence? — Qu'il soit l'avocat muet de ses concitoyens. — L'entrée du Forum est un péril? — Eh bien, que chez lui, au spectacle, dans les festins il se montre concitoyen dévoué, ami fidèle, convive tempérant. S'il ne peut plus remplir les devoirs du citoyen, qu'il remplisse ceux de l'homme. » (*Officia si civis amiserit, hominis exercent.*)

Belle parole, mais qu'elle est triste ! C'est sans doute vers la fin de sa vie que Sénèque prêchait à ses amis l'éloignement de la vie politique : il savait mieux que tout autre les amertumes et les périls qu'elle offrait alors. Il essayait de trouver enfin cet *otium* que lui refusait impitoyablement Néron ; et sa position à la cour ne lui permettait pas de tenir au sénat, aux tribunaux ou dans les camps la fière attitude des Crémutius Cordus, des Barea Soranus, des Rubellius, des Thraseas, des Corbulon. Il n'avait pas en lui l'énergie de l'homme politique attaché invinciblement à son opinion, aimant et voulant servir la patrie, ne rougissant point d'avouer qu'il a de l'ambition, c'est-à-dire, qu'il désire participer activement à la haute direction des affaires de son pays, et enfin passionné pour la liberté.

Pour Sénèque, la patrie, c'est le monde entier ; l'exil, le plus cruel des supplices pour un vrai Romain, ce n'est qu'un vain mot ; les honneurs et les dignités, des pièges ; la liberté, chose indifférente. Quel que soit le gouvernement, on peut être libre, se faire libre soi-même : c'est là un bien inestimable. En résumé, il vaut mieux traiter ses propres infirmités que celles des autres. (*Satius est sua mala quam aliena tractare.*) Caton fut un insensé de se jeter au milieu des tempêtes de la chose publique. Voilà un de ces mots qui éclairent toute une époque. Quel chemin parcouru depuis moins d'un siècle ! Rome, cette vieille terre du patriotisme, de l'action, du dévouement, Sénèque en veut faire la patrie du genre humain, et il convie à la retraite, à l'indifférence, à l'abstention les descendants de ces grands citoyens qui avaient donné les derniers combats de la liberté ! On ne le voit que trop : il n'a pas l'âme répu-

blicaine. C'est lui qui le premier a rédigé, dans son traité *de la Clémence*, le programme du despotisme modéré. Il montre à Néron qu'il peut tout, que la vie et les biens de ses sujets lui appartiennent, et il lui conseille de les épargner, non parce que ce serait violer en eux le droit, mais parce que ce sera pratiquer cette belle vertu royale, la clémence. Plus tard, il laisse là Néron qui ne l'écoute plus, et, se tournant vers ses amis, il leur dit : Rentrez dans l'intérieur de vos maisons, ne songez plus aux affaires publiques. La grande affaire, c'est de se tenir prêt à quitter cette vie, de n'avoir pas d'attaches trop puissantes, de n'aimer point ce qui passe, de ne point redouter les maux qui peuvent chaque jour fondre sur nous. Vertu lâche et monacale ! s'écrie avec indignation Diderot. — Soit ; mais elle était encore une force ; elle préservait de toute souillure ceux qui l'embrassaient ; et, puisqu'il ne pouvait plus y avoir de citoyens, il était bon qu'il y eût encore des hommes.

§ V.

LES TRAGÉDIES DE SÈNÈQUE.

Je ne dirai qu'un mot des tragédies de Sénèque. On ne peut douter en effet qu'il n'en soit l'auteur ; Sénèque le Tragique et Sénèque le Philosophe ne sont évidemment qu'un seul et même personnage. Quel serait en effet cet autre Sénèque ? Et comment expliquer l'étrange ressemblance du style entre le poète et le prosateur, si ce sont deux auteurs différents ? Ces tragédies sont au nombre de dix, voici leurs titres : *Médée, Hippolyte, OEdipe, les Troyennes, Agamemnon, Hercule furieux, Thyeste, la Thébaine, Hercule sur le mont OËta, Octavie*. Toutes, sauf la der-

nière, sont empruntées aux légendes dramatiques de la Grèce. *Octavie*, sorte de déclamation sur la mort déplorable de cette jeune femme, épouse de Néron, n'est pas l'œuvre de Sénèque, et il est difficile de déterminer le nom de l'auteur et l'époque où elle fut écrite.

A quel moment de la vie de Sénèque faut-il rapporter la composition de ses tragédies? Il dit lui-même à sa mère Helvia que, pour adoucir l'ennui de son exil en Corse, il se livrait au charme d'études plus légères (*levioribus studiis me oblecto*); de plus il fut accusé dans les dernières années de sa vie de composer plus souvent des vers depuis que Néron s'était engoué de poésie, comme s'il eût songé à éclipser le génie de son royal élève. Je croirais donc volontiers que Sénèque a fait des tragédies et pendant son exil et peu de temps avant sa mort. Mais qu'est-ce que ces tragédies?

J'ai déjà indiqué la profonde décadence dans laquelle était tombé le théâtre même sous le principat d'Auguste : il semble, d'après Horace lui-même, que le peuple ne peut plus supporter la représentation d'une tragédie; les spectacles qu'il réclame doivent charmer ses yeux :

Migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos et gaudia vana.

Or le théâtre ne peut subsister longtemps quand il n'y a plus de public. Il est fort probable qu'à partir des règnes de Claude et de ses successeurs les représentations de tragédies furent excessivement rares, peut-être même cessèrent tout à fait. Cependant les poètes ne laissèrent pas d'en composer, on ne peut en douter; les titres de quelques-unes nous ont été conservés, et le *Dialogue des orateurs* indique clairement que cet art ne cessa pas

d'être cultivé. Seulement, au lieu d'être représentées, ces tragédies étaient lues; et le public se composait des amis ou des connaissances de l'auteur réunis par lui dans une salle louée pour la circonstance. Les tragédies de Sénèque furent écrites pour un auditoire de ce genre. Il ne faut donc pas leur demander cette qualité fondamentale du poëme dramatique, l'action, puisqu'elles sont faites pour la lecture et non pour la représentation. Le dialogue y est presque nul; le dialogue est l'action elle-même. L'œuvre tout entière se compose d'un fort petit nombre de scènes. Elle n'a ni gradation, ni intérêt, ni péripéties. Le héros expose ses ressentiments ou ses misères, puis son dessein. Le chœur développe en vers lyriques un lieu commun de philosophie morale qui se rattache plus ou moins heureusement à la situation. Un second personnage exhorte ou dissuade le premier, puis vient le dénouement qui se passe souvent sur la scène, si horrible qu'il soit, mais que l'on supporte aisément, quand on ne le voit pas. Les qualités que recherchaient les lecteurs de tragédies étaient l'éclat du style et la vigueur des pensées : de longues tirades, qui étaient de véritables déclamations, des fragments d'épopées tenant lieu de récits, des morceaux lyriques, hors de toute proportion avec l'ensemble; aucun souci de la vraisemblance : voilà les caractères généraux de ces œuvres étranges. Quant aux sujets choisis par Sénèque, les titres seuls indiquent un goût prononcé pour les choses horribles. Mais l'horreur n'est que dans les mots; tout le monde reste froid et indifférent. L'auteur joue avec ces épouvantables légendes; elles lui sont une occasion de montrer son esprit. De plus, les malheureux qu'il met en scène sont tous profondément pénétrés de la maxime stoïcienne,

que « nul ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même. » Ils restent donc parfaitement calmes et indifférents à toutes les tortures qu'on leur inflige. Comme le sage de Sénèque, ils sont exempts de passions. Les bourreaux font rage, crient, menacent, frappent; les victimes sourient. Elles ont une intrépidité d'âme et une hauteur de dédain qui ne se démentent pas un seul instant. Sénèque seul pouvait présenter sous cet aspect les persécuteurs et les persécutés. Ses tragédies sont encore une prédication; le mépris de la mort et de ceux qui l'infligent en est l'âme. Aussi quelle triomphante ironie dans les réponses de ceux que le bourreau croit effrayer par l'appareil des supplices! Que d'insolence pour ces rois tyrans! et que l'on voit bien Claude et Néron derrière Atrée ou Thyeste!

Voilà cependant le modèle sur lequel se forma la tragédie moderne. Les hommes de la Renaissance furent ravis de la lecture de Sénèque: il leur sembla le premier des poètes dramatiques, et pendant longtemps on mit toute sa gloire à l'imiter. La méprise était étrange, mais on la comprend quand on se rappelle l'espèce de culte que l'on vouait alors à l'antiquité retrouvée. Et d'ailleurs, ces tragédies de salon renferment de très-grandes beautés de détail. Si la peinture des caractères est défectueuse, souvent toute une situation est résumée dans un de ces mots profonds, si fréquents chez Sénèque. On se rappelle, dans Corneille, la belle réponse de Médée:

Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ?

Moi.

Elle est traduite de Sénèque. Le mot de Thyeste à

Atrée : « Je reconnais mon frère, » est aussi de Sènèque.

§ VI.

LETTRES DE SÈNÈQUE ET DE SAINT PAUL. 121

Je ne dirai qu'un mot des lettres de Sènèque à saint Paul et de saint Paul à Sènèque. Au nombre de quatorze, elles sont un spécimen assez curieux des plates fraudes pieuses auxquelles les chrétiens du troisième et du quatrième siècle ont eu trop souvent recours. Tertulien avait dit de Sènèque, *sæpe noster*, c'est-à-dire se rencontrant souvent avec les chrétiens : c'est peut-être sur ce maigre fondement que s'établit la correspondance supposée entre l'apôtre et le philosophe. Comme ils étaient morts tous deux à Rome à deux années de distance ; comme, de plus, Gallion, frère de Sènèque, avait été juge de saint Paul à Corinthe, lorsque celui-ci fut déféré à son tribunal par les Juifs, il n'en fallut pas davantage pour imaginer le christianisme de Sènèque. Saint Jérôme, dans son catalogue des saints, saint Augustin, dans sa lettre 153^e, nous montrent que cette bizarre opinion avait déjà cours de leur temps, et que les lettres supposées étaient acceptées comme authentiques ; mais ils ne semblent pas partager la croyance populaire, bien qu'ils la laissent debout. Pendant tout le moyen âge, Sènèque fut considéré comme un des Pères de l'Église. A la Renaissance, des critiques et des érudits, comme Vivès, Juste Lipse, Érasme, Baronius, Tillemont, firent justice de cette grossière supercherie. Au commencement de ce siècle, M. de Maistre, le plus faux et le plus insolent des esprits violents, voulut ressusciter la vieille légende ; mais on sait assez le succès des théories

de M. de Maistre. Depuis on s'est borné à soutenir que, si les fameuses lettres sont apocryphes, il y a néanmoins dans Sénèque une foule d'idées, de sentiments, d'expressions où l'on doit reconnaître l'influence du christianisme. C'est la thèse soutenue par M. de Champagny et surtout par M. Fleury, qui a écrit deux volumes sur la matière. Même dans ces limites, la thèse est inadmissible. J'ai esquissé les dogmes principaux de la philosophie de Sénèque; j'ai montré combien elle se préoccupait d'armer l'homme pour la lutte, d'aviver en lui le sentiment de l'orgueil, de le rendre invulnérable ou de le pousser libre dans la mort volontaire; rien de plus opposé à la morale chrétienne qui prêche l'humilité. Même désaccord sur un autre point essentiel, la vertu. « *Non est res beneficiaria,* » dit Sénèque, c'est-à-dire, ce n'est pas une grâce d'en haut qui nous la donnera, mais bien l'effort de notre propre volonté. Quant aux préceptes de charité, de douceur, répandus dans les œuvres de Sénèque, il serait fort étrange de vouloir en dépouiller la philosophie antique qui depuis Socrate avait fait ses preuves sur ce point. J'ajoute même que saint Paul se résigne plus aisément à l'esclavage que Sénèque : celui-ci proclame l'égalité de tous les hommes et invite les maîtres à la douceur. L'Apôtre recommande l'obéissance aux maîtres selon la chair, et accepte le fait de l'inégalité. Mais c'est trop insister sur une question que n'ont pu obscurcir la passion et la mauvaise foi.

§ VII.

STYLE DE SÈNEQUE.

Quintilien a consacré à Sénèque une grande page assez

diffuse, où les réticences abondent, où la sévérité semble mal à son aise. Il paraît en effet que Quintilien passait pour un détracteur de Sénèque : de là, un certain embarras pour le juger magistralement. Cependant la part de l'éloge est bien maigre, auprès de celle qui est faite au blâme. En résumé, Sénèque doit se résigner à ne plaire qu'aux jeunes gens ; les esprits sérieux et cultivés ne peuvent lui accorder leur approbation. Quintilien essaye de restaurer les traditions littéraires classiques de la fin de la république, c'est un cicéronien passionné, Sénèque devait lui déplaire. Avec Sénèque, en effet, se manifeste un esprit nouveau, qui crée une forme nouvelle. Jusqu'alors tous les écrivains romains avaient scrupuleusement observé la division des genres, les lois qui régissent chaque genre : ils avaient été orateurs, rhéteurs, historiens, philosophes, et s'étaient renfermés exactement dans le sujet choisi par eux ; de plus, ils s'étaient appliqués à donner à leurs écrits le style propre au genre qu'ils traitaient ; ils s'étaient astreints aux lois d'une composition savante et méthodique. Ils développaient lentement, à loisir, leurs idées, sans impatience, et sans s'écarter un seul instant du but proposé. Rien de tel chez Sénèque. Quelque sujet qu'il traite, il est à la fois philosophe, orateur, homme du monde. De là, la faiblesse de composition qu'on remarque dans la plupart de ses ouvrages. La forme didactique, l'appareil scientifique, il n'en veut pas, il n'en peut pas supporter la rigueur monotone. Peu de définitions, et souvent peu exactes, peu d'ordre ; de subites digressions sous forme oratoire, c'est l'avocat qui prend la place du philosophe ; des anecdotes finement racontées, c'est l'homme du monde qui intervient ; des analyses extrêmement délicates et subtiles au lieu d'une

étude plus large et plus générale; une incroyable profusion d'idées nouvelles, piquantes, ingénieuses, qui charment, éblouissent, mais fatiguent l'esprit sans l'attacher solidement : telle est en général sa composition. Quant au style, c'est assurément un des plus brillants qui existent en aucune langue. Il est injuste de dire avec Quintilien : « qu'il abonde en vices agréables. » Ce serait ériger la platitude en génie. Nul auteur n'a eu plus d'idées, et ne leur a donné une forme plus vive. A chaque page à chaque phrase, se détache quelque une de ces expressions créées, qui jaillissent spontanément d'un sentiment profond, d'une idée vraie : il a des alliances de mots d'un bonheur merveilleux, et des antithèses d'une énergie et d'un éclat qui dépassent tout. Il tourne et retourne son idée, lui cherchant le vêtement le meilleur et le plus beau. Là est l'écueil de son style : il ne choisit pas toujours entre les diverses formes qui se présentent; il le jette l'une après l'autre dans le tissu de l'œuvre. De là, un certain embarras : la phrase a l'allure vive, rapide; on craint de ne pouvoir suivre cette pensée qui vole si légère, mais elle revient deux fois, trois fois, plus souvent encore, toujours la même sous un autre costume. Il y a illusion; on sent la stérilité où l'on croyait trouver l'abondance, plusieurs vêtements, un seul corps. Il y a tel paragraphe de Sénèque qui paraît à première lecture rapide et piquant; il tiendrait en deux lignes, si l'on supprimait le superflu. Mais que d'idées profondes! quelles fouilles poursuivies dans les moindres replis de l'âme! Quelle élévation! Avec un penchant réel à la déclamation, il n'y a rien en lui de vulgaire; les longues périodes sonores et vides, si faciles à arrondir, il les répudie avec dégoût. On sent l'homme du monde qui ne pérorer jamais, mais

ouvre à peine la bouche, et lance un trait rapide, spirituel. Quoi qu'en dise Quintilien, on ne voit pas qu'il ait fait école : c'est qu'il n'est pas facile d'imiter tant de qualités d'un ordre supérieur. L'éloquence cicéronienne qui s'étale avec complaisance, sûre d'elle-même, sans être gênée par aucune entrave, elle n'était plus possible : les improvisations rapides, la forme antithétique qui donne plus de relief à la pensée, l'éclat de l'expression, l'originalité du tour, voilà ce que Sénèque introduit dans la langue. Nous avons vu que bien des idées nouvelles lui doivent naissance : c'est un des plus grands noms de la littérature romaine. Je ne sais même s'il y eut jamais un esprit plus ouvert et plus richement doué.

Je ne sais si j'ai réussi à mettre en lumière dans Sénèque l'homme et l'écrivain, ce mélange continuel d'élévation et de défaillance, de pensées sublimes et d'actions médiocres, cette aspiration incessante vers des régions plus pures, et cette rechute dans les misères de la cour impériale, je ne sais quoi de nouveau, de plus profond dans les sentiments et dans le style, avec une certaine indécision, comme si les forces ne répondaient pas à l'effort. La situation équivoque et trop prolongée de Sénèque, à la cour de Néron, explique ces inégalités dans sa vie et dans ses écrits. J'en dirai autant à propos de son jeune parent, le poète Lucain. —

EXTRAITS DE SÈNEQUE.

I

De l'inutilité des voyages.

Votre long voyage, la vue de tant de lieux divers, n'a pu dissiper la tristesse, ni ranimer la langueur de votre âme, et vous en êtes surpris comme d'une chose étrange, comme d'un de ces malheurs qui n'arrivent qu'à vous. Ce n'est pas de climat, c'est d'âme qu'il faut changer. En vain auriez-vous traversé la vaste mer, en vain les villes et les rivages comme dit Virgile, auraient fui loin de vos yeux. Partout où vous aborderiez, vos vices vous suivraient. Un homme faisait les mêmes plaintes que vous. Socrate lui dit : Est-il surprenant que les voyages ne vous guérissent pas ? c'est toujours vous que vous transportez. La même cause qui vous a mis en route, s'attache à tous vos pas. Qu'importe la nouveauté des objets, le spectacle des villes et des campagnes ? Tous ces voyages se réduisent à de vains déplacements : pourquoi la fuite ne vous guérit-elle pas ? c'est que vous fuyez avec vous. Délivrez votre âme de son fardeau, ou jamais aucun pays n'aura pour vous de charmes. Votre situation est celle que décrit Virgile, quand la prêtresse inspirée, hors d'elle-même, se débat et s'efforce de chasser de son cœur le Dieu puissant qui l'obsède ; vous courez çà et là pour rejeter le poids qui vous gêne ; mais l'agitation même le rend plus incommode. Ainsi, dans un navire les fardeaux immobiles sont moins pesants ; ballottés inégalement, ils submergent plus vite la partie du vaisseau qui les supporte. Tous vos efforts se tournent contre vous-même : le mouvement est nuisible à votre état ; ce sont des secousses données à un malade. Mais, après la guérison, tout changement de lieu deviendra pour vous agréable. Les extrémités du globe, les contrées les plus sauvages vous offriront

l'asile de l'hospitalité. Le bonheur ne tient pas au lieu, mais à la personne : voilà pourquoi je condamne tout attachement exclusif à un endroit particulier. Il faut penser et dire : Je ne suis pas né pour tel coin de la terre ; ma patrie, c'est le monde entier. N'en doutez pas, et vous ne serez plus surpris de l'inutilité de vos voyages. C'est l'ennui qui vous promène sans cesse de régions en régions : regardez-les toutes comme votre patrie, tout endroit saura vous plaire. Mon ami, vous ne voyagez pas, vous errez, vous êtes emporté d'un lieu dans un autre.

Et pourquoi ? le bonheur que vous cherchez se trouve partout. Quoi de plus orageux que la place publique ? Cependant, s'il le faut, on y peut vivre en paix ; mais s'il dépend de moi, s'en fuirai la vue même et le voisinage. Il y a des lieux malsains pour les corps même les plus robustes et des professions nuisibles aux âmes honnêtes, mais encore chancelantes. Aussi n'approuvé-je pas ces philosophes qui, passionnés pour une vie tumultueuse, passent leur jour à lutter contre les obstacles. Le sage endure les traverses, mais ne va pas les chercher ; il aime mieux vivre dans un état de paix que de guerre : et que lui servirait d'être débarrassé de ses vices, s'il a ceux des autres à combattre ? Trente tyrans, dites-vous, ont environné Socrate, et n'ont pu vaincre sa grande âme. Qu'importe le nombre des maîtres ! il n'y a pas pour cela plus d'une servitude : et quand on la brave, quelle que soit la foule des tyrans, on est libre.

II

Des craintes de l'avenir et de la mort.

Je ne veux pas vous renvoyer à l'histoire, ni recueillir dans les temps passés la foule de ceux qui ont méprisé la mort. Jetez les yeux sur notre siècle même, ce siècle dont la langueur et la mollesse excitent nos plaintes : tous les rangs, toutes les fortunes, tous les âges vous offriront des hommes qui, par une mort volontaire, ont tranché la trame de leurs maux. Croyez-moi, Lucilius, la mort, bien loin d'être tant à craindre, procure le plus grand des bienfaits. Que les menaces d'un ennemi ne troublent donc pas votre sécurité. Votre conscience

doit vous rassurer ; mais comme les jugements sont déterminés quelquefois par des considérations étrangères, en espérant un arrêt équitable, préparez-vous aux plus grandes injustices. N'oubliez pas surtout d'ôter aux choses leur appareil, de les voir comme elles sont ; et vous trouverez qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précède. Nous sommes de grands enfants, presque en tout semblables aux petits ; ils ont peur de leurs parents, de leurs connaissances, de leurs camarades, lorsqu'ils les voient masqués. Sachons ôter le masque aux choses comme aux personnes, contemplons-les sous leurs traits naturels.

Pourquoi me montrer ces glaives, ces feux, cette troupe de bourreaux qui frémissent autour de toi ? écarte ce cortège dont tu l'envirannes pour effrayer les faibles ! tu n'es que la mort : ma servante, mon esclave te bravaient il y a quelques jours. Que veulent dire ces fouets, ces chevaux étalés avec tant d'appareil, cette foule d'instruments pour disséquer chaque fibre, chaque partie du corps humain ? Laisse là ces vains épouvantails. Fais taire les gémissements, les cris, les accents plaintifs qu'arrache la torture, ce n'est que la douleur ; et j'ai vu les goutteux la mépriser, le libertin épuisé la soutenir malgré sa mollesse, de jeunes femmes lui résister dans l'enfantement. Si je puis la supporter, elle n'est rien, sinon, elle dure peu.

Méditez ces maximes : vous les avez souvent entendues, et souvent répétées : mais écoutez-vous, parliez-vous de bonne foi ? C'est aux effets à le prouver. Rien de plus honteux que le reproche qu'on nous fait d'adopter le langage et non les mœurs de la philosophie. Mais vous, Lucilius, apprenez-vous d'aujourd'hui que vous êtes menacé de la mort, de l'exil, de la douleur ? C'est pour cela que vous êtes né. Tout ce qui peut arriver, croyez qu'il arrivera. Ces principes sont les vôtres, je le sais : et pourtant je vous avertis de ne pas abandonner votre âme aux inquiétudes, elles en émousseraient la vigueur ; elles lui ôteraient le ressort nécessaire pour se relever. Oubliez votre cause pour celle du genre humain. Dites : nous avons un corps fragile et mortel ; pour lui la violence et l'injustice ne sont pas les seules causes des souffrances ; pour lui les voluptés mêmes se changent en douleurs ; la bonne chère est suivie

d'indigestions; l'ivresse, de la torpeur et du tremblement des nerfs; la débauche, de douleurs aiguës dans les jambes, dans les bras, dans les jointures. Je deviendrai pauvre? Eh bien, je ressemblerai au plus grand nombre. On m'exilera? Je me croirai né au lieu de mon exil. On m'enchaînera? A votre avis, suis-je donc libre à présent? La nature ne m'a-t-elle pas courbé sous le joug de ce corps pesant? Je mourrai? c'est-à-dire je cesserai d'être sujet aux maladies, sujet aux emprisonnements, sujet à la mort. Je ne suis pas assez simple pour vous étourdir de cet éternel refrain d'Épicure, que la crainte des enfers est une crainte chimérique; qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne sur sa roue, point de Sisyphe, dont les bras poussent un rocher énorme, point d'entrailles capables d'être chaque jour et rongées et reproduites.

Quel enfant a peur aujourd'hui de Cerbère, du séjour ténébreux et de ces larves, assemblage bizarre d'ossements décharnés? Le trépas anéantit l'âme ou la délivre : si elle abandonne le corps, nous sommes quittes d'un fardeau, et rendus à la meilleure partie de nous-mêmes : si elle est anéantie, c'en est fait, les biens et les maux n'existent plus pour nous. Permettez-moi de citer ici un de vos vers, en vous rappelant que, de votre aveu même, il peut vous être appliqué comme à d'autres. Quelle honte de parler, à plus forte raison, d'écrire autrement qu'on ne pense! Vous développez cette maxime si vraie, que l'homme ne tombe pas tout à coup dans la mort, mais qu'il s'avance sur elle pas à pas. Chaque jour, disiez-vous, nous mourons; chaque jour nous enlève une partie de notre vie, et notre croissance même n'est qu'un décroissement de la vie. D'abord on perd l'enfance, puis l'adolescence, ensuite la jeunesse. Tout le temps écoulé jusqu'à ce jour est perdu pour nous : le jour présent même, nous le partageons avec la mort. Ce n'est pas l'écoulement de la dernière goutte, mais des précédentes, qui vide une clepsydre : ainsi le jour où l'on cesse de vivre ne fait pas la mort, mais la consomme; on arrivera au terme, mais on était en route déjà depuis longtemps. Après ces détails, écrits de votre style ordinaire toujours grand et sublime, mais encore plus exalté quand il peint des idées vraies, vous ajoutiez :

« Il y a donc plus d'une mort, celle qui nous enlève n'est que la dernière. »

Lisez vos écrits plutôt que ma lettre : apprenez d'eux que cette mort si redoutée est la dernière et non pas la seule.

(Epit. 24.)

III

Sur les craintes de la mort.

Vous vous rappelez, sans doute, les transports de votre joie, quand on vous dépouilla de la toge prétexte, quand, revêtu de l'habit viril, vous fûtes conduit en pompe à la place publique. Que sera-ce donc, lorsqu'enfin délivré des vices de la jeunesse, vous serez inscrit par la philosophie au rang des hommes ? Nous ne sommes plus jeunes, mais nos âmes le sont ; et, pour comble de malheur, avec l'air imposant du vieil âge, nous avons les travers de la jeunesse, nous avons même les petites tesses de l'enfance : la jeunesse a des craintes frivoles, l'enfance des craintes chimériques, et nous avons toutes les deux.

Encore quelques pas, et vous comprendrez qu'il y a des objets d'autant moins terribles, qu'ils inspirent plus de terreur. Un mal n'est pas grand, quand il est le dernier des maux. La mort s'avance : elle serait à craindre, si elle allait se fixer à vos côtés ; mais il faut, ou qu'elle ne vienne pas jusqu'à vous, ou qu'elle passe outre. Il est difficile, dites-vous, d'amener l'âme jusqu'au mépris de la mort. Eh ! ne voyez-vous pas quels sujets futiles la font tous les jours mépriser ? C'est un amant qui se pend à la porte de sa maîtresse ; un esclave qui se précipite du haut d'un toit, pour n'être plus l'objet de l'emportement de son maître ; un fugitif qui se perce le sein, de peur d'être ramené dans les fers. Doutez-vous que le courage puisse opérer ce qu'a fait l'excès de la crainte ?

Plus de sécurité dans la vie quand on pense trop à la prolonger ; quand on met au rang des biens un grand nombre de consulats. Pour vous résoudre à mourir de bon gré, représentez-vous cette foule de malheureux qui s'attachent à la vie, et qui la tiennent, pour ainsi dire, embrassée, comme on s'accroche

dans un naufrage aux racines et aux rochers ; flottants entre la crainte de la mort et les tourments de la vie, ils ne veulent pas vivre, et ne savent pas mourir. Rendez-vous donc la vie agréable, en cessant de vous en inquiéter. La possession ne peut plaire, si l'on n'est résigné à la perte : et la perte la moins terrible est celle qui ne peut être suivie de regrets.

Animez donc, endurcissez votre courage contre des coups dont les grands de la terre ne sont pas exempts : un enfant et un eunuque disposent de la vie de Pompée ; le Parthe, insolent et cruel, de celle de Crassus, Caius César livre la tête de Lépidus au glaive du tribun Décimus ; la sienne tombe sous le fer de Chéréa. La fortune a beau élever un homme, elle lui laisse toujours à craindre autant de maux qu'elle le met à portée d'en faire. Défiiez-vous du calme. Un instant voit bouleverser la mer : un jour voit échouer les barques dans la même plage où on les voyait se jouer.

Songez qu'un voleur, qu'un ennemi, peut trancher vos jours : et, sans parler des hommes puissants, il n'y a pas jusqu'au moindre esclave qui n'ait sur vous droit de vie et de mort : oui, Lucilius, quiconque méprise sa vie est maître de la vôtre. Repassez dans votre mémoire les exemples des malheureux égorgés dans leurs maisons à force ouverte ou par surprise ; et vous verrez autant de victimes immolées à la colère des esclaves qu'à celle des rois. Que vous importe donc la puissance de notre ennemi ? Le pouvoir qui le rend si redoutable, il n'y a personne qui ne l'ait : mais, si vous tombez entre les mains des ennemis, le vainqueur vous fera conduire..... où?..... vous y allez déjà. Pourquoi vous être abusé si longtemps, pourquoi ne voir que d'aujourd'hui le glaive suspendu sur votre tête ? Je le répète, vous allez à la mort ; et vous y allez du jour même de votre naissance. Telles sont à peu près les idées dont il faut se nourrir, pour atteindre paisiblement cette dernière heure dont la crainte empoisonne toutes les autres.

(Epit. 4.)

IV

De la véritable Amitié.

Je sens, Lucilius, que je me réforme, ou plutôt que je me transforme ; non que j'ose me flatter de n'avoir plus de changements à faire : combien il me reste encore à redresser, à détruire, à élever ! Du moins c'est une marque d'amendement de reconnaître en soi des défauts. Que de malades on félicite de sentir leur mal ! Je voudrais partager avec vous le bonheur de ce changement subit : j'en aurais plus de confiance en l'amitié qui nous unit ; cette amitié véritable que l'espérance, ni la crainte, ni l'intérêt ne peuvent déraciner ; cette amitié avec laquelle on meurt, et pour laquelle on consent à mourir. Combien d'hommes ont manqué d'amitié plutôt que d'amis ! Mais quand deux cœurs sont entraînés à s'unir par l'amour du bien, l'amitié ne saurait leur manquer et pourquoi ? C'est qu'ils savent qu'entre eux tout est commun, à commencer par l'adversité.

Vous ne pouvez concevoir combien chaque jour ajoute à mes progrès. Envoyez-moi donc, dites-vous, le remède qui vous a si bien réussi.

Mon ami, je brûle de le verser tout entier dans votre âme : je n'aime à apprendre que pour enseigner, et la plus belle découverte cesserait de me plaire, si elle n'était que pour moi. Non, je ne voudrais pas de la sagesse même, à condition de la tenir enfermée en moi-même. La possession n'est agréable qu'autant qu'on la partage. Je vous enverrai donc les livres mêmes ; et, pour vous éviter l'embarras des recherches, quelques indications vous conduiront tout d'un coup aux passages que j'approuve et que j'admire : mais les conversations, le commerce de votre ami, vous en apprendront plus que les livres. Transportez-vous sur le lieu même de l'action. Vous le savez, on s'en rapporte plus aux yeux qu'aux oreilles ; la route des préceptes est plus longue, celle des exemples est plus courte et plus sûre. Cléanthe n'eût pas imité si parfaitement Zénon, s'il n'eût fait que l'entendre. Il fut témoin de ses actions, il pénétra

dans sa retraite, il compara la conduite du maître avec la doctrine. Platon, Aristote et cette foule de sages qui devaient suivre tant de routes diverses, profitèrent plus des mœurs que des discours de Socrate. Les vertus de Métrodore, d'Hermachus, de Polienus, furent moins dues à l'école d'Épicure qu'à son commerce familial. Mais ce n'est pas seulement pour vos progrès, mais pour mon intérêt, que je vous presse de venir : nous serons utiles l'un à l'autre.

(Épit. 6.)

V

Qu'il faut s'éloigner de la foule.

Vous me demandez ce que vous devez le plus éviter. Le monde. Vous ne pouvez encore vous y exposer ; moi, du moins, j'avoue ma faiblesse, je n'en rapporte jamais les mœurs que j'y ai portées. J'avais établi un ordre, il est changé ; chassé un vice, il est de retour. Il y a des convalescents tellement affaiblis par le mal, qu'ils ne peuvent prendre l'air sans accident. Nous sommes de même, nous, dont les âmes se remettent à peine d'une longue maladie.

Le grand nombre est nuisible à notre état : sans le savoir, on en rapporte le goût, l'empreinte, le vernis de quelques vices ; et plus la foule est nombreuse, plus le péril est grand.

Mais rien de si préjudiciable aux bonnes mœurs que les fréquentations des spectacles. Alors le vice, à l'aide du plaisir, se glisse plus aisément. Me comprenez vous bien ? Croyez-vous que je n'en revienne que plus avare, plus ambitieux, plus débauché ? Mon ami, je me treuve plus inhumain, pour avoir été parmi les hommes. Le hasard m'a conduit au spectacle de midi : je m'attendais à des jeux, à des plaisanteries, à des amusements capables de délasser de la vue du sang humain. Tout le contraire. Les combats précédents étaient humains auprès de ceux-là : les jeux ne sont que bagatelles, on veut l'homicide pur. Plus d'armes défensives, nulle partie du corps à l'abri du danger, nuls coups portés à faux. Aussi préfère-t-on ce spectacle aux combats ordinaires ou de faveur. Quel plaisir en effet !

Point de casque, point de bouclier. A quoi bon ces armures, cet art de l'escrime ? A rien, qu'à retarder la mort. Le matin, les hommes sont exposés aux lions et aux ours ; à midi, aux spectateurs. Ils viennent de terrasser un monstre, ils vont l'être par un homme ; vainqueurs dans un combat, ils vont périr dans un autre : le sort de tous les combattants est la mort ; l'instrument est le fer et le feu. Voilà comment on remplit les intermèdes de l'arène.

Un homme a-t-il volé ? qu'on le pend. A-t-il tué son semblable ? qu'on le tue. Mais toi, malheureux spectateur, qu'as-tu fait pour subir un tel spectacle ? « Tue, brûle, frappe, pour-
« quoi fondre si lâchement sur le fer ? Pourquoi tuer avec tant
« de circonspection ? Pourquoi mourir de si mauvaise grâce ? »
On les pousse au combat à coups de fouet : on les fait courir le sein nu au-devant des blessures. Le spectacle est fini ? dans l'intervalle on égorge des hommes, pour ne pas rester oisif. Peuple féroce, ne sais-tu pas que les mauvais exemples retombent sur celui qui les donne ? Rends grâces aux dieux : tu enseignes la cruauté à un prince qui ne peut heureusement l'apprendre.

(Epit. 7.)

VI

Sur les avantages de la vieillesse. — De la mort. —
Du suicide.

Je ne puis faire un pas sans trouver des preuves de ma vieillesse. J'étais à ma campagne, je me plaignais des frais qu'elle me coûte en réparation. Mon fermier me répondit que ce n'était pas faute de soins ; qu'il faisait l'impossible, mais que l'édifice était vieux. Il s'est élevé entre mes mains : que sera-ce de moi, si des pierres de mon âge sont déjà usées ? Piqué au vif, je saisis la première occasion de querelles. Voilà des platanes bien mal tenus ! point de feuilles ! Pourquoi ces branches noueuses et tortues ? ces troncs ridés et difformes ? en coûterait-il beaucoup de les déchausser, de les arroser ? Mon homme jure qu'il ne néglige rien ; qu'il ne prend point de repos : mais

que les arbres ne sont plus jeunes. Entre nous, c'est moi qui les ai plantés, moi qui ai vu leur premier feuillage. Je me tourne vers la porte : quel est donc ce vieillard qu'on a posté ici, et qu'on ne tardera pas d'y exposer ? Où a-t-on trouvé ce squelette ? Le beau plaisir de m'apporter ici les morts du voisinage. Les morts, Monsieur ! me répondit-on : vous ne reconnaissez pas votre Félicion, à qui vous donniez tant de petits jouets, le fils de votre fermier Philositus, votre favori ? En vérité, il perd l'esprit ! Le pauvre enfant ! mon favori ! après tout il n'y a rien d'impossible ; car les dents lui tombent. J'ai cette obligation à ma campagne, partout elle m'a retracé ma vieillesse.

Eh bien ! chérissons la vieillesse ; jetons-nous dans ses bras : elle a des douceurs pour qui sait en user. Les fruits sont plus recherchés, quand ils se passent : et l'enfance plus belle quand elle se termine : les buveurs trouvent plus de charmes aux derniers coups de vin, à ceux qui les achèvent, qui consomment leur ivresse : ce que le plaisir a de plus piquant, il le garde pour la fin. Oui, la vieillesse a des charmes, lorsqu'elle ne va pas jusqu'à la caducité. Je crois même qu'au bord de la tombe, il y a des plaisirs à goûter ou du moins (ce qui tient lieu de plaisir), on n'en a plus besoin. Quel bonheur d'avoir lassé les passions, de les voir au loin derrière soi ! Mais la mort est devant les yeux. — Et n'est-elle pas faite pour la jeunesse, comme pour la vieillesse ? La mort suit-elle, comme les censeurs, l'ordre des âges ? Ajoutez qu'on n'est jamais assez vieux pour n'avoir pas droit de se promettre un jour : or un jour, c'est un degré de la vie.

(Épît. 12.)

VII

Un suicide stoïcien.

Tullius Marcellinus, que vous avez très-bien connu, et qui eut une jeunesse tranquille et une vieillesse prématurée, se sentant attaqué d'une maladie qui, sans être incurable, menaçait d'être longue, incommode, assujettissante, a mis sa mort en

délibération. Il a assemblé un grand nombre de ses amis. Les uns, par timidité, lui conseillaient ce qu'ils se seraient conseillé eux-mêmes ; les autres, par flatterie, soutenaient le parti qu'ils soupçonnaient lui devoir être le plus agréable. Notre ami le stoicien, homme d'un mérite rare, ou plutôt pour le louer comme il mérite, héros intrépide et magnanime, l'exhorta, selon moi, de la façon la plus convenable. — « Mon cher
 « Marcellinus, lui dit-il, ne vous tourmentez point comme si vous
 « délibériez d'une affaire bien importante. Ce n'est pas une
 « chose si essentielle que de vivre. Tous vos esclaves vivent,
 « ainsi que tous les animaux. Mais le point vraiment important,
 « c'est de mourir avec honneur, avec prudence, avec courage.
 « Songez combien il y a de temps que vous faites les mêmes
 « choses. Boire, manger, s'amuser : voilà le cercle qu'on par-
 « court tous les jours. Ce n'est pas seulement la prudence, le
 « courage et le malheur qui doivent décider à mourir, le dé-
 « goût seul peut faire prendre ce parti. » — Marcellinus n'avait pas besoin d'être conseillé, mais secondé. Ses esclaves refusaient de lui obéir. Notre stoïcien commença par les guérir de leurs craintes, en leur faisant comprendre qu'ils seraient bien plus exposés, s'il demeurait incertain que la mort de leur maître eût été volontaire ; il ajouta qu'il était d'aussi mauvais exemple d'empêcher leur maître de se tuer que de l'assassiner eux-mêmes. Ensuite il conseilla à Marcellinus de n'être point inhumain à leur égard ; il lui dit que, de même qu'à la fin d'un repas, on partage les restes aux esclaves qui ont servi à table, il devait aussi, en terminant sa carrière, faire quelques présents à ceux qui l'avaient servi pendant tout le temps qu'il avait vécu.

Marcellinus était facile et généreux dans le temps même que c'était à ses dépens, il distribua donc quelques sommes modiques à ses esclaves en larmes, qu'il prit la peine de consoler. Il n'eut point recours au fer, il ne répandit point de sang. Il passa trois jours sans manger et fit apporter dans sa chambre à coucher une espèce de tente, sous laquelle on plaça une cuve, où il resta longtemps couché ; l'eau chaude qu'on y versait continuellement lui causa insensiblement une faiblesse, accompagnée, à ce qu'il disait, d'une espèce de volupté, que procure

communément une douce défaillance, et qui n'est pas incon nue de ceux auxquels il arrive quelquefois de perdre connais sance.

Aussi sa mort n'a rien eu de pénible ni de fâcheux. Quoi qu'il se soit tué lui-même, il est mort de la manière la plus douce; il s'est pour ainsi dire furtivement esquivé de la vie.

(Épit. 77.)

§ VIII.

LUCAIN.

M. Annæus Lucanus, fils d'Annæus Méla, le seul des fils de Sénèque le Rhéteur, qui se tint en dehors de la vie publique et ne songea qu'à faire fortune, naquit en Espagne, à Corduba, l'an 792 de Rome (39 ap. J.-C.). Bien qu'il fût élevé à Rome dès la plus tendre enfance, il y eut toujours en lui ce fonds de jactance et d'exubérance sonore propre aux gens de son pays. Ces défauts originels, qui sont aussi bien du cœur que de l'esprit, auraient pu disparaître ou s'atténuer, si le jeune homme eût rencontré un milieu sobre et sévère, s'il n'eût eu sous les yeux que des exemples droits et purs. Mais il fut pour ainsi dire élevé avec Néron, qui n'avait que deux ans de plus que lui; il vécut à la cour, choyé, caressé, gâté dès son enfance par l'adulation qui, du futur César, rejaillissait jusque sur le compagnon de ses études. Il eut, outre son oncle Sénèque, les mêmes maîtres que tous les jeunes gens distingués d'alors, le sot et vantard grammairien Réminius Palémon, Virginius Flavius, l'éloquent et honnête rhéteur, et enfin l'austère Cornutus. Que de contrastes, que d'influences contraires dans cette éducation! Lucain à la fois l'ami de Néron et de Perse, le disciple de Sénèque et de Cornutus! Ce n'est pas tout, lui qui

voyait les mœurs de la cour impériale, Agrippine, Pallas, Acté, toutes les turpitudes déclarées ou se cachant à peine, il était admis dans la pure et chaste société des Thraséas, des Musonius Rufus, des Helvidius Priscus; il assistait à ces entretiens nobles, à ces retours mélancoliques vers les beaux temps de Rome libre; puis, l'âme échauffée par de grands souvenirs et de généreuses leçons, il retournait respirer l'atmosphère empoisonnée de la cour. A peine âgé de dix-huit ans, le voilà qui écrit des tragédies, des fragments d'épopée, des *cantica* pour les pantomimes; ce qui ne l'empêche pas de plaider en latin et en grec avec le plus grand succès. Favori de César, dont il célèbre les vertus dans un concours poétique, à peine a-t-il déposé la prétexte qu'il est nommé questeur du prince, puis augure. Il semble appelé aux plus brillantes destinées, lorsqu'un caprice de Néron renverse l'édifice de cette fortune. Néron, jaloux des succès littéraires de Lucain, quitte la salle où le poète lit ses vers, et fait manquer le succès. Lucain, blessé dans son amour-propre, ose disputer le prix de poésie à l'empereur; des juges osent se prononcer en sa faveur. Néron lui interdit la scène et les tribunaux, et le condamne à l'obscurité. On sait le reste, Lucain, exaspéré, se répandit en invectives et en insultes grossières contre César; puis il entra dans la conspiration de Pison. Il s'y comporta avec une jactance et une témérité sans égales, ne cessant de déclamer contre les tyrans et de glorifier le tyrannicide, jusqu'au jour où, la conspiration étant découverte, il tomba aux pieds de Néron, s'abassa aux plus viles prières, et, pour obtenir la vie sauve, alla jusqu'à dénoncer sa propre mère, espérant toucher par là un prince parricide. Il n'obtint rien que le choix du genre de mort,

et il mourut en déclamant ses propres vers. Il n'avait que vingt-six ans.

Tel est le personnage. Voyons l'œuvre. Elle est inachevée. Le dixième livre, qui est le dernier, est incomplet ; et il est bien difficile de suppléer ce qui manque. Jusqu'où Lucain avait-il poussé le récit des événements qui font le sujet de son poëme, on ne sait ; et à vrai dire, c'est là le principal défaut de l'œuvre. Elle manque d'unité : le but ne se dessine point dès les premiers vers. Mais je reviendrai sur ce point.

Je voudrais laisser de côté toutes les critiques purement littéraires qui ont été faites de la *Pharsale* : c'est d'un intérêt bien médiocre pour nous que d'examiner jusqu'à quel point cet ouvrage est conforme aux lois de l'épopée, si c'est une épopée, s'il est permis de choisir un sujet purement historique, de supprimer le merveilleux, etc., etc. Voyons, non ce que Lucain eût dû faire pour se conformer aux règles de la poétique, mais ce qu'il a voulu faire.

Il s'est proposé d'écrire en vers le récit des événements qui donnèrent à César la première place dans Rome : son poëme a pour titre la *Pharsale*, mais il embrasse l'histoire de tous les faits importants qui précédèrent et suivirent cette bataille mémorable. Après avoir présenté les deux adversaires, il montre César franchissant le Rubicon et donnant le premier le signal de la guerre civile. Dans le tumulte qui suit cette première violation des lois, Brutus et Caton restent seuls inébranlables, et se rangent sans hésiter du côté des lois. La guerre éclate ; le poëte en suit les diverses péripéties en Italie, à Brindes, à Dyrrachium, à Marseille, en Espagne, en Afrique, et enfin en Epire, où se livre le combat suprême. Pompée vaincu

va demander un asile au roi d'Égypte qui l'égorge lâchement. César arrive à Alexandrie : une révolte éclate contre lui..... Ici s'arrête le poëme. Ainsi que je le disais, on ne voit point où l'auteur se fût arrêté : il semblait que la mort de Pompée fût la fin naturelle de l'ouvrage. Mais peut-être Lucain l'aurait-il mené jusqu'à la mort de Caton à Utique, c'est-à-dire jusqu'à la défaite du parti républicain.

Cette sèche et incomplète analyse suffit cependant à indiquer le caractère général de la *Pharsale*. Quoi qu'on en ait dit, ce n'est pas une tentative inouïe et téméraire que d'avoir choisi pour sujet d'un poëme des événements et des personnages presque contemporains. Sans parler de Nævius et d'Ennius qui dans les *Puniques* et les *Annales* avaient donné l'exemple, nous voyons que parmi les contemporains de Cicéron et de Virgile plusieurs poètes avaient fait choix de tel ou tel événement considérable de l'histoire de Rome pour le célébrer en vers. Cette question préjudicielle écartée, voyons quelle est l'exécution de l'œuvre.

C'est surtout dans les trois ou quatre dernières années de sa vie que Lucain se renferma dans la composition de la *Pharsale*. On le comprend sans peine : les tribunaux, le théâtre, les concours littéraires et jusqu'à un certain point les lectures publiques devant un nombreux auditoire lui étaient interdits. Il revint alors à son grand ouvrage, et il y jeta à flots ardents les sentiments nouveaux ou ravivés qui bouillonnaient dans son âme. Dans le premier livre il avait inséré un éloge de Néron qu'il ne pouvait effacer, car tout le monde le connaissait, mais le reste de l'œuvre eut un accent si différent qu'on ne s'explique pas une telle disparate, si l'on ne songe à cette rupture éclatante qui survint entre César et le poëte. Elle eut évi-

demment pour résultat de rejeter violemment Lucain du côté de ses amis les Stoïciens, et de ranimer en lui cet enthousiasme patriotique que la corruption de la cour eût bientôt étouffé. Si nous nous plaçons à ce point de vue, l'œuvre s'éclaire d'une lumière nouvelle, nous en comprenons l'inspiration violente, et nous secouons enfin cette équivoque pénible d'un poëte de cour célébrant Brutus et Caton.

Lucain, on se le rappelle, obtint de grands succès dans les écoles des rhéteurs et des déclamateurs et au barreau. Il connut et admira le cénacle où se réunissaient les derniers citoyens de Rome, Thraséas, Helvidius Priscus, Arulénus Rusticus. Enfin, il fut par son oncle et surtout par Cornutus et ses amis élevé et maintenu dans l'admiration de la doctrine stoïcienne. De cette triple inspiration découle son œuvre.

Quintilien a dit avec beaucoup de raison que Lucain devait être rangé plutôt parmi les orateurs que parmi les poëtes ; non que les facultés poétiques lui manquent, mais elles sont évidemment inférieures chez lui aux qualités oratoires. Il a peu d'invention, mais il se représente vivement les faits ; et il se préoccupe moins de les exposer dans une belle et calme narration, que de les plaider, pour ainsi dire. Il a toujours en effet un adversaire et un client : du premier il critique et condamne tout ; du second il admire et célèbre tout. De là un manque absolu d'impartialité : des efforts presque toujours malheureux pour élever Pompée sur un piédestal qui n'est pas fait pour lui ; et des réquisitoires souvent injustes contre César : mais en revanche, que d'admirables portraits, que de belles scènes ! Qu'on ne s'y trompe pas en effet, la couleur oratoire était plus que la couleur poétique, l'âme même de cette grande

époque : les détails fictifs ne pouvaient trouver place dans l'œuvre qui prétendait la faire revivre : il fallait en tout accepter, sans y ajouter rien, mais s'en pénétrer si profondément qu'on ressuscitât pour ainsi dire ces personnages avec leurs passions, leurs intérêts, leurs crimes et leurs vertus également démesurés. Sur ce point donc, je crois que le poète était heureusement servi par sa nature, ou, si on l'aime mieux, que son sujet était dans un rapport exact avec ses facultés.

L'esprit du poème est indiqué nettement dans les deux premiers vers : Lucain chante la guerre civile qui se déroula à Pharsale, et, ajoute-t-il, le *triomphe du crime* (*jusque datum sceleri*). C'est donc bien un poème républicain, qu'on me permette ce mot, que je vais expliquer. Virgile raconte les origines héroïques de Rome, et absorbe pour ainsi dire toute sa gloire dans le dernier descendant d'Énée, César Auguste. Son poème est à la fois national et monarchique. Malgré un bel éloge de Caton jeté en passant, on sent que le poète est du parti de César dont il célèbre l'héritier comme une divinité tutélaire. C'est à un point de vue absolument opposé que se place Lucain. Son héros, c'est Pompée, non qu'il absorbe en celui-ci Rome tout entière ; il dit formellement : « La république n'est pas du parti de Pompée, c'est Pompée qui est du parti de la république. » (*Non Magni partes, sed Magnum in partibus esse.*) Mais enfin Pompée fut le représentant de la légalité audacieusement violée par César, Pompée avait pour lui l'autorité du sénat, l'appui de tous les gens de bien. Ainsi il s'imposait nécessairement au poète, et, par contre, César était à ses yeux le perturbateur de la paix publique, le contempteur de la justice et du droit. C'est ainsi évidemment que les Thra-

séas et les Helvidius Priscus appréciaient ces événements : plus d'une fois Lucain les avait entendus gémir sur la grande catastrophe qui livra l'empire à César, prépara le principat d'Auguste et les règnes honteux et sanglants d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Claude et d'un Néron. Cette histoire douloureuse qu'ils refaisaient souvent, il la vit se dérouler devant lui toute brillante des sombres couleurs dont la revêtait l'austère douleur de ces grands citoyens ; et c'est sous leur inspiration qu'il retrouva l'énergie de la Rome républicaine dans un temps où la Rome monarchique blessait les regards et la conscience de tout honnête homme.

A ces deux éléments du poëme, l'élément oratoire et l'élément républicain, il faut joindre le stoïcisme. L'inspiration de cette noble doctrine est plus sensible encore dans l'œuvre que celle de l'éloquence et du patriotisme. Les événements tout récents ne comportaient guère ce qu'on appelle le merveilleux, c'est-à-dire l'intervention de divinités passionnées dans les affaires des hommes ; mais la doctrine stoïcienne rejetait absolument ces fables des poètes, comme indignes de la majesté souveraine. De plus, elle n'admettait pas que l'homme eût besoin d'une suggestion étrangère, fût-elle divine, pour se conduire dans la vie ; il ne doit qu'à lui-même sa vertu, seul il est responsable des moindres infractions à la loi morale. Ainsi pas de dieux mêlés à l'action de la *Pharsale*. Rien qu'un vers insolent et superbe à l'adresse de ces dieux qu'adore le vulgaire et à qui il se plaît à attribuer les grands événements qui frappent ses yeux :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Les choses humaines sont régies par des lois natu-

relles ; il n'est pas de phénomène qui n'ait son explication scientifique ou historique. Un poète vulgaire n'eût pas manqué de faire reparaître ici l'éternelle ennemie des Troyens et des Romains, l'implacable Junon ; le ressentiment de la déesse eût occasionné cette redoutable guerre civile qui pouvait être la ruine de Rome. Lucain explique par des causes naturelles cette lutte suprême : l'antagonisme de deux hommes qui veulent être tous deux à la tête de l'État ; mais surtout, ce qu'il appelle les semences publiques de la guerre : cette corruption générale, ce mépris des anciennes lois, des anciennes mœurs, de l'ancienne liberté, le goût du luxe, le désir de dominer, tous les vices enfin qui devaient être les plus cruels ennemis de la république et les auxiliaires de la monarchie. Les dieux disparaissant, les hommes sont plus grands ; ils occupent toute la scène et la remplissent. Mais celui qui attire et retient les regards, celui en qui l'âme de la Rome antique vécut, c'est Caton. Qu'on lise les paroles qu'il prononce après la mort de Pompée : comme il assigne bien sa place à ce faux grand homme, le plaçant bien au-dessous des citoyens d'autrefois, mais le déclarant utile dans le triste siècle où il a vécu. C'est en Caton que la doctrine stoïcienne porte d'elle-même le plus beau témoignage. Il y a en elle certains côtés éminemment favorables à la haute poésie et à la haute éloquence : rien de plus élevé et de moins aride que cette belle idée de l'unité du genre humain, de l'égalité des hommes fondée sur l'identité de nature, fondement sur lequel reposait cette cité universelle que nous avons trouvée déjà dans Sénèque. Elle est aussi dans la *Pharsale* (*Inque vicem gens omnis amet*), que toutes les nations s'aiment entre elles. On se rappelle aussi la triste parole

de Sénèque à Caton, lui reprochant de s'être mêlé à ces fous furieux qui se disputent cette chose méprisable, l'empire du monde. Quelle plus haute idée Lucain se fait de la vertu ! L'exemple de Thraséas, qu'il a sous les yeux, lui apprend que l'homme de bien ne peut ni ne doit rester indifférent aux épreuves de la patrie. Aussi lorsque Brutus vient consulter Caton sur le parti qu'il faut prendre, Caton répond : la guerre civile, je l'avoue, ô Brutus, est le pire de tous les crimes, mais partout où les destins m'entraîneront, sereine suivra ma vertu..... Non, je ne m'arracherai pas de toi, ô Rome ; je l'embrasserai mourante ; je m'attacherai, ô liberté, à ton doux nom, et jusqu'à ton ombre vaine. « Tous ces nobles sentiments, toutes ces grandes pensées, ce n'est pas un dieu qui les a mis en Caton, il n'a pas besoin de consulter l'oracle pour savoir ce qu'il doit faire ; c'est en lui-même qu'il trouve la règle de sa conduite. Ainsi le poète stoïcien aboutit à la même conclusion que le philosophe : l'idéal est déplacé, c'est dans l'homme qu'il est descendu.

Lucain a eu ses admirateurs passionnés, surtout chez les Français, qui ont le tempérament oratoire. Montaigne en faisait grand cas, et Corneille en était ravi. C'est qu'il est toujours porté au grand, qu'il a de l'éclat et du feu. Ce ne sont pas des qualités si vulgaires qu'on puisse les dédaigner. On parle de déclamation, d'emphase, de mauvais goût ; il serait absurde de nier tout cela ; mais Lucain est mort à vingt-six ans, et ses défauts sont surtout des défauts de jeunesse. Son style est forcé, mais c'est un style, et n'en a pas qui veut. Sa versification vise trop à l'effet, mais l'effet produit est souvent admirable. Il n'a pas de mesure, il ignore l'art délicat des nuances ; mais

les esprits violents l'ont toujours ignoré. Le plus sérieux reproche que l'on puisse lui adresser, c'est la monotonie. Il est toujours tendu, je dirai même raide. Les figures de femmes qui traversent son poëme n'ont pas jeté la moindre douceur sur l'œuvre; la note ne change point; ces femmes deviennent aussitôt d'impassibles stoïciennes: telles les voyait Lucain dans la maison de Thraséas, silencieuses, tristes, énergiques et comme portant d'avance le deuil d'un père ou d'un époux. Il a écrit en vers l'histoire d'un temps misérable, et il l'a écrite dans un temps plus misérable encore. Mais il ne connaît point l'attendrissement qui est une défaillance; il donne à tous les personnages cette inflexible rigidité du devoir, et l'attitude du mépris pour la force qui triomphe du droit. L'homme n'a pas cette froide impassibilité; il peut avoir ce qu'on appelle *des principes* sans être une théorie. Il fallait penser au vers de Virgile :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

Mais la pitié n'existait pas pour les stoïciens. Ils ne savaient plaindre ni les autres ni eux-mêmes.

EXTRAITS DE LUCAIN

I

César passe le Rubicon.

Déjà César, dans sa course, avait franchi les Alpes glacées, méditant les grands tumultes et la guerre prochaine. Il touche

les bords du Rubicon limpide. Voici qu'une grande ombre se dresse devant lui : c'est l'image de la patrie désolée. Elle brille au milieu d'une nuit sombre, sa face est pleine de tristesse : sur sa tête blanche et couronnée de tours, elle a répandu sa chevelure en lambeaux : debout et les bras levés : « Où courez-vous ? » dit-elle d'une voix coupée par les gémissements : « Soldats, où portez-vous vos enseignes ? Si vous avez des droits, si vous êtes citoyens, arrêtez-vous : ici commence le crime. » Aussitôt la terreur glace le chef ; ses cheveux se hérissent ; défaillant, il ne peut avancer et s'arrête sur le rivage. Il dit bientôt : « O toi, dieu du tonnerre, qui de la roche Tarpéienne contemples les murailles de la grande ville ; pénates phrygiens de la race d'Iule, mystérieux asile de Romulus ravi dans les cieux ; Jupiter Latialis, qui habites Albe la haute ; foyers de Vesta ; et toi aussi, Rome, que j'invoque comme une des grandes déesses, favorise mes projets. Je ne viens pas te poursuivre, armé d'un fer impie ; c'est moi le vainqueur de la terre et des mers ; c'est moi partout ton soldat qui le suis encore si tu le permets : celui-là, celui-là seul sera coupable qui m'aura fait ton ennemi. » Il dit, précipite l'heure des combats, et porte à la hâte l'étendard au travers du fleuve bouillonnant. Ainsi, dans les plaines désertes de l'ardente Libye, le lion, voyant de près l'ennemi, s'arrête un instant, incertain, pour rassembler toute sa colère. Mais bientôt il s'est excité en se battant les flancs, il a dressé sa crinière, et sa vaste gueule a retenti d'un rugissement terrible. Alors, s'il a senti le javelot lancé par le Maure rapide, si le dard a pénétré sa large poitrine, sans crainte du danger, il se fait jour en se jetant sur le fer.

II

Marius et les proscriptions.

« Les destins, dit-il, ne nous préparaient pas d'autres orages, quand, après la défaite des Cimbres et les triomphes de Numidie, Marius cachait sa tête proscrire dans un borbier de Minturnes. La vase s'ouvrit, ô Fortune ! pour cacher ton dépôt sous le sol liquide du marécage. Enfin, la chaîne de fer

« chargea ce vieillard qui pourrit longtemps dans un cachot.
 « Celui qui devait mourir consul et puissant, au milieu de Rome
 « en cendres, subissait d'avance la peine de ses crimes. Plusieurs
 « fois la mort recula devant lui, et vainement un ennemi fut
 « maître de répandre ce sang odieux. Prêt à frapper, le meur-
 « trier pâlit, et laissa tomber le glaive de sa main défaillante ;
 « dans les ténèbres du cachot, il avait vu se dresser une lu-
 « mière immense ; il avait vu les Furies qui punissent le crime,
 « et tout l'avenir de Marius. Une voix formidable lui criait : Il
 « ne t'est pas permis de frapper cette tête ; cet homme doit au
 « destin des morts sans nombre avant la sienne. Dépose une
 « vaine fureur. Si tu veux une vengeance aux mânes de ta race
 « détruite, Cimbre, conserve ce vieillard. Ce n'est pas la faveur
 « des dieux, c'est leur courroux qui protège ce soldat farouche,
 « lequel suffit au destin qui veut perdre Rome. Jeté par une
 « mer orageuse sur une plage, errant parmi des cabanes dé-
 « sertes, il se traîne sur l'empire désolé de ce Jugurtha, dont il
 « a triomphé, et foule aux pieds les cendres puniques. Marius
 « et Carthage se consolent de leurs ruines et, couchés sur le
 « même sable, ils pardonnent aux dieux. Au premier retour de
 « la fortune, Marius appelle à son aide les colères africaines ;
 « les cachots vomissent les esclaves affranchis, sauvages cohortes
 « dont Marius brise les chaînes. Nul ne peut porter l'étendard
 « du chef s'il n'a déjà fait l'apprentissage du crime, s'il n'entre
 « dans le camp avec des forfaits. O destins ! quel jour, quel jour
 « fut celui où Marius força nos murailles ! Comme la mort
 « cruelle accourut à grands pas !

« La noblesse tombe avec le peuple ; le glaive se promène
 « au loin ; aucune poitrine ne peut détourner le fer. Le sang
 « inonde les temples, et le pied glisse sur leurs marches hu-
 « mides ; rougies par tant de massacres. L'âge ne sauve per-
 « sonne : sans pitié pour le vieillard dont les ans s'achèvent, le
 « fer hâte sa dernière heure, et tranche, au seuil de la vie, la
 « trame naissante de l'enfant. Et par quels crimes ces pauvres
 « petits ont-ils mérité le trépas ? ils peuvent mourir : c'est assez.
 « Fureur délirante et sans frein. C'est perdre du temps que de
 « chercher un coupable. On égorge pour entasser les cadavres.
 « Le vainqueur sanglant arrache des têtes à des troncs incon-

« nus ; il rougirait de marcher la main vide. Le seul espoir de
 « salut est de pouvoir imprimer des lèvres tremblantes sur sa
 « main souillée. Peuple avili ! Quoique mille bourreaux s'em-
 « pressent de frapper à un signal inusité, des hommes refuse-
 « raient de longs siècles pour prix de ces bassesses, et c'est
 « ainsi que tu payes un déshonneur de quelques jours et le droit
 « de vivre..... Quand Sylla revient, comment pleurer tant de
 « funérailles ? Toi, Bébius, dont une foule d'assassins dispersent
 « les entrailles, et se disputent les membres fumants ! Et toi,
 « prophète de nos malheurs, Antoine, dont la tête blanche pend
 « à la main du soldat qui la pose dégouttante sur la table du
 « festin. Fimbria déchire les deux Crassus. Le sang des tribuns
 « souille les rostres profanés. Toi aussi, pontife Scévola, dont
 « l'aïeul abandonnait aux flammes sa main hardie, il t'égorge
 « devant le sanctuaire de la déesse, et le foyer toujours brûlant.
 « Ton sang jaillit sur le feu sacré ; mais tes veines épuisées par
 « l'âge n'en rendent pas assez pour l'éteindre.

III

Caton, Brutus et la guerre civile.

Ainsi parle Brutus, et du sein de Caton, comme d'un sanc-
 tuaire, sortent ces paroles sacrées :

« Oui, Brutus, je l'avoue, la guerre civile est le plus grand
 « des maux. Mais ma vertu marche sans crainte où le destin
 « l'entraîne. Ce sera le crime des dieux, si moi-même ils me font
 « coupable... Et qui pourrait, sans avoir quelque crainte, voir
 « s'écrouler les astres et l'univers ? Quand les hauteurs du ciel
 « se précipitent, quand la terre s'affaisse, quand les mondes se
 « heurtent et se confondent, qui se tiendrait les bras croisés ?
 « Des nations inconnues s'engageront dans la querelle latine :
 « des rois nés sous d'autres étoiles et que l'Océan sépare de
 « nous, viendront suivre nos aigles ; et moi seul je vivrais en
 « paix ! Dieux ! loin de moi ce délire. Quoi ! la chute de Rome
 « ébranlerait le Dace et le Gète sans m'alarmer ? Un père,
 « à qui la mort vient de ravir ses fils, entraîné par sa dou-
 « leur, suit jusqu'au sépulcre le long cortège des funérailles. Il

« aime à élever de sa propre main le bûcher, à tenir les torches funéraires qui vont y mettre le feu. Ainsi, Rome, on ne pourra t'arracher à moi avant que j'aie embrassé ton cadavre, avant que je t'aie conduite à la tombe, liberté sainte, désormais ombre vaine ! Eh bien ! que les dieux cruels prennent toutes les victimes qu'ils demandent à Rome : je ne veux pas leur dérober une goutte de sang. Divinités du ciel et de l'Érèbe, ah ! que n'acceptez-vous l'offrande de cette tête, en expiation de tous les crimes ! Dévoué à la mort, Décius fut écrasé par les bataillons ennemis ; que les deux armées me prennent pour but de leurs traits, que les barbares tribus du Rhin épuisent sur moi leurs flèches : seul, découvert à tous les coups au milieu du champ de la bataille, je recevrai toutes les blessures de la guerre, heureux que mon sang soit la rançon des peuples, que mon trépas suffise pour acquitter le crime des mœurs romaines. Et pourquoi périraient ces esclaves volontaires, qui veulent subir une royauté coupable ? C'est moi seul qu'il faut frapper, moi, l'inutile défenseur des lois et des droits méconnus : voici, voici ma tête, qui donnera la paix et le repos aux nations de l'Hespérie. Après moi, qui voudra régner, n'aura pas besoin de guerre. Allons, suivons les drapeaux de Rome, et la voix de Pompée. Si la Fortune le favorise, rien n'annonce encore qu'il se promette l'asservissement du monde. Qu'il triomphe donc avec Caton pour soldat : il ne pourra pas croire qu'il a vaincu pour lui. »

IV

La forêt de Marseille.

Il était une forêt sacrée, vieillie sans outrage, enfermant un air ténébreux et de froides ombres, sous la voûte de ses rameaux impénétrables aux feux du soleil. Ce n'est pas le séjour des Pans champêtres, ni des Sylvains, ni des Nymphes, qui règnent dans les bois : on y vénère les dieux par un culte barbare ; les victimes couvrent leurs terribles autels, et l'expiation a marqué tous les arbres d'une couche de sang humain. S'il faut croire la pieuse crédulité des ancêtres, l'oiseau craint

de se poser sur ses branches, la bête fauve n'ose se coucher dans ses antres, jamais la foudre, tombant des sombres nuages, n'a fondu sur cette forêt. Quoique le souffle de l'air n'alimente pas leur feuillage, les arbres ont en eux leur vie mystérieuse. Partout découle une onde noire. Les mornes effigies des dieux sont des ébauches sans art, des troncs informes et grossiers : la mousse, qui couvre ces idoles livides et pourries, inspire seule l'épouvante. On craint moins la divinité sous des formes connues et consacrées : tant l'ignorance augmente l'effroi que les dieux nous inspirent ! Souvent telle était la fable du vulgaire, la terre ébranlée gémit dans ses cavernes profondes ; les ifs se courbent et se relèvent soudain ; la forêt, sans brûler, s'illumine des flammes de l'incendie, et les dragons embrassent les vieux chênes de leurs tortueux replis. Mais les peuples n'approchent pas de ces autels, ils les ont abandonnés aux dieux. Et quand Phébus est au milieu de sa course, et quand les ombres de la nuit occupent le ciel, le prêtre lui-même pâlit auprès du sanctuaire, et craint de surprendre le maître de ces demeures.

César ordonne que cette forêt tombe sous la hache : car, voisine de ses travaux, et respectée dans la guerre précédente, elle domine de sa crête touffue les monts dépouillés d'alentour. Cependant les mains tremblent aux plus braves ; consternés par la formidable majesté du lieu, ils craignent qu'en frappant ces troncs sacrés, le fer ne retourne sur leurs têtes. César voit ses cohortes enchaînées par la terreur ; et le premier, saisissant une hache, la balance sans trembler et l'enfonce dans un chêne qui touchait aux nues. Le fer plonge dans l'arbre profané. « Maintenant, dit-il, n'hésitez plus, abattez cette forêt : je prends « sur moi le crime. » Et toute l'armée obéit à ses ordres, non pas qu'elle soit délivrée de ses craintes ; mais elle a pesé la colère des dieux et la colère de César. Les ormes tombent ; l'yeuse s'ébranle sur son tronc noueux ; l'arbre de Dodone, et l'aune qu'on lance sur les flots, et le cyprès qui n'annonce pas une tombe plébéienne, perdent pour la première fois leur verte chevelure, et, dépouillés de leur feuillage, laissent pénétrer le jour... Toute la forêt chancelle ; mais sa masse épaisse la soutient dans sa chute.

A la vue de ce sacrilège, les peuples de la Gaule gémissent :

la ville assiégée s'en réjouit. En effet, qui pourrait croire qu'on outrage impunément les dieux ? mais la fortune sauve une foule de criminels, et la colère des immortels ne peut plus frapper que les malheureux.

V

César à ses soldats révoltés.

César parut sur un tertre de gazon, debout, le visage intrépide, et sans crainte il fut digne d'inspirer la crainte. La colère lui dicta ces mots :

« Tout à l'heure, soldats, vous me cherchiez ; vos regards et vos bras menaçaient mon absence : me voici ; frappez le sein nu qui s'offre à vos coups. C'est là qu'il faut laisser vos épées avant la fuite, si vous voulez en finir avec la guerre. Vous trahirez la bassesse de votre cœur, si cette révolte n'ose rien de hardi, si vous n'avez conspiré que la désertion, las des triomphes de votre chef invincible. Partez ; laissez-moi la guerre seul avec mes destinées. Ces armes trouveront des mains capables de les porter. Quand je vous aurai chassés, la fortune saura me rendre autant de braves que vous aurez laissé de traits inutiles. Quoi ! lorsque les nations de l'Hespérie vont accompagner sur tant de vaisseaux la fuite de Pompée, à moi, la victoire ne me donnerait personne pour recueillir le fruit d'une guerre qui s'achève, pour vous ravir le prix de vos labeurs, et sans blessures suivre les lauriers de mon char ; tandis que vous, vieillards, tourbe épuisée et sans gloire, redevenue plèbe romaine, vous contemplerez nos triomphes ?

« Croyez-vous que la marche de César puisse ressentir quel que dommage de votre fuite ? Si tous les fleuves menaçaient l'Océan de ne plus mêler à ses vagues le tribut de leurs sources, ils pourraient se retirer sans avoir plus abaissé ses ondes qu'ils ne les grossissent aujourd'hui ! Croyez-vous avoir pesé de quelque poids dans ma fortune ? Non : les dieux n'ont jamais humilié leur Providence jusqu'à s'occuper de votre mort ou de votre vie. Le mouvement des chefs vous emporte.

« La race humaine est sur terre pour quelques hommes. Sol-

« dats, sous mes drapeaux vous avez été la terreur du Nord et
 « de l'Illespérie ; mais, avec Pompée, que seriez-vous ? Des
 « fuyards. Labienus était un brave dans le camp de César ;
 « maintenant voyez-le, vil transfuge, errer sur la terre et les
 « mers, à la suite du chef qu'il m'a préféré.

« Et vous croirai-je moins parjures, si vous ne combattez ni
 « pour moi ni contre moi ? Quiconque laisse mes drapeaux,
 « même sans livrer ses armes au parti de Pompée, consent à
 « n'être jamais un des miens. Ah ! je le vois : les dieux protègent
 « ma cause ; ils ne veulent pas m'exposer à de si rudes com-
 « bats avant d'avoir renouvelé mon armée. — Ah ! de quel far-
 « deau tu soulages mes épaules déjà chancelantes sous le poids,
 « ô fortune ! je puis donc désarmer ces mains qui ont tout à
 « prétendre, et auxquelles ne suffit pas cet univers. Désormais
 « je ferai la guerre pour moi ! Sortez de mon camp ! Remettez
 « mes drapeaux à des braves, lâches Quirites ! ces quelques mi-
 « sérables qui ont soufflé le feu de la révolte, ce n'est pas César,
 « c'est le supplice qui les retient ici. Traîtres, tombez à ge-
 « noux, et tendez la tête, la hache va la trancher. Et vous, dé-
 « sormais toute la force de mon camp, jeunes milices, témoins
 « du châtement, apprenez à frapper, apprenez à mourir. »

VI

Éloge funèbre de Pompée par Caton.

« Il nous est mort, dit-il, un citoyen qui sans doute n'eut pas
 « la rigidité de nos pères, pour comprendre la mesure de ses
 « droits, mais qui néanmoins fut un utile exemple dans cet
 « âge où s'est perdu tout respect de la droiture. Il fut puissant,
 « sans que la liberté périt, et seul, quand le peuple l'eut accepté
 « pour maître, il voulut rester citoyen : ce fut le chef du Sénat,
 « mais du Sénat souverain. Il ne s'arrogea rien par le droit de
 « la guerre : ce qu'il voulait qu'on lui donnât, il voulait qu'on
 « le lui pût refuser. Il fut trop riche ; mais il mit plus d'argent
 « dans le Trésor public qu'il n'en garda pour lui. Il saisit le
 « glaive ; mais il sut le déposer. Il préféra les armes à la toge ;
 « mais il aima la paix sous les armes. Chef des armées, il mit

« autant d'empressement à quitter le pouvoir qu'à le prendre.
 « Sa maison fut chaste, fermée au luxe, et jamais la fortune du
 « maître ne la put corrompre. Son nom célèbre et révérendes
 « nations fit beaucoup pour la gloire de Rome. Jadis la vraie
 « liberté fut étouffée par les triomphes de Marius et de Sylla :
 « Pompée mourant, nous en perdons même l'image. Désormais
 « on ne rougira plus de régner : désormais plus une trace de
 « la République ! plus une apparence du Sénat ! Heureux toi
 « qui trouvas la mort après la défaite, toi qui n'eus pas à cher-
 « cher le glaive que vint t'offrir le crime de Pharos ! Peut-être
 « aurais-tu pu vivre sujet de ton beau-père. Savoir mourir,
 « c'est pour l'homme de cœur le premier des biens : y être
 « forcé, c'est le second. O fortune ! si le sort nous impose un
 « maître, fais pour moi de Juba un autre Ptolémée. Qu'il me
 « garde pour l'ennemi ; j'y consens ; pourvu qu'il me garde en
 « me tranchant la tête. »

VII

Caton et l'oracle d'Hammon.

A la porte du temple se pressaient les peuples que l'Orient
 avait envoyés interroger sur de nouveaux destins le Jupiter au
 front de bélier. Ils ont fait place au chef des Latins. Ses com-
 pagnons le prient d'éprouver ce Dieu si célèbre dans toute la
 Libye, et de juger s'il mérite sa vieille renommée. Labienus
 est celui qui le presse le plus de savoir, par l'organe des dieux,
 les mystères de l'avenir : — « Le sort, dit-il, et notre bonne for-
 « tune nous fait rencontrer sur notre route l'oracle et les conseils
 « du plus grand parmi les immortels ; avec un tel guide nous
 « pouvons traverser les syrtes et connaître l'issue fatale de la
 « guerre. Quelle âme croirai-je plus digne de s'entretenir avec
 « les dieux, et de recevoir leur sincère confiance, que ton âme
 « sainte, ô Caton ? Certes ta vie se régla toujours sur les su-
 « prêmes lois, et tu es bien l'image des dieux. Voici qu'il est en
 « ton pouvoir de communiquer avec Jupiter. Consulte-le sur
 « les destins de l'odieux César ; qu'il te révèle le sort futur, qu'il
 « te dise s'il sera permis aux peuples de jouir de leurs lois et

« de leur liberté, ou si nous perdons tous les fruits de la guerre
 « civile. Remplis ta poitrine des divins accents. Amant de l'au-
 « stère vertu, demande-lui du moins quelle est cette vertu :
 « qu'il te donne la règle de l'honnête... »

Caton, plein du dieu qu'il porte dans les profondeurs de son
 âme, laisse tomber de sa bouche ces paroles dignes de l'oracle :
 — « Que veux-tu, Labienus, que je demande ? si j'aime mieux
 « succomber libre sous les armes, que de voir un tyran ? si la
 « vie n'est rien ? Et fût-elle longue, qu'importe sa durée ? si
 « parfois la violence fait tort à l'homme de bien ? si la fortune
 « perd ses menaces aux prises avec la vertu ? s'il suffit de vou-
 « loir ce qui est louable ? si l'honnête n'emprunte jamais rien
 « de sa gloire au succès ? Nous savons tout cela : Hammon
 « ne pourrait pas nous donner des convictions plus profondes
 « Tous nous tenons aux immortels ; et lors même que ce temple
 « se tait, nous ne faisons rien sans le vouloir de la divinité.
 « Elle n'a pas besoin de paroles : en nous donnant l'être, elle
 « nous dit tout ce qu'il est permis de savoir. A-t-elle été choisir
 « de stériles déserts pour n'instruire que le petit nombre, pour
 « enfouir la vérité sous ces plaines de sables ? Est-il une autre
 « demeure pour elle, que la terre, la mer, l'air, le ciel et la vertu ?
 « Que cherchons-nous les dieux ailleurs ? Jupiter est tout ce
 « que tu vois, tout ce que tu touches. Laisse les sortilèges aux
 « cœurs irrésolus, toujours inquiets sur les hasards de l'avenir.
 « Pour moi, ce ne sont pas des oracles, c'est de la mort que
 « j'attends la certitude. Lâche ou brave, il faut mourir ; il suffit
 « que Jupiter nous ait dit cela. » — Ainsi parle Caton, et, sans
 faire outrage à la foi de l'oracle, il s'éloigne du sanctuaire lais-
 sant aux nations leur Hammon, sans l'éprouver.

Dans sa main il porte ses javelots : à pied, il marche en tête
 de ses légions haletantes, et leur montre à supporter la cha-
 leur, sans le commander. On ne le voit pas mollement reposé
 sur les épaules de ses braves, ou siégeant sur un char : c'est de
 tous le plus sobre de sommeil ; c'est lui qui le dernier étanche
 sa soif. Qu'après une longue fatigue, on rencontre enfin une
 source, dont le soldat épuisé court boire les ondes pures ; il
 attend pendant que les goujats s'abreuvent. Oui, si la plus
 haute gloire ne doit être acquise qu'aux vrais hommes de bien,

si l'on doit considérer la vertu toute nue, sans tenir compte du succès, tout ce que nous vantons dans nos ancêtres ne fut qu'un don de la Fortune. A qui jamais les faveurs de Mars, à qui le sang des peuples méritèrent-ils un si grand nom? Pour moi, j'aimerais mieux conduire cette marche triomphale à travers les syrtés et les déserts de la Libye, que gravir trois fois le Capitole sur le char de Pompée, que de serrer le cou de Jugurtha. Le voici, Rome, le vrai père de la patrie, le plus digne de tes autels, celui par lequel tu n'auras jamais honte de jurer, et que, si jamais tu relèves une tête libre, tu compteras alors parmi les dieux!

§ IX.

PERSE.

Je veux, après Sénèque et Lucain, donner sa place à un poète qui mourut avant eux, mais qui était beaucoup plus jeune que le premier et de quelques années à peine plus âgé que le second. C'est Perse. Stoïcien, comme eux, il représente pour nous le côté le plus intéressant de cette grande doctrine, dont Sénèque et Lucain furent les interprètes parfois téméraires, souvent peu dignes; sa vie est en rapport exact avec les principes qu'il a adoptés; pas une contradiction, pas une défaillance, pas un acte équivoque. Sa poésie aussi est toute stoïcienne, non-seulement par la pureté et l'élévation, mais aussi par l'effort pénible, la tension douloureuse.

Perse (*Aulus Persius Flaccus*) est né l'an 787 (34 ap. J.-C.), et il est mort à vingt-huit ans, l'an 815 (62 ap. J.-C.). Il appartenait à une famille équestre distinguée, vraisemblablement originaire d'Étrurie et de Volaterra; c'était dans les provinces et surtout dans ce pays grave et religieux que les vieilles mœurs avaient encore des re-

Aulus Persius Flaccus 787 - 815

présentants. Élevé avec le plus grand soin par sa mère Fulvia Sisennia, il vint à Rome à l'âge de douze ans pour y achever ses études. Là, il eut pour maîtres le grammairien Palémon et le rhéteur Virginus Flavius, une des futures victimes de Néron. Parmi ses condisciples, il compta le poète Lucain. Mais l'enseignement qui saisit cette âme pure et profonde, ce fut celui de la famille d'abord, et, en dernier lieu, celui du stoïcien Cornutus. Sa famille comptait parmi ses membres Thraséas et Helvidius Priscus, c'est-à-dire ce qu'il y avait alors de plus honnête et de plus courageux dans tout l'empire. Les femmes participaient à cet héroïsme; la fameuse Arria leur en avait donné l'exemple sous Tibère; la seconde Arria allait le suivre, et la jeune Fannia, fille de Thraséas, femme d'Helvidius Priscus, grandissait dans les mêmes sentiments. Voilà le milieu dans lequel se forma cette âme naturellement portée aux choses d'en haut. Jeune, beau, riche, il ne songea pas un seul instant à imiter la triste jeunesse d'alors, qui portait dans les dissipations de tout genre l'ardeur qu'elle eût mieux aimé consacrer au service de la patrie : il avait une pudeur virginale, dit son biographe; et il était comme nourri d'héroïsme. Thraséas, son parent, l'aimait tendrement, et souvent même se faisait accompagner par lui dans ses voyages. Mais il ne semble pas qu'il ait essayé de pousser le jeune homme vers la vie publique. Thraséas ne sentait que trop que cette délicate nature n'eût pu se plier aux dures nécessités des temps. Enfin, dès l'âge de seize ans, il fit choix d'un maître dont il ne se sépara plus : ce fut l'austère Cornutus; qui devint comme son père et le directeur de son âme. Les vers que lui adresse le poète sont les plus touchants, les seuls touchants qu'il

ait écrits : l'âme toujours tendue s'est comme oubliée dans une effusion de tendresse.

Telle est cette douce figure de Perse : elle attire, par un charme mélancolique. Ce beau jeune homme qui vécut si pur, si loin des vilenies de ce temps misérable, dans la société des derniers grands citoyens de Rome, entouré de ces nobles femmes prêtes à accompagner au supplice leurs époux, et toujours suivi de ce grave stoïcien qui brava Néron en face et mourut dans l'exil, exerce sur l'imagination une séduction véritable. Joignez à cela une santé délicate, un corps languissant que soutient une âme énergique, et cette mort prématurée, qui survient avant que son génie ait pu donner tous ses fruits ; c'en est bien assez pour expliquer la vive sympathie dont il a été l'objet, et l'admiration pieuse en quelque sorte dont on a entouré sa mémoire. Mais il s'en faut que l'œuvre mérite les mêmes éloges.

6
Nous ne possédons de Perse que six satires de médiocre étendue : elles ne parurent qu'à sa mort, après avoir été retouchées par son maître Cornutus, et ce fut Césius Bassus, ami de Perse, poète lyrique estimé alors, qui s'en fit l'éditeur. L'ouvrage n'était pas terminé, ou du moins Perse n'y avait pas mis la dernière main. Les corrections de Cornutus durent porter sur quelques passages trop hardis et qui renfermaient une censure des prétentions poétiques et politiques de Néron encore fort jeune alors. Quoi qu'il en soit, les contemporains admirèrent beaucoup les satires, si l'on en croit le pseudo-Suétone qui a écrit la biographie de Perse ; cependant le nom du poète n'est cité qu'une fois par Quintilien et par Martial.

Le principal, l'irremédiable défaut des satires de Perse, c'est l'obscurité. On passerait volontiers condamnation sur

certains détails peu clairs, pourvu que l'ensemble se dessinât nettement devant les yeux : mais l'obscurité s'étend à la composition elle-même. Il n'est pas facile de distinguer le véritable sujet de telle ou telle satire ; l'ordre des idées échappe ; souvent même on ne sait si l'auteur garde la parole ou la cède à un interlocuteur : bref, il faut payer chèrement les beautés rares mais réelles qui éclatent dans l'œuvre. A quoi tient cette obscurité ? Il se peut que les éditeurs Cornutus et Césius Bassus aient cherché à voiler l'expression de quelques passages trop hardis : mais, comme l'a fort judicieusement remarqué Bayle, Perse est toujours obscur, même quand il expose des maximes morales d'une incontestable évidence et qui ne pouvaient être dangereuses à leur auteur. L'obscurité est donc chez lui comme un vice naturel. Ce vice est le produit de la solitude et de la doctrine. Perse ne se mêla point aux hommes : renfermé dans le petit cercle de parents et d'amis qui suffisaient à son âme, il n'a pas vu cette forte lumière qui se dégage du spectacle des hommes et des choses, et renvoie pour ainsi dire au poète ses propres idées et ses sentiments, revêtus d'une couleur plus chaude. Que sait-il des passions et des misères morales ce jeune homme qui essaye d'en tracer un tableau ? Ce que lui en ont appris les manuels des stoïciens, les conversations chastes et réservées de ses parents, c'est-à-dire, la face purement extérieure. Il sait ce qui est bien, ce qui est mal, en quoi consistent la véritable liberté, le véritable bonheur, la véritable piété ; mais le poète n'est pas un théoricien, et le satirique gagnera plus à la vue des turpitudes humaines qu'à la contemplation des principes de la sagesse. Il lui manque donc l'expérience : il n'a pas éprouvé les troubles des

passions, il n'en a pas été le témoin. De là, du vague dans ses peintures, une grande indécision. Joignez à cela la doctrine elle-même dans laquelle il s'est comme barricadé, rude et saine doctrine, que nul n'admire plus que moi, mais qui ne peut se plier aux douces exigences de la poésie. Le stoïcien est un homme dont l'âme est toujours tendue, dont la raison est toujours droite, rigide, inflexible, qui vit dans un effort incessant : au dedans de lui-même il sent l'ennemi qui guette sa proie, ce sont les passions, il prétend les anéantir. Au dehors, il sent toutes les misères, tous les périls attachés à la condition humaine ; il se roidit contre eux d'avance, d'avance les brave, et reste libre. Cette vie de lutte continuelle contre le dehors et le dedans, c'est la mort de l'imagination. Le poète satirique est un homme indigné qui épanche sa colère : le stoïcien est inaccessible à la colère ; il a un froid dédain pour les misères de ses semblables, mais rien ne trouble la sérénité de son âme.

Voilà ce qui donne à l'œuvre de Perse cette couleur indécise, ce je ne sais quoi de roide et de heurté. Ne cherchez point ici la verve impétueuse de Lucilius. Perse n'a pas cette flamme qui brûle le cœur ; de plus, il tourne et retourne sans cesse sa pensée, cherchant à retrancher la moindre superfluité, à condenser l'expression jusqu'aux dernières limites de la concision, qu'il dépasse souvent. Œuvre laborieuse, où l'on sent bien l'homme qui se ronge les ongles jusqu'à la chair, comme il le dit lui-même, pour conserver cette sobriété rigide, cette attitude grave du sage qui frappe sans s'émouvoir.

La première satire de Perse a pour sujet, les prétentions des gens de lettres de son temps. C'est une critique fort obscure pour nous qui n'avons pas les originaux sous

les yeux, de certains poètes contemporains, et probablement de Néron lui-même. On ne voit pas bien quelles sont les théories littéraires de l'auteur. Il semble railler les amateurs d'archaïsmes et continuer la guerre d'Horace contre les admirateurs de la vieille littérature nationale. Peu d'originalité et de relief. La deuxième satire est bien supérieure. Elle a pour sujet *la prière*. C'est une invective énergique contre ces dévots qui demandent aux dieux des biens fragiles, dangereux, ou qui se flattent de les corrompre par leurs présents. Ce sujet était presque un lieu commun. Sénèque l'a traité avec son éloquence éclatante, et Juvénal en a tiré l'admirable satire dixième. Perse s'est borné à soixante-quatorze vers, dont les derniers sont d'une belle venue et d'un souffle élevé. Je les cite.

« O cœurs penchés vers la terre, oh ! que vous êtes vides des pensées d'en haut ! Quelle idée que celle de porter nos préjugés dans les temples, et de juger de ce qu'il plaît aux dieux d'après les convoitises abjectes de notre chair ! La chair ! oui, c'est elle qui, pour son usage, fait dissoudre la cannelle dans le suc corrompu de l'olive, et bouillir les toisons de la Calabre dans la pourpre profanée. C'est pour elle que l'on détache la perle du coquillage, et que du sein vierge de la terre on extrait le métal pour le condenser en lingots brûlants. Oui, c'est la grande coupable : au moins ses corruptions sont pour elle une jouissance. Mais les dieux !... prêtres, dites-le-moi, que font-ils de votre or ? Ce que fait Vénus de la poupée que lui offre une petite fille. Ne pourrions-nous pas plutôt donner aux dieux une offrande que le descendant chassieux du grand Messala ne leur présentera jamais sur ses plats d'or : je veux dire une âme affermie dans les sentiments de la justice et du droit, un cœur qui ne

cache en ses replis, aucune pensée mauvaise, un caractère auquel l'honneur a donné sa généreuse trempe? Oh! puissé-je apporter au temple pareille offrande, et avec cela le plus simple gâteau suffira à la divinité.»

3) La troisième traite de *la paresse*.

4) La quatrième est dirigée contre la vanité présomptueuse de ceux qui prétendent diriger les affaires publiques. C'est un ressouvenir du premier Alcibiade de Platon : on suppose que le poète avait en vue le jeune Néron. Cette satire renferme des détails d'une crudité dégoûtante.

5) La cinquième traite de la *véritable liberté*. C'est de beaucoup la plus parfaite, mais, à vrai dire, ce n'est pas une satire. C'est un épanchement tendre du disciple de Cornutus dans le sein de son maître. Dans la dernière partie seulement le poète met en scène ceux qu'il représente comme les esclaves de quelque passion qui les tyrannise, la cupidité, l'amour, l'ambition.

6) La sixième a pour sujet l'*avarice* ou plutôt contre l'emploi qu'on fait de son argent.

Si l'on lisait les satires de Perse pour se faire une idée exacte des mœurs des Romains au temps de Néron, on serait déçu. Rien ne ressemble moins à Juvénal que Perse. Le premier voit, sent et rend ce qu'il a vu et senti. En grand poète qu'il est, il fuit l'abstraction, et peint des types vivants. Rarement il mêle à ses tableaux une théorie morale; mais ses tableaux sont un enseignement. J'ai dit pourquoi Perse ne voyait point ainsi : il avait rarement les yeux braqués sur le monde extérieur. Au fond, les vices et les ridicules qu'il censure, il ne les considère que d'une façon abstraite, et comme une déviation à cette fameuse ligne droite des stoïciens, à la raison pure. De nuances, de distinctions, de gradations, il n'en faut

pas chercher en lui; pour les stoïciens toutes les fautes sont égales. De là, le manque de souplesse, de mesure et partant de vérité. Je ne vois dans ces satires qu'un seul type vivant : c'est une esquisse rapidement jetée, mais le personnage a été vu et senti. Peut-être s'attendait-on parfois dans les conversations du soir qui réunissaient la famille de Thraséas, à le voir entrer tout à coup, le glaive à la main, ou porteur d'une sentence de mort. Ce personnage, c'est l'épais centurion, le collaborateur de César, qui au corps de garde s'essaye à railler lourdement les nobles sénateurs stoïciens, en attendant qu'il reçoive l'ordre de les égorger, ou leur signifie l'ordre de se tuer eux-mêmes. Le voici.

« Ici quelqu'un m'arrête : « c'est un vieux bouc de centurion. » En fait de philosophie, dit-il, j'ai ce qu'il me faut. Je ne tiens pas à devenir un Arcésilas, un de ces Solons moroses, toujours la tête basse, l'œil fixé à terre, toujours grognant entre leurs dents et rageant en silence, ces gens qui, la lèvre en avant, ont toujours l'air d'y peser leurs mots, ruminant sans cesse quelque ramage de vieux malade : « Que de rien ne naît rien, que rien ne retourne au néant. » Et c'est là ce qui te rend blême, c'est là ce qui te coupe l'appétit? A ces mots hilarité universelle, et là-dessus nos militaires, des gaillards bien nourris, ma foi! partent tous d'un éclat de rire convulsif qui leur plisse le nez (1). »

VIII

Perse.

C'est à toi seul aujourd'hui, Cornutus, ô mon ami, que, docile à la voix de la muse, je veux dévoiler tout mon cœur.

(1) *Sat.*, III, traduct. Despois. Et aussi *Sat.*, V, derniers vers.

Il m'est doux de te montrer quelle place tu tiens dans mon âme. Frappe ici, toi dont le doigt sait reconnaître le vase fêlé qui sonne faux, toi qu'on n'abuse point avec des paroles fardées.

Si j'osais demander cent voix, ce serait afin de tirer du plus profond de mon âme des accents capables de te convaincre que tu l'occupes tout entière, ce serait pour te révéler ce sentiment qui se cache dans les fibres les plus secrètes et que la parole humaine ne saurait exprimer. — Le jour où je quittai la pourpre qui protège l'enfance, où, effrayé de ma liberté, je suspendis ma bulle d'or en offrande à mes Lares court-vêtus, le jour où je n'eus plus autour de moi que des compagnons commodes, où la toge blanche, s'arrondissant sur ma poitrine, m'eut donné le droit de hasarder impunément mes regards dans le quartier de Suburre; à cette heure où deux routes, s'ouvrant et s'embranchant devant nous, font hésiter notre inexpérience; c'est alors que je me soumis à ta direction. Grâce à toi, la philosophie, cette fille de Socrate, ouvrit ses bras à ma jeunesse; alors, sans se faire sentir, la règle vint redresser mes mœurs déjà faussées. La raison s'empara de mon cœur qui travaillait à être vaincu par elle; ton art façonna mon âme, ton pouce lui donna sa forme. Avec toi, il m'en souvient, je passais mes journées entières; avec toi, je prenais mes repas à la tombée de la nuit. Le travail, le repos, tout nous était commun: un souper modeste nous délassait des pensées sérieuses. N'en doute pas, nos deux existences, unies par une harmonie constante, subissent l'influence de la même constellation. Est-ce aux deux bras égaux de la Balance que la Parque, amie de la vérité, a suspendu notre destinée commune? L'heure favorable aux sympathies fidèles a-t-elle attaché nos âmes au double signe des Gémeaux? Est-ce la bonté de Jupiter qui écarte de nous l'influence funeste de Saturne? Je l'ignore; mais le même astre, quel qu'il soit, règle ma vie pour la tienne.

§ X.

PÉTRONE.

Sénèque, Lucain, Perse, sont comme une protestation contre les turpitudes de la cour de Néron, protestation

éloquente souvent et amère, souvent aussi déclamatoire et excessive, comme il arrive d'ordinaire, quand on n'a pas été mêlé aux événements ou qu'on y a été compromis. Que dire d'un autre écrivain, qui mourut la même année que Lucain, sur l'ordre de Néron, comme lui, et qui a laissé un ouvrage dont on n'est pas encore parvenu à bien déterminer le caractère et le but ? Cet écrivain est Pétrone. On croit généralement que l'auteur du livre intitulé *Satyricon*, est le même que le personnage à qui Tacite a consacré deux chapitres du seizième livre de ses Annales : les voici.

« Pétrone (Publius ou Caius Petronius Arbiter) consacrait le jour au sommeil, la nuit aux devoirs et aux agréments de la vie. Si d'autres vont à la renommée par le travail, il y alla par la mollesse. Et il n'avait pas la réputation d'un homme abimé dans la débauche comme la plupart des dissipateurs, mais celle d'un voluptueux qui se connaît en plaisirs. L'insouciance même et l'abandon qui paraissaient dans ses actions et dans ses paroles, leur donnait un air de simplicité, d'où elles tiraient une grâce nouvelle. On le vit cependant proconsul en Bithynie et ensuite consul, faire preuve de vigueur et de capacité. Puis retourné aux vices ou à l'imitation calculée des vices, il fut admis à la cour parmi les favoris de prédilection. Là, il était l'arbitre du bon goût ; rien d'agréable, rien de délicat pour un prince embarrassé du choix que ce qui lui était recommandé par le suffrage de Pétrone. Tigellin fut jaloux de cette faveur : il crut avoir un rival plus habile que lui dans la science des voluptés. Il s'adresse donc à la cruauté du prince contre laquelle ne tenaient jamais les autres passions, et signale Pétrone comme ami de Scévinus : un délateur avait été acheté par mises esclaves

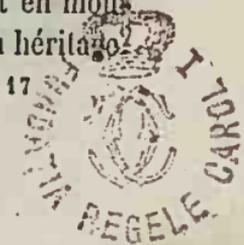
ves, la plus grande partie des autres jetés dans les fers, et la défense interdite à l'accusé.

« L'empereur se trouvait alors en Campanie, et Pétrone l'avait suivi jusques à Cumes où il eut l'ordre de rester. Il ne soutint pas l'idée de languir entre la crainte et l'espérance, et toutefois il ne voulut pas rejeter brusquement la vie. Il s'ouvrit les veines, puis les referma, puis les ouvrit de nouveau, parlant à ses amis et les écoutant à leur tour : mais dans ses propos rien de sérieux, nulle ostentation de courage; et de leur côté point de réflexions sur l'immortalité de l'âme et les maximes des philosophes. Il ne voulait entendre que des vers badins et des poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres; il sortit même, il se livra au sommeil, afin que sa mort, quoique forcée, parût naturelle. Il ne chercha point, comme la plupart de ceux qui périssaient, à flatter par son codicille ou Néron, ou Tigellin, ou quelque autre des puissants du jour. Mais sous les noms de jeunes impudiques et de femmes perdues, il traça le récit des débauches du prince, avec leurs plus monstrueuses recherches, et lui envoya cet écrit cacheté; puis il brisa son anneau, de peur qu'il ne servit plus tard à faire des victimes. »

Tel est le personnage : c'est lui, selon toute vraisemblance, qui est l'auteur d'un ouvrage dont aucun modèle n'existait avant lui. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, on n'en possédait que des fragments plus ou moins importants, lorsqu'on en découvrit en 1662 un morceau considérable qui forme l'épisode qu'on appelle le *festin de Trimalcion*. Le livre est un roman, j'ajoute, un roman obscène et satirique. Je croirais sans peine que la première idée du *Satiricon* fut inspirée à Pétrone par les

romans grecs, connus sous le nom de *Fables Milésiennes* (Μιλήσινα, Μιλήσιοι λόγοι) et dont un certain Aristides de Milet fut l'inventeur. Ces récits, d'une rare licence à ce qu'il paraît, obtinrent grande faveur à Rome dans les derniers temps de la république. Crassus, dans son expédition contre les Parthes, emportait avec lui ces singulières productions, et les principaux officiers de son armée faisaient comme lui. Il se trouva même un érudit romain pour les traduire, c'est Sisenna. Mais Pétrone ne fut pas un traducteur, ni même un imitateur; l'œuvre est toute romaine: elle a un nerf et une amertume qui n'ont rien d'attique ni d'hellénique. Les Grecs ont peut-être autant d'esprit, mais ils n'ont pas cette vigueur de pinceau.

L'analyse du *Satiricon* est impossible: on ne peut même donner une idée des aventures qui y sont rapportées, ni des héros qui y figurent. Il y a là un mélange de cette crudité romaine que rien ne rebute, et de cette élégante corruption grecque qui jette des fleurs sur la boue. C'est à Naples et à Crotona, que se passent les principales scènes du roman: mais il n'est pas difficile de retrouver la Rome impériale dans la peinture que fait l'auteur de ces villes de province. Un côté des mœurs romaines semble l'avoir surtout frappé, la poursuite des héritages: c'était là en effet une des plaies les plus graves de la société d'alors. Le mariage était non-seulement méprisé, mais regardé comme la pire des spéculations. Un père de famille ayant dans ses enfants des héritiers naturels, nul ne faisait attention à lui; un vieux célibataire au contraire était choyé et caressé de tous; chaque jour il faisait et refaisait son testament, attirait les petits soins, les prévenances, les cadeaux, et souvent en mourant dupait ceux qui avaient cru s'assurer son héritage.



Les trois aventuriers dont Pétrone raconte les prouesses s'associent pour exploiter les captateurs de testaments : un vieux poète ruiné joue le rôle de vieillard sans enfants, fort riche, mais gêné pour le moment; il n'a sauvé d'un naufrage terrible que deux esclaves, ses compères. Il attend chaque jour l'envoi de sommes considérables. Aussitôt les offres de service pleuvent sur lui : on prodigue au misérable les plus viles complaisances. Voici le portrait que trace l'auteur des mœurs Crotoniates. « Si
 « vous êtes commerçants, si vos spéculations n'ont
 « d'autre base que la probité, renoncez à votre dessein,
 « cherchez fortune ailleurs. Mais si vos moyens sont d'un
 « ordre plus relevé, plus distingué, si vous avez le cœur
 « de bien mentir, allez, vous vous enrichirez ici. Dans
 « notre ville on ne fait nul cas des dons du génie; l'élo-
 « quence y est dédaignée, la sobriété, la pureté des
 « mœurs n'y ont aucun succès, les gens du pays sont
 « divisés en deux classes : des dupes et des fripons. Ici
 « on n'élève point d'enfants; l'homme qui a des héritiers
 « naturels, on ne l'invite ni à dîner ni au spectacle :
 « tous les plaisirs lui sont refusés, il est réduit à cacher
 « son ignominie. Mais quand on ne s'est jamais marié,
 « quand on n'a pas de proches parents, on parvient aux
 « plus brillants honneurs. Un célibataire, c'est un héros,
 « le seul brave, le seul honnête homme. Vous allez voir
 « une ville qui ressemble à une grande plaine en temps
 « de peste : il n'y a que des cadavres et sur les cadavres
 « des corbeaux. Mes amis, voilà ce que je cherche, dit
 « Eumolpe, voilà justement la société qui me convient. »
 L'épisode du festin de Trimalcion, qui forme près de la moitié de l'ouvrage, est une des plus remarquables productions de la littérature romaine. Quel est ce Trimal-

cion ? A certains traits (1) il est impossible de méconnaître cet empereur grotesque que Sénèque avait déjà bafoué dans l'*Apocoloquintose*, Claude. Mais la physionomie du personnage a un bien autre relief : vous retrouvez en lui la jactance et la bassesse du parvenu, un étalage de mauvais goût, quelque chose comme Turcaret en gougette, fier du luxe dont il éblouit ses hôtes, et plein de mépris pour eux, ayant toujours à la bouche sa propre histoire, c'est-à-dire le génie qui lui a valu cette opulence ; car Trimalcion ne rougit pas de sa basse extraction, elle le remplit d'orgueil : ne lui a-t-il pas fallu déployer des facultés extraordinaires pour parvenir à la splendeur de sa fortune présente ? Quelles facultés ? L'auteur nous le dit à la fin. Trimalcion a débuté dans la vie par les plus vils et les plus déshonorants métiers. L'argent que lui a rapporté cette industrie, il l'a appliqué au négoce ; il a équipé des vaisseaux, il s'est enrichi par le trafic ; puis les successions sont venues, car il n'a pas d'enfants. Il est à cette heure tellement riche qu'il ne sait pas lui-même le chiffre de sa fortune ; il y a telle propriété qu'il possède depuis six mois, et que son intendant n'a pas encore eu le temps d'inscrire sur ses livres ; parmi le peuple de ses esclaves, il n'y en a pas la dixième partie qui le connaisse. Tel qu'il est, il n'est pas fier, il reçoit à sa table le premier venu, nos coureurs d'aventures par exemple. Seulement il leur dit : « Goûtez bien ce vin qui a cent années, hier, on n'en but pas d'aussi bon à ma table, et pourtant j'avais meilleure compagnie » (*honestiores cœnabant*). Le festin d'un luxe insensé et profondément ridicule est égayé par une foule d'inter-

(1) Claude porta un édit pour permettre à sa table les *status ventris*.
— Trimalcion va plus loin encore.

pour le ju
lui l'usage
financier
de avoir

mèdes. Trimalcion veut même qu'il y ait de la philologie entre chaque service. Il a soin de faire admirer l'ordonnance du repas, l'art de ses cuisiniers, et surtout les coupes où l'on verse les vins délicats. A ce propos, il fait montre d'érudition. Il raconte qu'Annibal après la prise de Troie fit jeter au feu toutes les statues d'airain, d'or et d'argent, et que de leur fusion résulta le fameux bronze de Corinthe. Seul il en est propriétaire. Le travail de ces coupes est merveilleux : l'une d'elles représente Cassandre égorgeant ses enfants ; l'autre Dédale enfermant Niobé dans le cheval de Troie. Un esclave déclame des vers de l'*Iliade*. Il les explique aux convives : « Diomède « et Ganymède étaient frères ; Hélène était leur sœur ; « Agamemnon l'enleva, et mit à sa place la biche de « Diane. » Homère raconte les combats des Troyens et des peuples du Latium. Agamemnon fut vainqueur et consentit qu'Achille épousât Iphigénie, ce qui mit, comme vous l'allez voir, Ajax en fureur. » Puis au milieu de toutes ces folies de l'orgueil et de la débauche, la pensée de la mort qui intervient : tandis que les coupes circulent, au milieu de l'ivresse, un esclave pose sur la table un squelette d'argent. Malheureux ! « malheureux que nous « sommes, s'écrie Trimalcion, tout l'homme n'est que « néant ! ainsi nous serons tous, quand l'Oréus nous em- « portera. Vivons donc, tant que nous pouvons jouir ! » Il a du reste déjà commandé son tombeau, construit sur des dimensions colossales avec des inscriptions dignes de lui. Mais, en mourant, il affranchira tous les esclaves. « Les esclaves aussi sont des hommes : ils ont bu le même lait que nous, et si une mauvaise destinée pèse sur eux, cependant, de mon vivant ils boiront l'eau de la liberté. Du reste par mon testament je les affranchis tous. » (*Æque*

pag 293.

unum lactem biberunt, etiamsi illos malus fatus oppresserit.)

J'en aurai fini avec Pétrone lorsque j'aurai mentionné les deux seuls passages que relèvent d'ordinaire les critiques dans son livre : l'un est relatif aux rhéteurs, l'autre aux poètes. Dans le premier, Pétrone semble reprocher aux déclamateurs la ruine de l'éloquence. En exerçant les jeunes gens sur des sujets fictifs, ils ne les préparent en rien aux luttes sérieuses du barreau ; de plus, ils ont introduit le goût de cette éloquence orientale, excessive, chargée de couleurs fausses, qui est aujourd'hui à la mode. Rien de plus juste ; mais le rhéteur Agamemnon répond avec une certaine raison que l'enseignement a été vicié par le goût du jour, que les parents exigent qu'on apprenne à leurs enfants, non ce qui est bien, mais ce qui réussit dans le moment : de plus ils veulent que les études ne durent pas longtemps, que le jeune homme soit de bonne heure mis en état de gagner sa vie, de réussir dans le monde. Tout cela est encore vrai ; donc la conclusion de Pétrone serait que le mal est irremédiable : pour moi, j'en suis persuadé, comme je crois aussi qu'il en prenait fort bien son parti Épicurien, sceptique, homme d'esprit, il voyait, jugeait, mais quant à s'indigner ou à gémir, il en était bien incapable. *Ergo vivamus, dum licet esse bene.* La devise de Trimalcion est la sienne : il y joindrait volontiers celle-ci, non moins célèbre :

Et sinamus mundum ire quomodo vadit.

(Et laissons aller le monde comme il va.)

L'autre passage semble une allusion directe à la *Pharsale*. Le poète Eumolpe refait le début de l'œuvre de

Lucain. Ce qu'il reproche à celui-ci, c'est de n'avoir pas distingué l'histoire de la poésie. Il fallait relever le récit des faits par l'adjonction du merveilleux. Par cette critique, Pétrone se rattache à l'École virgilienne ; c'est tout ce qu'il a conservé des anciennes traditions, car c'est bien un homme de son temps.

Il l'est surtout par sa langue qui est belle, pure et forte, plus précise que celle de Sénèque, avec moins d'éclat, mais plus de souplesse peut-être.

CHAPITRE II

Juvénal. — Martial. — Stace. — Silius Italicus. — Valerius Flaccus.

§ I.

Les règnes détestables de Claude et de Néron virent naître un certain nombre d'écrivains doués de talents remarquables, mais sur qui pesèrent cruellement les misères de cette triste époque. Juvénal, Martial, Stace, Silius Italicus, Valerius Flaccus n'étaient pas des poètes méprisables, bien qu'il faille mettre les deux premiers bien au-dessus des autres; les deux Pline, Quintilien viennent immédiatement après les plus grands; quant à Tacite, il faut lui faire une place à part. Il est en dehors et au-dessus de ses contemporains; peut-être même au-dessus de Salluste et de Tite-Live. Étudions d'abord les poètes, et, parmi eux, ceux qui nous présenteront un tableau fidèle de cette société romaine devenue la proie du principat et des vices qu'il amenait à sa suite. A ce point de vue, Stace n'est pas dépourvu d'intérêt, mais qu'il est pâle et insuffisant auprès de Juvénal et de Martial!

Suivant une biographie fort courte et parfois obscure attribuée à Suétone, Juvénal (*Decimus Junius Juvenalis*) est né l'an de Rome 795 (après J.-C. 42). Dodwell reporta

80
 sa naissance à l'an 791. De sa famille on ne sait rien : suivant Suétone son père ou celui qui l'éleva (*incertum filius an alumnus*) était un riche affranchi. Il naquit à Aquinum, ville des Volsques. Il vécut plus de quatre-vingts ans, et assista aux règnes de Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, et mourut sous Adrien. Le pouvoir absolu donnait ses fruits ; et quelques princes honnêtes intercalés parmi des monstres, faisaient mieux sentir encore la dureté de ces temps, où tout dépendait du caprice d'un seul. Juvénal étudia l'éloquence, mais par goût, et sans ambition ; il ne se destinait ni à l'enseignement ni à la vie publique. (*Animi magis causa quam quod scholæ se aut foro præpararet.*) Jusqu'à l'âge de quarante ans, il se livra à la déclamation. J'ai dit ce qu'il fallait entendre par là. De tels exercices prolongés jusqu'à un âge si avancé indiquent une passion véritable : aussi le poëte porta-t-il dans ses vers les habitudes et la couleur oratoires. Presque tous ses contemporains reçurent la même éducation et s'adonnèrent à cette rhétorique vide et ampoulée, puis la portèrent dans des sujets où elle était froide et déplacée : Juvénal (et c'est là une part de son génie) écrivit des satires. La satire est le genre démonstratif en vers. De là, l'étroite convenance du sujet et du style. Il ne cessa de déclamer que pour commencer d'écrire, et, quand il écrivit, il déclama encore. Suivant toute probabilité, c'est sous Domitien qu'il composa ses premières satires, mais il se garda bien de les lire en public. Elles ne parurent que sous Adrien. L'une d'elles, la septième, renfermait un trait piquant à l'adresse d'un histrion, le pantomime Paris, une des victimes de Domitien : des courtisans charitables y virent une allusion à un

acteur chéri d'Adrien, et le prince envoya le poëte en Égypte à l'âge de quatre-vingts ans, avec le titre de préfet d'une cohorte; il y mourut bientôt. Que dire des commentateurs, qui ne virent là qu'une aimable plaisanterie du prince? Il est vrai qu'il eût pu le faire périr à Rome même.

Tel est l'homme. Il s'est tenu en dehors des événements de son temps, non par indifférence, mais par prudence, je dirais même par dégoût, et il a été néanmoins victime d'une de ces cruelles fantaisies impériales auxquelles son obscurité eût dû le soustraire. Quant au poëte, il a été en effet, comme le dit Boileau, « élevé dans les cris de l'école. » A-t-il *poussé jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole*? Qu'on lise Tacite, Suétone, Martial. Voyons l'œuvre.

Les satires de Juvénal sont au nombre de seize (1), et les grammairiens anciens les distribuèrent en cinq livres, division abandonnée depuis. La seizième sur *les avantages de l'état militaire* est d'une authenticité douteuse : elle est cependant fort ancienne, car Servius et Priscien en citent quelques expressions, et l'attribuent à Juvénal.

Je vais indiquer brièvement le sujet de chacune de ces satires.

Dans la première, qui est une véritable préface, Juvénal expose les motifs qui le poussent à écrire des satires. Il ne peut contenir sa bile devant les infamies qu'il a sous les yeux; il faut qu'elle s'épanche. S'il n'a pas de génie, l'indignation lui dictera des vers. « Non, dit-il, non, les siècles à venir n'ajouteront rien à nos dépravations : en fait de passions et de vices, je défie nos descendants de trouver du nouveau. Tout vice est à son comble et ne

(1) Otto Ribbeck sur des preuves insuffisantes n'en admet que dix d'authentiques.

« peut que baisser (1). Allons, toutes voiles dehors, lan-
« çons-nous ! »

La deuxième, défectueuse dans sa composition, est une peinture des hypocrites « qui font les Curius et dont la vie est une éternelle bacchanale. » Le poète y ajoute un tableau des vices des grands, vices qui s'étalaient au grand jour.

La troisième, représente au vif la Rome de Domitien, envahie par les aventuriers grecs, n'offrant aucune sécurité à l'honnête homme pauvre.

La quatrième a pour titre le turbot. C'est le récit de la délibération du Sénat sur la manière dont il fallait faire cuire un magnifique turbot offert à Domitien.

La cinquième est consacrée aux parasites, vieille industrie qui se modifiait suivant les mœurs du jour et la bassesse de ceux qui l'exerçaient.

La sixième, qui n'a pas moins de 661 vers, a pour sujet les femmes.

La septième énumère toutes les misères des gens de lettres.

La huitième a pour sujet la noblesse.

La neuvième est une peinture des débauches romaines.

La dixième est intitulée : *les vœux des hommes*. Le poète montre combien ils sont insensés le plus souvent.

La onzième a pour sujet le luxé des festins.

La douzième pourrait avoir pour titre : « l'amitié désintéressée. » Le poète célèbre le retour de son ami Catulus et offre aux dieux un sacrifice.

La treizième a pour sujet : le remords.

La quatorzième traite de l'exemple, de son importance dans l'éducation des enfants.

(1) J'emprunte la fidèle et vigoureuse traduction de M. Despois. (*Les Satiriques latins*, lib. Hachette.)

La quinzième est une peinture des superstitions, surtout de celles de l'Égypte.

Enfin, la seizième expose les avantages de l'état militaire. Elle est incomplète, assez froide, et l'authenticité n'en est pas certaine.

Il serait intéressant de connaître la date de la composition de chacune de ces satires ; mais on est réduit sur ce sujet à des conjectures. Suivant toute vraisemblance, c'est dans un âge avancé que le poète écrivit les quatre dernières, peut-être même la huitième sur *la noblesse*. Il y a en effet moins d'âpreté, une sorte de tristesse plus douce, qui convient mieux à un vieillard. Les autres durent être composées sous Domitien ou peu de temps après. Le ton en est plus amer, il y a plus d'emportement, la déclamation, proprement dite, s'y fait plus sentir. Quoi qu'il en soit, l'histoire de la société romaine sous les empereurs est là. Juvénal a compris et rendu son siècle ; il l'a vu et jugé en homme vertueux, indigné, en bon citoyen. Son témoignage est accablant pour ses contemporains. Encore une fois, je ne puis accepter pour lui le reproche d'exagération : la forme seule est excessive parfois chez lui ; mais Dion-Cassius et Suétone sont les garants de sa véracité... On leur adresserait le même reproche, s'ils n'étaient plats. Demandons-lui donc ce qu'il a vu ; nous examinerons ensuite comment il l'a vu ; quelle est la matière de son livre ; quelle en est la forme ?

§ II.

POINT DE VUE OU SE PLACE JUVÉNAL.

Ce qui constitue l'originalité du poète satirique, c'est

le point de vue auquel il se place pour railler et flétrir les vices qu'il a sous les yeux. S'il vit dans le monde, s'il se pique d'être ce qu'on appelle un honnête homme, de savoir vivre, de garder dans sa mise, son langage, ses mœurs, ce *décorum* qui distingue les gens bien élevés, de fuir tout excès choquant, sans s'interdire pourtant les voluptés permises, il sera, comme Horace, une sorte de moraliste mondain, qui raille les infractions au code des bonnes manières. Esprit, grâce, vivacité sans emportement : voilà le ton du poète, qui fuit les grands mots, semble converser avec son lecteur, lui fait doucement son procès, se le fait à lui-même à l'occasion. Comme il ne sent point

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

il ne s'indigne jamais, n'éclate jamais. Tout autre est Juvénal. Il voit les Romains de son temps comme les aurait pu voir un Curius, un Dentatus. Il les juge et les flétrit au nom des lois antiques abolies depuis quatre cents ans. Il prend volontiers le ton que J.-J. Rousseau prête à Fabricius dans sa fameuse prosopopée. Les mœurs romaines, au temps de la première guerre punique, voilà son idéal. Par là, il se rattache à Lucilius : celui-ci a représenté les vices de la civilisation pénétrant à Rome, le vieil esprit de la république s'armant contre eux, disputant vaillamment le terrain. Juvénal les représente vainqueurs, triomphants, ayant libre carrière, ne songeant même plus dans l'enivrement de la victoire au vieil ennemi qui a succombé. Il réveille ce fantôme des antiques vertus, et le dresse menaçant devant la corruption régnante. Dans ces orgies grandioses où les descendants des

Scipions et des Métellus se plongeaient, les statues des ancêtres sur leur piédestal de marbre contemplaient l'abaissement de leur postérité. Juvénal prête sa voix à ces témoins muets de tant de turpitudes. Ce n'est plus un contemporain qui parle, c'est un homme d'autrefois qui ne peut supporter ce qu'il a sous les yeux. Quelle force le poète ne trouve-t-il point dans un tel point de vue ! Mais quelle prise peut-il avoir sur les âmes ? Est-il juste d'exiger des sujets de Domitien les vertus des concitoyens de Camille ? Le moraliste ne tiendra-t-il aucun compte de toutes les révolutions survenues ? La république romaine pouvait-elle s'immobiliser et durer telle qu'elle était au temps de Caton le Censeur ? Les changements introduits peu à peu n'étaient-ils pas nécessaires, fatals, et quelques-uns d'entre eux ne sont-ils pas une amélioration ? Ne faut-il pas distinguer entre un luxe modéré, utile, et les effroyables prodigalités de quelques fous ? Un vêtement chaud, moelleux, élégant même, est-il le signe d'une réelle dépravation ?... Toutes ces questions et bien d'autres, le philosophe, l'historien les posent, les examinent avec soin, non le poète. Tel n'est point son rôle, telle n'est pas sa vocation. Ce n'est pas un débat contradictoire qu'il ouvre, c'est un réquisitoire qu'il prononce. Il est l'accusateur public. Rien ne trouve grâce devant ses yeux ; il repoussera même les circonstances atténuantes. Suivons-le dans son œuvre.

LA FAMILLE. — LA FEMME.

Ce qu'était la famille romaine dans les premiers siècles de la république, chacun le sait. Pureté, dignité, majesté : voilà son caractère. Que de vertus exigées et obtenues

sans peine de la matrone, assise à son foyer, filant la laine et élevant pour la république l'enfant en qui elle voit déjà un citoyen romain et qu'elle vénère dès le berceau ! Quelle gravité dans l'union des deux époux ! Le mariage, indissoluble pendant près de cinq cents ans malgré le droit au divorce, maintient les fortes et pures traditions, recrute l'État d'hommes libres élevés uniquement pour l'État, et s'impose comme une obligation sacrée à tout citoyen. La femme est dans la main du mari ; la loi ne lui confère aucun droit ; c'est une esclave ; mais de quelle vénération elle est entourée ! Elle a sa part dans la majesté du peuple-roi : elle est la divinité du foyer ; elle ne quitte l'austère maison que pour accomplir les rites religieux auxquels est attaché le salut de l'empire. Rien d'impur ne blesse ses regards, n'approche d'elle, ne sort d'elle.

Voyez ce qu'elle est devenue au temps où Juvénal écrit. Il ne recherchera point comment la femme a été peu à peu émancipée par les lois, comment le divorce s'est introduit dans les mœurs, comment le mariage n'est plus qu'un contrat ou une fantaisie de quelques jours, comment le célibat est devenu à la mode, comment les mœurs inouïes des hommes ont avili les femmes, non ; c'est l'historien qui marquera les étapes de cette dépravation : Juvénal peindra ce qu'il a sous les yeux. Ce n'est plus dans l'intérieur de la maison qu'il faut chercher la Romaine : elle se promène sous les portiques, aux rendez-vous de la galanterie ; elle est au théâtre, où elle s'éprend des mimes, des chanteurs, des joueurs de lyre ; elle est au cirque, où elle applaudit le gladiateur ; elle s'attache à lui, pour lui quitter mari, enfants, patrie, avec lui s'embarque pour l'Égypte. D'autres se font gladia-

trices : « les voilà qui se frottent d'huile comme les « athlètes. Qui ne les a vues tirer au mur, creuser le « but à coups d'épée, le heurter du bouclier, observer « enfin toutes les règles de l'escrime. » Heureux le mari, quand elle n'éprouve pas la fantaisie de se donner elle-même en spectacle dans l'arène, casque en tête, épée au poing ! La suivrons-nous aux mystères de la bonne déesse ? Ces saintes cérémonies sont devenues des orgies monstrueuses. Dans les temples, elle invoque les dieux, elle offre des victimes, consulte les aruspices, pour savoir si la harpe de Pollion remportera le prix aux jeux Capitolins. Chez elle, elle ne sait que faire, défaire et refaire son visage, échafauder sa chevelure. Malheur à l'esclave maladroite qui aura disposé irrégulièrement une boucle rebelle ! « Parmi ces dames, il « y en a qui ont des bourreaux à l'année : frappez ! dit-elle, et, pendant ce temps, elle se pommade le visage, « elle écoute les propos de ses amies, elle examine une « étoffe richement brodée d'or. Frappez encore ! Et elle « parcourt un long journal. Frappez toujours ! Mais les « bourreaux n'en peuvent plus. Sors ! crie-t-elle à la vic- « time d'une voix tonnante. Justice est faite. » Ajoutez à ces occupations les pratiques de dévotion, les pèlerinages imposés par les prêtres de Bellone, les immersions dans le Tibre glacé ; puis, les conférences avec les vieilles femmes de Judée, ou les aruspices d'Arménie, ou les sorciers chaldéens, et les fabricants de poisons expéditifs. Voilà la vie de la dame romaine, voilà du moins ce qu'on en peut dire à un lecteur français. Le reste, il ne le devinera point ; il faut le lire dans Juvénal. Demandons-lui d'où vient cette prodigieuse dépravation. Il répond ce qu'aurait répondu le vieux Caton : « Jadis la médiocrité

« des fortunes maintenait la chasteté de nos Romaines.
 « Le vice n'osait entrer dans ces pauvres demeures ; ce
 « qui l'en repoussait, c'était le travail, les longues
 « veilles ; c'étaient ces mains de femmes, mains labo-
 « rieuses, durcies à filer les laines d'Étrurie ; c'était An-
 « nibal aux portes de Rome, et les citoyens debout
 « sur la porte Colline. Nous souffrons aujourd'hui des
 « maux d'une longue paix ; plus terrible que les armes,
 « le vice s'est abattu sur Rome et venge l'univers vaincu.
 « Toutes les horreurs, toutes les monstruosité de la dé-
 « bauche nous sont devenues familières du jour où périt
 « la pauvreté romaine. Ainsi sur nos sept monts se sont
 « installées Sybaris, Rhodes, Milet, et cette folle Tarente,
 « au front couronné de fleurs, aux lèvres humides de vin.
 « C'est l'argent, l'argent immonde, qui le premier importa
 « chez nous les mœurs étrangères ; c'est l'enivrante
 « richesse, le luxe avec ses honteux raffinements qui a
 « brisé notre vieille énergie. »

Sa pensée revient sans cesse à ces temps de l'heu-
 reuse simplicité, non qu'il poursuive l'effet du contraste,
 mais parce que son esprit violent ne voit et ne veut que
 les extrêmes (1).

LE ROMAIN.

Voyons maintenant le Romain. Ici, encore, il faudra
 singulièrement adoucir les traits du tableau : il y a telle
 satire dont on ne peut même dire le titre. — Ce qui main-
 tenait les anciennes mœurs, c'était la vie publique. Le
 Romain soldat, agriculteur, jurisconsulte, toujours aux
 armées ou dans les champs, au forum, au sénat, aux

(1) Voir un très-beau tableau des mœurs antiques (*Sat.*, XI, 83-120).

tribunaux, était absorbé par ses devoirs de citoyen ; ce que nous appelons aujourd'hui la vie privée était encore l'accomplissement d'un devoir public. — Quel vide le jour où la chose de tous devint la chose d'un seul, le jour où, « le fouet à la main, César fit trotter devant lui « le docile troupeau des citoyens de Rome (1) ! » L'oisiveté imposée à ces hommes dont la vie était si pleine ! ils se jetèrent en désespérés dans tous les vices. Juvénal a bien entrevu la cause réelle de la dégradation dont il était témoin, mais il était défendu, même sous les bons empereurs, de parler de la liberté. Il sait bien cependant qu'elle était la gardienne des anciennes mœurs. « Depuis « longtemps, depuis que nous n'avons plus de suf-
 « frages à vendre, ce peuple ne s'inquiète plus de rien ;
 « et lui qui jadis distribuait les commandements mili-
 « taires, les faisceaux, les légions, tout enfin, mainte-
 « nant il n'a plus de prétentions si hautes. Son ambition
 « s'est réduite à ces deux choses : du pain, des jeux au
 « cirque. » C'est Juvénal qui a trouvé la formule de l'Empire : *Panem et circenses*.

Tel est le peuple, ce qu'il appelle « la tourbe des enfants de Rémus » (*Turba Remi*). Que sont devenues les hautes classes de la société ? C'est sur elles que pèse plus lourdement le joug. C'est parmi les héritiers des grands noms que César choisit ses victimes (2). Condamnés à l'oisiveté, ne sachant s'ils ne seront point égorgés demain, les descendants des nobles familles cherchent dans le tumulte d'une vie d'orgies à oublier ce qu'ils ont perdu et ce qu'ils peuvent perdre à tout moment. Les uns se font les cour-

(1) *Sat.*, X.

(2) « C'est un phénomène de vieillir quand on porte un grand nom. »
 (*Sat.*, IV.)

tisans de Domitien, et il les convoque pour délibérer sur le sort d'un turbot. Ils font antichambre, tandis que le poisson est introduit. Enfin ils entrent à leur tour : « sur « leur face réside cette pâleur naturelle à ceux que « Domitien honore de sa redoutable amitié. Car, com- « ment s'y prendre pour ne pas irriter un tyran om- « brageux avec lequel on risquait sa tête à parler du « beau temps, de la pluie ou des brouillards du prin- « temps. » Celui-ci se sent menacé : il se déshonore pour sauver sa vie ; il descend dans l'arène. Mais le Néron chauve a déjà destiné sa tête au glaive. Cet autre échappera : pour n'être point victime, il s'est fait bourreau, mais avec douceur. Il devine les sentences de mort qui couvent dans l'âme du maître, « et d'un mot glissé à « l'oreille, il fait couper la gorge aux gens. » Mais toutes ces bassesses, toutes ces infâmes complaisances sont souvent perdues. Le maître préfère à ces porteurs de grands noms les affranchis, les étrangers venus à Rome pieds nus, qui ont exercé les plus vils métiers, et sont prêts à tout. Il trouve en eux plus de docilité, moins de scrupules, plus d'empressement à servir ses défiances et sa haine contre ces patriciens qui flattent la créature de César et la méprisent.

Juvénal n'a peut-être pas compris ce penchant du despote à s'entourer de vils ministres, qui reçoivent de lui tout leur éclat, à qui on peut tout demander, et qui ne refuseront aucun office. Il s'indigne de voir ces basses figures rangées autour de César ; il réclame cet honneur pour les vrais Romains, les fils des Scipions et des Métellus ; il peint en termes énergiques et désolés l'abais-

(1) *Sat.*, IV.

sement des grandes familles ; tel patricien réduit à se faire entrepreneur de vidanges ; tel autre tenant un établissement de bain, un Corvinus faisant paître les brebis d'autrui ! Il montre les nobles, « les fils des Troyens » disputant au peuple en tunique, à la porte d'un insolent parvenu, la sportule qui nourrira leur famille ; des préteurs, des tribuns, voyant passer devant eux un misérable affranchi ; un vieux citoyen romain, forcé de céder sa place au théâtre au fils d'un prostitué né dans un mauvais lieu. Tout cela le révolte, et avec raison, mais c'était la conséquence naturelle de la révolution accomplie dans la vie politique des Romains. Le poète s'indigne du pouvoir que donne l'argent ; il s'étonne qu'on n'ait pas encore élevé de temple au dieu Écu ; il attribue à ce culte de la richesse tous les vices qu'il a sous les yeux : c'est confondre l'effet avec la cause. L'argent ne devient une puissance énorme que dans les sociétés où il n'y a plus rien pour lui faire contre-poids. Donnez aux âmes une nourriture plus noble et elles dédaigneront celle-là.

Quant aux occupations des Romains de ce temps, je n'en dirai que peu de chose. La vie privée ne gagne point ceux qui ont perdu la vie politique. La famille, c'était l'État en petit ; plus d'État, plus de famille. Le mariage ruiné par l'extrême facilité du divorce est une fantaisie ou une spéculation. Les époux se livrent chacun de leur côté aux vices qu'ils préfèrent. Liberté réciproque absolue, indifférence complète. Plus de foyer domestique. Que devient l'enfant ? Qu'on lise dans Tacite (Dialogue des orateurs, §§ 28 et 29) l'éloquent parallèle entre l'éducation d'autrefois et celle de son temps. Je le résumerai en deux mots. Jadis on voyait dans l'enfant un

*casul en
sine de.*

citoyen : on ne voit plus en lui qu'un embarras. C'est à Juvénal qu'il faut demander ce que devient ce pauvre être abandonné par ses protecteurs naturels au plus vil des esclaves de la maison. La Satire XIV^e *sur l'Exemple*, nous montre la dépravation transmise par les pères aux enfants. « Si ce vieillard s'abandonne aux funestes en-
 « traînements du jeu, son fils qui porte encore au cou
 « la bulle d'or joue déjà comme lui : voilà sa petite main
 « qui s'arme aussi d'un cornet. Et cet autre jeune
 « garçon, sa famille peut-elle espérer de lui des senti-
 « ments plus élevés que ceux de son père, quand on le
 « voit déjà savant dans l'art de préparer les truffes et ca-
 « pable de faire nager des champignons et des beclignes
 « sur une sauce de sa façon ! Cette science lui vient de
 « son père, un vieux polisson, un goinfre à cheveux blancs.
 « Le pauvre enfant n'a que sept années, toutes ses dents
 « ne sont pas encore repoussées ; mais quand tu l'en-
 « tourerai des maîtres les plus graves et les plus barbus,
 « toujours il lui faudra une table somptueuse ; sa cuisine
 « doit soutenir l'honneur de sa maison. »

Et la jeune fille, que lui enseignera sa mère ? « Peux-tu
 « espérer de la fille de Larga qu'elle soit une honnête
 « femme, elle qui, pour te nommer tous les amants de
 « sa mère, n'en pourrait expédier la liste sans reprendre
 « haleine jusqu'à trente fois ? Vierge encore, elle était
 « déjà la confidente de sa mère, maintenant c'est sous
 « sa dictée qu'elle écrit ses billets doux ; et elle les fait
 « porter à ses amants par les mêmes drôles dont s'est
 « servie sa mère. »

Voilà les exemples que l'enfant a sous les yeux, l'éducation qu'il reçoit : ainsi le vice pénètre dans son âme appuyé d'une imposante autorité. Il n'a qu'à ouvrir les yeux

pour recueillir des leçons empoisonnées. Que si le père de famille songe à lui inculquer quelques maximes, il ne lui recommandera qu'une seule chose : gagne de l'argent. Que tous les moyens te soient bons pour cela. « Aie
« toujours à la bouche cette pensée du poète, pensée
« vraiment digne des Dieux et de Jupiter même : com-
« ment vous vous êtes enrichi, c'est ce dont nul ne
« s'inquiète; l'essentiel, c'est de s'enrichir. Voilà ce que
« nos vieilles nourrices enseignent aux petits garçons,
« qui se traînent encore à quatre pattes, voilà ce que
« savent toutes les petites filles avant d'apprendre leurs
« lettres. » Quels fruits sortiront d'une telle éducation? On le devine sans peine. Il dépassera son maître, ce jeune écolier si bien formé : on le verra, la main sur l'autel de Cérès, vendre de faux témoignages. S'il épouse une femme riche, il l'étranglera pendant son sommeil pour en hériter; enfin il trouvera un jour qu'il est bien fâcheux d'attendre l'héritage paternel, et il se débarrassera de son père trop obstiné à vivre. Ah ! tu te récrieras en vain, en vain tu soutiendras que tu ne lui as pas enseigné cette morale. Si, cette perversité lui vient de toi. « Celui qui
« par ses leçons met au cœur de son fils l'amour des
« grandes fortunes; celui dont les sinistres conseils ont
« fait de lui un homme avide, en lui laissant toute liberté
« de s'enrichir par la fraude, celui-là, en lui lâchant la
« bride, l'a engagé dans la carrière : une fois lancé, tes
« cris ne l'arrêteront point, il va, passe la borne, et ne
« t'écoute plus. Nul ne croit que ce soit assez de s'en te-
« nir aux fautes qu'on lui permet : on s'accorde toujours
« plus de licence. Quand tu dis à ce jeune homme que
« donner à un ami est une sottise, que c'en est une aussi
« de soulager la pauvreté d'un de ses proches, de le tirer

« de la misère, du même coup tu lui apprends le vol, l'es-
 « croquerie; tu lui enseignes à acquérir au prix de tous
 « les crimes ces richesses dont l'amour te dévore (1). »
 Ah! c'était un tout autre langage que tenaient à leurs en-
 fants ces héroïques vieillards qui, brisés par l'âge, après
 avoir traversé les batailles des guerres puniques, ou
 bravé le farouche Pyrrhus et l'épée de ses Molosses, re-
 cevaient de la république en récompense de tant blessu-
 res un ou deux arpents de terre! Le poëte se reporte
 toujours par la pensée à cet âge d'héroïques vertus, si
 différent du siècle où il vit. Il se plaît à les opposer l'un
 à l'autre : l'antithèse est terrible, écrasante pour les con-
 temporains. Il n'exige pas de ceux qui ne sont plus ci-
 toyens, « qui ne sauraient tenir le langage d'une âme
 « libre, et sacrifier leur vie à la vérité » qu'ils soient
 semblables aux vieux Romains de la république. Non :
 qu'ils aient leurs vices, qu'ils en soient la proie, mais
 qu'ils respectent au moins cette chose sacrée, l'enfance.
 « On ne saurait trop respecter l'enfance. Prêt à commet-
 « tre quelque honteuse action, songe à l'innocence de
 « ton fils, et qu'au moment de faillir, la vue de ton en-
 « fant vienne te préserver. »

LA VILLE.

Voilà la famille romaine : c'était autrefois Rome tout en-
 tière, car l'étranger n'y pénétrait point, si ce n'est comme
 esclave. Les temps sont changés : la moitié de la popu-
 lation est étrangère. En vain quelques empereurs ont
 essayé d'arrêter les flots de cette invasion; l'impulsion

(1) *Sat.*, XIV.

donnée par César se poursuit. Depuis longtemps les barrières vermoulues de la cité jalouse sont tombées, et tous les vaincus, pêle-mêle se précipitent dans son enceinte. Nous ne sommes pas loin du temps où l'édit de Caracalla étendra à tous les peuples le titre de citoyen romain. Puis ce seront des empereurs sortis de tout pays qui viendront prendre à Rome le diadème des Césars; les uns venus du fond de la Germanie, les autres de l'Espagne, ceux-ci apportant avec eux les mœurs de de l'Orient, ce cortège de despotes asiatiques, ces costumes étranges, ces pratiques et ces superstitions extraordinaires. Un immense défilé de tous les peuples se prépare; et tous se dirigent vers Rome, que chacun d'eux occupera à son heure. En attendant, c'est le Grec qui pullule dans la ville des Césars, non le Grec de l'Attique ou du Péloponèse, mais celui de la Syrie, de l'Égypte, des îles de l'Asie Mineure, le Grec façonné depuis longtemps à la servitude, sans traditions nationales, sans foyer, aventurier spirituel et hardi, qui vit des vices d'autrui et, comme le vautour qui sent le cadavre, afflue aux lieux où fermente la corruption.

Juvénal les a vus à l'œuvre, ces subtils agents de corruption, il a compris leur rôle, et senti leur force, il en est effrayé. Il nous montre un de ses amis, Umbritius, vieux citoyen romain, qui émigre de Rome, laisse sa patrie en proie à cette lie grecque, se reconnaît incapable de disputer la place à ces parasites qui ont fait main basse sur tout. Le moyen qu'un rustique enfant de Romulus le dispute à ces Grecs si fins, si vils, si souples! Se ferait-il comme eux coureur de diners? Il n'a pas l'esprit assez vif, assez amusant; il ne sait pas comme eux flatter impudemment; il lui reste un fonds d'honnêteté et de

pudeur qui le gêne, l'empêche de plaire et de réussir.
 « Le Grec au contraire, le voilà au cœur des grandes
 « maisons, bientôt il en sera le maître. Esprit prompt,
 « aplomb imperturbable, parole facile, plus rapide que
 « celle de l'orateur Isée, ils ont tout pour eux. En voici
 « un : quelle profession lui supposes-tu ? Toutes celles
 « que tu peux désirer, c'est un homme universel. Gram-
 « mairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure,
 « saltimbanque, médecin, sorcier, un Grec, quand il a
 « faim, sait tous les métiers. Tu lui dirais : Monte au
 « ciel ! il y monterait (1). »

Avec de telles gens point de concurrence possible pour le Romain. En vain il aura respiré dès son enfance l'air du mont Aventin, et se sera nourri des fruits de la Sabine, le patron préfère aux clients indigènes, lourds et mal appris, cet étranger aux aimables manières, au langage mielleux, qui offre ses services pour tout faire, et qui sait flatter comme personne. Les voilà donc reçus dans les riches maisons. Ils en chassent bientôt le vieux client, qui était un ami des anciens jours : « Pour cela, il
 « suffit de laisser tomber dans l'oreille crédule du maître
 « une goutte, une seule, du venin particulier à leur nature,
 « à leur pays : aussitôt il me fait déguerpir. » Le Grec reste maître de la place, il corrompt la mère de famille, la fille jeune et chaste, le jeune époux adolescent. Par là, il se rend maître des secrets de la maison et se fait craindre. Belle et énergique peinture qui fait songer à Tartufe. Voilà les successeurs des Romains, les nouveaux clients qui réduisent les anciens à la misère, les forcent d'émigrer en province ou de soutenir sans espoir une

(1) *Sat.*, III.

lutte inégale : ainsi doit disparaître peu à peu le vieil élément romain. Quel métier faire, quand partout à l'entrée de toutes les industries on rencontre le Grec ? Celui de parasite est hideux, dangereux même, et ne rapporte plus rien ; celui de ministre des débauches des grands est plus avantageux, mais il y a telles ignominies dont tout le monde n'est pas capable. Il reste celui de poète, de rhéteur, de grammairien.

LES GENS DE LETTRES.

Les poètes, ils n'ont d'espoir que dans la munificence de César. Quel César ? on ne sait, peut-être Adrien. Un grand nombre, et des plus en renom, vont ouvrir des bains à Gabies, des boulangeries à Rome, ou se font crieurs publics. Il y avait autrefois des Mécènes, et Martial semble croire que, s'il y en avait encore, il naîtrait des Virgile.

Sint Mecenates, non deerunt, Flacce, Marones.

Mais c'est une race disparue. Les riches aujourd'hui font un autre usage de leur argent. Ils prêteront au poète qui veut faire une lecture publique quelque vieille salle délabrée, et même quelques affranchis pour applaudir, mais c'est le lecteur qui devra faire les frais des banquettes, de l'estrade, des fauteuils loués pour la circonstance. Quant au prétendu Mécène, sa bourse, fermée au poète, s'ouvre pour la courtisane Quintilla ; ou bien il fait l'emplette d'un lion apprivoisé qu'il faut gorgier de viande. « Peut-être après tout cette grosse « bête est-elle moins dispendieuse à nourrir qu'un poète : « un poète, ça doit manger plus qu'un lion (1) ! »

(1) *Sat.*, VII.

Voyez Stace, le poète chéri, à la mode ; quelle joie dans la ville quand il annonce une lecture de sa Thébaïde ! On le couvre d'applaudissements : « Oui, mais « il crève de faim, s'il ne réussit à vendre au comédien « Paris son Agavé encore vierge de toute publicité. »

Qu'on s'étonne après cela de la stérilité des muses latines ! Il faut avoir bien dîné pour faire de beaux vers. Mais que tirer de son cerveau, quand on a faim, quand on a froid, quand on se demande où dînerai-je ? où pourrai-je me procurer une couverture ? — Et les avocats ? « Leur faconde ronfle comme un soufflet de « forge, on voit le mensonge écumer sur leurs lèvres. Et « que leur en revient-il ? La fortune de cent avocats « vaut juste celle du cocher Lacerna de la faction « rouge. » A quels misérables expédients ils ont recours ! Les chalands vont de préférence aux avocats de grande naissance qui ont des statues d'aïeux dans leur atrium ou qui mènent grand train. Aussitôt de pauvres diables, pour jeter de la poudre aux yeux et attirer la pratique, étalent un luxe emprunté, louent des esclaves, des bijoux, de l'argenterie, une robe de pourpre, et à la fin font banqueroute. C'est un préjugé tout puissant. « On « n'est guère éloquent avec un habit râpé. Est-ce qu'un « pauvre hère comme Basilus oserait se permettre de « jeter aux genoux des juges une mère éplorée ? Il plai- « derait à ravir qu'on le trouverait insupportable. »

Plus misérable encore est le rhéteur qui forme les avocats. C'est peu d'avoir à subir les éternels refrains de ses élèves, les vieilles déclamations qu'ils chantent sur le même ton : on refuse de le payer. Eh ! qu'ai-je « appris ? C'est cela ! on s'en prend au professeur ! « Est-ce ma faute, si cet âne n'a rien qui lui batte sous la

« mamelle gauche ? » — Ah ! l'on ne marchande pas avec les musiciens ou les chanteurs, Chrysogonus et Pollion, ni avec le maître d'hôtel qui dresse un festin, ni avec le cuisinier qui le prépare. « Mais ce qui coûte « le moins à un père, c'est l'éducation de son fils. » — Quel respect inspirent à leurs élèves des maîtres ainsi traités, réduits à citer en justice, pour obtenir payement, les parents récalcitrants ? On en a vu que leurs écoliers battaient ! — « Dieu ! faites qu'aux ombres de nos « ancêtres la terre soit douce et légère ; que sur leurs « urnes s'épanouisse le safran parfumé : qu'elles se cou- « ronnent d'un éternel printemps : car ils voulaient que « pour l'enfant le maître qui l'instruit fût aussi révé- « ré qu'un père. »

§ III.

LE STYLE.

Telle est la matière du livre. Encore une fois, il faut croire à la véracité de Juvénal ; il n'a rien inventé. Il aurait pu dire comme Labruyère : « Je rends à mon siècle ce qu'il m'a prêté. » Ce qui lui appartient en propre et constitue son génie, c'est la forme qu'il a donnée à son œuvre. Presque tous les critiques la jugent excessive, et ne voient en ce poète qu'un déclamateur. Il faudrait pourtant s'entendre sur ce mot, qui n'avait pas autrefois le sens qu'il a aujourd'hui. Il n'y a pas un écrivain romain qui ne se soit livré à l'exercice de la déclamation : Cicéron déclama jusqu'à son dernier jour. Mais Cicéron était un orateur, et Juvénal écrit en vers ? Eh quoi ! ignore-t-on les rapports étroits qu'il y a entre l'éloquence et la poésie ? Qu'est-ce que les Philippiques de

*De primis hunc adunato
Si erat la lumen date
(H. Sava)*

Cicéron, la deuxième notamment, celle que préférerait à tout Juvénal, sinon une déclamation virulente contre Antoine? Juvénal a fait en vers ce que Cicéron avait fait en prose. Par là il a donné à la satire une nouvelle forme, la forme oratoire, déclamatoire si l'on veut, les mots importent peu : ce qui importe, c'est d'examiner si cette forme nouvelle, créée par lui, est en rapport avec le sujet à traiter. Il est difficile de ne pas l'avouer.

En présence des monstruosité de ce temps, qui comprendrait une satire légère, spirituelle, moqueuse? le *ridiculum* d'Horace est charmant, mais il ne serait pas de mise ici, il faut autre chose. Juvénal l'a compris, ou plutôt, son propre tempérament lui a révélé la forme que réclamait l'œuvre. C'est un génie original, le premier des satiriques de tous les temps, de tous les pays. Plus d'une fois on sent l'art et même l'artifice dans son style, mais le ton général est si vrai, la couleur si exacte, que les affectations de détail sont emportées dans le mouvement puissant qui pousse le style. Là, en effet, est le secret de sa vraie force : sa diction n'a rien de maigre et de haché : elle est large, abondante : il vogue à pleines voiles (*totos pande sinus*). Ne demandez pas à des écrivains de cette trempe l'exquise mesure, la gradation des nuances ; ces qualités sont incompatibles avec celles qu'ils possèdent. Le souci des détails, la recherche du fini ralentiraient l'élan impétueux de la verve. Il y a dans ce style des taches nombreuses, bien des scories mêlées à l'or pur, mais il empoigne le lecteur, et le maîtrise. Parfois la pensée est pauvre, vulgaire, la philosophie du moraliste tourne au lieu commun (1), mais

(1) Voir Sat. X, les passages sur Alexandre, Annibal, Cicéron.

l'expression reste forte ; les contrastes dramatiques, les antithèses éloquents relèvent l'idée et lui donnent un relief saisissant. Sa qualité dominante, c'est le don de peindre. Il est vrai qu'aucun scrupule de pudeur ne l'arrête : mais ce n'est pas à la crudité des termes, à la précision impudente des détails qu'il doit sa force. Elle est dans la vigueur de la composition, dans le souffle qui anime toutes les parties, et qui n'est autre chose qu'une indignation généreuse. Je ne connais guère dans aucune langue de tableau plus vigoureusement dessiné que celui de la chute de Séjan (Sat. X). Quelle sobriété et quel éclat dans les vers consacrés à Messaline et à Hippias (Sat. VI) ! Et que l'on ne croie pas que le poète ne saurait prendre un autre ton que celui de l'invective. Voyez (Sat. XI) l'image des anciennes mœurs romaines : quelle vérité, et quelle éloquence triste ! De telles peintures reposent agréablement, et font estimer le poète. Rarement il moralise, mais quand il le fait, c'est dans un style élevé, grave (1). Il n'emprunte à aucune école sa philosophie ; on voit même qu'il a peu d'estime pour les représentants du stoïcisme qu'il accuse d'hypocrisie : mais sa parole n'en a que plus d'autorité. C'est le langage d'un honnête homme, convaincu, qui n'a point de théorie à exposer.

§ IV.

MARTIAL.

On pourrait à l'aide de Martial compléter la peinture

(1) Voir les vingt derniers vers de la Sat. X, et une grande partie de la Sat. XIII.

des mœurs romaines esquissée dans ses grands traits par Juvénal. Mais si on lit Martial, on est embarrassé pour en parler. Qu'il se contente donc d'une petite place auprès de son illustre contemporain et fort au-dessous.

Martial (M. Valerius Martialis) est né en Espagne, à Bilbilis, vers l'an 43 après Jésus-Christ, sous le règne de Claude, et il est mort en Espagne âgé environ de soixante ans, sous le règne de Trajan. Il vint à Rome vers l'âge de vingt ans, pour y faire son droit, comme nous dirions aujourd'hui ; mais la jurisprudence n'était pas son fait, pas plus que l'éloquence : il se mit à faire des vers, des *petits vers*, comme on disait au dix-huitième siècle. Il en fit pendant trente-cinq ans, puis il retourna dans sa patrie où il en fit encore, y épousa une femme d'une certaine fortune, mais s'y ennuya profondément et y mourut peu de temps après. Pourquoi abandonna-t-il Rome, âgé de cinquante-cinq ans, pour aller s'enterrer à Bilbilis ? Parce que Domitien venait de périr, Domitien le protecteur, le héros, le dieu de Martial, Domitien qui l'avait fait tribun, lui avait accordé le *droit de trois enfants* (jus trium liberorum). Le poète s'était rabattu sur Nerva, puis sur Trajan : pour toucher le cœur de ces princes, il avait insulté la mémoire de son dieu Domitien ; mais ils avaient été sourds à ses éloges, ils avaient méprisé ses palinodies injurieuses, et Martial, n'ayant plus ni pensions ni gratifications, était allé mourir en Espagne. On le voit, c'est un assez triste personnage. Il est difficile de comprendre comment l'auteur anonyme du Martial de la collection Lemaire a pu trouver tout naturel le rôle d'un poète adulateur de Domitien. Mais il n'a loué dans ce prince que ce qui était digne d'éloges, les spectacles qu'il donna, les embellissements de Rome, les lois

en faveur des jeunes enfants que des infâmes mutilaient ou prostituèrent ? Si c'est là tout ce que Martial a vu de Domitien, il avait la vue courte : Suétone a vu bien d'autres choses, et Juvénal en a rappelé quelques-unes. Mais on ne peut pas même lui laisser cette misérable excuse. Qu'on lise l'Épigramme 71 du livre IX, on verra que Martial est très-heureux de vivre sous un si bon prince : « aucune cruauté, aucune violence armée : on peut jouir d'une paix et d'une joie assurées. » Enfin l'avènement de Nerva et de Trajan fut salué avec des cris de joie, des actions de grâces aux dieux par tout ce qu'il y avait encore d'honnête à Rome ; tout le monde y gagna, Martial seul y perdit. Il a bien d'autres traits dans sa vie qu'on pourrait relever, et qui ne sont pas à son honneur : ce rapprochement suffit.

C'est un poète de cour, prêt à chanter ce que l'on voudra, et qui l'on voudra. Il lui manque le sens moral ; il est tour à tour insolent et bas ; il se croit des envieux, et s'enfle d'orgueil ; tournez la page, il mendie une toge, et s'aplatit. Il célèbre les vertus et les grâces de sa femme ; un peu plus loin il écrit telle épigramme qui les déshonore tous deux. De l'esprit, une certaine intelligence du faible des gens. Il tourne à Pline, dont il connaît la vanité et l'austérité, un compliment fort habile, le comparant à la fois à Cicéron et à Caton. Pline lui paye son voyage pour retourner en Espagne, et lui rédige une petite oraison funèbre très-convenable. Qui sait ? se dit-il, les vers de Martial dureront peut-être, et me voilà immortel. En tous cas je dois lui savoir gré de l'intention.— Il écrit à presque tous les hommes illustres de ce temps-là : il ose s'adresser à Juvénal ; il encense Quintilien ; il se pâme d'admiration devant le génie puissant du pauvre

Silius Italicus ; mais il n'ose aborder Tacite. En somme, un composé d'esprit et de bassesse, d'arrogance et de platitude. Il a vécu à Rome pendant trente-cinq ans dans la mauvaise société, moitié parasite, moitié frondeur, et de ce qu'il a fait, vu et entendu, il a tiré quinze cents épigrammes. C'est beaucoup.

L'épigramme était fort à la mode depuis Catulle, le créateur du genre. Ce petit poème est plus ou moins à la portée de tout le monde : il n'exige qu'une fort médiocre culture intellectuelle, et quelque peu de piquant dans l'esprit. Les gens du monde tournaient des épigrammes plus ou moins malicieuses qui couraient dans les salons sous le couvert de l'anonyme : on en gravait sur les murs, on en répandait au théâtre contre l'empereur, parfois même on en mettait jusque sur le socle de sa statue. Dans tous les temps les Romains ont eu un goût particulier pour l'épigramme, et ils y réussissent assez bien. S'ils n'ont pas la grâce des Grecs, ils l'emportent par le mordant. Martial est le représentant le plus complet du genre.

15
 Nous avons en tout de lui quinze livres d'épigrammes : le premier et les deux derniers ont seuls un titre particulier. *Sur les Spectacles, Cadeaux, Envois* (*de Spectaculis, Xenia, Apophoreta*). Le poète célèbre les moindres détails des jeux donnés par l'empereur, sa magnificence, sa justice, sa bonté, et toutes les vertus qu'il n'eut jamais. Il le loue d'avoir mis sur la scène une représentation exacte de la fable de Pasiphaé (XV) et du supplice de Lauréolus cloué sur une croix ! Les deux livres *Xenia* et *Apophoreta* sont des devises à joindre à de petits cadeaux. L'auteur y fait preuve de connaissances gastronomiques assez étendues. C'est une

poésie dans le genre des petits vers de Benserade ou autres faiseurs de devises pour les bonbons de la reine. Laissons cela, et voyons le reste.

C'est une peinture de la société dans laquelle vivait Martial. Quelle société? Celle que vous retrouverez dans tous les temps, la société des gens qui s'accommodent toujours du gouvernement, quel qu'il soit, de l'état social, quel qu'il soit, et qui songent à passer la vie le plus agréablement possible. L'attrait du plaisir est le seul lien qui unisse entre eux les membres de cette association; on n'y est point exclusif, la haute noblesse y coudoie la bourgeoisie, et celle-ci ne repousse point le peuple. Les uns apportent leur argent, d'autres leur esprit, d'autres leur personne, dans le sens le plus étendu du mot. Les gens de mœurs austères en sont seuls exclus; ou plutôt s'en excluent eux-mêmes. A Rome, cette association tacite de gens qui se convenaient était fort étendue. Elle renfermait des sénateurs, des chevaliers, des affranchis, des histrions, des musiciens, des matrones, des courtisanes, des parasites. Il se formait bientôt une chronique scandaleuse; chaque jour fournissait son histoire dont le héros ou l'héroïne variait, mais le fonds était presque toujours le même. Voilà le milieu dans lequel a vécu Martial, voilà les originaux qu'il a eus sous les yeux. C'est là qu'il a puisé la matière de son œuvre. Les cancans obscènes y tiennent une grande place : c'était la monnaie courante de la conversation. On a prétendu qu'il avait peu réussi dans ce genre, et l'on a voulu lui en faire un titre d'honneur, comme s'il était digne de plus nobles sujets! Je croirais plutôt que c'est la partie la mieux réussie de son livre, et j'en conclus que c'était celle qui l'attirait le plus. Qu'un ami l'invite à laisser là ces bagatelles, à

tenter quelque grand ouvrage, il s'esquive, et répond par une demande d'argent dissimulée sous une pasquinade. « Soyez pour moi un Mécène, et je serai un Virgile (1). » C'est une pensée qui lui est chère. Il s'imagine qu'il suffit de renter un écrivain pour qu'il ait du génie. Tel qu'il est, il s'estime infiniment. On lit ses livres jusqu'à Vienne; tout le monde s'en repait, « vieillard, « jeune homme, enfant, jeune femme chaste, sous l'œil « de son sévère mari (2) ». Si cela est vrai, quel jour sur les mœurs du temps ! Tel qu'il est, on conserve encore un peu d'indulgence pour lui : il a écrit deux ou trois fort jolies pièces sur la campagne ; il y a là un sentiment vrai, celui du citadin que le bruit, la boue, la fumée, la cuisine et toutes les immondices de Rome, viennent à écœurer, et qui se représente les frais ombrages baignés d'air pur, les bons paysans, les belles filles de la campagne honnêtes et douces, et la basse-cour et la paix (3).

Il alla retrouver en Espagne ces biens trop méprisés, mais il était trop tard, il ne pouvait plus vivre hors de Rome : les palais blasés, brûlés par des mets épicés, des boissons de feu, ne peuvent supporter autre chose. Il ne fit que languir, peu estimé de ses compatriotes, et mourut bientôt.

Il a dit lui-même de ses épigrammes : « Il y en a de bonnes, il y en a de médiocres, les mauvaises sont en plus grand nombre. » On ne peut que souscrire à ce jugement. En général ce qui lui manque, c'est la grâce. Les épigrammes satiriques, surtout celles qu'on ne peut citer, ont un relief remarquable ; les autres, plus

(1) Lib. I, 108.

(2) Lib. VII, 88.

(3) Voir notamment, lib. III, 58; lib. X, 30.

innocentes, manquent de naïveté. On sent le travail, l'effort pénible pour trouver le trait de la fin; parfois il est longuement préparé, amené, et arrive enfin tout froid; on l'avait deviné dès le premier vers. En général, la facilité n'est pas la qualité dominante du poète: peut-être était-il heureusement doué dans sa jeunesse, mais quel talent résisterait à un pareil exercice continué sans interruption pendant quarante années? Cette recherche incessante de l'effet tue toute imagination, toute verve: le procédé remplace l'inspiration. Je reconnais cependant volontiers que la langue, bien que tourmentée, reste pure; la diction est laborieuse, mais généralement correcte. Les tours sont vifs, variés, l'expression assez nette.

§ V.

STACE.

Stace (P. Papinius Staius) fut contemporain de Martial, et c'est peut-être le seul personnage important dont celui-ci ne parle pas. On a supposé avec quelque raison que Martial en était jaloux: tous deux en effet étaient courtisans; tous deux aspiraient à l'honneur d'être des poètes officiels, tous deux y réussirent en partie. Martial fut nommé par Domitien tribun, il obtint le Jus trium liberorum et une maison de campagne. Stace de son côté fut plusieurs fois vainqueur dans les concours de poésie établis par Domitien, reçut de lui un domaine, et de plus eut l'honneur d'être invité à la table du prince avec des sénateurs et des chevaliers romains; enfin il possédait au plus haut degré le don de l'improvisation, et l'empereur lui commanda plus d'une fois de petites pièces de circonstance: il n'est pas téméraire de supposer que Martial

en ressentit quelque dépit. Nous voilà bien loin d'Horace et de Virgile. Les mœurs de cour règnent ; ce n'est plus l'émulation qui stimule les poètes, ils se font concurrence.

Le père de Stace qui fut, dit-on, le précepteur de Domitien, reçut du prince de grandes marques d'honneur, et donna à son fils l'éducation la plus propre à en faire un poète de cour. Stace parcourut cette carrière avec succès ; mais il rêva en même temps une gloire plus haute, celle de l'épopée. C'était une âme douce, affectueuse, un esprit studieux, un travailleur infatigable. Marié fort jeune et par amour à la veuve d'un musicien, il ne se consola point de n'avoir pas d'enfants, en adopta un et le perdit presque aussitôt. D'une santé délicate, que l'application continuelle ruina de bonne heure, il quitta Rome à l'âge de trente-six ans pour retourner à Naples, respirer l'air natal : il était trop tard, il y mourut peu de temps après son arrivée.

Si l'on en croit le témoignage de Juvénal (Sat. VII), Stace était pauvre. On courait en foule aux lectures qu'il faisait de sa *Thébaïde* ; mais on ne vit pas d'applaudissements, et le poète était réduit à vendre à l'histriion Pâris sa tragédie d'*Agavé* encore inédite. De ces traits réunis se dégage une figure assez intéressante : cette mort prématurée qui suit de si près un voyage au pays natal, cette sensibilité un peu malade, la sympathie très-vive qu'il inspira à Dante, tout cela fait naître dans l'esprit l'idée d'un rapprochement avec Virgile, Virgile qu'il appelait un dieu, dont il baisait humblement la trace... Mais ce n'est là qu'une illusion de l'imagination.

Nous possédons de Stace trois ouvrages : 1° un recueil de pièces détachées, presque toutes en vers hexamètres, et intitulées *Silves* (*Sylvarum libri quinque*) ; 2° la *Thé-*

baïle (*Thebais*), poëme épique en douze livres; 3° l'*Achilleïde* (*Achilleis*), autre poëme épique incomplet (nous n'en avons que deux livres).

Les *Silves* sont le meilleur ouvrage de Stace. Il n'est pas difficile d'en trouver la raison. C'étaient de petits cadres, qu'il était capable de remplir : de telles pièces n'exigeaient guère que des détails ingénieux, de rapides peintures; son génie pouvait aller jusque-là; la conception puissante d'une œuvre de longue haleine lui était interdite. Enfin la nécessité de produire vite ces petits poëmes commandés servait heureusement l'auteur. Quand il avait le temps de chercher, il cherchait trop, trouvait rarement bien, s'épuisait et usait son œuvre en la limant. Est-ce un aveu que cet hémistiche où il caractérise sa Thébaïde : *Et longa cruciata lima?* Les *Silves* le forçaient à une simplicité relative. Il, s'excuse de s'être adonné à de telles bagatelles : Virgile a fait le *Moucheron*, Homère la *Batrachomyomachie*. D'ailleurs aucun de ces poëmes ne lui a coûté plus de deux jours de travail; plusieurs ont été faits en un seul jour; un d'eux a été improvisé pendant le souper. Il y a dans les lettres qui servent de préface à chaque livre des *Silves* un mélange de modestie et de fatuité qui fait sourire.

Stace ne s'est pas demandé une seule fois s'il était digne d'un vrai poëte de subir des commandes avec la date de la livraison. Et quelles commandes! Des vers sur la statue équestre de Domitien, sur un mariage, sur une maison de campagne, sur une salle de bains, sur un Ganymède, sur un perroquet, sur un lion apprivoisé qui appartenait à l'empereur, sur une coupe de cheveux d'un affranchi, etc. Les détails gracieux ne font pas défaut dans ces petites compositions; mais la plupart sont manquées : le poëtes'est

Ganymède, jeune prince troien d'une grande beauté, fils de Zeus et frère d'Illus, fut enlevé, selon la Fable par l'aigle de Zeus, et remplacé Hébé comme épouse des Dieux dans

guindé trop haut; la simplicité, le naturel lui manquent absolument. Il prodigue les images grandioses, épiques : on voit qu'il rumine toujours sa *Thébaïde*. Il a la mémoire farcie de personnages, d'événements, de peintures démesurées, et il en intercale dans ces petits tableaux de genre. Je retrouve la note vraie, l'accent ému dans les pièces où il a bien voulu se laisser aller quelque peu à sa sensibilité. La *Consolation à Flavius Ursus*, les *Larmes de Claudius Etruscus* (1) sont des morceaux réussis. Il y a une épître à sa femme Claudia, pour la décider à le suivre en Campanie, à quitter Rome où elle se plaisait, qui est heureusement tournée. Ce n'est pas que les rapprochements mythologiques n'y tiennent encore trop de place ; mais le sentiment est vrai, touchant (2). J'en dirai autant des vers dans lesquels il déplore la mort de son père et celle de l'enfant qu'il avait adopté (3).

La plus curieuse de toutes ces pièces est le remerciement adressé à l'empereur Auguste Germanicus Domitien, qui avait invité le poète à dîner (4). Il cherche dans ses auteurs les descriptions de festins célèbres, pour les immoler au banquet impérial, le festin de Didon dans l'*Énéide*, celui des Phéaciens dans l'*Olyssée*. Mais que ces images sont faibles ! « Il faut parler dignement : eh bien ! « j'étais dans les astres en compagnie de Jupiter. Ah ! « jusqu'ici stérile était ma vie ! c'est de ce jour que commence mon existence ! » — Il y a soixante-sept vers sur ce ton-là.

C'est sur sa *Thébaïde* que Stace fondait l'espoir de sa

(1) Lib. II, 6; lib. III, 3.

(2) Lib. III, 5.

(3) Lib. V, 8 et 5.

(4) Lib. IV, 2.

avait un grave inconvénient, non comme le prétend La Harpe, que deux scélérats maudits par leur père ne puissent inspirer aucun intérêt; mais il se rattachait à ces antiques légendes de la Grèce héroïque que les Grecs eux-mêmes ne comprenaient plus, et que les Romains n'avaient jamais comprises. La fatalité qui pesait sur les Labdacides, les crimes qui en furent la conséquence, et qui se succédèrent de génération en génération jusqu'à l'extinction complète de la race, Eschyle, s'il ne les a pas racontés, les a sentis : il a éprouvé cette mystérieuse horreur qui se dégage d'un tel sujet, et il en a pénétré cette admirable et puissante tragédie qu'on appelle *les Sept devant Thèbes*. L'*OEdipe roi* et l'*OEdipe à Colone* de Sophocle n'ont pas, il s'en faut bien, ce caractère de sombre grandeur et d'effroi religieux. Stace ne doit rien aux deux tragiques grecs; il a sans doute pris ailleurs ses modèles, et sur des épopées artificielles composé laborieusement une épopée plus artificielle encore. Ce qui manque en effet par-dessus tout dans ce poème, c'est l'inspiration. L'inspiration crée la composition de l'œuvre, sans effort pour ainsi dire et naturellement. Quand l'esprit s'est fortement pénétré du sujet, l'a conçu d'une façon toute personnelle, et comme créé, les diverses parties s'ordonnent, un souffle puissant les anime et les relie les unes aux autres; elles sont comme la conséquence naturelle de l'idée première qui s'épanche et rayonne. Telle est l'œuvre d'Eschyle, telle ne pouvait être celle de Stace. Dans ces douze livres il n'y a pas une idée, il n'y a que des détails. Tout ce que sait le poète, il l'enchâsse dans son œuvre. Chacun des héros du siège de Thèbes paraît à son tour, accomplit des exploits prodigieux et meurt. Enfin à l'avant-dernier li-

vre, il met aux prises les deux frères. De dénoûment il n'y en a pas, car on ne peut regarder l'arrivée de Thésée à Thèbes comme la conclusion de cette sanglante histoire; c'est un épisode cousu à tous ceux qui constituent le poëme, et auquel à la rigueur on pourrait en coudre d'autres. Voilà le défaut capital de la *Thébaïde*, celui qui la relègue parmi ces œuvres languissantes, froides, factices; il n'y a pas de conception forte, il n'y a pas d'unité, j'ajouterai même il n'y a pas d'action.

Restent les détails. S'ace n'a rien innové dans cette partie de l'épopée qu'on est convenu d'appeler le merveilleux. Ses dieux sont taillés sur le modèle de ceux de Virgile : il y a des séances dans l'Olympe, ou plutôt dans les cieux, Jupiter préside, Junon essaye un peu d'opposition en faveur de ses chers Argiens, comme dans Virgile; Mercure est là pour accomplir les ordres du roi des dieux; il y a des furies pour enflammer le cœur des deux frères, comme dans l'*Énéide*; il y a un Tartare et tout l'attirail de la vieille mythologie catachthonienne. D'invention personnelle on en chercherait vainement. La plus bizarre imitation que se soit permise le poëte est, sans contredit, celle du XXI^e livre de l'*Iliade*, où Homère représente Achille allant chercher jusqu' dans les flots du Scamandre les Troyens qu'il veut égorger à Patrocle; le fleuve irrité, se soulevant, pressant de ses ondes furieuses le flanc et les épaules du héros, scène merveilleuse, d'une grandeur incomparable, qui reproduit la double conception des divinités antiques, comme éléments et comme personnes. Stace a transporté dans son poëme (livre IX^e) cet épisode splendide. Mais quelle pauvreté dans cette copie! Cette stérilité d'invention, ce besoin d'imiter sans cesse réduit le poëte à l'impuissance quand il s'agit de peindre des

caractères. Quelle variété et quel éclat, quelle vérité dans l'*Iliade*! Ces figures de héros sont devenues des types; chacun d'eux revit dans les Tragiques, dans Pindare, tel que l'a représenté Homère; il a en lui la vie. Rien de tel chez Stace. Tous sont jetés dans le même moule; tous accomplissent à peu près les mêmes prouesses, tiennent le même langage, sont animés des mêmes sentiments. Seul, peut-être, Amphiaraus le devin, se détache de ce groupe uniforme, mais le mérite en est plutôt à la légende qu'au poète. Quant aux événements qui remplissent le poème, aucun d'eux n'est déterminé par le caractère connu des personnages. L'*Iliade* tout entière naît du caractère d'Achille; la *Thébaïde* sort du caprice de Jupiter: il veut frapper les Thébains et les Argiens; en conséquence une Furie pousse Étéocle à refuser le trône à son frère; Polynice se retire à Argos, y épouse la fille du roi, et engage dans sa querelle les chefs qui avec lui vont assiéger Thèbes. Une fois le poème ainsi lancé, nous avons des combats, des jeux funèbres, un livre épisodique, racontant l'histoire d'Hipsipyle et des Lemniennes, bref, tous les incidents connus d'une épopée d'imitation. Quant au style, je ne puis admettre avec Casaubon qu'il soit sans emphase; il me semble plutôt que c'est là sa couleur dominante. Je ne connais pas un seul passage qui offre cette simplicité, ce naturel dans les pensées et dans l'expression, qui sont le secret des grands poètes. L'auteur se travaille visiblement pour frapper l'esprit du lecteur; il croit lui présenter de grandes images, de nobles pensées, mais si l'on écarte la pompe du langage, le fonds apparaît pauvre et nu. Le poète ne dit pas: « Je chante une guerre fratricide », mais: « la flamme des Muses tombée sur mon âme me pousse à dérouler la guerre

à combattre;
 tel est le
 à Paris
 à faire
 mis. —

+ Amphiaraus, géographe, est le seul qui ait été
 à cette époque de l'histoire, si Hyppocrate - duquel on a
 mentionné devant lequel il est et un voir si agit en Solon
 l'histoire n'est à profaner, ce n'est pas un fait, si on en a
 fait.

celle que nous étudions, tyrannie que ne peuvent secouer des esprits souvent très-heureusement doués, mais que le goût du jour, l'éducation littéraire, le désir de plaire aux contemporains précipitent dans l'ornière commune, souvent loin de leur véritable voie.

Le dernier ouvrage de Stace fut l'*Achilléide*. Si l'on en juge d'après le contenu des deux premiers livres, l'*Achilléide* eût été un poème de longue haleine : le poète n'avait pas encore amené son héros à Troie. Il y a en général plus de simplicité dans le style ; la lecture en est plus facile et plus intéressante. Je l'ai déjà dit, Stace eût mieux réussi dans la peinture des scènes de la vie intérieure : les deux premiers livres de l'*Achilléide* ne sont pas autre chose.

Si l'on en croit Stace, ces deux poèmes n'étaient qu'un essai de ses forces. Il rêvait une épopée plus haute, toute nationale ; mais il voulait s'y préparer en traitant de moindres sujets. Cette épopée, c'étaient les exploits incomparables de Domitien. Qui osera regretter que la mort n'ait pas permis au poète d'exécuter ce noble projet ?

§ VI.

SILIUS ITALICUS.

Stace n'était pas le seul qui rêvât de s'asseoir sur le Parnasse au-dessous de Virgile ; plusieurs de ses contemporains ambitionnaient la même gloire, et prirent à peu près le même chemin pour y parvenir. Je tâcherai, en parlant de Silius Italicus et de Valerius Flaccus, d'éviter les redites : il suffit d'avoir montré à propos de la *Thébaïde* les procédés de cette triste école.

C. Silius Italicus a une physionomie toute particulière. S'il est mauvais poëte, il ne peut en accuser la pauvreté, cette cruelle ennemie du génie, qui a étouffé dans leur germe tant d'œuvres sublimes. Il est riche, fort riche; il possède de nombreuses maisons de campagne, en Campanie, près de Naples; c'est un personnage considérable et considéré, qui a été honoré trois fois du consulat, qui a vu un de ses fils obtenir la même dignité, qui a gouverné en qualité de proconsul cette belle province de l'Asie, si convoitée par les magistrats sortant de charge. Il a traversé les règnes de Néron qui le nomma consul l'année même de sa mort; de Galba, d'Olhon, de Vitellius, de Vespasien, de Titus, de Domitien, sous qui il obtint son troisième consulat, et il est mort sous Trajan. Sa mort fut volontaire : malade d'un abcès jugé incurable, il refusa toute nourriture, et quitta volontairement la vie à l'âge de soixante-quinze ans.

Par quels moyens réussit-il à se faire accepter de tous les empereurs? Ce fut un habile politique; il poussa même un peu loin cette habileté sous Néron, en se faisant délateur, ce qui nuisit quelque peu à sa réputation. Mais il effaça la honte de ce premier métier par une honorable retraite; c'est Pline, son aîné, qui parle ainsi (1). Il aimait les belles-lettres, particulièrement l'éloquence et la poésie. Il avait un véritable culte pour Cicéron et pour Virgile, pour Virgile surtout; il faisait une collection des bustes de ce grand poëte, achetait le lieu où s'élevait son tombeau, et célébrait le jour de sa naissance avec plus de pompe que le sien propre. Cette passion lui inspira l'idée d'écrire un poëme épique : il

(1) Epist., lib. III, 7.

se mit à l'œuvre étant déjà vieux, et lut plusieurs fois en public des fragments de son travail. Les applaudissements ne lui manquèrent pas : il était riche et personnage consulaire. Ses confrères en poésie chantèrent ses louanges. Martial le met tout simplement sur la même ligne que Virgile. Mais brusquement tout ce bruit s'éteint ; le silence et l'oubli se font autour de ce nom, l'œuvre elle-même disparaît. Ce n'est qu'au quinzième siècle qu'elle est exhumée de la poussière d'une bibliothèque par un de ces hardis promoteurs de la Renaissance, le Pogge; et aujourd'hui même les critiques les plus bienveillants (1) ont de la peine à se réjouir convenablement de cette trouvaille. C'est qu'en effet l'œuvre est médiocre. Pline, qui a l'esprit fort délicat, dit de Silius : « il faisait des vers avec plus d'application que de génie. » (*Carmina scribebat majore cura quam ingenio.*)

Le poème de Silius Italicus a pour titre *Punica*, et il se compose de dix-sept livres. Le poète s'est arrêté quand la matière lui a manqué : c'est elle qui le menait et non lui qui la traitait à sa guise. Le sujet est le récit en vers de la seconde guerre punique, qui commence, comme on sait, à la prise de Sagonte par Annibal, et finit à la bataille de Zama. On ne comprend pas pourquoi le poète n'a pas raconté la troisième guerre punique : cela lui aurait permis d'aller jusqu'à vingt-quatre livres, comme Homère, et la prise de Carthage avait de quoi tenter un peintre de génie. Mais bornons-nous à examiner non ce qu'il aurait pu faire, mais ce qu'il a fait.

(1) Même Rupert, si ingénieux, n'a pu que plaider les circonstances atténuantes.

A quel genre rattacher ce poëme ? Les érudits ont été fort embarrassés. Est-ce une épopée ? On pourrait le croire, car le merveilleux y tient une certaine place. Est-ce une composition historique versifiée ? Cette opinion est assez vraisemblable, car les événements, les personnages, la description des lieux, tout est réel. On considère même Silius Italicus comme une autorité, et son témoignage sert à contrôler ou à compléter celui des historiens. Il faut bien le reconnaître, les *Puniques* n'appartiennent à aucun genre connu jusqu'alors excepté pourtant au genre ennuyeux. On a allégué, pour défendre Silius Italicus, l'exemple de Nævius, et d'Ennius, qui célébrèrent en vers ces mêmes guerres puniques ; mais il nous est impossible de juger la composition de leur œuvre, qui a péri presque en entier, et il est hors de doute que le merveilleux n'y tenait pas la place qu'il occupe dans Silius. Rien de plus étrange que ce récit historique, exact, scrupuleux, minutieux même, brusquement interrompu par l'intervention bizarre d'une divinité. Nous suivons sur la carte cette admirable campagne d'Annibal, parti d'Afrique, débarqué en Espagne, traversant le midi de la Gaule, franchissant les Alpes, battant l'une après l'autre quatre armées romaines, puis forcé de s'arracher à cette Italie devenue sa proie pour courir à la défense de Carthage, vaincu enfin dans un dernier combat, et fuyant pour aller dans le reste du monde susciter des ennemis à Rome. Grande et noble histoire, dramatique surtout, si cette figure imposante d'Annibal domine tous les événements, s'il nous apparaît tirant de son propre génie toutes ses ressources, créant une armée, une discipline, une tactique, accomplissant enfin ce serment prononcé sur les autels dès l'âge de neuf ans d'être

jusqu'à sa mort l'implacable ennemi de Rome. Placez derrière un tel homme des Dieux qui le poussent, le retiennent, lui donnent la victoire, la lui enlèvent, et Annibal disparaît pour ne laisser au premier plan que des machines poétiques usées que le bon sens repousse, qui glacent l'imagination. Là, est l'incurable faiblesse de l'œuvre. Le fabuleux et le réel ne s'y fondent point; loin de là, ils se gênent et s'excluent. Le merveilleux de l'*Énéide* nous semble parfois quelque peu factice; ici c'est bien autre chose! Qu'on en juge par quelques-unes des inventions de Silius en ce genre, je dis *inventions*; le vrai mot serait *imitations*, car Silius n'inventait rien. C'est Junon, l'éternelle ennemie des Troyens, et par conséquent de Rome, qui suscite Annibal; Vénus, de son côté, supplie Jupiter de défendre les descendants d'Énée. Le dieu y consent et il prédit les destinées glorieuses de l'empire romain qui aura le bonheur d'être gouverné un jour par Domitien. Cette prédiction semble insuffisante au poète, et il introduit Protée, qui la reprend et la développe tout au long, en pillant sans pudeur le sixième livre de l'*Énéide* et le quatrième des *Géorgiques*. Ce sujet exerçant un charme particulier sur l'imagination du poète, il met en scène la Sybille de Cumès, qui refait d'après Virgile la peinture des enfers. Voilà quelques-uns des lambeaux de pourpre que Silius cond à ses narrations historiques, quand il lui prend fantaisie de donner plus d'éclat à son œuvre. L'*Énéide* tout entière se retrouve là en lambeaux informes. La sœur de Didon, Anna, s'y rencontre avec le prétendant malheureux Iarbas. Des jeux funèbres sont célébrés sur le modèle du cinquième livre de l'*Énéide*. Le malheureux Annibal est condamné par le poète à poursuivre pendant la bataille de Zama un

Iarbas, regis genitor, cum a viribus Didoni petulante
 in fundat baragone, et in partem a o parte se et cavillat
 au et se se omnia. Virgileu cupasia in Iarbas au

faux Scipion, ou plutôt un fantôme fait à l'image du Romain par Junon. C'est un songe qui l'empêche d'aller assiéger Rome après la bataille de Cannes. Silius a même osé voler à Virgile la plus forte conception épique de l'*Énéide*. Énée s'obstine à défendre Troie déjà envahie par les Grecs; tout à coup Vénus lui apparaît, et, lui arrachant le bandeau qui couvre sa faible vue de mortel, lui montre les divinités ennemies de Troie qui accomplissent l'œuvre de vengeance et de destruction. Junon dessille aussi les yeux d'Annibal et lui découvre sur chaque colline de Rome les dieux prêts à la défendre. On pourrait multiplier ces rapprochements, mais à quoi bon? Silius pille de préférence à tout autre son cher Virgile; ce qui ne l'empêche pas d'emprunter à Homère l'idée d'un festin, où un aède, Teuthras, charme les oreilles d'Annibal, en lui racontant les exploits des anciens héros. Il va même jusqu'à prendre dans Prodicus ou dans Xénophon la vieille allégorie d'Hercule placé entre le vice et la vertu; seulement son Hercule à lui s'appelle Scipion. On pourrait être tenté de croire que là s'arrêtent ses déprédations, il n'en est rien. Sa victime de prédilection, c'est Tite-Live. On connaît cette admirable partie de l'œuvre de l'éloquent historien, le début solennel qui l'annonce, l'ampleur et la majesté du récit si habilement coupé par ces portraits, véritables chefs-d'œuvre, ces discours qui sont le vivant commentaire des faits, et ces épisodes dramatiques qui donnent à la couleur générale je ne sais quoi de plus éclatant. Vous retrouverez tout cela dans Silius Italicus; il suit pas à pas l'historien en Afrique d'abord, puis en Espagne, en Gaule, en Italie, il se conforme à l'ordre suivi par son modèle, choisit pour les raconter les mêmes épisodes. De hardis commentateurs,

frappés de cette servile déférence, ont recherché sous les vers de Silius la prose de Tite-Live dans les épisodes qui ne nous ont pas été conservés (première guerre punique, Régulus), et ils ont cru en découvrir des fragments, comme d'autres ont cru retrouver parfois dans Tite-Live des tronçons des *Grandes Annales*. C'est qu'en effet Silius ne se borne pas à emprunter à l'historien la matière et la composition, il essaye de lui prendre son style! chose incroyable, vraie cependant. Qu'on lise et que l'on compare par exemple dans les deux auteurs l'épisode célèbre de *Pacuvius et Pérolla* : on sera confondu de ce procédé d'imitation qui consiste à enchaîner dans les entraves du rythme la libre et puissante prose de Tite-Live. Tels sont les procédés de Silius Italicus. Un de ses éditeurs, Ruperti, après avoir longuement essayé de le faire valoir, a très-ingénuement avoué que la lecture de ce poète pouvait être très-utile aux jeunes gens : en quoi ? En leur montrant, au moyen des rapprochements sans nombre qu'elle amène, que Silius n'avait pas d'invention, qu'il empruntait tout à autrui, et que son style est bien inférieur à celui de Virgile et de Tite-Live. C'est le réduire à n'être qu'un repoussoir. Peut-être en effet n'est-il pas autre chose.

Deux choses cependant plaident en faveur de Silius Italicus : le choix d'un sujet national et la pureté de la diction. S'il n'a pu concevoir le plan d'une épopée, en disposer toutes les parties d'après une idée générale, conserver la variété sans sacrifier l'unité, du moins il n'est pas allé demander aux légendes fabuleuses de la Grèce une matière usée. Enfin, lecteur et admirateur passionné de Cicéron et de Virgile, il a puisé dans le commerce de ces grands écrivains des qualités qui deve-

** Pacuvius Salavinus Romæ in Capua iudicium per
republicam in super catalin de la Courte 216 a. ch
et de la Courte in présence de Virgile et de Cicéron
et de Pérolla partisan of Romains*

naient de plus en plus rares, le respect de la langue, la propriété des termes et une simplicité relative. Ce n'eût pas été lui faire pleine justice que de garder le silence à ce sujet.

§ VII.

VALÉRIUS FLACCUS.

On ne sait trop quel personnage était C. Valérius Flaccus Balbus Setinus, auteur d'un poëme épique incomplet, intitulé *Argonautica*. Quelle était sa famille? où est-il né? Les érudits sont réduits sur tous ces points à des conjectures plus ou moins ingénieuses. On trouve dans Martial un certain nombre d'épigrammes fort élogieuses adressées à un Flaccus; mais ce Flaccus était riche, il avait une belle maison de campagne à Baïes, des objets d'art, de beaux esclaves; c'était un homme qu'il pouvait être utile de flatter, tandis que notre poëte semble n'avoir rien possédé de tout cela. Martial n'eût pas manqué de vanter l'excellence d'un poëte opulent, comme il se fût certainement abstenu de louer un poëte pauvre. Une ligne de Quintilien, voilà, à vrai dire, le seul témoignage que l'antiquité nous ait laissé sur Valérius Flaccus : « Nous venons de faire une grande perte dans la personne de Valérius Flaccus. » (*Multum in Valerio Flacco nuper amisimus.*) On peut en conclure que le poëte était fort jeune encore quand il mourut, et que sa perte excita les regrets des connaisseurs. Quant aux critiques du seizième siècle, ils lui ont été généralement très-favorables, sauf Scaliger qui, dans l'*Hypercritique*, traite le pauvre Valérius avec une extrême sévérité, le trouvant surtout dur et sans grâce. Presque tous les autres érudits le placent immédiatement après Virgile, et lui immolent

Sc. nec

parmi ses prédécesseurs et ses contemporains celui qu'ils honorent d'une particulière aversion, surtout Lucain et Stace.

L'expédition des Argonautes à la recherche de la Toison d'or est un des sujets les plus chers aux poètes de l'antiquité grecque et latine, j'entends aux poètes de seconde main. Que d'épisodes brillants à raconter, quelle variété ! C'était l'*Iliade* et l'*Odyssée* réunies dans le même sujet : des combats, des voyages, des légendes de toute nature, des prodiges extraordinaires. D'abord le récit de la disparition d'*Hylas*, qui était, aux temps de Juvénal, devenu un intolérable lieu commun (*cui non dictus Hylas puer?*) ; puis le fameux combat du ceste dans le pays des *Bé-bryces* ; l'histoire des femmes de Lemnos, meurtrières de leurs époux, et qui accueillent si bien les Argonautes ; l'amour de Médée pour Jason, les charmes, les philtres, les sortilèges de tous genres qui assurent au héros la victoire, et enfin le retour en Grèce avec Médée. Ajoutez à cela la description des lieux où abordent les navigateurs, les légendes qui leur attribuent la fondation de plusieurs colonies, et enfin le nombre considérable des héros qui étaient montés sur le navire Argo, et qui devaient plus tard s'illustrer par tant d'exploits. Peu de matière plus riche que celle-là, mais en même temps je ne sais quoi de vague ; un élément nouveau introduit dans la légende, la magie ; ce personnage étrange de Médée, qui importe en Grèce les charmes, les philtres, tout l'attirail d'une science nouvelle : tout cela marquait d'une empreinte relativement moderne l'histoire de l'expédition. L'*Iliade* n'en fait aucune mention : c'est plus tard que naît cette légende imaginée évidemment pour expliquer sous la forme anthropomorphique l'introduction en Grèce de cer-

Hylas subit de trouble due causa feminæ etc, 19
 dans la description des Argonautes si si succa intus
 Fabula speciosa in nuptiis immixta P. 10

taines pratiques de la religion plus sombre de la Thrace.

Valérius Flaccus n'a point essayé de décomposer les éléments de la légende ; il l'a reproduite fidèlement dans toutes ses parties. Il avait sous les yeux un modèle grec, qu'il a suivi le plus souvent avec la plus scrupuleuse exactitude, Apollonius de Rhodes, poète alexandrin, auteur d'un poëme en quatre livres sur le même sujet.

Seulement il avait conçu son ouvrage sur de plus vastes proportions, car il devait contenir au moins dix livres, si ce n'est douze. Il s'arrête après le huitième. Quel est le caractère de l'œuvre ? C'est une imitation originale.

Valérius appartient à cette classe d'écrivains consciencieux, non sans talent, qui n'ont pas l'imagination créatrice, n'inventent rien, mais, sur un sujet déjà traité, trouvent de fort heureuses variations. Ce qui le distingue profondément du modèle grec, c'est la gravité. Apollonius en est complètement dépourvu : il est spirituel, ingénieux, gracieux. Il se complait dans les petits détails où il excelle ; jamais une image forte, une conception élevée. Cet amour si tragique de Médée pour Jason, amour né dans le crime, qui vit par le crime et que dénouera un dernier crime, le plus affreux de tous, le meurtre des enfants par leur mère, ne lui inspire que des peintures jolies, fades, analogues à ce que nous lisons dans Dorat ou Bernis. Valérius Flaccus a senti le côté dramatique de cette passion. Il a conservé les vieilles machines de Vénus et Junon s'unissant pour troubler l'âme de Médée ; mais la passion qui naît dans ce cœur indomptable, il en a du premier coup senti et rendu le caractère. C'est « un amour mêlé de haines » (*permixtumque odiis inspirat amorem*), amour que le remords empoisonne dès sa naissance, et qui ressemble à ces terribles maladies

Donat peut vivre en Paris 1754-1755
 après l'élaboration et l'écriture de telle œuvre littéraire
 consacrée à l'histoire des idées et de la dramatique, etc.

de l'âme qui enlèvent la liberté sans ôter la raison, qui précipitent dans l'abîme, mais après en avoir fait mesurer toute la profondeur. Là est l'originalité de Valérius Flaccus, et voilà ce qui justifie les regrets de Quintilien. Il suit son modèle grec, mais où l'autre s'attarde à cueillir des fleurs, il glisse ; où l'autre passe rapidement, il s'arrête et donne aux personnages et aux faits un relief plus énergique. Les commentateurs ont blâmé les vers qui suivent, que pour moi je trouve d'une grande beauté, et qui appartiennent en propre au poète. Il s'agit de Médée, qui ressent les premières atteintes de sa fatale passion. « Elle se penche, elle regarde par la porte ouverte si son père devenu plus doux ne rappelle point les Argonautes, elle cherche encore le visage de l'étranger. Tantôt languissante, désolée, elle s'enferme seule dans sa chambre, ou bien se précipite dans le sein de sa sœur chérie, comme dans un asile, essaye de parler et se tait... Souvent elle s'attache plus caressante à ses parents, elle couvre de baisers les mains de son père. Ainsi une chienne qui vit dans la chambre, que l'on caresse à la table du maître, dès qu'elle se sent atteinte d'un mal inconnu, de la rage qui couve en elle, malade, se met à parcourir en gémissant avant de prendre la fuite, toutes les parties de la maison. »

EXTRAITS DE JUVÉNAL.

I

Le turbot.

Calliope, mets-toi là et causons. Je ne te dirai point : « Chantons, muse..... » c'est de l'histoire. ConteZ-nous cela, vierges du mont Piérius. *Vierges!*..... Sachez-moi gré de ce mot-là !

Au temps où le dernier des Flaviens déchirait le monde expirant, où Rome avait pour maître le Néron chauve (1), dans les parages de la mer Adriatique voisins des temples de Vénus qui domine Ancône, la ville dorienne, un turbot monstrueux vint se prendre dans le filet d'un pêcheur et le remplit tout entier. On eût dit un de ces turbots géants, qu'enferme sous ses glaces le Palus-Méotide, qu'aux premières chaleurs, la débâcle charrie tout alourdis et engraisés par l'inaction d'un long hiver, et qu'elle va livrer aux eaux dormantes du Pont-Euxin. Aussitôt le propriétaire de la barque et du filet prend son parti. Une si belle pièce ! ce sera pour le souverain pontife (2). Où serait l'homme assez hardi pour vendre ou pour acheter un poisson pareil, quand, jusqu'aux rivages mêmes, tout regorge d'espions ? Les inspecteurs de la marine ne manqueraient pas de saisir le pêcheur tout nu et son turbot, et d'affirmer sans la moindre hésitation que c'est un poisson échappé des viviers impériaux, longtemps nourri aux frais de l'empereur, un poisson réfractaire, qui s'est évadé de chez son maître et qui doit lui être restitué. Consultez les jurisconsultes Palfurius et Armillatus ; ils vous diront que tout ce qu'il y a de beau, de rare dans la mer, n'importe dans quel parage, tout cela appartient

(1) Sobriquet de Domitien.

(2) Un des titres que portaient les empereurs.

au domaine impérial. Ce poisson donc, on l'offrira à l'empereur, pour qu'il ne soit pas perdu. Déjà l'automne aux mortelles influences faisait place à l'hiver, déjà les malades espéraient voir leur fièvre tierce se changer en fièvre quarte, déjà sifflait la bise hideuse, et le froid eût permis de garder ce poisson, tout frais pêché, mais le pêcheur se hâte, comme si le vent d'été lui commandait de se presser.

Il a déjà dépassé les lacs placés au bas de la montagne, où, dans un temple de Vesta plus modeste que celui de Rome, Albe, toute détruite qu'elle est, conserve le feu venu de Troie. Un moment la foule émerveillée arrête le pêcheur à l'entrée du palais. Enfin on s'écarte, les portes s'ouvrent sans difficulté devant le poisson; les sénateurs attendent : ce qui se mange doit passer avant eux ! Le pêcheur s'avance devant le Roi des rois : « Daigne agréer, dit-il, une offrande qui n'est point faite pour la cuisine d'un sujet. Fête aujourd'hui ton génie; prépare ton estomac à savourer cette chair succulente. Réservé au siècle qui t'a vu naître, ce turbot devait être mangé par toi, il s'est fait prendre tout exprès. » Trouvez-moi une flagornerie plus grossière ! Et pourtant la crête en dressait d'orgueil à Domitien. Non, il n'est louange si plate qu'on ne puisse faire accepter à ces puissances, que nous avons élevées au niveau de la divinité !

Mais, où trouver un plat assez large ? ceci mérite une délibération ; on appelle au conseil ces sénateurs qu'il déteste, sur la face desquels réside cette pâleur naturelle à ceux que Domitien honore de sa redoutable intimité. Au cri de l'huissier Liburnien : « Accourez, il est assis, » le premier sénateur qui se hâte en ajustant son costume, c'est Pégasus, nommé récemment fermier de Rome stupéfaite (car, qu'était-ce que Rome alors ? une propriété avec un préfet pour fermier). Or de tous les préfets le plus intègre, le plus scrupuleux à observer la loi, ce fut certainement ce Pégasus, bien qu'il crût qu'en ces temps maudits la justice devait se désarmer de son inflexible sévérité. Puis vient Crispus, un aimable vieillard ; mœurs, caractère, éloquence, tout avait chez lui même douceur. Nul n'aurait été un conseiller plus utile au maître des nations, au dominateur de la terre et des mers, si sous un tel monstre, fléau du monde, il eût été permis de blâmer la cruauté et de donner un avis honnête ! Mais comment

s'y prendre pour ne pas irriter une tyran ombrageux, avec lequel on risquait sa tête à parler du beau temps, de la pluie, ou des brouillards du printemps? Aussi jamais Crispus n'essaya-t-il de se roidir contre le torrent. Hélas ! ce n'était pas un citoyen, un de ces hommes qui osent dire librement ce que leur dicte leur conscience et risquer leur vie pour la vérité. Aussi Crispus a-t-il réussi à vivre quatre-vingts hivers, quatre-vingts étés. Près de lui accourait un sénateur du même âge, et que la même prudence fit vivre tranquille aussi dans cette cour, c'était Acilius, qu'accompagnait un jeune homme, victime innocente, réservée à un sort cruel et déjà marquée pour la mort dans la pensée du maître. Mais il y a longtemps qu'à Rome, c'est un phénomène de vieillir, quand on porte un grand nom. Aussi aimerais-je mieux, pour ma part, être le dernier des enfants de la terre. L'infortuné ! ce fut en vain qu'il s'abaissa à descendre dans l'arène d'Albe, et là, tout nu, en chasseur, vint y percer de près des ours de Numidie. Qui serait aujourd'hui la dupe de ces finesses de nos patriciens ? Qui s'aviserait d'admirer ta dissimulation, ô vieux Brutus ? C'était chose facile que de tromper nos rois barbus.

Voici Rubrius : malgré son obscure naissance, il n'a pas la mine plus rassurée. On lui en voulait pour une vieille offense de celles dont on ne se plaint pas. C'était pourtant un coquin aussi effronté qu'un infâme écrivant des satires morales.

Ce ventre qui vient, c'est Montanus : son abdomen l'a mis en retard ; Crispinus le suit, tout suant, et, dès le matin, plus farci de parfums qu'il n'en faut pour embaumer deux morts ; après lui, un scélérat, plus complet encore, Pompéius qui, d'un mot glissé dans l'oreille du maître, a fait couper la gorge à tant de gens ; puis, Fuscus, dont les vautours de Dacie devaient un jour dévorer les entrailles. C'était dans sa villa de marbre que ce général avait fait ses études militaires. Enfin, avec le cauteleux Veienton s'avance Catullus, le délateur aux meurtrières paroles ; aveugle, il brûle d'amour pour une jeune fille qu'il n'a jamais vue. Catullus ! c'est la bassesse à l'état de prodige, même pour notre temps ; un être fait pour s'installer sur le pont, et pour y mendier en lançant des baisers aux voitures qui descendent la côte d'Aricie. Personne ne s'extasia davantage

devant le turbot. Il ne tarissait pas d'éloges, tout en tournant ses yeux éteints vers la gauche (le poisson était à sa droite). C'est avec la même sûreté de coup d'œil qu'au cirque il vantait la bravoure, les coups du gladiateur Cilicien, et les machines d'où l'on enlevait des enfants à la hauteur du vélarium. Veienton restera-t-il en arrière? Non; comme un prêtre de Bellone, que la déesse a frappé de son dard et qui prophétise : « César, dit-il, quel présage! tu peux compter sur un grand, un éclatant triomphe. Tu vas faire prisonnier quelque roi, peut-être Arviragus va-t-il tomber du char royal des Bretons. La bête vient de loin; vois-tu ces pointes qui se dressent sur son dos? » Un peu plus, Veienton eût déterminé l'âge du turbot et son lieu de naissance.

Eh bien, qu'opinez-vous? Faut-il le couper en morceaux? « Oh! ce serait le déshonorer, dit Montanus. Qu'on fasse un plat assez profond et assez large pour le recevoir tout entier entre ses minces parois : c'est une œuvre qui demande une main habile et prompte, un second Prométhée! Allons! de l'argile, préparez la roue. Mais, à partir de ce jour, César, crée dans ta garde une compagnie de potiers. »

L'avis était digne de son auteur : il prévalut. C'est que Montanus connaissait à fond les traditions de la débauche impériale; il savait les nuits de Néron, et comment on y renouvelait son appétit, à l'heure avancée où le falerne brûlait le poumon des convives. Ça été de mon temps, l'homme le plus fort dans l'art de manger. Ces huitres viennent-elles du promontoire de Circé, des rochers du lac Lucrin, ou des parages de Rutupia? Voilà ce qu'il eût distingué au premier coup de dent. En regardant un oursin de mer, il vous disait à première vue sur quelle côte on l'avait pris.

La séance est levée. On congédie tous ces graves personnages, que le chef de l'État avait convoqués sur les hauteurs d'Albe, et qui étaient accourus tout ahuris, comme si l'empereur avait une communication à leur faire au sujet des Celtes et des farouches Sicambres, comme si quelque dépêche éfarée était arrivée à tire-d'aile des extrémités du monde. Et plût au ciel qu'il eût perdu à des niaiseries pareilles ces heures sanglantes pendant lesquelles il ravit à Rome tant de nobles et glorieuses

existences sans qu'un citoyen se levât pour le punir et les venger !

Il tomba pourtant. Un jour il en vint à inquiéter la canaille de Rome : ce fut là ce qui le perdit, lui dont les mains fumaient encore du sang des Lamia ! (Sat. IV.)

II

Noblesse.

Qu'importent les titres ? A quoi te sert, ô Ponticus, de vanter l'antiquité de ta race, d'étaler en peinture le visage de tes aïeux, les Émilius debout sur leur char triomphal, les statues mutilées des Curius, un Corvinus qui a perdu ses bras, un Galba auquel manquent le nez et les oreilles ? Pourquoi sur la liste si longue de tes ancêtres signaler avec orgueil le nom enfumé d'un dictateur et de plusieurs maîtres de la cavalerie, si tu vis mal à la face des Lépidus ? A quoi bon ces portraits de tant d'hommes de guerre, si devant ces vainqueurs de Numance la nuit chez toi se passe à jouer, si tu vas te coucher au lever du jour, à l'heure où ces capitaines mettaient en mouvement leurs enseignes et leurs soldats ? De quel droit Fabius ose-t-il rappeler les Allobroges vaincus, l'autel glorieux de sa famille, et citer Hercule comme l'auteur de sa race, si son cœur, avide et vain, a moins de vigueur qu'une brebis d'Euganée, si ses vieux ancêtres le voient se faire épiler à la pierre-ponce les parties les plus secrètes de son corps ; si lui enfin, l'acheteur de poison, il installe, au milieu de ses ancêtres, qu'il faut plaindre, sa sinistre image qu'il faudra briser ? Vainement ces vieilles figures de cire encombrant son atrium ; la vraie, l'unique noblesse, c'est la vertu.

Sois par tes mœurs un Paul-Émile, un Cossus, un Drusus. Crois-moi, cela vaut mieux que des portraits d'ancêtres ; fusses-tu consul, cela passe avant les faisceaux. La noblesse du cœur, voilà avant tout ce que j'ai le droit d'exiger de toi. Par tes actes, par tes paroles, as-tu mérité la renommée d'un homme intègre, invinciblement attaché à ce qui est juste ? Alors tu es

noble, je te reconnais. Salut, vainqueur des Gétules ! Salut, Silanus ! Quel que soit le sang qui coule dans tes veines, la patrie triomphante se glorifie d'avoir en toi un rare et excellent citoyen. Oui, c'est un plaisir alors de te saluer des cris que pousse le peuple d'Égypte, quand il a retrouvé son Osiris. Mais, comment appeler noble le citoyen dégénéré, qui, pour toute gloire, n'a que celle de son nom ? Voici un nain qui s'appelle Atlas, un nègre, qu'on a nommé le Cygne, une petite fille contrefaite, qu'on appelle Europe, de vieux chiens infirmes, galeux, pelés, qui ne savent plus que lécher la gueule d'une lampe vide, et qui gardent leur nom de Léopard, de Tigre, de Lion, ou de tout autre animal terrible et capable de faire trembler les gens. Prends garde de n'avoir point plus de droit à porter le nom de Créticus ou de Camérinus.

A qui en ai-je à ce moment ? A toi Rubellius Blandus. Ta race remonte aux Drusus, et tu t'en glorifies. Mais qu'as-tu donc fait toi-même, pour être noble, pour être né d'une femme issue du sang d'Iule, au lieu d'avoir pour mère la pauvre ouvrière qui fait de la toile au pied du rempart exposé à tous les vents ? « Vous autres, dis-tu, vous êtes de pauvres hères, des gueux, la basse classe. Nul de vous ne saurait dire de quel pays sort son père ; moi, je descends de Cécrops ! Grand bien te fasse. Puisses-tu longtemps savourer la joie d'être descendu de si haut ! Pourtant, c'est dans cette basse classe que tu trouveras d'ordinaire le Romain dont la parole protège devant la justice le noble ignorant ; c'est de cette canaille que sort le jurisconsulte, qui sait résoudre les énigmes de la loi, en démêler les difficultés ; c'est de là que partent nos jeunes et vaillants soldats, pour aller sur l'Euphrate et chez les Bataves rejoindre les aigles qui veillent sur les nations domptées. Toi, tu es le descendant de Cécrops, voilà tout. Tu me fais l'effet d'un Hermès dans sa gaine. Ton seul avantage, c'est qu'un Hermès est de marbre, toi, tu es une statue qui vit.

Dis-moi, fils des Troyens : parmi les animaux muets, quels sont ceux dont on vante la noblesse ? Ceux qui sont braves. Nous apprécions le cheval rapide, qui souvent dans la lice a sans efforts passé tous ses rivaux, celui dont la victoire a ébranlé le cirque du fracas des acclamations. Voilà une noble bête ; peu

importe le pâturage d'où il vient, si sa fuite agile a devancé les autres chars et soulevé la première la poussière de l'arène. Mais le fils de la jument Corytha et de l'étalon Hirpinus n'est qu'une rosse qu'on va vendre au marché, si la victoire rarement s'est assise sur son timon ; sans tenir compte de ses aïeux, sans respect pour ces illustres ombres, on le vend à vil prix ; il change de maître, on ne le juge plus bon qu'à aller lourdement, le cou pelé, traîner le tombereau, ou tourner la meule de Népos le meunier. Donc, si tu prétends qu'on t'admire pour ce qui vient de toi, non des autres, commence par nous fournir quelque titre à ajouter aux titres accordés jadis et maintenant à ces ancêtres, à qui tu dois tout. (Sat. VIII.)

III

Rome.

Tout affligé que je peux être du départ de mon vieil ami Umbritius, j'approuve sa résolution. Il va s'installer dans la ville solitaire de Cumes et donner dans sa personne un citoyen de plus à la Sibylle. Cumes est comme la porte de Baïa : la côte y est charmante, c'est une délicieuse retraite. Pour moi, au quartier de Suburre, je préférerais le rocher de Procida. Est-il, en effet, désert hideux, dont le séjour ne soit préférable à celui de Rome, à l'ennui de craindre perpétuellement les incendies, les éboulements des maisons, les mille dangers de cette cruelle ville, et les lectures des poètes au mois d'août ?

Umbritius entasse tout son ménage sur une seule charrette. Il part et nous nous arrêtons aux vieilles arcades humides de la porte Capène, à l'endroit où Numa avait de nuit avec la nymphe Égérie ses graves entretiens. Maintenant le bois qui entoure la fontaine sacrée, et la chapelle même, sont loués à des mendiants juifs, dont tout le mobilier consiste dans un panier et un peu de foin. Chaque arbre est taxé ; c'est une place qui paye une redevance au peuple romain. On a chassé les Muses, et la forêt mendie ! Nous descendons dans le vallon d'Égérie, où l'on a construit des grottes qui ne ressemblent guère aux

grottes naturelles. Oh ! combien près de l'étang sacré la divinité ferait mieux sentir sa présence, si le simple gazon enfermait encore les eaux de sa verte bordure, et si, violant la nature, le marbre n'en avait fait un bassin !

C'est alors qu'Umbrius me dit :

Puisqu'à Rome il n'y a point place pour un métier honnête, que le travail n'y trouve point son salaire, et que mon pauvre avoir, moindre aujourd'hui que hier, demain aura encore diminué ; j'ai pris le parti de me retirer à Cumes, et, comme Dédale, d'y reposer mes ailes fatiguées, tandis que l'âge n'a pas encore plié ma taille et commence à peine à blanchir mes cheveux, qu'il reste à Lachésis des jours à me filer, et que je suis ferme sur mes jambes, sans qu'aucun bâton vienne se placer sous ma main.

« Adieu, ma patrie !... qu'Arturius et que Catulus vivent à Rome ; qu'ils y vivent, les intrigants qui savent changer les choses du blanc au noir ; pour eux tout est facile : soumissionner des constructions, prendre l'entreprise des cours d'eau, des ports, des boues de Rome, des pompes funèbres, ou bien se faire maquignons d'hommes et les vendre à la criée. Jadis, on les a vus jouer du cor, dans les arènes de nos petites villes, et souffler dans leurs cuivres ; partout c'étaient des visages de connaissance. Maintenant, les voilà devenus des personnages ; ils donnent au peuple des fêtes, et quand la foule a renversé le ponce, pour plaire au public ils disposent de la vie d'un homme ! Sortis de là, ils vont affermer les vidanges. Et pour quoi pas ? Ne sont-ils pas de ces gens que la fortune s'amuse à tirer de la boue pour les mettre au pinacle, quand elle se sent en humeur de rire ?

Moi, que faire à Rome ? je ne sais pas mentir ? Parait-il un mauvais livre ? je n'ai pas le courage de le vanter ni d'en demander un exemplaire. Je n'entends rien à l'astrologie : comment faire espérer à un fils la mort prochaine de son père ? non, c'est plus fort que moi, je ne le peux point. Jamais je n'ai inspecté le ventre d'une grenouille. Quant à porter à une femme mariée les billets ou les cadeaux de son amant, que d'autres s'en chargent ; jamais je n'aiderai personne à voler la femme d'autrui ! Aussi n'ai-je point de patron qui m'admette dans son cor

tége : je ne suis pour eux qu'un manchot, un être sans bras, un propre à rien ! Pour amis maintenant, on n'a que des complices : le seul moyen de se faire bien venir de nos grands, c'est de charger sa conscience de quelque secret redoutable et qui exige une discrétion absolue. Quand on t'a fait une confidence qui n'a rien de déshonorant, on ne croit rien te devoir, on ne songera jamais à t'obliger. Pour être le bien-aimé de Verrès, il faut être toujours en mesure d'accuser Verrès. Mais, quand on l'offrirait tout l'or que les sables du Tage roulent dans la mer, oh ! repousse des présents qu'il faudrait abandonner un jour, repousse un fatal secret qui t'ôterait le sommeil et ferait de toi un objet de terreur pour ton puissant ami.

Quels sont aujourd'hui les gens les plus choyés de nos richards, et ceux que je fuis, moi, avec un soin particulier ? Je vais vous le dire ! arrière le respect humain ! Romains, une chose me révolte : c'est que Rome soit devenue ville grecque. Encore, quel est le contingent de la Grèce dans cette boue de Rome ? Ce n'est pas d'hier que l'Oronte, le fleuve syrien, se dégorge dans le Tibre, et qu'il nous apporte la langue, les mœurs de ce pays, ses joueurs de flûte, ses lyres aux cordes obliques, ses tambours, ses courtisanes qui stationnent près du Cirque. Courez après elles, vous qui trouvez des charmes à ces filles orientales aux mitres bariolées ! Ton paysan romain, ô Romulus, a pris le manteau court des coureurs de diners. A son cou, huilé, comme celui des athlètes, il suspend des colliers, prix de ses victoires ! Ces Grecs, les voilà qui partent de tous les points de la Grèce, de la haute Sicyone, d'Amydone, d'Andros, de Samos, de Tralle, d'Alabande, et tous marchent droit aux Esquilies, et vers le mont des Osiers (1). Les voilà au cœur des grandes maisons, bientôt ils en seront les maîtres. Esprit prompt, aplomb imperturbable, parole facile, plus rapide que celle de l'orateur Isée, ils ont tout pour eux. En voici un, quelle profession lui supposes-tu ? Toutes celles que tu peux désirer ; c'est un homme universel, grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, saltimbanque, médecin, sorcier, — un Grec, quand il a faim, sait tous les métiers. Tu lui dirais, monte au ciel ! Il y

(1) Le mont Viminal.

monterait. Au fait, est-ce qu'il sortait du pays des Maures, des Sarmates, ou des Thraces, ce Dédale qui se posa des ailes ? Non, il était né au beau milieu d'Athènes.

« Et je ne fuirais pas la pourpre de ces gens-là ? Il mettrait aux actes son cachet avant moi, il aurait à table la place d'honneur, ce drôle jeté ici par le vent qui nous apporte les figues et les pruneaux ? Ce n'est donc plus rien que d'avoir dans son enfance respiré l'air du mont Aventin, de s'être nourri des fruits de la Sabine ?

(Sat. III.)

IV

Les vœux des hommes.

Il est des hommes qu'une puissance trop enviée plonge au fond de l'abîme. Ce qui les empêche de surnager, c'est cet amas même de titres et d'honneurs qui les surchargent. Leurs statues arrachées du piédestal suivent la corde qui les entraîne. Puis la cognée brise les roues du char qui portait leurs images, elle casse les jambes des chevaux de bronze, fort innocents de leur grandeur. Déjà les soufflets haletants ont fait siffler le feu dans la fournaise ; déjà dans l'âtre fond cette tête devant laquelle se prosternait le peuple romain, déjà l'on entend craquer la statue qui fut le grand Séjan ; et, de cette face, la seconde de l'univers entier, on fait des pots, des chaudrons, des poêles, des plats. Allons, des lauriers partout ! Cours immoler au Capitole un bœuf magnifique, un bœuf blanchi à la craie : voilà Séjan qui passe, son cadavre est traîné au croc ; on peut le voir : la joie est universelle.

« Quelle bouche ! quelle tête il avait ! Jamais non, tu peux m'en croire, je n'ai pu souffrir cet homme. Mais de quoi l'accusait-on ? Qui l'a dénoncé ? par quelles preuves, par quels témoins a-t-on démontré son crime ? — « Oh ! il n'en a pas fallu tant : une dépêche, une longue et interminable lettre est arrivée..... de Caprée (1).

— « C'est bien, c'est bien : assez ! » — « Et que fait-elle cette

(1) Séjour habituel de l'empereur Tibère.

tourbe des enfants de Rémus? — Comme toujours, elle salue le succès et déteste les proscrits. Oh ! si Nursia (1), la déesse de Toscane, avait favorisé son nourrisson, si Séjan avait réussi à surprendre le vieil empereur, ce même peuple, à cette heure même, proclamerait Séjan et le nommerait Auguste. Depuis longtemps, — c'est depuis que nous n'avons plus de suffrages à vendre, — ce peuple ne s'inquiète plus de rien, et lui qui, jadis, distribuait les commandements militaires, les faisceaux, les légions, tout enfin, maintenant il n'a plus de prétentions si hautes, son ambition s'est réduite à ces deux choses : du pain, des jeux au cirque !

— « On dit qu'il y aura bien des exécutions.

— « N'en doute pas : dans la fournaise il y a de la place : je viens de rencontrer mon ami Brutidius, près de l'autel de Mars : il était un peu pâle..... Mais si Ajax Ajax (2), vaincu allait se fâcher et trouver que nous ne l'avons pas assez vengé ! Vite, hâtons-nous ! Aux Gémonies ! le cadavre doit y être encore ; c'était l'ennemi de l'empereur ; courons lui donner notre coup de pied ! Mais surtout que nos esclaves nous voient faire et puissent témoigner en faveur de leurs maîtres : on n'aurait qu'à dire que ce n'est pas vrai, et à nous traîner en justice la corde au cou ! »

Voilà ce qui se dit, ce qui se chuchote dans la foule au sujet de Séjan.

Eh bien ! veux-tu encore, comme Séjan, avoir du monde à ton lever, posséder des trésors immenses, distribuer à tes créatures les magistratures curules, les commandements militaires, te donner l'air de protéger le prince, qui vit perché sur ton rocher étroit de Caprée, avec sa bande de sorciers chaldéens ? Tu voudrais au moins, comme lui, avoir autour de toi des cohortes, la lance au poing, des cavaliers, tout un camp dans ta demeure. Pourquoi pas ? On ne veut tuer personne, soit, mais on veut pouvoir le faire. Pourtant est-il grandeur, est-il prospérité qui vaille tous les maux qu'elle traîne à sa suite ? Plutôt que de porter les insignes de cet homme dont tu vois

(1) Séjan était né en Toscane.

(2) L'empereur.

passer le cadavre, n'aimerais-tu pas mieux être un simple édile, à Fidène, à Gabie, dans la pauvre et solitaire Ulubres, et, couvert d'une tunique rapiécée, y régler les poids et mesures, faire briser les vases qui n'ont pas la capacité voulue ? Donc, tu dois le confesser, Séjan s'est trompé sur le but que devaient se proposer ses désirs : car, en aspirant à cet excès d'honneur, en demandant une trop haute fortune, il n'a fait qu'élever les divers étages d'une tour gigantesque, afin que, de ce faite, l'effrayant abîme s'ouvrit plus profond devant lui, et qu'il y pût tomber de plus haut. (Sat. X.)

V

La conscience.

Un Spartiate vint un jour au temple d'Apollon pour savoir s'il pouvait s'approprier un dépôt et couvrir ce vol d'un faux serment; il voulait connaître la pensée du Dieu, et ce qu'Apollon lui conseillerait. La prêtresse lui répondit qu'il serait puni rien que pour avoir hésité. L'homme rendit le dépôt, mais par peur, non par conscience. Son châtement vint justifier l'oracle et en attester le caractère sacré : le malheureux périt avec tous ses enfants, avec sa famille, et ses parents les plus éloignés.

Ainsi les Dieux punissent la seule intention de mal faire. Car l'homme qui, dans le silence de son âme, médite un crime, est déjà criminel. Mais quand il l'a consommé, oh ! c'est alors qu'une éternelle inquiétude l'agite, le poursuit, même à l'heure des festins : sa gorge, sèche comme dans la fièvre, laisse s'accumuler dans sa bouche les aliments qu'il n'avale qu'avec peine. Le vin lui répugne, il le rejette, même celui d'Albe, dont la vieillesse a tant de prix. Offre-lui un vin plus exquis encore, son front se ride de dégoût, comme s'il buvait du Falerne ayant gardé son âpreté. La nuit, si ses angoisses lui laissent enfin un moment de sommeil, si, après s'être longtemps retourné dans son lit, il finit par se reposer, aussitôt dans ses rêves lui apparaissent le temple, l'autel du Dieu qu'a profané son parjure. Mais une chose surtout vient répandre

dans tout son être comme une sueur glaciale : armée d'une sorte d'épouvante religieuse, et sous des proportions surhumaines, ton image le poursuit et lui arrache l'aveu de son crime. Voilà les gens qu'on voit toujours trembler et pâlir au moindre éclair, anéantis de terreur au bruit du tonnerre, au premier grondement du ciel. Pour eux, ce n'est pas le hasard qui dirige la foudre, elle n'est pas un effet de la fureur des vents; quand elle tombe sur la terre, c'est qu'elle en veut au crime; la foudre est un juge qui vient punir. Cet orage les a-t-il épargnés, ils n'en craignent pas moins la prochaine tempête. Le ciel a beau s'éclaircir; pour leur terreur, ce n'est qu'un sursis. Qu'un point de côté, que la fièvre les livre à l'insomnie; cette maladie leur vient d'en haut, c'est une divinité implacable qui les frappe : ils se figurent que les Dieux les visent et les lapident du haut du ciel. Que faire alors ? Promettre d'immoler un agneau bêlant à la chapelle voisine, d'offrir à ses Dieux lares une crête de coq ? Ils ne l'osent même pas : quelle espérance est permise au scélérat malade ? Quelle victime offrir ? Toutes méritent plus que lui de vivre.

Presque toujours l'âme des méchants est flottante et incertaine. A l'instant du crime, leur cœur est ferme encore; le crime une fois commis, c'est alors qu'ils commencent à sentir ce qui est bien, ce qui est mal. Pourtant ils ont beau condamner le mal, ils y retombent : leur nature s'y fixe et ne peut plus changer. Qui s'est jamais de soi-même arrêté dans ce fatal chemin ? Une fois chassée du front de l'homme, la pudeur n'y revient plus. Où est celui qui s'en est tenu à sa première infamie ? Va, le misérable qui t'a trompé tombera tôt ou tard dans les filets de la justice ; tôt ou tard, tu le sauras enchaîné dans l'ombre d'un cachot, ou déporté sur quelque rocher de la mer Egée, dans une de ces îles où l'on relégua jadis tant d'illustres exilés. Le châtiment frappera ce nom que tu détestes, et te donnera la joie amère de la vengeance. Satisfait enfin, tu deviendras qu'aucun des Dieux n'est sourd et ne ressemble à l'aveugle Tirésias.

(Sat. XIII.)

VI

L'exemple.

Abstiens-toi de toute action coupable : pour t'en préserver, un motif doit suffire à ton cœur, c'est la crainte de voir tes enfants imiter tes fautes. Le vice, la dépravation trouve toujours de trop dociles imitateurs : chez toute nation, en tout climat, les Catilinas pullulent ; ce qui ne se voit nulle part, ce sont les Brutus et les Catons. Donc, éloigne du seuil où ton enfant s'élève tout ce qui peut blesser son oreille ou ses yeux. Loin d'ici les femmes galantes ! loin d'ici les chansons nocturnes des parasites ! On ne saurait trop respecter l'enfance. Prêt à commettre quelque honteuse action, songe à l'innocence de ton fils, et qu'au moment de faillir la vue de ton enfant vienne te préserver ; car s'il mérite un jour la colère du censeur, si, te ressemblant déjà de taille et de visage, il se montre encore ton fils par ses mœurs ; s'il s'abandonne sur tes traces à des égarements plus graves que les tiens, tu t'indigneras contre lui sans doute, tu lui prodigueras d'amers reproches, tu songeras à le déshériter. Comment oseras-tu prendre avec lui le front irrité d'un père et le droit de le blâmer, quand à ton âge tu fais pis que lui, toi dont le cerveau malade réclame depuis longtemps une application de ventouses, vieux fou que tu es ?

Quand tu dois recevoir quelque visite, chez toi tout est en l'air : « Allons, balayez ces dalles, frottez ces colonnes, faites-les reluire ; décrochez-moi cette araignée desséchée avec sa toile ; toi, lave l'argenterie, toi, récure les coupes ciselées. » Tel est le tapage dont tu fais retentir ta demeure, furieux et la verge à la main. Tu frémis à l'idée qu'un chien n'ait laissé dans ton atrium quelque ordure, dont les yeux de ton hôte pourraient s'offenser, ou que ton portique ne soit crotté ; et pourtant avec un demi-boisseau de sciure de bois un petit esclave va te nettoyer tout cela. Mais ce qui t'inquiète beaucoup moins, c'est qu'aux yeux de ton fils, nulle tache, nul vice ne vienne souiller la pureté du foyer domestique. Tu as donné

un citoyen à la patrie, au peuple, c'est bien, si tu le rends capable de servir la patrie, s'il sait être utile aux autres ou dans les champs, ou à la guerre, ou dans les arts de la paix. Quelles mœurs, quelles habitudes lui as-tu enseignées ? La chose est importante : la cigogne, en apportant à ses petits la couleuvre ou le lézard qu'elle a trouvé dans les solitudes, leur apprend à chercher à leur tour la même proie, quand les ailes leur seront venues. Le vautour, revolant vers sa couvée, lui rapporte des lambeaux arrachés aux cadavres des chevaux, des chiens, ou des criminels suspendus au gibet ; telle aussi sera la pâture du jeune vautour, lorsqu'il arrivera à se nourrir lui-même et qu'il aura son arbre et son nid. Mais pour le noble oiseau qui obéit à Jupiter, c'est le lièvre ou le chamois qu'il poursuit dans les gorges des montagnes et qu'il revient déposer dans son aire : ses aiglons, plus tard, quand ils pourront étendre leur aile, sauront, pour assouvir leur faim, poursuivre la même proie ; au sortir de leur œuf, c'est la première qu'ils ont goûtée.

(Sat. XIV.)

VII

Les anciennes mœurs et les mœurs nouvelles.

Sans doute, et pour n'avoir à craindre ni les maladies, ni les infirmités, ni la mort des tiens, ni les soucis, pour vivre heureux et longtemps, il ne te faut qu'une étendue de champs égale à celle que labourait jadis le peuple de Rome ; c'était du temps du roi Tatiüs. Un peu plus tard, quand nos soldats, brisés par l'âge, avaient traversé les batailles des guerres puniques ou bravé le farouche Pyrrhus et l'épée de ses Molosses, la république récompensait tant de blessures en leur donnant au plus deux arpents de terre. Ce loyer de leur sang et de leurs peines ne leur sembla jamais au-dessous de leurs services : nul n'accusait la patrie d'être ingrate et de manquer à ses engagements. Ce petit champ nourrissait le père, la famille nombreuse qui s'entassait dans la cabane ; sous ce toit où reposait la femme près d'accoucher, jouaient quatre enfants, dont trois étaient ses fils, l'autre, l'enfant de la servante ; puis, quand le

soir, leurs aînés revenaient de la vigne ou du champ, on servait alors le grand repas du jour, c'était la soupe qui fumait dans de vastes chaudrons. Aujourd'hui ce champ serait trop peu pour un jardin. De là viennent presque tous les crimes; parmi les vices de l'âme humaine, le vice enipoisonneur, le vice assassin, c'est avant tout cette rage féroce de s'enrichir. Qui veut être riche, veut l'être tôt : quel respect des lois, quelle pudeur peut arrêter la passion de l'or qui court à son but ?

« O mes enfants, contentez vous de ces cabanes et de ces collines, disaient autrefois à leurs fils, les vieillards, chez les Marses, les Herniques et les Vestins. Demandez à votre charrieur le pain qui suffit à nos tables. Voilà la vie qui plaît aux Dieux des champs; leur bonté, en nous faisant présent du blé, apprend à l'homme à dédaigner le gland, son ancienne nourriture. On n'est point tenté de faire le mal, quand on croit pouvoir sans honte se contenter en hiver de grosses guêtres et d'habits de peaux, avec la laine en dedans, pour se garantir de la bise. Ce qui conduit au crime avec toutes ses horreurs, c'est la pourpre, — une espèce d'étoffe qu'on va chercher bien loin, et que, nous autres, nous ne connaissons pas. »

Telles étaient les leçons que les anciens adressaient à leurs enfants. Maintenant, dès l'entrée de l'hiver, au milieu de la nuit, un père à grands cris fait lever son fils paisiblement endormi. « Allons, prends tes registres; écris, mon garçon, réveille-toi; prépare des plaidoyers, étudie notre vieille législation; ou bien rédige un placet pour obtenir le bâton de ceinture. Mais pour te recommander à ton général Lélius, aie soin de lui faire remarquer que ta chevelure ignore l'usage du peigne et qu'une barbe épaisse couvre tes lèvres; un poil touffu, tes aisselles. Puis va renverser les tentes des Maures, les châteaux des Brigantes, afin que ta soixantième année te fasse porte-aigle avec de bons appointements. Mais si, au contraire, tu as peu de goût pour les fatigues prolongées des camps, si le son des clairons et des trompettes effraye tes oreilles et te donne la colique, eh bien! achète des marchandises pour les revendre moitié plus cher, transporte au delà du Tibre toutes les denrées possibles, sans te rebuter de leur odeur. Mets-toi bien dans l'esprit qu'il ne faut faire aucune différence entre les cuirs et

les parfums : qu'importe la marchandise ? l'argent qu'on en tire
sent toujours bon. Aie toujours à la bouche cette pensée du
poète, pensée vraiment digne des Dieux et de Jupiter même :
« Comment vous vous êtes enrichi, c'est ce dont nul ne s'in-
« quiète, l'essentiel, s'est de s'enrichir (1). » Voilà ce que nos
vieilles nourrices enseignent aux petits garçons, qui se traînent
encore à quatre pattes ; voilà ce que savent toutes les petites
filles, avant d'apprendre leurs lettres.

(Sat. XIV, trad. Eugène Despois.)

(1) Vers ironique d'Ennius que notre avare prend au sérieux.

CHAPITRE III

Quintilien. — Pline l'Ancien. — Pline le Jeune.

§ I.

On ne sait rien de bien précis sur la vie de Quintilien. Suivant l'opinion la plus généralement accréditée, Marcus Fabius Quintilianus est d'origine espagnole; il est né à Calagurris (Calahorra) vers l'an de Rome 796 (42 après J.-C.), et il mourut fort âgé sous le règne d'Hadrien. Il fut amené à Rome par Galba, lorsque celui-ci se décida enfin à accepter l'empire. A Rome, il occupa une place brillante au barreau, ce que semble attester le vers de Martial. « *Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ.* » Mais il se distingua surtout comme rhéteur, ce qu'indique cet autre vers de Martial. « *Quintiliane, vagæ moderator summe juventæ.* » Juvénal ne voit guère en lui autre chose. Son enseignement eut le plus grand succès; l'empereur Domitien lui assigna sur le fisc un traitement de cent mille sesterces, et de plus le choisit pour précepteur des deux fils de sa nièce. Quelques écrivains prétendent même qu'il fut élevé au consulat, mais le vers de Juvénal sur lequel ils se fondent peut signifier simplement qu'on lui accorda les ornements consulaires; c'était une distinction purement honorifique, de vanité pour ainsi dire, comme savent en imaginer les princes qui veulent varier

et économiser leurs faveurs. Si l'on s'en rapporte à ce même passage de Juvénal, Quintilien était riche ; mais, d'un autre côté, ce fut Pline qui dota sa fille. Peut-être la mort de Domitien supprima-t-elle le traitement de Quintilien ; peut-être n'était-il riche que relativement aux autres rhéteurs que Juvénal nous représente comme mourant de faim. Quoi qu'il en soit, Quintilien, après avoir enseigné l'éloquence pendant vingt années, prit sa retraite. Il était à peine âgé de quarante-six ans. Il aurait pu consacrer les loisirs de son âge mûr à composer un ouvrage parfait de tout point ; mais il nous apprend qu'il ne donna que deux ans à son livre de l'*Institution Oratoire*, le seul de ses écrits qui nous soit parvenu. Sa vie, comme on voit, nous apprend peu de chose sur son caractère ; son livre est aussi fort sobre de renseignements. Il perdit presque coup sur coup une femme et deux enfants ; mais il puisa des consolations dans le travail. C'est lui qui nous l'apprend. Il nous apprend aussi que Domitien avait toute son affection et toute son admiration. Ce prince était aux yeux de Quintilien un grand capitaine, un administrateur de génie et surtout un excellent poète. Seulement la direction des affaires du monde lui laissa trop peu de loisir pour cultiver les Muses. Il est utile de rappeler toujours ces basses adulations ; elles sont un signe du temps, et elles font connaître un homme. Ajoutons encore que, dans sa préface, Quintilien traite avec le plus grand mépris les philosophes, ces hommes sombres et tristes, qui affectaient l'austérité sans doute pour faire de l'opposition à César. Or César venait de les bannir ; rien donc de plus opportun et de plus courageux que ces invectives du rhéteur salarié. Bien que Quintilien eût été honoré des ornements consulaires, il ne fut pas

un homme public; il n'exerça aucune fonction, ne servit point dans les armées; ce fut un rhéteur, rien qu'un rhéteur. Son livre est le résumé complet de sa vie, de ses idées; tout cela est absorbé dans l'étude de la rhétorique. Ce point est important à signaler. Jusqu'ici pas de citoyen romain qui se soit enfermé dans un horizon aussi borné. Voyons quel est le caractère de l'*Institution oratoire*.

J'ai eu plus d'une fois l'occasion de montrer quelle était l'importance, je dirai même la nécessité de l'éloquence à Rome. Il était absolument impossible d'exercer une influence quelconque sur la direction des affaires publiques, si l'on ne possédait l'art de la parole. On ressemblait à un homme sans armes jeté au milieu d'hommes armés. Mais sous les empereurs il n'en fut plus ainsi. Plus d'émeutes au forum, plus de grands procès, plus de délibérations imposantes au sénat, plus d'élections libres. Cependant l'éloquence demeura le premier des arts pour les Romains, qui méprisaient à peu près tous les autres comme puérils ou serviles. Quintilien est le maître qui convient à ce temps misérable; son enseignement est parfaitement proportionné aux besoins de ses contemporains. Il enseigne un art qui meurt d'inanition pour ainsi dire, et il partage toutes les illusions de ceux à qui il l'enseigne. Vous chercheriez en vain dans Quintilien un souvenir; un regret de la liberté perdue, de l'immense carrière ouverte autrefois à l'éloquence; de tout cela il n'a aucun souci. Il est de son temps, un des heureux de son temps, et c'est pour les hommes de son temps qu'il écrit. Ce n'est donc pas un orateur qu'il veut former, bien qu'il semble en avoir la prétention, c'est un avocat, c'est un plaideur de causes (*causidicus*). Il a beau vouloir

s'en défendre, il faut lui infliger son véritable caractère. Il est bon même d'ajouter que les seules causes possibles alors sont des procès civils, ce qui réduit encore l'importance de l'avocat; car, sous la république, il y avait peu de causes civiles; toutes étaient plus ou moins des causes publiques. Il y eut cependant quelques procès dignes de ce nom sous les empereurs, ceux de Thraséas, d'Helvidius Priscus, d'Arulénus Rusticus, de Sénécion: ces grands citoyens furent déferés à César par des délateurs d'une éloquence incontestable; Tacite nous a conservé leurs noms. Quintilien put assister à la plupart de ces procès; il put constater lui-même l'abus déplorable que les accusateurs faisaient des plus beaux dons de la nature et de l'art. Mais il s'est tu sur les crimes de lèse-majesté, sur les victimes et sur les bourreaux. Tacite et Pline ont parlé. Il restait en eux une âme de citoyen, Quintilien est un rhéteur.

Il l'est avec passion. Il ne fit rien autre chose toute sa vie que parler et enseigner à parler. A-t-il eu une idée bien nette de l'éloquence et de sa dignité? On va en juger. Il examine ce que c'est que la rhétorique. Il voit en elle un art, le premier de tous, il y voit même une vertu. Il immole tous les autres arts à celui-là; et il va jusqu'à prétendre que l'orateur est orné de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. En conséquence, il a le plus profond mépris pour la philosophie, et il reproche amèrement à Cicéron, son idole cependant, l'importance qu'il accorde à la philosophie dans la formation de l'orateur. Il ne veut pas admettre que ce soient des sages qui aient été les premiers législateurs des peuples. Selon lui ce sont des hommes habiles dans l'art de la parole; comme s'il ne fallait pas avoir des idées avant de les exprimer! Bref, à

Thraséas *males* *romans*, *storie*, *is* *se* *militar*, *protesto* *contra* *hunc* *ver-*
se *obtinuit* *de* *la* *deliberatione* *scientibus* *si* *me* *ascultis* - *finis* *epi-*
apologetica *redigenda* *de* *Luca* *partibus* *hisp*. *Qu* *demonstrat* *de* *Capit*
Constantinus *ea* *refusare* *a* *participa* *la* *Opotere* *Populi*, *q*
condemnat *la* *morale*, *si* *desertis* *ac* *habet* -

ses yeux la rhétorique se suffit à elle-même. Quand on sait parler, on n'a pas besoin de penser; ou si l'on aime mieux, par cela seul qu'on sait parler, on a tout le reste par surcroît. Cicéron disait : « Si je suis orateur, je le « dois moins aux officines des rhéteurs qu'aux enseigne- « ments des philosophes; » Aristote appliquait à l'étude de la rhétorique cette puissante raison qui, partant de principes généraux, aboutit par une déduction invincible aux applications pratiques : tout autre est le point de vue auquel se place Quintilien. Tout ce qui est général lui échappe; il ne sait ce que c'est qu'un principe; jamais il ne remonte aux éléments des choses.

Quel est donc le véritable caractère de son ouvrage? C'est un recueil de recettes propres à former un homme qui saura bien parler, je ne dis pas bien penser : Quintilien laisse de côté ce détail.

Une rapide analyse de l'ouvrage fera mieux comprendre le but qu'il se propose et les moyens qu'il emploie.

Il veut former l'orateur complet, sinon parfait. Il le prend au berceau, il lui donne une nourrice de mœurs honnêtes, et surtout parlant purement; il exige les mêmes qualités du pédagogue qui succède à la nourrice, puis du grammairien qui succède au pédagogue. La tâche du grammairien est plus étendue. Il enseignera l'orthographe, les premiers éléments des sciences, y compris la philosophie et l'astrologie (astronomie) à douze ans, puis il exercera son élève à traiter de petits sujets, soit des fables d'Ésope, soit ce qu'on appelle des *chries*. Enfin l'enfant est confié au rhéteur. Celui-ci sera aussi de mœurs pures, il se fera aimer, il imposera le respect. L'enseignement sera d'abord comme divisé : il exercera les enfants sur chacune des parties de l'oraison, narration, proposition,

réfutation, etc., il les habituera à soutenir des thèses; par exemple, ils referont le plaidoyer de Cicéron en faveur de la science militaire opposée à la science du jurisconsulte; ils étudieront dans les orateurs et les historiens des modèles qu'ils devront ensuite analyser et commenter. Puis on leur donnera des matières de déclamations, en ayant soin de les choisir vraisemblables, voisines de la réalité; seulement on leur permettra un certain luxe d'ornements. Voilà l'enseignement préliminaire, pour ainsi dire. Le rhéteur pénètre ensuite dans le détail de la rhétorique proprement dite. Ici je ne le suivrai pas. Les livres qui traitent du genre démonstratif, délibératif, judiciaire, de l'invention, de la disposition, de l'élocution et même de l'action, n'offrent rien d'original. Ces préceptes étaient connus depuis longtemps, Quintilien ne fait pas difficulté de l'avouer; mais ils n'avaient pas encore été exposés avec des développements aussi complets. Le dixième et le douzième livre sont plus originaux. Dans le premier, Quintilien passe en revue la plupart des écrivains grecs et latins dont il recommande la lecture à son orateur. Il juge chacun d'eux brièvement, sèchement, sauf Sénèque, qu'il a dans une aversion particulière. La plupart de ses jugements sont d'un esprit médiocre et sans portée. C'est toujours au point de vue de la rhétorique qu'il faut lire: tous les grands génies d'autrefois semblent n'avoir existé que pour grossir les provisions de l'avocat; la forme seule en eux attire l'attention de Quintilien.

Le douzième livre est relatif aux mœurs de l'orateur. Il doit être, comme l'exigeait Caton, « un homme de bien qui sait parler. » Est-ce à dire qu'un scélérat éloquent ne mérite pas le nom d'orateur? Quintilien est de cet avis, et il se trompe. La définition de Caton n'est pas une défini-

les jeunes gens des déclamateurs en renom ; il fait une guerre opiniâtre à ces affectations de langage qui énervaient, corrompaient le vieil idiome : il réclame en faveur du naturel et de la simplicité, bien qu'il avoue que de son temps Cicéron paraîtrait trop peu fleuri. Il conseille donc aux jeunes gens de lire et d'étudier les anciens. « C'est à eux, dit-il, qu'il faut demander la pureté, l'élévation, et pour ainsi dire la virilité. » Aveu bien remarquable. Comment n'a-t-il pas vu que ce qui faisait des hommes autrefois, c'était la liberté ? Il y avait un beau livre à écrire sur ce sujet. Quintilien l'a peut-être écrit. Un de ses ouvrages perdus avait pour titre : *Des causes de la corruption de l'éloquence*. Mais si ce point de vue l'avait frappé, l'*Institution oratoire* aurait un tout autre caractère. Comment ne pas le regretter, quand on trouve dans ce livre des pensées comme celle-ci ? « Si les anciens nous ont surpassés, ce n'est pas tant par le génie que par le but. » Quintilien, comme Tacite et tant d'autres, avait-il renoncé à ce but que se proposaient les anciens, c'est-à-dire, la liberté, la vie publique, et pensait-il que ses contemporains ne méritaient pas d'autre enseignement que celui d'une rhétorique froide, vide, sans portée ? Protester contre les raffinements du mauvais goût, de la déclamation, rappeler l'antique tradition, les purs modèles de langage sain et viril, c'est encore une belle tâche ; mais quelle œuvre inutile, quand on ne peut combattre ni même signaler les causes de cette incurable décadence ?

§ II.

PLINE L'ANCIEN.

Pline l'Ancien (C. Plinius Secundus) est né à Novoco-

mum ou à Vérone, car il appelle compatriote Catulle qui est né dans cette dernière ville, la neuvième année du règne de Tibère (année 776, 22 après Jésus-Christ), et il est mort à cinquante-six ans (832, 79 après Jésus-Christ). Il périt dans la fameuse éruption du Vésuve, qui ensevelit les villes d'Herculanum, de Pompeï et de Stabies. Il se dirigea vers le Vésuve pour explorer de plus près le phénomène dont il était témoin, et sa curiosité scientifique lui coûta la vie. C'était un honnête homme que les règnes affreux de Claude et de Néron remplirent d'une profonde tristesse. Elle ne le quitta plus, même lorsque son ami Vespasien parvint à l'Empire, et apporta quelque soulagement aux misères qui avaient si longtemps pesé sur Rome. Il remplit exactement tous ses devoirs de citoyen, fit d'abord la guerre en Germanie où il fut préfet d'une aile; puis de retour à Rome, il se livra à l'étude de la jurisprudence et plaida. Néron, vers la fin de son règne, le nomma son procureur en Espagne, et Pline garda ces fonctions, dont on n'a pas encore bien défini le caractère, jusqu'au règne de Vespasien. Quelle position occupa-t-il sous ce prince, dont il était l'ami, on ne sait. Il était, quand il mourut, préfet de la flotte réunie au promontoire de Misène.

C'était un travailleur infatigable. Il faut lire dans les lettres de Pline, son neveu (lib. III, 5), l'emploi qu'il faisait de son temps. Le sommeil le surprenait sur ses livres : à table, au bain, partout, il lisait, ou se faisait lire, et toutes ses lectures, il les résumait dans des analyses minutieuses. Ces extraits montaient vers le milieu de sa vie à plus de cent soixante volumes, et il écrivait au verso de ses pages, en caractères très-fins. Un de ses amis, Lici-nius, lui offrit jusqu'à quatre cent mille sesterces de cette

bibliothèque. Si Pline avait eu de l'imagination, des idées personnelles, s'il eût trouvé en son propre esprit des ressources suffisantes, il n'eût point consumé sa vie dans cet éternel travail de compilateur. Mais ce n'est qu'un compilateur. Il aborda une foule de sujets, et ne semble avoir eu de préférence pour aucun. Soldat en Germanie, il compose un traité sur *l'Emploi du javelot dans la cavalerie (de Jaculatione equestri)*. De retour à Rome, il perd Pomponius Secundus, son chef, et il écrit aussitôt une biographie de ce personnage. Dans les premières années du règne de Néron, il consacre ses loisirs à rédiger trois livres sur la profession d'avocat (*studiosorum libri tres*). Puis, revenant aux souvenirs de sa vie militaire, il raconte en vingt livres l'histoire des guerres de Germanie (*germanica bella*). Puis son activité se tourne d'un autre côté, et il écrit huit livres sur des questions de grammaire (*dubii sermonis libri octo*). Enfin, après la mort de Néron, il songea à donner une suite à l'histoire d'Aufidius Bassus, et il raconta en trente et un livres les événements qui s'étaient accomplis depuis le règne de Néron jusqu'à celui de Vespasien.

Aucun de ces ouvrages ne vous est parvenu, et nous ne pouvons juger Pline que d'après son grand travail qui parut un an avant sa mort, et qui a pour titre *Histoire naturelle en trente sept livres (Historiæ naturalis libri XXXVII)*. Dans le premier livre, qui est à la fois une dédicace à Titus et une table des matières, il marque le but qu'il s'est proposé : il veut présenter non un simple tableau des connaissances humaines, mais une véritable Encyclopédie. Il y a peu de sciences en effet qui n'apportent leur contingent à cette volumineuse compilation. La physique, la botanique, la zoologie, l'astronomie, la

médecine, l'agriculture, la minéralogie y sont traitées fort longuement. Il y est question aussi de la peinture et de la statuaire. La philosophie n'y est point représentée. On n'attend pas de moi que j'examine successivement chacune des parties de ce vaste ouvrage. Tous les critiques sont unanimes pour en reconnaître l'extrême importance. Ce n'est pas en effet des théories personnelles que Pline expose sur telle ou telle science : il nous fait connaître tout ce qui avait été écrit avant lui sur chacune d'elles. Il remplace pour nous une quantité considérable de documents perdus ; et, si défectueux sur bien des points que soit son livre, il est resté et restera toujours le point de départ de toute investigation sérieuse sur l'antiquité. C'est à peu près tout ce qu'on peut dire à son éloge. Les savants qui ont étudié Plinè sont sortis de cette étude avec peu de considération pour l'auteur. Les hommes spéciaux ont trouvé en lui tant d'erreurs et si peu de critique, des ignorances si étranges, et une déférence si malheureuse pour des écrivains sans autorité, qu'ils n'ont pas eu de peine à montrer la faiblesse de cette érudition trop universelle pour ne pas être superficielle. C'est à peu près l'opinion de Cuvier, qui s'exprime ainsi : « Plinè n'a point été un observateur tel qu'Aristote, encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent un compilateur, qui n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est en un mot un auteur sans critique, qui, après

avoir passé beaucoup de temps à faire des extraits, les a rangés sous certains chapitres; en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite. »

Ce jugement nous dispense d'insister sur ce point; j'ajoute cependant que Pline souvent aime mieux se tromper en suivant des autorités suspectes, que de décrire tout simplement ce qu'il a vu de ses propres yeux. Ainsi il donne de l'hippopotame la description la plus fautive, puisqu'il va jusqu'à parler de la crinière de l'animal, mais il l'emprunte à Hérodote et à Aristote. Si, laissant de côté cette partie si importante de l'œuvre de Pline, on examine en lui non le savant, mais le citoyen et l'homme, on est frappé de l'amertume dont est empreint son ouvrage.

Le règne de Néron semble avoir produit sur cet honnête homme une impression ineffaçable. C'est à partir de ce moment qu'il s'est jeté dans ce travail absorbant et misérable de la compilation, comme s'il voulait s'abstraire du spectacle des choses humaines. Esprit faible et sans portée philosophique, mais d'une rare énergie, il a imputé aux dieux qui ne les empêchaient point les horreurs dont il a été le témoin. « Quand Néron régnait, dit-il, puisqu'il a plu aux dieux que Néron régnât. » « On croit que les dieux s'occupent des choses humaines, dit-il ailleurs, et qu'ils punissent les crimes; cette croyance peut être utile » (*ex usu vit est*). Mais elle lui semble sans fondement sérieux. Car après tout la puissance des dieux est bien bornée: ils ne peuvent ni rendre la vie, ni assurer l'éternité d'un homme, ni faire que ce qui a été n'ait pas été, ni empêcher que deux fois dix ne soient vingt; d'où il suit que ce que nous appelons dieu n'est

pas autre chose que la nature (livre 11, ch. 5). Voilà une véritable profession de foi d'athéisme. Demandons à Pline ce qu'il pense de l'homme. Il a fait de ce roi de la création une peinture d'une rare énergie et d'une amertume poignante. Il le compare aux autres animaux envers qui la nature a été si bonne mère, et il se plaît à énumérer toutes les misères qui l'accablent depuis le jour où il a été jeté nu sur la terre nue, inaugurant la vie par des larmes, jusqu'à ce qu'il devienne la proie des passions et des calamités dont il est lui-même l'auteur. Nul homme n'est heureux ; celui-là seul a été traité par la fortune en enfant gâté, dont on peut dire qu'il n'est point malheureux. Il n'a à vrai dire ici-bas qu'un bien, un seul, mais par là il est supérieur aux dieux, et ce bien c'est la mort. Voilà le grand, l'inappréciable bienfait dont l'homme est redevable à la nature. Il meurt, et il peut mourir quand il veut. Quant à ce qu'on appelle une autre vie, c'est une chimère ; l'âme n'est pas autre chose que le souffle vital : après la mort le corps et l'âme n'ont pas plus de sentiment qu'ils n'en avaient avant la naissance. »

Telle est la philosophie de Pline, c'est celle du désespoir. Ce regard désolé qu'il porte sur la destinée de l'homme, ce dégoût profond de la vie, cette soif du néant, voilà un singulier jour projeté sur ce temps misérable. Nous retrouverons cette sombre philosophie du découragement dans Tacite ; elle est un des fruits naturels du siècle. Il faut y joindre les vertueuses indignations d'un honnête homme que les incroyables raffinements du luxe et de la débauche révoltent, et qui en a tracé des peintures d'une énergie remarquable. Chez lui, l'expression est rarement mesurée, elle part comme un

trait et dépasse le but ; mais elle a un singulier relief. La diction est heurtée, sans harmonie, tranchante ; une foule d'ellipses l'embarrassent ; rarement elle se déroule avec calme et régularité. On sent l'effort souvent pénible, l'affectation, l'âpreté, défauts qui sont plus sensibles à un époque où la langue assouplie était un instrument facile à manier ; mais il y a telles idées étranges, amères, violentes, qui commandent pour ainsi dire un style comme celui-là.

§ III.

PLINE LE JEUNE.

Pline (*C. Plinius Cecilius Secundus*) est une des figures les plus intéressantes de cette période. Né sous le règne de Néron (62 après J. C.), il mourut dans les dernières années de celui de Trajan, vers l'an (112 après J. C.) : il vit donc dans sa jeunesse le principat de Domitien, et jouit du bonheur accordé à l'empire par Nerva et Trajan. Contemporain de Tacite, il put dire comme lui : « Si nos ancêtres connurent quelquefois l'extrême liberté, nous avons, nous, connu l'extrême servitude. » Il assista au retour de ce qu'il croyait être la liberté ; mais, comme il le dit lui-même, elle surprit tout le monde à l'improviste, on n'y était pas préparé (*reducta libertas rudes nos et imperitos deprehendit*). J'examinerai successivement en lui la vie privée, la vie publique, la vie littéraire, et je le ferai à l'aide des deux seuls ouvrages qu'il ait laissés, ses lettres qui se composent de dix livres, et son *Panégyrique de Trajan*.

10 Sa vie privée est d'une remarquable pureté. Elevé

par son oncle, Pline l'Ancien, qui l'adopta et lui donna son nom, il consacra à l'étude, aux devoirs de la vie de famille, à de nobles amitiés les belles qualités de l'esprit et du cœur dont il était doué. C'est une âme douce sensible, naturellement vertueuse. Marié fort jeune, il a pour sa femme Calpurnia une tendresse délicate et profonde. Il l'associe à tous ses travaux ; elle assiste à ses plaidoeries, se réjouit de ses succès ; Pline témoigne à l'aïeul de Calpurnia les sentiments de la plus filiale déférence. Il porte dans le commerce ordinaire de la vie les mêmes besoins de bienveillance et de dévouement. Il imagine les subterfuges les plus ingénieux pour obliger ses amis, pour leur faire accepter un bienfait. Il dote la fille de son maître Quintilien, et s'en excuse avec une grâce charmante. Envers ses esclaves et ses affranchis, c'est un maître bon et généreux : il met en pratique le précepte de l'égalité, tant célébré par les philosophes d'alors, mais qui semble être resté pour la plupart purement théorique. Sa bonté n'a cependant rien de banal ; il sait haïr et même poursuivre ouvertement les scélérats, si puissants, si dangereux qu'ils soient. Ami du jeune Helvidius, plein de vénération pour sa veuve Fannia, digne descendante d'Arria, il demande en plein sénat le châtement de son accusateur Certus, qui venait d'être nommé consul désigné. Il a retracé en termes énergiques l'histoire de Régulus le délateur et le captateur de testaments.

La vie politique de Pline est réglée sur le modèle des hommes de l'ancienne république. Rien de plus curieux et souvent de plus triste que les illusions rétrospectives de cet honnête homme. Il veut à toute force s'imaginer qu'il est le contemporain, parfois même l'émule de Cicéron. Il

plaide sa première cause à dix-neuf ans; puis va faire une campagne en Syrie, revient à Rome, où il débute dans la vie publique par la charge de questeur; questeur de l'empereur, il est vrai, mais il n'y en avait plus d'autres. Puis il est élu tribun du peuple, et enfin à l'âge de trente et un ans, il parvient à la préture. C'était sous le règne de Domitien. Pline déjà célèbre, et par conséquent suspect, ami d'Helvidius, d'Arulenus Rusticus, de Sénecion, du philosophe Artémidore, tous gens de bien qui furent les dernières victimes de Domitien, ne peut dissimuler sa pitié pour ces nobles exilés; son mépris pour les délateurs qui les ont livrés à César. Heureusement Domitien est assassiné, et l'on trouve dans ses cassettes une accusation contre Pline. Ici commence l'épanouissement de cette aimable nature. Incapable de passions violentes, Pline n'eût jamais dit comme son ami Corellius: « Savez-vous pourquoi je me suis obstiné à vivre si longtemps, malgré des maux insupportables? C'est pour survivre au moins un jour à ce brigand? » Il n'aurait jamais écrit non plus l'admirable préface de la vie d'Agricola, où se détend l'âme comprimée de Tacite; mais il salua des jours meilleurs avec une joie réelle, et se poussa au grand jour, puisque Nerva et Trajan faisaient appel aux honnêtes gens. Il prit au sérieux ce retour prétendu aux institutions de Rome républicaine: « Il est vrai, dit-il, que tout l'empire se conduit à présent par la volonté d'un seul homme, qui prend sur lui tous les soins; tous les travaux dont il soulage les autres; cependant par une combinaison heureuse, de cette source toute-puissante il découle jusqu'à nous quelques ruisseaux, où nous pouvons puiser nous-mêmes. » Orateur en renom, honnête homme, il se plaît à jouer le rôle de

Cicéron écrasant Verrès ; il fait condamner trois concussionnaires. Il est vrai que c'est l'empereur qui rend la sentence ou la mitige ; mais la justice a reçu une satisfaction quelconque, et Pline a rempli un devoir, et il a reçu de tous des compliments pour sa fermeté et son éloquence. Il est ravi de joie quand un décret inaugure le scrutin secret dans les élections ; il va jusqu'à s'imaginer que pour cela elles sont libres. Il a des indignations rétrospectives qui font sourire. Il rend compte du fameux décret du sénat qui glorifie la vertu, le talent, le dévouement, le désintéressement de l'affranchi Pallas. Rentré dans la carrière des honneurs, consul, puis propréteur en Bithynie et dans le Pont, il s'acquitte de ses fonctions avec une modération et une activité au-dessus de tout éloge. Il est le bienfaiteur de ces riches contrées qui avaient tant souffert sous les règnes précédents. Pline consulte l'empereur sur les moindres affaires : la Bithynie est devenue pour lui le centre du monde. Trajan répond à toutes les questions délicates que lui pose son propréteur ; rien de plus curieux que ce commerce épistolaire de deux honnêtes gens qui veulent le bien, le cherchent et le font ensemble. C'est en Bithynie que Pline fut chargé de faire une enquête sur les chrétiens, qu'une persécution menaçait. Son rapport à ce sujet est le premier monument historique que nous possédions (1), c'est de plus l'acte d'un honnête homme, d'un homme éclairé, équitable, modéré. C'est sur ce fondement que les fabricants de légendes édifiantes ont fait de lui un chrétien, qui sous le nom de Secundus aurait peu de temps après subi le martyre.

(1) On en conteste aujourd'hui l'authenticité

Pallas un selon l'épître de lui Claudius si fait al lui Felix
gouverneur d'Asie ; quelques-uns se disputent sans a lui se dit
al lui si a ordonné de l'ère de son crédit lui avec l'art
un' ordonné de l'ère de son crédit lui avec l'art

On peut considérer le Panégyrique de Trajan comme une sorte de testament politique de Pline. Je vais donc indiquer le caractère de ce singulier ouvrage, qui devint bientôt le modèle de toutes ces compositions inspirées par l'adulation et la platitude d'âme et de style. Pline ayant été nommé consul, adressa à l'empereur un remerciement qui fut trouvé fort éloquent et fort ingénieux. Encouragé par le succès, il revit son travail, le développa, en fit un ouvrage considérable, si l'on songe au sujet. Il le lut pendant trois années de suite en public et aussi dans de petites réunions où l'on se disputait l'honneur d'être admis. Lisez le procès-verbal d'une de ces séances : « Désirant lire cet ouvrage à mes amis, je ne
 « les invitai point par les billets d'usage, je leur fis seule-
 « ment dire de venir si cela ne les gênait en rien, s'ils
 « avaient quelque loisir, et vous savez qu'à Rome on n'a
 « jamais ou presque jamais le loisir ou la fantaisie d'as-
 « siser à une lecture. Cependant ils sont venus deux jours
 « de suite et par le temps le plus affreux, et quand par
 « discrétion je voulus borner là ma lecture, ils exigèrent
 « de moi que je donnasse une troisième séance. Est-ce
 « à moi, est-ce aux lettres qu'ils ont rendu ces hon-
 « neurs? J'aime mieux croire que c'est aux lettres, dont
 « l'amour presque éteint se rallume aujourd'hui (1). »

Plus loin, cherchant d'autres causes à cet empressement, il dit : « Ce n'est point que l'orateur soit plus éloquent, mais son discours a été écrit avec plus de liberté et par conséquent avec plus de plaisir. » Il faut lire toute cette lettre pour avoir une idée des illusions où se complaisait la naïveté de cet orateur officiel si vertueux et si vain.

(1) Epist. III, 18.

Quant au Panégyrique en lui-même, c'est une œuvre de bonne foi. Pline parle en homme convaincu : il admire, il aime Trajan, il est heureux d'être l'interprète de la reconnaissance publique. Son cœur s'épanche en remerciements sincères. Il est dans l'enivrement d'un homme qui, après avoir échappé à une horrible tempête, toucherait enfin le rivage de la patrie. Les misères passées, il les rappelle pour jouir pleinement de la félicité qui a suivi. Une âme plus sérieuse ne se fût pas laissé ainsi ravir à une satisfaction sans mélange : elle eût compris que le règne d'un Trajan n'était qu'un accident, que, lui mort, un Domitien pouvait ramener les temps affreux qui finissaient à peine. Tacite l'a eue cette sombre perspective de l'avenir. Lui aussi a rendu grâces à Nerva et à Trajan, mais quelle tristesse dans sa joie ! « Les remèdes, dit-il, agissent plus lentement que les maux ; il est plus facile d'écraser les caractères que de les relever. » — Et de plus combien sont morts, que la cruauté du tyran a fait périr ! Et parmi ceux qui survivent, que de vieillards usés par une longue attente, et ce silence forcé qui semblait être le sommeil de la conscience humaine ! Pline n'a pas de ces regards mélancoliques jetés sur l'avenir. Son Panégyrique n'est guère qu'une longue antithèse : il rappelle les malheurs et les crimes du passé, pour les opposer aux vertus et aux félicités de l'état présent ; de l'avenir, rien. Esprit léger et sans portée, qui s'absorbe dans une félicité sans fondement, et ne se dit même pas que ce qui a été peut être encore !

L'énumération des bienfaits de Trajan envers le monde tient la plus grande place dans le Panégyrique. Que n'a-t-il pas fait ? Il a bien voulu se laisser adopter par Nerva, qui probablement était déjà dieu, quand il exécuta ce

beau dessein (*dubitatur an jam Deus fecisset*), décerna l'apothéose à son père, non à la façon des Tibère, des Vespasien, mais appuyé sur le suffrage unanime de l'empire. Empereur, il relève la discipline militaire et se couvre de gloire dans une foule d'expéditions. Son administration intérieure n'est pas moins remarquable. Il rétablit l'ordre dans les finances et rend compte de ses dépenses personnelles. Il comble le peuple de ses libéralités, non à la façon d'un Néron et d'un Domitien, pour détourner l'attention publique des désordres de sa vie, mais par amour de ses sujets. Il donne aux Romains des jeux splendides, non de viles représentations de pantomimes, mais des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus propre à exciter le courage guerrier. (*In servorum noxiorumque corporibus amor laudis.*) Mais quel plus beau spectacle que celui de l'exil des délateurs? Ces misérables sont entassés sur des vaisseaux et livrés aux hasards de la mer furieuse. Les gens de bien se réjouissent de leur supplice et remercient l'empereur. Lui, de son côté, se dépouille volontairement de l'infâme secours que la loi de lèse-majesté fournissait aux tyrans, loi monstrueuse « qui créait des crimes à ceux qui n'en avaient pas. » — Il renonce aussi à ces successions que les condamnés léguaient à leurs bourreaux pour les attendre en faveur de leurs enfants. Aussi, grâce à lui, la vertu, la sécurité renaissent. Les gens de bien osent se montrer au grand jour; la probité n'est plus un crime, l'indépendance est honorée par César. Autrefois, au contraire, les princes aimaient mieux les vices que les vertus des citoyens (*vitiis potius civium quam virtutibus lætabantur*). Aussi cherchait-on pour leur plaire la réputation d'homme sans foi, sans honneur, sans scrupule. C'est qu'en

effet (aveu bien remarquable) l'habitude d'une longue soumission nous a amenés à nous conformer tous aux mœurs d'un seul (*eoque obsequii continuatione pervenimus ut prope omnes unius moribus vivamus*). Sous un prince comme Trajan, la vertu est pour ainsi dire à l'ordre du jour ; c'est le meilleur moyen de faire sa cour à César. Aussi tout refléurit : la famille se reconstitue ; on ne craint plus d'avoir des enfants : ils grandiront sous la direction de maîtres éprouvés. Trajan n'a-t-il pas rappelé de l'exil les philosophes et les rhéteurs que Domitien avait bannis ?

Mais il n'est pas utile de pousser plus loin cette analyse : l'esprit de l'œuvre est suffisamment indiqué. A quoi bon rappeler les incroyables illusions de Pline qui félicite l'empereur d'avoir refusé le consulat et le supplie de vouloir bien l'accepter ? Il ne peut contenir son admiration quand il voit l'empereur se rendre aux comices, comme un candidat ordinaire, prêter serment, et attendre le dépouillement du scrutin. Ces innocentes comédies du maître qui veut paraître l'égal des autres citoyens, il les célèbre avec ravissement, et les prend au sérieux. Les mots de liberté, d'égalité reviennent sans cesse sous sa plume. De son héros il admire tout, sa justice, sa douceur, son affabilité, son goût pour la chasse. Il n'oublie pas non plus l'impératrice, digne compagne de ce grand homme, ni la sœur de César, ni les amis de César. Mais il le félicite surtout de n'abandonner point à des affranchis la direction des affaires : « Car tu sais bien, dit-il, que rien ne montre mieux la petitesse du prince que la grandeur des affranchis. » (*Scis præcipuum esse indicium non magni principis magnos libertos.*) Aussi César faisant tout par lui-même crée des

loisirs à Dieu qui n'a plus à s'occuper que du ciel (1)!

Tel est le citoyen. Voyons le littérateur.

Son activité intellectuelle se porta de tous les côtés à la fois. Comme Cicéron qui fut son modèle, il fit des vers, écrivit des plaidoyers, songea à composer une histoire.

A quatorze ans il écrivit une tragédie grecque. Mais il ne semble pas avoir eu un goût bien prononcé pour la philosophie. Son esprit essentiellement littéraire et oratoire ne le portait point aux spéculations élevées et profondes.

De tous ses maîtres celui qu'il eut en plus grande estime, c'est Quintilien, un rhéteur. D'une bienveillance un peu large, il accorde des éloges à tous ceux qui s'exercent dans un genre quelconque. Il aime les lettres avec passion et tous ceux qui s'y adonnent sont bien vus de lui.

On pourrait avec sa correspondance tracer un tableau complet de ces fameuses lectures publiques si fort à la mode alors. Pline est le plus fidèle et le plus attentif des auditeurs ; il n'a jamais manqué une séance littéraire. Il a des indignations dont il rit presque lui-même contre ces négligents ou ces superbes qui craignent d'assister à une lecture trop longue, qui se font renseigner sur ce qu'il reste de pages à lire à l'orateur, et ne se décident à paraître que vers la péroraison. Il aime passionnément la gloire et voudrait que son nom ne périclît pas. Encore un

trait qui lui est commun avec Cicéron. Il voit bien que la décadence est venue, il en comprend même les causes : « Les anciens, dit-il, ne passaient point leur temps à cueillir des fleurettes ; le tissu de leur style est viril. » Et ailleurs : « Les misères qui ont pesé sur nous ont amoindri et comme écrasé pour l'avenir notre génie. » Mais qu'im-

(1) § 80.

porte? il veut vivre dans la mémoire des hommes. Il est à l'affût de tout ce qui se publie ou se prépare; un compliment de Martial le ravit. Si les vers de Martial échappent à l'oubli, le nom de Pline ne mourra pas. Il compte beaucoup sur Tacite qui compose ses Annales et ses Histories. Bref, il a toutes les inquiétudes d'une petite vanité naïve qui fait sourire sans offusquer. — Son style a une grâce réelle, du moins dans ses Lettres. Il n'y faut chercher ni l'abandon de Cicéron, ni le nerf de l'expression fraîche et forte. Écrites et limées en vue de la publication, elles sont un exercice purement littéraire. L'esprit n'y manque pas, ni les détails piquants, ni les expressions heureuses; le naturel en est trop souvent absent. Elles donnent du personnage une bonne idée; on y sent l'âme d'un honnête homme à qui il n'a manqué que d'avoir un horizon plus vaste, un esprit moins préoccupé de ses petits intérêts de vanité.

EXTRAITS DE PLINE.

I

Pline. — Emploi de sa journée.

Vous demandez comment je règle ma journée en été dans ma terre de Toscane? Je m'éveille quand je puis, ordinairement vers la première heure, quelquefois avant, rarement plus tard. Je tiens mes fenêtres fermées; car le silence et les ténèbres laissent à l'esprit toute sa force; n'étant pas distrait

par les objets extérieurs, il demeure libre et maître de lui-même. Je ne veux pas assujettir mon esprit à mes yeux ; j'assujettis mes yeux à mon esprit ; car ils ne voient que ce qu'il voit, tant qu'ils ne sont pas distraits par autre chose.

Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe ; je dispose jusqu'aux paroles, comme si j'écrivais et corrigeais. Je travaille tantôt plus, tantôt moins, selon que je me trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir. J'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres, et je dicte ce que j'ai composé. Il me quitte ; je le rappelle encore une fois, et je le renvoie. A la quatrième ou cinquième heure (car mes moments ne sont pas si régulièrement distribués) selon le temps qu'il fait, je vais me promener ou dans une allée ou dans une galerie. Je continue de composer et de dicter. Ensuite je monte en voiture ; et là, mon attention étant ranimée par le changement, je reprends l'ouvrage entrepris pendant que j'étais couché ou que je me promenais. Ensuite je dors un peu, puis je me promène : après, je lis à haute voix quelque harangue grecque ou latine non pas tant pour me fortifier la voix que la poitrine ; mais la voix elle-même en profite. Je me promène encore une fois ; on me frotte d'huile ; je fais quelque exercice, je me baigne. Pendant le repas, si je mange avec ma femme, ou avec un petit nombre d'amis, on fait une lecture. Au sortir de table, vient quelque comédien, ou quelque joueur de lyre. Après quoi, je me promène avec les hommes employés dans ma maison, parmi lesquels il y en a de fort instruits. La soirée se prolonge ainsi par une conversation variée, et le jour quoique fort long s'est assez rapidement écoulé.

Quelquefois je dérange un peu cet ordre. Car si je suis resté au lit, ou si je me suis promené longtemps après mon sommeil et ma lecture, je ne monte pas en voiture, mais à cheval ; je vais plus vite et reviens plus tôt. Mes amis ne viennent voir des villas voisines, et m'occupent une partie de la journée : ils me délassent quelquefois par une utile diversion. Je chasse de temps à autre, mais jamais sans mes tablettes, afin que si je ne prends rien, je n'en rapporte pas moins quelque chose. Je donne aussi quelques heures à mes fermiers, trop peu à leurs avis ; mais leurs plaintes rustiques ne servent qu'à

me donner plus de goût pour les lettres et pour les occupations de la ville. Adieu.

II

Les lectures publiques.

Il faut absolument que j'épanche dans votre cœur la petite indignation qui vient de me saisir chez un de mes amis : que je vous l'écrive au moins, puisque je ne puis vous conter l'affaire de vive voix. On lisait un ouvrage excellent. Deux ou trois auditeurs, hommes de talent, si l'on s'en rapporte à eux et à quelques-uns de leurs amis, écoutaient froidement : on les eût dit sourds et muets. Pas un mouvement de lèvres, pas un geste ; ils ne se levèrent pas même une fois, au moins par fatigue d'être assis. Est-ce gravité ? est-ce sévérité de goût ? ou n'est-ce point plutôt paresse et orgueil ? Quel travers ! et pour dire encore mieux, quelle folie d'employer une journée tout entière à offenser un homme, à s'en faire un ennemi, lorsqu'on n'est venu chez lui qu'en témoignage d'intime amitié !

Êtes-vous plus habile que lui, raison de plus pour n'être pas jaloux ; on n'est jaloux que du talent qui nous efface. Que vous ayez plus de mérite, que vous en ayez moins, que vous en ayez autant, louez-en lui votre inférieur, ou votre maître, ou votre égal : votre maître, parce que s'il ne mérite point d'éloges vous n'en sauriez mériter vous-même ; votre inférieur ou votre égal, parce que votre gloire est intéressée à élever celui qui marche au-dessus ou à côté de vous. Quant à moi, j'ai toujours du respect et de l'admiration pour ceux qui tentent de se distinguer dans les lettres. C'est une carrière qui offre tant de difficultés, de peines, de dégoûts, et le succès semble y dédaigner celui qui le dédaigne. Peut-être ne serez-vous pas de mon sentiment ; et cependant personne plus que vous n'est ami de la littérature, personne ne rend plus de justice aux ouvrages d'autrui. C'est pour cela que je vous ai fait la confidence de ma colère, certain qu'aucun autre ne pourrait mieux la partager. Adieu.

III

Mort de Pline l'Ancien. — Pline à Tacite.

Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin d'en transmettre plus fidèlement le récit à la postérité : je vous en remercie, car je ne doute pas qu'une gloire impérissable ne s'attache à ses derniers moments, si vous en retracez l'histoire. Quoiqu'il ait péri dans un désastre qui a ravagé la plus heureuse contrée de l'univers ; quoiqu'il soit tombé avec des peuples et des villes entières, victime d'une catastrophe mémorable, qui doit éterniser sa mémoire ; quoiqu'il ait élevé lui-même tant de monuments durables de son génie, l'immortalité de vos ouvrages ajoutera beaucoup à celle de son nom. Heureux les hommes auxquels il a été donné de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire qui soient dignes d'être lues ! Plus heureux encore ceux à qui les dieux ont départi ce double avantage ! Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits et par les siens. J'entreprendrai donc volontiers la tâche que vous m'imposez, ou, pour mieux dire, je la réclame.

Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, vers la septième heure, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaire. Après sa station au soleil et son bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit, où il avait pris son repas ordinaire, et il se livrait à l'étude. Aussitôt il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. La nuée s'élançait dans l'air, sans qu'on pût distinguer à une si grande distance de quelle montagne elle était sortie ; l'événement fit connaître ensuite que c'était du mont Vésuve. Sa forme approchait de celle d'un arbre, et particulièrement d'un pin ; car s'élevant vers le ciel comme sur un tronc immense, sa tête s'étendait en rameaux. J'imagine qu'un vent souterrain poussait d'abord cette vapeur avec impétuosité, mais que l'action du vent ne se faisant plus sentir à une certaine hauteur, ou le nuage s'affaissant sous son propre poids, il se répandait en surface. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt

de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé de cendre ou de terre.

Ce prodige surprit mon oncle, et, dans son zèle pour la science il voulut l'examiner de plus près. Il fait appareiller un bâtiment léger, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; il m'avait, par hasard, donné lui-même quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, lorsqu'il reçoit un billet de Rectine, femme de Cesium Bassius. Effrayée de l'imminence du péril (car sa maison était située au pied du Vésuve et elle ne pouvait s'échapper que par la mer); elle le pria de lui porter secours. Alors il change de but, et poursuit par dévouement ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par dessein de s'instruire. Il fait préparer des quadrirèmes, et y monte lui-même pour aller secourir Rectine et beaucoup d'autres personnes qui avaient fixé leur habitation dans ce site attrayant. Il se dirige à la hâte vers des lieux d'où tout le monde s'enfuit; il va droit au danger, l'esprit tellement libre de crainte, qu'il dictait la description des divers accidents et des scènes changeantes que le prodige offrait à ses yeux.

Déjà sur ses vaisseaux volait une cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout brisés par la violence du feu. La mer abaissée tout à coup n'avait plus de profondeur, et le rivage était inaccessible par l'amas de pierres qui le couvraient. Mon oncle fut un moment incertain s'il retournerait. Mais il dit bientôt à son pilote qui l'engageait à revenir: « *La fortune favorise le courage; menez-nous chez Pomponianus.* » Pomponianus était à Stabies, de l'autre côté d'un petit golfe, formé par la courbure insensible du rivage. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné mais qui s'approchait incessamment, Pomponianus avait fait porter tous ses meubles sur des vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, favorisé par ce même vent, aborde chez lui, l'embrasse, calme son agitation, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après le bain, il se met à table, et mange avec gaieté, ou, ce qui ne suppose pas moins de force d'âme, avec toutes les apparences de la gaieté.

Cependant on voyait luire, de plusieurs endroits du mont Vésuve, de larges flammes et un vaste embrasement, dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, mon oncle leur disait que c'étaient des maisons de campagne abandonnées au feu par les paysans effrayés. Ensuite, il se coucha, et dormit réellement d'un profond sommeil, car on entendait de la porte le bruit de sa respiration, que la grosseur de son corps rendait forte et retentissante. Cependant la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir de cendres et de pierres, et pour peu qu'il y fût resté plus longtemps, il ne lui eût plus été possible de sortir. On l'éveille, il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils erreront dans la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les violents tremblements de terre qui se succédaient qu'elles semblaient arrachées de leurs fondements, poussées tour à tour dans tous les sens, puis ramenées à leur place. D'un autre côté, on avait à craindre hors de la ville, la chute des pierres, quoiqu'elles fussent légères et desséchées par le feu. De ces périls, on choisit le dernier. Dans l'esprit de mon oncle, la raison la plus forte prévalut sur la plus faible; dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, une crainte l'emporta sur une autre. Ils attachent donc des oreillers autour de leur tête: c'était une sorte de rempart contre les pierres qui tombaient. Le jour recommençait d'ailleurs; mais autour d'eux régnait toujours la plus sombre et la plus épaisse des nuits; éclairée cependant par l'embrasement et des feux de toute espèce. On voulut s'approcher du rivage, pour examiner si la mer permettait quelque tentative: mais on la trouva toujours orageuse et contraire. Là, mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide, et en but deux fois. Bientôt des flammes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche, mirent tout le monde en fuite, et forcèrent mon oncle à se lever. Il se leva, appuyé sur deux jeunes esclaves, et au même instant il tombe mort. J'imagine que cette épaisse fumée arrêta sa respiration et le suffoqua: il avait naturellement la poitrine faible, étroite, et souvent haletante. Lorsque la lumière reparut (trois jours après le dernier qui

avait lui pour mon oncle), on retrouva son corps entier, sans blessure; rien n'était changé dans l'état de son vêtement, et son attitude était celle du sommeil plutôt que de la mort.

Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène..... Mais cela n'intéresse plus l'histoire, et vous n'avez voulu savoir que ce qui concerne la mort de mon oncle. Je finis donc et je n'ajoute qu'un mot; c'est que je ne vous ai rien dit, ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces moments où la vérité des événements n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce que vous jugerez le plus important. Il est bien différent d'écrire une lettre ou une histoire, d'écrire pour un ami, ou pour la postérité. Adieu.

IV.

Pline à Maxime. — Devoirs d'un gouverneur de province.

L'amitié que je vous ai vouée m'oblige, non pas à vous instruire, car vous n'avez pas besoin de maître, mais à vous avertir de ne pas oublier ce que vous savez déjà, de le pratiquer ou même de travailler à le savoir encore mieux. Songez que l'on vous envoie dans l'Achaïe, c'est-à-dire dans la véritable, dans la pure Grèce, où, selon l'opinion commune, la politesse, les lettres, l'agriculture même, ont pris naissance: songez que vous allez gouverner des cités libres; c'est-à-dire des hommes vraiment dignes du nom d'hommes, des hommes libres par excellence, dont les vertus, les actions, les alliances, les traités, la religion ont eu pour principal objet la conservation du plus beau droit que nous tenions de la nature. Respectez les dieux, leurs fondateurs et les noms mêmes de ces dieux; respectez l'ancienne gloire de cette nation, et cette vieillesse des villes, aussi sacrée que celle des hommes est vénérable; rendez honneur à leur antiquité, à leurs exploits fameux, à leurs fables même. N'entreprenez rien sur la dignité, sur la liberté, ni même sur la vanité de personne. Rappelez-vous toujours que nous avons puisé nos lois chez ce peuple; qu'il ne nous les a

pas imposées en vainqueur, mais qu'il les a cédées à nos prières. C'est à Athènes que vous allez entrer; c'est à Lacédémone que vous devez commander. Il y aurait de l'inhumanité, de la cruauté, de la barbarie à leur ôter l'ombre et le nom de liberté qui leur restent.

Voyez comment en usent les médecins relativement à leur art. Il n'y a pas de différence entre l'homme libre et l'esclave; cependant ils traitent l'un plus doucement et plus humainement que l'autre. Souvenez-vous de ce que fut autrefois chaque ville, mais non pour mépriser ce qu'elle est aujourd'hui.

Soyez sans fierté, sans orgueil, et ne redoutez pas le mépris. Peut-on mépriser celui qui est revêtu de toute l'autorité, de toute la puissance, s'il ne montre une âme sordide et basse, et s'il ne se méprise pas le premier? Un magistrat éprouve mal son pouvoir en insultant aux autres. La terreur est un moyen peu sûr pour s'attirer la vénération, et l'on obtient ce qu'on veut beaucoup plus aisément par amour que par crainte. Car, pour peu que vous vous éloigniez, la crainte s'éloigne avec vous, mais l'amour reste; et comme la première se change en haine, le second se tourne en respect. Vous devez donc sans cesse rappeler dans votre esprit le titre de votre charge; car je ne puis trop le répéter: pesez ce que c'est que de gouverner des cités libres: — Qu'y a-t-il qui exige plus d'humanité que le gouvernement? Qu'y a-t-il de plus précieux que la liberté? Quelle honte serait-ce d'ailleurs de substituer le désordre à la règle, la servitude à la liberté!

Ajoutez que vous avez à vous mesurer avec vous-même. Vous avez à soutenir cette haute réputation que vous vous êtes acquise dans la charge de trésorier de Bithynie, l'estime et le choix du prince, l'honneur que vous ont fait les charges de tribun, de prêteur, et, enfin, le poids de ce gouvernement même, qui est la récompense de tant de travaux: Qu'on ne puisse donc pas dire que vous avez été plus humain, plus intègre et plus habile dans une province éloignée qu'aux portes de Rome, parmi des peuples esclaves, que parmi des hommes libres, désigné par le sort, que choisi par nos concitoyens, inconnu et sans expérience, qu'éprouvé et honoré. D'ailleurs, n'oubliez pas ce que souvent vous avez lu, ce que vous avez



souvent entendu dire, qu'il est plus honteux de perdre l'approbation acquise, que de n'en pas acquérir.

Je vous supplie de prendre tout ceci pour ce que je vous l'ai donné d'abord : ce ne sont pas des leçons, mais des conseils. Quoiqu'après tout, quand ce seraient des leçons, je ne craindrais pas qu'on me reprochât d'avoir porté l'amitié à l'excès. Car on ne doit pas appréhender qu'il y ait de l'excès dans ce qui doit être si grand. — Adieu.

V

Les lectures publiques.

L'année a été fertile en poètes : le mois d'avril n'a presque pas eu de jour où il ne se soit fait quelque lecture. J'aime à voir que l'on cultive les lettres, et qu'elles excitent cette noble émulation, malgré le peu d'empressement de nos Romains, à venir entendre les productions nouvelles. La plupart, assis dans les places publiques, perdent à dire des bagatelles le temps qu'ils devraient consacrer à écouter : ils envoient demander de temps en temps si le lecteur est entré, si sa préface est expédiée, s'il est bien avancé dans sa lecture. Alors vous les voyez venir lentement, et comme à regret. Encore n'attendent-ils pas la fin pour s'en aller : l'un se dérobe adroitement ; l'autre, moins honteux, sort sans façon et la tête levée. Il en était bien autrement du temps de nos pères ! On raconte qu'un jour l'empereur Claude, se promenant dans son palais, entendit un grand bruit. Il en demanda la cause : on lui dit que Nonianus lisait publiquement un de ses ouvrages. Ce prince quitta tout, et par sa présence vint surprendre agréablement l'assemblée. Aujourd'hui, l'homme le moins occupé, bien averti, prié, supplié, dédaigne de venir ; ou, s'il vient, ce n'est que pour se plaindre qu'il a perdu un jour, justement parce qu'il ne l'a pas perdu. Je vous l'avoue cette nonchalance et ce dédain de la part des auditeurs, rehaussent beaucoup dans mon idée le courage des écrivains qu'ils ne dégoûtent pas de l'étude.

Pour moi, j'ai assisté à presque toutes les lectures; et, à dire vrai, la plupart des auteurs étaient mes amis, car il n'y a peut-être pas un ami des lettres qui ne soit aussi le mien. Voilà ce qui m'a retenu ici plus longtemps que je ne voulais. Enfin, je suis libre, je puis revoir ma retraite et y composer quelques ouvrages, que je me garderai bien de lire en public : ceux dont j'ai écouté les lectures croiraient que je leur ai, non pas donné, mais seulement prêté mon attention. Car, dans ces sortes de services, comme dans tous les autres, le mérite cesse, dès qu'on en demande le prix. — Adieu.

VI

Sur Silius Italicus.

Le bruit vient de se répandre ici que Silius Italicus a fini ses jours, par une abstinence volontaire, dans sa terre près de Naples. La cause de sa mort est sa mauvaise santé : un abcès incurable, qui lui était survenu, l'a dégoûté de la vie, et l'a fait courir à la mort avec une constance inébranlable.

Jamais la moindre disgrâce ne troubla son bonheur, si ce n'est peut-être la perte de son second fils; mais l'aîné, qui était aussi le meilleur des deux, il l'a laissé consulaire et jouissant de la plus honorable considération. Sa réputation avait reçu quelque atteinte du temps de Néron. Il fut soupçonné de s'être rendu volontairement délateur; mais il avait usé sagement et en honnête homme de la faveur de Vitellius. Il acquit beaucoup de gloire dans le gouvernement d'Asie et, par une honorable retraite, il avait effacé la tache de ses premières intrigues : il a su tenir son rang parmi les premiers citoyens de Rome, sans chercher la puissance et sans exciter l'envie. On le visitait, on lui rendait des hommages : quoiqu'il gardât souvent le lit, toujours entouré d'une cour qu'il ne devait pas à sa fortune, il passait les jours dans de savantes conversations. Quand il ne composait pas (et il composait avec plus d'art que de génie), il lisait quelquefois ses vers, pour sonder le goût du public. Enfin, il prit conseil de sa vieillesse, et quitta Rome pour se retirer dans la Campanie, d'où rien n'a pu l'arracher depuis, pas

même l'avènement du nouveau prince. Cette liberté fait honneur à l'empereur sous lequel on a pu se la permettre, et à celui qui l'a osé prendre.

Il avait pour les objets d'art remarquables un goût particulier, qu'il poussait même jusqu'à la manie. Il achetait en un même pays plusieurs maisons; et la passion qu'il prenait pour la dernière le dégoûtait des autres. Il se plaisait à rassembler dans chacune grand nombre de livres, de statues, de bustes, qu'il ne se contentait pas d'aimer, mais qu'il honorait d'un culte religieux, le buste de Virgile surtout. Il célébrait la naissance de ce poète avec plus de solennité que la sienne propre, principalement à Naples, où il ne visitait son tombeau qu'avec le même respect qu'il se fût approché d'un temple. Il a vécu dans cette tranquillité soixante et quinze ans, avec un corps délicat, plutôt qu'infirme. Comme il fut le dernier consul créé par Néron, il mourut aussi le dernier de tous ceux que ce prince avait honorés de cette dignité. Il est encore remarquable, que lui, qui se trouvait consul, quand Néron fut tué, ait survécu à tous les autres qui avaient été élevés au consulat par cet empereur.

Je ne puis me rappeler tout cela sans être frappé de la misère humaine : car que peut-on imaginer de si court et de si borné, qui ne le soit moins que la vie même la plus longue ? Ne vous semble-t-il pas qu'il n'y a qu'un jour que Néron régnait ? Cependamment, de tous ceux qui ont exercé le consulat sous lui, il n'en reste pas un seul. Mais pourquoi s'en étonner ? Lucius Pison, le père de celui que Valérius Festus assassina si cruellement en Afrique, nous a souvent répété qu'il ne voyait plus aucun de ceux dont il avait pris l'avis dans le sénat, étant consul. Les jours comptés à cette multitude infinie d'hommes, répandue sur la terre, sont en si petit nombre, que je n'exuse pas seulement. mais que je loue même ces larmes d'un prince fameux : vous savez qu'après avoir attentivement regardé la prodigieuse armée qu'il commandait, Xerxès ne put s'empêcher de pleurer sur le sort de tant de milliers d'hommes qui devaient si tôt finir. Combien cette idée n'est-elle pas puissante pour nous engager à faire un bon usage de ce peu de moments qui nous échappent si vite ! Si nous ne pouvons les employer

à des actions d'éclat que la fortune ne laisse pas toujours à notre portée, donnons-les au moins entièrement à l'étude. S'il n'est pas en notre pouvoir de vivre longtemps, laissons au moins des ouvrages qui ne permettent pas d'oublier jamais que nous avons vécu. Je sais bien que vous n'avez pas besoin d'être excité : mon amitié pourtant m'avertit de vous animer dans votre course, comme vous m'animez vous-même dans la mienne. La noble ardeur que celle de deux amis qui, par de mutuelles exhortations, allument de plus en plus en eux l'amour de l'immortalité ! Adieu.

VII

L'avocat Régulus.

Que me donnerez-vous, si je vous conte une histoire qui vaut son pesant d'or ? Je vous en dirai même plus d'une ; car la dernière me rappelle les précédentes : et qu'importe par laquelle je commencerai ? Véronie, veuve de Pison (celui qui fut adopté de Galba), était à l'extrémité. Régulus la vint voir. Quelle impudence, d'abord à un homme qui avait toujours été l'ennemi déclaré du mari, et qui était en horreur à la femme ! Passe encore pour la visite : mais il ose s'asseoir tout près de son lit, lui demande le jour, l'heure de sa naissance. Elle lui dit l'un et l'autre. Aussitôt il compose son visage, et, l'œil fixe, remuant les lèvres, il compte sur ses doigts, sans rien compter ; tout cela, pour tenir en suspens l'esprit de la pauvre malade.

« Vous êtes, dit-il, dans votre année climatérique, mais vous guérirez.

« Pour plus grande certitude, je vais consulter un sacrificateur dont
« je n'ai pas encore trouvé la science en défaut. »

Il part, il fait un sacrifice, revient, jure que les entrailles des victimes sont d'accord avec le témoignage des astres. Cette femme crédule, comme on l'est d'ordinaire dans le péril, fait un codicille, et assure un legs à Régulus. Peu après le mal redouble, et, dans les derniers soupirs, elle s'écrie : Le scélérat, le perfide, qui enchérit même sur le parjure !

Il avait, en effet, affirmé son imposture par les jours de son fils. Ce crime est familier à Régulus. Il expose sans scrupule à la

colère des dieux, qu'il trompe tous les jours, la tête de son malheureux fils, et le donne pour garant de tant de faux serments.

Velléius Blésus, ce riche consulaire, voulait, pendant sa dernière maladie, changer quelque chose à son testament. Régulus, qui se promettait quelque avantage de ce changement, parce qu'il avait su, depuis quelque temps, s'insinuer dans l'esprit du malade, s'adresse aux médecins, les prie, les conjure de prolonger à quelque prix que ce soit la vie de son ami. Le testament est à peine scellé que Régulus change de personnage et de ton. Eh, combien de temps voulez-vous encore tourmenter un malheureux ? Pourquoi envier une douce mort à qui vous ne pouvez conserver la vie ? Blésus meurt ; et, comme s'il eût tout entendu, il ne laisse rien à Régulus.

C'est bien assez de deux contes : m'en demandez-vous un troisième selon le précepte de l'école ? il est tout prêt.

Aurélie, femme d'un rare mérite, allait sceller son testament : elle se pare de ses plus riches habits. Régulus, invité à la cérémonie, arrive ; et aussitôt, sans autre détour : *Je vous prie*, dit-il, *de me léguer ces vêtements*. Aurélie de croire qu'il plaisante ; lui de la presser fort sérieusement ; enfin, il fait sibiien, qu'il la contraint d'ouvrir son testament, et de lui faire un legs des robes qu'elle portait. Il ne se contenta pas de la voir écrire, il voulut encore lire ce qu'elle avait écrit. Il est vrai qu'Aurélie n'est pas morte ; mais ce n'est pas la faute de Régulus : il avait lui, compté qu'elle n'échapperait pas. Un homme de ce caractère ne laisse pas de recueillir des successions et de recevoir des legs comme s'il le méritait. Cela doit-il surprendre, dans une ville où le crime et l'impudence sont en possession de disputer, ou même de ravir leurs récompenses à l'honneur et à la vertu ? Voyez Régulus : il était pauvre et misérable ; il est devenu si riche, à force de lâchetés et de crimes, qu'il m'a dit : Je sacrifiais un jour aux dieux, pour savoir si je parviendrais jamais à jouir de soixante millions de sesterces ; de doubles entrailles trouvées dans la victime m'en promirent cent vingt millions. — Il les aura, n'en doutez point, s'il continue à dicter ainsi des testaments, de toutes les manières de commettre un faux, la plus odieuse à mon avis. Adieu.

VIII

Rapport de Pline sur les Chrétiens.

Je me suis fait un devoir, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes ; et qui peut mieux que vous me guider dans mes incertitudes ou éclairer mon ignorance ? Je n'ai jamais assisté aux informations contre les chrétiens ; aussi j'ignore à quoi et selon quelle mesure s'applique ou la peine ou l'information. Je n'ai pas su décider s'il faut tenir compte de l'âge, ou confondre dans le même châtement l'enfant et l'homme fait ; s'il faut pardonner au repentir, ou si celui qui a été une fois chrétien ne doit pas trouver de sauvegarde à cesser de l'être ; si c'est le nom seul, fût-il pur de crime, ou les crimes attachés au nom, que l'on punit. Voici toutefois la règle que j'ai suivie, à l'égard de ceux que l'on a déférés à mon tribunal comme chrétiens. Je leur ai demandé s'ils étaient chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je leur ai fait la même demande une seconde et une troisième fois, et les ai menacés du supplice. Quand ils ont persisté, je les y ai envoyés ; car, de quelque nature que fût l'aveu qu'ils faisaient, j'ai pensé qu'on devait punir au moins leur opiniâtreté et leur inflexible obstination. J'en ai réservé d'autres, entêtés de la même folie, pour les envoyer à Rome ; car ils sont citoyens romains. Bientôt après, les accusations se multipliant, selon l'usage, par l'attention qu'on leur donnait, le délit se présenta sous un plus grand nombre de formes. On publia un écrit sans nom d'auteur, ou l'on dénonçait nombre de personnes qui nient être ou avoir été attachées au christianisme. Elles ont, en ma présence, et dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les dieux, et offert de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès avec les statues de nos divinités ; elles ont même prononcé des imprécations contre le Christ ; c'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement chrétiens. J'ai donc cru qu'il les fallait absoudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens, et se sont retractés aussitôt, déclarant que véritablement ils l'avaient

été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns depuis plus de trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt ans. Tous ont adoré votre image et les statues des dieux. Tous ont chargé le Christ de malédictions. Au reste, ils assuraient que leur faute ou leur erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci : ils s'assemblaient, à jour marqué, avant le lever du soleil ; ils chantaient tour à tour des vers à la louange du Christ, comme d'un dieu ; ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de mal, de brigandage, d'adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt : après cela ils avaient coutume de se séparer ; ils se rassemblaient de nouveau pour manger des mets communs et innocents. Depuis mon édit, ajoutaient-ils, par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu les associations, ils avaient renoncé à toutes ces pratiques. J'ai jugé nécessaire, pour découvrir la vérité, de soumettre à la torture deux femmes esclaves qu'on disait initiées à leur culte : mais je n'ai rien trouvé qu'une superstition ridicule et excessive. J'ai donc suspendu l'information pour recourir à vos lumières : l'affaire m'a paru digne de réflexion, surtout par le nombre des personnes que menace le même danger. Une multitude de gens de tout âge, de tout ordre, de tout sexe sont et seront chaque jour impliqués dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes ; il a gagné les villages et les campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier, et qu'il peut être arrêté ; ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés ; et que les sacrifices, longtemps négligés, recommencent. On vend partout des victimes, qui trouvaient auparavant peu d'acheteurs. De là on peut juger combien de gens peuvent être ramenés de leur égarement, si l'on fait grâce au repentir.

(Trad. de Sacy, coll. Panckoucke.)

CHAPITRE IV

L'histoire sous les empereurs. Velléius Paterculus, Valère Maxime. —
Quinte-Curce, Florus.

§ I.

L'HISTOIRE SOUS LES EMPEREURS.

Auguste comprenait que la littérature est une force, qu'elle pouvait le servir ou lui nuire : il en fit l'auxiliaire de son œuvre. Par l'estime qu'il témoigna aux écrivains, par les bienfaits qu'il leur prodigua, par cette noble familiarité qu'il sut employer envers eux, par cet art qu'il eut de paraître leur courtisan, et de les associer intimement au nouvel état de choses, il les conquit sans leur faire jamais sentir leur dépendance. Ses successeurs n'eurent ni cette intelligence ni ce respect de la dignité humaine. Ce ne furent ni le génie ni l'originalité qui manquèrent à des écrivains comme Lucain et Sénèque : ce fut un temps meilleur. Posséderions-nous Tacite, si Nerva et Trajan étaient venus cinquante ans plus tard ?

Un des caractères les plus hideux du despotisme, c'est la haine et la peur de tout ce qui est noble et grand, non-seulement dans le présent, mais même dans le passé. C'est bien de lui qu'on peut dire avec Tacite « omne decus alienum in diminutionem sui accipiens ». Dans de telles conditions l'histoire est impossible : elle sera pué-

second va de la fondation de Rome à la mort de Livie, mère de Tibère. — On a aussi attribué à Velléius un livre intitulé de *Bello in Suevos*, mais sans fondement. — Velléius nous apprend qu'il se proposait 'écrire une histoire de Rome développée ; son ouvrage n'était donc à des yeux qu'une sorte d'essai. Tel qu'il est, il ne manque pas d'intérêt. On y trouve des détails précieux sur les personnages considérables du temps. L'auteur, qui avait fait les guerres de Germanie, a connu Maroboduus et Arminius dont il a tracé d'assez nobles images. Si l'on en juge d'après les proportions et la composition de cette histoire, Velléius Paternulus avait fait du règne de Tibère le centre où tout devait aboutir. Il glisse fort rapidement sur tout ce qui précède l'établissement du principat, s'arrête avec complaisance sur certaines particularités plus curieuses qu'utiles du règne d'Auguste, et réserve une place considérable aux seize années du règne de son successeur. Il qualifie lui-même son livre de *artatum opus*, n'a aucun souci de la chronologie, et ne montre qu'une portée d'esprit médiocre. Il ne voit pas le lien de dépendance qui unit le présent au passé. Ce qui le frappe, c'est ce qu'il a sous les yeux, l'Empereur, Séjan, les grands personnages. Le prince est centre de tout, et la mesure unique de la morale et de la politique. Ce n'est plus un homme d'État, ni un érudit, ni un Romain enthousiaste qui écrit l'histoire de sa patrie, c'est un courtisan, un homme du monde, qui recueille les personnalités intéressantes et les petits détails. De composition, il n'y en a aucune : il suit librement l'ordre des temps, plus préoccupé des personnes que des faits et de leur signification. Il ne tarit pas d'éloges pour Séjan, cet homme *laboris et fidei capacissimus*, ce collaborateur indispen-

*Maroboduus caput Germaniarum, cuius populus Suevi
 2. fundus in long. usque ad Danubium. Mar. ubi abbat ad
 Arminius caput contra, qui debent de imperio pueris*

sable aux grandes choses que faisait Tibère, « magna negotia magnis adjutoribus egent » (1). Politique, science du gouvernement, des institutions, esprit philosophique, impartialité, il n'a aucune des qualités fondamentales de l'historien. On l'a accusé de basse adulation, et il n'en est pas exempt. Mais c'est le courtisan qui a fait le flatteur. En dehors du prince et de ses créatures, rien ne lui semblait grand ou digne d'attention.

La diction de Velléius est pure et correcte; son style, qui cherche à se modeler sur Salluste (2), manque de naturel. Il est souvent guindé et obscur. Un certain piquant dans le tour, de l'imprévu dans l'expression, des sentences rapides, des exclamations emphatiques, des contrastes heurtés, des antithèses forcées, tout ce qui peut étonner, arrêter le lecteur, et lui donner une haute idée des mérites de l'écrivain : nous retrouvons en Velléius les défauts de l'éducation des rhéteurs, que l'âge suivant accusera davantage encore.

Valère Maxime (*Valerius Maximus*) est aussi un contemporain et un adulateur de Tibère. De sa vie on ne sait presque rien, si ce n'est qu'il servait en Asie sous Sextus Pompée, qui fut consul l'année même où mourut Auguste, qu'il a loué Tibère et insulté Séjan abattu. — Son ouvrage a pour titre : *Factorum dictorumque memorabilium libri novem ad Tiberium Cæsarem Augustum*. C'est un recueil d'anecdotes composé sans jugement et sans goût. Piété, courage, constance, amitié,

(1) Il ose comparer son élévation à celle des hommes nouveaux de la république, Coruncanus, Caton, Marius, Cicéron.

(2) Il emprunte aussi à Salluste son demi-fatalisme historique : *Fortuna in omni re dominatur*.

pudeur, désintéressement, et leurs contraires, sous ces titres généraux, Valère Maxime range de petites histoires divisées en deux classes; les Romains, les étrangers. Les curiosités de l'érudition lui fournissent aussi un certain nombre de chapitres composés de la même manière. Il a lu les historiens grecs et latins, et il en a extrait les particularités les plus frappantes. Un tel recueil ne manque pas d'intérêt et d'utilité pour nous, mais il marque une étrange stérilité chez l'auteur. Érasme a dit de lui « qu'il ressemblait à Cicéron comme un mu-
« let ressemble à un homme » (*tam similis est Ciceroni quam mulus homini*). « On ne croirait jamais, ajoute-t-il, « qu'il soit italien, ou qu'il ait vécu dans ce temps. » Aussi plusieurs critiques ont-ils pensé que cet ouvrage n'était qu'un abrégé de celui de Valère Maxime, rédigé vers la fin du troisième siècle par un certain *Julius Paris*. C'est l'opinion de *Vossius*. Mais on a découvert depuis le manuscrit de l'abrégé de *Julius Paris* : il faut donc laisser à Valère Maxime la propriété de son œuvre. *Julius Paris* est cependant considéré comme l'auteur du traité de *Nominibus*, qui forme ordinairement l'appendice et comme le 10^e livre de Valère Maxime. Le moyen âge goûtait fort le recueil *des Dits et faits mémorables* : il s'en fit de bonne heure des abrégés et des florilèges. Les titres donnés aux chapitres, sinon aux livres, sont l'œuvre de grammairiens postérieurs. Aulugelle cite Valère Maxime par livres et non par titres (1).

C'est un écrivain qu'il est difficile de louer. Son style est emphatique, sa brièveté hachée et obscure; affecté guindé, plein d'exclamations tragiques, il a le premier

(1) Voir l'édition avec introduction publiée à Berlin en 1854 par C. Kempfius.

introduit dans l'histoire les invocations des poètes aux empereurs. Il ose dire à Tibère : *mea parvitas eo justius ad favorem tuum decurrerit quo cætera divinitus opinione colligitur, tua præsentî fide paterno avitoque sidere par videtur. Deos enim reliquos accepimus, Cæsares dedimus.* Cela suffit pour juger le personnage et le style.

Quinte-Curce (*Quintus Curtius Rufus*) est un problème. Quel est l'auteur de l'ouvrage intitulé : *De rebus gestis Alexandri Magni libri X*? Aucun écrivain de l'antiquité ne fait mention de ce Curtius Rufus ni de son livre. C'est à la fin du douzième siècle qu'il est nommé pour la première fois. Lui-même, dans un passage qui a fort exercé la sagacité des commentateurs, parle du prince qui a fait rentrer les glaives dans le fourreau, qui est apparu comme un nouvel astre, dont la postérité doit assurer le bonheur du monde. C'est le langage ordinaire des écrivains courtisans. Ces traits peuvent s'appliquer à la plupart des empereurs. Aussi a-t-on voulu voir dans Quinte-Curce un contemporain d'Auguste, de Vespasien, de Trajan, d'Alexandre Sévère, de Constantin, de Théodose : d'autres sont allés plus loin encore et ont supposé qu'un habile latiniste de la renaissance avait placé, sous ce nom de *Curtius Rufus*, un produit de sa plume : c'était l'opinion du maître de Gui Patin. Mais que faire du témoignage de Jean de Salisbury qui, quatre cents ans auparavant, citait cet ouvrage? Et d'ailleurs le style de l'auteur porte l'empreinte d'une bonne époque. Funck incline à croire que Quinte-Curce n'est autre que ce *Curtius Rufus* dont parle Tacite, qui, fils d'un gladiateur, et rhéteur distingué, s'était élevé par son mérite aux premières charges de l'État sous Tibère et sous Claude. Cette hypothèse n'est pas plus invraisemblable que les

autres. Resterait à expliquer le silence des auteurs anciens sur un personnage si considérable. La nullité presque absolue de l'ouvrage au point de vue historique en est peut-être la véritable cause. On possédait alors tous les historiens grecs d'Alexandre : qu'était-ce auprès de ces documents si nombreux que le roman de Quinte-Curce ? Il revient à la lumière vers le douzième siècle, et peut-être plus tôt. Rien de plus naturel : c'est le moment où la légende d'Alexandre va devenir la matière d'une foule d'épopées. L'histoire de Quinte-Curce semblait plus propre que toute autre à servir de point de départ aux clercs qui singeaient les trouvères épiques.

Cette histoire est en effet un véritable roman. Quinte-Curce a choisi dans les auteurs grecs les fables et les puérités dont ils se sont plu à environner ce grand nom d'Alexandre. Il est d'une ignorance profonde en géographie, jusqu'à confondre le Taurus et le Caucase. Ses récits de batailles et d'opérations militaires sont impossibles. Mais, en revanche, il revêt des plus éclatantes couleurs tout le côté légendaire de cette noble histoire. Quinte-Curce est certainement un rhéteur. La gloire du conquérant, ses victoires, ses éclatantes qualités, sa mort prématurée, ont frappé son imagination. Il a voulu reproduire, non la vérité, ce qui eût demandé de longues recherches et beaucoup de savoir, mais les grands côtés de cette vie merveilleuse. Il dit lui-même : *Equidem plura transcribo quam credo : nam nec affirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere, quæ accepi* (1), ce qui est l'abdication de toute critique. Le rhéteur se reconnaît encore plus sûrement dans les

(1) IX, 1.

discours invraisemblables, mais composés et écrits avec amour. C'est la partie la plus remarquable de l'œuvre. Quinte-Curce est un exemple assez rare de ce que peut la perfection des procédés littéraires, unie à une intelligence médiocre. Ce divorce entre le fond et la forme est une des marques les plus certaines de la décadence. L'esprit vide d'idées se passionne pour des chimères ou de petits artifices. La réalité échappe ; l'imagination grossit les objets ; le style suit ; l'histoire devient alors une déclamation ou un roman : celle de Quinte-Curce est l'une et l'autre.

Florus ne nous est guère mieux connu que Quinte-Curce. On l'appelle tantôt *Julius*, tantôt *Lucius Annæus*. Les uns croient reconnaître en lui le *J. Florus Secundus*, dont parlent Quintilien et Sénèque le rhéteur : un autre (Titze) le déclare contemporain de Tite-Live, et voit en lui ce *Julius Florus* à qui Horace a adressé deux Épîtres (I, 3 ; II, 2). Mais pour appuyer sa conjecture, Titze a dû rejeter comme interpolée la fin de la préface de l'auteur où il parle de Trajan. Enfin, c'est à Sénèque lui-même qu'on a attribué l'abrégé de Florus. La fameuse division de l'histoire du peuple romain en quatre âges appartenait, suivant Lactance, au philosophe. Mais il ne mérite pas qu'on lui impute un tel ouvrage. Que Florus, soit un membre de la famille *Annæus* ; qu'il soit comme celle-ci originaire d'Espagne, c'est ce qui semble de beaucoup le plus vraisemblable. Florus a en effet une certaine affinité littéraire avec Sénèque et Lucain ; de plus il manifeste une véritable tendresse pour son pays natal (1).

Sous le titre de *Epitome de gestis Romanorum* (ou

(1) II, 16, 17 ; III, 23.

Rerum Romanarum libri IV), il a composé une série de petits chapitres où il est question des hauts faits du peuple romain. Il a voulu, dit-il lui-même, embrasser dans un petit tableau toute la physionomie du peuple romain. D'autres font des cartes géographiques, lui a eu l'idée de faire une carte historique. De chronologie, de géographie, de science, pas le moindre souci. Le but de Florus est de dire en aussi peu de mots que possible ce qu'il pourra imaginer de plus éloquent sur les exploits du peuple romain. Il commence sa revue déclamatoire à la fondation de Rome et la termine à l'année 725, où Auguste ferme le temple de Janus. C'est un hymne perpétuel à la gloire de Rome, et dans le style que les rhéteurs avaient mis à la mode. Je ne sais comment Juste Lipse a pu dire que Florus écrivait *composite, diserte, eleganter*. Morhoff réduit cette éloquence à ses vraies proportions : *ventosæ et panegyricæ loquacitas*. Des exclamations puériles, un ton emphatique, les Dieux et la fortune mêlés à tout pour créer un grandiose artificiel, des antithèses prodiguées à tort et à travers, aucune critique. Tout ce qui peut frapper l'esprit est enregistré par Florus. Il a des étonnements niais et ampoulés pour les moindres choses. Il maudit Annibal avec une conscience qui ne fait pas honneur à son jugement. Il fait éteindre l'incendie de Rome par le sang des Gaulois, César se rendant au Sénat est une victime ornée de bandelettes pour le sacrifice. Il tombe, et l'historien ne trouve, pour résumer cette vie extraordinaire, que ceci : « Ainsi celui qui avait rempli du sang des citoyens tout l'univers, remplit enfin de son propre sang le sénat ! » Deux pages plus loin, il appelle Brutus et Cassius des parricides; et, à la fin du chapitre, il leur dresse des statues : ce sont *des hom-*

Morhoff, Leben Florus, Wien 1829

mes très-sages. Si Sénèque et Lucain n'avaient eu que des défauts et pas d'idées, ils eussent écrit à la façon de Florus. Ainsi la stérilité d'esprit, la déplorable habitude de transporter partout le ton et les colifichets de l'École infligent à l'histoire une des plus tristes transformations qu'elle ait subies : elle devient un prétexte à phrases.

Valère Maxime, Quinte-Curce et Florus, la pédanterie ampoulée, le romanesque puéril, la déclamation sentencieuse, voilà ce qui succède à la noblesse de Tite-Live.

On trouve ordinairement, à la suite de l'Építome de Florus, un autre abrégé qui porte le titre de *Liber memorialis*, et, pour nom d'auteur, celui de *Lucius Ampe-lius*. L'auteur vivait probablement sous le règne de Théodose. Il a réuni dans une série de petits chapitres les curiosités de toute nature, compilation dépourvue d'intérêt.

§ II.

TACITE ET SUÉTONE.

Parmi tous ces écrivains, il faut faire une place à part à Tacite. Lui aussi il a subi l'influence des temps misérables où il a vécu ; mais le ressort de son âme, loin d'en être émoussé, s'est tendu plus énergiquement. La compression est salutaire aux esprits puissants ; elle n'étouffe que les médiocres. Tacite disait en parlant d'Agri-cola : « Il a montré que même sous de mauvais princes il peut y avoir des grands hommes. » Il en est lui-même la preuve.

On sait peu de chose de sa vie. Il s'appelait *Caius Cornelius Tacitus* et appartenait à une famille de l'ordre équestre. Il naquit à Interamna vers 54 ap. J.-C. Comme

presque tous ses contemporains, il étudia le droit et l'éloquence : c'était encore le seul moyen d'acquérir de la réputation et d'entrer dans la vie publique. Au barreau, sa parole se distinguait surtout par la gravité, (*σεμνῶς*, dit Pline). Il obtint la questure sous Vespasien, fut élevé au tribunat sous Titus et sous Domitien, il reçut la préture en même temps qu'une place dans le collège des *Quindecemviri sacrorum*. Ayant épousé la fille d'Agricola, il suivit probablement son beau-père en Bretagne et visita sans doute la Germanie. Nerva le fit consul en remplacement de Virginius Rufus dont Tacite prononça l'éloge funèbre. Il vit tout le règne de Trajan et peut-être les premières années de celui d'Hadrien. A partir de l'année 97, sa vie nous échappe. L'homme public disparaît de la scène, l'historien commence son œuvre. Tacite en effet n'a rien écrit sous Domitien. Peut-être avait-il publié quelques-uns de ses discours ou plaidoyers; mais nous sommes réduits sur ce sujet à des conjectures.

Son premier ouvrage parut sous Trajan (97) : « Nunc « demum redit animus, » dit-il au début de son livre : c'est la vie de son beau-père, Julius Agricola (*Julii Agricolaë vita*), le chef-d'œuvre de la biographie chez les anciens. Tacite n'a point écrit un panégyrique ou un éloge funèbre : il a placé sous nos yeux le tableau sincère de la vie d'un homme de bien telle qu'elle pouvait, telle qu'elle devait être sous des princes comme Domitien. Agricola n'est ni un grand politique ni un grand guerrier. Il n'a pas assez de génie pour inquiéter l'empereur; il sert son pays sans bassesse envers le prince, mais aussi sans affecter une indépendance abrupte qui l'eût perdu, et n'eût profité à personne. A ces traits reconnaissez l'historien

sincère, impartial, et surtout intelligent. Il était si facile de transformer cette biographie en pamphlet. A ce jugement droit et sûr l'auteur joint une connaissance profonde de toutes les parties du sujet. La vie d'Agricola se passa presque tout entière dans les camps, et particulièrement en Bretagne, province de création récente. Tacite en a donné une description d'une exactitude et d'un éclat remarquables : c'est le premier plan d'un grand tableau. Quand il faut replacer Agricola parmi ses contemporains, montrer les écueils où la vertu et la fortune du plus grand nombre se brisèrent, l'historien retrouve en son âme profonde, qui pouvait bien se taire, mais non oublier, l'exakte physionomie de ces temps malheureux ; il ne dissimule rien, mais se refuse la banale consolation d'une déclamation sans noblesse et sans à-propos.

3.
L'année suivante (98) il publia la *Germanie* (*Germania, sive de situ, moribus et populis Germaniæ*), ouvrage d'une importance capitale pour l'histoire. Il est divisé en trois parties : la première traite de la situation de la Germanie, de la nature du sol, de l'origine des habitants ; la deuxième, de leurs mœurs, de leurs lois, de leurs religions ; la troisième, la plus intéressante au point de vue ethnographique, est une revue des différents peuples de la Germanie. Nous croyons que Tacite a vu de ses propres yeux le pays et ses habitants. Il ne s'est pas borné à en tracer une description exacte : en étudiant la vie et les mœurs de ces tribus barbares, il avait les yeux sur Rome. Il avait quitté une société où la corruption était la loi du monde (*corrumpere et corrumpi sæculum vocatur*). Il trouvait dans les forêts de la Germanie des mœurs pures, le respect de la femme, une fierté indomptable. On a voulu réduire ce

remarquable ouvrage aux mesquines proportions d'une satire. Il a une portée plus haute. L'historien, par une sorte de pressentiment qui n'est que l'intuition du génie, comprend que de ce côté-là sont les vrais, les plus redoutables ennemis de l'empire. Il raconte que soixante mille de ces barbares se sont égorgés entre eux sous les yeux mêmes des Romains, et il ajoute : « puissent, ah ! puissent les nations, à défaut d'amour pour nous, persévérer dans cette haine d'elles-mêmes ! car au point où les destins ont amené l'empire, ce que la fortune peut faire de mieux pour nous, c'est de maintenir la discorde entre nos ennemis (1). » Le patriotisme dans Tacite éclaire l'esprit, et ne l'aveugle pas. Nous lui pardonnerons aussi d'avoir reculé devant les noms barbares de plusieurs divinités germaniques. Les choses de la religion avaient peu d'intérêt pour lui. Comme César, il prétend retrouver les dieux romains dans les dieux de la Germanie; les *Alci* seront pour lui Castor et Pollux.

Ainsi dès ces deux premiers ouvrages, Tacite se fait une place à part parmi ses contemporains. Historien, il reste sur le terrain solide de la réalité. Il ne se propose pas d'être spirituel ou éloquent à propos des faits : il recherche avant tout et veut rendre la vérité. Pour lui, esprit sérieux et grave, l'histoire est une science d'abord ; pour les autres, elle n'était qu'une dépendance de l'éloquence. N'oublions jamais ce point de vue. Trop de critiques ne veulent voir dans Tacite qu'un écrivain de génie, un grand peintre, comme on dit. Il l'est assurément, mais il ne l'eût pas été, s'il n'avait étudié, et possédé à fond les faits qui sont la substance première. C'est parce qu'il

(1) Cap. XXXIII.

connaît bien et les personnages et les événements qu'il donne à ses récits et à ses peintures cet intérêt dramatique et ce relief puissant.

Les deux grandes compositions historiques de Tacite sont les *Histoires* et les *Annales* (*Historiarum libri, Annales*) (1). Il publia d'abord les *Histoires*, qui allaient de 69 à 97 (élévation de Galba à l'empire, mort de Domitien). Il n'en reste que quatre livres et une partie du cinquième, comprenant le récit des événements de 69 à 71. Si l'on en juge d'après les proportions de ce qui a survécu, c'était un ouvrage d'une étendue considérable, et qui embrassait toute l'histoire intérieure et extérieure de Rome, pendant trente années. Les *Annales* ont un caractère tout différent. C'est plutôt un tableau rapide des événements les plus importants, choisis et exposés il est vrai par un maître, mais sans un dessein préconçu d'unité. Elles allaient de l'an 14 à l'an 69. Il en reste les six premiers livres, mais le cinquième est incomplet. Le septième, le huitième, le neuvième et le dixième manquent; nous possédons les six suivants de 11 à 16. Nous avons perdu le règne de Caligula, la première partie de celui de Claude, la fin de celui de Néron. Tibère nous reste.

Tacite est isolé parmi ses contemporains, et l'on ne peut le rattacher directement à aucun de ses devanciers. Il est supérieur aux uns et aux autres par la profonde intelligence du sujet. Il a compris son temps, et il en a souffert. Tite-Live avait sous les yeux le spectacle de la majesté de l'empire se reposant de ses longues agitations dans la gloire. Il a déroulé aux yeux de ses contemporains les phases successives de l'élaboration de ce grand

(1) D'après les manuscrits, le véritable titre serait *Ab excessu divi Augusti*.

ouvrage ; il a l'enthousiasme et la foi. Tacite a vu ce qu'il y avait de plus extrême dans la servitude, et il n'a jamais espéré un gouvernement meilleur que le principat. La fortune pourra envoyer aux Romains un Domitien ou un Trajan, peu importe ; ils auront toujours un maître. La victoire d'Actium a créé la monarchie : ce serait une étrange illusion que de croire au retour possible de la liberté. Les Romains se sont donnés à Auguste ; ce sont eux qui, par fatigue, dégoût, lâcheté de cœur et corruption, ont établi sur une base inébranlable le pouvoir d'un seul. Celui-ci est de sa nature corrompu et corrupteur. Tout s'enchaîne et se fortifie dans cette transformation d'une société épuisée : la bassesse du peuple encourage les folies et les cruautés de l'empereur ; le hasard des événements ne changera rien à l'âme du temps. Tel est le point de vue philosophique de Tacite. On a voulu faire de lui un républicain ; c'est à tort. En théorie, il préférerait un gouvernement à la fois monarchique, démocratique et aristocratique ; mais, ajoute-t-il, « cela est plus facile à louer qu'à établir. » Le seul gouvernement possible de son temps, il est convaincu que c'est le principat. — Seulement il ne put s'en consoler. De là, cette mélancolie souvent amère. Pour lui, l'avenir est vide, fermé à tout espoir. — Il sait bien qu'il ne doit pas écrire l'histoire à la façon des auteurs républicains ; que l'horizon est singulièrement rétréci, que la chose publique est devenue la chose d'un seul ; que la destinée des peuples et des individus ne se décide plus au Forum ou au Sénat, mais dans le palais de César, parmi les affranchis, les courtisanes, les intrigues de cour ; mais il sait aussi qu'il est resté dans cette société corrompue des

hommes de bien ; que la patience servile (*patientia servilis*) des uns a fait briller d'un plus pur éclat la noble intrépidité des autres ; que, si la liberté est proscrite, elle a conservé des serviteurs fidèles jusqu'à la mort. Il blâmera l'imprudence de ces victimes volontaires du despotisme : « Thraséas, dit-il, sortit du sénat, et attira ainsi le danger sur sa tête, sans donner aux autres le signal de la liberté. » Mais son cœur est avec eux. Ces nobles témérités lui arrachent des regrets et de l'admiration.

Tel est l'esprit général de l'œuvre. Cette vue juste et désolée de son temps explique sa tendance au fatalisme. Il n'appartient à aucune école philosophique. Ses sympathies sont pour le stoïcisme qui a produit et soutenu les seuls grands hommes qu'ait vus l'empire, et qui commande le suicide pour éviter l'opprobre. — « Helvidius Priscus, dit-il, embrassa la doctrine philosophique qui appelle uniquement bien ce qui est honnête, mal ce qui est honteux, et qui ne compte la puissance, la noblesse et tout ce qui est hors de l'âme, au nombre ni des biens ni des maux. » Quant à l'espérance fortifiante d'une autre vie destinée à réparer les iniquités de celle-ci, Tacite ne la connut point. « Certains sages, dit-il, ont pensé que les âmes ne s'éteignent pas avec le corps ; » mais a-t-il embrassé cette opinion consolante ? rien ne l'indique. Son œuvre aurait un tout autre caractère, s'il eût vécu dans l'attente d'une réparation divine : il eût saisi d'une étreinte moins puissante la réalité passagère.

C'est là son génie. Il voit tout, pénètre tout, montre tout. Rien ne lui échappe. Tite-Live nous a donné le chef-d'œuvre de la narration oratoire, Tacite crée la

narration psychologique. Il recueille les faits, les groupe par masses choisies, enchaîne les rapports, si bien que le personnage apparaît en pleine lumière, non pas lui seulement, mais tout ce qui l'entoure, tout ce qui a contribué à faire de lui ce qu'il est. Qui comprendrait Néron et Claude sans Agrippine, Messaline, Poppée et les affranchis ? Mais c'est peu de réunir et de grouper les personnages ; ils ne deviendront vivants que s'ils se meuvent sous nos yeux, conformément à leur caractère, et suivant l'impulsion donnée une fois à leurs passions. C'est ici que l'analyse psychologique devient une véritable intuition. Il décompose les âmes ; découvre et montre en elles le premier principe du mal, le désir coupable qui vient de naître, qui se développe, qui ne peut plus se contenir et veut saisir son objet : ce sera pour Néron le meurtre de Britannicus ou celui d'Agrippine ; pour Poppée, la répudiation et la mort d'Octavie ; pour Tibère, l'extension effrayante et fatale de la loi de lèse-majesté. Les hypocrisies du crime sont dévoilées ; les arrière-pensées, les sophismes sont devinés et étalés : les encouragements venus du dehors, suggestions empoisonnées des affranchis, complicité du Sénat, indifférence du peuple, tout cela fortifie et arme d'audace ces grands scélérats que le pouvoir absolu a perdus. Ajoutez, pour compléter cette dramatique peinture de l'empire, les protestations ou le silence désapprobateur de quelques hommes de bien, isolés et sans influence ; la terreur devenue un lien ; des conjurés sans énergie qui parlent de liberté et ne songent à tuer Néron que pour ne pas être tués par lui ; les juges condamnant leurs propres complices ; les conspirateurs se dénonçant les uns les autres ; des centurions égorgeant ceux avec lesquels ils devaient

frapper le tyran ; les épargnés célébrant par des actions de grâces la clémence du prince : partout la lâcheté, la peur, l'abjection ; César seul osant tout, parce qu'il peut tout.

On l'a accusé de partialité ; Tertullien a osé l'appeler *ille mendaciorum loquacissimus*. Rien de moins juste. La bonne foi de Tacite est manifeste. Il a contrôlé avec soin tous les témoignages, il a sous les yeux les actes officiels. Mais il est pessimiste, et il semble éprouver une sorte de volupté amère dans la peinture de tant d'horreurs. Le Sénat célèbre le supplice de la pure et innocente Octavie par des offrandes publiques aux dieux. Tacite signale ce fait, « afin, dit-il, que ceux qui connaissent par mes récits ou par d'autres, l'histoire de ces temps déplorables, sachent d'avance que, autant le prince ordonna d'exils ou d'assassinats, autant de fois on rendit grâces aux dieux, et que ce qui annonçait jadis nos succès, signalait alors les malheurs publics. Je ne tairai pas cependant les sénatus-consultes que distinguerait quelque adulation neuve, ou une servilité poussée au dernier terme. » Que ce soit là son défaut, si l'on veut ; mais il faut reconnaître qu'il était réellement comme il le dit, *sine ira et studio, quorum causas procul habeo*. Absorbé par la contemplation de la Rome des Césars, il s'est peu soucié de ce qui sortait de son cadre ; de là son indifférence et son ignorance relativement aux chrétiens, qu'il confond avec les juifs, et qu'il déclare, sur la foi du préjugé populaire, dignes des derniers supplices.

Cette concentration en soi-même, cette profondeur d'observation et ces raffinements d'analyse, ont créé un style nouveau, d'une hardiesse et d'un relief incompa-

rables. Sa diction n'a rien de périodique; elle est dépourvue de rythme; il semble poursuivre une brièveté idéale. Il est plein d'ellipses, de propositions absolues, qui commandent ou expliquent toute une phrase : tel mot jeté en passant arrête la pensée, et fait descendre à des profondeurs inattendues. Des tours insolites, des antithèses saisissantes, des réticences dramatiques; et, par suite, de l'obscurité, une tension souvent pénible, mais rien de puéril ou de misérable. C'est un style tourmenté, qui semble craindre de ne pouvoir jamais rendre toute la pensée et toute la passion. De là, des raffinements parfois excessifs, une couleur poétique, car la prose ne saurait reproduire toutes les nuances de l'idée et les orages du sentiment. Ces imperfections sont comme fatales. Le style de Cicéron est clair, limpide, abondant : tout est alors en pleine lumière à Rome. Tacite rencontre à chaque pas la fausseté, l'hypocrisie, la peur, les bassesses tramées dans l'ombre, un monde mystérieux et terrible. Il faut reproduire tout cela. La langue qui a suffi à Cicéron doit être remaniée, aiguisée, parfois même violentée. A ce prix seulement, elle sera en harmonie avec le sujet.

Par ses qualités et ses défauts Tacite n'exerça aucune influence sur la littérature de son temps. Ses écrits peu lus furent rarement reproduits. L'empereur Tacite voulut en assurer la conservation déjà incertaine en ordonnant d'en multiplier les copies; mais il mourut avant d'avoir vu exécuter ses ordres. Le pape Léon X fit chercher avec le plus grand soin les manuscrits du grand historien; c'est à son intelligente initiative que nous devons les cinq premiers livres des *Annales* découverts en Westphalie en 1515.

On trouve dans presque toutes les éditions de Tacite à la suite de ses œuvres le fameux Dialogue *Sur les causes de la corruption de l'éloquence* (*Dialogus de oratoribus, sive de causis corruptæ eloquentiæ*). Ce dialogue est-il de Tacite ? C'est un point sur lequel les avis sont fort partagés. Cependant la majorité s'est prononcée pour l'affirmative. Quintilien déclare, il est vrai, qu'il a composé un ouvrage sur ce sujet, mais Quintilien était-il capable d'écrire un tel livre ? — On a voulu l'attribuer à Pline le jeune ; mais l'âge de celui-ci s'y oppose. L'auteur déclare qu'il était fort jeune (*juvenis admodum*) quand il assista à la discussion dont il a reproduit les arguments. Tacite pouvait alors avoir environ vingt-deux ans, mais l'ouvrage fut écrit plus tard vers 97. De plus, Pline, dans une de ses lettres adressée à Tacite, fait allusion à un passage fort remarquable du dialogue, sur le silence des bois sacrés et des forêts où va rêver le poète. La plus sérieuse objection soulevée est celle du style. On ne peut méconnaître en effet qu'il ne ressemble guère à celui des *Annales*. Mais Tacite traitait une question de critique littéraire : les sentences, la brièveté, l'énergie concentrée n'étaient pas encore le caractère de son style, et le sujet ne comportait pas ce genre d'écrire. Cependant on y découvre déjà les idées et le point de vue général qui domineront dans les compositions historiques de son âge mûr. Après une comparaison vive, élégante, ingénieuse entre la poésie et l'éloquence, Tacite aborde par l'arrivée d'un troisième interlocuteur, Messala, la vraie question, c'est-à-dire le parallèle entre les orateurs de son temps et ceux de la république. Là est l'originalité et la force de l'ouvrage. Les causes de la décadence de l'éloquence sont énumérées et classées

avec une exactitude et une verve singulières. Elles se réduisent à une seule, la différence des temps. Il naît aujourd'hui d'aussi heureux génies qu'autrefois; mais il n'y a plus de liberté, plus de vie publique, plus de grands intérêts en jeu. De là, l'abaissement des caractères, de là, la décadence des études. A quoi bon tant apprendre ou tant travailler pour plaider quelques misérables causes d'intérêt privé? Que l'on rapproche de cette idée l'esprit qui inspire les *Annales* et la *Vie d'Agriola*, on reconnaîtra que Tacite n'a fait qu'appliquer à l'histoire la critique et la règle qu'il avait déjà appliquées à une question littéraire. Les chapitres qui renferment le parallèle entre l'éducation d'autrefois et celle de son temps sont admirables.

Suétone complète Tacite. Celui-ci pourrait paraître invraisemblable, si sa bonne foi n'était attestée par le premier.

C. Suetonius Tranquillus naquit sous Domitien vers l'an 70. Son père, tribun de la treizième légion, combattit sous Othon à Bébriac. Le fils fut l'ami de Pline qui le recommanda à Trajan. C'était un érudit très-honnête homme (*probissimus honestissimus, eruditissimus vir* et aussi *scholasticus homo*) (1). Quoique sans enfants, il obtint du prince le *jus trium liberorum*, et plus tard le tribunat militaire. Sous Hadrien, il fut secrétaire de l'empereur (*magister epistolarum*), mais il fut disgracié pour avoir manqué de respect à l'impératrice Sabina. On ne sait quand il mourut.

Suétone était un archéologue. Il avait composé sur les antiquités grecques et romaines un grand nombre de

(1) Plin., Ep. X, 94, 95, 96; III, 8.

traités dont Suidas nous a conservé les titres : *De græcorum ludis* — *De Romanorum spectaculis* — *De signis que reperiuntur in libris* — *De ominosis verbis* — *De Romæ ejusque institutis et moribus* — *Stemma seriesque illustrium Romanorum*, etc. Il s'était aussi occupé de grammaire et d'histoire littéraire. — Nous possédons sous le titre : *De illustribus grammaticis*, un fragment important d'un ouvrage considérable sur les hommes illustres, dont le catalogue de saint Jérôme est probablement un abrégé. — Le livre : *De claris rhetoribus* est incomplet, mais précieux. — Enfin d'un autre ouvrage sur les poètes, *De poetis*, incomplet aussi, nous avons les biographies de Térence, d'Horace, de Perse, de Lucain, de Juvénal, de Pline l'Ancien, mais les critiques ne sont pas d'accord sur l'authenticité de ces biographies, dont quelques-unes sont attribuées à Probus. Le plus important ouvrage de Suétone, ce sont les vies des XII Césars (*Vitæ duodecim imperatorum*), de Jules César à Domilien. L'histoire prend une forme nouvelle, celle de la biographie. Suétone n'a aucune élévation dans l'esprit, pas le moindre sens politique; de plus il est indifférent. Mais c'est un érudit patient, obstiné, à qui rien n'échappe. Il a raconté la vie des Césars avec autant de calme et de bonne foi que celle des rhéteurs et des poètes illustres. Cet archéologue, qui recueille et étale sans ordre et sans passion tous les éléments matériels pour ainsi dire de cette dramatique histoire, ébranle sans s'en douter l'imagination aussi fortement qu'un Tacite. La naissance, l'éducation, l'extérieur, les habitudes intimes des empereurs, tout ce qui explique et fait comprendre les actes monstrueux et qui sembleraient impossibles, est là rassemblé, exposé froidement, et frappe d'autant plus. Suétone n'a qu'un

souci, c'est la vérité scrupuleuse. Aucune composition, aucune gradation, rien qui ressemble à un panégyrique ou à un pamphlet, aucune intention morale, l'exactitude la plus libre : *pari libertate scripsit qua vixerunt*, dit avec raison saint Jérôme. Ouvrage précieux entre tous pour la postérité. Tacite a montré l'âme de la société impériale ; on est tenté de l'accuser d'exagération et de pessimisme ; Suétone fournit les preuves à l'appui.

C'est un bon écrivain, correct, d'une concision un peu forcée, mais qui ne manque pas de nerf. Juste Lipse et Ange Politien l'estimaient singulièrement. Les contemporains et l'âge suivant en firent le plus grand cas. Il est devenu le modèle sur lequel se sont réglés les écrivains de l'*histoire d'Auguste*. Après avoir été politique, oratoire et philosophique, l'histoire allait devenir anecdotique. A mesure que le pouvoir d'un seul devenait plus exclusif, l'horizon se bornait d'autant plus ; la vie publique n'existe plus ; c'est dans les recoins du palais des empereurs que ces chétifs écrivains croiront trouver toute l'histoire.

EXTRAITS DE TACITE

I

Avènement d'Auguste au principat.

Lorsque, après la défaite de Brutus et de Cassius, la cause publique fut désarmée, que Pompée eut succombé en Sicile, que l'abaissement de Lépide et la mort violente d'Antoine n'eurent

laissé au parti même de César d'autre chef qu'Auguste, celui-ci abdiqua le nom de triumvir, s'annonçant comme simple consul, et content, disait-il, pour protéger le peuple de la puissance tribunitienne

Quand il eut gagné les soldats par ses largesses, la multitude par l'abondance des vivres, tous par la douceur du repos, on le vit s'élever insensiblement et attirer à lui l'autorité du sénat, des magistrats, des lois. Nul ne lui résistait : les plus fiers républicains avaient péri par la guerre ou la proscription : ce qui restait de nobles trouvait dans leur empressement à servir honneur et opulence, et, comme ils avaient gagné au changement des affaires, ils aimaient mieux le présent et sa sécurité que le passé avec ses périls. Le nouvel ordre de choses ne déplaisait pas non plus aux provinces qui avaient en défiance le gouvernement du sénat et du peuple à cause des querelles des grands et de l'avarice des magistrats et qui attendaient peu de secours des lois, impuissantes contre la force, la brigue et l'argent. —

.....

Au dedans tout était calme; rien de changé dans le nom des magistratures; tout ce qu'il y avait de jeune était né depuis la bataille d'Actium; la plupart des vieillards au milieu des guerres civiles : combien restait-il de Romains qui eussent vu la République ?

La révolution était donc achevée; un nouvel esprit avait partout remplacé l'ancien; et chacun, renonçant à l'égalité, les yeux fixés sur le prince, attendait ses ordres. — Le présent n'inspira pas de craintes tant que la force de l'âge permit à Auguste de maintenir son autorité, sa maison, et la paix. Quand sa vieillesse, outre le poids des ans, fut encore affaïssée par les maladies, et que sa fin prochaine éveilla de nouvelles espérances, quelques-uns formèrent pour la liberté des vœux impuissants; beaucoup redoutaient la guerre, d'autres la désiraient, le plus grand nombre épuisaient, sur les maîtres dont Rome était menacée, tous les traits de la censure: « Agrippa, d'une humeur farouche, irrité par l'ignominie, n'était ni d'un âge ni d'une expérience à porter le fardeau de l'empire. Tibère, mûri par les années, habile capitaine, avait en revanche puisé dans le sang des Clo-

dius, l'orgueil héréditaire de cette famille impérieuse, et quoi qu'il fit pour cacher sa cruauté, plus d'un indice la trahissait. Elevé, dès le berceau, parmi les maîtres du monde, chargé tout jeune encore de triomphes et de consulats, les années même de sa retraite ou plutôt de son exil à Rhodes n'avaient été qu'un perpétuel exercice de vengeance, de dissimulation, de débauches secrètes. Ajoutez sa mère, et tous les caprices d'un sexe dominateur. Il faudra donc ramper sous une femme et sous deux enfants, qui pèseront sur la république, en attendant qu'ils la déchirent.

(*Annal.*, I.)

II

Mort de Tibère.

Déjà le corps, déjà les forces défaillaient chez Tibère, mais non la dissimulation. C'était la même inflexibilité d'âme, la même attention sur ses paroles et ses regards avec un mélange étudié de manières gracieuses, vains déguisements d'une vaine décadence. Après avoir plusieurs fois changé de séjour, il s'arrêta enfin auprès du promontoire de Misène, dans une maison qui avait eu jadis Lucullus pour maître. C'est là qu'on sut qu'il approchait de ses derniers instants, et voici de quelle manière. Auprès de lui était un habile médecin nommé Chariclès, qui sans gouverner habituellement la santé du prince, lui donnait cependant ses conseils. Chariclès, quittant l'empereur sous prétexte d'affaires particulières, et lui prenant la main pour la baiser en signe de respect, lui toucha légèrement le pouls. Il fut deviné; car Tibère, offensé peut-être, et n'en cachant que mieux sa colère, fit recommencer le repas d'où l'on sortait, et le prolongea plus que de coutume, comme pour honorer le départ d'un ami. Le médecin assura toutefois à Macron que la vie s'éteignait, et que Tibère ne passerait pas deux jours. Aussitôt tout est en mouvement, des conférences se tiennent à la cour, on dépêche des courriers aux armées et aux généraux.

Le 17 avant les calendes d'avril, Tibère eut une faiblesse, et l'on crut qu'il avait terminé ses destins. Déjà Caius sortait, au milieu des félicitations, pour prendre possession de l'empire,

lorsque tout à coup on annonce que la vue et la parole sont revenues au prince et qu'il demande de la nourriture pour réparer son épuisement. Ce fut une consternation générale : on se disperse à la hâte ; chacun prend l'air de la tristesse ou de l'ignorance. Caius était muet et interdit, comme tombé d'une si haute espérance, à l'attente des dernières rigueurs. Macron, seul intrépide, fait étouffer le vieillard sous un amas de couvertures, et ordonne qu'on s'éloigne. Ainsi finit Tibère dans la soixante-dix-huitième année de son âge. (Annal., VI.)

III

Mort de Messaline.

Dégoûtée de l'adultère, dont la facilité émoussait le plaisir, déjà Messaline courait à des voluptés inconnues, lorsque de son côté Silius, poussé par un délire fatal, ou cherchant dans le péril même un remède contre le péril, la pressa de renoncer à la dissimulation. « Ils n'en étaient pas venus à ce point, lui disait-il, pour attendre que le prince mourût de vieillesse : l'innocence pouvait se passer de complots ; mais le crime, et le crime public, n'avait de ressource que dans l'audace. » Des craintes communes leur assuraient des complices ; lui-même sans femme, sans enfant, offrait d'adopter Britannicus en épousant Messaline ; elle ne perdrait rien de son pouvoir, et elle gagnerait de la sécurité, s'ils prévenaient Claude, aussi prompt à s'irriter que facile à surprendre. Elle reçut froidement cette proposition, non par attachement à son mari, mais dans la crainte que Silius, parvenu au rang suprême, ne méprisât une femme adultère, et, après avoir approuvé le forfait au temps du danger, ne le payât bientôt du prix qu'il méritait. Toutefois le nom d'épouse irrita ses désirs, à cause de la grandeur du scandale, dernier plaisir pour ceux qui ont abusé de tous les autres. Elle n'attendit que le départ de Claude, qui allait à Ostie pour un sacrifice, et elle célébra son mariage avec toutes les solennités ordinaires.

Sans doute il paraîtra fabuleux que, dans une ville qui sait tout et ne fait rien, l'insouciance du péril ait pu aller à ce

point chez aucun mortel, et, à plus forte raison, qu'un consul désigné ait contracté avec la femme du prince à un jour marqué, devant les témoins appelés pour sceller un tel acte, l'union destinée à perpétuer les familles; que cette femme ait entendu les paroles des auspices, reçu le voile nuptial, sacrifié aux Dieux, pris place à une table entourée de convives; qu'ensuite soient venus les baisers, les embrassements, la nuit enfin, passée entre eux dans toutes les libertés de l'hymen. Cependant je ne donne rien à l'amour du merveilleux: les faits que je raconte, je les ai entendus de la bouche de nos vieillards ou lus dans les écrits du temps.

A cette scène, la maison du prince avait frémi d'horreur. On entendait surtout ceux qui, possédant le pouvoir, avaient le plus à craindre d'une révolution, exhaler leur colère, non plus en murmures secrets, mais hautement et à découvert. « Au moins, disaient-ils, quand un histrion (1) foulait insolemment la couche impériale, s'il outrageait le prince, il ne le détrônait pas. Mais un jeune patricien, distingué par la noblesse de ses traits, la force de son esprit, et qui bientôt sera consul, nourrit assurément de plus hautes espérances. Eh! qui ne voit trop quel pas reste à faire après un tel mariage? »

Toutefois ils sentaient quelques alarmes en songeant à la stupidité de Claude, esclave de sa femme, et aux meurtres sans nombre commandés par Messaline. D'un autre côté la faiblesse même du prince les rassurait: s'ils la subjugaient une fois par le récit d'un crime si énorme, il était possible que Messaline fût condamnée et punie avant d'être jugée. Le point important était que sa défense ne fût point entendue, et que les oreilles de Claude fussent fermées même à ses aveux.

D'abord Calliste, dont j'ai parlé à l'occasion du meurtre de Caius, Narcisse, instrument de celui d'Appius, et Pallas qui était alors au plus haut période de sa faveur, délibérèrent si, par de secrètes menaces, ils n'arracheraient pas Messaline à son amour pour Silius, en taisant d'ailleurs tout le reste. Ensuite, dans la crainte de se perdre eux-mêmes, Pallas et Calliste abandonnèrent l'entreprise, Pallas par lâcheté, Calliste par prudence: il

(1) Le pantomime Mnester.

avait appris à l'ancienne cour que l'adresse réussit mieux que la vigueur, à qui veut maintenir son crédit. Narcisse persista. Seulement il eut la précaution de ne pas dire un mot qui fit pressentir à Messaline l'accusation ni l'accusateur, et il épia les occasions. Comme le prince tardait à revenir d'Ostie, il s'assure de deux courtisanes qui servaient habituellement à ses plaisirs; et, joignant aux largesses et aux promesses l'espérance d'un plus grand pouvoir quand il n'y aurait plus d'épouse, il les détermine à se charger de la délation.

Calpurnie (c'était le nom d'une de ces femmes), admise à l'audience secrète du prince, tombe à ses genoux, et s'écrie que Messaline est mariée à Silius. Puis elle s'adresse à Cléopâtre qui, debout près de là, n'attendait que cette question, et lui demande si elle en était instruite. Sur sa réponse qu'elle le sait, Calpurnie conjure l'Empereur d'appeler Narcisse. Celui-ci, implorant l'oubli du passé et le pardon du silence qu'il garde sur les Titius, les Vectius, les Plautius, déclare « qu'il ne vient pas même en ce moment dénoncer des adultères, ni engager le prince à redemander sa maison, ses esclaves, tous les ornements de sa grandeur; ah! plutôt, que le ravisseur jouit des biens, mais qu'il rendit l'épouse, et qu'il déchirât l'acte de son mariage. Sais-tu, César, que tu es répudié? Le peuple, le sénat, l'armée, ont vu les noces de Silius, et, si tu ne te hâtes, le mari de Messaline est maître de Rome. »

Alors Claude appelle les principaux de ses amis; et d'abord il interroge le préfet des vivres, Turranius, ensuite Lucius Géta, commandant du prétoire.

Enhardis par leur déposition, tous ceux qui environnaient le prince lui crient à l'envi qu'il faut aller au camp, s'assurer des cohortes prétoriennes, pourvoir à sa sûreté avant de songer à la vengeance. C'est un fait assez constant, que Claude, dans la frayeur dont son âme était bouleversée, demanda plusieurs fois lequel de lui ou de Silius était empereur ou simple particulier.

On était alors au milieu de l'automne: Messaline, plus dissolue et plus abandonnée que jamais, donnait dans sa maison un simulacre de vendanges. On eût vu serrer les pressoirs, les cuves se remplir; des femmes vêtues de peaux bondir

comme les bacchantes dans leurs sacrifices, ou dans les transports de leur délire; Messaline échevelée, secouant un thyrsé, et près d'elle Silius couronné de lierre, tous deux chaussés du cothurne, agitant la tête au bruit d'un chœur lascif et tumultueux.

On dit que, par une saillie de débauche, Vectius Valens étant monté sur un arbre très-haut, quelqu'un lui demanda ce qu'il voyait, et qu'il répondit : « Un orage furieux du côté d'Ostie », soit qu'un orage s'élevât en effet, ou qu'une parole jetée au hasard soit devenue le présage de l'événement.

Cependant ce n'est plus un bruit vague, mais des courriers arrivant de divers côtés, qui annoncent que Claude instruit de tout, accourt pour se venger. Messaline se retira aussitôt dans les jardins de Lucullus; Silius, pour déguiser ses craintes, alla vaquer aux affaires du Forum. Comme les autres se dispersaient à la hâte, des centurions surviennent et les chargent de chaînes à mesure qu'ils les trouvent dans les rues ou les découvrent dans leurs retraites. Messaline, malgré le trouble où la jette ce revers de fortune, prend la résolution hardie, et qui l'avait sauvée plus d'une fois, d'aller au-devant de son époux et de s'en faire voir.

Elle ordonne à Britannicus et à Octavie de courir dans les bras de leur père, et elle prie Vibidia, la plus ancienne des Vestales, de faire entendre sa voix au souverain pontife et d'implorer sa clémence. Elle-même, accompagnée en tout de trois personnes (telle est la solitude qu'un instant avait faite), traverse à pied toute la ville, et, montant sur un de ces chars grossiers dans lesquels on emporte les immondices des jardins, elle prend la route d'Ostie : spectacle qu'on vit sans la plaindre, tant l'horreur de ses crimes étouffait la pitié.

L'alarme n'était pas moindre du côté de César : il se fiait peu au préfet Géta, esprit léger aussi capable de mal que de bien. Narcisse, d'accord avec ceux qui partageaient ses craintes, déclare que l'unique salut de l'empereur est de remettre, pour ce jour-là seul, le commandement des soldats à l'un de ses affranchis, et il offre de s'en charger; puis, craignant que sur la route les dispositions de Claude ne soient changées par Vitellius et Largus Cécina, il demande et prend une place dans la voiture qui les portait tous trois.

On a souvent raconté depuis qu'au milieu des exclamations contradictoires du prince, qui tantôt accusait les dérèglements de sa femme, tantôt s'affendriissait au souvenir de leur union et du bas âge de leurs enfants, Vitellius ne dit jamais que ces deux mots : « O crime ! O forfait ! » En vain Narcisse le pressa d'expliquer cette énigme et d'énoncer franchement sa pensée, il n'en put arracher que des réponses ambiguës et susceptibles de se prêter au sens qu'on y voudrait donner. L'exemple de Vitellius fut suivi par Cécina. Déjà cependant Messaline paraissait de loin, conjurant le prince à cris redoublés d'entendre la mère d'Octavie et de Britannicus ; mais l'accusateur couvrait sa voix en rappelant Silius et son mariage. En même temps, pour distraire les yeux de Claude, il lui remit un mémoire où étaient retracées les débauches de sa femme. Quelques moments après, comme le prince entrait dans la ville, on voulut présenter à sa vue leurs communs enfants ; mais Narcisse ordonna qu'on les fit retirer.

Il ne réussit pas à écarter Vibidia, qui demandait, avec une amère énergie, qu'une épouse ne fût pas livrée à la mort sans avoir pu se défendre. Narcisse répondit que le prince l'entendrait, et qu'il lui serait permis de se justifier ; qu'en attendant la Vestale pouvait retourner à ses pieuses fonctions.

Claude gardait un silence étrange en de pareils moments. Vitellius semblait ne rien savoir. Tout obéissait à l'affranchi. Narcisse fit ouvrir la maison du coupable et y mène l'empereur.

Dès le vestibule, il lui montre l'image de Silius le père, conservée au mépris d'un sénatus-consulte ; puis toutes les richesses des Nérons et des Drusus, devenues le prix de l'adultère. Enfin, voyant que sa colère allumée éclatait en menaces, il le transporte au camp, où l'on tenait déjà les soldats assemblés. Claude, inspiré par Narcisse, les harangue en peu de mots ; car son indignation, quoique juste, était honteuse de se produire. Un cri de fureur part aussitôt des cohortes : elles demandent le nom des coupables et leur position.

Amené devant le tribunal, Silius, sans chercher à se défendre ou à gagner du temps, pria qu'on hâtât sa mort. La même fermeté fit désirer un prompt trépas à plusieurs chevaliers romains d'un rang illustre. Titius Proculus, auquel Silius avait

confié la garde de Messaline, Vectius Valens, qui avouait tout et offrait des révélations, deux complices, Pompéius Urbicus et Sauffeius Trogus, furent traînés au supplice par l'ordre de Claude. Décius Calpurnianus, préfet des gardes nocturnes, Sulpicius Rufus, intendant des jeux, et le sénateur Junius Virgilianus subirent la même peine.

Le seul Mnester donna lieu à quelque hésitation. Il criait au prince en déchirant ses vêtements « de regarder sur son corps les traces des verges ; de se souvenir du commandement exprès par lequel lui-même l'avait soumis aux volontés de Messaline ; que ce n'était point, comme d'autres, l'intérêt ou l'ambition, mais la nécessité, qui l'avait fait coupable ; qu'il eût péri le premier, si l'empire fût tombé aux mains de Silius. » Ému par ces paroles, Claude penchait vers la pitié. Ses affranchis lui persuadèrent qu'après avoir immolé de si grandes victimes, on ne devait pas épargner un histrion ; que, volontaire ou forcé, l'attentat n'en était pas moins énorme. — On n'admit pas même la justification du chevalier romain Traulus Montanus. C'était un jeune homme de mœurs honnêtes, mais d'une beauté remarquable que Messaline avait appelé chez elle et chassé dès la première nuit, aussi capricieuse dans ses dégoûts que dans ses fantaisies. On fit grâce de la vie à Suilius Césoninus et à Plautius Latéranus. Ce dernier dut son salut aux services signalés de son oncle. Césoninus fut protégé par ses vices.

Cependant Messaline, retirée dans les jardins de Lucullus, cherchait à prolonger sa vie et dressait une requête suppliante, non sans un reste d'espérance et avec des retours de colère ; tant elle avait conservé d'orgueil en cet extrême danger. Si Narcisse n'eût halé sa mort, le coup retombait sur l'accusateur. Claude, rentré dans son palais, et charmé par les délices d'un repas dont on avança l'heure, n'eut pas plutôt les sens échauffés par le vin, qu'il ordonna qu'on allât dire à la malheureuse Messaline (c'est, dit-on, le terme qu'il employa) de venir le lendemain pour se justifier. Ces paroles firent comprendre que la colère refroidie faisait place à l'amour, et, en différant, on redoutait la nuit et le souvenir du lit conjugal. Narcisse sort brusquement, et signifie aux centurions et au tribun de garde d'aller tuer Messaline ; que tel est l'ordre de l'empereur. L'af-

franchi Evodus fut chargé de les surveiller et de presser l'exécution. Evodus court aux jardins, et, arrivé le premier, il trouve Messaline étendue par terre, et Lépidia, sa mère, assise auprès d'elle. Le cœur de Lépidia, fermé à sa fille tant que celle-ci fut heureuse, avait été vaincu par la pitié en ces moments suprêmes. Elle lui conseillait de ne pas attendre le fer du meurtrier, ajoutant que la vie avait passé pour elle, et qu'il ne lui restait plus qu'à honorer sa mort. Mais cette âme, corrompue par la débauche, était incapable d'un effort généreux. Elle s'abandonnait aux larmes et à des plaintes inutiles, quand les satellites forcèrent tout à coup la porte. Le tribun se présente en silence; l'affranchi avec toute la bassesse d'un esclave se répand en injures.

Alors, pour la première fois, Messaline comprit sa destinée. Elle accepte un poignard, et, pendant que sa main tremblante l'approchait vainement de sa gorge et de son sein, le tribun la perça d'un coup d'épée. Sa mère obtint que son corps lui fût remis. Claude était encore à table quand on lui annonça que Messaline était morte, sans dire si c'était de sa main ou de celle d'un autre. Le prince, au lieu de s'en informer, demande à boire et achève tranquillement son repas. Même insensibilité les jours qui suivirent : il vit sans donner un signe de haine ni de satisfaction, de colère ni de tristesse, et la joie des accusateurs, et les larmes de ses enfants. Le Sénat contribua encore à effacer Messaline de sa mémoire en ordonnant que son nom et ses images fussent ôtées de tous les lieux publics et particuliers. Narcisse reçut les ornements de la questure, faible accessoire d'une fortune qui surpassait celle de Calliste et de Pallas. Ainsi fut consommée une vengeance juste sans doute, mais qui eut des suites affreuses, et ne fit que changer la scène de douleur qui affligeait l'empire.

(*Annal.*, liv. IX.)

IV

Empoisonnement de Britannicus.

Pendant Agrippine, forcenée de colère, semait autour d'elle l'épouvante et la menace; et, sans épargner même les oreilles

« du prince elle s'écriait que Britannicus n'était plus un enfant, « que c'était le véritable fils de Claude, le digne héritier de ce « trône, qu'un intrus et un adopté n'occupait que pour ou- « trager sa mère. Il ne tiendrait pas à elle que tous les mal- « heurs d'une maison infortunée ne fussent mis au grand jour, « à commencer par l'inceste et le poison. — Grâce aux Dieux et à « sa prévoyance son beau-fils au moins vivait encore ; elle irait « avec lui dans le camp ; on entendrait d'un côté la fille de « Germanicus et de l'autre l'estropié Burrus et l'exilé Sénèque, « venant, l'un avec son bras mutilé, l'autre avec sa voix de rhé- « teur, solliciter l'empire de l'univers ; » elle accompagne ces dis- « cours de gestes violents, accumule les invectives, en appelle à la divinité de Claude, aux mânes du Silanus, à tant de forfaits inutilement commis.

Néron, alarmé de ces fureurs, et voyant Britannicus près d'achever sa quatorzième année, rappelait tour à tour à son esprit et les emportements de sa mère, et le caractère du jeune homme, que venait de révéler un indice léger, sans doute, mais qui avait vivement intéressé en sa faveur. Pendant les fêtes de Saturne, les deux frères jouaient avec des jeunes gens de leur âge, et, dans un de ces jeux, on tirait au sort la royauté ; elle échut à Néron. Celui-ci, après avoir fait aux autres des commandements dont ils pouvaient s'acquitter sans rougir, ordonne à Britannicus de se lever, de s'avancer et de chanter quelque chose. Il comptait faire rire aux dépens d'un enfant étranger aux réunions les plus sobres, et plus encore aux orgies de l'ivresse. Britannicus sans se déconcerter, chante des vers, dont le sens rappelait qu'il avait été précipité du rang suprême et du trône paternel. On s'attendrit, et l'émotion fut d'autant plus visible que la nuit et la licence avaient banni la feinte. Néron comprit cette censure, et sa haine redoubla. Agrippine par ses menaces en hâta les effets. Nul crime dont on pût accuser Britannicus, et Néron n'osait publiquement commander le meurtre d'un frère : il résolut de frapper en secret et fit préparer du poison. L'agent qu'il choisit fut Julius Pollio, tribun d'une cohorte prétorienne, qui avait sous sa garde Locusta, condamnée pour empoisonnement et fameuse par beaucoup de forfaits. Dès longtemps on avait eu soin de ne placer auprès de Britannicus que

des hommes pour qui rien ne fût sacré; un premier breuvage lui fut donné par ses gouverneurs mêmes, et ses entrailles s'en délivrèrent, soit que le poison fût trop faible, soit qu'on l'eût mitigé, pour qu'il ne tuât pas sur le champ. Néron, qui ne pouvait souffrir cette lenteur dans le crime, menace le tribun, ordonne le supplice de l'empoisonneuse, se plaignant que, pour prévenir de vaines rumeurs et se ménager une apologie, ils retardaient sa sécurité. Ils lui promirent alors un venin qui tuerait aussi vite que le fer: il fut distillé auprès de la chambre du prince, et composé de poisons d'une violence éprouvée.

C'était l'usage que les fils des princes mangeassent assis avec les autres nobles de leur âge, sous les yeux de leurs parents, à une table séparée et plus frugale. Britannicus était à l'une de ces tables. Comme il ne mangeait ou ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent, et goûté par l'esclave, fut servi à Britannicus; mais la liqueur était trop chaude, et il ne put le boire. Avec l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui circula si rapidement dans ses veines qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tout se trouble autour de lui: les moins prudents s'enfuient; ceux dont la vue pénètre plus avant demeurent immobiles les yeux attachés sur Néron. Le prince, toujours penché sur son lit, et feignant de ne rien savoir, dit que c'était un événement ordinaire, causé par l'épilepsie dont Britannicus était attaqué depuis l'enfance, que peu à peu la vue et le sentiment lui reviendraient. Pour Agrippine, elle composait inutilement son visage: la frayeur et le trouble de son âme éclatèrent si visiblement qu'on la jugeait aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus: et, en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui et l'exemple du parricide. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, la gaieté du festin recommença.

(*Annal.*, liv. XIII.)

V

Meurtre d'Agrippine.

Sous le consulat de C. Vipstanus et de Fontéius, Néron ne différa plus le crime qu'il méditait depuis longtemps. Une longue possession de l'empire avait affermi son audace, et sa passion pour Poppée devenait chaque jour plus ardente. Cette femme, qui voyait dans la vie d'Agrippine un obstacle à son mariage et au divorce d'Octavie, accusait le prince et le raillait tour à tour, l'appelant un pupille, un esclave des volontés d'autrui, qui se croyait empereur et n'était pas même libre. « Car pourquoi différer leur union ? Sa figure déplait apparemment, ou les triomphes de ses aïeux, ou sa fécondité et son amour sincère ? Et l'on craint qu'une épouse, du moins, ne révèle les plaintes du sénat offensé et la colère du peuple, soulevé contre l'orgueil et l'avarice d'une mère. Si Agrippine ne peut souffrir pour bru qu'une ennemie de son fils, que l'on rende Poppée à celui dont elle est la femme : elle ira, s'il le faut, aux extrémités du monde ; et, si la renommée lui apprend qu'on outrage l'empereur, elle ne verra pas sa honte, elle ne sera pas mêlée à ses périls. » Ces traits, que les pleurs, et l'art d'une amante rendaient plus pénétrants, on n'y opposait rien ; tous désiraient l'abaissement d'Agrippine, et personne ne croyait que la haine d'un fils dût aller jamais jusqu'à tuer sa mère.

Mais elle finit par lui peser tellement qu'il résolut sa mort. Il n'hésitait plus que sur les moyens, le poison, le fer ou tout autre. Le poison lui plut d'abord ; mais si on le donnait à la table du prince, une fin trop semblable à celle de Britannicus ne pourrait être rejetée sur le hasard ; tenter la foi des serviteurs d'Agrippine paraissait difficile, parce que l'habitude du crime lui avait appris à se défier des traîtres ; enfin, par l'usage des antidotes, elle avait assuré sa vie contre l'empoisonnement. Le fer avait d'autres dangers ; une mort sanglante ne pouvait être secrète et Néron craignait que l'exécuteur choisi pour ce grand forfait ne méconnût ses ordres. Anicet offrit son industrie : cet affranchi, qui commandait la flotte de Misène, avait élevé l'en-

fance de Néron, et haïssait Agrippine autant qu'il en était haï. Il montre que l'on peut disposer un vaisseau de telle manière qu'une partie détachée artificiellement en pleine mer la submerge à l'improviste. « Rien de plus fertile en hasards que la mer : quand Agrippine aura péri dans un naufrage, quel homme assez injuste imputera au crime le tort des vents et des flots ? Le prince donnera d'ailleurs à sa mémoire un temple, des autels, tous les honneurs où peut éclater la tendresse d'un fils. »

Cette invention fut goûtée, et les circonstances la favorisaient. L'empereur célébrait à Baies les fêtes de Minerve ; il y attire sa mère, à force de répéter qu'il faut souffrir l'humeur de ses parents, et apaiser les ressentiments de son cœur, discours calculés pour autoriser des bruits de réconciliation, qui seraient reçus d'Agrippine avec cette crédulité de la joie, si naturelle aux femmes. Agrippine venait d'Antium, il alla au-devant d'elle le long du rivage, lui donna la main, l'embrassa et la conduisit à Baules, c'est le nom d'une maison de plaisance située sur une pointe et baignée par la mer, entre le promontoire de Misène et le lac de Baiës. Un vaisseau plus orné que les autres attendait la mère du prince, comme si son fils eût voulu lui offrir encore cette distinction, car elle montait ordinairement une trirème et se servait des rameurs de la flotte : enfin un repas où on l'avait invitée donnait le moyen d'envelopper le crime dans les ombres de la nuit. C'est une opinion assez accréditée que le secret fut trahi, et qu'Agrippine, avertie du complot et ne sachant si elle y devait croire, se rendit en litière à Baies. Là, les caresses de son fils dissipèrent ses craintes ; il la combla de prévenances, la fit placer à table au-dessus de lui. Des entretiens variés, où Néron affecta tour à tour la familiarité du jeune âge et toute la gravité d'une confiance auguste, prolongèrent le festin. Il la reconduisit à son départ, couvrant de baisers ses yeux et son sein ; soit qu'il voulût mettre le comble à sa dissimulation, soit que la vue d'une mère qui allait périr attendrît en ce dernier instant cette âme dénaturée.

Une nuit brillante d'étoiles, et dont la paix s'unissait au calme de la mer, semblait préparée par les dieux pour mettre le crime dans toute son évidence. Le navire n'avait pas encore fait beaucoup de chemin. Avec Agrippine étaient deux personnes de sa

cour, Créperéius Gallus et Acerronie. Le premier se tenait debout près du gouvernail; Acerronie, appuyée sur le pied du lit où reposait sa maîtresse, exaltait, avec l'effusion de la joie, le repentir du fils, et le crédit recouvré par la mère. Tout à coup, à un signal donné, le plafond de la chambre s'éroule sous une charge énorme de plomb. Créperéius écrasé reste sans vie. Agrippine et Acerronie sont défendues par les côtés du lit qui s'élevaient au-dessus d'elles, et qui se trouvaient assez forts pour résister au poids. Cependant le vaisseau tardait à s'ouvrir parce que, dans le désordre général, ceux qui n'étaient pas du complot embarrassaient les autres. Il vint à l'esprit des rameurs de peser tous du même côté, et de submerger ainsi le navire. Mais, dans ce dessein formé subitement, le concert ne fut point assez prompt, et une partie, en faisant contre-poids, ménagea aux naufragés une chute plus douce. Acerronie eut l'imprudence de s'écrier « qu'elle était Agrippine, qu'on sauvât la mère du prince ; » et elle fut tuée à coups de crocs, de rames et des autres instruments qui tombaient sous la main. Agrippine, qui gardait le silence, fut moins remarquée et reçut cependant une blessure à l'épaule. Après avoir nagé quelque temps, elle rencontra des barques qui la conduisirent dans le lac Lucrin, d'où elle se fit porter à sa maison de campagne.

Là, rapprochant toutes les circonstances et la lettre perfide, et tant d'honneurs prodigués pour une telle fin, et ce naufrage près du port, ce vaisseau, qui, sans être battu par les vents, ni poussé contre un écueil, s'était rompu par le haut comme un édifice qui s'éroule; songeant en même temps au meurtrier d'Acerronie, et jetant les yeux sur sa propre blessure, elle comprit que le seul moyen d'échapper aux embûches était de ne pas les deviner. Elle envoya l'affranchi Agérinus annoncer à son fils « que la bonté des dieux et la fortune de l'empereur l'avaient sauvée d'un grand péril, qu'elle le priait, tout effrayé qu'il pouvait être du danger de sa mère, de différer sa visite; qu'elle avait en ce moment besoin de repos. » Cependant avec une sécurité affectée, elle fait panser sa blessure et prend soin de son corps. Elle ordonne qu'on recherche le testament d'Acerronie, et qu'on mette le scellé sur ses biens: en cela seulement elle ne dissimulait pas.

Néron attendait qu'on lui apprît le succès du complot; lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Agrippine s'était sauvée avec une légère blessure, et n'avait couru que ce qu'il fallait de dangers pour ne pouvoir en méconnaître l'auteur; éperdu, hors de lui-même, il croit déjà la voir accourir avide de vengeance. « Elle allait armer ses esclaves, soulever les soldats, ou bien se jeter dans les bras du Sénat et du peuple et leur dénoncer son naufrage, sa blessure, le meurtre de ses amis : quel appui resterait-il au prince, si Burrus et Sénèque ne se prononçaient ? » Il les avait mandés dès le premier moment : on ignore si auparavant ils étaient instruits. Tous deux gardèrent un long silence, pour ne pas faire des remontrances vaines; ou peut-être croyaient-ils les choses arrivées à cette extrémité que, si l'on ne prévenait Agrippine, Néron était perdu. Enfin Sénèque, pour seule initiative, regarda Burrus et lui demanda s'il fallait ordonner le meurtre aux gens de guerre. Burrus répondit « que les prétoriens, attachés à toute la maison des Césars et pleins du souvenir de Germanicus, n'oseraient armer leurs bras contre sa fille. Qu'Anicet achevât ce qu'il avait promis. » Celui-ci se charge avec empressement de consommer le crime. A l'instant Néron s'écrie « que c'est en ce jour qu'il reçoit l'empire, et qu'il tient de son aïncé franchi ce magnifique présent. Qu'Anicet parte au plus vite, et emmène avec lui des hommes dévoués. » De son côté, apprenant que l'envoyé d'Agrippine, Agérinus, demandait audience, il prépare aussitôt une scène accusatrice. Pendant qu'Agérinus expose son message, il jette une épée entre les jambes de cet homme; ensuite il le fait garrotter comme un assassin pris en flagrant délit, afin de pouvoir feindre que sa mère avait attenté aux jours du prince, et que, honteuse de voir son crime découvert, elle s'en était punie par la mort.

Cependant au premier bruit du danger d'Agrippine, que l'on attribuait au hasard, chacun se précipite vers le rivage. Ceux-ci montent sur les digues; ceux-là se jettent dans des barques; d'autres s'avancent dans la mer, aussi loin qu'ils peuvent; quelques-uns tendent les mains. Toute la côte retentit de plaintes, de vœux, du bruit confus de mille questions diverses, de mille réponses incertaines. Une foule immense était accourue avec des flambeaux : enfin l'on sut Agrippine

vivante, et déjà on se disposait à la féliciter, quand la vue d'une troupe armée et menaçante dispersa ce concours. Anicet investit la maison, brise la porte, saisit les esclaves qu'il rencontre, et parvient à l'entrée de l'appartement. Il y trouva peu de monde; presque tous, à son approche, avaient fui épouvantés. Dans la chambre il n'y avait qu'une faible lumière, une seule esclave, et Agrippine de plus en plus inquiète de ne voir venir personne de chez son fils, pas même Agérinus. La face des lieux subitement changée, cette solitude, ce tumulte soudain, tout lui présage le dernier des malheurs. Comme la suivante elle-même s'éloignait : « Et toi aussi, tu m'abandonnes », lui dit-elle : puis elle se retourne et voit Anicet, accompagné du triérarque Herculéus et d'Oloarite, centurion de la flotte. Elle lui dit « que, s'il était envoyé pour la visiter, il pouvait annoncer qu'elle était remise; que, s'il venait pour un crime, elle en croyait son fils innocent, que le prince n'avait point commandé un parricide. » Les assassins environnent son lit, et le triérarque lui décharge le premier un coup de bâton sur la tête. Le centurion tirait son glaive pour lui donner la mort, « frappe ici », s'écria-t-elle en lui montrant son ventre, et elle expira percée de plusieurs coups.

Voilà les faits sur lesquels on s'accorde. Néron contempla-t-il le corps inanimé de sa mère, et loua-t-il sa beauté? Les uns l'affirment, les autres le nient. Elle fut brûlée la nuit même, sur un lit de table, sans la moindre pompe; et, tant que Néron fut maître de l'empire, aucun tertre, aucune enceinte ne protégea sa cendre. Depuis, des serviteurs fidèles lui élevèrent un petit tombeau sur le chemin de Misène, près de cette maison du dictateur César, qui, située à l'endroit le plus haut de la côte, domine au loin tout le golfe. Quand le bûcher fut allumé, un de ses affranchis, nommé Mnester, se perça d'un poignard, soit par attachement à sa maîtresse, soit par crainte des bourreaux. Telle fut la fin d'Agrippine, fin dont bien des années auparavant elle avait cru et méprisé l'annonce. Un jour qu'elle consultait sur les destins de Néron, les astrologues lui répondirent qu'il régnerait et qu'il tuerait sa mère : « Qu'il me tue, dit-elle, pourvu qu'il règne. »

C'est quand Néron eut consommé le crime qu'il en comprit

la grandeur. Il passa le reste de la nuit dans un affreux délire : tantôt morne et silencieux, tantôt se relevant avec effroi, il attendait le retour de la lumière comme son dernier moment. L'adulation des centurions et des tribuns, par le conseil de Burrus, apporte le premier soulagement à son désespoir. Ils lui prenaient la main, le félicitaient d'avoir échappé au plus imprévu des dangers, aux complots d'une mère. Bientôt ses amis courent aux temples des dieux, et, l'exemple une fois donné, les villes de Campanie témoignent leur allégresse par des sacrifices et des députations. Néron, par une dissimulation contraire, affectait la douleur ; il semblait haïr des jours conservés à ce prix, et pleurer sur la mort de sa mère. Mais les lieux ne changent pas d'aspect comme l'homme de visage, et cette mer, ces rivages, toujours présents, importunaient ses regards. L'on crut même alors que le son d'une trompette avait retenti sur les coteaux voisins, et des gémissements, dit-on, furent entendus au tombeau d'Agrippine. Néron prit le parti de se retirer à Naples, et écrivit une lettre au Sénat. (*Annal.*, liv. XIV.)

VI

Meurtre d'Octavie.

Néron n'eut pas plutôt reçu le décret du Sénat, que, voyant tous ses crimes érigés en vertus, il chassa Octavie sous prétexte de stérilité ; ensuite il s'unit à Poppée. Cette femme, longtemps sa concubine, et toute-puissante sur l'esprit d'un amant devenu son époux, suborne un des gens d'Octavie afin qu'il l'accuse d'aimer un esclave : on choisit, pour en faire le coupable, un joueur de flûte, natif d'Alexandrie, nommé Lucérus. Les femmes d'Octavie furent mises à la question, et quelques-unes vaincues par les tourments avancèrent un fait qui n'était pas : mais la plupart soutinrent constamment l'innocence de leur maîtresse. Une d'elles, pressée par Tigellin, lui répondit qu'il n'y avait rien sur le corps d'Octavie qui ne fût plus chaste que sa bouche. Octavie est éloignée cependant, comme par un simple divorce, et reçoit, don sinistre, la maison de Burrus et les ter-

res de Plautus. Bientôt elle est reléguée en Campanie, où des soldats furent chargés de sa garde. De là beaucoup de murmures ; et parmi le peuple, dont la politique est moins fine, et l'humble fortune sujette à moins de périls, ces murmures n'étaient pas secrets. Néron s'en émut ; et, par crainte bien plus que par repentir, il rappelle son épouse Octavie.

Alors, ivre de joie, la multitude monte au Capitole et adore enfin la justice des dieux ; elle renverse les statues de Poppée ; elle porte sur ses épaules les images d'Octavie, les couvre de fleurs, les place dans le Forum et dans les temples. Elle célèbre même les louanges du prince et demande qu'il s'offre aux hommages publics. Déjà elle remplissait jusqu'au palais de son affluence et de ses clameurs, lorsque des pelotons de soldats sortent avec des fouets, ou la pointe du fer en avant, et la chassent en désordre. On rétablit ce que la sédition avait déplacé, et les honneurs de Poppée sont remis dans tout leur éclat. Cette femme dont la haine, toujours acharnée, était encore aigrie par la peur de voir ou la violence du peuple éclater plus terrible, ou Néron céder au vœu populaire, change de sentiments, se jette à ses genoux, et s'écrie « qu'elle n'en est plus à défendre son hymen, qui pourtant lui est plus cher que la vie ; mais que sa vie même est menacée par les clients et les esclaves d'Octavie, dont la troupe séditieuse, usurpant le nom du peuple, a osé en pleine paix ce qui se ferait à peine dans la guerre ; que c'est contre le prince qu'on a pris les armes ; qu'un chef seul a manqué, et que, la révolution commencée, ce chef se trouvera bientôt : qu'elle quitte seulement la Campanie et vienne droit à Rome, celle qui, absente, excite à son gré les soulèvements ! Mais Poppée elle-même, quel est donc son crime ? qui a-t-elle offensé ? Est-ce parce qu'elle donnait aux Césars des héritiers de leur sang, que le peuple romain veut voir plutôt les rejetons d'un musicien d'Égypte assis sur le trône impérial ? Ah ! que le prince, si la raison d'État le commande, appelle de gré plutôt que de force une dominatrice, ou qu'il assure son repos par une juste vengeance ! Des remèdes doux ont calmé les premiers mouvements ; mais, si les factieux désespèrent qu'Octavie soit la femme de Néron, ils sauront bien lui donner un époux. »

Ce langage artificieux, et calculé pour produire la terreur et la colère, effraya tout à la fois et enflamma le prince. Mais un esclave était mal choisi pour asseoir les soupçons, et d'ailleurs l'interrogatoire des femmes les avait détruits. On résolut donc de chercher l'aveu d'un homme auquel on pût attribuer aussi le projet d'un changement dans l'État. On trouva propre à ce dessein celui par qui Néron avait tué sa mère, Anicet, qui commandait, comme je l'ai dit, la flotte de Misène. Peu de faveur, puis beaucoup de haine, avait suivi son crime; c'est le sort de qui prête son bras aux forfaits d'autrui : sa vue est un muet reproche. Néron fait venir Anicet et lui rappelle son premier service, « lui seul avait sauvé la vie du prince des complots de sa mère; le moment était venu de mériter une reconnaissance non moins grande, en le délivrant d'une épouse ennemie. Ni sa main ni son épée n'avaient rien à faire, qu'il s'avouât seulement l'amant d'Octavie. » Il lui promet des récompenses, secrètes d'abord, mais abondantes, des retraites délicieuses, ou, s'il nie, la mort. Cet homme pervers par nature, et à qui ses premiers crimes rendaient les autres faciles, ment au delà de ce qu'on exigeait, et se reconnaît coupable devant plusieurs favoris, dont le prince avait formé une sorte de conseil. Relégué en Sardaigne, il y soutint, sans éprouver l'indigence, un exil que termina sa mort.

Cependant Néron annonce par un édit, que, dans l'espoir de s'assurer de la flotte, Octavie en a séduit le commandant; et sans penser à la stérilité dont il l'accusait naguère, il ajoute que, honteuse de ses désordres, elle en a fait périr le fruit dans son sein. Il a, dit-il, acquis la preuve de ses crimes; et il confine Octavie dans l'île de Pandataria. Jamais exilée ne tira plus de larmes des yeux témoins de son infortune. Quelques-uns se rappelaient encore Agrippine, bannie par Tibère; la mémoire plus récente de Julie, chassée par Claude, remplissait toutes les âmes. Toutefois l'une et l'autre avaient atteint la force de l'âge; elles avaient vu quelques beaux jours, et le souvenir d'un passé plus heureux adoucissait les rigueurs de leur fortune présente. Mais Octavie, le jour de ses noces fut pour elle un jour funèbre : elle entra dans une maison où elle ne devait trouver que sujets de deuil, un père, puis un

frère, empoisonnés coup sur coup, une esclave plus puissante que sa maîtresse, Poppée ne remplaçant une épouse que pour la perdre, enfin une accusation plus affreuse que le trépas.

Ainsi une faible femme, dans la vingtième année de son âge, entourée de centurions et de soldats, et déjà retranchée de la vie par le pressentiment de ses maux, ne se reposait pourtant pas encore dans la paix de la mort. Quelques jours s'écoulèrent et elle reçut l'ordre de mourir. En vain elle s'écrie qu'elle n'est plus qu'une veuve, que la sœur du prince, en vain elle atteste les Germanicus, leurs communs aïeux et jusqu'au nom d'Agrippine, du vivant de laquelle, épouse malheureuse, elle avait du moins échappé au trépas : on la lie étroitement, et on lui ouvre les veines des bras et des jambes. Comme le sang, glacé par la frayeur, coulait trop lentement, on la mit dans un bain très-chaud dont la vapeur l'étouffa ; et par une cruauté plus atroce encore, sa tête ayant été coupée et apportée à Rome, Poppée en soutint la vue. Des offrandes pour les temples furent décrétées à cette occasion ; et je le remarque, afin que ceux qui connaîtront, par mes récits ou par d'autres, l'histoire de ces temps déplorables, sachent d'avance que, autant le prince ordonna d'exils ou d'assassinats, autant de fois on rendit grâces aux dieux, et que ce qui annonçait jadis nos succès signalait alors les malheurs publics. Je ne tairai pas cependant les senatus-consultes que distinguerait quelque adulation neuve, ou une servilité poussée au dernier terme. (*Annal.*, liv. XIV.)

VII

Les causes de la décadence de l'éloquence.

Qui ne sait en effet que l'éloquence, comme les autres arts, est déchue de son ancienne gloire, non par la disette des talents, mais par la nonchalance de la jeunesse, la négligence des pères, l'incapacité des maîtres, l'oubli des mœurs antiques, tous maux qui, nés dans Rome, répandus bientôt en Italie, commencent enfin à gagner les provinces ? Quoique vous connaissiez mieux ce qui se passe plus près de nous, je parlerai de

Rome et des vices particuliers et domestiques, qui assaillent notre berceau et s'accroissent à mesure que nos années s'accroissent; mais auparavant je dirai brièvement quelle était en matière d'éducation, la discipline et la sévérité de nos ancêtres. Et d'abord, le fils né d'un chaste hymen n'était point élevé dans le servile réduit d'une nourrice achetée, mais entre les bras et dans le sein d'une mère, dont toute la gloire était de se dévouer à la garde de sa maison et au soin de ses enfants. On choisissait en outre une parente d'un âge mûr et de mœurs exemplaires, aux vertus de laquelle étaient confiés tous les rejetons d'une même famille, et devant qui l'on n'eût osé rien dire qui blessât la décence, ni rien faire dont l'honneur pût rougir. Et ce n'était pas seulement les études et les travaux de l'enfance, mais ses délassements et ses jeux, qu'elle tempérait par je ne sais quelle sainte et modeste retenue. Ainsi Cornélie, mère des Gracques, ainsi Aurélie mère de César, ainsi Atia mère d'Auguste, présidèrent, nous dit-on, à l'éducation de leurs enfants dont elles firent de grands hommes. Par l'effet de cette austère et sage discipline, ces âmes pures et innocentes, dont rien n'avait encore faussé la droiture primitive, saisissaient avidement toutes les belles connaissances, et, vers quelque science qu'elles se tournassent ensuite, guerre, jurisprudence, art de la parole, elles s'y livraient sans partage et la dévoraient tout entière.

« Aujourd'hui le nouveau-né est remis aux mains d'une misérable esclave grecque, à laquelle on adjoint un ou deux de ses compagnons de servitude, les plus vils d'ordinaire, et les plus incapables d'aucun emploi sérieux. Leurs contes et leurs préjugés sont les premiers enseignements que reçoivent des âmes neuves et ouvertes à toutes les impressions. Nul dans la maison ne prend garde à ce qu'il dit ni à ce qu'il fait en présence du jeune maître. Faut-il s'en étonner? Les parents même n'accoutument les enfants ni à la sagesse ni à la modestie, mais à une dissipation, à une licence, qui engendrent bientôt l'effronterie et le mépris de soi-même et des autres. Mais Rome a des vices propres et particuliers, qui saisissent en quelque sorte, dès le sein maternel, l'enfant à peine conçu : je veux dire l'enthousiasme pour les histrions, le goût effrené des gladiateurs et des chevaux. Quelle place une âme obsédée, envahie

par ces viles passions, a-t-elle encore pour les arts honnêtes? Combien trouvez-vous de jeunes gens qui à la maison parlent d'autres choses? et quelles autres conversations frappent nos oreilles, si nous entrons dans une école? Les maîtres mêmes n'ont pas avec leurs auditeurs de plus ordinaire entretien. Car ce n'est point une discipline sévère ni un talent éprouvé, ce sont les manéges de l'intrigue et les séductions de la flatterie qui peuplent leurs auditoires. Je passe sur les premiers éléments de l'instruction, qui sont eux-mêmes beaucoup trop négligés; ou ne s'occupe point assez de lire les auteurs, ni d'étudier l'antiquité, ni de faire connaissance avec les choses, les hommes ou les temps. On se hâte de courir à ceux qu'on appelle rhéteurs, dont la profession fut introduite à Rome, à quelle époque et avec combien peu de succès auprès de nos ancêtres, je le dirai tout à l'heure.

VIII

Préface de la vie d'Agricola.

Transmettre à la postérité les actions et les mœurs des hommes illustres est un usage ancien que notre siècle même, tout insouciant qu'il est des vertus contemporaines, n'a pas négligé, lorsqu'un mérite éclatant a su vaincre et surmonter un vice commun aux grandes et aux petites cités, l'ignorance du bien et l'envie. Mais comme autrefois on avait une pente naturelle aux belles actions, et qu'une plus libre carrière leur était ouverte, on voyait aussi le génie en consacrer la mémoire par des éloges indépendants et désintéressés, dont il trouvait le prix dans le seul plaisir de bien faire. Même plusieurs grands hommes, avec la franchise d'un mérite qui se connaît et sans craindre le reproche de vanité, ont écrit leur propre vie. Rutilius et Scaurus l'ont fait, et n'ont été ni blâmés, ni soupçonnés de mensonge : tant il est vrai que les vertus ne sont jamais si bien appréciées que dans les siècles où elles naissent le plus facilement. Et moi, pour écrire aujourd'hui la vie d'un homme qui n'est plus, j'ai besoin d'une indulgence que certes je ne de-

manderais pas si je n'avais à parcourir des temps si cruels et si ennemis de toute vertu.

Nous lisons que Rusticus Arulénus et Herennius Sénécio payèrent de leurs têtes les louanges qu'ils avaient données, l'un à Pétus Thraséas, l'autre à Helvidius Priscus. Et ce fut peu de sévir contre les auteurs; on n'épargna pas même leurs ouvrages; et la main des triumvirs brûla, sur la place des Comices, dans le Forum, les monuments de ces beaux génies. Sans doute la tyrannie croyait que ces flammes étoufferaient tout ensemble et la voix du peuple romain, et la liberté du sénat, et la conscience du genre humain. Déjà elle avait banni les maîtres de la sagesse, et chassé en exil tous les nobles talents, afin que rien d'honnête ne s'offrit plus à ses regards. Certes nous avons donné un grand exemple de patience; et si nos ancêtres connurent quelquefois l'extrême liberté, nous avons, nous, connu l'extrême servitude, alors que les plus simples entretiens nous étaient interdits par un odieux espionnage. Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire.

A peine commençons-nous à renaître, et quoique, dès l'aurore de cet heureux siècle, Nerva César ait uni deux choses jadis incompatibles, le pouvoir suprême et la liberté; quoique Nerva Trajan rende chaque jour l'autorité plus douce, et que la sécurité publique ne repose plus seulement sur une espérance et un vœu, mais qu'au vœu même se joigne la ferme confiance qu'il ne sera pas vain; cependant, par la faiblesse de notre nature, les remèdes agissent moins vite que les maux, et, comme les corps sont lents à croître et prompts à se détruire, de même il est plus facile d'étouffer les talents et l'émulation que de les ranimer. On trouve dans l'inaction même certaines délices, et l'oisiveté, odieuse d'abord, finit par avoir des charmes. Que sera-ce si, durant quinze années, période si considérable de la vie humaine, une foule de citoyens ont péri par les accidents de la fortune, et les plus courageux par la cruauté du prince? Nous sommes peu qui survivions, non-seulement aux autres, mais, on peut le dire, à nous-mêmes, en retranchant du milieu de notre vie ces longues années pendant lesquelles nous sommes parvenus en silence, les jeunes gens à la vieillesse, les

vieillards presque au terme où l'existence finit. Toutefois, bien que d'une voix dénuée d'art et d'expérience, je ne craindrai pas d'entreprendre des récits où seront consignés le souvenir de la servitude passée et le témoignage du bonheur présent. En attendant, ce livre, consacré à la mémoire d'Agricola mon beau-père, trouvera dans le sentiment qui l'a dicté ou sa recommandation ou son excuse.

THE HISTORY OF THE

The first part of the history of the world is the history of the human race. It is a history of progress and of the struggle for existence. It is a history of the triumph of the good over the evil, and of the victory of the just over the unjust. It is a history of the growth of the human mind, and of the development of the human soul. It is a history of the expansion of the human empire, and of the conquest of the world by the human race.

The second part of the history of the world is the history of the human mind. It is a history of the growth of the human intellect, and of the development of the human soul. It is a history of the expansion of the human empire, and of the conquest of the world by the human race. It is a history of the triumph of the good over the evil, and of the victory of the just over the unjust.

The third part of the history of the world is the history of the human soul. It is a history of the growth of the human spirit, and of the development of the human soul. It is a history of the expansion of the human empire, and of the conquest of the world by the human race. It is a history of the triumph of the good over the evil, and of the victory of the just over the unjust.

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE PREMIER

État général des lettres depuis le principat d'Hadrien jusqu'à la fin de l'empire d'Occident. — Les rhéteurs. — Fronton. — Aulu-Gelle. — Apulée.

§ I.

ÉTAT GÉNÉRAL DES LETTRES.

→ Avec le règne d'Hadrien commence la profonde, l'incurable décadence : tout languit, dépérit, disparaît à la fois, les idées, les sentiments, la langue. La littérature devient un je ne sais quoi de factice et de puéril. Les écrivains de la période précédente étaient encore des citoyens ; la chose publique les intéressait ; le mot de patrie avait pour eux un sens : ceux que nous allons rencontrer sont des sujets dans le sens le plus plat du mot ; on écrit encore, mais on ne pense plus. Pline, Tacite, Quintilien déploraient la décadence de l'antique éducation nationale : on n'en trouve plus la moindre trace dans la période actuelle. Ils conservaient encore quelques-uns de ces vieux préjugés romains, qui après tout étaient une passion et une force : tout cela est mort et n'a pas été remplacé. Rome est devenue la patrie du genre humain. Les étrangers, les provinciaux y affluent et y tiennent le premier rôle. Trajan est espagnol ; bientôt vont

venir des empereurs africains, syriens, thraces. Chaque peuple de l'immense empire sera représenté à son tour sur le trône du monde. Des empereurs comme Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle, sont des esprits cultivés ; mais la faveur qu'ils accordent aux lettrés consomme la ruine de toute indépendance personnelle. La littérature devient comme une fonction, en tout cas, c'est un métier ; Hadrien réunit en une sorte d'académie les rhéteurs et les philosophes ; il leur assigne pour théâtre de leurs exercices l'Athenæum, et leur fixe des salaires. Antonin et Marc-Aurèle feront comme lui. C'est l'empereur qui donnera le ton à la littérature. Hadrien méprise Cicéron, Salluste et Virgile : ce sont des auteurs trop modernes pour lui plaire ; il ne veut entendre parler que du vieux Caton, d'Ennius, de Cœlius, ce qui ne l'empêche pas d'avoir le plus profond mépris pour Homère et Platon. Il aime à railler les écrivains de son temps ; il les accable d'épigrammes impertinentes (*risit, contempsit, obtrivit*) ; mais il les paye, et nul ne réclame. Marc-Aurèle est plus doux, mais, dans cette âme honnête et faible, la bienveillance est banale, le discernement presque nul. Tous ses maîtres, et combien n'en eut-il pas ! sont pour lui des grands hommes. D'ailleurs toutes ses prédilections sont pour l'idiome grec, et lui-même écrira en grec son beau livre *des Pensées*.

Sous un tel régime il ne pouvait se produire d'œuvres fortes et originales. Aussi presque tous les monuments de la littérature sont des traités de grammaire, de rhétorique ou de philosophie élémentaire. Les compilateurs apparaissent : une des formes les plus accusées de l'impuissance se manifeste, la recherche des archaïsmes. C'est la grande voie du succès alors. On ne songe plus à

imiter les mœurs antiques, ce qui serait ridicule, mais on aime à enchâsser dans son style les tours, les figures les membres et les périodes des anciens auteurs. Des grammairiens, passés maîtres dans ces pastiches déplorable, sont chargés de l'éducation des princes, sont élevés au consulat, obtiennent des statues : ils seront plus tard empereurs. De quelque côté que l'on se tourne, on sent le vide et le néant. Le mouvement et la vie passent chez les chrétiens, dont les éloquentes apologies commencent à retentir dans ce silence de mort. On voudrait aller à eux, abandonner le vieux cadavre romain, mais il faut réserver à ces précurseurs d'un monde nouveau une place à part, et achever les funérailles de l'ancien monde.

→ Il serait cependant injuste de ne pas mentionner, ne fût-ce qu'en passant, les remarquables développements que prit alors une science éminemment romaine, je veux dire la jurisprudence. L'époque à laquelle nous sommes parvenus produisit des hommes qui sont encore aujourd'hui considérés comme les fondateurs du droit. Il y a peu de noms plus illustres que ceux des Ulpian, des Papinien, des Paul et des Gaius, celui-ci découvert et publié par Niebhuren 1816. Malheureusement nous ne possédons que des fragments incomplets et probablement défigurés de leurs ouvrages. La grande révision commandée par Justinien et opérée par Tribonien donna une place considérable aux décisions des jurisconsultes du troisième siècle, mais Tribonien falsifia plus d'une fois leurs textes, peccadille pour un homme qui vendait la justice. Quoi qu'il en soit, sous les règnes d'Hadrien et de ses successeurs, le droit fut définitivement constitué sur une base philosophique. Au temps de Cicéron lui-même, la jurisprudence n'était guère autre chose que la science des décisions rendues

Jurisprudence

par les préteurs ou les jurisconsultes ; la science du droit proprement dite n'existait pas. L'étude de la philosophie, et surtout de la philosophie stoïcienne, amena peu à peu les jurisconsultes à rechercher les principes mêmes des lois. C'est sous Auguste que s'annonça cette révolution importante. Elle eut pour promoteur *Antistius Labéon*, élève de Trébatius, stoïcien. Elle eut pour adversaire Capito, courtisan et favori du prince. Les ouvrages de Sénèque, les nobles exemples donnés par les stoïciens sous les règnes de Néron et de ses successeurs, l'avènement à l'empire du stoïcien Marc-Aurèle, firent enfin définitivement entrer dans le droit romain les principes du droit naturel, c'est-à-dire, ceux de la raison et de l'équité. Rien de plus remarquable que l'aspect offert alors par la société romaine. Le despotisme dans la cité, l'anéantissement de toute vie politique, une grande corruption dans les mœurs, voilà une de ses faces ; d'un autre côté, l'humanité et la justice pénétrant dans les institutions et les lois ; le droit paternel, si dur et si despotique, restreint ; la femme relevée de sa déchéance ; l'esclave reconnu et proclamé un être moral. M. Laferrère, dans un mémoire fort intéressant, a constaté la puissante et salutaire influence exercée par la doctrine stoïcienne sur les jurisconsultes romains. C'est à ceux que j'ai nommés qu'il emprunte presque toutes ses citations. Rien de plus élevé, de plus noble, de plus nouveau que ces fières revendications de l'équité naturelle. J'ajoute aussi que le langage de ces interprètes du droit est d'une remarquable pureté : concision, propriété, énergie, c'est une langue qu'on ne soupçonne pas, quand on lit Aulugelle ou Apulée.

matica

→ Il serait injuste de ne pas mentionner en passant le dé-

veloppement que prit aussi dans cette période la grammaire. Il s'en faut bien que les Donat, les Servius, les Macrobe, les Priscien et tant d'autres aient un style remarquable, qu'ils se distinguent par l'élégance de la diction, que leur goût soit pur ; il leur arrive même assez souvent de ne pas comprendre les beautés littéraires des poètes qu'ils interprètent ; mais leurs commentaires, surtout ceux de Donat et de Servius, renferment des renseignements archéologiques précieux. On en peut dire autant de Macrobe, à qui nous devons la conservation du *Songe de Scipion*, cet admirable couronnement du traité de la *République* de Cicéron. On consulte encore avec fruit son autre ouvrage *les Saturnales*, qui donne des détails intéressants sur les usages religieux des anciens Romains.

§ II.

CORNÉLIUS FRONTON.

La découverte des fragments de Fronton faite, il y a une cinquantaine d'années par M. Angelo Mai, nous permet de restituer à cette époque sa physionomie. Fronton, originaire d'Afrique, et qui florissait dans la première moitié du second siècle, était un rhéteur latin ; il fut chargé de l'éducation de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Il eut dans ses élèves des amis pleins de déférence et de tendresse : élevé au consulat, honoré même du proconsulat, estimé, choyé, il donna le ton à la littérature de son temps. Il avait composé un ouvrage de grammaire sur les *différences des termes* (*De differentiis vocabularum*) qui est perdu pour nous. Mais nous possédons,

grâce à la découverte de M. Maï, quelques fragments assez considérables de Fronton, et surtout un grand nombre de lettres adressées par lui aux Antonins, avec les réponses de ces princes. C'est de cette partie de son œuvre que je m'occuperai particulièrement. Je dois cependant indiquer les titres et le caractère de ses autres ouvrages. L'un, fort mutilé, est une espèce de relation panégyrique de la guerre parthique. Il est probable que Fronton avait été comme promu aux fonctions d'historiographe des princes. L'ouvrage avait pour titre : *Principes d'histoire*. A la suite se trouvent deux compositions d'une puérilité rare, un *Éloge de la fumée et de la poussière* (*Laudes fumi et pulveris*), sorte de déclamation paradoxale, et un *Éloge de la négligence*. Ajoutons-y encore, pour être complet, une narration fabuleuse intitulée : *Arion*. Voilà le catalogue des œuvres de Fronton.

C'était un honnête homme, de mœurs douces; cependant il ne pouvait s'accommoder du caractère difficile, il est vrai, de son collègue Hérodote Atticus, rhéteur grec. Le pauvre empereur avait fort à faire pour maintenir la paix entre ses deux professeurs d'éloquence. Fronton vécut et mourut heureux; il fut pleuré par son élève, et les contemporains s'imaginèrent ou firent semblant de croire que l'éloquence romaine avait perdu en lui son plus glorieux représentant (*decus romanæ eloquentiæ*). C'est qu'en réalité, elle avait cessé d'exister. Lisez tout ce qui reste de Fronton, vous ne découvrirez pas une idée. Fronton n'en avait point, et était persuadé qu'il n'était pas nécessaire d'en avoir. Il avait une passion sincère et profonde pour l'éloquence, mais il ne lui arriva jamais de se demander quelles étaient les sources de l'éloquence, quel en était le but, et si par hasard il n'était pas

utile de penser avant de parler. Sa correspondance contient à ce sujet les plus curieuses révélations. Il s'aperçoit à un moment que son élève Marc-Aurèle le néglige quelque peu, qu'il recherche les maîtres de philosophie, qu'il travaille à son âme, et que même il consacre une partie de ses nuits à ce salutaire labeur. Fronton s'alarme ; il tremble d'abord pour cette chère santé, puis il se lamente à la pensée d'une infidélité faite à l'éloquence en faveur de la philosophie. Platon, Chrysippe, Cléanthe, voilà assurément de grands personnages, mais « apprendre les raisonnements céralins, les sorites, les sophismes, mots cornus, instruments de torture, et négliger la parure du discours, la gravité, la majesté, la grâce, l'éclat, cela n'indique-t-il pas que tu aimes mieux parler que de t'énoncer, murmurer et bredouiller plutôt que de faire entendre une voix d'homme ? » Et plus loin : « Aujourd'hui, tu me parais, entraîné comme tu l'es par les habitudes du siècle et le dégoût du travail, avoir déserté l'étude de l'éloquence et tourné tes regards du côté de la philosophie, où il n'y a nul préambule à décorer avec soin, nulle narration à disposer brièvement, nettement, avec art, nulle question à diviser, nuls arguments à chercher, rien à accumuler... » Les arguments de Fronton, on le voit, ne sont pas d'une bien haute portée. Laissons-le s'animer, et voyons comme il plaidera *pro domo sua*.

« Quoi ! les dieux immortels souffriraient que les comices, que les rostrales, que la tribune, jadis retentissante à la voix de Caton, de Gracchus et de Cicéron, devint silencieuse, et de préférence à notre âge ! L'univers, que tu as reçu sous l'empire de la parole, deviendrait muet par la volonté ! Qu'un homme arrache la langue

« à un autre homme, il passera pour atroce ; arracher
 « l'éloquence au genre humain, regarderais-tu cela
 « comme un médiocre attentat ? Ne l'assimileras-tu pas à
 « Téréus ou à Lycurgus ? Et ce Lycurgus enfin, quel at-
 « tentat si grave a-t-il commis que de couper des vignes ?
 « C'eût été, certes, un bienfait pour un grand nombre
 « de peuples que la destruction de la vigne par toute la
 « terre, et cependant Lycurgus fut puni d'avoir coupé les
 « vignes. A mon sens, la destruction de l'éloquence ap-
 « pellerait la vengeance divine : car la vigne n'est placée
 « que sous la protection d'un seul dieu ; l'éloquence dans
 « le ciel est chère à bien des dieux. Minerve est la mai-
 « tresse de la parole ; Mercure préside aux messages ;
 « Apollon est l'auteur des chants agrestes, Bacchus le
 « fondateur des dithyrambes ; les Faunes sont les inspi-
 « rateurs des oracles ; Calliope est la maîtresse d'Ho-
 « mère, et Homère et le Sommeil sont les maîtres d'En-
 « nius, » etc., etc., etc. Voilà un spécimen du goût et de la
 force d'invention qu'on admirait dans cet illustre rhéteur ;
 telle est l'idée qu'il se fait de l'éloquence, quand il essaye
 de s'en faire une idée, ce qui lui arrive rarement. Il ne
 s'imagine pas un seul instant qu'elle puisse être autre
 chose qu'une parure : aussi déclare-t-il que le *genre dé-*
monstratif est le genre par excellence, le sommet de
 l'art où peu parviennent (*in arduo situm*) : encore un
 renseignement assez curieux sur l'éloquence du temps,
 qui ne pouvait plus guère consister qu'en discours d'ap-
 parat. Quels sont les auteurs dont il recommande la lec-
 ture à son élève ? Cicéron vraisemblablement. Il n'en est
 rien. Pourquoi ? Cicéron n'est-il pas le plus grand des ora-
 teurs ? Idées, disposition des arguments, dialectique
 pressante et nourrie, philosophie oratoire, mouvement,

passion, il réunit toutes les qualités. Fronton s'occupe bien de tout cela ! Cicéron ne saurait être un modèle utile à étudier, « car il a apporté un soin peu scrupuleux dans la recherche des mots. » Peut-être l'a-t-il fait par grandeur d'âme, ou pour s'éviter un long travail ; mais enfin, dans tous ses discours, « on ne rencontrera que très-peu de ces mots inattendus, inopinés, qui ne se trouvent qu'à l'aide de l'étude, du travail, des veilles et d'une mémoire meublée de vers des anciens poètes. » Quels seront donc les modèles proposés à l'admiration et à l'imitation du jeune prince ? Ce sera avant tout M. Porcius Caton, puis Salluste son imitateur ; parmi les poètes, ce sera Plaute, surtout Ennius, puis Nævius, Lucrèce, Accius, Cécilius et Labérius. Il faudra aussi aller fouiller les vieilles Atellanes de Pomponius et de Novius, les contes de Sisenna et les satires de Lucilius. Voilà les procédés littéraires de Fronton mis à nu : c'est un amateur de vieux mots. Quant à penser, il ne s'en soucie aucunement, et même il témoigne une aversion particulière pour les auteurs atteints de cette infirmité. Sénèque en particulier est l'objet de son profond mépris. Il va jusqu'à dire que « si l'on trouve quelquefois dans ses livres des idées sérieuses, on trouve bien des paillettes d'argent dans les cloaques, ce qui n'est pas une raison suffisante pour aller remuer les cloaques. » Je n'insiste pas sur des théories littéraires de ce genre ; mais qui n'admirerait la patience héroïque de ce grand esprit Marc-Aurèle, traînant attaché à sa personne ce froid et pauvre rhéteur qui réclame toujours pour son art toutes les préférences de l'empereur ? Les doléances sont parfois comiques. « Où est cet heureux temps, s'écrie-t-il, où, ne pouvant composer tout un discours, tu t'amusais du moins à re-

« cueillir des synonymes, à rechercher des expressions
 « remarquables, à tourner et à retourner les membres de
 « phrases des anciens, à communiquer de l'élégance aux
 « termes vulgaires, de la nouveauté aux mots corrompus,
 « à ajuster une image, jeter dans le moule une figure, la
 « parer d'un vieux mot, lui donner avec le pinceau une
 « teinte légère d'antiquité? »

Qu'on me permette d'ajouter à cette esquisse rapide d'un rhéteur célèbre le trait suivant. Fronton veut s'excuser auprès de l'impératrice de ne lui avoir pas encore écrit, mais il était occupé. Voici comment il se tire de son épître (elle est en grec).

« Par faiblesse et par impuissance, je suis dans le même état que cet animal appelé hyène par les Romains, et dont le col tendu en ligne droite ne peut, dit-on, se tourner ni à droite ni à gauche. Moi aussi, lorsque je travaille avec ardeur à une chose, je ne puis me tourner d'aucun côté ; je me sépare de tout ce qui n'est pas elle, et j'y suis tout entier attaché. On dit aussi que, semblables à l'hyène, les serpents à dard marchent en ligne droite, et ne vont jamais autrement. Les javelots et les traits atteignent plus sûrement le but lorsqu'ils sont lancés droit, sans être écartés par le vent ou détournés par la main de Minerve ou d'Appollon, comme ceux de Teucer ou des amants de Pénélope. De ces trois images sous lesquelles je viens de me représenter, il en est deux qui ont quelque chose de farouche et de sauvage, l'hyène et les serpents ; la troisième, celle des traits, a encore quelque chose d'inhumain et de bien fait pour effrayer les Muses. Si je parlais du souffle des vents qui pousse le vaisseau en droite ligne, et ne l'entraîne point vers l'abîme, cette quatrième image offrirait encore quelque chose de violent. Si, ajou-

tant encore une image tirée des lignes, je donnais la préférence à la ligne droite, parce qu'elle est la plus noble, la plus antique des lignes, j'aurais choisi là une image non-seulement inanimée, comme celle des javelots, mais qui serait même incorporelle. Quelle image pourrais-je donc trouver qui fût vraisemblable, prise surtout de l'humanité, de la musique mieux encore? Elle serait pour moi la perfection, si on pouvait y mettre de l'amitié et de l'amour. Orphée pleura, dit-on, pour s'être retourné en arrière; s'il eût regardé et marché droit devant lui, il n'aurait pas tant pleuré. Mais c'est assez d'images; car celle d'Orphée elle-même n'est point vraisemblable, puisqu'elle sort des enfers, » etc., etc.

Après de ce galimatias, Balzac et Voiture sont des modèles de simplicité et de naturel.

§ III.

AULU-GELLE.

J'insisterai beaucoup moins, sur un autre personnage du même temps, Aulu-Gelle (*Aulus Gellius*, et quelquefois par corruption *Agellius*). Ce n'est pas qu'il semble inférieur en esprit à Fronton, mais sa personnalité nous échappe. Il n'a pas eu comme le premier l'honneur d'être le précepteur des princes, il n'a pas été élevé au consulat, il n'a pas obtenu de statues. Rien de brillant dans sa vie, rien de prétentieux dans son œuvre. Il n'a pas été un de ces hommes qui exercent une influence quelconque sur leur temps. Né à Rome, élève de Fronton dans sa première jeunesse, il le quitta pour aller, suivant l'ancien usage, achever son éducation à Athènes; puis il revint

à Rome, où il remplit une fonction publique, probablement celle de centumvir ou juré dans les affaires civiles. Il était marié, il avait des enfants, et consacrait à l'étude et à leur éducation les loisirs que lui laissaient les tribunaux. De là, est sorti l'ouvrage intitulé les *Nuits attiques* (*Noctium atticarum commentarium*), en vingt livres, dont le huitième est perdu. Aulu-Gelle choisit ce titre de préférence à tous les titres ambitieux alors à la mode, parce qu'il lui rappelait les longues et douces soirées d'hiver passées dans son domaine de l'Attique à lire, à annoter, à extraire les anciens auteurs grecs ou romains. Les *Nuits attiques* ne sont pas autre chose en effet qu'une compilation. A mesure qu'Aulu-Gelle trouvait dans ses livres quelque particularité intéressante, il la recueillait; et il ne suivit jamais d'autre ordre que celui de sa fantaisie de chaque jour. Ajoutons que tous les livres lui étaient bons, et qu'il enflait le sien de toutes les questions qui se présentaient. Poésie, éloquence, philosophie, droit, médecine, religion, grammaire, usages nationaux ou étrangers, anecdotes piquantes, souvenirs personnels; tout est entassé confusément dans le recueil; c'était, il le dit lui-même, comme un vaste cabinet à provisions. On ne comprend, l'analyse d'un tel livre est impossible, on comprend aussitôt qu'il n'est pas dépourvu d'utilité pour nous. Bien des détails précieux nous ont été conservés par Aulu-Gelle seul, et il est juste de lui en savoir gré. Mais ce qu'il importe surtout de remarquer en lui, comme un des signes du goût du temps, c'est sa prédilection bien accusée pour les anciens auteurs. En cela il est de l'école de Fronton, c'est un archéologue. Grâce à cette manie de la mode du jour, nous trouvons dans Aulu-Gelle un nombre considérable de fragments qui re-

montent au sixième siècle de Rome. Il est un des plus ardents admirateurs de M. Porcius Caton, qu'il cite à chaque instant. Ennius, Nævius, Pacuvius sont ses poètes préférés ; il les mentionne, les commente avec amour, non pour admirer la puissante venue de leurs vers sauvages, mais pour relever telle expression curieuse, tel tour, ou tel détail d'archéologie. — Lui-même dans ce commerce a contracté je ne sais quelle couleur archaïque, parure chère à son cœur assurément. C'est un homme qui vit dans la contemplation des vieilleries, qu'il adore comme vieilleries, ivre de joie quand il peut coudre à son vêtement moderne quelque lambeau de la toge antique de M. Porcius Caton !

§ IV.

APULÉE.

Apulée (*L. Appuleius*) est un tout autre homme ; il ne faut pas le confondre avec ces collectionneurs de bric-à-brac : c'est un être vivant, passionné, étrange souvent, mais ce n'est pas une vieille médaille usée.

Il est né à Madaura, sur cette terre brûlante d'Afrique, dans la patrie des superstitions, des prodiges, des passions emportées. Sa naissance se place dans les dernières années du règne d'Hadrien, et l'on ignore la date de sa mort. C'est à Carthage qu'il alla faire son éducation. Cette grande cité était alors plus corrompue encore que Rome, si c'est possible, et plus éprise assurément de beau langage. « Y a-t-il, dit Apulée, gloire plus haute et plus sûre que de bien parler à Carthage ? La cité est un « peuple d'érudits : c'est là que les enfants s'imprègnent

« de toutes les connaissances, que les jeunes gens en font
« parade, que les vieillards les communiquent. — Car-
« thage, ô ma vénérable maîtresse, Carthage, Muse cé-
« leste de l'Afrique, Carthage charme harmonieux de
« tous ceux qui portent la toge ! » De Carthage il passe à
Athènes ; mais il n'y allait point chercher cette délica-
tesse et cette mesure attiques qui ne convenaient point à
sa nature. Il y étudia la philosophie, puis se mit à courir
le monde. Esprit curieux et qui se portait aux choses sur-
naturelles d'un singulier élan, il profita de ses voyages
pour se faire initier à tous les mystères alors enseignés.
Enfin il arriva à Rome, la sentine du genre humain ; il s'y
perfectionna dans la langue latine, et réussit même à
plaider avec succès. Mais toute son attention se porta
bientôt sur les mystères d'Osiris et de Sérapis auxquels
il se fit initier ; il obtint même une des premières di-
gnités dans le collège des prêtres. De là, il se rend à
Alexandrie, autre centre religieux et littéraire fort con-
sidérable, puis nous le retrouvons dans la petite ville
d'OEea où s'accomplit un des principaux événements de
sa vie. Agé alors d'une trentaine d'années, beau, bien fait,
éloquent, spirituel, il inspire une passion très-vive à
une veuve de quarante ans, fort riche, qui se décide à
l'épouser. Mais les enfants et les collatéraux de Pudén-
tilla désèrent Apulée aux tribunaux comme coupable
d'avoir employé le secours de la magie pour se faire
aimer et épouser. Il échappe à ce danger, perd ou aban-
donne sa femme et retourne à Carthage. Son éloquence
y ravit tous les auditeurs, on lui dresse des statues. Que
devient-il ensuite ? On ne sait, mais on aime à croire qu'il
n'est pas mort d'une mort vulgaire.

Tel est le personnage. Comme on le voit, ce n'est ni un

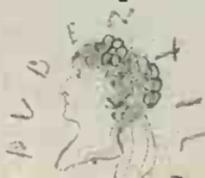
Romain ni un Grec, c'est un mélange d'africain, de grec d'Orient, et de domicilié à Rome. Ces trois caractères se retrouveront dans son œuvre, non point fondus harmonieusement comme il arrive aux grandes époques littéraires, mais juxtaposés : de là des disparates étranges, monstrueuses parfois, mais non sans intérêt après tout. Ce personnage encore une fois n'est pas le premier venu.

Son premier ouvrage a pour titre : *Les Métamorphoses ou l'Ane d'or* en onze livres (*Metamorphoseon libri XI*). C'est un roman, le seul, on peut dire, que nous ait transmis l'antiquité romaine, car le *Satiricon* de Pétrone n'a pas tout à fait ce caractère. On ignore quelle est la source à laquelle a puisé Apulée. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fable du roman et les principales particularités lui sont communes ainsi qu'à Lucien. Ou il a imité de très-près ce dernier, ou tous deux ont imité le même modèle. Celui-ci serait un certain *Lucius de Patras*, personnage d'ailleurs absolument inconnu. Quoi qu'il en soit, l'œuvre d'Apulée est originale. Elle a des proportions, bien plus vastes que l'*Ane d'or* de Lucien. Elle renferme un plus grand nombre d'épisodes et particulièrement, celui des amours de Psyché qui forme deux livres. Disons en deux mots le plan du roman. Un jeune homme de mœurs peu régulières, et passionné pour la magie, a recours à un sortilège pour se transformer en oiseau, mais il se trompe de fiole et le voilà changé en âne. Il garde l'intelligence humaine, la mémoire, et racontera plus tard les misères et les déboires de sa vie de bête. Enfin il réussit à manger des roses, ce qui est un remède souverain en pareil cas, il redevient homme et se fait initiateur aux mystères d'Osiris et de Sérapis.

Apulée était fort jeune quand il écrivit ce roman. Il n'avait pas encore habité Rome, et il porta dans ses récits et son style un coloris d'une singulière chaleur et des élégances africaines à faire frémir les puristes; mais que d'esprit, que de verve! Les anecdotes de haut goût, les détails licencieux, et pis que cela même, sont abordés franchement; dans un genre détestable l'auteur du moins est original; il sait peindre : il sait aussi raconter avec beaucoup de charme et de grâce; et s'il n'évite point les polissonneries, on le voit pourtant comme toujours porté vers des choses plus hautes. L'histoire de Psyché et de l'Amour que notre La Fontaine, sin connaisseur, est allé chercher dans l'*Ane d'or*, est un mythe d'une pureté ravissante. Agréable repos ménagé dans le récit un peu monotone des épreuves d'un baudet, ce mythe, d'un symbolisme si transparent, trahit une préoccupation réelle des destinées de l'âme, du problème de la nature humaine, des expiations, des purifications qu'elle doit subir avant de s'unir définitivement à celui qui est la véritable vie et le véritable amour. Les critiques ont été fort durs envers Apulée, faute d'avoir essayé de le comprendre. Y a-t-il dans toute la littérature latine un seul récit symbolique de cette valeur? Y en a-t-il même un seul? Et qu'on ne parle pas de magie et d'obscénité (c'est la définition qu'on impose à Apulée). Ici rien de tel. L'épisode de Psyché a un caractère religieux et philosophique à la fois. Je croirais volontiers qu'il naquit à l'ombre des sanctuaires et qu'il fut imaginé pour peindre aux initiés, dans une allégorie poétique, la nécessité des pratiques purificatrices sans lesquelles la béatitude céleste est refusée aux hommes. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer cette hypo-

thèse. Je ferai seulement remarquer que le onzième livre tout entier est consacré aux choses religieuses, et qu'il respire une onction remarquable.

Après les *Métamorphoses*, l'ouvrage le plus intéressant d'Apulée est celui qui porte indifféremment les titres d'*Apologie* ou *sur la Magie*. Ce sont deux plaidoyers prononcés par Apulée devant les juges pour repousser l'accusation de magie dirigée contre lui par le fils et les parents de sa femme. Il y a dans ces deux discours des détails bien curieux sur les mœurs, les habitudes, les préjugés et les superstitions d'une petite ville d'Afrique au deuxième siècle de notre ère, mais je ne puis m'y arrêter. Apulée gagna sa cause, et il était difficile qu'il en fût autrement. Il plaida avec beaucoup d'esprit et quelque peu de fatuité. « Vous prétendez que j'ai eu recours à des sortilèges pour me faire épouser de Pudentilla : mais, pauvres gens, que voyez-vous donc de si extraordinaire dans l'amour qu'un jeune homme beau, bien fait, spirituel, éloquent, inspire à une veuve sur le retour ? Ma bonne mine et mon esprit, voilà ma magie et mes charmes. » Vous ne trouverez plus, dans aucun orateur quel qu'il soit, ce ton simple et naturel, ce goût des arguments vrais. Quant au fond du débat, je renvoie les curieux soit à Apulée, soit à Bayle, qui dans son *Dictionnaire critique* s'est livré avec amour à l'examen du point en question : c'est un chef-d'œuvre d'analyse pénétrante, je dirais presque sensuelle. Le style des *Métamorphoses* est singulièrement chargé de néologismes et d'archaïsmes ; c'est du punique déguisé en latin ; mais l'auteur est parvenu à l'âge de trente ans, il a passé à Rome de laborieuses années, il plaide sa propre cause : son style est épuré, sa diction élégante sans trop d'affectation : il ne



lui manque que la mesure. C'est la qualité impossible à acquérir dans les époques de décadence. Je ne dirai que quelques mots des autres ouvrages d'Apulée. Ils n'ont rien de cette originalité qui recommande les *Métamorphoses*, et l'*Apologie*; je les appellerais volontiers des résidus de lectures. Les *Florides* sont des extraits de morceaux oratoires destinés à produire de l'effet; on les enchâssait dans une plaidoirie, comme on pouvait; c'était un lambeau de pourpre pour éblouir. Les traités philosophiques sur les *Dogmes de Platon*, (*De dogmate Platonis libri tres*), sur le *Monde* (*De mundo*), sur *Hermès Trismégiste* (*De natura Deorum Dialogus*), ne sont que des traductions ou des amplifications de textes grecs. Parmi ces fragments on trouve des vers, des discours, des ébauches de compositions historiques. Cet esprit curieux, fouilleur, s'était tourné de tous les côtés. Combien il diffère par là de ses contemporains qui vivent plongés et abêtis dans l'étude des vieilles formes du langage, incapables de penser et croyant écrire!

CHAPITRE II

Les Panégyriques et les Historiens.

§ I.

LES PANÉGYRIQUES.

L'éloquence, bien que toujours enseignée et étudiée dans toutes les parties de l'empire, mais particulièrement dans les Gaules et dans l'Italie du nord, ne produisit dans les trois derniers siècles de l'empire d'Occident que des rhéteurs et des harangues officielles. Le nombre en fut probablement considérable, car les empereurs se succédaient, se renversaient avec une grande rapidité : c'est à peine si les orateurs avaient le temps de célébrer le vainqueur et d'insulter le vaincu qu'ils avaient célébré la veille. Mais de bonne heure les amateurs de ces sortes de monuments firent un choix : aussi ne possédons-nous que douze *panégyriques*. C'est assez pour apprécier en connaissance de cause cette branche de la littérature impériale.

Les *anciens panégyriques* (*panegyrici veteres*) célèbrent les vertus de Dioclétien et de Maximien, de Constance et de Constantin, de Julien, de Gratien et de Théodose. Quant aux auteurs, la plupart d'entre eux sont restés parfaitement inconnus. Le nom d'Ausone seul a survécu, parce que Ausone a fait autre chose : quant aux deux

Mamertins, à *Euménius*, à *Nazarius*, à *Drépanius*, ils n'ont laissé dans l'histoire et dans la littérature d'autre trace de leur passage que ces harangues mêmes. Je serai fort bref à ce sujet.

Si l'on envisage ces panégyriques au point de vue historique, on ne peut les considérer comme une source bien abondante ni bien sûre. Ils ne sont pas cependant sans importance. On sait combien l'histoire du quatrième siècle est obscure, à la fois par le manque de documents et par le caractère même des documents souvent contradictoires : la translation de la capitale à Constantinople, la lutte de plus en plus vive entre le christianisme et le paganisme, entre le christianisme et l'arianisme, les pérégrinations incessantes des empereurs et les sanglantes révolutions qui étaient comme la loi de ce temps misérable, en un mot une anarchie universelle qui dura plus de cent ans : voilà le tableau que présente ce siècle si tourmenté et si fécond cependant. On essayerait en vain d'en reconstituer la physionomie à l'aide des panégyriques. C'est à peine si çà et là on peut recueillir un trait significatif, un détail intéressant dans le fade écoulement d'adulations banales. Ce qui m'a le plus frappé au milieu de cette stérilité de mort, c'est le silence absolu de chacun des orateurs sur le christianisme. Ainsi l'un de ces panégyristes (l'auteur de la huitième harangue, il n'est pas nommé) raconte dans les plus grands détails la fameuse victoire remportée par Constantin sur Maxence, et il ne fait pas la moindre allusion au fameux *labarum* qui parut dans les airs avec l'inscription : *Hoc signo vinces*. — *Nazarius*, autre panégyriste, passe aussi sous silence ce merveilleux incident ; et ce qui rend plus étrange cette omission, c'est la relation d'un

autre miracle qui assura aussi la victoire à Constantin : des escadrons célestes vinrent se joindre à ses troupes. L'orateur rapproche cette intervention surprenante de l'apparition de Castor et de Pollux, qui combattirent pour les Romains à la bataille du lac Régille, et il ajoute : le miracle fait en faveur de Constantin nous oblige à croire celui de l'apparition de Castor et de Pollux. Puissamment raisonné ! Autre détail non moins curieux : Ausone, qui était peut-être chrétien, loue la piété de son élève Gratien, qui avait décerné les honneurs divins à Valentinien, son père (*divinis honoribus consecratus*). — On sait du reste que Gratien, bien que chrétien, prenait encore le titre de *Pontifex maximus*, l'administration des choses de la religion était toujours une fonction de l'empereur. L'auteur du panégyrique de Julien, un des deux Mamertinus, écrivain qui n'est pas sans mérite, ne dit pas un mot de ce que nous appellerions aujourd'hui la question religieuse. Il semble appartenir lui-même à cette élite de la société païenne de ce temps, qui ne voulait point paraître acheter la faveur du prince au prix d'une conversion sans sincérité. Elle restait donc attachée, au moins de nom, à la vieille religion nationale ; mais elle avait cessé depuis longtemps d'y croire. La religion pour elle était une forme populaire et inférieure de la philosophie. Je trouve dans Mamertinus cette phrase bien remarquable : « J'atteste Dieu immortel, et ce qui me tient lieu de la divinité, ma sainte conscience. » (*Testor immortalem deum, et, ad vicem numinis, sanctam conscientiam meam.*) Enfin, dans le dernier de ces panégyriques, celui de Théodose par Drépanius, l'orateur, après avoir chanté la défaite de Maxime, s'indigne de

la bassesse, de la cruauté, de la cupidité de ces évêques qui faisaient leur cour à l'usurpateur, et l'aidaient de leurs anathèmes contre les Priscillianistes, dans ses extorsions et ses exécutions. Il les représente de ces mêmes mains qui avaient manié les instruments de torture, touchant les objets sacrés. Ici l'orateur se rencontre avec Sulpice Sévère, qui a raconté deux fois ce lugubre épisode.

Tous ces renseignements ne jettent pas un grand jour sur cette époque. Il faut y joindre les détails qu'on rencontre çà et là sur les misères et les dangers incessants qui menaçaient l'empire. Les orateurs dont nous parlons félicitent parfois les princes de leur humanité envers leurs peuples. Les remises d'impôts étaient la forme la plus agréable sous laquelle elle pût s'exercer. Ausoné raconte avec plus d'esprit que de sérieux une scène bien curieuse dont Gratien est le héros. Ce prince exempta des arrérages à payer toutes les provinces de son empire; et, se fiant peu à la générosité de ses successeurs, il voulut les mettre dans l'impossibilité de révoquer ce qu'il faisait : il ordonna en conséquence que tous les registres d'impôts fussent brûlés sur les places publiques. C'était une des plaies de l'empire; les invasions des barbares, la révolte des Bagaudes en Gaule, en furent d'autres; on en trouve de vifs souvenirs re-tracés par quelques-uns de ces panégyristes, sous de fausses couleurs, il est vrai; mais leurs aveux, si adoucis qu'ils soient, jettent de la lumière sur les ténèbres de ces temps malheureux.

Quant au mérite littéraire de ces compositions, il est à peu près nul. J'ai signalé dans l'examen du panégyrique de Trajan par Pline, les inconvénients inévitables

du genre. Cependant Pline parle en homme convaincu ; c'est un bon citoyen qui célèbre les vertus réelles du prince, une félicité relative dont l'empire lui est redevable. Rarement les panégyristes eurent cette bonne fortune. Les empereurs qu'ils louent ne sont pas des Trajans ; souvent la matière est fort ingrate : de là, la nécessité de suppléer à la pauvreté du sujet par les ornements du langage. L'antithèse et l'hyperbole sont les grandes ressources de ces orateurs officiels. Ils opposent les crimes ou les vices du prédécesseur aux vertus et aux belles actions du prince régnant, et ils exagèrent dans les deux sens ; souvent même ils évoquent les souvenirs de la Rome républicaine pour en faire litière à leur maître. Cette profanation est, à vrai dire, ce qu'il y a de plus triste ; car, pour le reste, tout est si vide, si plat et si prétentieux à la fois, que l'on n'a pas le courage de s'en indigner.

§ II.

LES HISTORIENS DE L'HISTOIRE AUGUSTE.

Nous possédons, sous le titre d'*écrivains de l'histoire Auguste* (*scriptores historiæ Augustæ*), un recueil de biographies d'empereurs, d'Hadrien à Carus et à ses fils (117-285). L'auteur de ce recueil est inconnu. Il semble avoir voulu, en réunissant ces vies des Césars, donner une suite à Suétone ; mais les biographies de Nerva et de Trajan manquent au commencement, et, dans le milieu de l'ouvrage, celles des Philippes et des Décius, et une partie de celle de Valérien. Telle qu'elle nous est parvenue, cette compilation, presque nulle sous le rapport

littéraire, est d'une certaine importance au point de vue historique. Cette longue et confuse période pleine de guerres, d'anarchie, de désordres de tout genre, ne nous est guère connue que par l'*histoire Auguste*. L'auteur a fait parmi les nombreuses biographies des empereurs un choix quelconque, et les a rangées dans l'ordre qu'il lui a plu. Quant aux biographies elles-mêmes, elles n'ont pas été écrites par des témoins oculaires ou contemporains, si l'on en excepte Vopiscus. Tous ces historiens, personnages obscurs pour la plupart, sont de plats et inintelligents imitateurs de Suétone. Aucune considération élevée, aucun sens politique, rien de général ni de romain ; le monde entier est pour eux renfermé dans l'intérieur du palais impérial. Ce qu'ils nous apprennent, ce sont de petits détails, des particularités de la vie intérieure ; ils ne se doutent même pas que la véritable histoire du monde romain à cette époque se passe non dans les appartements de ces Césars renversés l'un sur l'autre, mais dans les provinces qui les élèvent, sur les frontières que les barbares vont envahir, ou au sein de cette société chrétienne que la persécution rend chaque jour plus puissante. Heyne a dit d'eux : « Les écrivains de l'*histoire Auguste* sont indignes du nom d'historiens : ce sont « des abrégiateurs et des compilateurs d'écrivains qui « eux-mêmes ne doivent pas être salués du nom d'historiens ; ils n'ont en effet farci leurs ouvrages que de « vains bruits populaires. » Ainsi, d'une part, l'inintelligence du temps, de l'autre, un manque absolu de critique et d'exactitude, des erreurs grossières, des répétitions parfois contradictoires, quand ils empruntent à deux auteurs différents le récit d'un même événement, sans se donner la peine de choisir l'une des deux ver-

sions : voilà pour nous à peu près la seule source historique pour une période de près de 160 ans. Quant à leur style, il est souvent incorrect et inintelligible, toujours fort médiocre. Ils ne s'en soucient point d'ailleurs. L'un d'eux, Trébius ou Trébellius Pollio, dit : « *id quod ad eloquentiam pertinet non curo.* » On ne le voit que trop.

Voici l'ordre dans lequel ils sont rangés.

Ælius Spartianus. Il vivait sous Dioclétien, à qui son livre est adressé. Il s'est proposé d'écrire l'histoire, d'abord pour satisfaire à sa conscience (*meæ satisfaciens conscientia*), ensuite pour soumettre à la connaissance de la divinité du prince les empereurs (*cognitioni tui numinis sternere principes*). Il avait, à ce qu'il paraît, l'intention d'écrire l'histoire de tous les empereurs ; on ne sait s'il a donné suite à ce projet. On a de lui les vies d'Hadrien, d'Ælius Vêrus, de Didius Julianus, de Sévère, de Pescennius Niger, d'Antonin Caracalla, de Géta, cette dernière dédiée à Constantin.

Vulcatius Gallicanus vivait aussi sous Dioclétien. Il avait comme Spartianus conçu un plan plus vaste d'historiographie, qui ne fut pas mis à exécution : « *Proposui omnes qui imperatorum nomen sive juste, sive injuste, habuerunt, in litteras mittere, ut omnes purpuratos Augustos cognosceres.* » Il ne reste de lui que la vie d'Avidius Cassius, que Fabricius lui a même enlevée pour l'attribuer à Spartianus. Vulcatius est incorrect et sans ordre.

Trébius ou Trébellius Pollio, contemporain de Dioclétien et de Constantin, est quelque peu supérieur aux deux précédents. Il reste de lui les vies de Valérien père et fils, des deux Galliens, les Trente Tyrans et Divus Claudius.

Flavius Vopiscus, de Syracuse, vivait sous Constantin ;

son père et son grand-père étaient amis de Dioclétien. Ils furent témoins de l'entrevue du futur empereur avec la druidesse qui prédit le meurtre d'*Aper*. Il a écrit les vies d'Aurélien, de Tacite, de Florianus, de Probus, de Firmus, de Saturninus, de Proculus, de Bonasus, de Carus, de Numerianus et de Carin. Il s'était proposé en outre de raconter la vie d'Apollonius de Tyane dont il disait : « quid illo viro sanctius, venerabilius, divinius-que inter homines fuit ? » Vopiscus est d'un degré supérieur aux autres biographes. Plus voisin des événements et dans une position qui lui permettait de les mieux apprécier, il mérite plus de crédit qu'aucun d'eux.

Ælius Lampridius a écrit les vies de Commode, de Diaduménus, d'Héliogabal, d'Alexandre Sévère.

Julius Capitolinus est auteur des biographies d'Antoninus Pius, de Marc-Aurèle, de L. Vérus, de Pertinax, d'Albinus, de Macrin, des deux Maximins, des Gordiens, de Maxime et de Balbinus.

Les derniers historiens de la fin du quatrième siècle sont *Sextus Aurélius Victor*, *Eutrope*, *Sextus Rufus*, et enfin *Ammien Marcellin*. Le dernier seul mérite d'être consulté. *Sextus Aurélius Victor*, Africain d'origine et d'une naissance obscure, fut élevé par Julien aux plus hautes dignités de l'empire, et nommé par Théodose préfet de Rome. C'était un païen fort honnête homme. Ammien Marcellin en fait le plus grand éloge. De ses ouvrages qui embrassaient toute l'histoire romaine jusqu'à son temps, nous ne possédons plus que de véritables abrégés dont il a fourni les matériaux, mais dont il n'est peut-être pas l'auteur. Tel est le livre intitulé *Origogentis Romanæ*, qui est probablement l'œuvre d'un grammairien, qui a imaginé cette espèce d'introduction

à l'histoire de Rome. L'ouvrage, qui porte le titre : *De viris illustribus urbis Romæ*, a été attribué à Cornélius Népos, à Suétone, à Pline le jeune. Une histoire abrégée des Césars (*de Cæsaribus historiæ abbreviatæ pars altera*) semble composée d'après des sources assez pures. Et enfin, l'ouvrage intitulé : *De vita et moribus imperatorum romanorum epitome ex libris Aurelii Victoris à Cæsare Augusto ad excessum Theodosii imperatoris*, est un extrait d'Aurélius Victor, dont l'auteur est inconnu. Une certaine indépendance s'y fait remarquer, et le style de ces divers ouvrages est en général assez pur.

Eutrope fut un personnage considérable sous les règnes de Constantin, de Julien et de Valens. Il fut consul, secrétaire des empereurs, suivit Julien dans son expédition contre les Parthes. Mais ce n'est pas un personnage politique. Il est appelé *Sophiste*, par les autres historiens. On sait qu'à cette époque, en Orient comme en Occident, les rhéteurs et les sophistes jouissaient d'une haute considération. On a cru qu'il était chrétien ; le contraire est à peu près certain. Comme beaucoup de bons esprits de ce temps, il était détaché du paganisme sans avoir embrassé le christianisme. Il dit de Julien : « *religionis christianæ insectator, perinde tamēn ut cruore abstineret.* » C'est le jugement d'un esprit sensé et impartial. Eutrope a écrit un abrégé de l'histoire romaine (*Breviarium historiæ romanæ*) en dix livres, qui vont de la fondation de Rome à Valens. Il paraît que cet empereur fort ignorant lui avait commandé cet ouvrage pour sa propre instruction ; c'est une sorte de manuel. Eutrope se promettait d'écrire pour la postérité une histoire considérable de Rome, *stylo majore* ; on ne sait s'il a exécuté son dessein. L'abrégé d'Eu-

trope fut accueilli avec la plus grande faveur; il s'en fit plusieurs traductions grecques; les auteurs ecclésiastiques, Jérôme, Prosper d'Aquitaine, Orose, et les faiseurs de chroniques des premiers siècle du moyen âge le copièrent et l'étudièrent comme source unique. Le style d'Eutrope est généralement pur et simple, rare mérite dans ce temps-là.

§ III.

AMMIEN MARCELLIN.

Avec Ammien Marcellin, nous sortons des puérilités de la biographie anecdolique, et nous rentrons dans le domaine de l'histoire. Nous ne savons rien de précis sur ce personnage. Il est né probablement à Antioche; il appartient à une bonne famille; il passa la plus grande partie de sa vie dans les camps, et mourut vraisemblablement à Rome, où il s'était retiré en quittant le service militaire. Il eût pu écrire des mémoires, car il fut témoin oculaire des principaux événements qu'il rapporte; mais il ne se met jamais en scène; il ne lui arrive jamais rien d'extraordinaire, il est vainqueur ou vaincu comme le dernier de ses compagnons d'armes; il n'accuse jamais les chefs de ne pas savoir distinguer le mérite; il ne se vante jamais d'avoir donné au général un conseil qui eût sauvé l'armée. En un mot, l'histoire d'Ammien Marcellin se présente à nous avec tous les caractères de la plus franche impartialité; de plus l'auteur ne parle que d'événements dont il a été le témoin, ou qu'il connaît d'après les documents les plus authentiques.

Ammien Marcellin avait écrit l'histoire de Rome, depuis la mort de Nerva jusqu'à celle de Valens (96-378).

Mais les treize premiers livres, qui allaient de Trajan à Constance, ont péri. Nous ne possédons que les dernières années du règne de Constance, ceux de Julien, de Jovien, de Valentinien I^{er} et de Valens, en tout une période d'environ vingt ans, racontée en dix-sept livres, donc avec beaucoup de détails, ce qui nous autorise à penser que la partie perdue ne devait guère être qu'une sorte de résumé.

L'ouvrage d'Ammien Marcellin est la source la plus précieuse que nous ayons pour étudier une des époques les plus intéressantes de l'histoire du monde. A vrai dire, il est le seul écrivain de ce temps dont le témoignage ait une sérieuse autorité. Il n'est pas difficile d'en donner la raison. Les historiens qu'on appelle *ecclésiastiques*, Eusèbe, Socrate, Sozomène, Théodoret, et les autres, sont des chrétiens plus ou moins intelligents (ils le sont fort peu en général), et qui ne s'intéressent qu'aux événements qui touchent directement au christianisme; à les lire, on croirait que les empereurs n'ont absolument agi, parlé, pensé, commandé, que pour servir ou combattre la religion chrétienne. Ils sont doux et partiaux pour les orthodoxes, sottement calomniateurs envers les hérétiques et les païens. Ils traitent Julien d'une façon qui serait odieuse, si elle n'était ridicule : mais aujourd'hui encore il y a des gens qui croient, ou font semblant de croire à l'honnêteté et à l'intelligence de ces chétifs auteurs, et se dispensent d'être équitables parce que les contemporains ne l'ont pas été. Quant à Zosime, le seul auteur païen de cette même période, il est suspect de partialité contre les chrétiens, mais c'est un autre esprit que ceux dont j'ai parlé. Reste donc notre Ammien Marcellin, écrivain d'une intelligence suffisante, et d'une impartialité manifeste. C'est bien lui qui eût pu dire :

« *Sine odio et ira, quorum causas procul a me habeo.* »
 En effet, il n'est ni chrétien ni païen; c'est, comme on disait au siècle dernier, un philosophe.

Ceux qui ont songé à en faire un chrétien, ne l'ont pas lu sérieusement. Jamais un chrétien ne se fût exprimé de la sorte sur l'empereur Julien. A vrai dire, c'est le héros d'Ammien; il l'admire, il l'aime; c'est avec un véritable désespoir qu'il est forcé de lui trouver quelques défauts, mais la vérité avant tout. Il blâmera donc dans l'empereur ce fameux décret qui interdisait l'enseignement aux chrétiens; il blâmera ces sacrifices incessants, ces pratiques de dévotion puérile, en un mot tout ce qui jette une ombre fâcheuse sur cette noble figure du jeune stoïcien; il aime à le comparer à Marc-Aurèle, sur lequel évidemment Julien voulut se régler. Il le représente faisant tous ses efforts pour imposer aux chrétiens la tolérance envers leurs dissidents, c'est-à-dire l'anarchie dans l'Église, adroite politique qu'ils ne lui ont pas pardonnée. Un chrétien eût parlé tout au long de la fameuse question de l'Arianisme qui remplit ce siècle; Ammien ne s'en occupe pas. Enfin un chrétien ne nous eût pas montré Damase et Ursin se disputant l'évêché de Rome à main armée, remplissant les rues de cadavres, et surtout n'eût pas ajouté que la chose était toute simple, car l'évêque de Rome recevait beaucoup de cadeaux des matrones et vivait fort opulemment. Il est inutile de pousser plus loin cette démonstration, le fait est trop évident.

Ce n'est pas un païen non plus, ai-je dit. Les croyances religieuses d'Ammien Marcellin sont assez difficiles à déterminer. Il ne croit plus aux dieux du vulgaire, ni au Tartare, ni à toutes les vieilleries du culte national; il s'en

faut cependant que ce soit un esprit libre de préjugés. Il ne dit plus « *les dieux* » ni Jupiter, Mars, Junon ; il dit tantôt *la divinité* (superum nūmen) ; tantôt *la justice*, tantôt *la fortune* (Fortuna, fatum.) Il croit à l'action du destin, ce qui ne l'empêche pas d'admettre l'action de la Justice souveraine. Mais ce qui domine en lui, c'est sa croyance à la divination : c'est la grande maladie morale du quatrième siècle. Dans la ruine des croyances nationales, cela seul subsista, et avec une énergie que rien ne put abattre. Tous, grands et petits, sages et vulgaire, empereur et sujets, étaient tendus vers l'avenir, et voulaient lui arracher ses secrets. Tout homme qui consultait les devins était suspect au prince ; il leur demandait s'il ne serait pas bientôt empereur. De tous côtés, en effet, s'éveillaient des ambitions, des convoitises, des hallucinations impériales. Aussitôt des perquisitions étaient faites ; on découvrait, ici, un manteau de pourpre, là, des brodequins, un diadème ; les exécutions commençaient ; elles remplissaient les villes de sang. L'empereur voulait tuer celui qui rêvait sa succession. La prétendue conspiration de Théodoros inonda l'Orient de carnage. Ammien croit que la puissance supérieure, éternelle et par conséquent connaissant l'avenir, peut communiquer à un mortel une partie de sa connaissance. Je cite le texte, pour donner une idée de la confusion des idées et du style. « *Elementorum omnium*
« *spiritus utpote perennium corporum præsentendi motu*
« *semper et ubique vicens, ex his quæ per disciplinas va-*
« *rias affectamus, participat nobiscum munera divinandi ;*
« *et substantiales potestates ritu diverso placatæ, velut*
« *ex perpetuis fontium venis vaticina mortalitati suppe-*
« *ditant verba ; quibus numen præesse dicitur Themidis,*

« quam ex eo quod fixa fatali lege decreta præscire facit
 « in posterum, quæ *τεθειμένω* sermo græcus appellat, ita
 « cognominatam in cubili solioque Jovis, vigoris vivifici,
 « theologi veteres collocarunt. » (Lib. XXI, cap. 1.)

Chez lui le politique et le soldat valent mieux que le théologien. Il porte sur les divers princes qui ont passé sous ses yeux des jugements sérieux, bien motivés, impartiaux, et s'applique à dire le bien et le mal, ne dissimulant rien, et laissant au lecteur le soin de conclure. Il ne s'est pas proposé de présenter un tableau complet de l'empire romain au quatrième siècle, et l'on signalerait dans son ouvrage plus d'une lacune ; cependant les traits dominants qui caractérisent cette époque y sont fortement dessinés. Les questions d'administration intérieure étaient devenues secondaires pour ainsi dire : il s'agissait en effet pour l'empire d'être ou de n'être pas. Les barbares ne laissaient aucune trêve aux princes. En Orient, les Arméniens, les Perses ; sur le Danube les Quades, les Marcomans, les Sarmates ; sur le Rhin, les Allemands et les Francks, les Bretons eux-mêmes ; puis les Goths, bientôt suivis des Huns, des Alains, des Suèves. Les empereurs étaient brusquement appelés de l'Orient à l'Occident, du Nord au Sud par les provinces envahies, dépouillées, mises à feu et à sang. Ammien Marcellin a combattu sur le Rhin, sur le Danube, dans les plaines de la Mésopotamie ; il a été vainqueur près d'Argentoratum, il a assisté aux désastres d'Amida et d'Andrinople ; Julien est mort sous ses yeux, il a vu la maison où Valens a été brûlé ; il a échappé avec quelques soldats au glaive des Perses maîtres d'Amida. Toutes ces campagnes sont racontées par lui avec une grande sincérité ; le récit est intéressant, un peu forcé de couleur et cherchant le dra-

matique, mais de fort beaux épisodes se détachent du cadre général, et produisent une impression forte. Je signalerai la mort de Julien, le traité conclu avec les Perses par Jovien, la bataille d'Argentoratum, celle d'Andrinople, le meurtre du roi d'Arménie, Para. Quant à la critique des événements, elle est généralement saine et honnête. Ammien Marcellin est sévère dans ses jugements sur les courtisans et les créatures des empereurs; il a tracé de quelques-uns d'entre eux des portraits d'une rare énergie. C'est un honnête homme indigné qui flétrit des scélérats et des fripons. Le nombre en était grand. L'administration de Rome délaissée par les empereurs était entre les mains de préfets tout-puissants jusqu'au jour où un caprice du prince, une délation, une crainte superstitieuse, les renversaient. Le tableau que trace Ammien des mœurs romaines vers 370 est fort instructif, mais lamentable. Les nobles, la bourgeoisie (représentée par les avocats) et le peuple sont tour à tour mis sous nos yeux et dépeints sous les plus sombres couleurs. Le Sénat n'a plus qu'un semblant d'existence; c'est le délégué de l'empereur absent qui est tout, et il règne d'après les lois du bon plaisir. L'historien n'invoque pas l'antique liberté perdue; il se borne à exiger des hommes en dignité un peu de désintéressement et d'honneur, qualités fort rares alors. C'est un moraliste sans rigorisme, ce qu'on appelle un honnête homme. Ce qui excite son indignation, ce sont les lâchetés, les perfidies. Plus d'une fois les généraux romains y avaient recours dans les périls extrêmes où se trouvait placé l'empire. Le préfet du prétoire, Trajan, invite à sa table le roi d'Arménie, Para, et le fait assassiner sous ses yeux. Ammien est révolté de ce guet-apens odieux; il rappelle

la générosité des anciens Romains, la belle lettre de Fabricius à Pyrrhus pour lui dénoncer la trahison de son médecin. Mais parfois il est plus indulgent, et semble accepter l'axiome immoral « *dolus an virtus, quis in hoste requirat?* » il appelle « mesure sage » *prudens consilium* le massacre d'une troupe de Goths appelés sous prétexte de recevoir leur paye.

Tel est l'esprit de l'ouvrage ; je dirai peu de chose de la composition et du style. L'auteur a essayé de présenter un récit fidèle des événements ; mais le théâtre est trop vaste, la scène change trop souvent. L'unité du sujet échappe à l'historien ; elle est réelle cependant, un mot la résume : *décadence*. La confusion est partout ; il ne reste plus rien des antiques traditions ; les empereurs sont pris au hasard, par les armées en campagne ; l'empire est comme un avancement. Rome n'est plus la capitale de l'État romain ; il n'y a plus de capitale, partant plus de centre, plus de direction unique, plus de suite dans la politique. On vit au jour le jour. Cette confusion se trouve dans l'ouvrage d'Ammien Marcellin ; Gibbon lui-même n'y a pas échappé. Mais si l'on prend telle ou telle partie de l'œuvre, soit une expédition contre les Allemands, soit une guerre contre les Perses, on ne peut que louer l'ordonnance du récit, la proportion des diverses parties, la gradation, l'intérêt. Les digressions nombreuses et généralement très-faibles, auxquelles se livre l'auteur, sur les tremblements de terre, les comètes, les avocats, sont des hors-d'œuvre qu'il est difficile de goûter. Il sait beaucoup, croit savoir, et n'a que des notions vulgaires et erronées. C'est un soldat qui s'est mis tard au travail et dont le jugement a été peu exercé. Quant au style, c'est le traiter avec indulgence que de

dire qu'il est dur; il est affecté, emphatique, souvent barbare. Il y a des élégances qui font frémir. Ammien ne dit pas *l'exil*, mais *le chagrin de l'exil* (*mœror exsularis*); il ne dit pas *la relégation dans une île*, mais *la solitude insulaire* (*exsularis solitudo*). Va-t-il raconter une guerre, il dit: « cependant la roue rapide de la fortune, changeant toujours la prospérité en malheur, armait Bellone en lui adjoignant pour compagnes les Furies. » En général, lorsqu'il se laisse entraîner à quelque réflexion philosophique, son langage revêt une teinte de barbarie très-prononcée; quand il se borne à raconter, il est plus simple, mais il écrit toujours mal.

Tel qu'il est, il est intéressant à lire, et son autorité n'est pas médiocre.

§ IV.

SYMMAQUE.

Symmaque est le dernier orateur qu'ait produit la société antique. On voudrait qu'en disparaissant, le génie romain se recueillît et jetât par un dernier effort quelque œuvre puissante; il n'en est rien. Après avoir longtemps languï, il s'éteint comme un feu sans aliments. Quelle inspiration possible pour un peuple qui n'a plus ni vie politique ni vie religieuse?

Ce qui a sauvé le nom de Symmaque de l'oubli où sont tombés tous ses contemporains, ce ne sont pas les nombreuses harangues qu'il faisait admirer aux sénateurs; ce n'est pas même le recueil de ses lettres divisées en dix livres et publiées avec un soin pieux par son fils: c'est une requête adressée à Théodose, et qui fut presque aussitôt vivement réfutée par l'évêque de Milan, saint Am-

broise, et par le poète chrétien Aurélius Prudentius Clemens. Cette requête peut être considérée comme la suprême et impuissante protestation de la Rome païenne contre le christianisme.

Ce n'est pas un médiocre honneur pour Symmaque d'avoir pris la défense du culte et des institutions nationales dans un moment où il y avait plus de péril que de profit à le faire. Mais Symmaque n'était pas une âme vulgaire, et, de plus, il avait été comme préparé et désigné pour cette tâche par l'éducation qu'il avait reçue et la position qu'il occupait. J'ai montré avec quelle ardeur, parfois puérile, Pline le Jeune refaisait dans son imagination la vie publique qui n'était déjà plus qu'une ombre ; quelle importance il attachait à ces séances du Sénat qui étaient une vaine parade ; quel sérieux il apportait dans l'accomplissement de ses fonctions exercées sous la surveillance d'un empereur ; avec quelle naïveté il établissait des rapprochements impossibles entre son temps et celui de Cicéron : c'est que, si tout avait changé, l'éducation d'alors préparait toujours le jeune Romain à la vie publique d'autrefois. Il s'en faut bien que Symmaque ait toutes les illusions de Pline, son époque ne le permettait pas ; mais, lui aussi, il est comme dominé par les traditions antiques ; et, malgré les cruels démentis des faits, il se rejette sans cesse vers ce qui a été, et ne peut s'empêcher d'en souhaiter, d'en espérer même le retour. Cicéron était le modèle et l'idéal de Pline ; Pline est le modèle et l'idéal de Symmaque : tous deux se repaissent d'illusions.

Symmaque a rempli les charges les plus considérables de la république (on parlait encore ainsi) sous les règnes de Gratien, de Valérien, de Valentinien et de Théodose ; il a été

préfet de Rome en 384, consul et grand pontife en 391. Suivant Cassiodore, il aurait composé un panégyrique en l'honneur de Maxime, l'usurpateur, et l'aurait prononcé en plein Sénat, ce qui l'exposa à une accusation de lèse-majesté, à laquelle il n'échappa que par la clémence de Théodose. Le fait n'est pas impossible, surtout si on se rappelle que Maxime se présentait comme le restaurateur de la vieille religion nationale. Quoi qu'il en soit, Symmaque survécut à Théodose et ne mourut probablement que dans les premières années du v^e siècle.

Le recueil de ses lettres offre bien peu d'intérêt. On ne s'explique guère une si absolue indigence d'idées et de sentiments. Il est probable que son fils, qui s'en fit l'éditeur, retrancha toutes celles où ce païen obstiné exprimait son opinion sur les hommes et les choses de son temps. La matière était riche ; chaque jour amenait des conversions au christianisme, et l'on ne sait que trop ce que valaient souvent ces conversions ; Symmaque était bien placé pour en apprécier la sincérité : « s'éloigner des autels, dit-il quelque part, c'est une manière de s'avancer. » On regrette de ne pas trouver plus d'indications de ce genre dans la correspondance qui nous est parvenue, et qui doit avoir été modifiée. Ces détails, qui eussent été si intéressants, sont remplacés par des pauvretés : tel livre tout entier ne renferme que des lettres de recommandation, des billets plus ou moins bien tournés ; ailleurs, ce sont les menus événements de sa vie privée, à Rome, en Campanie, dans quelqu'une de ses nombreuses villas. Les moins vides de ces lettres sont celles où il se montre préoccupé de ses fonctions de consul ou de préfet ; la tâche était souvent bien pénible : il fallait nourrir et amuser le peuple romain. Aussi l'annonce d'une part, de

l'autre, les jeux publics, tenaient sans cesse en éveil les malheureux magistrats.

La requête adressée aux empereurs (*Relatio ad Valentinianum, Theodosium, Arcadium imperatores*) fut justement inspirée par une circonstance de ce genre. L'an 384, il y eut une famine. Symmaque, alors préfet, et chargé de l'approvisionnement de la ville, ne put faire venir de l'Afrique qu'une quantité fort insuffisante de blé; il fallut attendre quelque temps l'arrivage d'une flotte apportant les blés de la Macédoine. Or, l'année précédente, l'empereur Gratien avait fait enlever du Sénat l'autel de la Victoire, ce symbole visible de la gloire de Rome dominatrice du monde. Aussitôt et la multitude et un grand nombre de sénateurs s'écrièrent que les malheurs de l'empire, les disettes, les invasions des barbares étaient un châtiment envoyé par les dieux dont on avait abandonné le culte. Rien de plus conforme aux idées romaines : on peut voir dans Tite-Live le discours si curieux de Camille après la prise de Véies, discours où il explique les succès et les revers de Rome par la scrupuleuse observance ou par l'omission des rites consacrés. Symmaque se fit à plusieurs reprises, sous Gratien d'abord, puis sous Valentinien, l'interprète de la croyance populaire : il demanda le rétablissement de l'autel de la Victoire d'abord, puis la reprise de toutes les cérémonies du culte national que les princes chrétiens n'osaient pas encore proscrire, mais qu'ils laissaient tomber en désuétude.

Le sujet était beau, favorable à l'éloquence. Qu'était-ce en effet que le christianisme d'alors, religion qui n'avait rien de national, qui ne se rattachait par aucun lien à l'histoire de la patrie, auprès de l'antique culte institué

par Romulus, par Numa, et qui remontait même jusqu'aux dieux par Énée, le fondateur de la cité? Ce culte, on en retrouvait la trace vivante dans tous les souvenirs héroïques de Rome; le premier empereur, politique, avisé, en avait multiplié les cérémonies et accru la splendeur, tandis que ses poètes les Horace, les Virgile, les Ovide en célébraient l'incomparable majesté. Tant que le peuple romain était resté fidèle aux prescriptions de la religion antique, il avait exercé sur les nations soumises une domination paisible. Les premiers revers essuyés dataient justement de l'expansion du christianisme. Voilà ce que devaient se dire les païens convaincus, voilà ce que pensait certainement Symmaque; mais il n'osa pas exprimer toute sa pensée. La meilleure, la seule efficace manière de plaider pour le culte ancien, c'était, en le glorifiant, d'attaquer ouvertement et sans scrupule le christianisme. Encore une fois la religion nouvelle n'avait pas de racines dans la cité; au fond, la cité lui était indifférente. Le temps était proche où saint Augustin opposerait à la vieille Rome prise par Alaric, la ville céleste, véritable et seule patrie du chrétien. Il fallait avoir le courage de condamner hautement le christianisme dans ses dogmes, dans sa constitution et surtout dans son esprit; de prouver qu'il faisait des saints et non des citoyens; que la patrie n'avait rien à attendre de lui dans les périls qui la menaçaient; que les vainqueurs, quels qu'ils fussent, seraient toujours bien accueillis des chrétiens. En plaidant ainsi la cause du culte national, Symmaque eût échoué, cela est certain: mais il échoua en la plaidant en avocat honteux, incertain, qui se tient sur la défensive au lieu de pousser vivement son adversaire. Il ne sut pas, il n'osa pas affronter un débat solennel, faire

un dernier et éclatant appel au gouvernement d'une part, mais surtout au Sénat et au peuple romain. Quand on parle au nom de onze siècles de gloire, quand on est convaincu que toute cette gloire doit remonter à la religion comme à son principe naturel, il ne faut pas être humble et supplier, il faut parler haut et ferme, livrer le dernier combat et mourir. Symmaque était incapable de cet héroïsme : c'était un fonctionnaire. Il voulait bien adresser une requête aux empereurs, évoquer les glorieux souvenirs de Rome républicaine, les Gaulois, Annibal, que l'ombre du Capitole mettait en fuite ; mais la conclusion naturelle, impérieuse, il n'osait la lancer à la face de ses maîtres. Il se bornait donc, après avoir prouvé l'excellence du culte antique, à réclamer, quoi ? la tolérance. C'était une abdication. Et que l'on remarque qu'il avait pour lui non-seulement les traditions nationales, autorité imposante, mais la légalité même. C'était en effet au mépris des lois qu'on affectait à d'autres usages les fonds destinés au culte ; qu'on interdisait aux vestales de recueillir des héritages. D'où vient cette faiblesse de l'orateur ? Il était peut-être convaincu de la bonté de sa cause, mais il avait peur de se compromettre. Les chrétiens étaient les plus forts ; les empereurs eux-mêmes devaient compter avec eux. Nous sommes à la veille de la pénitence publique infligée à Théodose par saint Ambroise ; et bientôt l'archevêque de Constantinople, saint Jean Chrysostome tiendra en échec l'empereur Arcadius dans sa propre capitale. Voilà pourquoi le polythéisme romain fut si faiblement défendu.

La réfutation de saint Ambroise a un tout autre ton ; elle est triomphante et méprisante. Il n'accorde rien à Symmaque, ni dans le présent ni dans le passé. Que

parle-t-on des dieux protecteurs des Camille et des Scipions, des dieux qui chassèrent les Gaulois et Annibal ? C'est le courage des Romains qui a tout fait, les dieux n'ont jamais existé. L'orateur chrétien n'examine pas si les anciens Romains croyaient à l'existence de ces dieux, si la foi profonde qui les animait ne les a pas conduits cent fois à la victoire. Il condamne, il anathématise, il annonce le Dieu des chrétiens, le seul vrai Dieu. Comme jadis Scipion arrachait le peuple aux gradins du tribunal pour le mener au Capitole rendre grâces aux dieux de la république, ainsi saint Ambroise repoussait les vaines doléances de Symmaque, en montrant d'un geste dominateur le christianisme triomphant.

CHAPITRE III

Les derniers poètes.

§ I.

LES PETITS POETES.

Nous avons montré dans la période précédente ce qu'était devenue la poésie sous les derniers Césars de la famille d'Auguste. A partir du règne d'Hadrien, elle n'est plus qu'un misérable jeu d'esprit ou un moyen plus raffiné d'adulation. La plupart des écrivains de cette période sont inconnus ; les érudits s'épuisent en recherches pour déterminer la naissance, la patrie, la position sociale et souvent même le nom de ces poètes. Les curieux trouveront dans Wernsdorff (*Poetae latini minores*) reproduit par Lemaire, les œuvres de ce temps, et les détails biographiques obscurs ou peu satisfaisants, réunis et peu digérés par cet estimable savant.

Le caractère général des poésies conservées est la stérilité d'invention ; une des formes sous lesquelles elle le traduit de préférence, c'est le genre didactique ou descriptif. C'est ainsi qu'à la fin du dix-huitième siècle, et sous l'Empire sembla près d'expirer la poésie française, lorsque d'un brusque élan elle se replongea aux sources vives. Dans les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, il se produisit un certain nombre de manuels en vers sur

Lemaire Nicolas Des manuels de poésie 1767 + 1852
bibliothèque de l'université XVIII
bibliothèque de l'université de la Sorbonne

la *chasse*, la *pêche*, sur les *phénomènes célestes*, sur la *géographie*. Nous possédons le poème de *Némésianus* (qui pourrait bien s'appeler plutôt *Olympius*), intitulé : *Cynegeticon* ; il est fort inférieur à celui de *Gratius Faliscus* sur le même sujet. L'astronomie, qui était déjà fort à la mode deux cents ans auparavant, inspire à un certain *Rufus Festus Avienus*, personnage consulaire à ce que l'on croit, deux poèmes imités ou plutôt traduits du grec ; les *Phénomènes et les Pronostics d'Aratus* (*Phenomena, pronostica Aratea*). Ce savant personnage ne s'en tint pas là ; il emprunta encore à des originaux grecs la matière de deux poèmes géographiques, intitulés : *Description de l'Univers* (*Descriptio orbis terræ*), et *Régions maritimes* (*Oræ maritimæ*), absolument dépourvus d'intérêt, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue poétique.

Un autre poète du troisième siècle, *Caius Julius Calpurnius Siculus*, se livra à la composition de *Bucoliques*. Depuis Virgile nul ne s'était essayé dans ce genre ; il y occupe donc la seconde place, mais à une distance considérable du maître qu'il imite, disons mieux, qu'il copie souvent sans pudeur. C'est le même cadre, les mêmes sujets, les mêmes détails ; toujours des combats de chant entre deux bergers, ou des plaintes adressées à une infidèle. La seule innovation que se permette l'auteur, c'est d'appliquer au règne fortuné de Carus et de ses fils les descriptions de l'âge d'or qu'il emprunte à Virgile. J'y trouve cependant quelques détails dont celui-ci ne se fût pas avisé. Il n'aurait pas osé dire, par exemple : « Le Sénat enchaîné, marchant au supplice dans un appareil funèbre, ne lassera plus les bras des bourreaux, et, pendant que les prisons regorgent, la curie infortunée ne

comptera plus le petit nombre de ses membres. » Mais les souhaits du poète, ses supplications à l'empereur pour qu'il veuille bien ne pas devenir dieu trop tôt, c'est la menue monnaie des poètes et des orateurs de cour. Combien les Césars auraient accédé avec empressement à leurs désirs, s'ils l'avaient pu !

Une de ces églogues se distingue des autres par le sujet : c'est une description des spectacles de Rome par le berger Corydon. Cette vision splendide l'a ébloui ; combien les champs et les bois lui paraissent froids et mornes désormais ! Vous retrouvez ici l'auteur qui chante la campagne, enfermé dans son galetas. Combien l'autre thèse eût été plus poétique et plus intéressante !

Après ce triste disciple de Virgile, disons un mot d'un disciple de Phèdre, *Flavius Avianus*, personnage inconnu, qui composa et dédia à un certain Théodose également inconnu un recueil de quarante-deux fables. Le but d'Avianus, c'est d'offrir à son protecteur un ouvrage « propre à charmer son esprit, à exercer son imagination, à calmer ses soucis, à le diriger dans la conduite de la vie. » Il est douteux que ce but ambitieux ait été atteint. Ces apologues sont froids et secs. La forme élégiaque adoptée par Avianus est peu propre aux récits. Cette chute monotone des vers, cette suspension forcée du sens, souvent même de la phrase, condamne le poète à je ne sais quoi de heurté et d'écourté. Ces défauts déjà sensibles dans Phèdre, qui lui aussi voulait enseigner au moyen de l'apologue ésopique, sont insupportables dans Avianus. Mais peut-être notre La Fontaine, si varié, si vif, si éclatant, si pittoresque, nous rend-il injuste pour ces fabulistes.

Il y eut aussi dans le troisième et dans le quatrième

siècle un certain nombre de compositions en vers sur le jardinage. On se rappelle que Virgile avait laissé de côté ce sujet, faute d'espace (*spatiis exclusus iniquis*), mais il avait eu l'imprudence d'ajouter : « je le laisse à traiter à d'autres » (*aliis post memoranda relinquo*). Plus d'un effort fut tenté pour combler cette lacune. Un certain Palladius écrivit un traité en vers sur la greffe des arbres (*de insitionibus arborum*); il y eut une foule de petits poèmes sur les Roses, entre autres une élégie assez gracieuse qu'on attribue à Ausone. L'auteur qui annonça formellement l'intention d'être le continuateur de Virgile, est Columelle (*L. Junius Moderatus Columella*). Il appartient à l'époque précédente; il était contemporain de Sénèque; et s'il n'est pas un grand poète, sa diction du moins est assez pure. Il a composé un grand ouvrage en prose, sans aucune originalité sur les travaux de la campagne (*de re rustica*). Un de ses amis, un certain Silvinus, l'invita à écrire en vers le dixième livre consacré au jardinage. Columelle ne se fit pas prier et se mit résolument à l'œuvre.

Il est difficile de partager l'admiration du docte Barthius pour ce travail consciencieux, qu'il qualifie de *naturali venustate elegans*, ni pour le poète, qu'il déclare égal aux plus illustres, *poetarum primoribus accensendum*. Columelle, comme tous les imitateurs, met à nu les vices inhérents au poème didactique, la sécheresse et la monotonie. Virgile avait échappé à ce grave inconvénient à force de génie, et surtout parce qu'il avait le vif et profond sentiment des choses de la nature; Columelle tombe dans le catalogue. Son jardin est un fouillis de plantes et d'arbres inextricable; il énumère, énumère impitoyablement; seulement il ajoute des épithètes

Barthius cite Columelle 1587-1588 le style de Columelle
n'est pas fait en vers par Columelle.

aux substantifs, ce qui crée à ses yeux le style poétique. Les épisodes sont sans relief, les digressions, visiblement imitées, n'ont aucune grâce. Il aime les détails crus, immondes; il enregistre les vieilles recettes malpropres de la superstition antique (v. 85, 105-360). C'est un compilateur et un archéologue. On se rappelle les admirables descriptions de Lucrèce et de Virgile sur le réveil de la fécondité au printemps; Columelle a essayé de refaire ce tableau. Il faut le lire pour se rendre bien compte de la différence essentielle qu'il y a entre un sec imitateur et des génies originaux (v. 196 et 59).

§ II.

CLAUDIEN.

Claudien (*Claudius Claudianus*) termine cette longue et froide série des poètes de la décadence. Avant lui presque rien, après lui, plus rien; nous tombons dans la pieuse et dure barbarie du moyen âge. Dans ses vers la Muse latine jette un dernier éclat; on pourrait croire à une renaissance prochaine, c'est un adieu éternel.

Claudien n'est ni un Romain, ni même un Italien, c'est un Alexandrin; mais son père était sans doute Romain d'origine, un de ces fonctionnaires qui accompagnaient les empereurs dans leurs fréquentes tournées. Il écrivit d'abord en grec, et ne composa ses poèmes en langue latine que lorsqu'il se fut fixé soit à Rome, soit à Milan, où résidaient souvent les empereurs d'Occident. Stilichon, le tuteur d'Honorius, fut son protecteur, et il s'éleva aux premières dignités de l'empire. Arcadius et Honorius lui accordèrent une distinction plus flatteuse

encore ; ils lui firent ériger une statue dans le forum de Trajan, avec une inscription fort élogieuse : « Bien que
« ses vers fussent à sa gloire immortelle, cependant les
« très-heureux et très-doctes empereurs, voulant hono-
« rer son dévouement, ont, sur la demande du Sénat,
« fait élever sa statue dans le forum de Trajan. » Un
distique grec ajoutait que Claudien *réunissait en lui
l'esprit de Virgile et la muse d'Homère*. Voilà des
princes qui payaient bien les éloges reçus.

La faveur dont jouissait Claudien dura autant que celle de son protecteur. Quand Stilichon fut renversé du pouvoir par une de ces révolutions de palais, si communes alors, Claudien fut sans doute enveloppé dans sa disgrâce. C'était en 408, il devait alors avoir environ quarante ans; fut-il tué? fut-il exilé? on ne sait, mais, à partir de ce moment, il disparaît pour nous.

C'est un poète de cour. Tous ses poèmes, sauf deux essais très-pâles d'épopée, sont des poèmes de circonstance. Il glorifie ses maîtres et ses protecteurs, célèbre leurs triomphes et leurs mariages, insulte à leurs ennemis abattus. Pour lui, le monde est renfermé dans l'enceinte du palais. Il chante Théodose le père des deux empereurs Arcadius et Honorius, il chante Stilichon le tuteur d'Honorius, il chante la femme de Stilichon et sa fille qui doit épouser Honorius. Quant à Arcadius qui règne à Constantinople, il le célèbre d'abord quand il vit en bonne harmonie avec son frère; mais, du jour où le faible empereur tombe sous l'autorité de Rufin et d'Eutrope, Claudien, qui approuve Honorius de se laisser gouverner par Stilichon, ne peut pardonner à Arcadius d'en faire autant. Mais c'est trop insister sur ce point; et il serait injuste d'exiger d'un courtisan qui fait des

vers pour ses maîtres, de l'élevation dans les idées et de l'indépendance dans les sentiments. Il serait plus injuste encore de ne pas reconnaître les qualités remarquables qui brillent dans ces vers de commande, et assurent à Claudien une place distinguée parmi les poètes de second ordre.

Il y a peu de variété dans l'œuvre poétique de Claudien, et je ne crois pas utile de donner les titres des pièces qui forment son recueil. Essayons plutôt d'en bien déterminer le caractère.

J'ai eu occasion de montrer, en parlant des derniers monuments de l'éloquence latine, comment des trois genres reconnus, le genre démonstratif était à peu près le seul qui eût survécu. La poésie subit aussi plus ou moins cette nécessité des temps. Claudien est le représentant accompli du genre démonstratif en vers. Il ne sait que louer ou invectiver, louer le maître et ses favoris, invectiver ses ennemis. Mais, dans ce cercle si étroit, il a déployé des mérites fort remarquables, et je ne crois pas qu'aucun poète de cour puisse lui être comparé.

Je prends un exemple dans les deux genres. Claudien veut chanter le 3^e et le 4^e consulats d'Honorius Augustus. Le sujet était difficile, car Honorius avait alors dix ans et onze mois ; mais son père vivait encore, Théodose *le Grand* ; c'est lui qui sera l'âme du poème. L'enfant royal, tout brillant des espérances qui reposent sur lui, illustre déjà par son père, promet au monde un grand empereur. La pourpre lui sied, il est revêtu d'une majesté précoce ; sur son visage éclate une fierté guerrière qui rappelle les exploits sans nombre de Théodose. Il est né pour ainsi dire, il a grandi dans les camps : « A peine
« les peuples barbares ont-ils appris qu'un enfant était

« né au héros, sur les rives du Rhin, voici que les
 « Germains commencent à trembler ; le Caucase effrayé
 « agite la cime de ses forêts, l'Égypte s'incline, et dé-
 « pose ses flèches. Quant à l'enfant, il se traîne
 « parmi les boucliers ; ses hochets, ce sont les dé-
 « pouilles toutes fraîches des rois ; c'est lui qui le pre-
 « mier embrasse son père, quand, tout farouche, il re-
 « vient des combats. »

A peine a-t-il atteint sa dixième année, il demande des armes. « Tel un lion qu'abritait l'ancre de sa mère
 « au poil fauve, et qui tétait sa mamelle, dès qu'il a
 « senti croître les griffes à ses pattes, la crinière à son
 « cou, les dents à sa gueule, il repousse cette molle
 « nourriture, et quitte l'abri du rocher, il brûle d'ac-
 « compagner son père errant aux déserts de Gétulie ;
 « il menace déjà les étables, déjà il se couvre du sang
 « d'un taureau superbe. »

C'est là la partie la plus originale des poèmes laudatifs de Claudien. Cette association de la gloire du père et des belles espérances que donne le fils, plaît à l'imagination. Le poète sort du lieu commun, et il rencontre de belles images pour peindre ce qu'il y a de plus charmant ici-bas, les premiers rayons d'une destinée illustre. Les faits n'ont pas encore démenti ces belles promesses ; cet enfant qui grandit sera peut-être un second Théodose.

Il convient aussi de louer les longues mais nobles recommandations du père à son fils. Cette espèce de testament politique est animé d'un souffle généreux. Le début ne manque pas d'une sorte de gravité antique.
 « Si la fortune t'avait assis sur le trône des Parthes, cher
 « enfant, si, descendant des Arsacides, tu étalais aux
 « yeux l'éclat barbare de la tiare orientale, la noblesse

« de ta race pourrait suffire ; tu pourrais, satisfait de la
 « gloire de ton nom, consommer dans le luxe et la mollesse
 « une vie inutile. Mais d'autres lois sont imposées à
 « ceux qui dirigent les destinées de Rome ; c'est sur leur
 « vertu et non sur leur nom qu'ils doivent s'appuyer. »

Il y a même dans ce poète courtisan un ressouvenir éloquent de la Rome républicaine.

« N'oublie pas que tu commandes aux Romains, qui
 « pendant longtemps ont commandé au monde entier :
 « c'est un peuple qui n'a pu tolérer l'insolence de Tar-
 « quin, ni l'autorité usurpée de César. L'histoire te
 « racontera les crimes d'autrefois. Tu verras que la
 « honte ne meurt point. Qui ne flétrit et ne flétrira à
 « jamais les monstruosité de la maison des Césars ? Qui
 « pourrait ignorer les meurtres de Néron, et les rochers
 « de Caprée où s'alla cacher l'ignoble vieillard ? »

Il serait facile de détacher de ces poèmes plus d'un passage digne d'être admiré. Claudien, en effet, a de l'imagination, de l'éclat et une certaine élévation dans les sentiments. Si les princes qu'il loue ne méritent pas tous les éloges qu'il leur décerne, il sait du moins ce que c'est qu'un grand prince, ce que c'est que la gloire, la vertu, le désintéressement, la clémence ; il n'adore point, il n'encense point les viles passions des princes, il ne célèbre point leurs vices ; il veut voir en eux les vertus dont il a l'esprit possédé. Au fond, est-il plus excessif dans ses louanges que Virgile et Horace ? Je ne le crois pas. Après tout, Stilichon comme homme de guerre valait bien Auguste ; chanter, dans Honorius enfant, les espérances qu'il donne au monde, il n'y a là rien de trop exorbitant pour l'époque. Ce qui est insupportable, ce sont les épithalames, l'éloge de Sérena, celui de Mallius Théo-

dorus, d'Olybrius, de Probinus. Sur ce point, j'abandonne Claudien.

Mais il excelle dans l'invective. Ses deux poèmes contre Rufin et Eutrope sont des œuvres éloquents et d'un singulier éclat. Je sais tout ce qu'il y a d'excessif, de faux et même de peu généreux dans les outrages amers, lancés à des vaincus, à des morts ; mais c'est le style du sujet et le ton de l'époque. Ce qui n'appartient qu'à Claudien, c'est la vigueur du pinceau et la chaleur du langage. Un historien, un philosophe aurait recherché et expliqué les causes de l'élévation de Rufin et d'Eutrope ; comment ces personnages de vile extraction, dont le dernier n'était pas même un homme, sont-ils devenus les véritables maîtres d'un grand empire ? Il serait absurde de dire qu'ils n'ont dû leur haute fortune qu'à leurs vices : s'ils avaient peu de vertus, ils avaient assurément du mérite : un eunuque, vendu sur la place publique, ne devient pas consul et premier ministre s'il ne possède des qualités réelles : l'empereur préférerait après tout pour favori quelque descendant d'une noble famille : s'il accepte le joug d'un eunuque, c'est que celui-ci a su l'imposer. De tout cela le poète ne tient nul compte ; il ne voit que la bassesse du personnage ; il se complait dans les peintures les plus violentes de son abjection première ; il en fait comme le rebut de la nature entière, un être qu'on ne peut nommer ; puis il le montre revêtu de la pourpre et de la trabée, précédé des licteurs portant les faisceaux, donnant son nom à l'année ; il évoque le souvenir des consuls de la vieille Rome, il les convie à la contemplation de cette infamie. C'est une joie pour lui que d'énumérer toutes les turpitudes de cette vie étrange, de fouiller dans les replis de cette âme souillée, et d'op-

poser sans cesse l'abjection de l'origine et celle de l'âme aux splendeurs dont l'eunuque a été revêtu. Ajoutez à cela une sorte de satisfaction, quand il nous rappelle que c'est à la cour d'Arcadius, en Orient, que de telles hontes s'étaient. Ce n'est pas à Rome ou à Milan qu'un Rufin ou un Eutrope pourraient se faire jour jusqu'aux premiers honneurs de l'État. La vieille majesté romaine vit encore à la cour d'Honorius; et c'est lui ou Stilichon qui purgera l'empire d'Orient de ces deux monstres qui le déshonorent. Voilà les procédés de l'invective dans Claudien. Malgré la diffusion et les déclamations trop ordinaires en pareil sujet, on ne lit pas sans plaisir ces virulentes satires. Le sentiment est sincère, honnête; il y a dans ce poète de cour une indignation réelle. Les souvenirs de l'ancienne Rome le soutiennent et l'inspirent; si ce n'est pas un citoyen qui parle, c'est du moins un admirateur des temps où il y avait des citoyens.

Claudien a de l'imagination; il fait un emploi assez heureux de la religion et des machines poétiques, surtout quand il s'indigne; il a du coloris et de l'énergie. Il est dépourvu de mesure. Les sujets de ses chants étaient maigres; il leur donne un embonpoint factice au moyen de développements et de répétitions souvent fastidieuses. Ce qu'il y a de plus remarquable en lui, c'est la versification; souple, variée, harmonieuse surtout, elle est une imitation savante de Virgile et de Lucain.

§ III.

RUTILIUS NUMATIANUS.

Ce n'est pas un Romain, ni même un Italien qui ferme la série des poètes de cette dernière période, c'est un gaulois, Rutilius Numatianus.

On ne sait s'il est né à Toulouse ou à Poitiers, mais il n'y a pas de doute sur sa nationalité; lui-même nous apprend qu'il a quitté l'Italie et s'est rendu en Gaule où l'appelaient les malheurs de sa patrie :

Indigenamque suum gallica rura vocant.

Ille quidem longis nimium deformia bellis;

Sed, quam grata minus, tam miseranda magis.

C'est là un sentiment généreux. La Gaule tout entière était alors en proie à la dévastation; les barbares la ravageaient périodiquement, et l'Italie, envahie à plusieurs reprises, conquise par Alaric, ne pouvait porter secours aux provinces. Les catastrophes se succédaient; le vieil empire tombait en ruines, et sur ses débris commençaient déjà à apparaître les États nouveaux d'où sortiront les sociétés modernes.

Il y avait là une riche matière pour un poète. Quelle révolution dans le monde que la chute de Rome! Quelles perspectives offertes à l'imagination dans cette longue agonie de l'empire! Quels seront les successeurs des maîtres du monde? Que de peuples barbares se sont déjà précipités sur les provinces ouvertes, ont accumulé les ruines et ont disparu! La ville éternelle survivra-t-elle à ce débordement des nations? Les anciens oracles seront-ils confondus? Apparaîtra-t-il un sauveur? Et quand même le poète ne chercherait point à pénétrer les voiles

sombres de l'avenir, ne suffirait-il pas d'égaliser les lamentations aux calamités présentes ?

Mais Rutilius Numatianus a l'imagination légère et agréable plutôt que forte. C'est bien un Gaulois, un Gaulois romanisé; mais la solide gravité romaine n'a pu transformer la nature primitive. C'est de plus un fonctionnaire. Son père, Lachanius, avait été proconsul en Toscane, et les habitants du pays, satisfaits de son administration, lui avaient élevé une statue. Rutilius, lui aussi, était entré dans les charges publiques. En 417, il était préfet de Rome, dignité considérable jadis. C'est en 419 ou 420, pendant ou peu après le voyage qu'il fit en Gaule, qu'il publia le poème qui a sauvé son nom de l'oubli. Ce poème a pour titre : *Itinerarium*. Il ne nous en reste que le premier livre et une soixantaine de vers du second. Nous ne possédons point la partie de l'ouvrage où l'auteur décrit l'état de la Gaule, sa patrie, et les sensations qu'il dut éprouver à la vue de cette désolation.

Le poème est écrit en vers élégiaques, d'un tour assez facile et non sans élégance, un peu durs cependant. Le choix de ce mètre indique la portée de l'œuvre. Elle ne renfermera pas de grands tableaux; elle n'aura point un mouvement ample et grave; ce seront de petits détails juxtaposés, une série de silhouettes agréablement jetées sur un fond sombre.

Rutilius dépeint les lieux qu'il a non pas traversés, mais vus dans son voyage, et qu'il a vus à une certaine distance. En effet, ce haut fonctionnaire, ce préfet de la ville, n'ose voyager par terre : les Goths sont partout, et ces barbares seraient capables de ne pas s'incliner devant la majesté d'un magistrat romain. Aussi Rutilius voyage par mer; il rase les côtes, et, de loin, il distingue les

contours des régions dont il n'ose approcher. Quels rapprochements s'offrent à l'esprit ! Un préfet de Rome forcé de se cacher, et cela aux portes mêmes de Rome ! Cette dure nécessité n'imposait-elle pas pour ainsi dire le ton et la couleur du poëme ? Il fallait un Jérémie pour peindre de tels désastres ; Rutilius n'est qu'un diminutif d'Ovide. Comme lui, il colle ses baisers aux portes qu'il doit abandonner,

Crebra relinquendis infigimus oscula portis;

il pleure, les sanglots étouffent sa voix ; il supplie Rome de lui pardonner cet abandon. Que pense-t-il de Rome ? C'est la reine superbe du monde qui lui appartient :

Regina tui pulcherrima mundi;

c'est la mère des hommes et des dieux :

Genitrix hominum, genitrixque deorum;

et il énumère les exploits de la cité victorieuse, et cela après qu'elle est tombée aux mains d'Alaric ! Dans cette invocation fastueuse et vide, deux vers se détachent : le poëte a entrevu un des côtés sérieux de la grandeur de Rome, l'unité des peuples accomplie par elle. Il y avait là matière à de belles et fécondes idées, à de nobles peintures ; mais il tombe aussitôt dans le vide de la mythologie ou dans les souvenirs héroïques, si cruellement déplacés :

Fecisti patriam diversis gentibus unam.

Urbem fecisti quod prius orbis erat.

Voilà le patriotisme de Rutilius : il est sincère, mais qu'il est borné et puéril ! Comment peut-il croire que

Rome va reprendre d'une main ferme la domination du monde, quand tout lui échappe à la fois, quand lui-même, il n'ose toucher le sol de l'Italie? Le dernier souvenir, la dernière impression qu'il emporte de Rome, c'est le bruit des applaudissements qui retentissent au cirque. Est-ce sur les gladiateurs qu'il comptait pour chasser les barbares?

Rutilius, si plein d'illusions sur l'avenir de Rome, n'a que le plus profond mépris pour le christianisme. Cela devait être : pouvait-il comprendre la révolution religieuse qui s'accomplissait, lui qui se refusait à voir la révolution politique accomplie? Mais il n'ose guère épancher sa haine et son dédain. Heureusement il lui tombe un juif sous la main. Juif, chrétien, pour lui c'est tout un ; il en est resté à l'opinion de Tacite sur ce point. A ce juif, il adresse les injures « dues à cette race dégoûtante » :

Reddimus obscenæ convicia debita genti.

Cette race, c'est la souche de la folie, *radix stultitiæ* ; elle a le cœur froid, comme le froid sabbat qu'elle célèbre ; elle condamne le septième jour à un honteux repos, symbole de la fatigue de son dieu :

Septima quæquo dies turpi damnata veterno

Tanquam lassati mollis imago Dei.

Il regrette enfin que Titus ait soumis la Judée. Puissamment imaginé !

Après les juifs, les moines ont leur tour. En longeant l'île de Capraria, il a entrevu des êtres sales qui fuient la lumière. « Ils s'appellent *moines*, dit-il, d'un mot grec, parce qu'ils veulent vivre seuls et sans témoins. Ils fuient les faveurs de la fortune, parce qu'ils en craignent les

revers. Ce sont de vils esclaves ; un fiel noir gonfle leurs cœurs. » Que d'ignorances et de préjugés sots dans ces quelques vers ! Quelle légèreté surtout ! Bientôt, en effet, la barque de Rutilius glisse le long des rivages de Pise et de Cynos, et le poète envoie à un de ses amis, qui a fui le monde pour se faire moine, un adieu mélancolique d'un tout autre ton.

« Je me détourne avec douleur de ces rochers qui me rappellent une douceur récente : c'est là que s'est enseveli vivant un concitoyen égaré. Hier, il était des nôtres ; jeune, d'illustre naissance, sa fortune était brillante, il était marié à une femme digne de lui : le délire le saisit, il abandonne les dieux et les hommes ; sottement crédule, il va s'exiler, se cacher dans une vile retraite. Malheureux ! il croit que les misères et la saleté sont chères aux cieux ; il se torture lui-même, cent fois plus cruel que les dieux outragés. Cette secte, je le demande, n'est-elle pas plus funeste que les poisons de Circé ? Autrefois, c'étaient les corps qu'on changeait, aujourd'hui, ce sont les âmes.

Tunc mutabantur corpora, nunc animi.

Beau vers, et qui lui échappe sans qu'il en comprenne toute la portée. Ainsi Rutilius Numatianus assista à la plus grande, à la plus complète révolution qui se soit accomplie dans le monde, la chute de l'empire romain et l'établissement du christianisme, sans se douter du spectacle imposant qu'il avait sous les yeux.

6/10 finis. 20/10
10 h. 21/8 d. 10

69 = 17X10



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

Le siècle d'Auguste. — Politique, religion, mœurs. — Le prince.
— Le théâtre, les mimes. — Labérius et Publius Syrus. — Les
Pantomimes. — Fin de la tragédie..... 1

CHAPITRE II

Virgile. — Extraits de Virgile..... 18

CHAPITRE III

Horace. — Extraits d'Horace..... 60

CHAPITRE IV

Les contemporains de Virgile et d'Horace. — Gallus, Tibulle,
Properce, Ovide, Varius, Valgius, Albinovanus. — Les didacti-
ques. — Manilius, Cornelius Severus, Phèdre..... 91

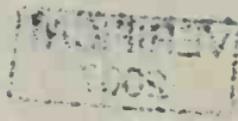
CHAPITRE V

Les prosateurs du siècle d'Auguste. — Ruine de l'éloquence. —
L'histoire. — Les contemporains de Tite-Live. — Tite-Live. —
Extraits de Tite-Live..... 133

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

Ce qu'on appelle la décadence. — La famille des Sénèque. —
Sénèque le Rhéteur. — Sénèque le Philosophe. — Extraits de
Sénèque. — Lucain. — Extraits de Lucain. — Perse. — Pétrone. 177



CHAPITRE II

Juvénal. — Martial. — Stace. — Silius Italicus. — Valerius Flaccus. Extraits de Juvénal.....	263
---	-----

CHAPITRE III

Quintilien. — Pline l'Ancien. — Pline le Jeune. — Extraits de Pline le Jeune.....	329
--	-----

CHAPITRE IV

L'histoire sous les empereurs. Velléius Paternulus. — Valère Maxime. — Quinte-Curce. — Florus. — Tacite. — Suétone. — Extraits de Tacite.....	365
---	-----

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE PREMIER

État général des lettres depuis le principat d'Hadrien jusqu'à la fin de l'empire d'Occident. — Les rhéteurs. — Fronton. — Aulu- Gelle. — Apulée.....	413
---	-----

CHAPITRE II

Les Panégyriques et les Historiens. — Les écrivains de l'histoire Auguste. — Aurelius Victor. — Eutrope. — Sextus Rufus. — Ammien Marcellin. — Symmaque.....	431
--	-----

CHAPITRE III

Les derniers poètes. — Les petits poètes. — Claudien. — Rutilius Numatianus.....	454
---	-----

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

CORBRIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

VERIFICAT
2017VERIFICAT
2007VERIFICAT
2007VERIFICAT
1987